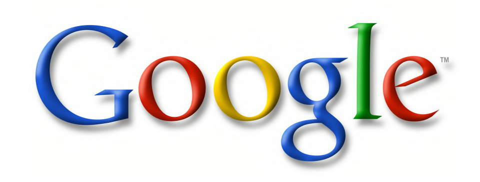
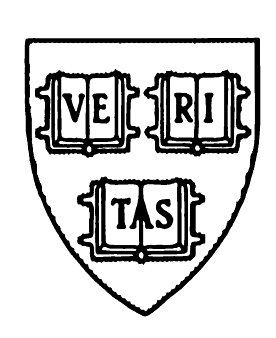
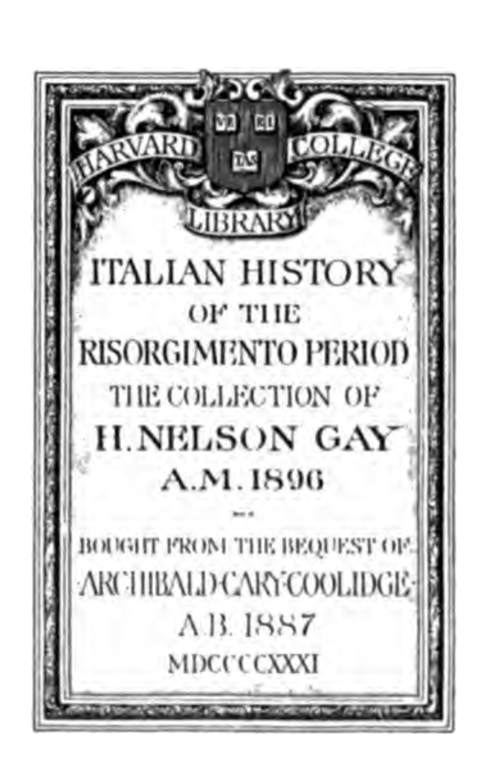



VE RI
TAS



LIEUTENANT RICHARD

LES CHASSEURS A PIED

Isly. — Sidi-Brahim. — Sébastopol.
Solférino. — Extrême-Orient.



PARIS
11, PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

LIMOGES
46, NOUVELLE ROUTE D'AIXE, 46

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
ÉDITEUR MILITAIRE

1891

LES
CHASSEURS A PIED

Il a été tiré à part :

10 exemplaires numérotés de 1 à 10 sur papier Japon ;
20 exemplaires numérotés de 11 à 30 sur papier de Hollande.

LES

CHASSEURS A PIED

PAR

Le Lieutenant RICHARD

DU 20e BATAILLON

Isly — Sidi-Brahim — Sébastopol

Solférino — Extrême-Orient



PARIS
11, Place Saint-André-des-Arts, 11

LIMOGES
46, Nouvelle Route d'Aixe, 46

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES

Henri CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur

1890

AVANT-PROPOS

> « L'esprit militaire a pour élément l'esprit de corps. C'est un ressort puissant qui ne saurait être trop tendu. Il faut que, dans l'opinion de chaque soldat, l'armée à laquelle il appartient et son général soient invincibles; que sa division soit la meilleure de l'armée et son régiment le plus glorieux. Avec cette conviction, sa force et son courage sont décuplés. » (Maréchal MARMONT.)



ES chasseurs à pied ne sont ni une troupe privilégiée, ni une troupe d'élite dans l'acception générale de cette expression. C'est une troupe douée de qualités spéciales et qui possède ces qualités, non pas comme une garde royale ou impériale, parce qu'elle pompe le meilleur du sang des autres troupes, mais par suite d'une éducation particulière et d'un amour-propre dont les causes multiples échappent en partie à l'analyse, car il a son origine dans les faiblesses du cœur humain. Soutenir que l'esprit de corps nuit à l'esprit général de l'armée, c'est dire que l'esprit de famille détruit le patriotisme; comme si la Patrie n'était pas un groupe de familles et l'armée une réunion de corps divers. (Général Thoumas.)

Cet esprit de corps, cet esprit de famille sont iné-

branlables dans nos trente bataillons de chasseurs; c'est ce qui constitue un des éléments les plus actifs de la solidité et de la vigueur de ces corps, petits par le nombre, mais grands par le cœur.

Depuis un demi-siècle à peine, les chasseurs à pied ont su se créer une histoire digne des plus vieux corps de l'infanterie française. Cette histoire est un foyer de lumière, de gloire et de bravoure, d'où rayonne sur tous, depuis le simple chasseur jusqu'au commandant, des enseignements féconds et brillants, une fierté du passé et une foi profonde dans l'avenir. Comment ne pas être ému lorsque l'on songe aux héros qui ont cimenté de leur sang les bases de cette histoire! comment ne pas sentir vibrer nos cœurs à l'unisson de nos ancêtres, au souvenir de leurs exploits!

Accablés par le sort des armes et la fatale destinée, nous avons été non pas vaincus, mais écrasés par le nombre, l'étranger nous a pris deux chères provinces, nos milliards, mais, ce qu'il n'a pu nous ravir, ce qu'il n'a pu anéantir, c'est notre passé glorieux, c'est cette histoire admirable de l'armée française, ce temple de la religion du souvenir, dans lequel nous venons puiser de nouvelles forces pour nous surpasser encore dans nos exploits futurs.

Dans ce temple de l'histoire, les chasseurs à pied occupent une belle place : leurs exploits y sont écrits en lettres brillantes, les drapeaux enlevés à l'ennemi le décorent, et le sang des héros est l'holocauste sacré offert à la patrie.

Chaque bataillon conserve pieusement son historique, les saines traditions se transmettent, tous ces

historiques, toutes ces traditions forment un Livre d'Or, celui des chasseurs à pied.

Les bataillons de chasseurs n'ont pas encore une bien longue existence, « et cependant, a dit le duc d'Aumale, si l'on voulait raconter tous leurs faits d'armes, toutes les actions glorieuses auxquelles se rattache leur nom, il faudrait accumuler les volumes ». Partout où l'on a envoyé des chasseurs à pied, partout des lauriers ont été cueillis; dans la victoire comme dans l'insuccès, leur conduite arrache des cris d'admiration à l'ennemi.

Les vertus guerrières de nos ancêtres sont donc pieusement conservées, elles sont pour nous un guide et un modèle; faisons comme eux, et que les chasseurs à pied actuels soient les dignes descendants des héros de Sidi-Brahim, de Sébastopol et de Solférino. Gardons leurs précieuses qualités : la discipline, l'esprit de corps, la solidarité qui a toujours uni les bataillons de chasseurs à pied. A l'ombre du même drapeau, à la cravate duquel est attachée la croix de la Légion d'honneur, souvenons-nous de notre passé sans tache, et travaillons à la gloire de notre chère patrie!




CHANT
DE
SIDI-BRAHIM
Marche des Chasseurs
REFRAINS DES BATAILLONS

MARCHE DES CHASSEURS



SIDI-BRAHIM (Chant)



2e COUPLET.

Quand votre pied rapide et sûr
Rase le sol, franchit l'abime,
On croit voir, à travers l'azur,
L'aigle voler de cime en cime.
Vous roulez en noirs tourbillons
Et, parfois, limiers invisibles,
Vous vous couchez dans les sillons
Pour vous relever plus terribles.

3e COUPLET.

Aux champs où l'Oued-Had suit son cours,
Sidi-Brahim a vu nos frères,
Un contre cent, lutter trois jours
Contre des hordes sanguinaires.
Ils sont tombés silencieux
Sous le choc, comme une muraille.
Que leurs fantômes glorieux
Guident nos pas dans la bataille !

4e COUPLET.

Héros au courage inspiré,
Nos pères conquirent le monde,
Et le monde régénéré
En garde la trace féconde !
Nobles aïeux, reposez-vous !
Dormez dans vos couches austères ;
La France peut compter sur nous :
Les fils seront dignes des pères.

5e COUPLET (*inédit*).

Surprise un jour, frappée au cœur,
France, tu tombas expirante ;
Le talon brutal du vainqueur
Meurtrit ta poitrine sanglante.
O France, relève le front
Et lave le sang de ta face :
Nos pas bientôt réveilleront
Les morts de Lorraine et d'Alsace.

REFRAINS DES 30 BATAILLONS DE CHASSEURS

Formation de 1840



Formation de 1854



Formation de 1870-71





LIVRE I

L'ALGÉRIE & ROME

CHAPITRE PREMIER

Les ancêtres des chasseurs à pied. — Essais de la compagnie de tirailleurs de Vincennes et création du bataillon de tirailleurs. — Premières armes en Afrique. — Création des dix premiers bataillons de chasseurs à pied.

> « L'idée de la création des chasseurs a toujours été déterminée par quelque progrès nouveau dans l'art militaire et dans l'armement des troupes. »
>
> (Général SUZANNE.)

Les ancêtres des chasseurs à pied.



ES chasseurs à pied actuels ne datent que de 1840. Cependant, au siècle dernier, l'histoire avait déjà enregistré la création et les exploits de corps d'infanterie légère qui portèrent le nom de chasseurs à pied et auxquels on peut faire remonter l'origine de nos corps actuels.

Le berceau de ces corps légers fut bien obscur. La nécessité de se défendre dans leur service particulier contre les entreprises des Pandours et des Autrichiens, força les domestiques qui allaient, pendant l'investissement de Prague, en 1742, faire pâturer les chevaux de leurs maîtres dans les îles de la Moldaw, à se grouper sous les ordres du plus intelligent et du plus brave d'entre eux, FISCHER. Les services qu'ils rendirent ensuite sur les flancs et en arrière de l'armée les firent tellement apprécier, qu'en 1743 leur organisation fut officiellement reconnue, grâce au maréchal de Saxe, et ils furent admis dans les rangs de l'armée française comme corps constitué, sous le nom de chasseurs de Fischer (1er novembre 1743).

La renommée de ce corps, le besoin impérieux qui se faisait sentir sur nos frontières des Alpes et des Pyrénées d'avoir des corps légers habitués à la guerre de montagne, amenèrent la création de nouveaux corps de chasseurs à pied dont quelques-uns rendirent de réels services.

Après bien des changements dans leur organisation, dans leurs dénominations; après avoir été réunis, tantôt en corps spéciaux, tantôt en corps mixtes de fantassins et de cavaliers, le 17 mai 1788, les chasseurs à pied furent organisés en douze bataillons à quatre compagnies, commandés par des lieutenants-colonels et ne devant se composer que de montagnards et de fils de gardes-chasse recrutés dans les régions dont ces bataillons portèrent le nom.

C'étaient les :

1er	bataillon	de chasseurs	à pied	: Chasseurs	royaux	de Provence;
2e	—	—	—	—	—	de Dauphiné.
3e	—	—	—	—	—	de Corse;
4e	—	—	—	—	corses;	
5e	—	—	—	—	cantabres;	
6e	—	—	—	—	bretons;	
7e	—	—	—	—	d'Auvergne;	
8e	—	—	—	—	des Vosges;	
9e	—	—	—	—	des Cévennes;	
10e	—	—	—	—	du Gévaudan;	
11e	—	—	—	—	des Ardennes;	
12e	—	—	—	—	du Roussillon.	

Ces corps firent les premières guerres de la Révolution, pendant lesquelles quelques-uns d'entre eux se firent remarquer par leur solidité et leurs exploits.

« Le 23 avril 1793, le 5e bataillon de chasseurs cantabres surprend un poste près de Biarritz, tue 13 Espagnols et en fait noyer 40 dans la Bidassoa. Le même jour, l'ennemi attaquait le fort d'Andaye. Les républicains, surpris, cherchaient leur salut dans la fuite; le lieutenant-colonel DE VILLOT, à la tête de la majeure partie de son bataillon, s'élance sur l'ennemi et réveille le courage des volontaires; ceux-ci se rallient, et les Espagnols sont rejetés de l'autre côté de la Bidassoa.

» Le 6 juin, au combat de Château-Pignon, près de Saint-Jean-Pied-de-Port, les chasseurs cantabres, sous les ordres de MONCEY, depuis maréchal et duc de Conegliano, culbutent l'ennemi et lui prennent six canons. Mais lorsque le brouillard qui couvrait le champ de bataille se fut dissipé, les Espagnols, voyant le petit nombre

de leurs adversaires, reviennent à la charge et forcent MONCEY à se retirer. Au même moment, les volontaires abandonnent leurs positions, et les chasseurs, avec une compagnie de grenadiers d'Angoumois, résistent seuls pendant trois heures à toute l'armée ennemie. C'est dans cette occasion que le général Largentière, désespéré de la lâcheté de ses soldats, vint se réfugier dans les rangs des chasseurs cantabres et s'écria : « Puisque je ne puis » rallier les fuyards, que je vienne au moins périr au milieu de » vous. »

» Les chasseurs s'étaient, pendant cette campagne, rendus si redoutables aux Espagnols, que ceux-ci, ne pouvant les vaincre, les injuriaient et les appelaient *les Ours*, par allusion à la crinière de leurs casques.

» Le 5 février 1794, le bataillon se couvrit encore de gloire à la défense du camp des San-Culotte. MONCEY, malade depuis quinze jours, oublia son mal pour combattre à la tête de ses braves chasseurs, qui poursuivirent les Espagnols jusque dans leurs batteries. Le caporal DUFOUR, fait prisonnier par quatre ennemis, s'empara de la baïonnette de l'un d'eux, en tua trois, saisit le quatrième au collet et le ramena au camp.

» Le 6e bataillon de chasseurs bretons était à l'avant-garde de l'armée du Rhin en 1792. Il se distingua particulièrement le 22 juillet 1793, à l'attaque des retranchements des Prussiens, sur les hauteurs de la chapelle Sainte-Anne. Ils emportèrent plusieurs postes à la baïonnette, malgré le feu des redoutes ennemies. Le général Beauharnais ne trouva qu'un reproche à leur adresser : c'est d'avoir montré trop d'ardeur. » (Général Suzanne.)

« En 1794, les Espagnols menaçaient de tourner la fonderie de la Mouga et de tomber sur nos derrières. Il fallait à tout prix les arrêter. Augereau, heureusement, venait d'arriver sur le champ de bataille avec quatre compagnies du 6e bataillon de chasseurs, conduites par l'intrépide commandant BON. Il ordonne à ce vaillant officier d'escalader la montagne à la rencontre de l'ennemi. Nos chasseurs franchissent rapidement les premiers degrés de l'amphithéâtre, et ils ne sont pas plus tôt en évidence, qu'une émotion indicible éclate et circule dans les rangs des deux partis. Tous les combattants, comme suspendus au spectacle qui se déploie au-dessus de leurs têtes, suivent avec anxiété les progrès de ces soldats à demi perdus dans les nuages, qui vont décider de leur sort. Déjà, entre les deux troupes prêtes à s'entre-choquer, il n'y a plus que quelques portées de fusil. BON s'arrête, reforme sa petite

colonne, la laisse respirer, puis il l'enlève et fond sur ses adversaires qui, du premier choc, sont culbutés. A ce dénouement, comme à un signal électrique, une immense clameur s'élève dans la vallée, la charge répond à ces cris de victoire, et des redoutes, du fort de Saint-Sébastien, de toutes parts, nos soldats s'élancent sur les Espagnols déconcertés, les repoussent et les mettent bientôt en une complète déroute. » *(La France Guerrière.)*

« Le 14 septembre 1793, aux combats du camp de Nothwiller, le 7e bataillon de chasseurs d'Auvergne sort de Bodenthal à la pointe du jour, suivi du 1er bataillon de la Haute-Saône et du 1er bataillon des Vosges, et attaque l'ennemi par la gauche de son camp retranché. Il saute audacieusement dans les redoutes, en chasse l'ennemi à coups de crosse et de baïonnette, et le met en un instant dans une complète déroute. Ce fut le lieutenant BUREAU qui entra le premier dans les redoutes. »

« Au mois d'octobre 1793, le 10e bataillon de chasseurs du Gévaudan, sous Jourdan, marche au secours de Maubeuge et se distingue extrêmement aux combats livrés autour de la Cense du Château. Dans celui du 7 octobre, il venait d'enlever aux Hongrois la redoute du Loup, quand une terreur panique s'empara d'un bataillon de volontaires de l'Eure, qui prit la fuite. Les chasseurs, indignés, arrachèrent la cravate du drapeau de ces lâches et se maintinrent seuls dans la redoute jusqu'au soir. » (Général Suzanne.)

Ces douze bataillons tinrent brillamment la campagne dans les Alpes, aux Pyrénées, dans l'Est et en Belgique. On les voit à Valmy et à Wattignies.

En 1792, ils s'augmentèrent de deux nouveaux, les 13e et 14e, tirés du régiment des gardes françaises, et appelés chasseurs des Barrières.

Le 14e mérita les plus grands éloges pendant la campagne de Belgique. Au combat du 6 novembre 1792, près de Menin, il attaque le poste retranché d'Hallième. « Les chasseurs à pied de Paris, dit le rapport officiel, se sont battus comme des lions. » Revenu sous Valenciennes après la défaite de Neerwinden, le 14e mérita d'être cité d'une façon très flatteuse par le général Kilmaine, dans son rapport sur le combat du 30 avril 1793. « Il montra, dit-il, l'exemple de l'audace et de l'intelligence ; aussi, cet intrépide bataillon est-il réduit presque à rien. »

De 1792 à 1794, sept nouveaux bataillons furent créés sous le nom de chasseurs à pied.

La loi du 28 février 1794 décida de la formation de demi-brigades légères, dont les éléments devaient être pris parmi les vingt et un bataillons de chasseurs à pied, qui dès lors furent supprimés.

A partir de ce moment, nous ne trouvons plus que des régiments légers, qui ne sont avec les régiments de ligne, suivant les principes posés dans la suite par Napoléon Ier, qu' « une seule et même infanterie ». Divers corps portèrent alors le nom de chasseurs à pied; il en existait dans la jeune et la vieille garde.

A la Restauration, le maréchal Gouvion Saint-Cyr songea à rétablir les chasseurs à pied formés en bataillons et munis d'un équipement particulier. La mesure fut incomplètement exécutée et les bataillons, à peine formés, disparurent avec les légions départementales.

En 1833, une ordonnance due au maréchal Soult, ministre de la guerre, eut pour objet la création de compagnies de francs-tireurs armés de carabines et revêtus d'un uniforme approprié à leur destination. Cette ordonnance resta lettre morte.

Divers essais furent tentés ensuite et aboutirent, en 1840, à la création des bataillons de chasseurs à pied actuels.

Essais de la compagnie de tirailleurs de Vincennes et création du bataillon de chasseurs.

A la suite des expériences du fusil rayé, arme due aux recherches de l'ex-capitaine de la garde royale Delvigne et du colonel Pontcharra, la création de la compagnie d'essai de tirailleurs fut décidée, grâce à l'influence éclairée de M. le duc d'Orléans. Cette compagnie, recrutée parmi les meilleurs sujets et les meilleurs tireurs du 51e régiment de ligne, reçut un équipement particulier et une instruction spéciale. Commandée par un officier énergique et intelligent, le capitaine BOUGOURD DE LAMARRE, ayant sous ses ordres le lieutenant PISSONNET DE BELLEFONDS et le sous-lieutenant LE CREURER, elle était placée sous les ordres du général comte d'Houdetot. Les résultats obtenus ayant été reconnus satisfaisants, le 14 novembre 1838 on créa, à titre d'essai, un bataillon qui porta le nom de tirailleurs de Vincennes.

La carabine Delvigne-Pontcharra n'avait pas une portée suffisante pour une arme de guerre. On choisit alors dans le bataillon les hommes les plus robustes, et on leur confia une arme plus lourde et d'un calibre plus fort, dit fusil de rempart allégé, ou, plus

communément, « grosse carabine ». Cette arme jouissait, par le poids de la balle qu'elle lançait, d'une supériorité de portée sur la carabine rayée ; elle entrait pour un huitième dans l'armement du bataillon. Réunis par petits groupes, dans des positions choisies, par la justesse de leur tir, par sa puissance, les hommes qui en étaient armés, appelés carabiniers, devaient produire de puissants effets de feu, et constituer comme une véritable « artillerie à bras ». Leur rôle se rapprochait beaucoup de celui des mousquetaires au XVI[e] siècle.

Les résultats obtenus par son instruction spéciale, par l'enseignement de l'escrime à la baïonnette et de la pratique du tir, qui n'était pas réglementée à cette époque, l'adoption pour les manœuvres d'un pas gymnastique cadencé, donnèrent bien vite au bataillon d'essai droit de cité dans la vieille infanterie française. Par une ordonnance du 28 août 1839, le bataillon de tirailleurs fut définitivement constitué en bataillon isolé et fut envoyé au camp de Fontainebleau.

Le bataillon se fit remarquer par sa tenue, par ses manœuvres rapides et régulières, par l'agilité et la souplesse de ses hommes. A la fin des manœuvres du camp de Fontainebleau, le roi vint passer la revue d'honneur des troupes. Au moment où le bataillon de tirailleurs de Vincennes défilait devant lui, il se tourna vers le maréchal Soult, alors ministre de la guerre, et lui demanda son opinion sur la nouvelle troupe.

— Sire, répondit-il, ce n'est pas un bataillon, c'est trente comme celui-là que je voudrais voir à Votre Majesté.

Premières armes en Afrique.

Ce bataillon, sous les ordres du commandant GROBON, détaché du 9[e] léger, fut ensuite envoyé en Afrique, où la guerre venait de se rallumer, pour compléter son éducation militaire et faire ses preuves au feu.

Débarqué à Alger le 29 janvier 1840, il fut attaché à la colonne expéditionnaire que le général Vallée dirigea dans le massif de la Mouzaïa. La plaine de Cherchell était couverte d'Arabes qui inquiétaient la marche de la colonne. Le duc d'Orléans, sous les auspices duquel s'était créé le bataillon de tirailleurs, apprenant que les « Rouges » réguliers d'Abd-el-Kader, s'étaient massés et cachés dans les replis de la montagne d'El-Affroun, ne voulant

pas leur laisser prendre l'initiative d'une attaque, résolut de les surprendre et de les chasser vigoureusement d'une position qui pouvait leur permettre de nous causer beaucoup de mal et de contrarier notre marche. Au premier ordre, les tirailleurs de Vincennes prennent au pas de course la tête de la colonne, débusquent l'ennemi du bas de la montagne par une fusillade bien nourrie, rendue plus meurtrière par le tir ajusté des carabines, puis, baïonnette au canon, s'élancent avec un entrain endiablé sur les ennemis, qui sont repoussés, malgré un feu très violent qui nous causa des pertes assez sensibles. La plaine déblayée, la marche est continuée avec de légères escarmouches d'arrière-garde. L'ennemi, rencontré le 30 avril sur les bords de l'Oued-Djer, est culbuté par les tirailleurs du commandant GROBON, et l'on atteint ensuite Cherchell sans coup férir.

Après deux jours de repos, l'armée revient sur ses pas pour entreprendre la première expédition de Médéah, et arrive bientôt au pied du massif de la Mouzaïa, dont elle contemple les hauteurs escarpées que les Arabes de l'Émir songent à nous disputer avec acharnement.

Pour l'enlèvement du col de Teniah de Mouzaïa, le 12 mai au matin, l'armée fut divisée en trois colonnes : la première, commandée par le duc d'Orléans et dirigée par le général Duvivier; la deuxième, comprenant les zouaves et le bataillon de tirailleurs, sous les ordres de l'intrépide colonel de Lamoricière; la troisième, enfin, formée par le 2ᵉ léger, conduite par le brave colonel Changarnier. Les trois colonnes devaient se réunir au sommet de la position par trois sentiers étroits, escarpés, où les tirailleurs, rompus à la gymnastique, grimpaient à qui mieux mieux, s'entr'aidant les uns les autres, et essuyant à bout portant, sans y répondre, le feu des Arabes groupés et cachés derrière les anfractuosités de rochers. Il ne s'agissait encore que d'escalader les premiers escarpements. Bientôt une fusillade très vive s'engage; on continue à avancer. Tout à coup, la charge sonne : en avant! Alors zouaves et tirailleurs s'élancent à la baïonnette; ces lions bondissent, tombent, se relèvent, mais avancent toujours au milieu d'un brouillard épaissi par la fumée de la poudre, sous une grêle de balles et de boulets. Soudain, au sommet du col, le refrain du 2ᵉ léger apprend à l'armée, frémissante de joie et d'orgueil, que les hauteurs sont enlevées. L'ennemi est en fuite, Abd-el-Kader, notre redoutable ennemi, nous cède la route de Médéah.

Ce fait d'armes mémorable porta un rude coup au prestige de

l'émir. Le commandant GROBON avait été blessé à l'assaut du col. A la suite de cet assaut, les capitaines CLÈRE et GAULT et l'adjudant PISTOULEY, du bataillon de tirailleurs de Vincennes, furent mis à l'ordre du jour de l'armée.

Le 16, la marche sur Médéah est reprise; on y arrive le 17 mai, à 11 heures, après avoir été quelque peu inquiété par les Arabes.

De retour à Blidah, le bataillon prit une part brillante à l'expédition de Milianah. Le commandant DE LADMIRAULT remplaçait alors le commandant GROBON à la tête des tirailleurs de Vincennes, qui assistaient au combat du bois des Oliviers du 20 mai, à la suite duquel le capitaine CLÈRE et le lieutenant SAURIN furent cités à l'ordre du jour.

Après l'expédition de Milianah, l'armée revint sur ses pas et retourna dans la plaine de la Metidja. Le bataillon de tirailleurs fut obligé de disputer à l'ennemi, le 15 juin, le passage du col de Téniah, avec une vigueur et une énergie sans égales; les tirailleurs enlevèrent vivement la position. Cette affaire coûta à l'armée 30 tués et 300 blessés. Les capitaines CLÈRE, VICHERY et DE BELLEFONDS, les sous-lieutenants COLLET et AIROLES, l'adjudant LASSALLE et les tirailleurs PROST et ENDERLEIN furent cités à l'ordre du jour de l'armée; le capitaine VICHERY fut tué dans l'action.

A l'affaire du bois des Oliviers du 23 juin, le capitaine UHRICH reçut l'affreuse blessure qui, plus tard, l'obligea de céder le commandement du 8e bataillon de chasseurs pour rentrer en France.

A la deuxième expédition de Médéah, le bataillon, qui en faisait partie, se distingua, le 29 août, à la troisième affaire du col de Téniah, et au combat de Cara-Mustapha, le 23 septembre, où les Arabes de Bou-Salem furent mis en pleine déroute et perdirent 11 prisonniers, 42 chevaux et 200 fusils. Les tirailleurs obtinrent dans ce dernier combat les citations suivantes : Commandant DE LADMIRAULT, capitaine CRIGNON, lieutenant JOUBERT DE PASSA, le sergent CAMPS et le caporal NABET.

Pendant ses premières armes, le bataillon de tirailleurs se fit remarquer par la supériorité de son armement et par son tir précis et meurtrier, qui fit donner à ses hommes le surnom redouté des Arabes de « chasseurs de la mort ». Sa bonne tenue au feu, son intrépidité, son énergie, lui valurent les plus grands éloges des Africains. Animé d'un solide esprit de corps, il ne perdit pas une occasion de se signaler. « En toutes circonstances, dit le général en chef, le bataillon de tirailleurs s'est surpassé; le 15 juin, no-

tamment, à l'enlèvement du col de Téniah, il se couvrit de gloire ». Il avait, pendant cette année de luttes incessantes, largement payé sa dette de sang et avait inauguré dignement la brillante réputation que les chasseurs à pied conserveront toujours. Les nombreuses citations et récompenses qu'il obtint peuvent attester de sa brillante conduite. Le commandant DE LADMIRAULT et le capitaine CLÈRE furent tous deux cités *cinq fois* à l'ordre du jour de la colonne expéditionnaire.

Le bataillon des tirailleurs de Vincennes était donc sorti avec honneur des épreuves auxquelles on l'avait soumis. Les événements qui se déroulaient alors en Europe hâtèrent son rappel en France pour servir de type aux bataillons de chasseurs à pied, dont la création venait d'être décidée.

Création des dix premiers bataillons de chasseurs à pied.

Sous le coup de l'émotion que causa en France la signature de la convention de Londres du 15 juillet 1840, le pays, outragé dans son amour-propre de grande nation européenne, releva fièrement la tête. Le ministère de M. Thiers, pour tenir haut et ferme le drapeau de la France, fit voter les crédits nécessaires pour élever les fortifications de Paris et augmenter les forces de notre armée de douze régiments d'infanterie, de quatre régiments de cavalerie légère et de dix bataillons de chasseurs à pied. Un grand mouvement se fit dans nos arsenaux ; un souffle guerrier passa sur le pays.

Le bataillon de tirailleurs de Vincennes fut rappelé d'Afrique le 25 décembre 1840 et dirigé sur Saint-Omer ; il devait former le 1er bataillon de l'arme, et changer son nom de tirailleurs contre celui, mieux approprié, de chasseurs à pied. (Ordonnance royale du 27 octobre 1840.)

Auprès de Saint-Omer, existaient un baraquement permanent, un vaste champ de manœuvres et tous les établissements nécessaires à une nombreuse réunion de troupes. Bientôt on y vit affluer des détachements fournis par tous les corps d'infanterie, composés d'hommes lestes et déjà formés, conduits par des officiers qui devaient prendre part à la nouvelle organisation. *(Zouaves et Chasseurs à pied.)*

Le DUC D'ORLÉANS, nommé inspecteur général des chasseurs à pied, aidé du général Rostolan, présida lui-même à la formation des bataillons nouveaux, dont les premiers chefs furent choisis

parmi les plus brillants officiers ayant déjà fait leurs preuves. Ce furent les commandants : au 1er bataillon, DE LADMIRAULT ; au 2e, FAIVRE ; au 3e, CAMOU ; au 4e, DE BOUSINGEN ; au 5e, MELLINET ; au 6e, FOREY ; au 7e, RÉPOND ; au 8e, UHRICH ; au 9e, CLÈRE ; au 10e, DE MAC-MAHON. Les bataillons à créer prirent leurs numéros d'après le rang d'ancienneté des chefs de bataillon qui devaient les commander.

L'organisation fut analogue à celle du bataillon de tirailleurs : un état-major de 7 officiers et 3 hommes de troupe, huit compagnies de 3 officiers et 150 hommes, dont une de carabiniers, formant la compagnie d'élite du bataillon, plus une section hors rang de 46 hommes.

Pour éviter tout froissement avec les autres corps d'infanterie, pour éviter toute jalousie, aucun privilège ne fut accordé à la nouvelle troupe ; la solde, les prestations de toute nature étaient les mêmes que pour toute l'infanterie. Les officiers furent choisis dans les corps de toutes armes, dans les limites d'âge fixées : pour les capitaines, à 40 ans ; les lieutenants, 35 ans, et les sous-lieutenants, 30 ans. Des sous-officiers, caporaux, clairons et soldats, pris, sur leur demande, dans les corps de troupe d'infanterie de ligne et légère stationnés en France, devaient concourir à la formation des compagnies. Les deux tiers devaient être à l'école de bataillon, avoir moins de 30 ans et au moins trois ans de service à faire sous les drapeaux ; l'autre tiers se composait d'hommes ayant plus de deux mois de service.

La tenue qui fut donnée aux nouvelles troupes rompait complètement avec les anciennes traditions en fait de costume militaire. L'habit était remplacé par une capote-tunique bleu de roi, avec passe-poils jaunes, plissée à la taille et boutonnant droit ; les jupes couvraient les hanches, le ventre et les cuisses ; comme ornement, des épaulettes vertes. Le pantalon, gris de fer foncé, était enfermé dans des guêtres blanches. L'équipement en cuir noirci, ceinturon, porte-sabre et gibernes, supporté par les hanches, remplaçait ces buffleteries blanches en croix qui comprimaient la poitrine. Comme coiffure, les chasseurs avaient un petit shako de cuir, avec pompon sphérique en laine verte, et comme attribut un cor de chasse en cuivre. Un petit manteau à rotonde en toile vernie noire complétait leur tenue. L'armement était la carabine rayée, dite de munition *Delvigne-Pontcharra*, dont la hausse mobile avait une portée de but en blanc à 3, 4, 5 et 600 mètres ; les carabiniers eurent le fusil de rempart allégé. Pour l'attaque à l'arme blanche,

chasseurs et carabiniers fixaient à leurs fusils un sabre-baïonnette.

On forma les premières compagnies de chaque bataillon au fur et à mesure de l'arrivée des contingents, et successivement toutes les autres. Pour la 8e, la compagnie d'élite, on choisit les meilleurs sujets et les plus vigoureux; ils portèrent comme marque distinctive une grenade au collet et furent tous nommés de 1re classe. Il y avait, en outre, une vingtaine de chasseurs de 1re classe par compagnie.

Pendant que les instructeurs s'appliquaient d'abord à enseigner les manœuvres, la gymnastique et l'escrime à la baïonnette aux nouveaux arrivants, un cadre de chaque bataillon étudiait à Vincennes la théorie et la pratique du tir, pour former des instructeurs à leurs bataillons. Un manuel sommaire, dû aux résultats des observations faites par la commission d'expériences, fixa les premières règles pour le tir et le bon usage de l'arme confiée aux chasseurs à pied.

Tout le monde se mit avec ardeur au travail; aussi, après quelques mois de séjour au camp de Saint-Omer, les bataillons de chasseurs à pied étaient jugés assez instruits pour pouvoir commencer leur carrière militaire. Mais, avant de se séparer de tous côtés, ils étaient conviés à Paris à une fête militaire qui devait consacrer leur entrée dans l'armée.

« Par une belle matinée de printemps (mai 1841), une colonne profonde entrait dans Paris avec une célérité inconnue; pas de faux éclat, pas de clinquant; tout était leste et martial, des clairons pour toute musique; un costume sombre, mais dont la simplicité harmonieuse ne manquait pas d'élégance. Les bataillons de chasseurs à pied traversaient les rues au pas de gymnastique et venaient recevoir un drapeau des mains du roi. » *(Zouaves et Chasseurs à pied.)*

Voici comment le *Journal Officiel* du 6 mai 1841 donnait la relation de la remise du drapeau des chasseurs à pied :

« Aujourd'hui, à 11 h. 1/2, les chasseurs étaient réunis dans la cour et sur la place du Carrousel, rangés sur dix lignes, clairons en tête, le front au château, sous le commandement supérieur de M. le duc d'Orléans. S. A. R. avait sous ses ordres le général Rostolan, le général Marbot, M. le comte de Montguyon et M. le duc d'Elchingen. On remarquait que le prince montait un très beau cheval arabe, le même qui fut pris, il y a un an, après la mort d'un chef ennemi, au combat de l'Oued-Djer.

» A midi, le roi est monté à cheval. Le roi des Belges, le prince de Joinville, le maréchal Soult, le maréchal Gérard, les lieutenants-

généraux Pajot, Delore, Darriule, Jacqueminot, Schneider, le général d'Houdetot, un des créateurs de l'arme, et avec eux, un nombreux état-major, accompagnaient Sa Majesté.

» La reine, la reine des Belges, Mme la duchesse d'Orléans, Mme la princesse Adélaïde, Mme la duchesse de Nemours et Mme la princesse Clémentine étaient assises sur la terrasse du pavillon de l'Horloge. Un nombre considérable de dames se pressaient aux fenêtres des grands appartements.

» Le roi a passé dans tous les rangs et a parcouru successivement dans toute la longueur et avec une satisfaction visible, les belles lignes qui s'étendaient dans la cour et sur la place; S. M. a été accueillie partout par les plus vives acclamations. Cependant, les bataillons rangés dans la cour s'étaient, après le passage du roi, et par une évolution aussi rapide que pittoresque, massés à droite et à gauche, laissant au milieu un espace vide de toute la longueur du pavillon central. Les bataillons de la place les avaient successivement rejoints par un mouvement non moins accéléré, et au moment où S. M. est venue se placer pour le défilé, sous le pavillon de l'Horloge, ces deux détachements, serrés en masse sur dix lignes de profondeur, faisaient par la gravité de leur uniforme, par l'éclat de leurs armes et par l'allure résolue des officiers et des soldats, un spectacle tout à fait martial et imposant.

» Les clairons, adossés à la grille de l'arc de triomphe, ayant ouvert le ban, l'officier porte-drapeau s'est avancé à vingt pas du roi, escorté de six hommes. Alors M. le maréchal Soult, s'étant fait apporter par M. le colonel Foy le drapeau destiné au corps des chasseurs à pied, avant de le remettre à S. M., a prononcé d'une voix forte et retentissante, la formule militaire du serment, ainsi conçue :

» — Officiers, sous-officiers et soldats ! Vous jurez fidélité et obéissance au roi des Français, à la Charte constitutionnelle et aux lois du royaume ?

» — Nous le jurons !

» Le maréchal a ajouté :

» — Vous jurez de défendre ce drapeau que le roi va confier à votre vaillance ? Vous jurez de périr jusqu'au dernier plutôt que de l'abandonner jamais ?

» — Nous le jurons !

» Alors, le roi, ayant pris le drapeau des mains du maréchal Soult, et M. le duc d'Orléans ayant fait sonner un second ban, S. M. a adressé à la troupe une allocution chaleureuse, à laquelle ont

répondu des cris unanimes de : Vive le roi ! Puis S. M. a remis le drapeau à l'officier chargé de sa garde, et qui a fait le salut militaire au roi et au prince.

» Le défilé des dix bataillons a eu lieu ensuite, M. le duc d'Orléans en tête, avec un ordre et une précision remarquables et aux cris mille fois répétés de : Vive le roi ! Après le défilé, les officiers ont été reçus par S. M. dans la salle des Maréchaux. Le soir, tous les chefs de bataillon ont dîné avec LL. MM. »

Le 2e bataillon, destiné à tenir garnison à Vincennes, eut l'honneur d'être chargé de la garde du drapeau.

Quelques jours plus tard, après des manœuvres d'ensemble et des exercices de tir qui eurent lieu en présence du Ministre de la guerre, dans la plaine de Saint-Ouen, pour montrer que ces nouvelles troupes n'étaient pas seulement faites pour la parade, cinq de ces bataillons, les 5e et 8e, destinés à la province d'Oran, les 3e et 6e, suivis de près par le 10e bataillon, destinés à la province d'Alger, partaient bientôt pour l'Afrique, où ils allaient en peu de temps immortaliser, par leurs exploits, leurs bataillons respectifs et l'arme entière des chasseurs à pied.



CHAPITRE II

L'ALGÉRIE DE 1841 à 1854

« Si la montagne prête à l'ennemi un abri précaire, je dis à mes fantassins : Enfants, voilà ces fiers Arabes qui vous défient à la course. Et les sacs sont laissés sous bonne garde, mes petits chasseurs, déchaînés comme une meute ardente, enlèvent à la baïonnette ces mamelons d'où pleuvent des balles. »
(Maréchal BUGEAUD.)

Situation militaire de la France en Afrique au moment de l'arrivée des bataillons de chasseurs à pied. — Campagnes de 1841. — Ravitaillement de Médéah et de Milianah; campagnes d'hiver de 1841-1842. — Campagnes de l'année 1842. Expédition combinée de la vallée du Chéliff. — Expédition de Changarnier chez les Beni-Menasser. — Expédition des Flittas. — Expédition de l'Oued-Foddah. — Expédition de l'Ouarensenis. — Les chasseurs d'Orléans. — Campagnes de l'Ouarensenis et du Dahra, 1843. — Campagnes de l'année 1844. — Expédition de la Kabylie orientale. — Expédition du Dahra. — Isly. — Campagnes de l'année 1845. Insurrection générale. — Bou-Maza dans le Dahra. — Combat de Tedjeuna. — Combat de Tifour. — Combat de Sidi-Brahim. — Campagnes contre Abd-el-Kader et Bou-Maza, hiver 1845-1846. — Campagnes de l'année 1847. — Prise de Bou-Maza. — Expédition de Kabylie de 1847. — Prise d'Abd-el-Kader. — Campagnes de l'année 1848. — Modifications apportées à l'armement des chasseurs à pied. — Suppression des compagnies de carabiniers. — Expédition de Kabylie en 1849. — Insurrection des Zibans, prise de Zaatcha. — L'Aurès, prise de Narah, 1850. — Expédition de l'année 1851. — Expédition de la petite Kabylie, Bou-Barglha. — Campagnes de 1852. Expédition de la Kabylie du Djurjura. — Insurrection du cercle de Guelma. — Campagnes de l'année 1853; expédition de la Kabylie des Babors. — Création des bataillons de chasseurs à pied de 11 à 20.

Situation de la France en Afrique au moment de l'arrivée des bataillons de chasseurs à pied.



VANT d'entreprendre le récit des hauts faits des chasseurs, quelques mots sont nécessaires pour indiquer quelle était, à l'époque de leur arrivée sur la terre africaine, la situation de notre corps expéditionnaire. Nous verrons aussi quel fut le champ d'honneur que les héros allaient arroser de leur sang; nous verrons que nos braves connurent la mort sous tous ses aspects, la mort par la balle aussi bien que par la fatigue et les privations, et la mort aussi, plus terrible par les maladies. Jamais, nous pouvons le dire de suite, jamais quelle qu'elle fût, sa pensée ne troubla un instant l'âme de ces intrépides soldats, dont l'énergie farouche n'a pas peu contribué à donner à la France notre belle colonie d'Algérie.

Le général Bugeaud venait d'être nommé gouverneur général de l'Algérie. Il avait trouvé l'armée d'Afrique dans une situation qui n'était pas précisément brillante.

Dans la province centrale, Alger n'offrait pas une sécurité bien assurée dans un rayon d'une lieue aux environs; nous occupions les camps de Maison-Carrée, du Fondouck, de l'Habra, etc., autour desquels on ne pouvait s'éloigner qu'à portée de fusil. Nous étions maîtres encore de Blidah, Douéra, Bouffarich, Coléah, Cherchell, Médéah et Milianah; mais dans tous ces postes, on était obligé de se retrancher, d'entretenir des approvisionnements suffisants en vivres et munitions, pour pouvoir attendre les colonnes de ravitaillement.

Sur la côte, nous occupions les ports de Mostaganem, Cherchell, Bougie, Djidjelly, Bône et les marais mortels de la Seybouse, Philippeville, la naissante ville de planches, dans laquelle, si on ne se bat pas, on y meurt quand même. A part la zone battue par les canons des remparts de ces forteresses, la côte appartient aux Kabyles qui insultent journellement leurs garnisons.

Dans la province de Constantine, nous avions le camp de Guelma et Constantine, ce foyer de conspirations; c'était pourtant la plus tranquille de nos provinces depuis la fuite du bey Achmet.

Dans la province d'Oran, Mostaganem est notre base d'opéra-

tions; mais la campagne est tenue par les alliés d'Abd-el-Kader qui coupent sans cesse nos communications avec Mazagran; Oran n'a autour d'elle qu'un rayon d'occupation de trois ou quatre lieues; Arzew et Mers-el-Kébir en dépendent.

Et dans ces camps, dans ces garnisons, quel triste spectacle! Des soldats dévorés par la vermine, excédés de fatigue et d'ennui, détruits par la fièvre, brûlés par le soleil, décimés par les exhalaisons pestilentielles des marécages. Un service excessivement pénible et incessant minait les forces de nos hommes. Des sorties nombreuses pour faire respecter les murs qui les entourent, ou courir au-devant des convois de ravitaillement qui paraissent, jettent à la hâte dans la place leurs provisions de biscuits de conserves et de munitions, et disparaissent ensuite pour porter ailleurs leurs pas et leurs secours; des alertes continuelles, des combats incessants, fatiguent nos postes et nos colonnes. Le mauvais état des routes, ou plutôt leur non-existence, l'obligation d'allonger les étapes pour trouver mauvaise eau au mauvais gîte, les ardeurs du soleil d'Afrique, le désert fait devant nous par la fuite des tribus, le manque de tout, le besoin de tout, déciment nos soldats et diminuent sans cesse nos effectifs. L'armée était divisée en une multitude de petits postes, trop forts pour vivre sur le pays environnant déjà épuisé, trop faibles pour pouvoir s'écarter de la place. En joignant à cela la lutte opiniâtre contre un ennemi fanatique, exalté par l'idée religieuse, insaisissable, connaissant admirablement ses broussailles et ses montagnes, fuyant devant nos têtes de colonne, disparaissant devant elles pour venir le lendemain les attaquer en queue, l'on pourra se faire une faible idée des souffrances endurées à cette époque par nos soldats de la vaillante armée d'Afrique. D'après la comparaison imagée du général Bugeaud lui-même, « l'armée était alors dans la situation d'un taureau assailli par une multitude de guêpes ».

Tel était le champ de gloire où les chasseurs à pied allaient rapidement cueillir les lauriers qui les ont du premier coup placés des premiers parmi l'infanterie française.

Campagnes de 1841.

A peine arrivé en Algérie, le gouverneur général fait prévaloir le principe de l'occupation étendue. Avec 90,000 hommes, il fait occuper un certain nombre de points stratégiques, d'où, régulière-

ment, au printemps et à l'automne, il va lancer sur les tribus éloignées des colonnes légères. Par ce moyen, il frappera l'ennemi dans ses bases d'opérations, dans ses points d'appui politiques et poursuivra Abd-el-Kader à outrance, jusqu'à ce qu'il l'amène à merci.

Les colonnes mobiles destinées à razzier les tribus alliées de l'émir étaient en formation au moment où nos premiers bataillons de chasseurs à pied débarquèrent sur la terre d'Afrique. Composées d'un détachement de cavalerie, de trois ou quatre bataillons d'infanterie, elles furent débarrassées de tous les impédimenta, de la grosse artillerie, que remplacèrent deux obusiers de montagne; l'artillerie à main des compagnies de carabiniers des bataillons de chasseurs à pied devait les aider puissamment de ses feux.

Après avoir supprimé toutes les petites garnisons, le général Bugeaud porte quelques premiers coups sérieux à la puissance d'Abd-el-Kader, lui enlève ses places de Tagdempt, Thaza et Boghar, qu'il rase et dont il détruit les approvisionnements. L'influence de l'émir se faisant surtout sentir dans la province d'Oran, Bugeaud résolut d'occuper Mascara, de rayonner autour de cette place pour forcer les tribus à choisir entre nous et Abd-el-Kader, dont on finirait bien par détruire les forces régulières qu'il lui faudrait exposer, s'il voulait protéger les populations contre nos coups.

Pour mettre ce plan à exécution, Mostaganem constituait une base d'opérations d'autant plus importante, que son port pouvait permettre le ravitaillement par mer de nos colonnes dirigées sur Mascara et les pays qui en dépendent. Mais les environs étaient sans cesse inquiétés par les rebelles. Pour les dégager, le 22 juin, le colonel Gachot, du 3e léger, part de nuit avec une petite colonne, dans laquelle étaient compris les 5e et 8e bataillons de chasseurs à pied nouvellement arrivés de France. Ces deux bataillons reçurent le baptême du feu pendant cette sortie qui ne dura que deux jours. Le 8e perdit un officier, le capitaine LEROY, de la 3e compagnie, tué d'un coup de feu pendant la nuit.

Le 1er juillet, le 5e bataillon de chasseurs est attaché à la colonne de ravitaillement que le général de Lamoricière conduit à Mascara, où elle arrive le 5.

Le 2 juillet, le 8e bataillon, d'escorte à un convoi, est vivement attaqué par les Arabes, pendant son retour, à quelques lieues de Mostaganem. La 2e compagnie (capitaine BAZAINE) les repousse vigoureusement.

Le 3 juillet, le colonel Tempoure va expéditionner sur le Chéliff,

pour soumettre les Medjers. Le 8e bataillon de chasseurs est à l'arrière-garde; après une demi-heure de marche, les Arabes se montrent en grand nombre à Foukdmitou; les compagnies sont successivement lancées à leur rencontre. Pendant l'action, une section de la 1re compagnie, commandée par le sous-lieutenant DE CHAPPEDELAINE, engagée imprudemment, est un instant compromise. Le sergent RÉGIS, de la 2e compagnie, enlève une trentaine d'hommes, se précipite à son secours et la dégage; l'ennemi est mis en fuite sur toute la ligne. Le 8e bataillon, engagé presque seul, perd 2 tués et 11 blessés. Le lendemain, l'ennemi renouvelle ses attaques par la face du camp occupée par le bataillon; les 1re et 2e compagnies sont portées en avant et tiennent l'ennemi à distance. Le soir, une nouvelle attaque a lieu; la 5e compagnie (capitaine DE GÉREAUX) se précipite sur les Arabes, leur tue une douzaine d'hommes et les met en fuite; cet engagement coûte au bataillon 3 blessés.

La colonne Tempoure rentrait le 7 juillet à Mostaganem, où, par son ordre du jour du 8, le gouverneur général adressait au commandant UHRICH des éloges chaleureux pour la manière dont le 8e bataillon s'était conduit dans cette courte mais dure expédition, à la suite de laquelle le commandant UHRICH, le capitaine DE GÉREAUX et le sergent RÉGIS étaient mis à l'ordre du jour.

Au lieu de brûler les moissons autour de Mascara, le général de Lamoricière les fit récolter par ses troupes pour approvisionner la place; le 5e bataillon de chasseurs à pied fut chargé de protéger les moissonneurs contre les attaques journalières des Arabes. Le 13 juin, notamment, près du marabout de Sidi Daho, l'ennemi nous attaqua même assez vivement; cinq compagnies du 5e bataillon furent engagées. La compagnie de carabiniers (capitaine D'EXÉA) et la 4e compagnie (capitaine DE LUXER), vigoureusement enlevées par leurs chefs, poursuivirent pendant près d'une lieue les Arabes qui perdirent une trentaine de tués. Le 15 juillet, la colonne de ravitaillement retournait à Mostaganem, non sans être continuellement harcelée par les Arabes. Le 17, le 5e bataillon, se trouvant à l'extrême arrière-garde, est vivement attaqué; il repousse victorieusement l'ennemi.

Pendant tout le reste de l'été, les 5e et 8e bataillons de chasseurs à pied participent avec succès à toutes les petites expéditions qui rayonnent autour de Mostaganem. Dans ces actions de détail, ils se font apprécier hautement par le gouverneur, qui leur prodigue les plus grands éloges et met, le 6 août, à l'ordre du jour de l'armée

le commandant MELLINET, le capitaine de carabiniers D'EXÉA, le lieutenant CHOPIN, le fourrier LESUEUR et le chasseur GEUDOT, de la 4e compagnie; ces trois derniers, à propos d'une affaire qui vient d'avoir lieu le 1er août sur les bords du Chéliff.

Dans la province d'Alger, les 3e, 6e et 10e bataillons de chasseurs à pied escortent les convois de ravitaillement. Entre temps, ils sont employés aux travaux des camps et des routes; à tout moment, ils déposent l'outil du terrassier pour reprendre la carabine et faire le coup de feu avec les Arabes qui inquiètent leurs travaux. Un jour, le 27 juillet, 30 hommes de corvée du 10e bataillon de chasseurs, sous les ordres d'un capitaine du génie, se rendent à la brèche inférieure du ruisseau de Bou Aza, pour réparer un passage pratiqué dans l'enceinte du camp de Blidah par quelques Arabes. En arrivant près de ce point, ils sont subitement attaqués par une soixantaine de cavaliers qui, après avoir traversé la ligne de défense, cherchent à emmener un troupeau qu'ils ont enlevé à un colon. Le capitaine fait de suite déployer ses 30 hommes en tirailleurs et les porte en avant pour couper la route à l'ennemi, mais il s'aperçoit que la brèche est gardée par 200 cavaliers, dont plusieurs ont mis pied à terre; il se replie alors prudemment sur le blockaus du centre. Ce mouvement commençait à s'effectuer en bon ordre, quand quelques zouaves de garde au troupeau de l'administration, se trouvant menacés, arrivent à la course. Le capitaine arrête alors sa petite troupe et reprend résolument l'offensive. Les chasseurs se précipitent à toutes jambes, sans faire feu, à la baïonnette, sur les 200 cavaliers arabes, qui lâchent pied et n'ont que le temps de repasser la brèche, en laissant sur le terrain un tué et trois blessés. Un seul chasseur du 10e bataillon avait été tué d'une balle.

Dans la province d'Oran, la saison des grandes chaleurs étant passée, le gouverneur général voulut opérer de sa personne contre Abd-el-Kader. Débarqué à Mostaganem, il trouve la division d'Oran réunie et la divise en deux colonnes. L'une, sous ses ordres directs, est dite colonne politique, destinée à chasser et à poursuivre Abd-el-Kader; l'autre, dite colonne de ravitaillement, sous les ordres du général de Lamoricière, destinée à aider au réapprovisionnement de Mascara menacé par l'émir.

Le 5e bataillon de chasseurs à pied est placé à la colonne de ravitaillement, le 8e à la colonne politique. Les deux colonnes entrent en opérations les 22 et 23 septembre. Le général de Lamoricière opère heureusement le ravitaillement de Mascara;

au retour, son arrière-garde est assez vigoureusement attaquée, le 29 septembre, par les Arabes. Mais ceux-ci se heurtent aux chasseurs du commandant MELLINET, qui les repoussent avec pertes. Officiers et chasseurs ont fait preuve de bravoure et de sang-froid dans ce combat, deux épisodes en font foi. Quelques cavaliers arabes, pénétrant par un intervalle de notre ligne, se jettent sur une poignée de tirailleurs isolés pour les enlever. Les officiers montés du 5[e] bataillon, le commandant MELLINET, les capitaines DE LABAREYRE et D'EXÉA, et le chirurgien-major BRISSET, auxquels se joignent immédiatement quelques officiers d'état-major, le commandant Pelissier, le capitaine de Malroy, les lieutenants Renson et Cassaigne, et deux officiers d'artillerie, MM. de Laumière et de Croix, mettent le sabre à la main, chargent vigoureusement les Arabes qu'ils refoulent et délivrent les tirailleurs. Le carabinier RIVRON, doué d'une vigueur de jarret surprenante, suit au pas de course les chevaux lancés au galop, pour ne pas quitter son commandant. Atteint d'une balle à la tête, le brave RIVRON ne veut entrer à l'ambulance que le soir, à l'arrivée au bivouac.

Avec la colonne politique, le général Bugeaud commençait sa campagne d'automne, qui devait aboutir à la prise de Saïda, forteresse de l'émir, située à 18 lieues au sud de Mascara, où il avait réuni ses principales ressources. Le 8[e] bataillon de chasseurs, qui fait partie de cette colonne, participe, le 26 septembre, à la razzia faite chez les Flittas, de 2,200 bœufs et 3,700 moutons, après le combat de Sidi Yahia. Ayant de nouveau fait ravitailler Mascara, le général Bugeaud prononce son mouvement vers Saïda et emmène avec lui deux compagnies du 8[e] bataillon de chasseurs. Le 7 octobre, il livre un combat assez animé à El Bordj, détruit le 16 octobre la Guetna de Sidi Mahi Eddin, où se trouvait la maison paternelle de l'émir. De retour à Mascara le 17, le général Bugeaud en repart le 19, pour atteindre le 22 Saïda, que nous trouvons évacuée et sous les murs de laquelle le sous-lieutenant CHANAL, du 8[e] bataillon, est tué d'une balle. Le 24, on surprend une fraction des Hachem, dont on vide les silos. Mais nos soldats n'ont plus de chaussures, le temps est exécrable et les vivres commencent à tirer à leur fin ; on se dépêche de brûler Saïda et de pratiquer de larges brèches dans ses murs. Le 5 novembre, le général Bugeaud ramenait sa colonne de Mostaganem par la plaine de l'Habra, après une marche de 200 lieues en cinquante-trois jours.

Ravitaillements de Médeah et de Milianah.

Pendant l'expédition de Saïda, les villes de Médéah et de Milianah furent chacune ravitaillées deux fois. Les généraux Baraguey d'Hilliers, Bedeau et Changarnier éprouvèrent de grandes difficultés dans ces ravitaillements successifs. Les deux opérations sur Milianah eurent lieu du 17 septembre au 4 octobre et du 8 au 15 octobre. Les 3e et 10e bataillons de chasseurs à pied y prirent une part active et se distinguèrent au combat de Chaba el Ketta.

Du 20 au 30 octobre, les 3e, 6e et 10e bataillons prirent ensuite part aux ravitaillements de Médéah. Le 25 octobre, en descendant les pentes du Nador, la colonne est vivement attaquée par de nombreux Kabyles embusqués dans les rochers; 150 chasseurs du 6e bataillon sont à l'arrière-garde et soutiennent seuls l'effort de l'ennemi.

Le commandant FOREY, remarquant un mouvement d'hésitation parmi ses hommes, étonnés tout d'abord par la violence du feu de l'ennemi, fait aussitôt mettre sac à terre à ses chasseurs et les lance à la baïonnette sur les Kabyles, qui sont vigoureusement culbutés. Les fatigues de la route étaient telles, les privations avaient été si nombreuses, que nous ne pûmes poursuivre la victoire; elle nous permit du moins de continuer notre route sans être inquiétés.

Le 29 octobre, en arrivant près de Blidah, la colonne est arrêtée par de nombreux contingents arabes postés dans le bois des Oliviers; le général Bedeau demande des hommes de bonne volonté dans le 10e bataillon de chasseurs à pied pour enlever le bois. Tout le bataillon se présente; il s'élance aussitôt et précipite les Arabes dans la Chiffa, en leur tuant, blessant ou prenant plus de 100 hommes. Le 10e bataillon n'avait eu que 5 chasseurs blessés.

Le 7 novembre, la colonne mobile d'Oran, à laquelle est attaché le 8e bataillon de chasseurs à pied, va occuper Tlemcen le 14, et revient ensuite soumettre les Bordjias le 26 décembre et les Beni-Chougran le 3 janvier 1842.

Campagne d'hiver, de 1841-1842, du général de Lamoricière.

Le 2 décembre 1841, le général de Lamoricière s'était établi à Mascara avec dix bataillons d'infanterie, parmi lesquels le 5e ba-

taillon de chasseurs à pied. Les colonels Thiéry et de La Torré commandaient les deux brigades de la division, dont trois escadrons de spahis formaient la cavalerie. D'après les ordres du gouverneur, le général de Lamoricière devait « agir quelquefois pour empêcher les tribus dissidentes de cultiver, vider leurs silos et approvisionner nos magasins ». Il devait, en un mot, peser et vivre sur le pays.

Les tribus qui fuyaient à l'approche de nos colonnes enfouissaient dans leurs silos toutes leurs récoltes d'orge et de blé.

Nos soldats s'appliquèrent bien vite à découvrir les cachettes des Arabes, et devinrent dans ce genre de recherches d'un flair et d'une habileté incroyables. Aussi, cela profitait-il à eux en même temps qu'aux finances de l'Etat. Toujours par monts et par vaux, nos troupes ne prenaient aucun repos; à peine de retour à Mascara, il fallait en repartir immédiatement, par des marches de nuit de 15 à 18 lieues, pour courir sus à de nouveaux rebelles. Les hommes étaient parvenus à se faire à cette vie de fatigues incessantes, mais au grand détriment de leur habillement et de leurs chaussures.

L'habillement, on pouvait encore le rapiécer tant bien que mal, mais lorsqu'il n'y avait plus de semelles aux souliers, nos ingénieux troupiers se taillaient de superbes mocassins dans les peaux des bœufs abattus par l'administration ou par eux-mêmes. On n'était pas de l'armée d'Afrique si on ne savait rire des fatigues et des misères, et dédaigner le superflu de nos garnisons de France. Marcheur infatigable, débrouillard à l'étape, brave devant la mort, ardent à la victoire, ce type du soldat africain, nos chasseurs à pied se l'étaient promptement assimilé; ils l'avaient même affiné par leurs qualités maitresses, la discipline, la solidarité à tous les degrés de la hiérarchie, et l'esprit de corps, qui les firent débuter par des coups de maître.

La campagne d'hiver de la division de Lamoricière, une des plus efficaces de la conquête de l'Algérie, est restée légendaire dans l'armée d'Afrique. Du mois de décembre 1841 à la fin du mois de mars 1842, cette division tint constamment la campagne, malgré le froid, la pluie et la neige, marchant jour et nuit, se montrant partout où sa présence était nécessaire. Pleine de confiance dans son chef, elle fit preuve du plus grand dévouement, de la plus grande abnégation, supportant fatigues et privations sans un seul murmure, sans un seul moment de découragement.

Le 19 janvier 1842, une pointe dirigée contre 300 cavaliers rouges d'Abd-el-Kader dure quinze heures consécutives, sans que nous ayons un seul trainard. Le 4 février, un débordement de l'Oued-

Frohat, transformé par les pluies en torrent impétueux, arrête un moment la colonne lancée à la poursuite du lieutenant d'Abd-el-Kader, Ben Thamy. Les cavaliers passent assez facilement; quant à nos fantassins, ils se déshabillent, attachent leurs effets au bout des fusils et, malgré la rigueur de la température, traversent à gué la rivière, avec de l'eau jusqu'aux épaules. Malgré ce retard, qui a permis à Ben Thamy de fuir, nous nous emparons d'un grand nombre d'armes et de grains lui appartenant. Le 6 du même mois, dans une razzia des tribus alliées à l'émir, la colonne s'empare d'une grande partie de la famille de Ben Thamy, de quelques parents d'Abd-el-Kader et d'une si grande quantité d'approvisionnements de toute nature, qu'elle est obligée de regagner Mascara pour y déposer son butin.

Le 27 février, à la suite d'une longue marche de nuit, un détachement de réguliers de l'émir et un poste de rouges sont enlevés au Khalifat, dont la troupe se réduit bientôt à quelques cavaliers seulement.

Le 10 mars, nouveau départ pour Mascara, pour aller razzier les Hachem-Cheragas; le 15, nous nous emparons de 80 prisonniers et de 6,000 têtes de bétail. Le 25 mars, le général de Lamoricière atteint, chez les Sdamas, les Hachem-Cheragas qui s'y étaient réfugiés à la suite du combat du 15. Surpris dans la vallée de la Medrossa, les Sdamas sont enveloppés par trois colonnes convergentes. Vaincus après une lutte assez vive, ils sont faits prisonniers, et nous nous emparons de 12,000 têtes de gros détail et d'un butin considérable. Une violente tourmente de neige faillit compromettre le succès de la journée et la colonne elle-même. La neige, tombant sans discontinuer pendant quelques heures, avait couvert le sol d'une épaisse couche, qui cachait les routes et dérobait à la vue les dépressions de terrain et les mauvais passages. La colonne arrive péniblement à gagner le bivouac du marabout de Sidi Ali Mohamed; les égarés sont nombreux, car un brouillard épais, qui enveloppe la montagne, et la nuit qui tombe, amènent un peu de confusion dans nos rangs. Le 5e bataillon de chasseurs à pied, groupé autour de l'énergique commandant MELLINET, arrive au bivouac au grand complet. Mais la neige continue à tomber; les hommes, épuisés de fatigue et transis par le froid, se laissent aller au plus profond découragement; ils n'entretiennent même plus les feux du bivouac. Le commandant MELLINET, le capitaine DE JOUVENCOURT, le lieutenant DE LASTIC, l'adjudant DEBRAS, le sergent VIVOT et le caporal de carabiniers RIVRON, restent toute la nuit

sur pied, surveillent l'entretien des brasiers, raniment par leurs paroles et leur noble exemple le courage de chacun, et apportent eux-mêmes devant les feux ceux qui, transis de froid, épuisés de fatigue, ne peuvent se traîner jusque-là. Aussi, tandis que le 5e bataillon n'avait à déplorer la mort d'aucun homme, le reste de la colonne comptait 26 hommes morts de froid pendant cette fatale veillée.

Le lendemain, au petit jour, le général de Lamoricière va abriter sa colonne dans la petite ville de Frendah, où il reçoit la soumission des Sdamas échappés au coup de main de la veille.

La colonne entrait le 31 mars à Mascara.

A la suite de cette rude campagne d'hiver, qui amena la soumission presque complète du pays de Mascara, le général de Lamoricière adressa un ordre du jour à sa division, avant de se séparer des troupes qui en faisaient partie. Il y citait pour leur courage, leur fermeté et leur abnégation en toute circonstance : le commandant MELLINET, les capitaines DE LABAREYRE, DE JOUVENCOURT et DE PONTUAL, les lieutenants DE LASTIC et CHOPIN, le sous-lieutenant GUILHEM, l'adjudant DEBRAS, les sergents-majors PELLETENT et ALIMONDY, les sergents VIVOT, LAJUS, BOURZEIX, DEMEANGEOT et PARÈS, et le caporal des carabiniers RIVRON.

Le 7 avril, le 5e bataillon de chasseurs à pied rentrait à Mostaganem, nu-pieds, les vêtements en lambeaux, mais dans un ordre parfait, sans un traînard ni même un éclopé.

A la fin d'avril, le 5e bataillon se remet en campagne sous les ordres du colonel Marcy. Le bataillon qui, le 25 mars, avait cruellement souffert du froid, supporte avec courage les premières chaleurs qui sont accablantes. Le 28 avril, un bataillon du 3e léger, nouvellement arrivé de France, perd 4 hommes, morts d'insolation. On voit alors les chasseurs, rompus à toutes les rigueurs extrêmes du climat africain, se dévouer à l'arrière-garde, pour porter sur leurs bras, jusqu'au bivouac, 20 hommes du 13e léger, que leurs camarades, épuisés eux-mêmes, avaient abandonnés sur le bord de la route.

Campagnes de l'année 1842.

Pendant ce temps, le gouverneur général avait quitté Alger dans les premiers jours de janvier 1842, emmenant avec lui, pour l'accompagner, le 10e bataillon de chasseurs à pied, commandant

de MAC-MAHON. Débarqué à Oran, il prenait immédiatement le commandement de la colonne Tempoure et la dirigeait sur Tlemcen, dont il prenait définitivement possession le 24 janvier. Après une campagne de vingt-cinq jours, pendant laquelle nos troupes ne furent arrêtées ni par les rivières torrentueuses, ni par les neiges couvrant les montagnes, toutes les tribus qui s'étendent de l'Habra aux frontières du Maroc firent leur soumission. Le gouverneur général, malgré la rigueur de la saison, poussait alors une pointe jusqu'à Sebdou, forteresse de l'émir, située à 13 lieues au sud-ouest de Tlemcen, dont il détruisit le fort le 9 février. Une grande quantité de poudre et de plomb et sept pièces de canon en bronze tombèrent en notre pouvoir.

Installé à Tlemcen, le général Bedeau n'y reste pas inactif. Il venait de recevoir, le 2 mars, un convoi de ravitaillement escorté par le 8e bataillon de chasseurs à pied, lorsqu'il apprend que l'emir s'est établi dans les montagnes des Traras. Le 6 mars, il marche contre lui avec 2,500 hommes d'infanterie et trois pièces de montagne. Les 8e et 10e bataillons de chasseurs à pied font partie de la colonne qui soumet, le 8, la ville de Nedromah. Abd-el-Kader s'enfuit vers la haute Tafna. Le 12 mars, vers 1 heure de l'après-midi, la colonne qui s'est mise à sa poursuite était campée sur la Tafna, à une lieue environ au-dessous de Keff, lorsque le général Bedeau apprend que les habitants de cette petite ville, soutenus par 5 ou 600 Kabyles, ont fermé les portes à nos éclaireurs, se préparent à la résistance et occupent les hauteurs environnantes. Le général fait aussitôt partir deux colonnes; la première, formée d'un bataillon du 26e de ligne, doit se porter sur les hauteurs de gauche; la seconde, composée de 700 chasseurs à pied, dont 400 du 8e bataillon, précédés de 300 du 10e, est chargée de tourner la ville à droite. De ce côté, la montagne domine la vallée de 500 mètres; le terrain est coupé en tous sens par un grand nombre de ravins à berges si escarpés que les Arabes les considéraient comme infranchissables. Ils avaient laissé leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux dans l'intérieur de la ville et ne les en firent sortir que lorsqu'ils virent les chasseurs commencer l'escalade des hauteurs. Ils cherchèrent alors à retarder notre marche par un feu assez soutenu, qui n'eut d'autre effet que de l'accélérer sans nous forcer à répondre. Il ne leur restait bientôt plus qu'un espoir, celui de nous arrêter à un escarpement à pic de 50 mètres de haut qui nous barre le chemin et au-dessous duquel doivent défiler leurs femmes et leurs enfants. Les chasseurs du 10e arrivent au pas de course et tirent à moins

de 100 mètres sur cette masse de fuyards, pendant que les Arabes ripostent de la berge opposée. Des scènes épouvantables se produisent; dans leur frayeur, des femmes arabes se jettent avec leurs enfants dans des précipices de 150 mètres de profondeur. Cependant, deux compagnies du 10e bataillon se glissent par les pentes les moins abruptes, atteignent le revers opposé et se précipitent au milieu de l'ennemi. Quelques Arabes veulent encore résister, trente sont percés à coups de baïonnette; cinq se précipitent du haut des rochers plutôt que de se rendre; une partie parvient à se sauver, le reste est pris. Les chasseurs du 10e remettent à la garde du 8e bataillon 150 prisonniers, 800 bœufs, 1,800 moutons, 2,000 chèvres, et continuent leur course à la poursuite des Arabes qui fuyaient encore devant eux.

Le 15 mars, la colonne était de retour à Tlemcen, et le 21 elle se remettait en marche sur Oran. Mais Abd-el-Kader vient nous barrer le passage, avec 4,000 hommes, sur les bords de la Sikkah; il est vaincu par le général Bedeau, qui se plaît à rendre hommage à la bravoure des chasseurs qui avaient perdu dans le combat : le 10e bataillon, 2 officiers, le capitaine adjudant-major GUIDE et le lieutenant BOCHER et 30 hommes hors de combat; le 8e bataillon, un homme tué et 9 blessés. Le général citait à l'ordre du jour le commandant FROMENT-COSTE, le capitaine CHEVAUCHAUD-LATOUR, les lieutenants MATIS et DUPORTAL, les sergents MOUCHEBŒUF et RÉGIS, du 8e bataillon de chasseurs à pied.

Rentré à Tlemcen, le général Bedeau se lance de nouveau à la poursuite d'Abd-el-Kader, qui tente de bloquer Nedromah, et l'atteint le 29 avril au col de Bab-el-Thaza que l'émir occupait avec ses réguliers, 400 cavaliers et 1,500 Traras. Attaqué d'un côté par les zouaves et le 8e bataillon de chasseurs à pied, de l'autre par le 10e bataillon et un bataillon du 26e de ligne, Abd-el-Kader, vivement rejoint, est mis dans une complète déroute; il laisse entre nos mains 70 prisonniers et abandonne 200 morts sur le terrain.

Après la soumission des Oulassas, des Traras, après le déblocus de Nédromah, la colonne Bedeau rentre à Tlemcen.

A la suite de cette expédition, le capitaine adjudant-major DUTERTRE et le sergent STEYAERT, du 8e bataillon, furent décorés de la Légion d'honneur.

Les 8e et 10e bataillons, laissant un instant le fusil de côté, travaillent avec ardeur à la construction de la route militaire de Tlemcen à Oran. C'était alors le rôle habituel de nos soldats de l'armée d'Afrique, tour à tour terrassiers ou moissonneurs, mar-

cheurs infatigables ou soldats courageux. Abd-el-Kader, abandonné par ses partisans découragés, sentant qu'il n'a plus rien à espérer dans ces parages, s'en éloigne définitivement.

Expédition combinée de la vallée du Chéliff.

Jusqu'alors, les ravitaillements de Tlemcen, de Mascara, d'Oran et de Mostaganem ne pouvaient s'opérer que par mer; le gouverneur général voulut se servir de la grande voie naturelle du Chéliff pour faire communiquer entre elles les deux provinces d'Alger et d'Oran. La division d'Alger, sous les ordres du général Changarnier, le montagnard, comme l'appelait Bugeaud, devait se joindre « aux frères d'Oran » en descendant la vallée du Chéliff, de manière à opérer sa jonction avec la division d'Oran sur l'Oued-Rouïna. Le général Bugeaud vient en personne prendre le commandement de la colonne d'Oran, forte de 5,000 hommes, divisée en deux brigades. Le 5e bataillon de chasseurs (commandant MELLINET) est attaché à la première brigade.

Parti de Mostaganem le 14 mai, Bugeaud se porte d'abord sur la Mina, défait au pied du Dahra la tribu des Sbeahs, dont il reçoit la soumission, puis, remontant le Chéliff, campe avec sa colonne, le 29, sur les ruines d'El Esnam, et rejoint le lendemain, sur l'Oued Rouïna, la division d'Alger, qui venalt d'y être conduite par Changarnier. Les chasseurs du 5e bataillon y rencontrent avec joie leurs frères d'armes du 6e, qui fait partie de la division d'Alger. Les deux colonnes réunies continuent leur route victorieuse et campent quelques jours après au pied de la montagne de Milianah, garnison du 3e bataillon (commandant BISSON), qui fait aux chasseurs des 5e et 6e bataillons un accueil des plus chaleureux. Une véritable marche triomphale continue sans coup férir jusqu'à Blidah. Pour la première fois, l'armée française traverse sans brûler une amorce le fameux col de la Mouzaïa. « La ceinture de granit de la Metidja vient de s'écrouler », écrivit alors le général Bugeaud dans son rapport au Ministre de la guerre.

Après quelques jours de repos, la division d'Oran regagnait sa province.

L'expédition du gouverneur général, bien qu'accomplie sans coups de fusil, n'en eut pas moins un grand retentissement parmi les Arabes, dont les tribus s'empressèrent de venir faire leur soumission.

Pendant l'expédition du Chéliff, le général de Lamoricière, qui a reçu l'ordre d'opérer dans le sud de la province d'Oran, parallèlement au Chéliff, pour flanquer le corps d'armée du gouverneur général, se livre, du 15 mai au 5 septembre, à un véritable chassé-croisé avec Abd-el-Kader. Ce dernier, vaincu par l'énergie, la vivacité des attaques et la mobilité du général français, se réfugie dans le Sud sans pouvoir arriver jusqu'à l'armée du Chéliff.

Expédition de Changarnier chez les Beni-Menacer.

Le général Changarnier, qui s'est séparé du gouverneur général, s'enfonce dans le pays des Beni-Menacer et arrive le 3 juin au sommet du Mahali. Le 6e bataillon de chasseurs en atteint des premiers la crête, d'où il contemple un admirable panorama : au loin bleuit la haute mer et tout autour, à ses pieds, le chaos des montagnes s'étend de Tenez à Cherchell.

Mais les feux ont été allumés sur les sommets des montagnes; l'appel aux armes s'est fréquemment fait entendre dans tout le pays; les Beni-Menacer sont accourus. Ils attaquent vivement la colonne qui, le lendemain, évacue le bivouac de Mahali. Le 6e bataillon de chasseurs à pied (commandant FOREY) est à l'arrière-garde; il sait repousser leurs attaques. Le commandant et le capitaine adjudant-major CANROBERT sont admirables de courage; ils méritent d'être cités à l'ordre du jour. Le 5, nouveau combat, nouveau succès pour nos troupes qui arrivent enfin, le 8 juin, sur les bords de l'Oued-Djer.

Le soulèvement des Beni-Menacer a eu son contre-coup autour de Milianah, dont ils inquiètent les abords par des escarmouches continuelles. La garnison de Milianah se composait alors du 3e bataillon de chasseurs à pied (commandant BISSON) et de petits détachements appartenant au génie et à divers corps d'infanterie. Le commandant BISSON remplissait les fonctions de commandant supérieur; il résolut de châtier les Beni-Menacer et de chercher à obtenir leur soumission en tentant sur eux un coup de main.

A la tête d'une colonne composée de 400 chasseurs du 3e bataillon, de 100 hommes appartenant aux détachements d'infanterie, de 30 sapeurs du génie et de quelques Arabes auxiliaires, il quitte Milianah dans la nuit du 6 au 7 juin. Arrivé au petit jour à Mahli-Douaz, centre de la tribu des Beni-Menacer, il lance de ce point

dans diverses directions toutes les troupes de la colonne, moins deux compagnies de chasseurs avec lesquelles il prend position sur la crête de Sidi-Medjaad, désignée comme point de ralliement. Bientôt tous les villages, toutes les maisons, dans un rayon de trois lieues, sont livrés aux flammes. Près de 600 bœufs, 10 à 12,000 moutons, un grand nombre de mulets chargés de butin, 105 prisonniers sont rapidement amenés à Sidi-Medjaad. Après avoir rallié tout son monde et confié la conduite de la razzia aux 130 soldats du génie et des divers détachements d'infanterie et aux auxiliaires arabes, le commandant BISSON donne l'ordre de la retraite, qui doit s'opérer par un chemin de montagne extrêmement difficile. Les 400 chasseurs du 3e bataillon sont chargés de couvrir ce mouvement. Au moment où la compagnie d'arrière-garde s'apprête à se mettre en route, elle est assaillie presque subitement par 2,000 Kabyles qui débouchent d'un ravin. Ils sont reçus par un feu sur deux rangs exécuté à bout portant. Le commandant BISSON, laissant une compagnie en réserve, accourt avec tout le reste du bataillon au secours de son arrière-garde. Un terrible combat corps à corps s'engage alors; on se bat à bout portant, à la baïonnette. Le commandant BISSON, blessé dans la mêlée d'un coup de pistolet en pleine poitrine, ne cède son commandement au capitaine FRICONNEAU DE LA MOTHERIE qu'après avoir reçu deux nouvelles blessures. Après une demi-heure de lutte acharnée, les Beni-Menacer, repoussés enfin, laissent plus de 200 cadavres sur le terrain. Notre retraite continue dans un terrain montueux, tourmenté et couvert de broussailles. L'ennemi en profite pour renouveler sans cesse ses embuscades et ses attaques, qu'on doit plusieurs fois repousser à la baïonnette. Dans la soirée, la colonne, après des prodiges de valeur, rentrait à Milianah, ramenant les blessés, les prisonniers et les mulets chargés de butin. Le troupeau seul, difficile à conduire, avait dû être abandonné. Les pertes du 3e bataillon de chasseurs étaient grandes : le capitaine SAINT-JEAN DE POINTIS, les lieutenants HÉZARD, BERTHENET et PROJEAN, 4 sous-officiers, 33 caporaux et chasseurs avaient été tués. Le commandant BISSON, le lieutenant MEYNAUD, le sous-lieutenant LAUTARD, 4 sous-officiers, 5 caporaux, 13 chasseurs avaient été blessés; au total, le bataillon avait eu 7 officiers, 59 sous-officiers, caporaux et chasseurs hors de combat. Tout le monde avait noblement fait son devoir; le rapport cite cependant, comme s'étant particulièrement distingués, les capitaines FRICONNEAU DE LA MOTHERIE et LORENCEZ; les lieutenants MEYNAUD et BRIQUET; les sous-lieutenants MELOT

et LAUTARD; l'adjudant ASTIER, a traversé plusieurs fois les Arabes pour porter les ordres du commandant; les sergents-majors HENNERY, LACAN, NATIER, MOUGIN, BRESCHTEL; ce dernier, blessé lui-même, a sauvé un officier blessé; les sergents ROSSI, VIGOUROUX, BERTRAND, DELHOME, a sauvé son lieutenant mortellement blessé; SÉRÉE, a sauvé son capitaine, qui allait être pris par les Arabes; GUELFFUCCI, a sauvé plusieurs blessés; les chasseurs GRANET, PELECIER, blessés; DAVID, THÉBAUD, SARTHE, LEFEBVRE, PANNIER, BOYER, CHANAL, sont restés à l'extrême arrière-garde, faisant le coup de fusil avec les Arabes et suivant les blessés qui, tous, ont échappé à l'ennemi.

Tant de sang répandu ne fut pas inutile. Peu de temps après le combat du 7 juin, le caïd Sidi Malek des Beni Menacer entrait en pourparlers avec le commandant supérieur de Milianah et offrait la soumission de sa tribu.

Expédition des Flittas.

Le 18 août, le général d'Arbouville sort de Mostaganem pour attaquer sur leur territoire même, les Flittas, qui menacent Mascara. Le 23, la colonne razzie les Oulad Sidi Yahia; le 30, elle est vivement attaquée par les Kabyles. Ce jour-là, une section de la 3e compagnie du 5e bataillon de chasseurs se trouve, pendant quelques instants, gravement compromise : une troupe de Kabyles, profitant d'un pli de terrain, s'avance rapidement contre une vingtaine de chasseurs postés sur un petit mamelon isolé. Le capitaine DE PONTUAL, s'apercevant du danger qu'ils courent, s'élance avec 25 hommes pour aller renforcer le poste menacé. Il arrive à temps et les quelques centaines de Kabyles, irrités par cette résistance inattendue, pris d'une rage folle, viennent se précipiter contre les baïonnettes de nos chasseurs. Le capitaine DE PONTUAL, blessé d'un coup de feu à la poitrine, continue malgré cela à diriger la défense et permet au commandant MELLINET d'accourir avec deux sections de carabiniers, entraînés au pas de course par le lieutenant GUILHEM, qui dégagent la 3e compagnie par une charge impétueuse.

Le 4 septembre, la colonne, attaquée au passage du défilé de Sidi-Tifour, supporte un nouveau combat le 5 et rentre à Mostaganem le 7 septembre. Le lendemain, le gouverneur général, en

passant la revue du 5° bataillon de chasseurs à pied, lui adresse les plus chaudes félicitations pour sa brillante conduite dans cette rapide campagne, et met à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique le commandant MELLINET, les capitaines DE LABAREYRE et DE PONTUAL, l'adjudant DEBRAS, le sergent de carabiniers VIVOT, les sergents PAUTARD, RIVRON et BOURZEIX, qui s'étaient particulièrement distingués le 30 août.

Expédition de l'Oued Foddah.

Les grandes chaleurs étant passées, le général Changarnier reçoit l'ordre de parcourir, pendant le mois de septembre, la région du moyen Chéliff et de soumettre quelques tribus rebelles au sud de Milianah.

A la tête d'une colonne de 2,000 hommes composée du 6° bataillon de chasseurs à pied (commandant FOREY), d'un petit bataillon de zouaves et d'un bataillon du 26° de ligne, il se montre d'abord sur la rive droite, chez les Braz, puis chez les Beni-Rached insoumis, qui sont rudement malmenés.

Le 18 septembre, la colonne bivouaquait à l'embouchure de l'Oued Foddah, quand l'agha des Ayad, Ameur ben Ferath, vient implorer l'aide du général Changarnier contre ben Allal qui menace sa tribu. Le 19, au point du jour, Changarnier se met en route avec 1,200 hommes d'infanterie, 200 chasseurs d'Afrique, 3 pièces de montagne et 500 cavaliers des Djendel. A la grande halte, vers 10 heures du matin, les Kabyles commencent à se montrer sur les hauteurs environnantes; la fusillade éclate de plus en plus violente dès que la colonne commence à reprendre sa marche. Les flancs de la vallée se resserrent de plus en plus; la colonne est bientôt engagée entre deux hautes murailles de roc coupées d'anfractuosités, où les Kabyles nous tendent des embuscades à chaque pas; une pluie de balles s'abat sur nos soldats. On combat bientôt corps à corps; chaque fois que le terrain s'y prête, on se lance à l'attaque à l'arme blanche; dans le plus grand ordre on presse le pas dans les passages difficiles; l'arrière-garde, toujours prête aux retours offensifs, s'élance six fois à la baïonnette. Officiers, sous-officiers et chasseurs du 6° bataillon rivalisent de courage et d'énergie : le lieutenant RICOT se fait remarquer entre tous par son intrépidité, il tombe mortellement frappé; le sous-

lieutenant MARTIN meurt le lendemain des suites de ses blessures. La 2e compagnie se trouve, à un moment donné, acculée au bord d'un ravin escarpé. Les Arabes, s'apercevant de cette dangereuse position, assaillent les chasseurs de toutes parts et en précipitent plusieurs dans le lit même du torrent, où ils roulent brisés, ensanglantés, aux pieds de leurs camarades. Le chasseur CALMETTE, de cette compagnie, se fait remarquer par son sang-froid, son énergie et son courage. Serré de près par trois Kabyles, il en tue un de sa carabine, et, saisissant les deux autres, il se précipite avec eux dans le ravin où ceux-ci cherchaient eux-mêmes à l'entraîner, roule pêle-mêle avec ses deux ennemis quelques centaines de pieds et se relève sans aucun mal, pendant que ses deux adversaires restent morts sur le terrain.

Dans une charge à la baïonnette, le clairon BRUNET arrive sur l'ennemi en même temps que la cavalerie en tête de laquelle chargeait le général Changarnier; il a le bonheur de sauver la vie de son général en tuant un Kabyle qui l'ajustait.

Vers 3 heures, la fusillade devient moins vive, et à 5 heures la colonne arrive à son bivouac. Les pertes du 6e bataillon étaient sensibles : 22 tués, 109 blessés, 15 officiers atteints, dont 5 tués. Pour être juste, il aurait fallu mettre à l'ordre du jour tous ceux qui avaient pris part à cette dure et sanglante journée. Le général ne put citer que ceux qui s'étaient le plus particulièrement distingués; c'étaient, au 6e bataillon de chasseurs à pied, le commandant FOREY, le caporal BONNIN, les chasseurs CANAUD et COUÉ, et le clairon BRUNET. Ces vaillants chasseurs furent décorés de la Légion d'honneur en récompense de leur belle conduite.

Le lendemain, la journée, moins difficile et moins sanglante, nous coûte encore 3 tués et 10 blessés. Après deux heures de marche dans une vallée de plus en plus large, l'ennemi abandonne la lutte, et la colonne peut s'avancer librement. La vaillante colonne du général Changarnier venait de forcer glorieusement le passage que sept ou huit tribus avaient voulu nous fermer, et retournait le 9 octobre à Médéah.

Expédition de l'Ouarensenis.

Abd-el-Kader s'abritait derrière le rempart formé par la chaîne de l'Ouarensenis; réfugié au milieu des rudes montagnards de cette contrée, il semblait narguer les efforts de nos généraux. Le gouverneur général résolut de l'en chasser. A la tête d'une colonne

dont fait partie le 3e bataillon de chasseurs à pied, il atteint rapidement le Chéliff, s'enfonce dans la région montagneuse de la rive gauche et refoule les Flittas qui, formant l'avant-garde de la masse ennemie, battent immédiatement en retraite sur la vallée de la Mina. Mais la colonne de Lamoricière, dans laquelle se trouve le 10e bataillon de chasseurs, est là qui les attend, et les Flittas lui font leur soumission. Les autres tribus rétrogradent et essayent de franchir l'Oued-Riou. Malgré leurs efforts désespérés, malgré le secours même d'Abd-el-Kader en personne, elles tombent entre les mains de la colonne Gentil, à laquelle est attaché le 3e bataillon de chasseurs à pied.

La colonne Changarnier, qui rallie le corps principal à Milianah, se jette le 28 novembre sur les tribus et leur fait subir des pertes importantes. Le 6e bataillon de chasseurs se distingue à l'arrière-garde. Une compagnie de ce bataillon, commandée par le capitaine DE CASTAGNY, soutient à l'extrême arrière-garde une attaque fort vive des Kabyles, que la vigueur et l'intelligence de cet officier, non moins que les excellentes dispositions qu'il avait prises, firent reculer en leur causant beaucoup de mal. La journée n'avait coûté qu'un seul homme au 6e bataillon de chasseurs.

Les colonnes convergent vers les Beni-Ouraghs, qui sont acculés sur les pentes du grand pic de Chemba, au dôme même de l'Ouarensenis, et se rendent le 16 décembre au gouverneur général.

Les chasseurs d'Orléans.

Le duc d'Orléans, le fondateur et l'inspecteur général des chasseurs à pied, venait de mourir malheureusement le 19 juillet, à la suite d'une chute de voiture. Pour honorer sa mémoire, le roi décida, par ordonnance du 18 août 1842, que les bataillons de chasseurs à pied porteraient à l'avenir le nom de chasseurs d'Orléans, dénomination qu'ils gardèrent jusqu'au 7 mars 1848.

Campagnes de l'Ouarensenis et du Dahra, 1843.

A peine le général Bugeaud est-il rentré à Alger, après sa seconde expédition du Chéliff, qu'Abd-el-Kader reparaît dans les contrées que nos troupes venaient de parcourir. A son appel, les

tribus incomplètement soumises lèvent l'étendard de la révolte · l'insurrection menace même de gagner la Metidja.

Le général Changarnier part immédiatement, le 18 janvier 1843, avec le 6e bataillon de chasseurs à pied, et tombe sur les dissidents, qui rentrent dans leurs montagnes. Cette courte expédition est pour le 6e bataillon une nouvelle occasion de se distinguer. Sa 5e compagnie (capitaine DE CASTAGNY) se couvre de gloire en résistant à une vigoureuse attaque de 900 Kabyles. Le capitaine charge en tête de sa compagnie; il est blessé, mais parvient à refouler l'ennemi. A la suite de cette expédition, les capitaines SOUMAIN et DE CASTAGNY, le médecin-major RAICHON, les sergents VERSINI, AUCLAIRE et BERNARDI, et le clairon NOGUÈS, sont cités à l'ordre du jour de l'armée.

Le gouverneur général met alors en mouvement sept colonnes, qui doivent converger sur l'Ouarensenis et le Dahra. Le général Changarnier emmène avec lui les 3e et 6e bataillons de chasseurs à pied et aborde les montagnes de l'Ouarensenis, dont il atteint le pied même. Les Arabes se réfugient au sommet; on se met à leur poursuite, et le 6e bataillon occupe enfin trois arêtes principales. Mais, pendant cette pénible ascension, l'ennemi, réuni sur les crêtes, fait rouler une avalanche de rochers qui nous blessent une soixantaine d'hommes; une vingtaine d'Arabes sont tués dans l'attaque. Le général renonce à l'assaut, qu'il convertit bientôt en blocus. Pris au piège, les Arabes demandent à parlementer et se rendent à discrétion. Le résultat de cette journée fut la réunion de 2,000 prisonniers et de 10,000 têtes de bétail. Ce succès amène la soumission du pays, et la colonne Changarnier rentre à Milianah.

Le général Bugeaud, après avoir donné la main à la colonne du général Gentil (5e bataillon de chasseurs à pied), fondait, le 27 avril, la ville d'Orléansville sur les ruines roumaines d'El Esnam. Pour occuper solidement le Dahra, le gouverneur général songeait à s'établir à Tenez, à l'extrémité de la dépression qui sépare cette région montagneuse du Petit-Atlas. Orléansville, sur le plus grand fleuve de l'Algérie, deviendrait le camp d'intérieur, et Tenez le port de ravitaillement; ces deux villes permettraient de tenir solidement le pays et d'imposer notre domination aux tribus belliqueuses des Ouled-Younès, des Beni-Zerouals, des Medjounahs, des Achachas, et à la turbulente tribu des Sbéahs. Le 28 avril, le gouverneur général s'empare de Tenez et fonde, à 2 kilomètres plus loin, la nouvelle ville de Tenez. Sachant l'armée occupée à ses travaux d'installation, la tribu des Sbeahs se remue. Le 12 mai,

deux colonnes légères, sous les ordres du lieutenant-colonel Pélissier, leur tombent dessus, les font prisonniers et s'emparent de leurs nombreux troupeaux. Le 5ᵉ bataillon de chasseurs d'Orléans est chargé de conduire à Mostaganem 7,000 moutons provenant de la razzia. « Ces diables d'animaux causaient à nos chasseurs plus de tribulations que 7,000 Kabyles auraient pu le faire. Un jour, entre autres, qu'on longeait le Chéliff, un mouton s'avise de sauter dans le fleuve; aussitôt, la bande entière se met en devoir de le suivre. Il fallut qu'une vingtaine des meilleurs nageurs du bataillon se jetassent à leur tour dans le Chéliff pour ramener, à grands coups de trique, l'indocile troupeau vers la rive. Il y eut bien quelques bêtes assommées, mais on n'en parla pas. » (Capitaine DE SOURDEVAL.)

Le 5ᵉ bataillon de chasseurs n'était pas habitué à marcher à cette allure; il fallut, dans cet ennuyeux voyage, s'arrêter à tout instant pour faire rentrer dans le rang les moutons vagabonds. Cette conduite prit fin à Mostaganem, et le commandant CANROBERT reconduisit bientôt à Orléansville son bataillon, chargé de l'escorte d'un convoi de ravitaillement.

Dans la province d'Oran, les 8ᵉ et 10ᵉ bataillons de chasseurs multipliaient leurs courses et leurs razzias chez les Beni-Amers, les Djaffras, les Beni Snous, les Oulassas. Avec leur concours, le colonel de Géry fondait le poste de Saïda, et le général Bedeau celui de Sidi bel Abbès.

L'émir essaie d'empêcher de Lamoricière d'établir le poste de Tiaret et paraît au pays des Hachem-Garabas. A cette nouvelle, le gouverneur général prescrit au général Thiéry de renforcer Mascara de quelques détachements disponibles à Oran, ainsi que du 9ᵉ bataillon de chasseurs d'Orléans (commandant CLÈRE), qui vient d'arriver de France le 20 avril.

Une nouvelle agitation a reparu dans l'Ouarensenis aussitôt après le départ de nos troupes. Les chefs des Beni-Ouraghs qui avaient échappé à notre action reviennent dans leurs tribus, qu'ils soulèvent sans peine contre nous. Le général Bugeaud prend la résolution de détruire complètement le prestige de l'émir dans ces contrées. Il réunit une division dont font partie les 5ᵉ et 9ᵉ bataillons de chasseurs d'Orléans et pénètre dans l'Ouarensenis. Le 4 juin, il refoule les Kabyles au combat de l'Oued-Riou; le 9ᵉ bataillon de chasseurs y reçoit le baptême du feu. Harcelé pendant six heures par de nombreux fantassins arabes, il leur fait subir de sérieuses pertes et n'a qu'un tué et deux blessés.

Le gouverneur général fonde alors sur l'Oued-Riou le bordj d'Ammi-Moussa.

Le combat de Karnachin, le 15 juin, où est engagé le 5e bataillon d'Orléans, amène la soumission des Beni-Ouraghs. Les autres tribus commencent à venir demander l'aman ; mais les lieutenants d'Abd-el-Kader, Ben Allal et Ben Thamy, campés sur le haut Riou, tentent d'arrêter le torrent des soumissions entraînées les unes par les autres. Le gouverneur général fait aussitôt partir le colonel Le Flô avec un bataillon de zouaves, le 5e bataillon de chasseurs (commandant CANROBERT) et 70 chasseurs d'Afrique. Guidée par le colonel Pélissier, la petite colonne ne trouve plus que les feux à demi éteints du campement ; elle poursuit sa course en suivant les traces de l'ennemi. Le colonel Le Flô se trouve bientôt en face de deux pistes : il commet l'imprudence dangereuse de diviser la colonne pour les suivre à la fois toutes les deux. Le commandant CANROBERT s'engage avec le 5e bataillon sur celle de droite ; le colonel Le Flô suit celle de gauche avec les zouaves. Après une heure de chemin, il se heurte, avec ses 400 zouaves, à 1,200 réguliers de Khalifas solidement postés. L'engagement devient très vif ; malgré l'élan des zouaves, le combat reste indécis jusqu'au moment où le commandant CANROBERT, accourant au bruit de la fusillade, arrive par la traverse, et, par une action vigoureuse, décide le succès. Le commandant CANROBERT, les capitaines DE JOUVENCOURT et DORÉ, ce dernier blessé, et le sergent PAUTARD, grièvement blessé, sont cités à l'ordre du jour comme s'étant particulièrement distingués dans ce combat.

Le lendemain, le 9e bataillon enlevait, après un vigoureux effort, la position de Zamora et la conservait pendant la nuit, malgré les attaques réitérées des Kabyles.

Les Khalifas, menacés par le mouvement du gouverneur, abandonnent la partie et les soumissions, un moment arrêtées, affluent de nouveau au camp français.

Pendant ce temps, le duc d'Aumale enlevait audacieusement, le 16 mai, à Taguin, la smalah d'Abd-el-Kader, sans que celui-ci, tenu sans cesse en haleine par de Lamoricière, ait pu se porter à son secours.

Le 11 novembre 1843, le colonel Tempoure, après une marche extraordinaire de quatre jours et quatre nuits, atteint et détruit, à l'Oued Malah, l'infanterie régulière d'Abd-el-Kader, commandée par Sidi Embareck, qui est tué dans le combat. Sa deïrah enlevée, Sidi Embareck mort, son infanterie régulière détruite, la situation de l'émir était devenue très précaire.

Pendant le reste de l'année 1843, les colonnes multiplient les courses et les razzias; nos bataillons de chasseurs, les 3e, 5e, 6e, 8e, 9e et 10e, avec Bugeaud, promu maréchal de France depuis le 13 juillet, Pélissier, de Lamoricière, Bedeau, d'Arbouville, tiennent sans cesse la campagne avec un entrain et une solidité remarquables.

Le 18 octobre, le 10e d'Orléans, qui est déjà en colonne depuis plus d'un mois, se met en marche à midi, dans la direction du Sud, pour poursuivre la nouvelle deïrah d'Abd-el-Kader, arrive à minuit près d'un petit lac salé où la colonne s'arrête pendant trois quarts d'heure. La marche est reprise vers l'Est jusqu'à 10 heures du matin; après quatre heures d'arrêt, nouveau départ pour aller camper à Chaïb, dans une île du Chott el Gharbi. Parties depuis trente et une heures, nos troupes ont marché sans eau, sous un ciel de plomb, pendant vingt-six heures. A peine campées, une pluie torrentielle se met à tomber et inonde la plaine. La crainte d'être bloqué par les eaux dans l'île où l'on bivouaque force le général à donner l'ordre du départ. La colonne se remet en marche avec de l'eau et du sable jusqu'aux jarrets et atteint péniblement les bords du lac, pour se diriger ensuite vers le Nord et n'atteindre le lieu de bivouac, le 20 octobre, qu'à 4 heures du soir. Sur cinquante-deux heures, du 18 octobre à midi au 20 octobre à 4 heures, les chasseurs du 10e bataillon avaient fourni quarante-deux heures de marche!

« Entre temps, nos chasseurs savent échanger leurs carabines pour l'outil des travailleurs, toujours prêts à faire ce qui est profitable à la grandeur de la patrie. » (Colonel Pélissier.) Ils construisent des routes aussi utiles à la colonisation qu'à la conquête, travaillent à la fondation des villes nouvelles, construisent des aqueducs, moissonnent les champs, cultivent les jardins.

Campagnes de l'année 1844.

C'est au sein de la plus profonde tranquillité que l'année 1844 commençait en Algérie. La voix de la poudre ne se faisait plus entendre; les travaux de la paix semblaient devoir succéder aux fatigues et aux agitations de la guerre. Pendant les mois de janvier, février et mars, les troupes ne furent guère employées qu'à des travaux d'utilité publique. Mentionnons, cependant, la recon-

naissance de Lalla-Marghnia, l'expédition du colonel de Martimprey avec le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans et deux escadrons de cavalerie, dans laquelle les troupes, emportant huit jours de vivres, atteignent, après sept jours de marche, l'agha Kadah ben Moktar, qui vient se livrer lui-même.

La tranquillité dont nous jouissions n'allait pas être de longue durée.

Expédition de la Kabylie orientale.

Pour punir les Kabyles des tribus de l'Est qui avaient accueilli l'agitateur Ben Salem et refusaient d'entrer en relations avec nous, pour s'emparer de la ville insoumise de Dellys, ce port d'escale si rapproché d'Alger, le maréchal Bugeaud réunit le 25 avril, à Maison-Carrée, une colonne importante dans laquelle le 3e d'Orléans était représenté par sa compagnie de carabiniers, commandée par le lieutenant HURVOY.

Après avoir traversé, sous une pluie persistante, la plaine de la Metidja et la rivière des Issers, sur les bords de laquelle notre colonne faillit être bloquée par les eaux, le maréchal Bugeaud arrivait le 7 mai à Dellys, dont il assurait immédiatement la possession.

Le 12 mai, la moitié de la colonne, qui allait au camp de Bordj Menaïel, est attaquée au passage de l'Oued Neça. Jetant son convoi et ses bagages sur la rive gauche, le maréchal prend l'offensive sur la rive droite et met les Kabyles dans une complète déroute. Le 17 mai, la colonne, rejointe la veille par celle du général Gentil, monte à 3 heures du matin à l'assaut du village d'Ouarrez Eddin, au sommet des crêtes des Flissas.

La pente est raide; notre avant-garde, composée de deux compagnies de zouaves, de la compagnie de carabiniers du 3e d'Orléans et d'une section du génie, s'engage dans un chemin couvert bordé de haies de cactus, de lentisques et d'oliviers sauvages. On marche en silence, l'oreille attentive aux moindres bruits; nos carabiniers fouillent les ombres de leurs regards. Enfoncés dans le chemin creux, ils montent sans perdre de temps, s'attendant à être attaqués à droite, à gauche, si l'éveil est donné. Tout à coup la fusillade éclate. Les habitants d'Ouarrez Eddin, surpris dans leur sommeil, sont massacrés par l'avant-garde. Des clameurs immenses s'élèvent dans la montagne; la colonne accourt renforcer son avant-garde.

La lutte s'engage corps à corps; ces fiers montagnards, qui n'ont jamais payé l'impôt aux Turcs, défendent avec énergie leur amour-propre national et leur indépendance séculaire. Mais rien ne peut tenir devant nos troupes, électrisées par le noble exemple de leur maréchal qui, bravant le danger, donne ses ordres pendant le combat, exposé comme le dernier de ses soldats au feu le plus violent des Kabyles. Après quatre heures de lutte, ils fuient enfin, ces intrépides, nous abandonnant une grande quantité d'armes et un drapeau, et laissant le terrain jonché de 800 de leurs cadavres. La compagnie de carabiniers du 3e d'Orléans avait noblement représenté son bataillon dans ce combat acharné. Les citations à l'ordre du jour qu'elle obtint en font foi. Étaient cités : le lieutenant HURVOY, blessé; le sous-lieutenant LAUTARD, le sergent-major REVOL, le fourrier CASTEVIN, le caporal FOISSY, blessé; le carabinier BONNET, grièvement blessé.

La grande tribu des Flissas, qui s'était toujours montrée rebelle, faisait sa soumission le 21 mai.

Le maréchal, remontant alors l'Oued Sebaou, alla soumettre, le 24 mai, la tribu des Amraoua. La colonne se remettait en route le 26 pour entrer à Alger.

Pendant que sa compagnie de carabiniers s'illustrait sous les ordres du gouverneur général, le 3e d'Orléans s'enfonçait avec le général Marey dans les sables brûlants du désert. Le 1er mai, la colonne partait de Médéah et atteignait Laghouat le 25. Le général Marey poussait une pointe jusqu'à 44 kilomètres de cette ville, et, après avoir reçu de toutes les populations l'accueil le plus favorable, ramenait sa colonne à Médéah le 22 juillet.

Expédition du Dahra.

Les tribus récemment soumises, profitant d'une concentration de nos troupes sur la frontière marocaine, s'agitaient sourdement. Le colonel Cavaignac résolut de les maintenir sous notre domination et partit le 16 mai avec une colonne pour parcourir la vallée du Chéliff. Le 5e bataillon d'Orléans l'accompagnait.

Les Sbeahs ayant repris les armes, la colonne descend le bas Chéliff pour les châtier. Sans nous attendre, ils gagnent la montagne et se réfugient dans des grottes profondes réputées inviolables. Le colonel Cavaignac va les y atteindre. Le 10 juin, après une

reconnaissance de la position, la compagnie de carabiniers du 5ᵉ bataillon d'Orléans (capitaine DE JOUVENCOURT) s'établit sur les hauteurs, vis-à-vis de l'entrée des grottes, dans lesquelles elle refoule les Arabes par un feu bien ajusté. La 2ᵉ section, conduite par le lieutenant CHOPIN et le sergent LAJUS, passant par des sentiers dérobés, parvient à s'approcher d'une des ouvertures devant laquelle les carabiniers entassent à la hâte des broussailles, de la paille, des fagots. On y met aussitôt le feu pour enfumer les Sbeahs et les forcer à se rendre. Cette tentative échoue.

Le capitaine DE JOUVENCOURT, plein de bravoure et de sang-froid, exécute seul la reconnaissance des autres ouvertures canonnées sans résultat. Tout à coup il tombe frappé au-dessous du cœur par une balle ennemie. Les Sbeahs se précipitent sur son corps pour l'emporter; mais des carabiniers de chasseurs n'abandonnent jamais le corps de leurs officiers : VIVOT et RAVAIL, sergents, MERCIER, BOMONT, RATTIER et BELLEVOIE, carabiniers, s'élancent pour rapporter dans nos rangs le corps de leur brave capitaine. RATTIER roule dans le ravin, la jambe cassée d'une balle; les autres continuent leur course. MERCIER, dont la réputation herculéenne est légendaire au 3ᵉ d'Orléans, charge le corps du capitaine sur ses épaules; une balle lui brise la main sans le forcer pour cela à abandonner son précieux fardeau, qu'il est obligé de déposer quelques pas plus loin; il vient de tomber la cuisse traversée d'une seconde balle. Les deux sergents et les deux carabiniers qui restent rapportent alors le corps du capitaine et vont ensuite chercher leurs deux camarades blessés.

Pour brusquer le dénouement, le colonel Cavaignac fait miner le sol au-dessus des galeries; les explosions ébranlent les voûtes qui commencent à s'écrouler. Les Sbeahs tentent de fuir, mais ils sont repoussés par le feu d'un cordon de vedettes qui font bonne garde. Terrifiés par le bruit des explosions, tourmentés par la soif, les Sbeahs se rendent à discrétion.

Le 15 juin, dans le cimetière d'Orléansville, le 5ᵉ bataillon de chasseurs rendait les derniers devoirs au capitaine DE JOUVENCOURT, dont le corps avait été ramené par ses carabiniers.

« Les événements survenus à la frontière du Maroc, écrivait le maréchal Bugeaud au colonel Cavaignac, nécessitent la présence de troupes solides et aguerries dans l'Ouest de la province d'Oran ; faites partir de suite le 5ᵉ bataillon de chasseurs d'Orléans. »

A peine était-il en route pour la frontière de l'Ouest, qu'il fut arrêté dans sa marche et placé sous les ordres du général de

Bourjolly, pour surveiller les tribus de la haute Mina. Sa mission terminée, le 5e bataillon d'Orléans rentrait à Mostaganem le 1er juillet.

Isly.

La situation avait empiré vers la frontière du Maroc et une nouvelle guerre avec notre voisin Muley Abderrhaman allait s'ajouter à la guerre de la conquête.

Abd-el-Kader, réfugié près d'Ouchda, avait reconstitué sa deïrah et soulevait par ses intrigues les premières difficultés entre la France et le Maroc.

Après le ravitaillement de Sebdou, les 8e et 9e bataillons de chasseurs prenaient part aux travaux de fortification de Lalla-Marghnia, poste extrême de la frontière, à l'extrémité du désert d'Angade, à 24 kilomètres d'Ouchda et à 60 kilomètres à l'ouest de Tlemcen, qu'il devait relier à son port de ravitaillement de Djemmaa Ghazouat. Les Marocains nous contestèrent le droit d'occuper Lalla-Marghnia, prétendirent que la Tafna était une limite absolue, et que l'occupation de ce point constituerait une violation du territoire du Maroc.

Le 30 mai, à Sidi bel Aziz, 2,000 Abias Boukhari vinrent sommer les généraux Bedeau et Lamoricière de se retirer. Ils furent repoussés avec des pertes sensibles. Les 8e, 9e et 10e bataillons de chasseurs se distinguèrent dans cette action, où se firent remarquer le capitaine DE MAROLLES, du 9e bataillon d'Orléans, blessé à la tête, et le carabinier TROPEL, du 8e bataillon, qui, après avoir abattu un porte-drapeau marocain, s'élança avec quelques-uns de ses camarades au-devant des cavaliers qui venaient enlever le mort, les mit en fuite et rapporta victorieusement son drapeau.

En apprenant ces graves nouvelles, le maréchal Bugeaud, qui venait heureusement de recevoir la soumission des Flissas, réunit toutes les troupes disponibles, appelle à lui le 6e bataillon de chasseurs et accourt en toute hâte à Lalla-Marghnia. Le 12 juin, le 8e bataillon de chasseurs est envoyé à la rencontre du maréchal, qui lui décerne les plus grands éloges et met le carabinier TROPEL à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique. Le 15 juin, le caïd d'Ouchda Gennaoui demande une entrevue au maréchal Bugeaud. Après un entretien inutile entre le caïd et le général Bedeau délégué, au marabout de Sidi Mohamed el Oussine, sur la rive droite de l'Ouel

el Mouïlah, les Marocains tirent traîtreusement sur l'escorte du général. Le maréchal accourt avec quatre bataillons, dont trois de chasseurs d'Orléans, les 8e, 9e, 10e, qu'il lance sur l'ennemi. Celui-ci, vigoureusement attaqué, s'enfuit en désordre en laissant un grand nombre de tués sur le terrain. Le maréchal retourne se ravitailler à Lalla-Marghnia, envoie le 8e bataillon chercher un convoi qui vient de Djemmaa Ghazouat, point de ravitaillement de l'armée, et marche ensuite sur Ouchda, qu'on trouve évacué. Au retour sur Lalla-Marghnia, les Marocains nous attaquent au passage de l'Oued Isly, le 3 juillet; ils sont repoussés sans peine; les 8e et 9e bataillons prennent part à ce combat.

Le 13 août, le maréchal Bugeaud réunit sa petite armée et se prépare à marcher contre l'armée marocaine commandée par le fils de l'empereur du Maroc.

Le 12 au soir, daus un punch auquel l'avaient convié ses officiers, le maréchal leur expliquait en ces termes son plan du lendemain et du surlendemain : « Après-demain, mes amis, s'écriait-il de sa voix forte et pénétrante, sera une grande journée, je vous en donne ma parole. Avec notre petite armée, dont l'effectif s'élève à 6,500 baïonnettes et 1,500 chevaux, je vais attaquer l'armée du prince marocain qui, d'après mes renseignements, s'élève à 60,000 cavaliers. Je voudrais que ce nombre fût double, fût triple, car, plus il y en aura, plus leur désordre et leur désastre seront grands. Moi, j'ai une armée; lui n'a qu'une cohue. Je vais vous prédire ce qui se passera. Et d'abord, je veux vous expliquer mon ordre d'attaque. Je donne à ma petite armée la forme d'une hure de sanglier. Entendez-vous bien! La défense de droite, c'est Lamoricière; la défense de gauche, c'est Bedeau; le museau, c'est Pélissier, et moi, je suis entre les deux oreilles. Qui pourra arrêter notre force de pénétration? Ah! mes amis, nous entrerons dans l'armée marocaine comme un couteau dans du beurre. Je n'ai qu'une crainte, c'est que, prévoyant une défaite, ils ne se dérobent à nos coups. »

Comment pouvoir décrire l'enthousiasme soulevé par le discours du maréchal, dont je rends le fond, mais qui perd cette forme originale que revêtait sa parole, si bien faite pour remuer les fibres de ses soldats?

« Le lendemain, toute l'armée connaissait le discours du punch et s'identifiait avec l'âme de son chef; elle, comme lui, n'avait qu'une crainte, celle de voir se dérober les Marocains. » (Léon Roches.)

Le 13 août, à 3 heures de l'après-midi, la petite armée part de Lalla-Marghnia dans l'ordre suivant :

Avant-garde, colonne de Cavaignac, quatre bataillons dont le 8e d'Orléans, commandant FROMENT-COSTE; colonne de droite, général Bedeau, sept bataillons, dont le 9e d'Orléans, commandant CLÈRE; colonne de gauche, colonel PELISSIER, sept bataillons, dont le 10e d'Orléans, commandant BOUAT; arrière-garde : trois bataillons, dont le 6e d'Orléans, commandant DE PERREUSE. Au centre du losange, la cavalerie, l'artillerie, l'ambulance, le train des équipages, les bagages et le troupeau.

Le lendemain 14, en arrivant à Djerf Hakdar, où l'Isly fait un coude prononcé, on découvre trois grands camps de tentes blanches de même forme.

Des cavaliers ne tardent pas à accourir et à engager une fusillade assez vive avec les chasseurs du 8e bataillon d'Orléans, déjà embusqués le long de l'Isly. A partir du passage à gué de l'Isly, l'affaire devient générale. Une nombreuse cavalerie irrégulière cherche à nous tourner, et ouvre à plusieurs reprises un feu très violent sur la tête de la formation et sur tout son pourtour. A l'aile droite, où se tient le 9e d'Orléans, la 4e compagnie et une section de carabiniers sont déployées en tirailleurs; les cavaliers ennemis se précipitent à la charge contre nous. Les tirailleurs rentrent et le bataillon, déployant trois faces du carré, repousse à la baïonnette l'ennemi, décimé par son feu; le 9e compte alors 9 blessés. A l'aile gauche, le 10e bataillon, couvert par les tirailleurs de la section du lieutenant DUPRÉ, maintient l'ennemi à distance par son tir meurtrier. A l'arrière-garde, les tirailleurs du 6e d'Orléans, habilement disposés en éventail, abattent de leur feu les cavaliers audacieux qui tentent de pénétrer dans l'intérieur du losange.

La cavalerie française fit des prodiges de valeur; enveloppée un moment par des masses innombrables de cavaliers marocains qui attaquaient notre flanc droit, elle est dégagée par un mouvement tournant rapidement exécuté par le 9e bataillon d'Orléans, un bataillon de zouaves et un bataillon du 15e léger, qui détermine la retraite de l'ennemi.

Vigoureusement poursuivis par notre cavalerie, les Marocains se retirent en désordre, partie par la route de Thaza, partie par les vallées qui conduisent aux montagnes des Beni-Snassen.

« Il était alors midi; la chaleur était grande, les troupes de toutes armes très fatiguées. Il n'y avait plus de bagages ni d'artillerie à prendre, puisque tout était pris. Je fis cesser la poursuite et ramenai toutes les troupes dans le camp du sultan.

» Le colonel Yusuf m'avait fait réserver la tente du fils de l'empe-

reur. On y avait déposé les drapeaux pris sur l'ennemi, au nombre de dix-huit ; les onze pièces d'artillerie, le parasol de commandement du fils de l'empereur, et une foule d'autres trophées de la journée.

» Les Marocains ont laissé sur le champ de bataille au moins 800 morts, presque tous de la cavalerie ; l'infanterie, qui était peu nombreuse, nous échappa en très grande partie à la faveur des ravins. Cette armée a perdu, en outre, tout son matériel ; elle a dû avoir de 1,500 à 2,000 blessés.

» Notre perte a été de 4 officiers tués, 10 autres blessés ; de 23 sous-officiers et soldats tués et de 86 blessés.

» La bataille d'Isly est, dans l'opinion de toute l'armée, la consécration de notre conquête de l'Algérie ; elle ne peut manquer aussi d'accélérer beaucoup la conclusion de nos différends avec l'empire du Maroc.

» Je ne saurais trop louer la conduite de toutes les armes dans cette action qui prouve, une fois de plus, la puissance de l'organisation et de la tactique sur les masses qui n'ont que l'avantage du nombre. Sur toutes les faces du grand losange formé de carrés par bataillons, l'infanterie a montré un sang froid imperturbable. Les bataillons des quatre angles (chasseurs d'Orléans), ont été tour à tour assaillis par 3 ou 4,000 chevaux à la fois, et rien n'a été ébranlé un seul instant ; l'artillerie sortait en avant des carrés pour lancer la mitraille de plus près ; la cavalerie, quand le moment a été venu, est sortie avec une impétuosité irrésistible et a renversé tout ce qui se trouvait devant elle.

» Je n'entreprendrai pas d'énumérer toutes les actions d'éclat qui ont signalé cette journée, mais je ne puis me dispenser de citer les noms des militaires de tous grades qu'on a le plus remarqués.

» Je citerai dans la colonne de droite :

» Le capitaine GUYOT, du 9e bataillon de chasseurs d'Orléans.

» Dans la colonne de gauche :

» Le chef de bataillon BOUAT, commandant le 10e bataillon de chasseurs d'Orléans ; le caporal SERVAL, du même bataillon.

» Dans le bataillons formant tête de colonne, je citerai : le commandant FROMENT-COSTE, commandant le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans ; les capitaines DELMAS et DUTERTRE et l'adjudant FLÉCHET, du même corps.

» Dans les bataillons formant l'arrière-garde :

» Dans le 3e bataillon de chasseurs d'Orléans, M. le chef de bataillon BAUYN DE PERREUSE et le capitaine JOURDAIN. » (Rapport du maréchal Bugeaud.)

Après la victoire, le commandant FROMENT-COSTE, du 8e bataillon, reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur; le capitaine DELMAS et l'adjudant FLÉCHET furent faits chevaliers de la Légion d'honneur.

Les Marocains éprouvèrent des pertes considérables; leurs traînards et leurs blessés furent impitoyablement traités par les tribus dont l'armée en fuite traversa le territoire pour regagner Fez.

La bataille d'Isly eut un effet moral extraordinaire. La lettre de change tirée par le prince de Joinville à Tanger et à Mogador avait été largement payée par le maréchal, qui fut, en récompense de sa victoire, créé duc d'Isly. Une paix glorieuse pour nos armes fut signée à Tanger le 10 septembre 1844.

La fin de l'année 1844 fut marquée par la création de routes militaires, de camps retranchés et de bockhaus devant relier entre eux les postes nouvellement créés dans le Sud et dans le Dahra. Nos chasseurs y furent activement employés : le 5e bataillon, au camp des Gorges; le 8e, à Sebdou; le 10e, à Lalla-Marghnia.

Mentionnons aussi, pour terminer l'année 1844, deux petites opérations faites : l'une, vers le milieu de septembre, par le général de Bourjolly, chez les Flittas, avec le 5e bataillon d'Orléans, à la suite de laquelle, le 18 septembre, le capitaine DE LABAREYRE et le sergent de carabiniers VIVOT furent décorés de la main du général devant les troupes de la division rassemblées sous les armes; l'autre, chez les Kabyles des environs de Dellys, du 23 octobre au 7 novembre, par le maréchal lui-même, pour dégager le général Comman à Dellys, dans laquelle le 3e bataillon d'Orléans participa au glorieux combat de l'Abizzar, le 20 septembre, dont le résultat immédiat fut la soumission de toute la contrée environnant Dellys.

Campagnes de l'année 1845. — Insurrection générale.

Pour quelque temps, la victoire d'Isly avait ôté aux Arabes l'envie de renouveler leurs soulèvements. Visitées à tout moment par nos colonnes, les tribus se maintenaient dans une tranquillité relative. Cependant les esprits se ranimaient en dessous, il y avait longtemps qu'on n'avait fait parler la poudre; de plus, Abd-el-Kader, après quelques pointes infructueuses chez nos alliés, se voyant surveillé de près et désespérant de nous surprendre, s'était rejeté dans le Maroc, où il campait sur la rive gauche de la Mou-

louïa. Il acquit bientôt un ascendant considérable, non seulement sur les tribus marocaines voisines de la frontière, mais encore sur nos tribus nomades du Sahara algérien. Une sourde agitation commence à se manifester, le fanatisme musulman qui semblait un instant endormi se réveille tout à coup et provoque la tentative de surprise du poste de Sidi-bel-Abbès.

Bientôt les Oulad Mellouck, les Douï-Saïd, abandonnent notre territoire; les Beni-Bou-Saïd, les Beni-Snous, les Mesirda, cessent à peu près toutes relations avec l'autorité française; deux grandes fractions des Traras, imitant l'exemple des Oulassas, refusent ouvertement l'impôt et se mettent en pleine révolte.

Le général Cavaignac, emmenant avec lui le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans, tombe sur les Oulassas, qu'il châtie, et rentre à Sebdou.

Une pointe hardie du colonel de Géry chez les Oulad-Sidi-Cheik arrête Abd-el-Kader, qui voulait de nouveau pénétrer sur notre territoire.

Bou-Maza dans le Dahra.

Dans le Dahra, la situation devient de plus en plus tendue; le chérif Mohamed-ben-Abdallah, connu sous le nom de Bou-Maza (l'homme à la chèvre), prêche ouvertement la guerre sainte. L'insurrection débute par le massacre de nos chérifs arabes alliés. Aussitôt toutes les tribus de la montagne se soulèvent à la voix de Bou-Maza. Le général de Bourjolly part de Mostaganem, et le colonel de Saint-Arnaud d'Orléansville, pour opérer la réunion de leurs colonnes et réprimer ensuite l'insurrection. Les crues du printemps arrêtent devant le pont du bas Chéliff, emporté par les eaux, la colonne de Bourjolly, dont fait partie le 9e bataillon d'Orléans (commandant CLÈRE). Pendant ce temps, le colonel de Saint-Arnaud s'engage dans les montagnes avec le bataillon du commandant CANROBERT, 5e d'Orléans. Bou-Maza marche sur Orléansville dont il veut s'emparer; il est battu le 14 avril à Aïn-Meran par la cavalerie du colonel de Saint-Arnaud et rejeté dans la montagne. Le 18 avril, le colonel poursuit ses avantages et se porte au cœur du Dahra, chez les Ouled-Youness, la belliqueuse tribu de Bou-Maza. A peine campé sur le plateau de Bâl, il envoie quatre reconnaissances dans la direction des quatre points cardinaux. Le commandant CANROBERT part vers le Sud avec les

1re, 2e et 3e compagnies, et la compagnie de carabiniers du 5e d'Orléans, en tout 300 hommes.

Cette colonne, engagée dans un passage difficile, est subitement attaquée sur son flanc gauche par une foule de Kabyles qui dégringolent de tous côtés de la montagne. Les Kabyles, brandissant leurs armes avec des cris sauvages, accourent en désordre; ils menacent de couper la retraite à la reconnaissance et de l'écraser sous le nombre. Le commandant CANROBERT, sûr de ses chasseurs, rallie ses carabiniers déjà déployés en tirailleurs, enlève ses hommes, qu'il lance à la charge contre la horde kabyle. Celle-ci, étonnée de l'audace de ces trois cents braves, s'arrête surprise. Cet arrêt d'un instant suffit au commandant pour lui permettre de prendre position sur un petit plateau. Nos chasseurs s'embusquent aussitôt derrière les pierres et les buissons et ripostent au feu nourri que les Kabyles ouvrent sur eux. Excités par leurs chefs, les ennemis se ruent à plusieurs reprises à l'assaut de cette position; la baïonnette joue chaque fois terriblement entre les mains de nos chasseurs, soutenus par la mâle attitude de leur intrépide commandant. Dignement secondé par le capitaine DE DORLODOT faisant fonctions d'adjudant-major, et par l'adjudant PELLETENT, le commandant dirige la défense avec un admirable sang-froid. La lutte devient de plus en plus âpre; le sang de nos chasseurs commence à couler. Dans un assaut furieux, deux chasseurs blessés sont emportés par les Kabyles; le brave sergent LAJUS s'élance à leur secours, il tombe frappé de deux blessures; les Kabyles se jettent sur lui et l'enlèvent à son tour. Le clairon DANOT s'élance aussitôt et larde avec sa baïonnette les trois Kabyles qui emportent le sergent; LAJUS est sauvé.

Depuis une heure déjà, la lutte se soutient avec acharnement, la charge sonne! C'est le lieutenant BONNET qui accourt avec tous les chasseurs qui sont restés au camp. Le commandant CANROBERT, se voyant soutenu, laisse la 2e compagnie à la garde des morts et des blessés et s'élance aussitôt avec le reste de son bataillon. En un instant, tout le terrain en avant est balayé. Tout à coup, le commandant s'aperçoit que la 2e compagnie qui garde les blessés est attaquée par une troupe de Kabyles qui viennent de déboucher d'un ravin. Il revient aussitôt en arrière avec ses carabiniers et dégage la 2e par une charge à la baïonnette. L'ennemi se retire alors complètement et le 5e d'Orléans rentre au camp de Bâl rapportant 5 morts, dont les sergents GILMAIRE et BOMONT, l'un des braves qui se dévouèrent pour rapporter le corps du capitaine DE

JOUVENCOURT et 10 hommes grièvement blessés. Mais les chasseurs avaient eu la douleur de laisser entre les mains des Kabyles deux de leurs camarades blessés. Un sort épouvantable leur était réservé, car la nuit suivante ils furent brûlés sur un mamelon très élevé, en vue de nos avant-postes, dont l'attention avait été attirée par le bruit des tamtams et les hurlements sauvages des Kabyles.

Le 20 avril, les Beni-Hidjas attaquent le camp des Gorges sur la route d'Orléansville à Tenez. Le blockhaus est gardé par une section de la 6e compagnie du 5e bataillon d'Orléans, commandée par le sous-lieutenant BALLAND. Les Kabyles, se défilant derrière un pli de terrain, se jettent brusquement sur le camp, tuent le lieutenant du génie Commandeur, directeur des travaux de la route, et 2 chasseurs, et en blessent 11 autres. Ils se précipitent immédiatement sur les tentes et pillent avec avidité les bagages et le matériel de travail. A la faveur du pillage, le sous-lieutenant BALLAND rallie ses chasseurs, se jette rapidement dans le blockhaus et fait aussitôt ouvrir un feu violent sur les Kabyles qu'il chasse de l'enceinte du camp. Pendant ce temps, nos chasseurs assistèrent terrifiés et impuissants à une scène de carnage indescriptible. Une malheureuse enfant de 6 ans, fille d'un cantinier, qui n'avait pu se réfugier à temps dans le réduit, avait été mise en pièces par les Kabyles et coupée par quartiers.

A la nouvelle de cette attaque, le colonel de Saint-Arnaud accourt au camp des Gorges, fait exécuter en deux jours une redoute à laquelle il donne le nom du lieutenant Commandeur, et y laisse le capitaine DE PONTUAL avec 200 chasseurs du 5e bataillon. La colonne entre ensuite chez les Beni-Hidjas, saccage, brûle, détruit tout sur leur territoire. Terrifiés par cette répression, ils viennent demander l'aman quelques jours après. Le colonel de Saint-Arnaud veut leur imposer comme condition le versement de leurs armes; sur leur refus, la colonne continue son œuvre de destruction, coupe les arbres fruitiers au pied et vide les silos. Les Beni-Hidjas, amenés à merci, se soumettent enfin et versent leurs armes.

Le colonel de Saint-Arnaud se met ensuite à la poursuite de Bou-Maza, qui vient d'attaquer sans succès le blokhaus d'Orléansville le 28 avril. Le 21 mai, sur les bords de l'Oued-Sidi-Bel-Abed, il bat encore chez les Beni-Youness le chériff, qui est retourné dans la vallée du Chéliff, le poursuit vivement, lui tue 400 hommes, lui prend un drapeau et le force à vider les lieux.

Combat de Tedjenna.

Le 1er juin, une compagnie du 2e bataillon d'Afrique, formant l'extrême arrière-garde de la colonne, est vigoureusement attaquée et sur le point d'être enlevée. Averti du danger, le commandant CANROBERT s'élance à son secours avec la 6e compagnie du 5e bataillon et les carabiniers. Les chasseurs chargent à la baïonnette. La mêlée s'engage, on lutte corps à corps. Le sous-lieutenant ETOURNAUD, de la compagnie de carabiniers, est tué d'un coup de feu tiré à bout portant; le sergent de carabiniers MAIGNEN, jeté à terre tout étourdi par un coup de crosse, est entraîné par deux Kabyles; le sergent VIVOT les perce à coups de baïonnette et sauve son camarade. La vigoureuse intervention du commandant CANROBERT dégage la compagnie du 2e bataillon d'Afrique et lui permet de rallier la colonne.

Le colonel de Saint-Arnaud continue la pacification du Dahra, dont les tribus demandent successivement l'aman et se soumettent au désarmement. D'ailleurs, elles en ont assez de prêter l'oreille aux perfides conseils de cet agitateur fanatique, cause de leur ruine; elles le chassent enfin de leurs territoires. Bou-Maza, atteint par notre fidèle Hadj-Ahmed, est même sur le point d'être pris.

Le 3 mai, le gouverneur général part avec une colonne, passe à Milianah et pénètre dans l'Ouarensenis pour châtier les Beni-Ferath. Il emmène avec lui le 3e bataillon de chasseurs d'Orléans. Le 26 mai, le maréchal inflige un châtiment sévère aux Defelten et leur enlève leurs troupeaux. Après avoir opéré le désarmement de plusieurs tribus, il rentre à Alger, en laissant le commandement de la colonne au colonel Pélissier. Celui-ci enfume les Ouled-Rhia dans les grottes du Dahra et force cette tribu à demander l'aman.

Dans la province d'Oran, le général Cavaignac opérait en mai une razzia chez les Oulassas et tombait au mois de juin chez les Beni-Snous. Le 11 juin, son arrière-garde, composée du 8e bataillon d'Orléans, est vivement attaquée par les Kabyles, qui sont repoussés. Le chasseur ANGELI prend un drapeau à l'ennemi. Le 8e compte 3 tués et 16 blessés dans cette affaire, à la suite de laquelle le général Cavaignac pousse plus avant dans la région des Chotts et razzie les Hamian-Garabas.

A la suite de tous ces succès, la paix semblait être sérieusement rétablie; ce n'était malheureusement pas pour longtemps. Une

foule d'agitateurs, des soi-disant Bou-Maza, se lèvent bientôt pour prêcher la guerre sainte. Le véritable Bou-Maza reparaît dans la vallée du Chéliff, soulève les Sbeahs et assassine notre fidèle agha El-Hadj-Ahmed. C'était bien ce qu'avait prévu le colonel de Saint-Arnaud, lorsqu'il écrivait spirituellement au mois de mai : « Nous venons enfin de chasser Bou-Maza du pays..... jusqu'à ce qu'il y revienne. »

Le général de Bourjolly, les colonels de Saint-Arnaud, Tartas et de Géry se mettent à sa poursuite. Bou-Maza leur tient tête à tous, insaisissable, surgissant à l'improviste, tantôt dans le Dahra, tantôt sur la Mina, tantôt sur le Chéliff. Le colonel de Saint-Arnaud, avec le 53e de ligne et le 5e bataillon de chasseurs d'Orléans, fait au chériff une chasse à outrance. Etabli dans la redoute d'Aïn-Meran, au milieu du territoire des Sbeahs, il lance des colonnes légères sous les ordres des lieutenants-colonels d'Allonville et Claparède et du commandant CANROBERT, qui sillonnent le pays en tous sens, châtient les révoltés, s'emparent de leurs troupeaux, les réduisent à la plus affreuse misère et désarment les tribus forcées de se rendre à discrétion.

Bou-Maza, traqué par nos troupes, se rejette dans le Dahra; puis, chassé des montagnes, il disparaît chez les Flittas, qu'il agite.

Combat de Tifour.

Le général de Bourjolly se met à sa poursuite dans le Haut-Riou, mais, le 22 septembre, Bou-Maza tombe à l'improviste sur sa colonne, à Hamam-Beni-Isad, et l'oblige à rétrogader sur Touïza. Le 9e bataillon de chasseurs d'Orléans forme l'arrière-garde, suivi de près par une multitude de cavaliers et de fantassins ennemis. Après avoir franchi le défilé du bois d'Aïn-Ameur, près de Sidi-Tifour, voyant le feu de l'ennemi se ralentir, la colonne se remet en marche, croyant l'arrière-garde en sûreté. Les flanqueurs du bataillon suivent à travers les fourrés du bois le mouvement de la colonne, laissant ainsi l'arrière-garde à découvert et livrée à ses propres forces. A ce moment, l'extrême arrière-garde, forte seulement de 5 officiers et de 110 chasseurs, se voit entourée subitement par 1,200 cavaliers cachés dans le bois. Elle se forme en carré. Le commandant CLÈRE, admirable de courage et de sang-froid, est blessé mortellement et n'en continue pas moins à commander

et à diriger le feu. Le capitaine ROQUES, enveloppé par 6 cavaliers arabes, en tue un de sa propre main, et est bientôt dégagé par les hommes de sa compagnie, et notamment par l'intrépide chasseur ARGOUNÈS. Le sous-lieutenant DE LA TOUR ne se sauve qu'en tuant son adversaire; le médecin-major MICHEL doit plusieurs fois suspendre le pansement des blessés pour tirer l'épée. L'adjudant BRUNET, blessé au pied, est entraîné par un cavalier ennemi et n'est sauvé que par le chasseur ARGOUNÈS, cité plus haut, qui tue son agresseur. Ce même chasseur en tue encore trois à la baïonnette. Le caporal BOIRO est blessé grièvement, après avoir tué plusieurs ennemis.

Au bruit de la fusillade, le général de Bourjolly lance à la charge les escadrons du 4e chasseurs d'Afrique, commandés par le colonel BERTHIER. Ce dernier tombe frappé mortellement dans la charge. Chasseurs d'Orléans et chasseurs d'Afrique, baïonnettes et sabres ruisselants de sang, enlèvent, devant un ennemi quinze fois supérieur en nombre, les corps inanimés de leurs chefs.

Mais la charge des chasseurs d'Afrique a dégagé les chasseurs d'Orléans, qui ont perdu 2 officiers blessés mortellement : le commandant CLÉRE et le lieutenant GOUGENOT, blessé à l'épaule gauche ; 19 chasseurs tués et 22 blessés, dont 4 moururent des suites de leurs blessures.

La colonne, qui avait rétrogradé pendant le combat, reprend alors péniblement sa retraite jusqu'à Relizane, où elle arrive le 25 septembre, après un combat assez vif soutenu près du barrage, par les 1re et 6e compagnies et une section de carabiniers du 9e d'Orléans.

Bou-Maza parvient alors jusqu'à Mostaganem; mais, repoussé par le lieutenant-colonel MELLINET, rejoint par le colonel de Géry et par le général de Bourjolly, il s'enfuit après avoir éprouvé des pertes cruelles et disparaît de nouveau.

Combat de Sidi-Brahim.

Pendant ce temps, de graves événements se passaient sur notre frontière du Maroc, dans l'arrondissement de Tlemcen. Peu à peu, l'émir Abd-el-Kader a réussi à réunir autour de lui 6,000 tentes de rebelles. Il se montre bientôt dans la vallée de la Tafna, où sa présence entraîne la défection de notre agha des Glossels, Muley

Cheik. C'est le signal de l'insurrection; toutes les tribus de la région se soulèvent.

Le maréchal Bugeaud est en France; le général de Lamoricière, gouverneur par intérim, est à Alger; la situation devient de plus en plus menaçante; notre domination dans la province d'Oran est gravement compromise.

Pendant que le général Cavaignac part de Tlemcen et se jette sur les Beni Ouersous, la garnison de Djemmâa Ghazouat, composée d'un détachement du 2e hussards et du 8e bataillon de chasseurs à pied (commandant FROMENT-COSTE) exécute des sorties continuelles pour contenir l'agitation chez les tribus voisines.

Le 21 septembre, le caïd Mohamed Trari, de nos alliés les Souhalias, accourt demander au colonel de Montagnac, commandant supérieur de Djemmâa Ghazouat, aide et protection contre l'émir en personne qui menace de tomber sur leurs tribus. Malgré les ordres formels du général Cavaignac, qui lui interdisent de se hasarder en rase campagne avec sa faible garnison, le colonel de Montagnac, tenté par l'envie de s'emparer d'Abd-el-Kader, se décide à sortir avec la majeure partie de la garnison : 60 hussards du 2e régiment, sous les ordres du commandant Courby de Cognord, et cinq compagnies du 8e bataillon de chasseurs d'Orléans, fortes de 346 hommes, sous la conduite du commandant FROMENT-COSTE

C'étaient les :

2e compagnie, capitaine BURGARD;

3e compagnie, sous-lieutenant LARRAZET;

6e compagnie, capitaine DE CHARGÈRE;

7e compagnie, lieutenant DE RAYMOND;

8e carabiniers, capitaine de GÉREAUX; lieutenant DE CHAPPEDELAINE.

Les autres officiers du bataillon étaient le capitaine adjudant-major DUTERTRE et le médecin aide-major ROZAGUTTI. La 1re compagnie du bataillon était alors à Tlemcen.

La colonne sortit de Djemmâa le soir même, à 10 heures, emportant des vivres pour six jours; elle marcha jusqu'à 2 heures du matin à l'Ouest, dans la direction de l'Oued Taouli. La nuit se passa au bord de cette petite rivière, les hommes au pied de leurs faisceaux.

Le 22 septembre, au jour, le colonel fit établir le camp; on déjeuna, et à 11 heures on se remit en marche, mais cette fois en appuyant au Sud-Est. Le colonel de Montagnac commençait à être trahi par celui à l'appel duquel il s'était résolu à tenter une

sortie contraire aux ordres reçus, par ce Mohamed Trari, caïd des Souhalias, prétendue victime de l'émir, en réalité son allié et son agent secret. A l'aide de faux renseignements, il n'eut pas de peine à déterminer le colonel à se détourner du chemin pris en sortant de Djemmâa. La colonne ne fit que deux lieues et campa sur l'Oued-Tarnana, à 1,200 mètres du marabout de Sidi-Brahim; déjà des cavaliers paraissaient sur les crêtes voisines; une reconnaissance fut reçue à coups de fusils; les avant-postes furent inquiétés dès 2 heures de l'après-midi. On était en présence de l'ennemi; l'influence seule de l'émir Abd-el-Kader pouvait donner cette assurance inaccoutumée. Le colonel de Montagnac instruisit de ces faits le capitaine dé génie Coffyn, commandant supérieur de Djemmâa par intérim, et le prévient qu'il ne pouvait rentrer sans exposer les Souhalias à être soulevés.

Au jour, le 23 septembre, on s'aperçut que les postes arabes s'étaient rapprochés à la faveur de la nuit, et les crêtes, à environ 1,000 mètres du camp, se couvraient de cavaliers dont le nombre, à 7 heures du matin, fut estimé à 6 ou 700.

A 9 heures, le colonel laissa le commandement du camp au commandant FROMENT-COSTE, du 8e bataillon, et se mit en marche avec le chef d'escadrons Courby de Cognord et ses 60 cavaliers du 2e hussards, suivis des 3e, 6e, 7e compagnies, et de trois escouades de carabiniers. sous les ordres du sergent BERNARD, en tout, 185 chasseurs. L'infanterie était sans sacs; la cavalerie marchait en tête, au pas; le colonel la conduisait lui-même.

Il ne restait pour garder le camp que la 2e compagnie et les carabiniers diminués de trois escouades.

La petite colonne s'avança jusqu'à 400 mètres de l'ennemi et éprouva une première résistance. La troupe se forma, puis, laissant l'infanterie en place, le colonel s'élança à la tête de la cavalerie et se rua sur les groupes ennemis. La plus grande partie des hussards périt dans cette première charge. La retraite se fit sur les chasseurs, qui arrivaient déjà au pas de course; on reprit l'offensive, et les trois compagnies marchèrent résolument à l'ennemi.

Un ravin se présentait, qu'il fallut franchir; à peine les chasseurs y étaient-ils engagés que des avalanches de cavaliers et de Kabyles s'y précipitaient de toutes parts. On était loin de s'attendre à un ennemi aussi nombreux; les espions avaient trompé la foi du colonel, qui n'avait pu voir qu'une très petite partie des Arabes, habilement cachés dans les plis d'un terrain excessivement accidenté. Cependant on parvint à prendre position.

Le carré fut formé dans le plus grand ordre, et alors commença une horrible scène de destruction. Le colonel DE MONTAGNAC tomba des premiers; atteint d'un coup de feu dans le bas ventre, il ne cesse de commander et d'encourager les siens jusqu'au bout. A ce moment, le colonel donne l'ordre de charger à la 6e compagnie, capitaine DE CHARGÈRE. En un instant il est enveloppé et tué; la 7e compagnie suit de près; le lieutenant DE RAYMOND, qui la commande, est aussi tué. Ces deux compagnies sont décimées. Une partie de la 3e compagnie, sous les ordres du sous-lieutenant LARRAZET, suit le mouvement et éprouve le même sort. M. LARRAZET, dont la conduite est admirable, reçoit deux blessures à la tête et est fait prisonnier. Le reste de la 3e compagnie se rallie autour du colonel DE MONTAGNAC mourant et du commandant COURBY DE COGNORD, et se défend pendant une heure et demie au sommet d'un piton sur lequel on avait pris position. Ces héroïques soldats se font tous tuer sur place. Le commandant COURBY DE COGNORD, frappé de trois coups de feu et de deux coups de yatagan, est fait prisonnier. Ceux qui, quelques mois plus tard, furent appelés à recueillir les précieux restes de ces héroïques victimes du devoir et de la discipline, ont pu voir sur le terrain que les ossements jonchaient en carré, comment chacun mourut à sa place, et dire combien était vraie la poétique expression d'un des merveilleux échappés de ce massacre : « Sans cartouches, épuisés, immobiles et silencieux, ils ont attendu la mort et sont tombés comme un vieux mur que l'on bat en brèche. »

Mais le second et non moins douloureux épisode se préparait.

Le maréchal des logis Barbut était en effet arrivé ventre à terre demander du secours de la part du colonel mourant. Il annonçait que tout était perdu, que l'émir commandait en personne des forces considérables et qu'il n'y avait plus de retraite possible.

Le commandant FROMENT-COSTE prend alors avec lui une soixantaine de chasseurs (2e compagnie) et s'élance à l'ennemi, laissant à son tour à la garde du camp le capitaine DE GÉREAUX et les carabiniers. Il était arrivé à un quart de lieue du champ de carnage, quand tout à coup la cessation de la fusillade et l'arrivée bruyante de milliers d'Arabes, lui apprirent que tout était fini avec le colonel de Montagnac.

En toute hâte, il gagne sur la gauche un point plus convenable pour la défense et y forme en carré sa petite troupe qui, désormais, ne doit plus compter que sur elle-même. Bientôt, il était enfermé dans un cercle d'ennemis qu'énivre un premier succès. A cette

vue, un jeune chasseur s'écrie tout ému : « — Nous sommes foutus, nous sommes morts! — Quel âge as-tu? lui dit le commandant. — Vingt-deux ans. — Eh bien! j'ai souffert dix-huit ans plus que toi; je vais te montrer à tomber le cœur ferme et la tête haute. »

Le digne commandant du 8e est aussitôt frappé à la tête; bientôt après lui tombaient le capitaine adjudant-major DUTERTRE, qui avait pris le commandement, et le capitaine BURGARD; l'adjudant THOMAS est enlevé en exhortant ceux qui restaient debout à mourir en braves sur les corps de leurs officiers. Sur cet emplacement si tristement célèbre, il ne reste plus que douze hommes criblés de blessures; on va les écharper, quand l'intervention d'un officier d'Abd-el-Kader leur sauve la vie.

Mais, sur ces entrefaites, un autre hussard était arrivé au camp, annonçant que le commandant et ses soixante braves étaient massacrés ou prisonniers.

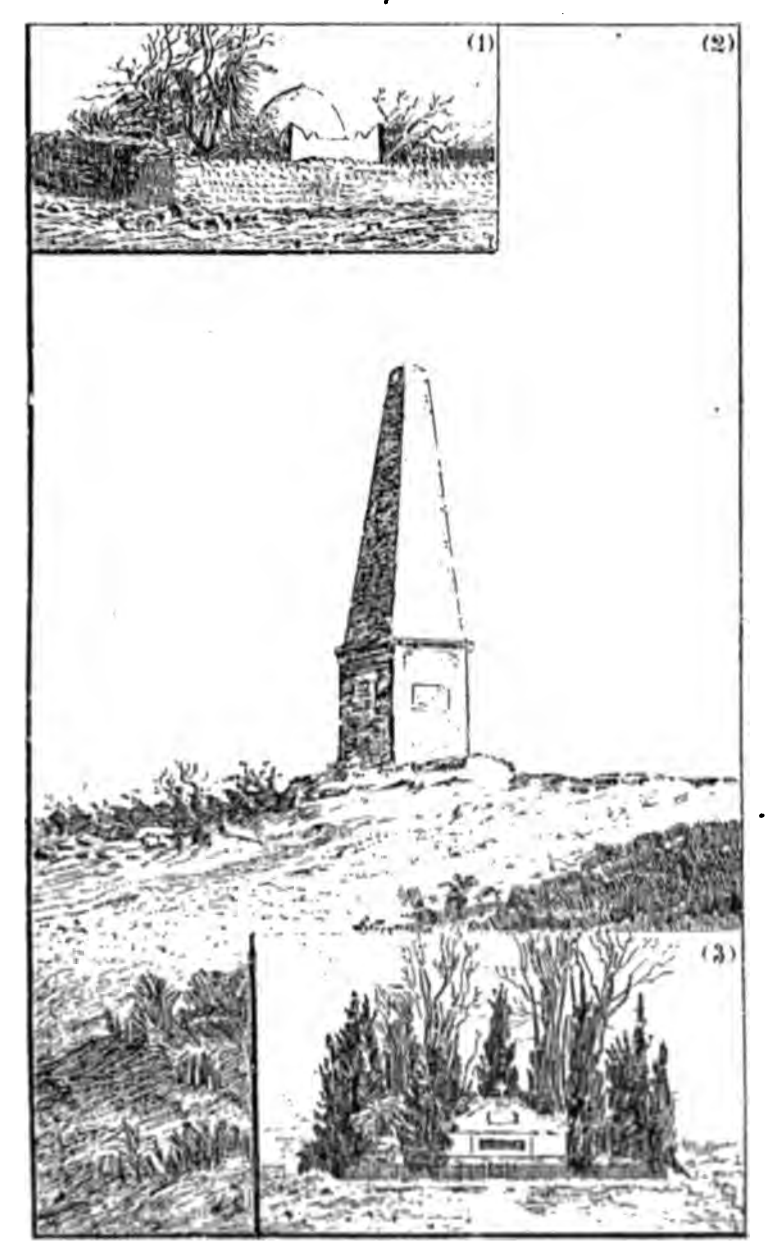
Le capitaine DE GÉREAUX, aidé par le lieutenant DE CHAPPEDELAINE, rallie la garde du troupeau (une escouade de la 3e), les muletiers du bataillon, la grand'garde commandée par le caporal LAVAYSSIÈRE (deux escouades de la 3e), et ses carabiniers; en tout 85 hommes; puis il s'élance au secours des derniers survivants. A peine la petite troupe avait-elle parcouru 200 mètres, qu'elle était entourée par une nuée d'ennemis. Toute retraite était coupée.

Le capitaine se décide alors à gagner le marabout de Sidi-Brahim, situé à 800 mètres, résolu à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il ordonne de charger à la baïonnette; ce n'est qu'après trois heures d'un combat acharné que nos chasseurs arrivent sur le marabout gardé par une trentaine d'Arabes. Ils l'emportent d'assaut sur les quatre faces à la fois; mais cette modeste victoire avait coûté la vie à cinq hommes, parmi lesquels le sergent STEYAERT, vieux brave, décoré de la Légion d'honneur et comptant vingt-huit années de bons et loyaux services.

Le capitaine DE GÉREAUX avait eu la cuisse traversée par une balle; le lieutenant DE CHAPPEDELAINE avait reçu un coup de feu au côté droit. On organise rapidement la défense : le mur d'enceinte qui n'a qu'un mètre de hauteur est garni de créneaux, l'entrée est fermée à l'aide des cantines; chaque face reçoit une vingtaine de défenseurs.

Alors commence cette lutte épique qui devait illustrer à jamais, avec le numéro du 8e bataillon, l'arme entière des chasseurs à pied et dans laquelle se couvrit de gloire le caporal LAVAYSSIÈRE, l'âme



SIDI-BRAHIM

(1) Marabout de Sidi-Brahim. (2) Pyramide de Sidi-Brahim.
(3) Tombeau des chasseurs

et la tête de la résistance dans ce combat, digne des héros d'Homère.

Le capitaine DE GÉREAUX, dans l'espoir d'attirer l'attention de la colonne de Barral, que l'on sait rayonner dans les environs, ordonne à LAVAYSSIÈRE de désigner un chasseur pour aller planter un drapeau au faîte du marabout. « Mon capitaine, répond le brave caporal, je préfère y monter moi-même, car ce serait envoyer un chasseur à une mort certaine. — Je promets une belle récompense à celui qui aura le courage d'aller planter le drapeau, ajoute aussitôt le capitaine. » LAVAYSSIÈRE prend la ceinture rouge du lieutenant DE CHAPPEDELAINE, la noue à sa cravate bleue de troupier, fixe ce drapeau improvisé à une branche de figuier, et sous une grêle de balles, gravit le dôme du marabout. Les balles sifflent de tous côtés; l'une enlève le képi du caporal sans le blesser, une autre l'atteint à l'épaule gauche, une troisième coupe entre ses mains la hampe de son drapeau au moment même où il le plantait. LAVAYSSIÈRE parvient enfin à consolider son signal et se fait lancer la lunette du capitaine. Il aperçoit la colonne de Barral; mais il voit qu'elle est attaquée et qu'elle se retire.

Tout espoir de salut était donc perdu pour nos braves chasseurs. Cependant, les Arabes continuaient leur fusillade et leurs assauts furieux contre le marabout.

Une première sommation, qui s'annonce par une sonnerie, est portée par un Arabe. Écrite en français par l'adjudant THOMAS, elle indique qu'il y a quatre-vingt-deux prisonniers au nombre desquels se trouvent le sous-lieutenant LARRAZET et quatre clairons.

Le capitaine répond qu'il préfère mourir cent fois que de se rendre.

Une deuxième sommation parvient au capitaine après une reprise de combat; elle est rédigée en arabe. L'interprète LÉVY en donne l'explication. Elle contient la menace que, si la petite troupe ne se rend pas, les hommes auront la tête tranchée.

Le capitaine fait répondre que ses chasseurs et lui sont sous la garde de Dieu et qu'ils attendent l'ennemi de pied ferme.

La troisième et dernière sommation est plus pressante que les deux premières, mais ne renferme aucune menace. LAVAYSSIÈRE la reçoit et s'empresse de la communiquer à son chef, qui était allé se reposer dans le marabout, à côté de son lieutenant, l'un et l'autre souffrant horriblement de leurs blessures. Le docteur ROZAGUTTI ne pouvait les soigner comme il l'aurait voulu, car son matériel médical était resté au camp. Le capitaine ne veut faire aucune

réponse. Le caporal lui demanda son crayon et écrit au bas de cette sommation. « M... pour Abd-el-Kader; les chasseurs d'Orléans se font tuer, mais ne se rendent jamais ! » Il tend la lettre à son capitaine, qui trouve encore la force de sourire et de lui dire : « Tu as raison, caporal, fais-leur tenir cette réponse. » C'est ainsi qu'il a été donné au héros dont s'enorgueillit le 8[e], de réaliser le mot plus ou moins contesté de Waterloo.

Les assauts furieux des Arabes se renouvellent plusieurs fois sans succès; ils commençent à payer cher le massacre du colonel DE MONTAGNAC et du commandant FROMENT-COSTE.

Abd-el-Kader fait alors venir le capitaine DUTERTRE, prisonnier, pouvant encore marcher malgré sa blessure, et lui dit : « Va trouver les tiens, renouvelle-leur ma proposition : la vie sauve s'ils se rendent, pour eux et pour toi ; sinon je les exterminerai jusqu'au dernier, je te ferai couper la tête et je donnerai ton cœur en pâture à mes sloughis. En tous cas, tu me jures de revenir te constituer prisonnier. Acceptes-tu mes conditions ? — J'accepte, » dit simplement DUTERTRE.

Il s'approche alors du marabout, fait appeler le capitaine DE GÉREAUX, et, lui serrant la main, il s'adresse à la petite troupe des défenseurs du marabout : « Chasseurs, dit-il simplement, si vous ne vous rendez pas, on va me couper la tête; faites-vous tuer jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre! » Nouveau Régulus, DUTERTRE va ensuite se reconstituer prisonnier. Abd-el-Kader, furieux de la réponse qu'il lui apportait, le fait décapiter et promène triomphalement sa tête sous les murs du marabout (1).

La résistance continuait acharnée.

Abd-el-Kader envoie alors devant le marabout une dizaine de prisonniers, les mains liées et entourés d'une escorte. Il espérait que cette vue démoraliserait la défense et amènerait une capitulation. LAVAYSSIÈRE, qui comptait parmi ces prisonniers quelques compatriotes du Midi, leur crie en patois : « Couchez-vous ! » Ceux-ci s'étendent aussitôt, et au commandement du caporal, une fusillade terrible commence sur l'escorte et sur l'entourage de l'émir qui, placé à quelques centaines de mètres, attendait l'effet de sa démonstration. Abd-el-Kader est même atteint à l'oreille.

---

(1) En 1848, les villes de Calais et de Boulogne se disputèrent l'honneur d'avoir vu naître le capitaine DUTERTRE ; une souscription fut ouverte pour lui élever une statue. La république de 1848, en changeant le cours des idées, fit oublier l'acte immortel accompli par le glorieux soldat. (GILLES, *Recueil de faits militaires.)*

Un nouvel assaut, plus terrible, plus furieux, commence alors. Les Arabes, qui reçoivent des feux de salve à bonne portée, finissent par reculer. A 5 heures du soir, reprise exaspérée du combat, non plus cette fois seulement à coups de fusil, mais à coups de pierres, que les chasseurs renvoient en partie. On en retira plus tard quatre prolonges de l'enceinte du marabout.

La lutte dure ainsi pendant trois quarts d'heure. Deux hommes sont blessés. La nuit met fin au combat et se passe assez tranquillement.

Le jour vient (24 septembre). Ce n'est qu'à 10 heures du matin que les Arabes tentent un nouvel assaut, plus terrible encore que les précédents. Aucun d'eux ne peut franchir la muraille. La journée s'achève sans incidents; la nuit arrive, et le 25, à 8 heures, une nouvelle attaque se produit. Des milliers d'Arabes et de Kabyles se lancent sur le marabout. Après une première décharge, vient la lutte à coups de pierres, à coups de sabre, corps à corps.

Nos chasseurs font un tel carnage, que les Arabes cèdent le terrain et n'osent venir prendre leurs morts qu'à la faveur de l'obscurité, la nuit suivante.

L'émir avait renoncé à prendre le marabout d'assaut et commençait le blocus.

Les braves défenseurs de cette petite forteresse étaient exténués. Ils souffraient de la soif plus encore que de la faim, à la suite de ces trois journées de lutte, sans repos, sans vivres, sans eau, sous les ardeurs implacables du soleil d'Afrique. Nos chasseurs en sont réduits à boire leur urine, mélangée à un peu d'absinthe trouvée dans les cantines. Ils demandent tous à tenter une sortie pour atteindre, au péril même de leur vie, une fontaine située à cinquante mètres du marabout.

Le capitaine DE GÉREAUX se résout alors à essayer de percer l'ennemi pour regagner Djemmâa-Ghazouat. LAVAYSSIÈRE, pendant la nuit, va reprendre son petit drapeau qu'il retrouve criblé de balles.

Le 26 au matin, on escalade la face Nord du marabout; les carabines sont bourrées avec double charge et huit morceaux de balles. La petite troupe se compose encore de 80 carabiniers, du capitaine DE GÉREAUX, du lieutenant DE CHAPPEDELAINE, du docteur ROZAGUTTI et de l'interprète LÉVY. LAVAYSSIÈRE commandait, les officiers et sous-officiers étant affaiblis par leurs blessures.

Les premiers postes ennemis sont enlevés à la baïonnette, aucun

Arabe ne se sauve, tous sont égorgés sur place; les carabiniers marchent d'abord assez facilement sur Djemmâa, dont ils sont séparés par trois lieues environ. Les blessés sont au centre, le lieutenant DE CHAPPEDELAINE combat à l'arrière-garde.

Les Arabes, d'abord stupéfaits par l'audace de la petite troupe, se rallient bientôt et se pressent autour de l'héroïque phalange formée en carré et entourant le capitaine et le lieutenant épuisés, soutenus par les chasseurs. Nos braves marchent dans cet ordre, toujours luttant, serrant les rangs chaque fois qu'un camarade tombe pour ne plus se relever. La petite colonne fait ainsi deux lieues; le capitaine, à bout de forces, ne peut plus se soutenir. LAVAYSSIÈRE ordonne une halte de dix minutes. Pendant ce court repos, trois chasseurs sont tués.

Le carré se reforme et reprend sa marche vers Djemmâa, toujours harcelé par des nuées de cavaliers ennemis qui s'opposent à la retraite. Deux kilomètres se font encore; nouvelle halte, afin de permettre aux officiers exténués et à tous les blessés réunis au centre de se reposer un peu.

Nos chasseurs ne sont plus qu'à deux kilomètres de Djemmâa. La petite troupe s'engage dans le lit de la rivière l'Ouled-Ziri, mais l'ennemi, grossi des Ouled-Ziris, la distançant, lui coupe de nouveau la retraite. Il faut se frayer la route à la baïonnette, et tel est l'acharnement de l'attaque, que dans un espace de quelques mètres, on doit trois fois former le carré. Le capitaine tombe frappé d'une balle à la tête; deux chasseurs s'emparent de son corps, et la retraite s'accélère, terrible pour les Arabes. Mais l'ennemi devient plus nombreux, plus acharné que jamais, et bientôt les braves carabiniers sont obligés de donner un dernier regard et de dire un dernier adieu aux restes de leur malheureux capitaine.

Le lieutenant DE CHAPPEDELAINE, la carabine à la main, atteint de deux balles en pleine poitrine, et le docteur ROZAGUTTI, succombent à leur tour.

Le tourbillon ennemi enserre de plus en plus les vaillants, les quelques carabiniers, au milieu desquels LAVAYSSIÈRE restait seul debout avec le hussard Nataly.

« Mes amis, s'écrie LAVAYSSIÈRE, il n'y a plus de carré possible! En avant et à la baïonnette! » Suivant l'expression de LAVAYSSIÈRE lui-même, après s'être encouragés et s'être dit un dernier adieu, ils se précipitent sur les Arabes, et le combat devient de la folie, de la rage, un massacre, une boucherie indescriptible.

Enfin, le passage est forcé, et cinq hommes, tous désarmés, se

retrouvent debout autour de l'héroïque caporal qui, seul, avait conservé sa carabine.

Ils arrivent à 200 mètres de la redoute. Nouvelle charge de trois cavaliers, que LAVAYSSIÈRE abat successivement. Un Kabyle, dissimulé derrière un arbre, blesse le hussard Nataly ; LAVAYSSIÈRE lui enfonce sa baïonnette dans le ventre.

Enfin, à 50 mètres seulement de la redoute, un juif vers lequel le caporal s'avançait sans méfiance le blesse d'un coup de pistolet à l'oreille gauche. Il a le sort du Kabyle.

Quelques chasseurs échappés au massacre rejoignent le petit groupe. Ils arrivent neuf aux portes de Djemmâa.

La garnison fit une sortie et put recueillir les corps de quelques blessés.

Le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans se trouvait réduit à quinze survivants : LAVAYSSIÈRE, caporal ; JEAN-PIERRE, caporal conducteur ; LANGLAIS, RISMOND, chasseurs ; SIGUIER, clairon ; DELFIEU, LAPPARAT, FERT, LANGEVIN, MÉDAILLE, ANTOINE, TRESSY, LÉGER, MICHEL, AUDEBERT, carabiniers.

JEAN-PIERRE et AUDEBERT moururent épuisés en entrant dans Djemmâa ; FERT, MÉDAILLE et SIGUIER succombèrent peu de jours après.

8 officiers, 252 sous-officiers et soldats étaient morts dans ces mémorables journées ; 80 avaient été faits prisonniers, parmi eux le sous-lieutenant LARRAZET et l'adjudant THOMAS. Mais chose remarquable et qui fera l'orgueil du 8e bataillon de chasseurs, pas une plainte, pas un murmure, pas une parole de défiance, aucune hésitation, pas l'ombre du désordre, dans ces épreuves si prolongées, si diverses, tant étaient fortes la discipline et l'aveugle confiance dans les chefs qui ont si bien montré combien ils en étaient dignes. Pas un instant le dévouement n'a failli, et c'est le plus bel éloge qui puisse être fait de ces glorieux martyrs de l'honneur et du devoir.

L'état nominatif des prisonniers de Sidi-Brahim, dressé quelques jours après le combat par le commandant COURBY DE COGNORD, montre d'une façon éclatante que tous les chasseurs qui étaient tombés entre les mains de l'émir Abd-el-Kader n'avaient été faits prisonniers qu'à leurs corps défendant et après avoir épuisé tout ce qu'un soldat peut donner de courage, de force et d'énergie.

ARMÉE D'AFRIQUE

État-Major Général

CONTROLE NOMINATIF

des Prisonniers de guerre du détachement de Djemmâa-Ghazouat

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	Nombre de blessures	LEUR CONDUITE PENDANT LE COMBAT	DÉTAIL DES BLESSURES
			8e BATAILLON DE CHASSEURS D'ORLÉANS	
LARRAZET (Jérôme)	S.-Lieutent	2	Au moment où la compagnie du capitaine DE CHARGÈRE fut enveloppée, cet officier a fait preuve d'un grand courage en ralliant tous les hommes qui n'étaient pas blessés mortellement. Il s'est défendu dans cette position jusqu'au moment où il reçut deux blessures qui le firent tomber. C'est à la suite de cette honorable conduite qu'il fut fait prisonnier.	Coup de yatagan à la partie supérieure de la tête; coup de yatagan à la joue droite.
THOMAS (François-Xavier)........	Adjudant.	»	Après que le capitaine BURGARD fut tué, n'ayant pas d'autres officiers dans cette compagnie, il rallia tous les hommes qui étaient restés debout, et, après les avoir groupés autour des cadavres du commandant et des capitaines, il se défendit dans cette position jusqu'à la dernière extrémité.	
ANDRIEUX (Léon)...	Sergent.	4	S'est admirablement conduit par l'exemple de bravoure qu'il n'a cessé de donner, quoiqu'étant grièvement blessé.	Un coup de feu à la joue, l'autre à la main droite; deux coups de yatagan.
BELLONT (Pierre). .	Fourrier.	»	S'est parfaitement conduit jusqu'au moment où il est tombé au pouvoir des Arabes, à la défaite de la compagnie du capitaine DE CHARGÈRE.	
BEYLIER (Charles-Jean-Joseph)....	Id.	1	Ce sous-officier, quoique grièvement blessé à la main droite, a constamment secondé l'adjudant THOMAS et a fait preuve de beaucoup de courage.	Coup de feu à la main droite avec fracture.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	Nombre de blessures	LEUR CONDUITE PENDANT LE COMBAT	DÉTAIL DES BLESSURES
Parès (Hippolyte).	Caporal.	12	Ce caporal, qui a reçu 12 blessures, a eu constamment une conduite au-dessus de tout éloge; il a été pris sur le piton en défendant la dernière position.	Deux coups de feu, trois coups de yatagan, sept coups de poignard.
Mozer (Jean-Baptiste).	Id.	»	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. de Chargère, capitaine, de Raymond, lieutenant, et Larrazet, sous-lieutenant.	
Chateau (Jean)....	Id.	»	A été pris en combattant auprès du commandant Froment-Coste.	
Fayt (Etienne)....	Id.	3	Ce caporal m'a été signalé par M. Larrazet, sous-lieutenant, comme s'étant très bien conduit pendant le combat.	Coup de feu et yatagan à la tête; coup de poignard au poignet droit.
Moulin (Jean-Antoine).	Id.	1	A été pris en combattant auprès du commandant Froment-Coste.	Un coup de feu à la tête.
Alexandrie (François-Antoine). ..	Id.	1	Ce caporal m'a été signalé par M. Larrazet, sous-lieutenant, comme s'étant très bien conduit pendant le combat.	Un coup de feu à l'abdomen.
Marie (Hippolyte).	Chasseur.	1	A été pris auprès du capitaine de Chargère, au moment où cette compagnie fut complètement enveloppée.	Coup de yatagan.
Rollot (Michel)...	Id.	»	Id.	
Mollet (Philippe).	Id.	2	Id.	Un coup de yatagan à la tête et l'autre au poignet droit.
Morasse (Joseph).	Id.	1	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. de Chargère, capitaine, de Raymond, lieutenant, Larrazet, sous-lieutenant.	Coup de feu à l'abdomen.
Poggi (Pierre François)...........	Id.	»	A été pris en combattant auprès du commandant Froment-Coste.	
Thiolly.	Id.	»	Id.	
Guittet (Laurent).	Id.	2	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. de Chargère, capitaine, de Raymond, lieutenant, et Larrazet, sous-lieutenant.	Coup de yatagan à la tête et l'autre à l'épaule droite.
Laccan (Joseph)...	Id.	1	Id.	Coup de yatagan à la tête.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	Nombre de blessures	LEUR CONDUITE PENDANT LE COMBAT	DÉTAIL DES BLESSURES
FRANCK (Jean).....	Chasseur.	»	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. DE CHARGÈRE, capitaine, DE RAYMOND, lieutenant, et LARRAZET, sous-lieutenant.	
PERRIN (Jules).....	Id.	1	A été pris sur le piton en défendant la dernière position ; s'est conduit en très brave soldat.	Coup de yatagan à la tête.
GALTIER (Anselme).	Id.	»	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. DE CHARGÈRE, capitaine, DE RAYMOND, lieutenant, et LARRAZET, sous-lieutenant.	
DENOUX (Jean-Marie).............	Id.	1	A été pris en combattant auprès du commandant FROMENT-COSTE.	Coup de feu au côté gauche.
GONTIER (Louis)...	Id.	1	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. DE CHARGÈRE, capitaine, DE RAYMOND, lieutenant, et LARRAZET, sous-lieutenant.	Id.
DELCROIX (Etienne)	Id.	»	A été pris en combattant auprès du commandant FROMENT-COSTE.	
ELIE (Léon).......	Id.	1	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. DE CHARGÈRE, capitaine, DE RAYMOND, lieutenant, et LARRAZET, sous-lieutenant.	Coup de yatagan à la tête.
MARDERREAU (Raymond).........	Id.	1	Id.	Id.
JOURDAIN (Fortuné)	Id.	»	Id.	
GUYENET (Henry)..	Id.	»	Id.	
BALMONT (Jacques).	Id.	1	Id.	Coup de yatagan à l'épaule droite
DESPRAT (Jean)....	Id.	4	Cet homme m'a été signalé par M. LARRAZET, sous-lieutenant, comme s'étant très bien conduit pendant le combat.	Deux coups de feu à la tête, un à la main gauche, et un coup de yatagan.
DUPONT (Vincent).	Id.	1	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. DE CHARGÈRE, capitaine, DE RAYMOND, lieutenant, et LARRAZET, sous-lieutenant.	Coup de feu à l'épaule droite.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	Nombre de blessures	LEUR CONDUITE PENDANT LE COMBAT	DÉTAIL DES BLESSURES
Chauvin (Pierre)..	Chasseur.	»	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. de Chargère, capitaine, de Raymond, lieutenant, et Larrazet, sous-lieutenant.	
Rieux (Jean)......	Id.	3	Cet homme m'a été signalé par M. Larrazet, sous-lieutenant, comme s'étant très bien conduit pendant le combat.	Coup de yatagan au col, deux coups de baïonnette à l'épaule droite.
Mialle (J.-Pierre).	Id.	»	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. de Chargère, capitaine, de Raymond, lieutenant, et Larrazet, sous-lieutenant.	
Sertorius (Claude)	Id.	»	A été pris en combattant auprès du commandant Froment-Coste.	
Froment (Antoine).	Id.	»	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. de Chargère, capitaine, de Raymond, lieutenant, et Larrazet, sous-lieutenant.	
Bonneil (Joseph)..	Id.	3	Id.	Coups de feu au bras droit et au poignet gauche; un coup de yatagan.
Durand (Joseph)..	Id.	»	A été pris en combattant auprès du commandant Froment-Coste.	
Dognaird (Bernard)	Id.	2	Id.	Un coup de feu au bras droit; coup de yatagan à la tête.
Martel (Louis)...	Id.	»	Id.	
Gallus (Antoine)..	Id.	»	Id.	
Bertrand (Jean)...	Id.	»	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. de Chargère, capitaine, de Raymond, lieutenant, et Larrazet, sous-lieutenant.	
Durogeart (Benoit)	Id.	1	Id.	Coup de yatagan à la tête.
Caurel (Mausis)...	Id.	1	Id.	Coup de feu à la tête.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	Nombre de blessures	LEUR CONDUITE PENDANT LE COMBAT	DÉTAIL DES BLESSURES
Bernard (Louis)...	Chasseur.	2	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. de Chargère, capitaine, de Raymond, lieutenant, et Larrazet, sous-lieutenant.	Coup de feu à la tête, l'autre au genou.
Bourdin (Eugène-Stanislas)......	Id.	1	Après s'être conduit avec un grand courage, a reçu, près du capitaine de Chargère, un coup de feu qui a nécessité l'amputation du bras gauche, qu'il a supportée également avec beaucoup de courage.	Coup de feu dans l'articulation du coude gauche, avec fracture.
Durand (Jean).....	Id.	»	A été pris en combattant auprès du commandant Froment-Coste.	
Billoire (Emman[l])	Id.	1	A été pris auprès du capitaine de Chargère, au moment où cette compagnie fut complètement enveloppée.	Coup de feu à la tête.
Rolland (Guill[me]).	Id.	1	A été pris en combattant auprès du commandant Froment-Coste.	Coup de feu à la fesse gauche.
Vessiat (François)	Id.	1	A été pris près du capitaine de Chargère, au moment où cette compagnie fut complètement enveloppée.	Coup de yatagan à la tête.
Garnier (Pierre)..	Id.	2	A été pris en combattant près du commandant Froment-Coste.	Deux coups de feu.
Julien (Joseph)...	Id.	1	A été pris près du capitaine de Chargère, au moment où cette compagnie fut complètement enveloppée.	Un coup de yatagan à la tête.
Perrin (Jean-Bap.).	Id.	2	A été pris sur le piton en défendant la dernière position; s'est conduit en brave soldat.	Un coup de yatagan au bras droit, l'autre à la jambe gauche
Trail (Bernard)...	Id.	1	A été pris au moment de la défaite des compagnies commandées par MM. de Chargère, capitaine, de Raymond, lieutenant, et Larrazet, sous-lieutenant.	Coup de feu.
Delpech (Joseph)..	Id.	»	Id.	
Comeil (Jean	Id.	1	A été pris auprès du capitaine de Chargère, au moment où cette compagnie fut complètement enveloppée.	Coup de feu à la tête.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	Nombre de blessures	LEUR CONDUITE PENDANT LE COMBAT	DÉTAIL DES BLESSURES
Bitgaret (Pierre)..	Chasseur.	2	Cet homme m'a été signalé par M. Larrazet, sous-lieutenant, comme s'étant très bien conduit pendant le combat.	Coup de feu à la tête, l'autre à la cuisse gauche.
Ismael (Paul-François)..........	Id.	3	Id.	Deux coups de feu aux deux cuisses; coup de poignard dans l'abdomen
Koustan (Jn-Louis)	Id.	1	A été pris sur le piton en défendant la dernière position; s'est conduit en très brave soldat.	Coup de feu au pied droit.
Gouret (Fabien)...	Id.	2	Cet homme m'a été signalé par M. Larrazet, sous-lieutenant, comme s'étant très bien conduit pendant le combat.	Coup de feu au genou gauche, l'autre au pouce droit.
Bouguet (Joseph)..	Id.	1	Estropié du bras gauche, suite d'un coup de fusil qu'il a reçu au moment où les premières compagnies furent enlevées.	Coup de feu dans l'articulation de l'os écrâno du bras gauche.
Mallet (Jn-Pierre)	Id.	1	A été pris en combattant auprès du commandant Froment-Coste.	Coup de feu au côté droit.
Durand (François).	Id.	3	A été pris sur le piton en défendant la dernière position; s'est conduit en brave soldat.	Un coup de feu à la cuisse gauche, un au bras droit, l'autre au bras gauche.
Chevreau (Jacques)	Id.	2	Id.	Un coup de feu à la tête, un coup de feu à la fesse gauche.
Blancart (Jacques)	Id.	2	Id.	Un coup de feu au bras gauche. Id.
Delour (Jean-Bap.)	Id.	1	A été pris en combattant auprès du commandant Froment-Coste.	Coup de yatagan à la tête.
Govée (Jean-Bapt.)	Id.	1	A été pris après la sortie du marabout, près de Djemmâa, en se défendant auprès du corps du capitaine de Géreaux.	Coup de feu à la région sacrée.
Balestet (Bernard)	Id.	1	Id.	Coup de feu à l'abdomen.
Buisson (Casimir).	Id.	»	Id.	
Durain (Joseph)...	Id.	1	Id.	Coup de feu à la main droite.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	Nombre de blessures	LEUR CONDUITE PENDANT LE COMBAT	DÉTAIL DES BLESSURES
COTTE (André-Eug.)	Chasseur.	»	A été pris après la sortie du marabout, près de Djemmâa, en se défendant auprès du corps du capitaine DE GÉREAUX.	
VIDAL (Jean).....	Id.	»	Id.	
BOUTTE (Raymond)	Id.	»	Id.	
CHATENAY (Pierre).	Id.	»	Id.	

Pendant que le capitaine DE CHARGÈRE prolongeait sa résistance héroïque dans le marabout de Sidi-Brahim, la colonne de Barral avait un instant marché à la fusillade. Le colonel avait pris même les devants avec ses cavaliers dont les trompettes sonnaient la marche pour annoncer sa présence; arrivé à huit ou dix kilomètres du marabout, n'entendant plus la fusillade, il retourna sur ses pas.

Le commandant D'EXÉA, du 10e d'Orléans, était d'avis qu'on poussât de l'avant, mais le colonel craignant d'être coupé de ses communications avec Marghnia et croyant qu'Abd-el-Kader s'était retiré, ne voulut pas suivre le conseil qui, s'il eût été mis à exécution, aurait certainement sauvé la compagnie de carabiniers du 8e bataillon.

Le 10e bataillon d'Orléans se mit en route le jour même pour Lalla-Marghnia. Vivement poursuivi par Abd-el-Kader, il eut dans ce mouvement de retraite quelques chasseurs blessés, son commandant, M. D'EXÉA, eut un cheval tué sous lui. Le 10e atteignit cependant Lalla-Marghnia, où il resta bloqué par les troupes de l'émir jusqu'au 15 octobre.

A la nouvelle du désastre de Sidi-Brahim, le général de Lamoricière accourt à Oran avec quatre bataillons et opère sa jonction le 9 octobre avec le général Cavaignac au col de Thaza. Les deux généraux se portent alors au secours de Djemmâa-Ghazouat, bloqué depuis quinze jours.

La première pensée des généraux fut pour les carabiniers morts et restés sans sépulture dans le ravin des Ouled Ziris. Quelques-uns, MM. DE GÉREAUX et DE CHAPPEDELAINE entre autres, purent

être reconnus. Le lieutenant-général, gouverneur par intérim, voulut lui-même présider la triste cérémonie, et dans une allocution pleine d'éloges et d'expressions d'un vif regret, demanda vengeance au nom de la France et de l'armée, pour ces braves qui venaient de porter si haut le nom français.

Le lendemain, il faisait paraître l'ordre du jour suivant :

« Au bivouac, sous Djemmâa-Ghazaouat, le 11 octobre 1845.

» Une nouvelle prise d'armes vient d'avoir lieu dans la province d'Oran, sous l'influence de l'émir Abd-el-Kader. Son début a été marqué par d'odieuses trahisons; de braves officiers ont péri victimes de leur zèle et de leur loyauté; leurs soldats ont défendu jusqu'à la mort l'honneur du drapeau. Le lieutenant-général, gouverneur général par intérim, croit devoir donner au nom de l'armée une dernière marque de souvenir à ceux de nos frères d'armes qui ont succombé avec gloire; leurs généreux exemples guideront ceux qui leur survivent et qui aspirent à les venger.

» Ce sont : le lieutenant-colonel DE MONTAGNAC; le commandant FROMENT-COSTE, du 8e d'Orléans; le chef d'escadrons COURBY DE COGNORD; le capitaine GENTIL DE SAINT-ALPHONSE et le lieutenant KLEIN, du 2e hussards; le capitaine adjudant-major DUTERTRE; les capitaines DE CHARGÈRE, BURGARD et DE GÉREAUX; les lieutenants RAYMOND et DE CHAPPEDELAINE; le sous-lieutenant LARRAZET; l'adjudant THOMAS et le docteur ROZAGUTTI, du 8e d'Orléans, et l'interprète LÉVY.

» M. le lieutenant-colonel DE MONTAGNAC, du 15e léger, commandant supérieur de Djemmâa-Ghazaouat, ému par les bruits d'une attaque prochaine de l'émir, avait formé la résolution téméraire de protester, avec sa seule garnison, contre la violation de notre frontière et de couvrir les tribus voisines, les Djebala et les Souhalias, qui réclamaient perfidement sa protection. Le 23 septembre, à la tête d'un escadron du 2e hussards et de 350 hommes du 8e bataillon de chasseurs d'Orléans, il se laisse entraîner hors de sa place; environné par des forces plus que décuples, il communique à sa faible troupe un courage désespéré. L'escadron du 2e hussards charge et va chercher la mort au milieu des cavaliers ennemis. Le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans, formé en carré, résiste trois heures, et, après avoir épuisé ses cartouches, est détruit lorsqu'il est livré sans défense au feu de ses adversaires. M. le lieutenant-colonel DE MONTAGNAC, M. le chef de bataillon FROMENT-COSTE, M. le chef d'escadrons COURBY DE COGNORD, leurs officiers, leurs

soldats, sont tués, non sans avoir fait chèrement payer leur vie. Quelques-uns, seulement blessés et foulés aux pieds, sont pris vivants. Une seule compagnie, celle des carabiniers, restée un peu en arrière à la garde des bagages, réussit à gagner un marabout entouré d'une petite cour, et, sous ce faible abri, prolonge une lutte héroïque. Trois attaques de vive force sont repoussées; les sommations répétées de l'émir sont méprisées, et il est réduit à bloquer de loin 80 hommes sans vivres, sans eau et bientôt sans munitions.

» Enfin, après trois journées, la valeureuse troupe, poussée par la faim et par la soif, digne d'elle-même jusqu'à la fin, se fait jour, et, accablée sous le nombre, vient périr à une demi-heure de la place qu'elle espère atteindre. La garnison de Djemmâ-Ghazaouat, accourue à son secours, ne peut arracher à la mort que 13 soldats.

» Les noms du capitaine DE GÉREAUX, du lieutenant DE CHAPPEDELAINE, qui commandaient ces intrépides soldats, méritent d'être conservés dans nos annales militaires. L'armée lira avec intérêt ceux des braves gens qui, fidèles à leurs officiers, ont combattu jusqu'au dernier moment et n'ont dû leur vie qu'à leurs armes; ce sont : LAVAYSSIÈRE, caporal; DELFIEU, carabinier; FERT, carabinier; MÉDAILLE, carabinier; SIGUIER, clairon; LANGLAIS, carabinier; LAPARRAT, carabinier; TRESSY, carabinier; LÉGER, carabinier; ANTOINE, carabinier; LANGEVIN, carabinier; MICHEL, carabinier; RISMOND, chasseur.

» Les Arabes parlent avec admiration de cette lutte acharnée; ils n'oublieront de longtemps le sang qu'elle leur a coûté. Pour nous, officiers de tous grades qui avons l'honneur de commander de pareils hommes, n'oublions pas que jamais le soldat n'a manqué au chef digne de le conduire ; et redoublons d'énergie en face des nouveaux efforts qui nous sont imposés.

« *Le lieutenant-général, gouverneur de l'Algérie par intérim,*

» Signé : DE LAMORICIÈRE. »

Le caporal LAVAYSSIÈRE, dont l'énergie morale avait été si remarquable, et qui avait puisé dans cette énergie les forces nécessaires pour rapporter seul son arme, fut nommé sergent; les chasseurs et carabiniers qui l'accompagnaient furent nommés caporaux. Le sergent LAVAYSSIÈRE fut décoré de la Légion d'honneur, ainsi que les autres survivants.

Un hommage posthume fut rendu aux victimes dont les corps avaient été retrouvés; des croix de la Légion d'honneur furent attachées sur les cercueils qui renfermaient les restes glorieux.

Campagnes contre Abd-el-Kader et Bou-Maza.
Hiver 1845-1846.

Toutes nos colonnes se mettent alors en mouvement pour réprimer l'insurrection.

Le 12 octobre, le général de Lamoricière part à Djemmâa et emmène avec lui 46 chasseurs qui représentent le glorieux 8e d'Orléans. Le 13, il repousse les rebelles au col d'Aïn Kebira et tombe sur les Traras qui font leur soumission. La colonne va ensuite débloquer le 10e bataillon d'Orléans à Lalla-Marghnia. A la suite de l'expédition des Traras, le capitaine LEVASSOR-SORVAL, commandant le 10e d'Orléans ; le capitaine DE NOÉ ; les sous-lieutenants SEMIDEI et BRICE ; le sergent SIMON ; le caporal RAISON et le chasseur IMOFF, du 8e bataillon d'Orléans, furent mis à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique.

L'émir, qui a assisté impassible au combat d'Aïn Kebira, essaie de se jeter vers l'Est, sur les tribus des basses plaines ; de Lamoricière lui barre la route. C'est en vain qu'il cherche encore à nous gagner de vitesse sur Mascara ; de Lamoricière tombe sur les Borghias et sur les Ferragas ; de son côté, le colonel de Géry soumet les Beni-Chougran.

Abd-el-Kader tente alors de donner la main à Ben-Salem, mais poursuivi par une colonne légère commandée par le général Yusuf, il est vivement ramené vers le Sud, perd même une partie de ses bagages et disparaît définitivement, sans renouveler ses essais infructueux.

Vers le mois d'octobre, le général Comman allait expéditionner chez les Flissa-el-Bahr. Le 3e d'Orléans se distinguait particulièrement dans les combats des 17 et 28 octobre, à la suite desquels le commandant SERVIÈS, les capitaines CAGARRIGA et PETIT, le sergent fourrier DAUTEL, le caporal BOISSON et l'adjudant NATTIER étaient cités à l'ordre du jour.

Pendant ce temps, Bou-Maza continuait son audacieuse campagne dans le Dahra et dans la vallée du Chéliff. Le maréchal Bugeaud, revenu de France, se porte immédiatement chez les Flittas. Bou-Maza, chassé du territoire des Sdamas, retourne dans le Dahra, où il est rejoint par l'ancien caïd des Beni-Hidjas, Ben-Henni.

L'ancien commandant du 5e d'Orléans, le lieutenant-colonel

CANROBERT, commandant supérieur de Tenez, où se trouve son ancien bataillon, part pour Orléansville le 29 janvier 1846, afin de s'entendre avec le colonel de Saint-Arnaud. Le même jour, le commandant SOUMAIN, du 5e d'Orléans, qui commande la place de Tenez en l'absence du colonel CANROBERT, apprend que Bou-Maza est installé à Tedjenna, village peu éloigné de notre camp.

Il envoie aussitôt les compagnies ESMIEU et DE CARGOUET, du 5e d'Orléans, appuyées par une compagnie d'élite du 36e de ligne. Les sacs sont laissés au camp; on se dirige rapidement et en silence vers le camp de Bou-Maza. Surpris par cette attaque soudaine, les Kabyles opposent une résistance très vive, mais ils lâchent bientôt pied, laissant le terrain jonché de cadavres, parmi lesquels ceux de l'agha des Ouled-Derbal et du fameux Ben-Henni; Bou-Maza parvient à s'échapper après des prodiges de valeur. Ce combat coûtait au 5e d'Orléans 8 tués et 20 blessés.

Le colonel CANROBERT, revenu d'Orléansville avec quelques compagnies de zouaves de renfort, se porte le 30 janvier à la rencontre de Bou-Maza, qui essaie de rallier ses contingents dispersés la veille. Pendant que la cavalerie, conduite par le colonel lui-même tourne l'ennemi, le commandant SOUMAIN charge à fond avec son bataillon, qui culbute les Kabyles, leur tue une centaine d'hommes et les met dans une complète déroute.

Les mois de février et mars se passent en courses continuelles; nos colonnes sont en mouvement de tous côtés.

Le 15 mars, le colonel CANROBERT accourt au pas de course pour dégager le capitaine de spahis Fleury, commandant les 150 chasseurs et spahis d'avant-garde qui, tombés dans une embuscade de 800 cavaliers arabes, avaient pris position sur un petit mamelon où ils tenaient énergiquement tête à l'ennemi. Ils sont dégagés rapidement par les zouaves et les chasseurs d'Orléans. La colonne continuant sa marche après le combat, Bou-Maza tente un coup de main sur le convoi des blessés, mais la compagnie de carabiniers est en flanqueurs, ses feux de salve maintiennent l'ennemi à distance. Le soir, un déserteur annonçait qu'une des balles de nos carabiniers avait cassé un bras à Bou-Maza.

Le 23 avril, l'agha des Beni-Zerouals, allié et lieutenant de Bou-Maza, vient attaquer par ses quatre faces à la fois le camp du colonel CANROBERT. Après avoir tenu pendant un certain temps, à un signal donné, les petits postes d'une des faces abandonnent leurs positions et s'enfuient en toute hâte vers le camp. Ce mouvement de retraite attire les Kabyles dans une embuscade préparée

par notre cavalerie, qui les sabre et les met en un instant dans une complète déroute. Grièvement blessé, Ben-Kekka, l'agha des Zérouals, est fait prisonnier.

Dans son rapport au gouverneur général, le colonel CANROBERT signala la grande vigueur des grand'gardes du 5e d'Orléans; il cita à l'ordre : le commandant SOUMAIN, le capitaine ESMIEU, les lieutenants BONNET et CHOPIN, et le brave caporal MERCIER qui, grièvement atteint à la tête, venait de recevoir sa troisième blessure depuis un an.

Malheureusement Bou-Maza et Abd-el-Kader sont insaisissables. Ce dernier, surpris dans la nuit du 6 au 7 février 1846 par le général Gentil, chez son allié Ben-Salem, est vivement poursuivi dans le Sud et abandonne définitivement le territoire de l'Ouest de la province d'Oran.

Du 7 au 10 février, le 8e bataillon d'Orléans marche sur la Moulouïa, dans le but d'enlever la deïra d'Abd-el-Kader, commandée par Ben-Thamy, où se trouvent les prisonniers de Sidi-Brahim. Ce projet échoue malheureusement; l'ennemi, prévenu à temps, s'est éloigné.

Pendant la route, pour rentrer à Djemmâa, le 11 février, le bataillon revoit pour la première fois le champ de bataille de Sidi-Brahim, où gisent les restes de nos malheureux frères d'armes. Une tombe large et profonde est creusée le 12 février sur l'emplacement même où tombèrent les trois compagnies commandées par le capitaine DE CHARGÈRE.

Le lendemain, le bataillon rentrait à Djemmâa, dont la garnison entière rendait les derniers honneurs à la compagnie DE GÉREAUX tombée à quelques centaines de mètres de la place.

Le 6e bataillon d'Orléans, qui rayonnait dans les environs d'Orléansville, se trouve le 16 janvier dans une position périlleuse; il se dégage avec honneur au prix de quelques morts et blessés, et chacun se distingue par une bravoure et une intrépidité au-dessus de tout éloge. Le bataillon continue sa marche, toujours harcelé par les Arabes, que son attitude vigoureuse maintient à distance. La soumission de nombreuses tribus est le résultat de tant d'efforts.

Le 8 avril, au combat de l'Ouarensenis, le 9e bataillon d'Orléans est d'avant-garde dans une colonne légère; il a à traverser un défilé gardé par 300 Kabyles. Les carabiniers prennent position à droite, sur un mamelon; la 6e compagnie tourne la position par la gauche; la 5e attaque le front. Les Kabyles sont culbutés et le passage est enlevé. Le lieutenant COMMEL, commandant la 5e com-

pagnie, est grièvement blessé; MM. DE MAROLLES, capitaine commandant le bataillon, et ROQUES, capitaine, ont chacun un cheval blessé sous eux.

Dans la vallée supérieure de l'Oued Sahel, Bou-Chareb tente d'enlever notre poste-magasin de Sour-Ghozlan; il est repoussé par le 3e bataillon d'Orléans qui est placé sous les ordres du colonel DE LADMIRAULT. L'importance de ce poste fait décider sa transformation en un chef-lieu de subdivision qui prend le nom d'Aumale.

Le pays fut bientôt presque partout complètement pacifié.

Ainsi se termina cette campagne de l'hiver 1845-46, cette chasse à l'émir et à ses lieutenants, dans laquelle nos troupes et leurs chefs intrépides déployèrent une activité surhumaine pour réprimer la plus étendue et la plus difficile des insurrections algériennes. Nous eûmes un instant jusqu'à dix-huit colonnes en mouvement sur les divers points du théâtre de la guerre. Partout nos chasseurs d'Orléans se firent remarquer dans cette lutte où il fut impossible de déployer plus d'énergie et de supporter plus de fatigues.

L'espérance de s'emparer enfin de l'émir Abd-el-Kader, ce grand agitateur de l'Algérie, et de venger nos frères de Sidi-Brahim, faisait supporter à nos chasseurs des difficultés inouïes et des fatigues sans cesse renouvelées.

Le 26 avril, un crime affreux est commis par Mustapha Ben Thamy, lieutenant et beau-frère d'Abd-el-Kader, chargé de conduire les prisonniers et les blessés de Sidi-Brahim à la deïra de l'émir, sur le territoire marocain. A la suite de dissentiments élevés entre Ben Thamy et le Khalifa Bou Hamidi, 250 prisonniers français furent massacrés, à l'exception de 11 des principaux d'entre eux, officiers et sous-officiers, qui furent séparés de leurs compagnons de captivité et emmenés dans l'intérieur du Maroc. A la faveur de la nuit du 26 au 27 avril, les Arabes se précipitèrent dans les gourbis et les tentes qui abritaient nos malheureux soldats et les égorgèrent perfidement. Le carabinier DELPECH, le chasseur BERNARD et le clairon ROLLAND réussirent seuls, à force d'énergie, à échapper au massacre. Ils purent voir, en s'éloignant, les flammes dévorant les gourbis des prisonniers dont les cris et les gémissements arrivaient jusqu'à eux.

Tel fut ce crime atroce, inouï, ce massacre de prisonniers inoffensifs et désarmés. Cet acte de barbarie eut un profond retentissement dans toute l'Algérie; une soif de vengeance s'empara de tous les cœurs français.

Heureusement le pays est assez tranquille en ce moment. Abd-el-Kader, chassé de notre territoire, rentre à sa deïra et s'établit à Aïn Zhora, sur le territoire marocain. Le 10e bataillon d'Orléans, commandant DE LABADIE D'AYDREN, est détaché dans le sud-est de la province d'Oran pour s'opposer à toute tentative de retour de l'émir.

Pendant le mois de mars, le 8e bataillon de chasseurs d'Orléans se reconstitue à Djemmâa, sous les ordres du commandant DE LOURMEL, avec des détachements des 1er, 2e, 4e et 7e bataillons, qui arrivent de France pour compléter son effectif.

Le 12 mai 1846, au milieu d'un immense carré formé de dix-huit bataillons et de huit escadrons, le général Cavaignac, commandant la subdivision de Tlemcen, remettait au nom de S. A. R. le comte de Paris, une carabine d'honneur au sergent LAVAYSSIÈRE. Cette arme portait l'inscription : « Donnée par le Prince Royal au caporal LAVAYSSIÈRE. Sidi-Brahim, septembre 1845. »

Après l'avoir félicité publiquement, le général Cavaignac terminait ainsi son allocution : « Sergent LAVAYSSIÈRE, au nom du roi et du prince royal, en récompense de votre belle conduite dans la retraite du marabout de Sidi-Brahim, dont vous êtes le héros, je vous fais la remise d'une carabine d'honneur en échange de celle qui a été sauvée par vous. Sergent LAVAYSSIÈRE, vous avez bien mérité de la patrie ! »

Le lendemain, le bataillon apprenait avec rage et douleur le massacre des prisonniers de Sidi-Brahim ; lancé le 14 à la poursuite de l'émir, il ne put malheureusement l'atteindre.

Pendant tout l'été, il multipliait ses courses pour donner la chasse à l'émir et tirer vengeance de ses alliés les Mserda, les Athias et les Souhalias qui avaient montré le plus d'acharnement aux journées de septembre 1845.

La présence d'Abd-el-Kader entretenant une agitation sans cesse renaissante dans les tribus de la frontière marocaine, le général Cavaignac réunit au camp de la Tafna, une colonne destinée à le poursuivre. Le 17 juin, les Kabyles ont l'insolence de venir insulter le camp en plein jour. Le général forme deux colonnes sous les ordres des colonels Chadeysson et DE MAC-MAHON. Le 8e bataillon d'Orléans et deux compagnies d'élite du 5e de ligne, sous la conduite du commandant DE LOURMEL, marchent avec le colonel DE MAC-MAHON et prennent l'avant-garde.

A quelques lieues du camp, on trouve les traces d'une émigration. Le goum a bientôt découvert sa retraite. L'infanterie, malgré

les difficultés des chemins et l'ardeur du soleil, se met au pas de course, arrive à l'embouchure de l'Oued-Guarda et gagne, en longeant la rivière, un plateau élevé et couvert de broussailles. Deux compagnies du 8e bataillon, les 1re et 2e, commandées par le capitaine HURVOY et le lieutenant COLIN, sont déployées en tirailleurs et se précipitent au milieu des rochers. Les Arabes, surpris, essaient un instant de se défendre; les chasseurs s'élancent sur eux à la baïonnette et une lutte s'engage au-dessus d'un abîme de cent pieds de profondeur. En moins de deux heures, 200 cadavres ennemis gisent sur le rocher ou roulent dans la mer. Un troupeau considérable reste entre nos mains. Le 8e s'est enfin vengé sur ces tribus qui avaient montré tant de cruauté et de perfidie dans les combats de septembre 1845 et le massacre des prisonniers.

Les résultats de cette affaire eurent un grand retentissement dans le pays, et, le lendemain, les tribus insoumises venaient au camp français demander l'aman.

Cependant, la soumission du Dahra continuait à s'effectuer; toutes les tribus étaient venues implorer leur pardon; seuls, les Achachas, qui habitent la partie de la montagne la plus voisine de la mer, continuaient leur révolte contre nous. Le colonel CANROBERT rabat cette tribu vers la côte, pendant que la colonne de Mostaganem lui barre la route vers l'Ouest. Le 10 mai, les Achachas, repoussés de toutes leurs positions, perdent en un instant 60 hommes, tués par le feu des chasseurs du 5e bataillon d'Orléans. Refoulés jusqu'à la mer, un grand nombre de Achachas se précipitent du haut de leurs falaises et meurent noyés. Le soir même, tous les survivants de la tribu venaient implorer l'aman.

Le Dahra était dès lors complètement pacifié.

Le 21 septembre, le 8e bataillon d'Orléans, faisant partie d'une colonne lancée à la poursuite d'Abd-el-Kader, campait à Sidi-Brahim, à deux kilomètres du marabout, où le bataillon envoyait un poste d'honneur. Toute la colonne, guidée par le clairon ROLLAND et 4 carabiniers survivants de la compagnie DE GÉREAUX, visitait pieusement le champ de bataille des trois glorieuses journées.

Le 23 septembre 1846, premier anniversaire du combat, tous les corps de la colonne s'unissaient au 8e bataillon pour l'inauguration d'un monument destiné à perpétuer la mémoire de ceux qui moururent pour la Patrie en septembre 1845. Sur les quatre faces d'un obélisque qui domine toute la contrée, on lit les inscriptions suivantes :

Face Ouest. — 8e bon de chrs à pied. Froment-Coste, commandant.
Face Nord. — Lieutt-col. de Montagnac, commt supérieur.
Face Est. — Sidi-Brahim, 23 septembre 1845.
Face Sud. — 2e hussds. Gentil de St-Alpre, capne ct.

Du 24 septembre au 13 octobre 1846, le 8e bataillon, pendant son séjour au camp de Djemmâa, accomplissait un pieux pèlerinage aux lieux témoins des derniers moments de la retraite héroïque des défenseurs de Sidi-Brahim.

On éleva sur l'emplacement même où périrent le capitaine DE GÉREAUX, le lieutenant DE CHAPPEDELAINE, le docteur ROZAGUTTI, entourés de quelques chasseurs, un monument destiné à perpétuer la mémoire de cette poignée de braves. Ce tombeau, situé dans le cimetière de Nemours (Djemmâa Ghazaouat), porte au haut du fronton l'épitaphe suivante :

« A la mémoire des soldats de la compagnie des carabiniers du 8e bataillon d'Orléans et de leurs officiers, MM. Géraud (de Géreaux), capitaine; Rogazetti (Rozagutti), chirurgien aide-major, massacrés dans ce ravin par les Arabes des environs, le 26 septembre 1845. »

Au-dessous :

« Derniers débris de la colonne de Montagnac, réfugiés au nombre de 79 dans le marabout de Sidi-Brahim; ils avaient juré de mourir plutôt que de se rendre. — Pendant trois jours sans vivres, sans eau, ils repoussèrent les attaques d'Abd-el-Kader. — Puis, ayant brûlé leur dernière cartouche, ils se firent jour à travers les Arabes qui les bloquaient. — Arrivés à deux kilomètres de Nemours, ils furent assaillis par les Ouled-Ziris. — Tous succombèrent, à l'exception de neuf (treize), qui purent se réfugier dans la ville. »

Le 17 novembre, la colonne DE MAC-MAHON opère une razzia importante sur les Ouarensenis et quelques tribus de la frontière, et s'empare de 16,000 têtes de bétail et de 400 prisonniers, qu'elle emmène à Lalla-Marghnia.

A son retour à Djemmâa-Ghazaouat, le 8e apprend avec surprise l'arrivée de 10 prisonniers échappés au massacre de la deïra. A la surprise succède bientôt une joie délirante; on accourt chez le commandant de la place pour voir nos malheureux frères d'armes. Un envoyé d'Abd-el-Kader les accompagne, porteur de lettres de paix au roi et au maréchal Bugeaud. Tout le camp se précipite sur leurs pas, les cœurs bondissent dans les poitrines émues, les yeux pleins de larmes, chacun voit avec joie ces dix braves précédés du commandant COURBY DE COGNORD devenu colonel;

c'étaient : les lieutenants LARRAZET et Marin; les sous-lieutenants THOMAS et BARBUT; le docteur CABASSE; TESTARD et METZ, hussards; TROTTÉ et MICHEL, chasseurs. Le lieutenant LARRAZET et le sous-lieutenant THOMAS reçurent la décoration de la Légion d'honneur devant toutes les troupes. Le soir, la population et la garnison offrirent un banquet aux prisonniers; on tira le canon, la ville se mit en fête.

Campagnes de 1847.

Pendant l'hiver 1846-1847, notre colonie jouit d'une tranquillité assez complète. La nouvelle année qui s'ouvrait allait être décisive pour l'Algérie. La grande œuvre de conquête et de pacification entreprise par le maréchal Bugeaud allait recevoir son couronnement, grâce à quelques expéditions énergiquement menées, heureusement terminées.

Prise de Bou-Maza.

Bou-Maza n'avait pu s'entendre avec Abd-el-Kader. Le saint prestige qu'ils tenaient à conserver vis-à vis des Arabes, chacun pour son propre compte, amène fort heureusement une scission entre les deux causes un moment communes. Bou-Maza se sépare de l'émir et s'avance près de Guelt-es-Stel. Le général Herbillon se porte à sa rencontre et soumet les Oulad-Djellal. Bou-Maza s'enfuit dans l'extrême Sud, près du caïd de Tuggurt. Tout à coup on apprend sa présence dans les environs de Teniet-el-Had. Deux colonnes partent immédiatement de Tenez et d'Orléansville. Naturellement, l'infatigable 5e chasseurs d'Orléans se met en route, mais un contre-ordre le fait aussitôt rentrer à Tenez.

Dégoûté de la lutte, traqué de tous côtés, dépouillé de son trésor, presque seul par suite de la mort ou de la fuite de tous ses fidèles, l'homme à la chèvre, l'insaisissable Bou-Maza, sur le point d'être pris, vient se rendre au colonel de Saint-Arnaud (celui des Français contre lequel il avait le plus combattu).

Le 5e d'Orléans, campé aux portes d'Orléansville, accourt en foule voir partir pour l'exil cet ennemi auquel il avait donné de si rudes chasses.

Jeune, au visage régulier éclairé par deux yeux ardents et expres-

sifs,d'une taille élancée, d'une tournure élégante, Bou-Maza était un des plus intrépides cavaliers de l'Algérie. A la vue des sombres uniformes des chasseurs d'Orléans, il s'avança vers eux, et montrant au colonel de Saint-Arnaud son bras gauche ankylosé « Ce sont eux, dit-il, qui m'ont cassé le bras l'année dernière. » Il tendit ensuite loyalement la main au capitaine DE PONTUAL, commandant par intérim le bataillon, pour témoigner de la haute estime et de l'admiration qu'il professait pour les chasseurs d'Orléans.

Expédition de Kabylie, de 1847.

Si le Dahra était maintenant complètement pacifié, toute la Kabylie ne reconnaissait pas encore notre domination. Le maréchal Bugeaud résolut d'aller soumettre les tribus intraitables et de réduire les Beni-Abbès, les plus ardents et les plus redoutables des rebelles. Le 3e bataillon de chasseurs d'Orléans fait partie de cette expédition, dont l'action principale fut l'enlèvement du village d'Azrou, fortifié comme une citadelle et défendu par deux énormes tours crénelées, surnommées les « cornes du taureau ». Le 15 mai, l'action s'engage, les villages environnants sont vigoureusement enlevés, mais Azrou, le village sacré, tient toujours, malgré tous nos efforts. Le maréchal se met à la tête du 3e bataillon d'Orléans, qui se précipite avec élan dans le village. Pendant vingt minutes, c'est un carnage, une lutte corps à corps, une mêlée indescriptible ; les Kabyles, chassés de leurs villages, s'enfuient en désordre vers la montagne. Cet acte de vigueur avait pour conséquences immédiates la soumission des tribus hostiles et la pacification de toute la Kabylie.

C'était la dernière victoire de l'illustre gouverneur général maréchal Bugeaud, le vainqueur d'Isly, qui rentrait en France au mois de juin, remplacé dans son poste difficile par Monseigneur le duc d'Aumale, le vainqueur de Taguin.

Pour établir notre domination dans l'extrême Sud de la province d'Oran, le général Cavaignac y pousse une pointe avec une colonne dont fait partie le 10e bataillon de chasseurs d'Orléans. Les villages de Moghar-Tatani et Moghar-Fokani sont enlevés par le 10e bataillon, malgré la résistance des habitants. Au retour, la colonne est attaquée au passage de l'Oued-Tyout par de nombreux Arabes, cachés derrière les rochers. Trois compagnies du 10e bataillon

d'Orléans sont lancées sur l'ennemi et ouvrent un passage à la colonne qui rentre à Tlemcen le 23 mai, après une marche de cinquante-trois jours, sous une chaleur intolérable.

Prise d'Abd-el-Kader.

Les événements militaires de l'année 1847 se terminaient par la reddition de l'émir Abd-el-Kader, qui abandonnait la lutte contre nous et reconnaissait notre domination.

Réfugié au Maroc, Abd-el-Kader avait réorganisé sa deïra; il avait préparé des approvisionnements considérables et renouvelait ses intrigues. Son prestige était toujours très grand, mais il affectait de ne pas trop compter avec l'empereur du Maroc, sur le territoire duquel il se conduisait en véritable dominateur. Il en arriva à razzier les tribus marocaines, soit pour augmenter ses approvisionnements, soit pour faire acte d'autorité.

L'empereur du Maroc, pressé par la France, lui intime l'ordre de quitter le territoire du Riff, sur lequel il est venu camper; il envoie même contre lui un de ses lieutenants, Hamidi, avec un corps de cavalerie. Abd-el-Kader le surprend et le met dans une complète déroute. Il est alors déclaré hors la loi par l'empereur du Maroc, qui met immédiatement plusieurs corps en marche pour le chasser de son territoire.

A ces nouvelles, le général de Lamoricière forme une colonne expéditionnaire à Lalla-Marghnia; les 8e et 10e bataillons de chasseurs d'Orléans en font partie. On campe sur la Moulouïa, prêt à profiter de toutes les occasions. Abd-el-Kader, traqué par les Marocains, tente de gagner le désert par le col de Kerbous. Il y trouve Lamoricière posté avec sa colonne. L'action s'est engagée; les 8e et 10e bataillons, précédés de leurs compagnies de carabiniers, ont déjà résolument abordé l'ennemi, lorsqu'on apprend que les principaux chefs ennemis demandent à faire leur soumission. Abd-el-Kader lui-même, pris au piège, se rend le 22 décembre au général de Lamoricière, sur le théâtre même du combat de Sidi-Brahim.

« Quatre escadrons de chasseurs d'Afrique, commandés par le colonel Montauban, formèrent la haie. Abd-el-Kader, suivi de ses lieutenants, accompagné du général de Lamoricière, passa au milieu des troupes, comme pour une revue, les soldats présentant les armes. On dit qu'à ce spectacle, à ces honneurs dus au mal-

heur, l'émir, sans doute par un sentiment d'orgueil, releva un instant la tête. Bientôt on passa devant la kouba de Sidi-Brahim; les officiers mirent le sabre à la main, les soldats portèrent les armes, les clairons sonnèrent aux champs, nos fanions s'inclinèrent. « Qu'est cela, dit l'émir? » On lui répondit : « C'est l'hommage rendu au courage des nôtres, le jour où Dieu te donna la victoire. » De là à Nemours, l'émir ne dit plus un mot; il se renferma dans cette dignité silencieuse, si conforme à sa situation présente, et qui, d'ailleurs, est le plus beau caractère de cette race arabe.

Abd-el-Kader était entre nos mains, notre ennemi redoutable n'était plus l'émir. Personne ne nous contestait plus maintenant la possession de notre belle conquête.

Campagnes de l'année 1848.
Les chasseurs d'Orléans reprennent le nom de chasseurs à pied.

A la suite des résultats acquis pendant l'année 1847, malgré les avis du maréchal Bugeaud et du nouveau gouverneur général duc d'Aumale, le gouvernement français croit pouvoir diminuer l'effectif de l'armée d'Afrique. Trois bataillons de chasseurs d'Orléans sont rappelés en France. Le 6e s'embarquait le 4 octobre 1847, après sept années de dures campagnes en Algérie; le 30 mars 1848, le 3e, et, dans le courant du mois de mai, le 10e, le suivaient dans la voie du retour.

La prise d'Abd-el-Kader semblait devoir apporter une trêve à nos luttes continuelles en Algérie; en effet, pendant les premiers mois de l'année 1848, le pays fut assez tranquille. De toutes parts, nos troupes ouvraient des routes, élevaient des fortifications, créaient de nouveaux villages, transformaient les endroits malsains et les marécages de la Mitidja en de véritables paradis. L'armée, suivant les idées du général de Lamoricière, combattait au moyen de la civilisation.

A la suite de la journée du 24 février 1848, le duc d'Aumale, remplacé dans le gouvernement général de l'Algérie par le général Cavaignac, remettait l'intérim au général Changarnier, et s'embarquait à Alger le 3 mars 1848. Avant de quitter le sol de l'Algérie, il adressait une proclamation chaleureuse aux chasseurs d'Orléans et leur exprimait tous ses regrets de n'avoir pu faire ses adieux de vive voix à ces vaillants soldats.

Par décret du gouvernement provisoire, en date du 7 mars 1848, les chasseurs d'Orléans reprennent leur dénomination primitive de chasseurs à pied.

L'empressement fatal qu'on mit à réduire l'effectif des troupes d'Algérie; les événements de Février, qui amenèrent le changement de la forme du gouvernement; les bruits de guerre avec l'Angleterre; les agitations de Paris et de la province, habilement exploitées par les agitateurs, détruisirent l'effet moral de la prise d'Abd-el-Kader et de Bou-Maza, et persuadèrent aux Arabes que nous allions abandonner la conquête et que notre domination touchait à sa fin.

Les habitants du Dahra, les Beni-Ouraghs, les Flittas, refusent de payer l'impôt; les Righas et les Beni-Hassen commencent à se révolter. Mais nos généraux sont sur leurs gardes. En apprenant le meurtre d'un soldat du train sur le territoire des Righas, le général Marey, commandant la subdivision de Médéah, rassemble une colonne où se trouve le 5e bataillon de chasseurs à pied (commandant SOUMAIN), et se porte chez les révoltés, qui sont frappés d'une forte amende et contraints de livrer les assassins du soldat du train. De là, le général Marey, laissant un bataillon du 64e de ligne chez les Righas, se porte le 27 avril contre les Ouled-Naïls, qui sont en fermentation et refusent aussi de payer l'impôt. La présence de la colonne suffit pour tout faire rentrer dans l'ordre; le 29 mai, le général Marey retourne à Médéah.

Dans la province d'Oran, le général Pélissier pénètre avec sa colonne chez les Beni-Ouraghs, détruit leurs villages, enlève leurs troupeaux et lance sa cavalerie à la poursuite des habitants qui fuient devant lui. Il opère ensuite sa jonction avec la colonne Bosquet, venue d'Orléansville, dont il se sépare après la soumission complète des Beni-Ouraghs. Rejoint ensuite par la colonne Maissiat, de la subdivision de Mascara, il se porte chez les Flittas, qu'il chasse de leurs villages qu'on livre aux flammes, les poursuit de tous côtés et les force à se soumettre en payant une forte amende.

Le 30 août, le 8e bataillon de chasseurs à pied se joint à la colonne du général DE MAC-MAHON, destinée à opérer chez les Beni-Snous. En quinze jours, toutes les tribus révoltées sont réduites à implorer notre pardon. Par son énergie, par sa belle conduite dans cette courte expédition, le 8e bataillon de chasseurs mérite d'être cité particulièrement dans le rapport adressé par le général DE MAC-MAHON au ministre de la guerre.

Pendant le reste de l'année 1848 et le commencement de l'année

suivante, le pays est tranquille, la colonie entre dans une voie de prospérité inconnue. La paix générale ouvre dans les belles vallées du Chéliff, dans la plaine de la Mitidja, une ère nouvelle à l'agriculture; les provinces d'Oran et de Constantine jouissent d'une situation très prospère; des marchés abandonnés depuis longtemps sont rouverts au commerce; la confiance en notre gouvernement renaît de toutes parts. L'Arabe en a pris son parti : il obéit au plus fort, mais aussi au plus civilisé. Le soldat français, joyeux, honnête et travailleur, a remplacé le soldat turc des anciens beys, insolent, pillard et fainéant. L'armée multiplie ses travaux d'utilité publique : constructions, routes, barrages, ponts et canaux, nos chasseurs à pied abordent tous les travaux, et, reprenant pour un moment l'ancien métier qu'ils avaient au pays, ils travaillent avec ardeur pour transformer notre conquête, cette nouvelle partie de notre territoire, en une France nouvelle, dont la civilisation leur rappellera le souvenir de la patrie absente.

Campagnes de l'année 1849

A part quelques petits mouvements peu importants, l'hiver se passe sans incidents remarquables. Néanmoins, les prédications du Cheik-ben-Taïeb produisent une certaine agitation dans le Sud de la province d'Oran. Une colonne se forme à Saïda dans le courant de mars, sous les ordres du général DE MAC-MAHON. Pendant qu'il opère avec une partie de la colonne, l'autre partie, sous les ordres du colonel Maissiat, qui emmène avec lui le 8e bataillon de chasseurs à pied (commandant BRAS-DE-FER), tombe sur les Rezaïna, pousse à Moghar-Fokani et à Moghar-Tatani. En retournant à la première de ces localités, les carabiniers du 8e bataillon de chasseurs repoussent, le 15 avril, une attaque assez vive des Arabes. Le pays pacifié, la colonne est dissoute le 8 mai.

Quelques désordres dans le Sahara sont rapidement réprimés par le général Pélissier; une colonne d'observation dont fait partie le 5e bataillon de chasseurs à pied opère chez les Beni-Silem, qui sont en retard pour payer l'impôt.

Modifications apportées à l'armement des chasseurs à pied. Suppression des compagnies de carabiniers.

L'Ecole normale de tir constituée à Vincennes au moment de la création des chasseurs à pied multipliait ses travaux pour améliorer notre armement. Dans la carabine Delvigne, le forcement mal assuré de la balle dans la chambre en amenait une certaine déformation préjudiciable à la justesse du tir. Le colonel d'artillerie Thouvenin proposa de supprimer la chambre de l'ancienne carabine et de faire porter le forcement de la balle sur une tige d'acier placée suivant l'axe du canon. Deux officiers éminents attachés à l'école, le capitaine Tamisier, de l'artillerie, et le lieutenant MINIÉ, des chasseurs à pied, apportèrent une importante modification à cetté idée, en proposant d'employer une balle cylindro-ogivale, présentant à l'arrière une gorge annulaire ou des cannelures. Ils déterminèrent en outre la profondeur et le pas des rayures en hélice. Ces recherches eurent pour résultat l'adoption, pour toutes les compagnies des bataillons de chasseurs à pied, d'une carabine à tige, dite carabine modèle 1846, plus communément connue sous le nom de carabine Minié. Du calibre de $17^{mm},8$, rayée au pas de 2 mètres, elle lançait une balle cylindo-ogivale du poids de $47^{gr}, 2$, dont le forcement s'opérait à l'aide d'une baguette à tête fraisée, permettant d'emboîter la pointe ogivale du projectile et d'en éviter la déformation.

C'en était fait des compagnies de carabiniers et de leur armement spécial; le décret du 12 septembre 1848 les supprima dans les bataillons de chasseurs à pied. Leur rôle avait été bien beau et bien rempli pendant les dures années de la conquête; aussi, malgré leur suppression, le souvenir des carabiniers des capitaines D'EXÉA, DE JOUVENCOURT, BRAS-DE-FER, et des immortels du capitaine DE GÉREAUX, brillera-t-il toujours dans nos cœurs.

Un tiercement général des compagnies eut lieu dans chaque bataillon; les anciens carabiniers furent répartis comme chasseurs de 1re classe dans toutes les autres compagnies.

Expédition de Kabylie, de 1849.

Cependant, la période de tranquillité allait bientôt prendre fin. L'Algérie était à nous, mais la partie du Tell, bordée par les montagnes, échappait à nos lois. D'Alger, le regard, en parcourant l'horizon, s'arrêtait au loin sur les cimes neigeuses du Djurjura. Dans ces contrées, sur les flancs escarpés de ces montagnes, à part les Krachnas, les Beni-Djaad et les Flittas visités par nos armes et soumis à l'impôt, les Kabyles, ces fiers montagnards de la grande chaîne, retranchés dans leurs villages de pierres entourés de haies impénétrables de cactus épineux et de jujubiers aux branches enchevêtrées, perchés sur des hauteurs abruptes, se croyaient à l'abri de nos attaques et refusaient de reconnaître notre autorité. Ils comptaient sans notre armée d'Afrique, sans ses soldats aussi solides dans les plaines brûlantes du Sahara que vigoureux dans les montagnes tourmentées de l'Atlas et du Dahra.

Nos postes principaux établis en Kabylie étaient, d'une part, la ville d'Aumale, au pied du Djebel-Dirah, près des sources de l'Oued-Sahel, sur le cours duquel Bordj-Bouïra constituait une amorce dans la haute vallée. A l'embouchure du fleuve, nous possédions Bougie depuis 1835; c'était le port de ravitaillement de Sétif dans la petite Kabylie, qui constituait pour nous un point d'appui solide sur la route d'Alger à Constantine.

Mais toute la vallée de l'Oued-Sahel méconnaissait notre autorité; il fallait donc la soumettre, pour assurer nos communications entre Sétif, Aumale et Bougie, c'est-à-dire entre Constantine et Alger.

On forme trois colonnes qui doivent : la première, partant de Bougie, sous les ordres du général de Saint-Arnaud, opérer sa jonction dans la vallée de l'Oued-Amazin, un des principaux affluents de l'Oued-Sahel, avec la colonne du général de Salles, partant de Sétif. La troisième colonne, commandée par le général Blangini, doit partir d'Aumale, réduire les Guechtoulas, et assurer notre domination sur la vallée supérieure de l'Oued-Sahel.

Les deux premières compagnies du 5[e] bataillon de chasseurs à pied, commandées par le capitaine OLAGNIER, sont attachées à la colonne de Saint-Arnaud; les quatre autres, sous les ordres du commandant AUZOUY, marchent avec la colonne Blangini, qui va

camper le 16 mai à Bordj-Bouïra. Une députation des Guechtoulas vient demander au général Blangini de faire respecter par ses troupes le marabout de Sidi-Abd-er-Rhaman, un des plus vénérés de l'Algérie. En ayant obtenu l'engagement, cette députation se retire, en annonçant fièrement que les Guechtoulas sont décidés à défendre énergiquement leurs foyers.

Le 19 mai, la colonne débouche dans la vallée du Sebaou, sur les terres verdoyantes des Guechtoulas, retranchés dans leurs grands villages entourés presque tous de murs en pierre sèche.

La colonne établit son camp à Bordj-Boghni, au milieu d'un pays très accidenté. Le général Blangini envoie aussitôt le colonel CANROBERT en reconnaissance, avec un bataillon de zouaves et les chasseurs du commandant AUZOUY.

Le colonel CANROBERT refoule les Kabyles à coups de fusil et atteint bientôt les crêtes, d'où il peut étudier tout le pays. La reconnaissance terminée, il fait sonner la retraite.

Le mouvement est à peine commencé que les Kabyles sortent à l'improviste de tous les replis de terrain où ils se cachaient, se jettent sur nos chasseurs déployés en tirailleurs, les harcèlent pendant leur retraite qui s'opère par échelons, lentement, en bon ordre. Nous perdons 2 chasseurs tués et 14 blessés. On parvient ainsi jusqu'à une petite distance du camp. Au moment où le dernier échelon, composé d'une section commandée par le lieutenant DE LA TOUR, s'apprête à battre en retraite à son tour pour rentrer au camp, une troupe nombreuse de Kabyles, qui se sont adroitement défilés derrière les cultures, coupe la retraite à nos chasseurs. M. DE LA TOUR, sabre à la main, enlève sa section et s'élance à la baïonnette pour passer sur le corps à l'ennemi. La mêlée s'engage; le lieutenant DE LA TOUR, renversé à terre, foulé aux pieds, a la jambe fracassée d'un coup de feu tiré à bout portant. Deux compagnies du bataillon accourent heureusement à temps pour dégager la section, et rapportent au camp le brave officier, dont la blessure nécessite l'amputation.

Le lendemain, au petit jour, la colonne se met en marche; dès les premiers coups de fusil, les nouvelles carabines de nos chasseurs font merveille et tuent les Kabyles derrière leurs retranchements de pierre sèche; des feux de salve atteignent même de nombreux groupes ennemis postés à 900 mètres. A 11 heures, toutes les crêtes sont occupées; le général Blangini forme trois colonnes d'assaut pour enlever les villages des Guechtoulas. Le 5e bataillon forme la colonne du centre. Après avoir fait canonner les villages par les

obusiers, le général donne le signal de l'assaut. Malgré la résistance des Kabyles, qui sont au nombre de 8,000, les colonnes enlèvent rapidement la position et en chassent l'ennemi. Les villages sont livrés aux flammes; le lendemain, on commençait à couper les oliviers et les arbres fruitiers, lorsque les Guechtoulas vinrent implorer l'aman. Suivant sa promesse, le général Blangini avait fait religieusement respecter le marabout de Sidi-Abd-er-Rhaman.

Après avoir été se ravitailler le 30 mai à Dellys, la colonne pénètre le 2 juin chez les Flittas, dont certains contingents ont prêté main-forte aux Guechtoulas, et sont en retard pour payer l'impôt. A l'aspect de nos soldats, les Flittas abandonnent toute velléité de révolte, payent leur impôt, se soumettent à l'amende dont on les frappe.

Les opérations terminées, la colonne était dissoute, et le 5[e] bataillon de chasseurs à pied était envoyé à Blidah.

De son côté, le général de Saint-Arnaud rassemble sa colonne à Bougie, que les Kabyles serrent de près. Le 15 mai, il fait faire une reconnaissance chez les Beni-Mimoun par les deux compagnies de chasseurs du 5[e] bataillon, qui ont avec l'ennemi un petit engagement où elles ont 6 hommes blessés. Le 16, le général se porte sur le territoire des Barbachas, maîtres d'une grande partie de la vallée de l'Oued-Amazin, et le traverse sans rencontrer une grande résistance. Le 21 mai, il pénètre chez les Beni-Sliman; la 1[re] compagnie du 5[e] bataillon est à l'avant-garde, la 2[e] compagnie à l'arrière-garde. Vers 7 heures du matin, la fusillade s'engage et devient de plus en plus vive à mesure qu'on avance. A 9 heures, la colonne s'arrête en face d'une crête boisée, défendue par des retranchements en pierre sèche, qui semblent fortement occupés. La 1[re] compagnie du 5[e] met sac à terre, et, appuyée par une compagnie d'élite du 12[e] de ligne, enlève au pas de course un premier retranchement. Un nouvel élan amène nos chasseurs sur un second retranchement parallèle au premier et situé un peu en arrière. Après celui-là il faut encore en enlever deux autres avant d'arriver au pied de la crête boisée. Pendant que le goum prononce un mouvement tournant, le général de Saint-Arnaud lance pour la cinquième fois la vaillante 1[re] compagnie à l'assaut. Le sous-lieutenant HOCHEDEZ parvient à gagner la crête avec sa section et s'y établit un moment. Les Kabyles reviennent en masse et font pleuvoir une pluie de balles sur nos chasseurs. Le sous-lieutenant HOCHEDEZ est tué d'une balle à la tête; auprès de lui tombe le sergent COSTA. La section, sans chefs, se replie en bon ordre sur la 2[e] section,

établie sur un petit mamelon. Là, tombe mortellement frappé le capitaine OLAGNIER; le sergent-major SCHMITZ prend alors le commandement de la compagnie emportant ses morts et ses blessés, se dégageant par de vigoureux retours offensifs, lorsqu'il est trop pressé par les Kabyles; le sergent-major SCHMITZ sauve sa compagnie, qui est recueillie par le 12e de ligne. Le capitaine OLAGNIER, le sous-lieutenant HOCHEDEZ, le sergent COSTA, tués; 14 chasseurs tués ou grièvement blessés, telles étaient les pertes de la 1re compagnie du 5e bataillon de chasseurs à pied. A ce moment la fusillade éclate derrière les Beni-Sliman; c'est la colonne de Sétif qui arrive. Pris entre deux feux, les Kabyles sont rapidement dispersés.

Jusqu'au 10 juin, la colonne tombe successivement sur les Guifser, les Beni-Abdallah et autres tribus insoumises qui viennent tour à tour demander l'aman. Le 12 juin, les colonnes se séparent et les deux compagnies du 5e bataillon de chasseurs à pied s'embarquent le 27 juin à Bougie, pour aller rejoindre à Blidah le reste du bataillon.

Insurrection des Zibans. — Prise de Zaatcha.

Les tribus du Zab étaient gravement mécontentées par une surtaxe de 25 à 40 centimes sur les palmiers des oasis qui venait de leur être imposée. Les cercles de Batna et de Biskara s'agitent bientôt, un grand nombre de tribus refusent même l'impôt. Un ancien khalifat d'Abd-el-Kader, Bou-Zian, qui était venu demander asile aux habitants de Zaatcha, exploite facilement la situation et prêche la guerre sainte, en proclamant que les défenseurs de Zaatcha feront œuvre aussi méritoire qu'un pèlerinage sacré à la Mecque, en résistant aux chrétiens. Un coup de main manqué sur Bou-Zian met le feu aux poudres. Un grand nombre d'habitants des oasis voisines se joignent à ceux de Zaatcha et en organisent sérieusement la défense.

Située à une journée de marche de Biskra, c'était une forteresse bâtie sur une éminence perdue au milieu d'une forêt de 70,000 palmiers. Outre Zaatcha, l'oasis contenait encore deux grands villages : à l'Est, Lichana; à l'Ouest, Farfa. De nombreux canaux arrosaient les jardins entourés de murs et formaient, avec les chemins creux, un inextricable réseau autour de la place. C'était là une première

et sérieuse ligne de défense. La deuxième ligne était constituée par un fossé profond, de 7 mètres de largeur, entourant complètement la dachera (forteresse). Une enceinte bastionnée et crénelée, bordée de maisons percées de meurtrières, formait la troisième ligne de défense. La place était abondamment pourvue de vivres et de munitions, et défendue par une troupe fanatisée par son chef, habile et farouche. Le siège de Zaatcha allait être une opération sérieuse et difficile.

A la nouvelle de l'insurrection, le général Herbillon rassemblait à la hâte sa divison à Batna. Le 5e bataillon de chasseurs à pied, appelé de Blidah par dépêche, y arrivait le 28 octobre. La colonne expéditionnaire, qui s'était ensuite concentrée à Biskra, est divisée en deux brigades, sous les ordres des colonels Dumontet et Carbuccia. Le 5e bataillon de chasseurs à pied reste sous les ordres directs du général Herbillon.

Le 6 octobre, la colonne part de Biskra et vient camper le lendemain de bonne heure à un kilomètre au Nord de l'oasis. La vue se repose sur cette mer de verdure; elle s'étend plus loin sur l'oasis de Tolga vers l'Ouest et à l'Est vers celle de Bou-Chougran, que la colonne vient de traverser.

Pendant l'établissement du camp, le général Herbillon reconnaît rapidement le terrain et donne à quatre compagnies du 5e bataillon de chasseurs, les 1re, 5e, 7e et 8e, l'ordre d'enlever immédiatement une zaouïa, située sur la lisière de l'oasis et pouvant servir de base à nos attaques. Il fait appuyer et garder les flancs des chasseurs par des compagnies d'élite de la légion étrangère. Quelques coups d'obusiers sont tirés d'abord; ils restent sans réponse. Le général donne alors le signal de l'attaque. Malgré une vive fusillade, elle est rapidement enlevée, la zaouïa. Emportés par leur ardeur, les chasseurs poursuivent l'ennemi et s'élancent à sa suite dans les jardins. La lutte s'engage, terrible, difficile; cachés derrière les murs, les Arabes ne cèdent le terrain que pied à pied. Chaque jardin devient une forteresse à l'assaut de laquelle nos chasseurs, dispersés par petits groupes, se lancent avec fureur, mais en éprouvant des pertes sensibles. Tour à tour sont frappés : le sous-lieutenant DE SAINT-AMAND, de la 7e compagnie, blessé; le lieutenant BONNET, commandant la 1re compagnie, tué; le sergent-major LAJUS, qui en est à sa quatrième blessure depuis qu'il est en Algérie; le sous-lieutenant NÉE-DEVAUX, de la 8e compagnie, blessé. Le capitaine APLY, de cette compagnie, déjà blessé à l'épaule, ne s'arrête que lorsqu'il a la cuisse traversée par une balle.

Les sergents MORLAAS et MAIGNIEN, le fourrier BLOT, tombent mortellement atteints. La situation devient très critique; éparpillé de tous côtés, le bataillon n'est pas soutenu. Le capitaine DUPLESSIS fait alors sonner la retraite. Elle se fait lentement, pied à pied, mais nos pertes s'augmentent encore. Toujours au premier rang, l'adjudant D'AVOUST est tué d'une balle à la tête. Les Arabes veulent enlever à nos chasseurs son cadavre sur lequel on se bat avec rage; mais les ennemis sont trop nombreux, quelques hommes tombent sur le corps de l'adjudant; il faut céder au nombre. Exapéré, le chasseur JANNEROD, de la 1re compagnie, revient en quelques bonds jusqu'au cadavre du pauvre D'AVOUST, dont il rapporte le sabre en s'écriant : « C'est toujours ça de sauvé, ils n'en feront pas un trophée ! »

Enfin, le bataillon se rallie dans la zaouïa et écarte à coups de fusil les Arabes qui veulent nous y poursuivre. Nos pertes ont été cruelles : un officier, un adjudant, trois sergents et dix-huit chasseurs ont été tués; trois officiers, deux sous-officiers et trente-trois chasseurs sont blessés.

La 6e compagnie, qui vient d'arriver, occupe la zaouïa; le reste du bataillon retourne au camp pour se remettre des fatigues du combat.

D'après la gravité de ce premier engagement, on peut s'attendre à une résistance désespérée de la part des défenseurs de Zaatcha. Le général Herbillon fait ouvrir des tranchées pour s'emparer des jardins de l'oasis; on chemine lentement. La 6e compagnie du 5e bataillon s'empare, le 10 octobre, d'un grand jardin; le lendemain, le capitaine DE CARGOUET, avec les 5e et 6e compagnies, enlève par surprise un nouveau jardin. Quelques instants après, l'ennemi, qui a fait un vigoureux retour offensif pour le reprendre, est repoussé avec pertes par nos chasseurs.

Les troupes étaient sur pied nuit et jour; leur fatigue était extrême; les premiers renforts demandés par le général Herbillon arrivent fort heureusement avec le colonel de Barral, pour aider un peu nos troupes et apporter quelque soulagement à leurs fatigues.

Le 20 octobre, jugeant qu'un siège régulier demanderait trop de temps, le général, après avoir franchi la première ligne de défense, se décide à brusquer les opérations par un assaut. Pendant que le bataillon de turcos et les 7e et 8e compagnies du 5e bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant BOURBAKI, culbutent les contingents du village de Lichana, accourant à la défense de Zaatcha, la colonne d'assaut, formée par la légion étrangère et

la 6e compagnie du 5e bataillon (lieutenant MASSE), rencontre devant elle une résistance désespérée qui la force à reculer. La 6e compagnie couvre la retraite de la légion et reprend par une charge à la baïonnette, qui lui coûte 2 tués et 2 blessés, une de nos tranchées dans laquelle les Arabes s'étaient déjà établis.

Le général Herbillon se décide alors à investir la place en règle; en attendant l'arrivée des renforts, on pousse activement les travaux d'approche.

Le 31 octobre, le général part en reconnaissance avec les 5e, 6e, 7e et 8e compagnies du 5e bataillon de chasseurs, 100 chevaux et une section de montagne, et tombe près du marabout de Sidi-Rouag, sur une masse de 6 à 7,000 nomades, qui viennent faire parler la poudre au secours de Zaatcha. Les carabines de nos chasseurs maintiennent l'ennemi à bonne distance et nous évitent des pertes cruelles.

Le 8 novembre, le colonel CANROBERT amène d'Aumale une colonne de renfort qui apporte malheureusement le choléra dans les rangs du corps expéditionnaire. Les opérations continuent néanmoins avec la plus grande activité; on n'attend plus pour agir d'une façon définitive, que de nouveaux renforts qui arrivent le 15 novembre; le 8e bataillon de chasseurs à pied (commandant BRAS-DE-FER) en fait partie. Le même jour, le lieutenant DEBOUT, du 5e bataillon de chasseurs, est mortellement frappé dans la tranchée.

Les tribus hostiles tiennent la campagne et tentent à tout moment de se porter au secours des défenseurs de l'oasis. Dans la nuit du 15 novembre, le général Herbillon apprend qu'un fort rassemblement d'Arabes est campé près de l'oasis d'Ourla, à 20 kilomètres de Zaatcha. Il part immédiatement avec une colonne composée de deux brigades. On arrive en face de l'ennemi. Pour l'attaque, le 8e bataillon de chasseurs à pied est à la colonne de gauche et le 5e bataillon à la colonne de droite. L'ennemi, surpris, se retire en désordre dans l'oasis; nos chasseurs, déployés en tirailleurs, se lancent vigoureusement à sa poursuite. Nous nous emparons de 10,000 moutons, 2,000 chameaux, des tentes et des bagages de l'ennemi.

Le 17, la 2e compagnie du 5e chasseurs (capitaine CAMBRIELS) vient compléter le bataillon.

A la vigueur avec laquelle les travaux d'approche sont menés, à l'énergie de la résistance des défenseurs de la place, on sent que la lutte décisive sera terrible.

Le 24, les Arabes de Bou-Zian font une sortie désespérée, tom-

bent sur nos tranchées défendues par deux compagnies du 8e bataillon de chasseurs, qui les repoussent énergiquement et les obligent à rentrer dans la place. Le capitaine DELMAS, l'adjudant DE LACOTRE, sont mortellement frappés; 4 chasseurs du 8e sont tués. D'un autre côté, les Arabes font en même temps irruption dans un jardin occupé par un poste de la 7e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, et lui enlèvent un homme. La 8e compagnie, conduite par le sous-lieutenant NÉE-DEVAUX, à peine remis de sa blessure, les chasse de cette position après un engagement assez vif, dans lequel le 5e compte 4 tués et 9 blessés. La sortie a été tellement acharnée, que les femmes arabes elles-mêmes ont pris part au combat.

Le lendemain, trois brêches ayant été jugées praticables, l'assaut est résolu. Le 26 novembre, d'après les ordres du général Herbillon, trois colonnes d'assaut s'organisent sous les ordres des colonels CANROBERT, de Barral et DE LOURMEL. Une partie du 5e bataillon de chasseurs forme la tête de la colonne d'assaut du colonel CANROBERT; le 8e bataillon, celle de la colonne DE LOURMEL. Le commandant BOURBAKI, avec une quatrième colonne comprenant le reste du 5e chasseurs à pied, opère, par un mouvement tournant, l'investissement de toute la partie de la ville qui n'est pas entourée par nos ouvrages. Les troupes de réserve, sous les ordres des colonels Dumontet et Jolivet, se préparent à appuyer l'attaque.

Au dernier moment, alors qu'on n'attendait plus que le signal de l'assaut, le général Herbillon envoie chercher les chasseurs du 5e bataillon qui sont à la colonne CANROBERT. Les Arabes, paraît-il, menacent d'attaquer notre camp. Le colonel se sépare à regret de ses anciens chasseurs, mais garde à la tête de sa colonne d'assaut 25 d'entre eux, commandés par le lieutenant LIOTET et le sergent GAUTÉ.

Cependant, au fracas de l'artillerie qui vient de canonner terriblement les brêches, succèdent un calme et un silence solennels. La carabine dans les mains, la baïonnette au bout du canon, nos chasseurs sont prêts à bondir. Tout à coup, au signal donné, les trois colonnes s'élancent à la fois. En avant! Le fossé est rapidement franchi, malgré la pluie de balles et de mitraille qui s'abat sur nos vaillants soldats. Les colonnes CANROBERT et DE LOURMEL couronnent les crêtes avec un élan tel, que les défenseurs n'ont pas le temps de sortir de l'intérieur de leurs maisons, d'où ils dirigent sur nous un feu très violent. La colonne de Barral, arrêtée par un éboulement, gravit les décombres sous une grêle de projectiles,

chasse les Arabes devant elle à la baïonnette, et, renversant tout sur son passage, donne bientôt la main aux deux autres colonnes qui sont déjà arrivées sur la place.

Mais la lutte n'est pas terminée; de toutes parts, les balles pleuvent drû comme grêle; il faut enlever les maisons une par une. C'est la guerre de rues, la guerre d'escalade contre un ennemi fanatisé, énivré par l'odeur de la poudre si chère aux Arabes. On arrive bientôt devant une tour d'où part un feu d'une violence inouïe; on sent que l'âme de la résistance est là; Bou-Zian y est réfugié avec 150 de ses plus braves et attend courageusement la mort et la sème autour de lui. Une pièce de montagne est amenée pour battre en brèche ce réduit, tous les servants en sont tués. Deux sacs à poudre éclatent sans résultat; ce n'est qu'au troisième qu'un pan de mur s'écroule. Nos chasseurs se précipitent aussitôt, et, malgré la fusillade, pénètrent dans l'intérieur et massacrent les défenseurs. Le sergent GAUTÉ, un des vingt-cinq braves du 5ᵉ qui représentent si dignement leur bataillon dans cette lutte sanglante, saisit un Arabe qui se fait remarquer par la blancheur de ses vêtements; un des chefs du goum reconnait Bou-Zian. Le général, auquel on annonce cette prise importante, ordonne de le fusiller et de lui trancher la tête.

Quatre heures durant on s'était battu de maison en maison; 800 cadavres ennemis jonchaient le terrain. Parmi les 25 chasseurs du 5ᵉ bataillon qui accompagnaient le lieutenant LIOTET, 3 furent tués, 5 blessés. Le sergent GAUTÉ fut décoré de la Légion d'honneur. Le 8ᵉ bataillon comptait 6 tués et 12 blessés, parmi lesquels le capitaine HURVOY, qui, atteint d'une balle au front, n'avait cessé de donner le meilleur exemple par son sang-froid et son intrépidité; la figure couverte de sang, il ne voulut se laisser panser que lorsque tout fut terminé. Le sous-lieutenant LEVAILLANT, officier d'entrain et d'une grande énergie au feu, fut blessé à la jambe gauche.

La colonne BOURBAKI avait eu pendant le combat une telle attitude et un tel entrain, que les auxiliaires de Bou-Zian furent dispersés sans pouvoir lui porter secours.

Toutes les troupes avaient noblement fait leur devoir; aussi, dans son rapport au Ministre, le général en chef s'exprimait en ces termes : « Nos zouaves, nos vieilles troupes d'Afrique, les 5ᵉ et 8ᵉ bataillons de chasseurs à pied, ont soutenu leur belle réputation; l'on ne saurait dire ce que valent de pareils soldats, conduits par des chefs aussi intrépides! »

Et pour terminer :

« L'armée d'Afrique vient d'écrire de son sang une nouvelle page à l'histoire militaire, à la gloire de nos armées. Je ne puis donner la liste de tous ceux qui se sont distingués dans une aussi longue série de combats; il faudrait, pour ainsi dire, dresser le contrôle nominatif de toutes les troupes. »

» Au milieu de la journée, tout était fini; il ne restait plus que des vainqueurs et des ruines. Le reste de la soirée et toute la journée du lendemain furent consacrés à raser la place. On voulait détruire à tout jamais ce foyer de résistance, et on avait raison. Lorsque sauta en l'air, avec un fracas épouvantable, le minaret de la mosquée de Zaatcha, l'armée poussa un long cri de joie. La chute de l'édifice, du haut duquel avaient si longtemps retenti contre nous d'implacables malédictions, annonçait la fin de ce siège meurtrier qui nous avait coûté, sur un effectif qui varia de 4,000 à 7,000 hommes, plus de 1,500 tués ou blessés. » (Paul GAFFAREL.)

Après avoir achevé la destruction de Zaatcha, la colonne rentra, le 29 novembre, à Biskra, où le choléra sévissait avec violence.

Le 1er décembre, on reprend la route de Constantine; mais le 6, en arrivant à Ksour, le général Herbillon envoie le colonel CANROBERT, avec une colonne composée des 5e et 8e bataillons de chasseurs à pied, de deux bataillons de zouaves, du 8e de ligne et de trois escadrons de cavalerie, pour opérer dans le Hodna et parcourir les tribus chez lesquelles on a remarqué le plus d'agitation pendant le siège de Zaatcha. Après une expédition de douze jours sans qu'elle ait à tirer un seul coup de fusil, la colonne rentre à Batna le 23 décembre.

Expédition de l'Aurès. Prise de Narah.

Les insurgés de Zaatcha s'étaient réfugiés chez les tribus turbulentes de l'Aurès, qui déclarèrent bientôt ne plus vouloir payer l'impôt.

L'Aurès est un massif montagneux composé de cinq contreforts se réunissant à un nœud central. Le 25 décembre, le colonel CANROBERT part de Batna avec sa colonne pour aller pacifier cette contrée et en chasser les réfugiés de Zaatcha. S'emparer des hau-

teurs du nœud central pour descendre de là vers les vallées, tel est le plan du colonel CANROBERT.

Le 26 décembre, la colonne gravit les sommets de l'Aurès et débouche dans la vallée de l'Oued-el-Abdi. Les premières tribus que nous traversons protestent de leur fidélité et nous apportent l'impôt; mais, le 29 décembre, à peine campés en face de Narah, les habitants viennent attaquer insolemment nos grand'gardes.

Véritable nid d'aigle, Narah est bâtie sur des hauteurs abruptes à 500 mètres au-dessus du cours de l'Oued-el-Abdi; d'un accès extrêmement difficile, elle est défendue par une enceinte garnie de tours crénelées.

Le colonel CANROBERT se décide à frapper un grand coup pour terrifier les tribus de l'Aurès. Le manque d'artillerie dans sa colonne ne lui permettait pas d'entreprendre un siège méthodique, la saison était avancée, nous étions engagés dans une vallée peuplée de tribus hostiles qui n'attendaient qu'un signal pour tomber sur la colonne. Il était donc nécessaire de s'emparer de Narah par un vigoureux coup de main. Dans ce but, le colonel CANROBERT prit les dispositions suivantes : Après avoir dépassé Narah comme s'il voulait continuer à descendre la vallée de l'Oued-el-Abdi, il campe le 4 janvier au-dessous de la ville. Si le coup de main tenté ne réussit pas, la colonne doit continuer sa route par le col de Tezinto Zoughat, qui fait communiquer Narah avec la vallée parallèle de l'Oued-el-Abiod, située de l'autre côté de la chaine. Pendant la nuit, la colonne revient en silence sur ses pas et arrive bientôt sous la ville endormie, formée en trois colonnes d'attaque qui doivent converger sur la position. Le 5 janvier, à 4 heures du matin, nos trois colonnes s'ébranlent à la fois. A la tête de celle de droite, commandant DE LAVARANDE; la 6ᵉ compagnie du 5ᵉ bataillon de chasseurs précède un bataillon de zouaves. Les autres compagnies du 5ᵉ sont à la colonne de gauche, commandée par le colonel Carbuccia. Le colonel CANROBERT marche avec la colonne du centre, commandée par le commandant BRAS-DE-FER, du 8ᵉ, dont le bataillon forme la tête de colonne. La colonne Carbuccia gravit péniblement les escarpements qui sont devant elle, mais arrive malgré tout en position à 6 heures du matin. L'avant-garde de la colonne de droite (6ᵉ compagnie du 5ᵉ bataillon), atteint les portes de Narah sans que sa présence soit remarquée. Au signal donné, elle se précipite brusquement dans la place et y prend pied, pendant que la colonne du centre escalade rapidement les hauteurs, repousse les Arabes réveillés par l'attaque générale et

franchit le mur d'enceinte. Les habitants de Narah défendent leurs maisons une à une, mais, écrasés par l'élan de nos troupes, enfumés dans leurs demeures, ils s'enfuient hors de la place et vont tomber sous les sabres de nos cavaliers et sous les baïonnettes de la compagnie d'avant-garde de la colonne de gauche (capitaine BOCHER, du 5e bataillon), qui les refoule dans la place, où elle pénètre en même temps qu'eux. A 8 heures du matin, nous étions maîtres de la ville, dont tous les défenseurs étaient tués, pris ou dispersés.

A 4 heures du soir, Narah, le nid d'aigle, n'était plus qu'un monceau de ruines.

Le 8e bataillon, qui comptait 5 tués et 15 blessés, s'était comporté d'une façon remarquable. Le colonel CANROBERT tint à lui exprimer tous ses éloges, et s'adressant à son chef, M. BRAS-DE-FER : « Commandant, lui dit-il, venez que je vous félicite, votre bataillon a tous les honneurs de la journée; dites bien à ces braves gens que vous commandez combien je suis content d'eux ». Il citait à l'ordre du jour : au 8e bataillon, les capitaines DE BRAUER et HURVOY; le lieutenant VIRET et le sergent VEINGUERTNER, entré le premier dans la place; au 5e bataillon, le lieutenant NATTIER; le sergent GAUTÉ; le capitaine DE CARGOUET; l'adjudant LAJUS; le caporal BOURRUST et le sapeur PONS qui, entouré par cinq arabes, s'en défit à coups de baïonnette, après une lutte acharnée dans laquelle ce brave soldat reçut quatre coups de yatagan.

La prise de Narah eut un grand retentissement; c'était le complément de celle de Zaatcha. Les tribus de l'Aurès, consternées par le coup de main du colonel CANROBERT, accoururent de toutes parts faire leur soumission et payer les taxes et les amendes qui leur furent imposées.

La colonne expéditionnaire continuait pendant quelques jours encore sa campagne dans l'Aurès et rentrait à Batna le 16 janvier pour y être dissoute.

An mois de mai, les 8e et 5e bataillons de chasseurs à pied recevaient l'ordre de rentrer en France, après dix années de belles campagnes noblement accomplies. Ces deux bataillons emportaient, en quittant la terre africaine qu'ils avaient si généreusement arrosée de leur sang, des ordres du jour glorieux portés à la connaissance de toute l'armée d'Afrique.

Le reste de l'année 1850 se passa pour l'Algérie dans un repos presque complet, à peine troublé par quelques actes d'insubordination sévèrement réprimés.

Le 27 décembre, le 9e bataillon de chasseurs à pied quittait à son tour la terre d'Afrique pour rentrer en France, après sept ans huit mois et quatorze jours de campagne. Pendant les deux dernières années de son séjour en Algérie, il fut cruellement éprouvé en 1849, au camp de Misserghin, par le choléra, qui lui enlevait le commandant VALLOIS, son chef, le sous-lieutenant MARX et 89 hommes.

Expéditions de l'année 1851.

Il n'y avait plus de bataillons de chasseurs en Algérie, mais les généraux de l'armée d'Afrique ne tardèrent pas à demander et à obtenir l'envoi de nouveaux bataillons pour remplacer ceux qu'ils avaient perdus. Le 4e bataillon de chasseurs à pied (commandant CAPRIOL DE PÉCHASSANT), s'embarquait le 17 décembre à Port-Vendres, débarquait à Oran et arrivait le 19 janvier 1851 à Tlemcen.

L'état pour ainsi dire permanent de désordre et d'anarchie des fractions de l'empire du Maroc qui bordaient notre frontière de l'Ouest réagissait d'une manière fâcheuse sur nos tribus. La surveillance en était difficile, et pour les protéger, nos colonnes étaient obligées de tenir continuellement la campagne.

Une des tribus marocaines, les Draer des Beni-Snassen, multipliait ses brigandages et ses incursions sur notre territoire. Le général DE MAC-MAHON se lance à sa poursuite le 22 avril avec une colonne dont fait partie le 4e bataillon de chasseurs à pied, l'atteint au-delà de la frontière et lui inflige un châtiment sévère. La colonne rentre ensuite à Tlemcen le 26 mai, après avoir rétabli les communications un instant interrompues entre cette ville et Nemours.

Expédition de la petite Kabylie. — Bou-Bargla.

Le Sud de l'Algérie était un refuge assuré pour nos ennemis les plus fanatiques qui travaillaient sourdement notre autorité et formaient ces orages terribles qui, éclatant à l'improviste sur les confins du Tell, ébranlaient la fidélité de nos tribus récemment soumises.

Au printemps, un de ces agitateurs apparaît soudain dans la

petite Kabylie. Bou-Bargla, l'homme à la mule, prêche la guerre sainte et réunit autour de lui un grand nombre de tribus rebelles.

Le 2e bataillon de chasseurs à pied (commandant PURSEL), qui vient de débarquer le 5 avril à Stora, part le 5 mai pour rejoindre la colonne du général de Saint-Arnaud, qui doit opérer contre Bou-Bargla. Le 8 mai, la colonne part de Milah, descend la vallée de l'Oued-Kébir, dont elle atteint l'embouchure le 14, après les trois affaires très chaudes des 11, 13 et 14 mai. Après deux jours de repos, le général de Saint-Arnaud reprend sa marche vers le Sud, culbute sur son passage les Beni-Amrou, les Beni-Foughal, les Beni-Ouarrez-Eddin, dans les combats des 19, 20, 26 et 27 mai. Après avoir été se ravitailler à Djidjelli, le général se porte vers l'Oued-Mansourah, après quelques engagements, dont un assez sérieux le 13 juin; il revient à Djidjelli le 16, en repart le 18 pour l'Oued-Kébir, livre les combats des 24 et 26 juin et se dirige ensuite vers Collo.

Tous les premiers jours du mois de juillet sont marqués par des combats heureux pour nos armes; ils ont pour résultat la soumission des Djebala, des Beni-Meslem et des Méchat. Bou-Bargla, battu de tous côtés, disparaît dans les montagnes; l'insurrection est étouffée.

Le 24 juillet, la colonne expéditionnaire rentrait à Constantine.

Dans cette campagne de quatre-vingts jours, le 2e bataillon de chasseurs avait fourni une marche presque continue de 700 kilomètres et avait assisté à vingt-six engagements, qui lui avaient coûté 62 hommes tués, blessés ou enlevés par l'ennemi, mais dans lesquels il avait su se faire hautement apprécier. Aussi, le général de Saint-Arnaud félicitait-il ce bataillon de ce beau début qui l'avait placé de pair avec les vieux régiments africains.

Après l'expédition du général CAMOU contre Bou-Bargla, qui avait reparu dans la région située entre Sétif et Bougie, le reste de l'année s'écoula dans un calme à peu près complet. Mais dans la province d'Oran le choléra sévit d'une cruelle façon sur nos troupes pendant l'été. Le 4e bataillon de chasseurs paya une large part de tribut à ce terrible fléau, car il perdit près de 150 des siens, parmi lesquels le capitaine adjudant-major SCHLINKER, le capitaine MARTIN, les lieutenants PARENT et OFFRET et le docteur HOYEM.

Campagnes de l'année 1852.

Au printemps de l'année 1852, les désordres recommençaient sur notre frontière du Maroc, dans les environs de Lalla-Marghnia. La remuante tribu marocaine des Beni-Draër avait apporté le pillage et l'assassinat chez nos tribus des Ouled-Mellouk. Une colonne est formée le 9 mai à Lalla-Marghnia, sous les ordres du général Montauban, commandant la subdivision de Tlemcen. Elle se compose du 4e bataillon de chasseurs à pied, de trois escadrons de chasseurs d'Afrique, d'un escadron de spahis et d'une section d'obusiers de montagne. Le soir même, elle se dirige sur M'nasseb-Kiss; il s'agit en effet de tomber sur les Beni-Draër, de les bousculer à l'improviste dans la plaine de Trifa (Maroc) et de les razzier d'importance. Par une marche de nuit, la colonne arrive à quelque distance de Sidi-el-Azouz. Pendant que la cavalerie s'y porte rapidement et rejette dans la plaine tous les contingents qu'elle rencontre, le 4e bataillon de chasseurs à pied et l'artillerie, placés le long du ravin qui s'étend vers M'nasseb-Kiss, écrasent de leurs feux les Arabes qui sont rejetés de ce côté par la cavalerie. Le 4e bataillon de chasseurs est vivement félicité pour sa brillante conduite. Il reste en observation à Lalla-Marghnia, et après un séjour à Tlemcen, va rejoindre le 11 mai à M'nasseb-Kiss la colonne qui, après avoir continué ses opérations chez les Beni-Draër, doit opérer maintenant au Souk-el-Arba, chez les Beni-Snassen. L'action commence au milieu d'un épais brouillard qui finit bientôt par se dissiper; le 4e bataillon, en colonne double, refoule les charges de la cavalerie arabe et repousse énergiquement une nouvelle attaque dirigée sur notre convoi par les Beni-Snassen vaincus, qui viennent peu après demander l'aman. Le 19 juin, après un dernier combat heureux contre les Arabes de Si-el-Mékir, la colonne rentre à Tlemcen.

Expédition de la Kabylie du Djurjura.

Après s'être caché quelque temps dans le Djurjura, le chérif Bou-Bargla s'était montré vers le milieu de janvier dans la vallée de l'Oued-Sahel et s'était emparé du village d'Aguemoun; mais il

avait été repoussé par le général Bosquet et s'était réfugié sur le territoire difficile des Zaoua.

Vers la fin du printemps, le général Randon, gouverneur général de l'Algérie, donne l'ordre d'investir la Kabylie du Djurjura, où les foyers d'insurrection sont nombreux.

Un corps d'investissement est aussitôt formé. Le général DE MAC-MAHON part de M'silah avec 7,000 hommes. Le 1er bataillon de chasseurs à pied, qui vient d'arriver de France, est placé à la 1re brigade (général Paté), qui doit observer la vallée de l'Oued-Sebaou, dans la petite Kabylie, pendant que la 2e brigade (général d'Aurelles), opérera dans la vallée de l'Oued-Sahel. Après des travaux de routes préparatoires, la colonne expéditionnaire qui vient de recevoir sa deuxième division pénètre dans la Kabylie de Collo, pour aller attaquer le Chérif Bou-Seba, qu'elle trouve établi le 21 mai chez les Ouled-Aouat, dans la forte position du contrefort de l'arête principale qui sépare la vallée de l'Oued-Kébir du territoire des Beni-Aïcha. La position, abordable seulement par ses deux extrémités, est couronnée par quatre villages, et couverte en avant par un profond ravin, dont les flancs sont garnis de broussailles inextricables.

Le général DE MAC-MAHON fait attaquer la droite par le général d'Autemarre; le général Bosquet attaque par la gauche. Le 2e bataillon de chasseurs à pied, à la tête de la colonne d'Autemarre, s'élance sur les villages, les enlève vigoureusement et pousse devant lui les fuyards, qui sont enveloppés par les deux colonnes d'attaque. Nos chasseurs relancent les Kabyles jusque dans les bois et ravins environnants, en leur infligeant des pertes très sensibles. Le 31 mai, le corps expéditionnaire bat encore les Kabyles de la tribu des M'chat, et pousse jusqu'à Collo, que sa tête de colonne atteint le 4 juin. Au combat contre les M'chat, le 28 mai, le 2e bataillon de chasseurs protège la retraite de la division; les compagnies s'échelonnent. La 4e compagnie, qui est en flanc-garde sous le commandement du sous-lieutenant PIFFARD, repousse énergiquement les charges répétées des Kabyles, et ne se retire que lorsque toute la division est hors de portée des fusils. Pendant la marche, la 4e, harcelée par les rebelles, perd un de ses hommes, le chasseur VINCENT; le caporal LECESNE ne veut pas abandonner le corps d'un brave aux mains de l'ennemi; il le charge sur ses épaules et l'emporte ainsi jusqu'à la queue de la colonne. Dans ce combat, le 2e a perdu 1 chasseur tué et 11 blessés.

A la nouvelle de l'insurrection de la subdivision de Bône, les

opérations, loin d'être interrompues, sont poussées avec la plus grande vigueur. Le 2e bataillon de chasseurs à pied se fait remarquer par son entrain aux combats du 13 juin chez les Beni-Saaks et du 17 sur le Djebel-Gouffi, où, malgré une résistance très vive, il enlève les positions défendues par de nombreux obstacles naturels. Le 19 juin, les tribus viennent faire leur soumission au général DE MAC-MAHON. Le pays pacifié, la colonne expéditionnaire rentre à Constantine le 2 juillet.

Insurrection du cercle de Guelma.

Cependant, la révolte venait aussi d'éclater dans le cercle de Guelma et le camp des travailleurs d'Aïn-Souda. Le 12 juin, à Feldjel-Foul, un détachement de bûcherons militaires, composé du sergent LEFÈVRE, du caporal POMMIER, de 8 chasseurs du 2e bataillon et de 8 soldats d'autres corps, assailli à la pointe du jour par 3 ou 400 Beni-Salah, se défend vaillamment en se retirant sur Barral. Le sergent, le caporal et les chasseurs ROUVERON, GUYOT, SIREDÈS et DENIS sont tués; les chasseurs ARPAILLÈS, BONNEL, PÉTRAUD, FERRÉ, et les soldats d'autres corps qui n'avaient pas succombé dans la lutte, arrivent à Barral, après avoir fait chèrement payer aux Beni-Salah la mort de leurs camarades. Ces braves furent tous décorés pour leur belle conduite et leur énergie.

Le 1er bataillon de chasseurs à pied fait partie de la colonne du colonel Tourville qui doit aller châtier les rebelles. Elle les bat complètement le 13 juin à Akbet-el-Zeitoun, et escalade le 14 la forteresse naturelle de Kef-el-Ask, où le chasseur PELLETIER, du 1er bataillon, mérite, par sa bravoure, d'être cité à l'ordre du jour de l'armée : « Le premier de tous, il atteint le sommet des pentes occupées par l'ennemi, et, par son exemple, enlève et entraine sa compagnie. »

Le 2e bataillon de chasseurs, à peine rentré à Constantine, repart le 4 juillet avec le général DE MAC-MAHON, qui rejoint le général d'Autemarre le 11 juillet à Tamatinat, et se met le lendemain à la poursuite des rebelles, qui émigrent vers le village tunisien de Calah. La cavalerie seule est engagée et ramène tous les émigrés. L'infanterie arrive enfin compléter l'action, après une marche de vingt-trois heures, par le temps le plus chaud de l'année. Après un jour

de repos, la colonne se remet en marche vers le Nord, atteint les Beni-Salah déjà réfugiés sur le territoire tunisien et leur inflige une sanglante leçon.

La défection du chérif de Laghouat, Ben-Salem, amène un commencement de révolte, rapidement étouffé par le général Yusuf. Mais le caïd Mohamed-ben-Abdallah soulève de nouveau les tribus de Laghouat, se met en complète révolte et s'apprête à une résistance opiniâtre. Deux colonnes se forment pour l'attaquer. Le 1er bataillon de chasseurs à pied est attaché à la colonne de réserve de l'expédition. La marche combinée des trois colonnes amène la soumission des rebelles.

Campagnes de l'année 1853.
Expédition de la Kabylie des Babors.

Rentré à Bône le 19 novembre, le 2e bataillon de chasseurs à pied, décimé pendant quatre mois par le typhus, reçoit l'ordre de rentrer en France et quitte l'Algérie le 17 février 1853, emportant un ordre du jour très brillant, où le général DE MAC-MAHON retrace les combats auxquels a pris part « cette troupe d'élite ».

Le 3 mars, le 7e bataillon de chasseurs à pied (commandant PISSONNET DE BELLEFONDS) débarquait à Philippeville et se rendait directement à Constantine pour prendre part à l'expédition qui se préparait contre la Kabylie des Babors. Les territoires insoumis et non encore visités de ce pays donnaient asile aux agitateurs, qui renouvelaient sans cesse leurs prédications et entraînaient dans des tentatives de soulèvement les tribus à peine soumises du Djurjura.

Le gouverneur général de l'Algérie (général Randon) prend le commandement du corps expéditionnaire réuni le 13 mai près de Sétif. Le général DE MAC-MAHON en commande la 1re division, le général Bosquet la 2e, dont la 1re brigade (colonel Vinoy) comprend le 7e bataillon de chasseurs à pied.

Le 18 mai, le corps expéditionnaire part de Sétif à 7 heures du matin et campe le 19 à l'Oued-Drouatt, sur la limite des pays insoumis. Le 20, le général Bosquet, emmenant avec lui un bataillon et demi de zouaves, un bataillon du 68e et le 7e bataillon de chasseurs à pied, enlève et incendie sous les yeux des Kabyles, maintenus à distance par les armes de précision de nos chasseurs à pied,

les villages des Beni-Tizi, situés sur les sommets élevés du Takoutch.

Le 21, le corps expéditionnaire se dirige sur Tizi-Sakka. Le 7e bataillon de chasseurs d'avant-garde parvient vers 9 heures au col des Beni-Tizzi et aperçoit sur la crête, entre les ravins et les rochers, un rassemblement considérable de Kabyles. Arrivé à bonne portée de fusil, le gouverneur général fait mettre sac à terre aux chasseurs à pied, qui se déploient en tirailleurs et commencent le feu. La justesse et la rapidité de leur tir ne tarde pas à ébranler l'ennemi. Aussitôt le 1er bataillon du 2e zouaves se précipite en avant et gravit la position, suivi de quelques compagnies de chasseurs à pied. Ce mouvement est tellement impétueux, que les Kabyles s'enfuient devant nos troupes qui escaladent les hauteurs escarpées de la position sur laquelle l'aigle du 2e zouaves flottait quelques instants après, aux cris mille fois répétés de : Vive l'empereur ! Pendant ce temps, une compagnie du 7e bataillon de chasseurs et un détachement du génie, engagés dans le village de Tannavin, étaient vivement pressés par une multitude de Kabyles. Le bataillon du 68e accourt les dégager et repousse vigoureusement l'ennemi, qui laisse plusieurs cadavres entre nos mains. Après neuf heures de marches et de combats dans un pays tourmenté, difficile, la colonne, qui n'a fait que deux lieues dans sa journée, établit enfin son camp à 3 h. 1/2. Le combat du 21 coûtait au 7e bataillon de chasseurs à pied 1 homme tué et 3 blessés.

Le lendemain, la division Bosquet se porte en deux colonnes au milieu des villages des Beni-Tizzi, situés dans la haute vallée de l'Ighzen. L'ennemi, après quelques heures de combat, s'enfuit par les ravins du contrefort de Trarist. Les villages sont brûlés, les jardins dévastés, les oliviers et arbres fruitiers coupés au pied. Les Beni-Tizzi et les tribus environnantes, terrifiés, viennent faire leur soumission.

Le 4 juin, les deux divisions opérèrent leur jonction sur la rive droite de l'Oued-Agrioun.

La deuxième période de la campagne se continue sous une pluie battante. Les tribus kabyles, pour pénétrer chez lesquelles la colonne expéditionnaire est obligée de faire ses chemins, viennent successivement demander l'aman. En Kabylie, « les routes sont les rênes du gouvernement », aussi nos troupes se mettent à l'œuvre et entreprennent la route stratégique qui doit faire communiquer le port de Djidjelli avec Constantine.

Le 13 juin, la campagne terminée, le corps expéditionnaire est

dissous; le 15 du même mois, le 7e bataillon de chasseurs à pied rentrait à Bône.

Le 3 octobre, le général Montauban, avec une colonne dans laquelle sont comprises quatre compagnies du 4e bataillon de chasseurs, sous les ordres du capitaine GAUTHIER, pousse une pointe jusqu'aux frontières du Maroc, et, vers le Sud, jusqu'aux sources de la Tafna, chez les Beni-Snous. Le 8 octobre, la colonne rentre à Tlemcen.

Vers la même époque, les Beni-Idder ayant formé le projet d'enlever le lieutenant-colonel Robert, commandant supérieur du cercle de Djidjelli, pendant qu'il faisait une tournée administrative, le général DE MAC-MAHON organise le 31 octobre, à Fedjel-Arba, une forte colonne expéditionnaire de deux brigades, pour étouffer dans son germe cette tentative d'insurrection.

Le 7e bataillon de chasseurs à pied est placé à la 1re brigade (général de Serre). Le 1er novembre, la colonne campe à Bezzerga, où les tribus ayant pris part au complot viennent protester de leur soumission. Après avoir infligé des amendes aux coupables et changé plusieurs chefs de tribus, le général DE MAC-MAHON continue pendant onze jours une véritable tournée politique. La colonne était ensuite dissoute, et le 7e bataillon de chasseurs à pied regagnait Bône le 12 juillet.

Création des bataillons de chasseurs à pied, de 11 à 20, et du bataillon de chasseurs de la garde.

Par décret impérial du 22 novembre 1853, le nombre des bataillons est porté de dix à vingt, et le nombre des compagnies dans chaque bataillon de huit à dix, les 9e et 10e compagnies devant toujours constituer le dépôt.

La circulaire ministérielle du 3 janvier 1854 réglait tous les détails de cette nouvelle organisation et prescrivait le dédoublement des dix anciens bataillons pour concourir à la formation des dix nouveaux. Les bataillons devaient ensuite être reconstitués à dix compagnies, au moyen de détachements tirés des corps d'infanterie.

Voici quelle fut la composition des nouveaux bataillons de chasseurs à pied, avec l'indication des anciens bataillons ayant servi de noyau à leur formation.

NUMÉROS des BATAILLONS nouveaux	DATE de la FORMATION	BATAILLONS AYANT SERVI de noyau	CHEFS DE BATAILLON COMMANDANT
11e	2 février 1854	6e	NIEPCE.
12e	1er février 1854	5e	LENORMAND DE BRETTEVILLE.
13e	23 janvier 1854	3e	PONSARD.
14e	3 février 1854	7e	BORDAS.
15e	15 janvier 1854	1er	COLIN.
16e	15 janvier 1854	10e	ESMIEU.
17e	13 janvier 1854	4e	DOUAY.
18e	28 janvier 1854	9e	DE JOUENNE D'ESGRIGNY D'HERVILLE.
19e	23 janvier 1854	8e	CAUBERT.
20e	15 janvier 1854	2e	CAMBRIELS.

Le bataillon de chasseurs à pied de la garde impériale, créé par décret en date du 1er mai 1854, sous le commandement du commandant CAMBRIELS, portait à vingt et un le nombre des bataillons de chasseurs à pied. Ce nombre sera même de vingt-trois pendant la guerre de Crimée, par suite de la création, par décret du 14 août 1885, des 21e et 22e bataillons, sous le commandement des commandants LIAN et COURREICH. Un décret, en date du 19 avril 1856, licenciait ces deux bataillons, qui reversaient leurs contingents dans les autres bataillons de chasseurs à pied.

La nouvelle organisation n'amena aucun changement notable dans la tenue des chasseurs à pied. Ils avaient toujours la tunique à plis, le pantalon large avec molletières en cuir, le shako à plumes de coq. Le manteau à rotonde en toile vernie était remplacé par un collet à capuchon très long, pouvant abriter à la fois l'homme et son équipement. Quant à l'armement, les chasseurs avaient reçu une nouvelle carabine à tige, dite modèle 1846-53, rayée, pourvue d'une hausse à curseur, graduée jusqu'à 1,200 mètres.

A peine créés, les nouveaux bataillons de chasseurs à pied allaient rapidement ajouter de nouveaux exploits aux annales glorieuses de l'armée, déjà si bien remplies par leurs devanciers.

On avait objecté jusqu'alors que les chasseurs à pied n'avaient d'utilité qu'en Algérie, dans les guerres d'embuscade et de partisans; les campagnes de Rome et de Crimée, et plus tard celles d'Italie, allaient prouver que dans la guerre de siège comme en

rasc campagne, nos chasseurs à pied sauraient maintenir intacte, sinon augmenter, la belle réputation militaire qu'ils s'étaient créée dans les campagnes difficiles de la conquête de l'Algérie.



CHAPITRE III

L'EXPÉDITION DE ROME DE 1849

> « Les chasseurs à pied rendirent de signalés services au siège de Rome. »
> (Amiral Bouet-Willaumez.)

Causes de la guerre. — Premières opérations; attaque brusquée. — Siège de Rome. Prise de Rome.

Causes de la guerre.

Le pape Pie IX, chassé de sa capitale et réfugié dans les états du roi de Naples, ayant demandé l'assistance des puissances catholiques pour le rétablissement de son autorité temporelle, la France seule répondit à son appel.

Au mois de mars 1849, un corps expéditionnaire, composé d'une division à trois brigades, fut organisé et placé sous les ordres du général Oudinot, commandant en chef, et du général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, commandant les troupes. A la 1re brigade (général Mollière) était attaché le 1er bataillon de chasseurs à pied (commandant de Marolles).

Premières opérations. — Attaque brusquée.

La division s'embarque le 22 avril à Marseille et à Toulon, et débarque à Civitta-Vecchia le 25 du même mois. Le 28, elle se met en marche sur Palo, occupé la veille par le 1er bataillon de chasseurs à pied; le lendemain, elle campe à Castel di Guido, d'où part une reconnaissance, reçue à coup de fusil par les avant-postes romains : les hostilités étaient commencées.

Le 30 avril, la division arrive sous les murs de Rome, qu'elle doit attaquer brusquement; sa route est éclairée par le 1er bataillon de chasseurs, qui se déploie en tirailleurs, bouscule les avant-postes ennemis, et, par un feu bien ajusté, couvre la marche de la brigade Mollière jusqu'au pied des remparts. Mais là, par suite du mauvais choix du point d'attaque, nos troupes se heurtent à des obstacles imprévus. La mitraille, un feu de mousqueterie terrible, partis des remparts, forcent le général Oudinot à donner l'ordre de battre en retraite sur Maglianella. Adjoint à la brigade Levaillant et placé à l'extrême arrière-garde, le 1er bataillon de chasseurs à pied soutient seul, jusqu'à 3 heures du matin, le feu des Romains; aide à dégager d'un chemin creux deux pièces de canon dont les attelages avaient été tués, et permet à la brigade de terminer l'évacuation complète des 250 blessés de la journée. Le 1er mai seulement, dans la matinée, le 1er bataillon rallie le camp de Maglianella, où l'on enterre les morts.

De Palo où il avait rétrogadé, le corps expéditionnaire, complété par l'arrivée de la brigade de Chadeysson, reprend sa marche en avant le 11 mai, et va camper le 12 à la Maglianella.

Siège de Rome.

Le siège régulier de Rome allait commencer. La défense en était énergiquement dirigée par le triumvirat Mazzini, Garibaldi et Avezzanna, qui gouvernait alors la ville de Saint-Pierre.

Le 3 juin, à 2 h. 1/2 du matin, la brigade Mollière, à la tête de laquelle se trouve le 1er bataillon de chasseurs à pied, enlève la villa Pamphili, le couvent de San Pancrazio, les villas Corsini et Valentini. L'ennemi, partout surpris et mis en fuite par nos chasseurs, laisse entre nos mains 150 prisonniers, plusieurs officiers et le drapeau d'un régiment. Ce fut une affaire sérieuse; on sonna le toscin à Rome, les remparts se couvrirent de monde, et une troupe imposante vint occuper la villa Corsini. Plusieurs officiers supérieurs des troupes romaines furent tués, et d'après le dire des prisonniers, ils n'eurent pas moins de 1,200 hommes hors de combat. Ce résultat fut redevable principalement au feu meurtrier des chasseurs du 1er bataillon. Le couvent de San-Pancrazio que, par la suite, l'ennemi essaya constamment de nous reprendre, parce qu'il servait de point d'appui à nos attaques, fut solidement occupé par le 1er bataillon de chasseurs à pied.

A la même heure, une compagnie détachée de ce bataillon, appuyée par deux bataillons du 13[e] léger et du 13[e] de ligne, attaque résolument, enlève le Ponte-Molle et organise rapidement la défense d'une tête de pont provisoire sur la rive ennemie du Tibre, après avoir infligé des pertes sensibles aux Romains. Cette compagnie concourt ensuite à faire sauter les ponts de Salaro, Momentano et Mannolo sur l'Anio.

Le 4 juin, à 11 heures du soir, la tranchée était ouverte contre la place.

Le lendemain avait lieu la mémorable affaire de San-Pancrazio, où le 1[er] bataillon de chasseurs à pied repoussait victorieusement les sorties violentes de l'ennemi. A partir du 8 juin, sur la demande du général Vaillant, commandant l'artillerie et le génie du corps de siège, les chasseurs à pied fournirent tous les jours une compagnie de garde aux tranchées. « Les chasseurs à pied, dont la carabine portait les balles avec tant de précision, rendirent de grands services. La compagnie qui, chaque jour, était mise à la disposition des officiers commandant l'artillerie et le génie à la tranchée, contribua à protéger efficacement nos travaux. Les meilleurs tireurs, placés dans des positions choisies, forcèrent très souvent l'artillerie ennemie à cesser son feu et à fermer ses embrasures par des sacs à terre ». *(Journal des opérations de l'artillerie.)*

Les travaux d'approche avaient été activement poussés; le siège tirait à sa fin, le moment décisif approchait. Dans la nuit du 20 au 21 juin, on prend d'assaut les bastions n[os] 6 et 7.

Le 28 juin, le 2[e] bataillon de chasseurs à pied (commandant PURSEL) vient compléter le corps expéditionnaire et prendre une large part aux derniers travaux de siège. Une compagnie de ce bataillon prenait le 29 sa première garde de tirailleurs aux tranchées, auprès de celle du 1[er] bataillon de chasseurs.

Le 30 juin, on s'empare, après un assaut victorieux, du bastion n° 8, dans lequel on prend 7 pièces de gros calibre, et où les Romains se font massacrer à la baïonnette. Le 3 juillet, pendant la nuit, la porte San-Pancrazio est enlevée par une colonne d'infanterie, à la tête de laquelle marchait une compagnie du 2[e] bataillon de chasseurs à pied.

Des pourparlers s'engagent alors pour la reddition de la place; mais les négociations traînent en longueur, et au moment où la capitulation se signait, les Italiens invectivaient encore nos soldats. « Si vous voulez recommencer la danse, leur criait gouailleusement un chasseur à pied en frappant sur sa carabine, les violons sont prêts. »

Prise de Rome.

Le 4 juillet, vers midi, la porte del Popolo était occupée, et le soir, à 5 heures, l'armée française entrait dans Rome, un mois après la prise de la villa Pamphili.

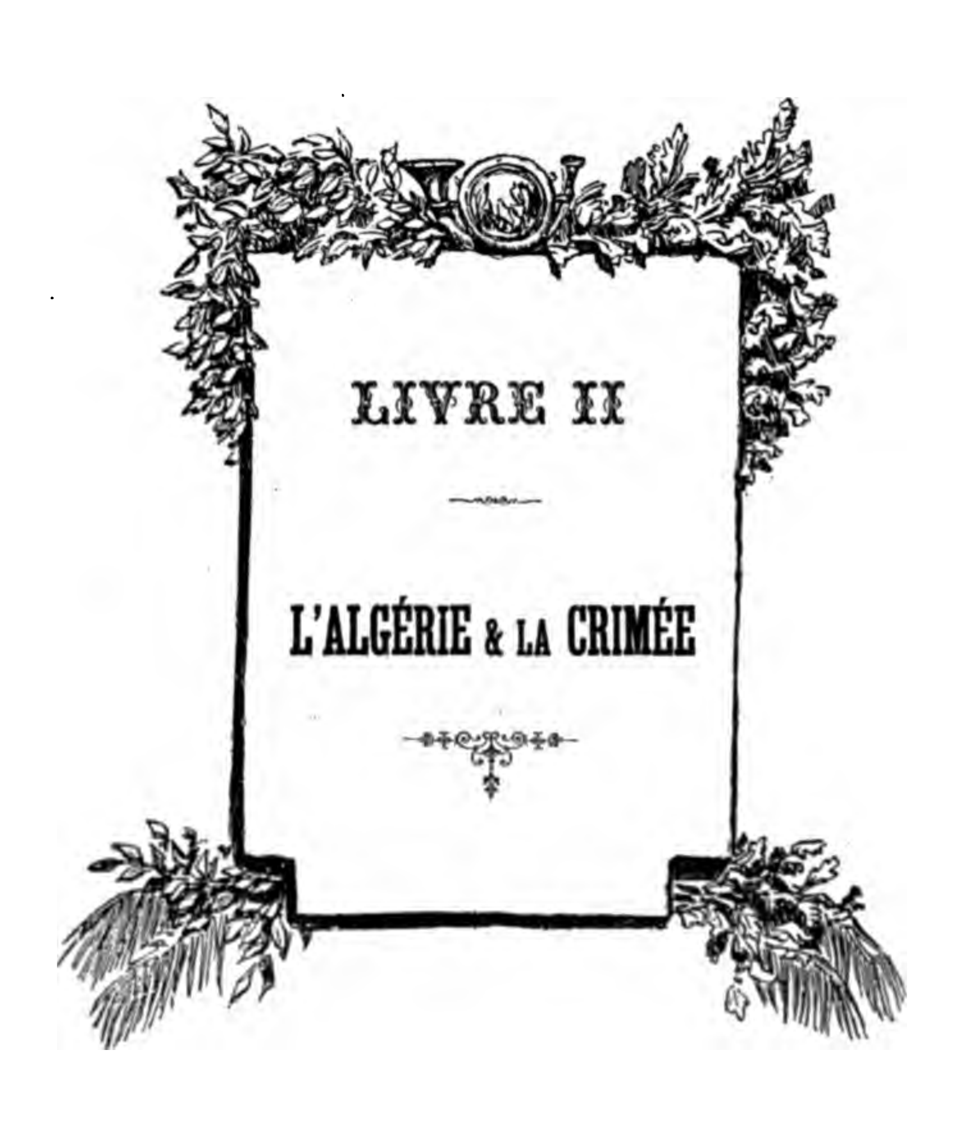
Une partie de l'armée romaine suivit Garibaldi dans le Transtevère, où il ne put être atteint par la 1re division lancée à sa poursuite.

Le corps d'occupation de Rome fut alors organisé; les deux bataillons de chasseurs à pied qui avaient pris part à la conquête romaine y furent attachés. Le 1er bataillon demeura dans les Etats romains jusqu'au mois de décembre 1850. Après avoir rayonné d'abord dans les environs de Rome, puis dans le Transtevère, où le 10 février 1851, le lieutenant VERSINI fut tué d'un coup de poignard, le 2e bataillon de chasseurs à pied quitta le corps d'occupation le 21 mars 1851 pour se rendre en Algérie.

Les 7e, 10e, 20e, 2e et 6e bataillons de chasseurs à pied se succédèrent par la suite dans le corps d'occupation jusqu'à l'année 1870. S'ils n'eurent pas d'ennemis à combattre ni de faits de guerre à accomplir, sauf au combat de Mentana, du 3 novembre 1867, auquel le 2e bataillon prit une très brillante part et perdit 6 blessés, ils ne se signalèrent pas moins par de nombreux actes de courage, par leur discipline constante, par leur brillante tenue, et laissèrent en Italie un souvenir vivace et une admiration profonde pour l'arme des chasseurs à pied.






LIVRE II
L'ALGÉRIE & LA CRIMÉE

CHAPITRE PREMIER

LA CRIMÉE

Les premiers qui s'avancent sont les Français, troupe d'élite formée dans l'île de France, dans ce pays riche et fertile... Après eux vient l'escadron des Anglais, les Anglais excellent à lancer des traits... Un même esprit fait mouvoir toutes ces flottes, un même nœud les enchaîne au succès de la grande entreprise. (Le Tasse, *Jérusalem délivrée*, chant Ier.)

Causes de la guerre. — Départ du premier détachement de l'armée d'Orient; Gallipoli; Varna; la Dobrutscha. — Expédition de la Baltique; prise de Bomarsund. — La Crimée; débarquement d'Oldfort; bataille de l'Alma. — Marche sur Sébastopol; débuts du siège. — Organisation des compagnies de francs-tireurs. — Combat de Balaclava. — Bataille d'Inkermann; continuation du siège. — Hiver 1854-55. — Les tirailleurs aux tranchées. — Nouvelle organisation de l'armée d'Orient. — Nouvelle organisation du service des chasseurs à pied. — Les Ouvrages Blancs et le Mamelon Vert. — Sortie du 22 mars; deuxième bombardement. — Prise de l'ouvrage du 2 mai. — Le général Canrobert reprend le commandement de sa division; le général Pélissier commandant en chef. — Expédition de Kertch. — Attaque des ouvrages russes du cimetière. — Prise des Ouvrages Blancs et du Mamelon Vert. — Assaut du 18 juin. — Bataille de la Tchernaïa ou de Tracktir. — Assaut de Sébastopol; prise de Sébastopol; fin de la guerre. — Traité de Paris.



Causes de la guerre.



L'AMBITION séculaire de la Russie en Orient n'avait pas été satisfaite en 1841, la mer Noire n'était pas encore devenue le lac russe rêvé par Pierre le Grand; le czar Nicolas Ier surveillait avec un soin jaloux la succession de « l'homme malade » comme il désignait le sultan; il fit même des ouvertures à l'Angleterre pour hâter cette succession. Le cabinet de Londres, qui craignait de voir s'augmenter encore la puissance déjà formidable de la Russie en Orient, rejeta ses ouvertures. La question des « lieux saints », habilement écartée, faillit mettre un instant le feu aux poudres. La situation devient cependant de plus en plus tendue, et la conférence de Vienne ne peut amener aucune entente entre les puissances européennes au sujet de la question d'Orient.

Le 8 octobre 1853, la Porte somme la Russie d'évacuer les principautés danubiennes, où ses troupes se sont installées depuis le 3 juillet; elle appelle en même temps les flottes de la France et de l'Angleterre dans le Bosphore. Cette démonstration navale n'empêche pas la campagne du Danube, pendant laquelle Omer Pacha tient les Russes en échec. Malgré cela, la France et l'Angleterre sont indécises. Enfin, le 30 novembre, à la nouvelle de la destruction de la flotte turque à Sinope, elles somment la Russie d'évacuer les principautés danubiennes avant le 30 avril 1854. Le cabinet de Saint-Pétersbourg répond à cet ultimatum par une fin de non-recevoir; la guerre est alors déclarée. Par la convention de Londres du 10 avril, les deux puissances alliées s'engageaient à défendre « le trône du sultan ».

Départ du premier détachement de l'armée d'Orient. — Gallipoli, Varna, la Dobrutscha.

La création d'un premier corps expéditionnaire avait déjà été décidée. Commandé par le maréchal de Saint-Arnaud, il était

composé de deux divisions. La première (général CANROBERT), comprenait à sa 1re brigade (général Espinasse) le 1er bataillon de chasseurs à pied (commandant TRISTAN-LEGROS); à sa 2e brigade (général Vinoy), le 9e bataillon de chasseurs (commandant NICOLAS-NICOLAS). La deuxième division (général Bosquet), comptait à sa 2e brigade (général Bouat) le 3e bataillon de chasseurs à pied (commandant DUPLESSIS). Ces deux divisions commençaient leur embarquement le 19 mars, à destination de Gallipoli. Dans les premiers jours de mai, le prince Napoléon, avec la troisième division de réserve, 1re brigade, 19e bataillon de chasseurs à pied (commandant CAUBERT), rejoignait le corps expéditionnaire qui s'organisait peu à peu, et recevait dans le courant du mois la 4e division (général Forey), dans laquelle se trouvait à la 1re brigade le 5e bataillon de chasseurs à pied (commandant LANDRY DE SAINT-AUBIN).

Pendant leur séjour à Gallipoli, nos troupes avaient été employées à des travaux d'aménagement du camp et à l'organisation des voies de communication. Tout était alors incurie et apathie profonde dans ce pays; aux environs même de Constantinople, le service de la voirie semblait totalement inconnu; aussi, nos soldats s'en vengeaient-ils à la gauloise. Témoin, les inscriptions burinées dans les pierres de la route par les chasseurs du 19e bataillon d'avant-garde pendant la marche de la 3e division sur Constantinople, et qui précédaient la colonne pour rendre les chemins carossables. « Route impériale n° 1. Train de plaisir de Saint-Cloud à Constantinople, en touchant à Gallipoli », ou : « A la mémoire de l'activité turque, morte en couches d'une route inachevée ! Le 19e bataillon de chasseurs à pied éploré. »

Le 11 juin, le maréchal de Saint-Arnaud transportait la base des opérations de Gallipoli à Varna, de façon à pouvoir opérer sur le flanc gauche des Russes, s'ils continuaient leur marche en avant.

Au commencement de juillet, le choléra faisait ses premières apparitions au camp de Varna. Depuis bientôt deux mois qu'on s'y trouvait, on était encore indécis en haut lieu sur le plan de campagne à suivre. Pour mettre fin à cette inaction fâcheuse pour le moral des troupes, le maréchal fit annoncer une expédition dans la Dobrutscha, par les trois premières divisions du corps expéditionnaire. La 1re division commença son mouvement le 21 juillet. Dès le début, le choléra fait de nombreuses victimes parmi nos troupes déjà épuisées par les exhalaisons pestilentielles des marécages de la contrée. En une semaine, le 1er bataillon de chasseurs

perdait son commandant, M. TRISTAN-LEGROS, 4 officiers et 114 sous-officiers et chasseurs. Le 9e bataillon, aussi éprouvé, perdait le capitaine GUINET, le lieutenant BOURGADE et 128 sous-officiers et chasseurs. Nos troupes sont tellement décimées, que le retour sur Varna est décidé. Après une douloureuse retraite de vingt jours, le corps expéditionnaire de la Dobrutscha rapporte au camp le choléra qui sévit alors avec une violence rendue plus intense par les chaleurs étouffantes de l'été.

Qui pourrait dire les misères morales et physiques de nos pauvres soldats, mourant foudroyés loin de cette chère patrie qu'ils venaient à peine de quitter ? Ah ! si la mort du soldat qui tombe au champ d'honneur est belle et glorieuse, elle est bien douloureuse pour lui cette autre mort qui le frappe, le décime, sans lui apporter cette suprême auréole de poudre et de fumée, sans cette musique des clairons, des balles et des boulets.

Nos bataillons de chasseurs à pied furent tous bien cruellement éprouvés par le terrible fléau ; pas une plainte, pas une défaillance, pas un murmure, ne trahit chez eux cette tristesse de la mort inutile.

« Nos soldats sont de véritables sœurs de charité ! » écrivait le maréchal de Saint-Arnaud. Ils combattaient le fléau comme ils le pouvaient, à leur manière, par l'abnégation : les valides prodiguaient leurs soins à ceux qui étaient atteints.

Pour ajouter à nos malheurs, le 10 août, uu incendie considérable éclatait à Varna ; les magasins contenant nos approvisionnements pour la guerre étaient devenus la proie des flammes, qui menaçaient de gagner nos magasins de munitions contenant 8,000,000 de cartouches. « Pendant cinq heures, écrivit le maréchal à son frère, nous avons été entre la vie et la mort. Les flammes léchaient les murailles de nos trois magasins à poudre, français, anglais et turc. Les munitions pour toute la guerre étaient là : huit millions de cartouches. Quatre fois j'ai désespéré, j'ai hésité à prendre le dernier parti, faire sonner la retraite, signal du sauve qui peut. Dieu m'a inspiré. J'ai résisté, j'ai lutté, envoyé mes adieux à toi, à tous, et j'ai attendu le saut ! Le vent a changé. Le vide s'est fait à coups de hache, les magasins ont été dégagés. A 5 heures du matin on était maître du feu. »

Les chasseurs à pied peuvent revendiquer une large part du danger que coururent nos troupes en aidant à conjurer le désastre qui nous menaçait.

Cependant, le maréchal voyait avec anxiété que les fièvres pa-

ludéennes venaient de faire à leur tour de nombreuses victimes dans nos troupes; aussi, demandait-il énergiquement à relever le moral de l'armée par un coup de tonnerre. « Le canon des Russes chassera le mauvais air. » C'est ce que demandaient aussi nos vaillantes troupes.

L'Angleterre, elle, voulait ruiner dans la mer Noire la puissance navale des Russes, dont Sébastopol était l'arsenal et l'âme. Il y eut bientôt entente commune entre les alliés, pour transporter le théâtre de la guerre sous les murs mêmes de Sébastopol.

C'est avec joie que, le 25 août, l'armée d'Orient recevait du maréchal de Saint-Arnaud l'ordre d'entreprendre l'expédition de Crimée.

« L'heure est venue de combattre et de vaincre; généraux, chefs de corps, officiers de toute arme, vous ferez passer dans l'âme de vos soldats la confiance dont la mienne est remplie. Bientôt, nous saluerons ensemble les trois drapeaux réunis, flottant sur les remparts de Sébastopol, de notre cri national de : Vive l'Empereur ! »

Avant de s'embarquer, l'armée d'Orient apprenait comme un heureux présage de la future expédition, la prise de la forteresse de Bomarsund, dans la Baltique.

Expédition de la Baltique. — Prise de Bomarsund.

L'Angleterre avait envoyé une flotte formidable dans la Baltique; celle-ci n'avait pu atteindre les vaisseaux russes réfugiés sous le canon de la forteresse de Cronstadt. De l'accord commun des vices-amiraux sir Charles Napier et Parseval-Deschênes, commandant notre division navale dans la Baltique, on résolut d'attaquer et de détruire la forteresse de Bomarsund, qui fermait l'entrée du golfe de Bothnie. Un corps de débarquement de 10,000 Français, sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers, fut embarqué au mois de juillet 1854, sur des transports anglais, et débarqua le 8 août aux îles d'Aland, dont la reconnaissance avait été faite par nos flottes. Le 12ᵉ bataillon de chasseurs à pied (commandant LENORMAND DE BRETTEVILLE) fait partie de l'expédition.

Aussitôt après le débarquement des troupes, la place de Bomarsund est investie, et les travaux du siège commencent dans la nuit du 11 au 12. Le 12ᵉ bataillon de chasseurs à pied protège l'ouverture de la tranchée, résiste aux sorties de l'ennemi et pousse d'audacieuses reconnaissances jusque sous les murs de la place.

Le 14 août, le capitaine CECCALDI, du 12ᵉ bataillon, se trouvant à la tranchée avec sa compagnie de chasseurs, remarque que la tour du Sud ne répond plus à notre feu; il se porte en avant avec sa compagnie pour s'assurer si elle est toujours occupée. Le sous-lieutenant GIGOT s'élance aussitôt, suivi d'une dizaine d'hommes, pénètre résolument dans l'ouvrage par une embrasure de canon et se trouve tout à coup en face du gouverneur qui court sur lui, l'épée haute. Une lutte s'engage entre eux; deux officiers russes accourent au secours de leur commandant. Le sous-lieutenant GIGOT va succomber, lorsque ses chasseurs arrivent à leur tour, le dégagent et mettent ses adversaires hors de combat. Quelques instants après, le reste de la compagnie entrait dans la tour par le même chemin et s'en rendait maître, en faisant aux Russes une trentaine de prisonniers.

Le 15, les batteries françaises ouvrent le feu; le lendemain, le bombardement augmente de violence par suite du tir des canons de nos vaisseaux. Le soir même, la place capitule pour échapper à une destruction complète.

Cette expédition, si heureusement menée, si rapidement terminée, eut pour effet de détruire, avant qu'elle ne fût complètement achevée, une forteresse maritime qui menaçait de fermer à tout jamais l'accès de la Baltique. L'approche de l'hiver, les maladies, obligèrent les alliés à abandonner Bomarsund.

Resté le dernier de toutes les troupes du corps expéditionnaire, le 12ᵉ bataillon de chasseurs à pied s'embarque le 3 septembre sur des transports anglais, et débarque à Cherbourg, après une traversée de vingt jours des plus pénibles.

Pendant cette courte campagne, le 12ᵉ bataillon de chasseurs à pied avait eu 1 officier, le lieutenant NOLFE, et le chasseur BRUNETEAU tués; le capitaine CECCALDI et 22 chasseurs blessés. Il reçut, en récompense de sa belle conduite, cinq croix de la Légion d'honneur, dont une pour le sapeur MAIRE, et seize médailles militaires.

La Crimée. — Débarquement d'Old Fort. — Bataille de l'Alma.

Après avoir fait un choix des hommes les plus valides et réduit les bataillons d'infanterie à l'effectif réel de 600 hommes, le maréchal de Saint-Arnaud fait embarquer, vers la fin d'août, ses quatre premières divisions, formant, avec les troupes d'artillerie et du

génie, un effectif de 29,000 hommes. Il ne pouvait malheureusement, faute de moyens de transport, emmener sa cavalerie, représentée seulement par 200 chevaux dans son corps de débarquement.

La rade de Baltisch, où a lieu l'embarquement, présente un admirable panorama; 172 navires de guerre et transports couvrent la mer en attendant la flotte anglaise qui emporte sur 25 vaisseaux leur armée forte de 22,000 hommes.

Le 7 septembre, la mer Noire est sillonnée par plus de 350 bâtiments qui emmènent vers l'antique Chersonèse le corps expéditionnaire porté à 55,000 combattants, par suite de l'arrivée de la division turque.

Malheureusement, le choléra continue à faire des ravages sur nos bâtiments, frappant nos troupes et nos équipages. A bord du *Bayard,* qui porte le 19ᵉ bataillon de chasseurs, il sévit notamment avec violence. Le service de l'infirmerie est fait par des chasseurs qui se dévouent volontairement; plusieurs d'entre eux obtiennent la médaille militaire, en récompense de leur zèle et de leur abnégation.

Enfin, après une traversée marquée par une violente bourrasque survenue dans la nuit du 12 au 13, les flottes alliées arrivent devant Eupatoria, qui se rend sans résistance. Une reconnaissance de la côte fait choisir comme point de débarquement la plage d'Old Fort, large, parfaitement unie, bordée de pentes qui s'élèvent insensiblement vers l'intérieur.

Le 14 septembre, à 7 heures du matin, les vaisseaux jetaient l'ancre devant la plage, l'escadre française au milieu, les Turcs à gauche, les Anglais à droite. Le débarquement commençait une heure après et se continuait sans relâche jusqu'à la nuit. La quatrième division, moins le 5ᵉ bataillon de chasseurs qui descendait à terre en même temps que les trois premières divisions, avait été simuler une opération dans la baie de la Katcha; elle vint débarquer à son tour le 15 et se plaça en réserve, en arrière des trois premières divisions campées en ordre de bataille.

Les journées des 15, 16 et 17 se passent en préparatifs de départ, et sont employées à tout remettre en bon ordre. Malheureusement, les troupes n'avaient pu trouver, pour faire la soupe, que l'eau salée des grands étangs situés au pied des hauteurs qui bordent la plage; la disette d'eau commençait à se faire sentir, quand fort heureusement l'invention ingénieuse d'un chasseur du 5ᵉ bataillon permet de la combattre en partie. En creusant des trous en terre, à quelques mètres du rivage, le sable laissait filtrer une eau qui,

bien que saumâtre encore, suffisait aux besoins les plus urgents. Le maréchal de Saint-Arnaud fait donner 100 francs de gratification à l'intelligent chasseur qui venait de rendre ce signalé service à l'armée.

Le 19 septembre, le corps expéditionnaire se mettait en marche sur Sébastopol, précédé des 1er et 9e bataillons de chasseurs à pied, formant tête de colonne de l'armée.

A midi, après avoir passé le Boulganak et repoussé les avant-postes de Cosaques qui se replient en tirant quelques coups de feu, les alliés établissaient leurs bivouacs à 8 kilomètres des berges escarpées sur lesquelles 36,000 Russes nous attendaient pour nous barrer la route de Sébastopol. La flotte avait suivi le mouvement de l'armée, naviguant le long de la côte et prête à nous appuyer du tir de ses pièces. L'Alma, dont la largeur n'est pas bien grande, coule dans un lit encaissé au pied des hauteurs abruptes occupées sur la rive gauche par les Russes. Trois villages entourés de verdure étaient situés sur la rive droite ; Tarkanlar en amont, Bourliouk sur la route de Sébastopol, et Almatamack à l'embouchure, en face de l'escarpement à pic qui terminait les positions russes sur la rive gauche ; tel était le champ de bataille de l'Alma.

Dans la soirée du 19, le maréchal de Saint-Arnaud donne ses ordres pour la journée du lendemain. La division Bosquet doit escalader les hauteurs qui se trouvent à la gauche des Russes pour les tourner ; à l'aile gauche, l'armée anglaise, à qui on a réservé l'honneur de porter les premiers coups, doit opérer le même mouvement sur la droite de la position que les divisions CANROBERT et prince Napoléon, et en réserve, la division FOREY, doivent aborder de front sur le centre ; chaque division doit se former par brigades accolées sur deux lignes de colonnes de bataillon ; les divisions de tête, précédées par leurs bataillons de chasseurs à pied.

A 5 h. 1/2, la division Bosquet se met en route, précédée par le 3e bataillon de chasseurs à pied en tirailleurs sur son extrême droite, et franchit l'Alma à midi et demi. Le maréchal de Saint-Arnaud est obligé d'attendre, pour la lancer à l'assaut de la position, que les Anglais, qui sont en retard, soient arrivés sur la ligne de bataille.

Ce retard provoqua même chez les zouaves du 2e régiment une boutade qui est restée légendaire dans l'armée. Ces vieux Africains n'aimaient pas à attendre la lutte, si près de l'ennemi ; pour tromper leur impatience, leur père, le colonel Cler, leur fait faire deux fois le café ; c'était le troisième depuis le matin. Le signal de l'attaque

tardant encore, les chacals se mettent à grogner un peu. Survient le maréchal. « Eh bien ! mes enfants, prenez donc un café en attendant. — Oh ! je sors d'en prendre, répond une vieille barbe. — Très bien ; alors je vous paierai la goutte, mais là-haut, » dit le maréchal en montrant les hauteurs hérissées de baïonnettes russes. Quelques instants après, les zouaves grimpaient les hauteurs de l'Alma en accompagnant les notes empoignantes de la charge, de ces mots que chantent encore nos troupiers :

Il y a la goutte à boire
Là-haut !
Il y a la goutte à boire !

Malgré tous les obstacles, le 3e bataillon de chasseurs à pied, précédant la brigade d'Autemarre, arrivait bientôt à hauteur de la brigade BOUAT, et la division Bosquet tout entière faisait son mouvement tournant. Cette puissante diversion permettait aux 1re et 3e divisions de prononcer leur attaque sur le centre de l'armée russe.

A la tête de la brigade Vinoy, le 9e bataillon de chasseurs se dirige sur la gauche du village d'Almatamack, couvert par une ligne de tirailleurs qui accablent les Russes de leurs balles sûres et bien dirigées. Devant la brigade Espinasse, le 1er bataillon de chasseurs, commandé provisoirement par le commandant MONTAUDON, du 3e zouaves, dignement secondé par le capitaine adjudant-major DUMONT, chassant devant lui les fantassins ennemis par un feu nourri et meurtrier, atteint rapidement la Maison-Blanche. La troisième division se dirige sur le village et le gué de Bourliouk. Les chasseurs du 19e bataillon délogent aussitôt les éclaireurs ennemis, qui abandonnent la rive droite de l'Alma.

Vers 1 h. 1/2, le maréchal envoie le 5e bataillon de chasseurs avec la brigade DE LOURMEL de la 4e division, pour appuyer l'attaque de la division Bosquet, qui charge la gauche russe.

L'armée ennemie, établie sur le coteau du Télégraphe, oppose une résistance énergique à la division CANROBERT ; mais rien ne peut arrêter l'élan de nos troupes. Après une lutte acharnée, les chasseurs à pied des 1er et 9e bataillons arrivent des premiers au Télégraphe, et y plantent le fanion du 1er bataillon. Le porte-fanion tombe foudroyé par plusieurs balles ; d'autres chasseurs grimpent sur les montants du Télégraphe, pendant que de l'autre côté les zouaves du 1er régiment y fixent leur drapeau. Au même instant, le sous-lieutenant Poidevin, du 39e de ligne, y faisait aussi flotter

le drapeau de son régiment. Des cris enthousiastes s'élèvent de toutes parts : « Vivent les zouaves! » crient les lignards. « Vive la ligne! » répondent les zouaves.

A la tête de la 3e division, le 19e bataillon, sans sacs, escaladait résolument les hauteurs qui le séparaient de l'ennemi. Vignes, jardins, haies, tout sert de défense aux Russes et sont successivement enlevés par les chasseurs du 19e, qui atteignent enfin la crête.

Sur notre gauche, les Anglais s'étaient avancés lentement. Ramenés d'abord par les Russes, ils commençaient à gagner du terrain sur eux, lorsqu'écrasés par le feu de l'artillerie française, la gauche et le centre de l'armée russe se mettent en retraite sur Sébastopol, mouvement suivi bientôt par leur droite. Il est alors 4 heures du soir.

Le manque de cavalerie, l'obligation pour l'infanterie de retourner chercher ses sacs qu'elle a été forcée de déposer au bas des hauteurs pour pouvoir en escalader les pentes, ne permettent pas au maréchal de Saint-Arnaud de poursuivre un si beau succès.

A la division CANROBERT, le 1er betaillon de chasseurs avait perdu 23 hommes tués; 7 officiers et 65 chasseurs avaient été blessés. Le 9e bataillon comptait 7 tués et 38 blessés, dont le lieutenant GADAY. A la 3e division, le 19e bataillon avait eu 50 hommes hors de combat; le lieutenant BIGNON avait été grièvement blessé et l'adjudant LAFAGE emporté par un boulet.

Le soir, nos troupes bivouaquaient sur la position, où elles demeuraient deux jours encore pour rendre les derniers honneurs aux morts et évacuer les blessés sur les bâtiments de la flotte.

Marche sur Sébastopol. — Débuts du siège.

Le 23 septembre, les alliés atteignaient la Kaatcha, et le 24, franchissaient le Belbeck, à quelques kilomètres de Sébastopol.

Sébastopol, but de nos efforts, est un port militaire situé dans l'estuaire de la Tchernaïa, à l'un des angles du triangle formé par les monts Sapoune, à l'Est; par les côtes du plateau de Chersonèse au Nord et au Sud et dont le sommet est marqué, à l'Ouest, par le cap du même nom. Sa rade splendide était défendue sur la rive droite par les forts Constantin, Michel et Catherine; sur la rive gauche, par ceux de la Quarantaine, Alexandre, Nicolas et Paul.

Du côté de la terre, la défense de Sébastopol était constituée par une ligne de fortifications dont les points culminants étaient défendus par sept bastions fermés à la gorge et reliés entre eux par des murs crénelés. Sur le flanc Sud-Ouest, la place était couverte par le bastion de la Quarantaine, le bastion central et le bastion du Mât et celui de l'Artillerie; sur le front Sud-Est, qui s'étendait le long de la baie du Sud, le Grand Redan était relié à la batterie de la Pointe, défense de la baie du Carénage, par une ligne de fortifications élevées à la hâte, et flanquée par le Petit Redan et le bastion Korniloff embrassant la tour de Malakoff. Ces différents ouvrages enfilaient les nombreux ravins conduisant à Sébastopol : à l'Ouest, le ravin de la Quarantaine; au Sud, le ravin Sarandinaka ou des Anglais; au Sud-Est, le ravin Voronzoff ou du Laboratoire; entre le Grand Redan et la tour Malakoff, le ravin de Karabelnaïa ou des Docks descendait des monts Sapoune, et plus à l'Est, le ravin du Carénage aboutissait à la baie du même nom en longeant le Petit Redan.

D'une population totale de 40,000 habitants, dont 35,000 marins et soldats, sa défense était dirigée par des officiers énergiques : le vice-amiral Korniloff, dignement secondé par les vice-amiraux Nakimof et Istomine, et surtout par le lieutenant-colonel de Todleben, le Vauban de Sébastopol.

Les forts du Nord ayant été reconnus inattaquables, les alliés se dirigent vers la Tchernaïa, de façon à aller prendre position sur le plateau de Chersonèse, dont les baies de Kamiesch et de Balaclava pourront servir de ports de refuge à nos troupes et de points de ravitaillement à nos armées.

Le 25 au soir, le camp est établi à la ferme Mackensie, où nos soldats ne trouvent à grand peine, pour faire la soupe, que l'eau boueuse et insuffisante de quelques puits déjà taris par les Anglais. Le nom de « Camp de la soif », donné par nos soldats à ce triste gîte, témoigne du séjour pénible qu'ils y firent.

Le lendemain, les troupes alliées descendent dans la vallée de la Tchernaïa et parviennent aux hauteurs boisées des monts Fédioukines, situés à 8 kilomètres à l'est de Sébastopol.

Le même jour, le maréchal de Saint-Arnaud, vaincu par la maladie qui devait l'emporter quelques jours après, remettait le commandement de l'armée d'Orient au général CANROBERT, à l'illustre soldat de nos guerres d'Afrique.

Le 27 septembre, deux compagnies du 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied sont chargées de protéger la reconnaissance du plateau de

Woronzoff; elles rentrent sans avoir éprouvé aucune perte. Le 29, nouvelle reconnaissance, à la suite de laquelle l'armée d'Orient s'établit sur le plateau de Chersonèse pour faire le siège de Sébastopol.

Le 2 octobre, l'armée française est divisée en un corps de siège comprenant les 3ᵉ et 4ᵉ divisions, sous les ordres du général FOREY, qui doit attaquer le front Sud-Ouest de Sébastopol, de la mer au ravin des Anglais, et en un corps d'observation, 1ʳᵉ et 2ᵉ divisions, sous les ordres du général Bosquet, qui s'établit sur les hauteurs qui font face à Inkermann, parallèlement à la route de Woronzoff et au ravin du Laboratoire. Les troupes françaises couvraient leur base de ravitaillement établie dans la baie de Kamiesch. L'armée anglaise, chargée des attaques de droite, devant Malakoff, se ravitaillait à Balaclava, où sa flotte avait jeté l'ancre.

A la 3ᵉ division, la 1ʳᵉ compagnie du 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied, détachée sur une hauteur qui touche au ravin des Anglais, marquait l'extrême droite de la ligne française. Pendant l'établissement de notre camp, les Russes envoient quelques projectiles sur notre front de bandière; un éclat d'obus atteint un vieux soldat décoré, le sapeur FIETTE, du 5ᵉ bataillon de chasseurs à pied.

Le 5 octobre, les généraux Bizot, du génie, et Thiry, de l'artillerie, opèrent la reconnaissance de la place, reconnaissance appuyée par trois bataillons d'infanterie, dont le 5ᵉ chasseurs à pied, qui a un homme hors de combat pendant cette opération à la suite de laquelle les points d'attaque étaient choisis. C'étaient le bastion du Mât pour les Français, le Grand Redan pour les Anglais.

Le 6 octobre, dans une sortie, les Russes mettent le feu à une maison à laquelle on donne le nom de « Maison brûlée », et se retirent après une canonnade insignifiante. Ils renouvellent leur sortie le lendemain, et sont vivement repoussés par les chasseurs du 19ᵉ bataillon et les tirailleurs du 39ᵉ de ligne.

Le 9 octobre, vers 3 heures de l'après-midi, les Russes font une sortie assez importante avec trois bataillons et demi et quatre pièces de campagne. Quatre compagnies du 5ᵉ bataillon de chasseurs à pied s'embusquent dans les vignes auprès de la Maison brûlée, prêtes à bondir sur l'ennemi. Celui-ci débouche bientôt près du plateau. « Allons, mon 5ᵉ bataillon, s'écrie le général CANROBERT, faites-moi rentrer ces gaillards-là dans leurs murs! » A la voix de l'ancien commandant du 5ᵉ, les chasseurs se jettent sur l'ennemi, le forcent à battre en retraite précipitamment, et le

poursuivent avec un tel entrain que le général CANROBERT est obligé d'envoyer son aide-de-camp, le colonel Trochu, pour leur donner l'ordre de s'arrêter. Il était alors 5 heures. Ce court engagement coûtait 2 tués et 2 blessés au 5e bataillon de chasseurs.

A 8 heures, on commençait l'ouverture de la tranchée, un peu en avant de la Maison brûlée, à 900 mètres de la place.

Le 10 octobre, les batteries françaises sortirent de terre; les travaux étaient poussés avec une telle activité, que le 16 elles étaient armées de 50 pièces de canon. Le 17, à 6 h. 1/2 du matin, elles ouvrent contre la place un feu d'une violence inouïe. La terre tremble sous les pieds; l'air est obscurci par une épaisse fumée. Au bout de quelques heures de bombardement, l'explosion de magasins à poudre dans deux batteries françaises permet aux Russes de concentrer leur feu sur les autres batteries, qui cessent la lutte vers 10 h. 1/2. De part et d'autre, les dégâts matériels furent très grands; les ouvrages de l'attaque et de la défense avaient été bouleversés dans cette lutte d'artillerie à laquelle prirent part les vaisseaux alliés.

Le 5e bataillon de chasseurs était tout entier de garde aux tranchées pendant le bombardement du 17; après trente-six heures de peines et de fatigues, il rentrait à son camp avec une perte de 8 blessés, parmi lesquels se trouvait le brave sergent GAUTÉ.

Le 18 octobre, assiégeants et assiégés font des prodiges d'activité pour réparer les dégâts du bombardement de la veille. Nos chasseurs à pied se multiplient en avant des batteries pour repousser les sorties de l'ennemi.

Dans la nuit du 20 au 21, la 5e compagnie du 5e chasseurs, commandée par le lieutenant VERMOT, appuie les voltigeurs du 74e de ligne, qui repoussent une sortie des Russes. Bien que grièvement blessé, le lieutenant VERMOT continue à diriger sa compagnie. Le lendemain, cet énergique officier recevait dans la tranchée un éclat de bombe qui lui brisait la jambe et le poignet, blessures qui nécessitèrent l'amputation des deux membres.

Organisation des compagnies de francs-tireurs.

Quelques jours après, le général CANROBERT organisait, sous le commandement du capitaine CLINCHANT, du 5e bataillon de chasseurs, une compagnie de francs-tireurs pris parmi les meilleurs

tireurs des zouaves et des chasseurs à pied. Ces francs-tireurs avaient pour mission de s'embusquer dans de petits abris placés en avant des batteries françaises, et de tirer uniquement sur les canonniers russes au moment où ils retiraient les portières des embrasures. Ce fut bientôt un honneur dans l'armée d'Orient de pouvoir compter au nombre de ces braves que leurs services firent tellement apprécier dès le début, que le général en chef en organisa bientôt une deuxième compagnie. Pleins de courage, ils étaient aussi de véritables modèles d'abnégation et de dévouement militaire. Pour n'en citer d'ailleurs qu'un exemple, c'est celui de DAVEZAC, sergent au 19e bataillon de chasseurs à pied, qui, mortellement frappé en visitant les postes occupés par ses francs-tireurs, expire en laissant échapper ces nobles paroles : « Ce n'est rien... je meurs pour mon pays. »

Une noble émulation s'était élevée entre les francs-tireurs, zouaves et chasseurs à pied. Un jour, dix hommes tombent successivement frappés dans le même créneau. Le capitaine CLINCHANT donne l'ordre de ne plus mettre personne à cette place trop dangereuse. Un franc-tireur se présente nonobstant pour aller s'y poster. Le capitaine l'arrête et lui défend de sortir de la tranchée. « Mon capitaine, s'écrie-t-il, si vous ne voulez pas me laisser faire, je me fais sauter la cervelle. C'est une affaire d'honneur! Les dix qui viennent de tomber sont dix zouaves; le premier à marcher maintenant, c'est à un chasseur, c'est à moi; pour l'honneur de mon bataillon, il ne faut pas qu'il soit dit que j'aie eu peur d'y aller. » Le capitaine CLINCHANT cède devant cette explosion d'amour-propre. Quelques instants après, notre chasseur était tué. Le poste à ce funeste créneau fut alors définitivement supprimé.

« Un brave tombe, dix se présentent afin d'obtenir l'honorable faveur de le remplacer », dit le général en chef dans un de ses rapports. Les francs-tireurs se couvrirent de gloire pendant les premiers mois du siège; aussi, le général CANROBERT décida-t-il, par la suite, qu'on inscrirait sur leurs états de service ces simples mots, qui valent les plus beaux parchemins : « Faisait partie des francs-tireurs de Sébastopol, du... au... »

Combat de Balaclava.

Sur ces entrefaites, l'armée d'Orient était renforcée par l'arrivée de la 5e division, général LEVAILLANT.

La 1re division, général BOUAT, avec les 1er et 9e bataillons de chasseurs à pied, était envoyée sur les monts Sapoune pour faire partie du corps d'observation.

Le 25 octobre, le 19e bataillon assistait en réserve au combat de Balaclava, pendant lequel nos chasseurs d'Afrique préservèrent d'une destruction complète la brigade légère anglaise du comte de Cardignan.

Le 1er novembre, le corps de siège français ouvrait la troisième parallèle à 140 mètres du bastion du Mât. Les travaux étaient poussés avec une très grande activité, on voulait en finir au plus vite; mais ce n'était pas sans éprouver de nombreuses pertes parmi nos gardes et travailleurs de tranchées. Le 2 novembre, le capitaine GARNIER, du 5e bataillon, était renversé et gravement contusionné dans la tranchée.

Bataille d'Inkermann.

L'armée russe d'opérations n'avait cessé d'inquiéter les troupes alliées par des escarmouches continuelles. Tenu en respect par le corps d'observation français, le prince Menschikoff résolut d'attaquer les alliés par leur droite, où les Anglais ne pouvaient se défendre qu'imparfaitement, à cause de leur petit nombre, et de s'emparer du plateau d'Inkermann.

Une vigoureuse sortie de la garnison de Sébastopol sur nos attaques de gauche devait opérer une diversion favorable au plan du prince Menschikoff, en retenant à la défense de leurs travaux les troupes françaises qui auraient pu se porter au secours des Anglais. Pendant la nuit du 4 novembre, des rumeurs insolites attiraient l'attention de nos troupes de tranchée. Les cloches de Sébastopol sonnaient à toute volée; on entendait au loin des clameurs vagues et sauvages. Sébastopol priait pour ses défenseurs, qui allaient tenter le lendemain un coup décisif contre les assiégeants; la grande voix de son peuple saluait les futurs vainqueurs.

Le lendemain, à la première heure, deux colonnes russes s'avancent sur la droite des Anglais. Le général Soïmonoff sort de la place avec 19,000 hommes, suit le ravin du Carénage, en débouche à l'improviste à 6 heures du matin, culbute les avant-postes anglais et la division Pennefather et arrive bientôt, à la faveur d'un brouillard épais, jusqu'aux tentes de nos alliés. Là, il

est repoussé par la division légère de sir Georges Brown et trouve une mort glorieuse dans le combat.

En entendant le canon sur la droite des Anglais, le général Bosquet prend ses mesures pour se rendre à leur premier appel.

Le 1er bataillon de chasseurs à pied arrive au bruit du combat avec la brigade Espinasse, qui s'établit sur les crêtes jusqu'au Télégraphe, les chasseurs tenant le col de Balaclava.

Avec un bataillon de zouaves, quatre compagnies du 3e bataillon de chasseurs à pied et deux batteries de réserve, le général Bosquet se tient prêt à marcher.

Cependant, les Russes se sont emparés, pour la seconde fois, des batteries des Sacs-à-Terre, et le général de Pawloff, qui vient d'arriver à 7 h. 1/2 avec une colonne du corps d'observation forte de 16,000 hommes, fait une vigoureuse intervention qui force les Anglais à battre en retraite. Nos alliés se décident alors à demander du secours aux Français. La brigade de Bourbaki s'élance aussitôt. D'abord victorieuse, elle est écrasée sous le feu convergent des Russes. Le général Bosquet accourt à ce moment, à la tête des quatre compagnies de chasseurs du 3e bataillon, d'un bataillon de zouaves et d'un bataillon de turcos. La charge sonne de tous côtés. Engagés les premiers, nos chasseurs du 3e se trouvent tout à coup, au tournant d'une batterie, en face d'un bataillon russe qui accourt en sens inverse. Ils se précipitent aussitôt à la baïonnette; la mêlée s'engage. Pendant quelques instants, c'est un corps à corps âpre, sanglant; c'est un concert d'imprécations ardentes; c'est un bruit d'armes étouffant le bruit des clameurs; c'est le combat à l'arme blanche, enfin, où nos chasseurs à pied sont passés maîtres. Le bataillon russe, arrêté d'abord dans son élan, hésite, tourbillonne et s'enfuit la baïonnette dans les reins. Mais le 3e bataillon de chasseurs avait fait des pertes sensibles : le lieutenant GAILLARD DE LAVALDÈRE, qui fut retrouvé la poitrine percée de vingt-deux coups de baïonnette; 2 sous-officiers et 27 chasseurs avaient été tués; les lieutenants AUGIER et OUTHIER, le sous-lieutenant FOLTÊTE, 7 sous-officiers et 74 chasseurs avaient été blessés.

Les zouaves et les turcos suivent les chasseurs à la trace de leur sang. On arrive bientôt au ravin du Carénage. « C'est un véritable abattoir », s'écrie le général Bosquet à la vue des cadavres entassés là. Le nom reste à la batterie des Sacs-à-Terre, qui ne s'appellera plus que batterie de l'Abattoir.

A 11 heures, l'intervention énergique du général Bosquet avait

refoulé les Russes, qui s'enfuyaient en désordre vers Sébastopol, laissant le terrain jonché de 256 officiers et de 10,487 soldats.

Notre général en chef, l'énergique CANROBERT, avait été blessé pendant l'action.

La brigade de Monet, qu'il avait demandée en toute hâte, n'était arrivée qu'à midi sur le terrain et n'avait pu qu'assister à la canonnade finale du combat, pendant laquelle les quatre compagnies de gauche du 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres du commandant CAUBERT, perdent un caporal tué et quelques chasseurs blessés par les balles perdues de l'ennemi.

L'admirable conduite des quatre compagnies du 3ᵉ bataillon faillit passer inaperçue, car le bulletin de la journée n'en faisait pas mention. Cet oubli fut réparé le lendemain même par la lettre suivante adressée par le général CANROBERT, commandant en chef, au commandant TIXIER, de ce brave bataillon :

« Commandant,

» Une omission, que je regrette, s'est glissée dans mon rapport sur la bataille d'Inkermann. Je m'aperçois que je n'ai pas fait figurer, dans les corps qui ont combattu en première ligne dans cette journée si honorable pour nos armes, le 3ᵉ bataillon de chasseurs à pied, dont la vigoureuse attitude et l'entrain y avaient été remarqués à juste titre. Je répare ici cette omission, en rendant hommage à la belle conduite du 3ᵉ bataillon de chasseurs à pied, par cette lettre qui restera dans les annales du corps.

» Signé : *Le général en chef,* CANROBERT. »

Le capitaine adjudant-major CORNULIER DE LUCINIÈRE, qui avait été blessé et avait eu son cheval tué sous lui, fut cité à l'ordre du jour de l'armée d'Orient.

Pendant que se déroulaient les diverses péripéties de la bataille d'Inkermann, l'armée française repoussait énergiquement la sortie faite sur la gauche de ses attaques par le général russe Timofeïef. Sorti de la place avec 3,000 hommes, ce général gagne, à la faveur du brouillard, la pente septentrionale du mont Rodolphe, tourne les batteries nᵒˢ 1 et 2, dont il s'empare, et y encloue 15 pièces de canon. Les deux bataillons opposés à cette attaque sont écrasés et rejetés en arrière. Soutenues par la brigade de la Motterouge, les 1ʳᵉ et 2ᵉ compagnies du 19ᵉ bataillon de chasseurs et quatre compagnies de la légion étrangère s'élancent en avant

et reprennent énergiquement l'offensive. Les 3e et 4e compagnies du 19e joignent bientôt leurs efforts à ceux des deux premières compagnies, et, sous les ordres du capitaine FERMIER DE LA PROVOTAIS, reprennent sur les Russes les deux batteries perdues.

Le 5e bataillon de chasseurs prend les armes au premier appel et s'élance, au pas gymnastique, en tête de la brigade DE LOURMEL. Le général FOREY, qui a précédé la division sur le lieu du combat, retient auprès de lui le 5e bataillon de chasseurs; mais les deux premières compagnies, dispersées en tirailleurs et couvrant en avant la marche de la brigade de Lourmel, sont déjà trop éloignées pour pouvoir être rappelées.

Poursuivant les Russes la baïonnette dans les reins, excité par l'espoir d'entrer dans la place en même temps qu'eux, le général DE LOURMEL n'écoute pas les avis répétés du général FOREY. Nos troupes sont énivrées par un premier succès; enlevées par les mâles accents de la charge, sonnée et battue par tous les clairons et tambours de la brigade, elles arrivent presque sous le feu du bastion de la Quarantaine, où le général DE LOURMEL est mortellement blessé à la tête de ses hommes. A ce moment, un renfort, sorti de la place, tombe sur nos troupes un peu désorganisées par cette charge endiablée et force la brigade, prise en flanc, à opérer sa retraite sous la protection des deux premières compagnies du 5e bataillon de chasseurs à pied, qui brûlent là jusqu'à leurs dernières cartouches. Le général FOREY se porte alors en avant avec le reste du 5e bataillon de chasseurs, dont les feux arrêtent l'ennemi dans son mouvement offensif.

A 2 h. 1/2, tout était terminé.

Le 19e bataillon de chasseurs à pied avait perdu le sergent-major ANCOUSTURE, le sergent GADAY et 12 chasseurs tués; plus quelques blessés, parmi lesquels le lieutenant GARNIER.

Au 5e bataillon, il y avait eu, dans la journée, 4 tués, parmi lesquels le sergent-major SEGUELLA et le sergent DESENCLOS, et 40 blessés, dont 13 restaient aux mains des Russes. Le sergent GUIRAUD, vieux brave décoré en Algérie, succombait à la suite d'une amputation.

Continuation du siège. — Hiver 1854-1855.

Un conseil de guerre des généraux alliés avait décidé que l'assaut de Sébastopol devait être donné le 5 ou le 7 novembre. La

bataille d'Inkermann vint changer le cours des idées; l'assaut fut ajourné et on se contenta pour le moment d'exécuter des lignes de contre-vallation pour mettre nos travaux de siège à l'abri des attaques venant de l'extérieur.

L'hiver approchait. Une pluie fine et glaciale remplissait nos tranchées et les transformaient en fossés bourbeux où nos hommes enfonçaient jusqu'à mi-jambes. Le 14 novembre, un cyclone épouvantable s'abat sur toute la Crimée, ravageant notre camp, enlevant les petites tentes de nos hommes, rasant tout, brisant tout. Les désastres s'étendaient en mer, où les flottes alliées éprouvaient des pertes sérieuses en hommes et en matériel.

Dans le courant du mois de novembre, l'arrivée de la 6e division (général Paté; 6e bataillon de chasseurs à pied, commandant FAUVART BASTOUL), suivie bientôt de la 7e (général Dulac; 17e bataillon de chasseurs à pied, commandant DOUAY), et de la 8e division (général de Salles; 10e bataillon de chasseurs, commandant DE LA BASTIDE) vient apporter un sérieux renfort à l'armée d'Orient, dont l'effectif atteignait 80,000 hommes.

Le temps devenait de plus en plus triste et pluvieux; des brumes épaisses, s'élevant des ravins et de la rade, imposaient aux assiégeants et aux assiégés des trêves tacites, pendant lesquelles la grande voix du canon ne se faisait plus entendre. Pendant une de ces trêves, le 15 décembre, on entend tout à coup éclater une vive fusillade du côté de l'ennemi. Les Russes viennent d'apercevoir le lieutenant DELAHAYE, du 3e bataillon de chasseurs à pied, qui se dirige lentement vers la parallèle la plus rapprochée, sans se soucier des balles qui pleuvent autour de lui. Il s'affaisse tout à coup, mortellement frappé. Le sergent FAIVRE, du 19e bataillon, s'élance aussitôt, et sous un feu des plus violents, le rapporte expirant dans la tranchée. La belle conduite de ce sous-officier fut mise à l'ordre du jour, et la médaille militaire en fut la récompense.

A la suite de l'ouragan, nos troupiers s'étaient mis à consolider leurs petites tentes, qui ne leur promettaient pas un abri bien tutélaire contre les rigueurs de l'hiver qui s'annonçait déjà terrible, avec son cortège de maladies et de souffrances. Ils s'ingénièrent à se creuser des espèces de tanières dans le sol, tandis que d'autres se construisaient des abris en pierre sèche. Dès le commencement de janvier, la neige, cette enveloppe protectrice de la Russie, recouvre le sol d'une épaisse couche blanche; la température s'abaisse de plus en plus, rendue plus glaciale encore par le vent du Nord qui ne cesse de souffler sur le plateau de Chersonèse.

Nos chasseurs à pied se font remarquer par leur discipline, leur courage stoïque qui leur font supporter toutes les souffrances sans murmurer. Les exigences d'un service excessivement pénible les appellent une ou deux nuits sur trois à la garde et aux travaux pénibles des tranchées.

Le combustible a rapidement fait défaut sur le plateau de Chersonèse, faute de quoi on ne peut pas toujours faire la soupe; souvent, en rentrant de garde aux tranchées, nos chasseurs se contentent de conserves et d'un peu de biscuit. Que de souffrances supportées noblement dans ces froides nuits de garde, l'œil et l'oreille continuellement aux aguets, les pieds le plus souvent dans l'eau ou dans la boue!

L'arrivée d'un approvisionnement de peaux de mouton et de capotes à capuchon, dites criméennes, vint apporter un certain adoucissement aux maux si vaillamment supportés par nos troupes de l'armée d'Orient. Le général en chef CANROBERT faisait de fréquentes visites dans nos tranchées, remontant le courage des faibles, réconfortant les forts par de bonnes paroles et des récompenses méritées. Il rendait hommage en ces termes à la constance avec laquelle ces dures épreuves étaient supportées par ses troupes : « L'armée conservera longtemps le souvenir de la journée du 16 janvier. Pendant vingt-quatre heures, la nuit n'a pas cessé de régner sur nos bivouacs; d'épais nuages, inondant l'atmosphère d'une poussière de neige, chassée par un vent glacé du Nord-Est, s'abaissaient jusqu'au sol. Dans les terrains les plus favorisés, la neige avait atteint une hauteur de 18 pouces; toute voie avait disparue, toute direction faisait défaut aux mouvements des troupes, à ceux des convois commandés la veille pour assurer la subsistance des divers corps. On ne saurait imaginer de situation plus violente, et nulle part le découragement ni le désordre ne se sont produits. »

« Hier, ajoutait-il le 22 janvier, j'ai passé l'après-midi dans nos tranchées; j'ai trouvé les 4,000 hommes qui les habitent, résignés, calmes, vigilants, ayant le mot pour rire, représentant, en un mot, cet excellent type du soldat français rendu parfait par les épreuves insolites de cette guerre. »

L'hiver faisait de nombreuses victimes parmi nos troupes, qui avaient à supporter des froids de 10 degrés au-dessus de zéro, et des tourmentes de neige qui comblaient les cheminements, enfouissaient les routes et les chemins sous un linceuil d'une blancheur éclatante.

Le dégel survient enfin et apporte un peu de soulagement aux souffrances de l'armée. Malgré la rigueur de l'hiver, on avait continué à pousser les travaux d'approche avec une activité interrompue seulement par les désordres atmosphériques et les gelées terribles qui, durcissant le sol à l'égal de la pierre, le rendaient inattaquable aux outils de nos travailleurs.

Pendant ces nuits sombres et tourmentées, les Russes multipliaient leurs sorties; ils étaient toujours mal reçus et vigoureusement repoussés par nos troupes.

Malheureusement, le dégel avait amené avec lui son cortège de pluie, d'humidité et de brumes intenses; elles ravivèrent les maladies qui sévissaient naguère sur nos soldats. Dans les premiers mois de l'année, le choléra faisait, en effet, 64 victimes au seul 10e bataillon de chasseurs à pied.

Les tirailleurs aux tranchées.

Dès les premiers jours de janvier, le service de tranchée était fait chaque jour par sept bataillons d'infanterie et un bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres d'un général de brigade. Dispensés de tout travail de manœuvre, nos chasseurs à pied étaient exclusivement chargés de la protection de nos travaux d'approche. Répartis par petits groupes sur tout le développement des parallèles et des places d'armes, ils dirigeaient un feu continuel sur les embrasures de la place et contre les tirailleurs des embuscades ennemies. La justesse de leur tir causa, de l'aveu même des Russes, un mal terrible aux défenseurs des remparts, qui furent obligés de masquer les embrasures de leurs pièces par d'impénétrables portières de cordes, sous peine d'en voir éteindre le feu par les balles de nos chasseurs, dont les tirs plongeants faisaient de nombreuses victimes à l'intérieur même des ouvrages. Ce service était extrêmement périlleux, et chaque jour les bataillons de chasseurs à pied comptaient de nouvelles victimes. Le 4 janvier, le fourrier ROUX, du 5e, était tué; le 31, le sous-lieutenant DE BARBOT, du 9e, tombait grièvement blessé en aidant à repousser, avec ses 66 chasseurs, une sortie des Russes sur nos travaux d'approche. Le service de tirailleurs aux tranchées coûtait, au 1er bataillon de chasseurs, 2 officiers et 39 hommes tués, 6 officiers et 222 hommes blessés. Ces chiffres parlent avec assez d'éloquence; les commentaires les affaibliraient.

Le 7 février, le chasseur PLASSE, du 3e bataillon, était mis à l'ordre du jour et décoré de la médaille militaire en récompense du courage dont il avait preuve en enlevant, dans la tranchée, un de ses camarades qu'une bombe venait de blesser et menaçait de tuer en éclatant.

Nouvelle organisation de l'armée d'Orient.

Le général Niel, envoyé en mission par l'empereur Napoléon III, arrivait en Crimée le 27 janvier, et provoquait la réunion d'un conseil de guerre à la suite duquel les alliés décidaient que l'attaque principale serait dirigée sur Malakoff.

L'armée venait encore de s'accroître, par suite de l'arrivée de la 9e division (général BRUNET; 4e bataillon de chasseurs, commandant FONTANGES DE COUZAN).

Par un ordre général en date du 9 février, elle était divisée en deux corps d'armée et une réserve générale. Le 1er corps d'armée, sous les ordres du général Pélissier, arrivé le jour même, était chargé des attaques de gauche; le général Bosquet, avec le 2e corps, était chargé des attaques de droite. Nos bataillons de chasseurs à pied étaient, à cette date, répartis de la façon suivante :

1er CORPS D'ARMÉE. — GÉNÉRAL PÉLISSIER.

1re division, général Forey; 1re brigade, général Niel. — 5e bataillon de chasseurs.

2e division, général Levaillant; 1re brigade, général de la Motterouge. — 9e bataillon de chasseurs.

3e division, général Paté; 1re brigade, général Beuret. — 6e bataillon de chasseurs.

4e division, général de Salles; 1re brigade, général Faucheux. — 10e bataillon de chasseurs.

2e CORPS D'ARMÉE. — GÉNÉRAL BOSQUET.

1re division, général Bouat; 1re brigade, général Espinasse. — 1er bataillon de chasseurs.

2e division, général Camou; 1re brigade, général d'Autemarte d'Ervillé. — 3e bataillon de chasseurs.

3e division, général Mayran; 1re brigade, général de Monet. — 19e bataillon de chasseurs.

4e division, général Dulac; 1re brigade, général Boussingen. — 17e bataillon de chasseurs.

CORPS DE RÉSERVE.

Division d'infanterie, général Brunet; 1re brigade, général Cœur. — 4e bataillon de chasseurs.

Le 16e batailon de chasseurs, non embrigadé, était installé en observation sur les monts Fédioukhine, où il resta, d'ailleurs, jusqu'à la fin de la campagne.

Le corps de réserve était complété par la formation de la brigade de la garde impériale, commandée par le général Uhrich. Le 2 février, les chasseurs à pied saluaient l'arrivée sous les murs de Sébastopol des quatre premières compagnies du bataillon de chasseurs de la garde, qui prenaient immédiatement part aux travaux du siège.

Dans la nuit du 12 au 13 février, les troupes de la 3e division du 2e corps d'armée, de garde de tranchées, enlevaient quelques postes russes dans la direction de la baie du Carénage. Par son ordre de la division n° 61, le général MAYRAN félicitait les chasseurs du 19e bataillon de la vigueur et de l'intrépidité qu'ils avaient montrées à cette occasion.

Nouvelle organisation du service des chasseurs à pied.

Le 24 février, les chasseurs à pied recevaient une nouvelle organisation pour le service aux tranchées. On affectait à chaque compagnie un emplacement fixe dont elle avait à étudier à fond les approches et le champ de tir. Groupées pendant la nuit pour être prêtes à repousser les sorties des Russes, elles étaient éparpillées en tirailleurs au petit jour, pour utiliser tous les abris en avant des tranchées. Les meilleurs tireurs, laissés aux tranchées, abrités derrière des créneaux, entretenaient un feu très vif et très précis contre les canonniers ennemis, et rendaient impossible, par leurs balles, le séjour aux alentours des embuscades russes.

Par suite de ces nouvelles dispositions, par son ordre du jour en date du 5 mars, le général en chef licenciait les compagnies de francs-tireurs, aux services desquelles il rendait un hommage glorieux. Il citait à l'ordre du jour de l'armée le capitaine CLINCHANT, du 9e bataillon, surnommé par ses francs-tireurs du nom légendaire

de « Père Créneau »; le chasseur BELER, du 6e, et plusieurs autres, pour avoir donné, en toutes circonstances, les preuves du plus brillant courage. Il mentionnait aussi avec éloges les chasseurs CHAMPMARTIN, PASCAL et CONJARD, du 5e bataillon. Ces trois chasseurs reçurent peu après la médaille militaire, en récompense de leur belle conduite. Un chasseur du 17e, GUIRAUD, s'était aussi fait remarquer dans ce périlleux service : il était un jour sorti de la tranchée, s'était porté à bonne distance d'une embuscade russe dont il avait mis hors de combat tous les tirailleurs en les abattant les uns après les autres à coups de carabine.

Le 27 février, le lieutenant MARTIN, le sergent MANCHON et le caporal LAURENT, du 10e bataillon, se dévouent pour aller, sous le feu des embuscades russes, relever un soldat anglais blessé; ils sont cités à l'ordre du jour de l'armée d'Orient pour leur belle conduite.

Les Ouvrages Blancs et le Mamelon Vert.

Cependant, les Russes redoublaient leurs efforts pour arrêter nos travaux d'approche. Avec une activité incroyable, ils élevèrent, à quelques centaines de mètres de nos parallèles, deux redoutes bien armées qui surgirent de terre dans les nuits du 21 et du 27 février; leur couleur les fit dénommer, par les assiégeants, Ouvrages Blancs du 22 et du 27 février. Les assiégés prenaient résolument l'offensive contre nous.

Le 2 mars, la division Brunet, dirigée sur le plateau d'Inkermann, s'y installait solidement pour prendre part aux opérations de droite contre les Ouvrages Blancs. Le 4e bataillon de chasseurs à pied, campé près du moulin d'Inkermann, était employé à la construction des batteries de droite jusqu'au 12 mars. A partir de cette date, il cessait son service de travailleurs pour faire celui de garde et de tirailleurs aux tranchées.

En avant de Malakoff s'élevait un mamelon commandant les approches de la place. De part et d'autre on en convoitait la possession. Dans la nuit du 10 au 11 mars, le colonel russe de Todleben, devançant les Français, faisait construire sur le Mamelon Vert la lunette de Kamtchatka, qui constituait pour Malakoff une avancée sérieusement défendue.

Les Russes dirigeaient, en outre, de nombreuses sorties sur nos ouvrages, inquiétant nos travailleurs, arrêtant parfois nos travaux.

Dans la nuit du 15 au 16 mars, ils tentent un coup de main sur nos attaques de gauche. Vigoureusement repoussés par la 7e compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied, commandée par le sous-lieutenant BEDÈS, ils laissent 29 hommes dans la tranchée. Cette compagnie, qui a eu 2 tués et 6 blessés, est mise à l'ordre du jour du corps de siège pour sa vigoureuse attitude. Le sous-lieutenant BEDÈS et le chasseur CLAVERIE sont décorés; le sergent GERVAIS et le caporal RIGAUD sont décorés; le sergent LABERTE est nommé sous-lieutenant, tous en raison de leur belle conduite pendant le combat. Cette même nuit, la 3e compagnie du même bataillon se distinguait en protégeant les travaux du génie devant le bastion central. Exposée pendant neuf heures, sans abris, au feu violent des Russes, elle a un quart de son effectif tué ou blessé. Le sous-lieutenant GEOFFROY, commandant la compagnie, est décoré; le sergent DULIN et le caporal MAREMBERT sont médaillés pour le courage et l'énergie qu'ils montrèrent durant cette nuit.

Le lendemain, une compagnie du 4e bataillon de chasseurs, commandée par le lieutenant CLUSERET, et trois compagnies du 3e zouaves enlèvent des embuscades russes et en poursuivent les tirailleurs jusqu'au pied du Mamelon Vert. La compagnie CLUSERET perd le sous-lieutenant ROMEU et le sergent FRIGAUD.

Le 18 mars, le capitaine DUSAN, du 9e bataillon, était blessé à la tranchée; le 20, il y recevait une nouvelle blessure.

Sortie du 22 mars.

Dans la nuit du 22 au 23 mars, les Russes, sous les ordres du général Khrouleff, tentent une forte sortie de 15,000 hommes contre la parallèle Victoria.

Le matin même, une soixantaine de zouaves du 3e régiment avaient enlevé rapidement des embuscades russes établies en avant du Mamelon Vert, pendant que les chasseurs du 4e bataillon, placés dans les créneaux des tranchées, exécutaient sur les ennemis en fuite un feu précis et meurtrier.

Dans la soirée, à 8 heures, la parallèle était occupée par un demi-bataillon du 4e chasseurs à pied et trois autres bataillons d'infanterie, sous les ordres du général d'Autemarre. Vers 10 heures, après une violente canonnade dirigée sur nos travailleurs, les Russes, passant à la fois par les deux flancs du Mamelon Vert et

de Malakoff, tombent, à la faveur de la nuit, sur la tête de sape gardée par la compagnie LAMBERT, du 4e bataillon de chasseurs, et l'enlèvent après une lutte acharnée corps à corps. La résistance désespérée de deux compagnies de zouaves et des chasseurs arrête un instant l'effort des Russes; mais ceux-ci reviennent bientôt avec de nombreux renforts, surprennent les tranchées anglaises mal gardées et pénètrent dans nos lignes. Attaqués de trois côtés à la fois, les Français reculent en deçà de leur parallèle, que le général Khrouleff occupe un moment. Tout l'effort des Russes se porte sur l'endroit des tranchées appelé la Patte d'Oie et défendu par deux compagnies du 4e bataillon de chasseurs; celles-ci sont écrasées sous le nombre et vont succomber jusqu'au dernier, lorsqu'arrive au pas gymnastique le demi-bataillon resté au camp, que le général d'Autemarre a fait avertir dès la première attaque. Le commandant FONTANGES DE COUZAN accourt à la tête de ses quatre compagnies, et, faisant sonner la charge par tous ses clairons à la fois, pénètre dans la tranchée, suivi d'un bataillon du 82e de ligne. Tous nos soldats se précipitent en avant et refoulent à l'arme blanche l'ennemi qui, croyant à l'arrivée de nombreux renforts, s'empresse de battre en retraite sur le ravin des Docks et sur le Mamelon Vert, vivement poursuivi par le feu de nos chasseurs. Il laissait le terrain jonché de 1,300 morts. Les pertes du 4e bataillon étaient considérables; des compagnies avaient eu jusqu'à 27 hommes tués ou blessés.

Le général en chef, dans son ordre du jour et dans son rapport au Ministre de la guerre, témoignait hautement sa satisfaction et signalait d'une manière toute particulière la belle et courageuse conduite du 4e bataillon de chasseurs à pied dans cette sortie mémorable, où 15,000 Russes avaient été repoussés par quatre bataillons d'infanterie.

Deuxième bombardement.

Les travaux de droite furent dès lors poussés avec la plus grande activité; le 9 avril, les batteries de l'attaque étant prêtes, les 500 pièces des alliés ouvrirent un feu terrible contre la place, dont les ouvrages furent fortement endommagés. Le bombardement continue ainsi pendant dix jours, marqué par des luttes continuelles qui nous causent des pertes assez sensibles. Le 10 avril, le capitaine THEUVEZ, du 5e bataillon, était fortement contu-

sionné; le 11, le sous-lieutenant BLANCART, du 9e, était blessé dans la tranchée.

Dans la nuit du 12 au 13, la 3e compagnie du 5e bataillon, enlevée par le lieutenant COPRI et le sous-lieutenant RENARD, se jette à la baïonnette sur une embuscade russe placée en avant de nos parallèles, d'où partait continuellement un feu meurtrier pour nos travailleurs. Cette embuscade, dont on avait vainement essayé de s'emparer à deux reprises, est vivement enlevée par nos chasseurs, qui perdent 3 tués, dont le sous-lieutenant RENARD, et 10 blessés. Cette affaire fit le plus grand honneur à la 3e compagnie; le lieutenant COPRI, le sergent-major MAYNIEL, le caporal CERLI, les chasseurs SEVESTRE et ESTORTEGUY furent mis à l'ordre du jour de l'armée. Quelques jours après, le lieutenant COPRI et le caporal CERLI recevaient la croix de la Légion d'honneur; la médaille militaire était en même temps conférée aux chasseurs ESTORTEGUY, SEVESTRE et ROMAN.

Pendant cette même nuit, le chasseur JEAN, du 1er bataillon de chasseurs à pied, se jette en dehors de la tranchée, va, sous une grêle de balles, chercher un voltigeur du 100e de ligne blessé dans une embuscade et le rapporte à son capitaine. Cet acte de courage lui vaut la médaille militaire. Le 13 avril, le capitaine DUSAN, du 9e bataillon, était blessé pour la troisième fois à la tranchée.

Dans la nuit du 14, la 4e compagnie du 10e bataillon de chasseurs, commandée par le capitaine BERNOT DE CHARRANT, enlève deux embuscades aux Russes. Entourée de tous côtés par un ennemi nombreux, la 4e compagnie, qui n'est pas appuyée, s'ouvre un passage à la baïonnette et rentre dans les tranchées. Une demi-heure plus tard elle s'élance de nouveau, reprend les deux embuscades et en reste définitivement maîtresse, en infligeant des pertes considérables aux Russes. Elle avait perdu 4 tués et 9 blessés dans cette action vigoureuse, à la suite de laquelle le sous-lieutenant SAPHORIS était décoré de la Légion d'honneur; le sergent SALIGNON, blessé de deux coups de feu, le caporal MARCAGGI, recevaient la médaille militaire.

Le 19 avril, le capitaine DUSAN, du 9e bataillon, recevait sa quatrième blessure en un mois; le 22, le lieutenant MOREL, du même bataillon, était aussi blessé à la tranchée.

Prise de l'ouvrage du 2 mai.

Les Russes avaient élevé un ouvrage considérable contre la batterie n° 40, entre le bastion du mât et le bastion central. Le général de Salles, secondé par les généraux de La Motterouge et Bazaine, est chargé de l'enlever avant qu'il ne soit complètement armé par l'ennemi. Les 5e, 6e et 10e bataillons de chasseurs prennent part à cette attaque. A 10 heures du soir, par un brillant clair de lune, nos troupes sortent brusquement des tranchées, se précipitent sur le retranchement et s'en emparent après un combat très vif, dans lequel le 6e bataillon de chasseurs se distingue d'une façon toute particulière. Les sergents BEAUDOIN, MIREMONT et BILLARD, le sapeur RICHARD et les chasseurs BESSELEUF et CECCOLI, n'écoutant que leur courage, franchissent des premiers la tranchée et luttent corps à corps avec plusieurs Russes, qui tombent morts à leurs pieds ; ils sont cités à l'ordre du jour de l'armée.

D'un autre côté, trois compagnies du 10e bataillon, formant tête de colonne, bousculent les Russes et enlèvent une forte position en avant du bastion de la Quarantaine.

On se met aussitôt à l'œuvre, pour relier à nos parallèles cet important ouvrage, dont la possession venait de nous faire faire un bond de 150 mètres en avant. Le 5e bataillon de chasseurs fournit 100 travailleurs, sous les ordres du capitaine BOUCHERIE.

Dans l'après-midi du 3 mai, les Russes tentent de s'emparer du cimetière et de reprendre l'ouvrage. La 4e compagnie du 10e bataillon et les 100 travailleurs du capitaine BOUCHERIE concourent à repousser ce retour offensif, qui coûtait au seul détachement du 5e bataillon 3 tués et 15 blessés. Le lieutenant HORCAT, commandant la 4e compagnie du 10e bataillon, le capitaine BOUCHERIE et le sergent CÉSAR, du 5e bataillon, furent décorés quelques jours après cette affaire, à la suite de laquelle les sergents HÉDRICOURT et ROZZI, le clairon LOUIS et les chasseurs MOREL, PRAICHEUX, CABOUX et RÉVOIL, du 5e bataillon, reçurent la médaille militaire.

Le 3 mai, le sous-lieutenant GARNIER DES GARETS, du même bataillon, était blessé dans la tranchée ; le 10, le sous-lieutenant JACQUELOT DE BOIS-ROUVRAY, du 9e bataillon, était blessé d'une balle.

Le général Canrobert reprend le commandement de sa division ; le général Pélissier commandant en chef.

Les 10e et 11e divisions d'infanterie, nouvellement débarquées en Crimée, complétèrent à cette époque le corps de réserve placé sous les ordres du général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely ; à la division d'Aurelles de Paladines était attaché le 7e bataillon de chasseurs à pied (commandant MAURICE); à la division Herbillon, le 14e bataillon (commandant BORDAS).

Le 18 mai, quatre nouvelles compagnies de chasseurs à pied de la garde impériale débarquaient à Kamiesch et venaient compléter leur bataillon sous les murs de Sébastopol.

L'arme des chasseurs à pied était largement représentée à ce siège mémorable, auquel prenaient part treize bataillons sur vingt et un.

Le 19 mai, le général CANROBERT, ne voulant plus supporter la lourde et difficile charge qui lui était imposée de commander en Orient une armée dont les plans d'attaque et les mouvements étaient réglés à Paris, sans souci de l'expérience locale de nos vaillants généraux, se démettait volontairement de son commandement en chef. Il donnait le plus noble et le plus bel exemple de désintéressement et d'abnégation militaire, en reprenant, sur sa demande, le commandement de son ancienne première division.

Le général Pélissier lui succédait dans cette tâche glorieuse, à laquelle il allait apporter dans quelques mois un couronnement digne des efforts de la vaillante armée d'Orient.

Expédition de Kertch (24 mai-14 juin).

Une première expédition avait été précédemment décidée contre Kertch ; elle avait même reçu un commencement d'exécution, arrêté par les ordres venus de Paris. Le 21 mai, cette expédition est reprise par la division d'Autemarre, qui s'embarque à Kamiesch le 22, renforcée par deux bataillons du 9e de ligne et le 14e bataillon de chasseurs à pied. Nos vaisseaux rallient l'escadre anglaise devant Balaclava, et après avoir doublé la pointe de Takli, viennent mouiller le 24 mai près du cap Ack-Boroun, à 20 kilomètres de Kertch. Le débarquement s'opère le jour même. Les deux ba-

taillons de chasseurs, jetés à terre les premiers, se couvrent par une ligne de tirailleurs et gravissent les hauteurs qui dominent la plage. Après quelques coups de feu échangés avec des patrouilles de Cosaques, le corps expéditionnaire se met en route sur Kertch. Le 5° bataillon couvre et éclaire la marche de la division d'Autemarre et la garde par ses avant-postes lorsqu'elle s'établit à son bivouac après deux heures de marche. Le lendemain, la colonne repart, précédée de ses chasseurs. A 6 h. 1/2, son avant-garde, 6° compagnie du 5° bataillon (capitaine CLINCHANT), pénètre dans Kertch, que le général russe Wrangel a abandonné, en brûlant ses vastes magasins. Le jour même, la colonne se remet en marche à 9 heures du matin, pour aller s'emparer d'Ienikalé, situé à 15 kilomètres de là. La 6° compagnie d'avant-garde arrive vers midi devant le fort, où elle surprend quelques soldats qui s'enfuient à son approche; on y pénètre sans résistance. En fouillant la citadelle, nos chasseurs découvrent un soldat russe ivre-mort, tenant encore une mèche allumée à quelques pas d'une traînée de poudre aboutissant au dépôt de munitions. L'ivresse extrême de ce soldat l'avait seule empêché de mettre à exécution la funeste mission dont il était chargé. Comme à Kertch, les approvisionnements avaient été détruits ou évacués par les Russes à notre approche.

La colonne remet en état les fortifications démantelées de ces deux places. Le 12 juin, les travaux terminés et remis à la garde de la division turque, la division d'Autemarre se réembarque à Kertch pour revenir à Sébastopol.

Attaque des ouvrages russes du Cimetière (22 et 24 mai.

Pendant qu'avait lieu cette expédition contre les grands centres d'approvisionnements de l'armée russe, avec une énergie et une sûreté de vues remarquables, le général Pélissier prenait la direction des opérations contre Sébastopol. Dans la nuit du 21 au 22 mai, les Russes avaient élevé une gabionnade à 80 mètres du mur du cimetière, devant nos attaques de gauche. Dans la même nuit, nous avions, de notre côté, poussé en cheminement de 115 mètres. Des deux côtés l'artillerie essaya d'anéantir, par son feu, les travaux de l'adversaire. Les Russes, ne pouvant tenir dans leur gabionnade sous le feu de nos pièces, l'abandonnent momentané-

ment; le général Pélissier veut alors s'en emparer. Huit bataillons d'infanterie, les compagnies d'élite de la ligne étrangère, les 6e, 7e et 8e compagnies du 10e bataillon de chasseurs, sous les ordres du capitaine DE BONNE, les voltigeurs et le bataillon de chasseurs de la garde sont chargés de l'attaque, sous les ordres du général Paté.

A 9 heures du soir, deux colonnes s'élancent de nos tranchées, protégées par un feu nourri de notre artillerie.

A la tête de la colonne de gauche, conduite par le général Beuret, s'élancent les trois compagnies du 10e bataillon de chasseurs, qui se jettent à la baïonnette sur la gabionnade russe et le groupe d'embuscades le plus avancé du côté du ravin de la Quarantaine, et les enlèvent énergiquement. Pendant que le génie se met en devoir de relier la gabionnade à nos travaux d'approche, les trois compagnies du 10e se portent à 50 mètres en avant pour protéger les travailleurs. A peine sont-elles en position qu'elles sont assaillies sur la droite par une colonne russe forte d'un bataillon. Sur la recommandation de leurs officiers, les chasseurs attendent que l'ennemi soit arrivé à une bonne portée pour commencer le feu. Ebranlée par l'attitude ferme et calme de ces trois compagnies, la colonne russe hésite et s'arrête; le feu commence alors, très vif, faisant de nombreux vides dans les rangs ennemis, qui ne tardent pas à se rompre. En un bond, nos chasseurs chargent et dispersent leurs débris à la baïonnette. Cette attaque venait à peine d'être repoussée que les Russes, revenus en force, s'avancent sur notre centre et notre gauche. Attendus avec sang-froid par les chasseurs, ils sont repoussés comme la première fois après un engagement très énergique. L'ennemi, s'étant rallié, revient une troisième fois à la charge, attaquant nos trois compagnies de front et sur les deux flancs à la fois; mais, arrêté par un feu bien dirigé de nos chasseurs et du 98e de ligne qui vient d'arriver, il doit bientôt battre en retraite et nous céder définitivement le terrain, qu'il laisse jonché de morts et de blessés. Sous la protection des trois compagnies du 10e, nos troupes se remettaient au travail, et avant la fin de la nuit, le parapet était retourné, la gabionnade refaite et l'ouvrage relié à nos travaux d'approche. Cette action vigoureuse valait au 10e bataillon de chasseurs les récompenses suivantes : les capitaines DE BONNE et DE LA CHEVARDIÈRE DE LA GRANVILLE étaient décorés; le sergent MONIÉ, le clairon MARGUILL et le chasseur RIOU étaient médaillés; le sous-lieutenant REGAIN était nommé lieutenant.

L'attaque de droite ne réussit pas aussi complètement. Les troupes du général de la Motterouge, soutenues par un bataillon du 80e de ligne, le 6e bataillon de chasseurs à pied, les voltigeurs et les chasseurs de la garde, qui reçoivent ce jour-là le baptême du feu, prennent et reprennent cinq fois la gabionnade, que nous sommes obligés d'abandonner au petit jour, n'ayant pas eu le temps de la retourner contre l'ennemi.

Le 23 mai au soir, six bataillons l'abordent avec un tel élan que les Russes l'abandonnent définitivement. Le 6e bataillon de chasseurs à pied prend une grande part à cette attaque, dans laquelle il perd 4 tués et 39 blessés. Le chasseur SAUNIÈRE, de la 6e compagnie, est cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite.

Dans la journée du 24 mai, une suspension d'armes fut convenue entre Russes et Français, pour permettre de relever les blessés et de rendre les derniers devoirs aux morts.

« Entre le Russe et le Français, il y avait des rapports de caractère et comme une sympathie d'instinct. Dans les suspensions d'armes, ce n'étaient pas seulement les officiers qui s'abordaient volontiers et s'entretenaient courtoisement ensemble ; les soldats fraternisaient aussi à leur manière : on comparait, par échange, le cognac à la vodka, et lorsque venait le moment de se quitter, on voyait quelquefois partir le tirailleur russe coiffé d'un képi, le chasseur français d'une casquette ». (C. ROUSSET.)

Le général Pélissier ayant restreint le champ d'action des assiégés, se décide à rejeter leur armée d'opérations en dehors du théâtre du siège.

Pendant la nuit du 23 au 24 mai, la division Brunet (4e bataillon de chasseurs), de concert avec la division CANROBERT (1er bataillon de chasseurs), se dirige sur Balaklava, enlève aux Russes, sans coup férir, les lignes de la Tchernaïa, et s'empare du pont de Traktir.

Le 25 mai, le bataillon de chasseurs de la garde appuie, comme réserve, un mouvement offensif des Anglais, qui s'emparent des hauteurs de la Tchernaïa et s'y établissent après en avoir délogé quatre bataillons russes.

Le 26 mai, la division d'Aurelles (7e bataillon de chasseurs à pied) commençait les travaux de retranchement des lignes de Kamiesch, que la nature rocheuse du sol rendait extrêmement difficiles. Ces lignes étaient destinées à servir de refuge à l'armée française en cas d'insuccès, ou de dépôt de gros matériel dans le cas d'une marche en avant dans l'intérieur du pays.

Le 1er juin, le 4e bataillon de chasseurs à pied est envoyé en reconnaissance, avec quatre bataillons piémontais, dans la vallée de Baïdar.

Prise des Ouvrages Blancs et du Mamelon Vert.

Pour continuer à restreindre le champ d'action des assiégés, le commandant en chef, général Pélissier, donne l'ordre d'enlever à la fois les Ouvrages Blancs et le Mamelon Vert, dont le feu commençait à nous inquiéter sérieusement.

Le 2e corps est chargé des attaques qui doivent se faire en plein jour, à la française, comme le disait le général en chef lui-même en rappelant à ses troupes, dans son ordre, « qu'à l'endroit où elles mettaient le pied, elles y restaient ».

Le 6 juin, les généraux se réunissent chez le général Bosquet et y reçoivent des instructions pour l'attaque simultanée des Ouvrages Blancs et du Mamelon Vert. Dans la journée, nos batteries ouvrent un feu intense contre les ouvrages russes, qui sont en grande partie détruits.

Le 7 juin, les troupes prennent leurs emplacements pour l'assaut. A droite, l'attaque de la division MAYRAN doit être soutenue par la division Dulac. La division MAYRAN se forme en deux colonnes; à la tête de la première, commandée par le général de Lavarande, marchent les 1re et 2e compagnies du 19e bataillon de chasseurs à pied; à la tête de la deuxième colonne (général de Failly), se trouvent les 3e et 4e compagnies du même bataillon, sous les ordres du commandant CAUBERT. Le 17e bataillon de chasseurs à pied (commandant DOUAY) était placé en arrière de la colonne de Failly, prête à la soutenir, à la pousser même au besoin.

A gauche, en face du Mamelon Vert, la division CAMOU se forme en deux colonnes : la première, conduite par le général de Wimpfen, est chargée de l'attaque; la deuxième, sous les ordres du général Vergé, attend provisoirement dans le ravin de Karabelnaïa ; deux compagnies du 3e bataillon sont détachées en avant et sur la droite du ravin.

La division Brunet (4e bataillon de chasseurs à pied) se dirige vers le ravin de Karabelnaïa, prête à appuyer l'attaque de la division CAMOU.

A 6 heures du soir, tout le monde est à son poste. A 6 h. 3/4,

un bouquet de six fusées de guerre s'élève tout d'un coup dans les airs. Aussitôt, les têtes de colonnes s'élancent des tranchées.

A la division MAYRAN, des chasseurs du 19° bataillon, tête d'attaque de la colonne du général de Lavarande, se jettent dans les fossés creusés par l'ennemi. Les Russes reçoivent par une fusillade à bout portant les nôtres, qui grimpent sur le parapet en s'élevant les uns sur les autres, puis combattent à la baïonnette et restent, après un vif engagement, maîtres de l'ouvrage du 27 février.

En tête de la colonne de Failly, les 3° et 4° compagnies du 19° bataillon s'élancent, au milieu d'une grêle de balles et d'obus, et atteignent l'ouvrage blanc du 27 février. A ce moment, le 17° bataillon de chasseurs, qui est placé en soutien, ne peut plus rester spectateur impassible; il se précipite à son tour au pas de course, devance la colonne, en prend la tête et achève de briser la résistance désespérée de l'ennemi. Celui-ci s'enfuit vers une batterie située à 500 mètres de l'enceinte; l'intrépide colonne, ayant toujours nos chasseurs en tête, l'enlève au pas de course et pousse les Russes, la baïonnette dans les reins, jusqu'à la mer.

Cette pointe hardie nous exposait à être coupés, il fallait à tout prix se retirer; on fut cependant obligé d'attendre la nuit pour le faire, ce qui n'empêcha pas les Russes de nous causer beaucoup de mal pendant notre retraite, en couvrant de projectiles la route que nous devions suivre.

Les 17° et 19° bataillons de chasseurs passèrent la nuit dans les Ouvrages Blancs, que nous occupâmes solidement.

A la division CAMOU, la brigade de Wimpfen s'élance au signal de l'assaut, atteint le Mamelon Vert et chasse devant elle l'ennemi, qui rétrograde en désordre sur Malakoff. Entraînées par leur ardeur, les troupes poursuivent les Russes jusque devant les retranchements de cet ouvrage formidable; mais là, arrêtés par un feu meurtrier et par la profondeur des fossés, nos braves sont obligés de battre en retraite en laissant 7 officiers et 250 prisonniers entre les mains des Russes. Le Mamelon Vert est repris par l'ennemi, qui se dispose à nous poursuivre; il est arrêté par le feu nourri des 1re et 2° compagnies du 5° bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres du capitaine SEVERIN.

La brigade Vergé quitte alors sa position d'attente, et, soutenue par la division Brunet, s'élance à l'assaut du Mamelon Vert. Le 3° bataillon de chasseurs marche en tête de colonne, conduite par le général Vergé en personne. La charge sonne, les tranchées sont franchies sous un ouragan de fer et de feu; le Mamelon Vert,

abordé avec élan, est enlevé de nouveau, et les Russes, poursuivis à la baïonnette, sont rejetés dans Malakoff.

Le 4e bataillon de chasseurs à pied, marchant en tête de la division Brunet, jette ses crimécnnes à terre pour être plus leste et s'élance au pas gymnastique sur le Mamelon. Il franchit les parallèles françaises et les lignes russes, en essuyant les feux de flanc du Grand Redan, et traverse les ouvrages du Mamelon Vert, dans lesquels il doit s'arrêter. Mais il se laisse entraîner dans son élan en poussant les cris de : « A Malakoff! à Malakoff! » En quelques instants le 4e bataillon parcourt les carrières situées entre le Mamelon Vert et Malakoff et arrive jusqu'aux abatis de la formidable forteresse, sous une grêle de balles et de mitraille qui lui fait éprouver des pertes très sensibles. Les chasseurs restent blottis, dans cette position des plus périlleuses, jusqu'à l'arrivée de la nuit, puis rentrent dans le Mamelon Vert à la faveur des ténèbres.

Des dispositions sont immédiatement prises pour assurer la possession de l'ouvrage, dont les zouaves et les chasseurs des 3e et 4e bataillons organisent la défense; ils se préparent en même temps à repousser un retour offensif probable de l'ennemi. On utilise les outils laissés par les Russes et on passe la nuit dans l'ouvrage, sous un feu meurtrier qui fait de nombreuses victimes.

Aux attaques de droite, le 19e bataillon avait eu 1 officier, le sous-lieutenant DUTERTRE, et 11 chasseurs tués; 4 officiers, les lieutenants SUIRE, MATHELIN, MAFFRE-LECAN, le sous-lieutenant LAMAGNÈRE, plus une centaine de sous-officiers, caporaux et chasseurs blessés, parmi lesquels les sergents-majors GRAS, PROUST, DERAUMEL et DELBREL. Les deux seuls sous-officiers de la 2e compagnie, le sergent LUSSAN et un autre dont on n'a malheureusement pas conservé le nom, avaient été tués tous deux à la tête de leur compagnie. MM. SUIRE, nommé capitaine; CAVENNE et MATHELIN, lieutenants; le sergent-major PROUST, le sapeur TROTTEL et le chasseur DELIMOGES furent cités à l'ordre du jour de l'armée.

Le 17e bataillon avait reçu, le 7 juin, le baptême de feu, arrosé et consacré par le sang du commandant DOUAY, de 10 autres officiers et 147 sous-officiers et chasseurs; sa valeureuse conduite le faisait citer à l'ordre du jour de l'armée et lui faisait accorder trois croix et cinq médailles.

A l'attaque du Mamelon Vert, le 3e bataillon de chasseurs perdit 3 officiers, les capitaines GRÉGOIRE et DE ROCHE, et le sous-lieutenant RINALDI, plus 34 sous-officiers et chasseurs tués. Le

commandant TIXIER, le capitaine adjudant-major FRABOULET DE KERLÉADEC, les capitaines CLUSERET, BASTIDE, SUISSE, les lieutenants SERSIROUS, FONSEGRIVES, 173 sous-officiers et chasseurs étaient blessés.

Le 4e bataillon comptait : 3 officiers, le capitaine BARBOILLE, le lieutenant AUBRY et le sous-lieutenant VOIGNIER, et 32 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués; 12 officiers, 222 hommes blessés; 2 sous-officiers et 13 chasseurs disparus.

Le lendemain 8 juin, les quatre premières compagnies du 19e bataillon occupent les batteries conquises. Le général de Lavarande y est enlevé par un boulet et les Ouvrages Blancs reçoivent son nom.

Le général de Wimpfen garde le 4e bataillon de chasseurs en soutien dans le Mamelon Vert; le 10 juin, ce bataillon retourne à son camp.

Malheureusement, les chaleurs de l'été avaient ramené les maladies, et le choléra faisait de nombreuses victimes parmi nos troupes. Un des bataillons de chasseurs les plus éprouvés fut le 6e. Le 12 juin, l'effectif présent, qui, au début de la campagne, était de 1,170 hommes, n'est plus que de 563 hommes. Ce bataillon, décimé par le choléra, le scorbut et les pertes que lui faisaient éprouver l'ennemi, est alors réduit de plus de moitié. Néanmoins, chacun faisait son devoir avec énergie, attendant avec confiance l'issue de cette lutte gigantesque sans se laisser rebuter par les obstacles sans nombre accumulés sous nos pas.

Le 14 juin, le lieutenant DUPLAT, du 9e bataillon, était blessé à la tranchée.

Assaut du 18 juin.

La lutte se continuait, ardente, acharnée; on attendait avec impatience le moment de l'assaut décisif. Il fut fixé au 18 juin. Malheureusement, l'homme qu'il fallait, le général Bosquet, venait d'être écarté momentanément de la direction des attaques de droite et envoyé dans la vallée de la Tchernaïa, avec la division Dulac, remplacée par la division d'Autemarre, qui revenait de l'expédition de Kertch.

Le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely était chargé de l'assaut. Dans la soirée du 17, les troupes reçoivent leurs instructions pour l'attaque de Sébastopol.

La division MAYRAN (19e bataillon de chasseurs), partant des ouvrages de Lavarande, doit attaquer le front qui s'étend du bastion n° 1 au Petit-Redan; la division Brunet (4e bataillon de chasseurs) doit attaquer la courtine qui relie le Petit-Redan à Malakoff, vers lequel elle doit ensuite converger; enfin, la division d'Autemarre (5e bataillon de chasseurs) doit attaquer à gauche, entre Malakoff et la batterie Gervais. Les chasseurs de la garde étaient placés en réserve de la division d'Autemarre. Le 7e bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres du général Faucheux, était à la disposition du général en chef.

Les trois divisions devaient attaquer en même temps, à 3 heures du matin, au signal d'une fusée à étoiles lancée de la redoute Victoria.

Trompé par une bombe à trace fusante, le général MAYRAN lance à l'assaut sa division, formée en deux colonnes, sous les ordres des généraux Saurin et de Failly. Les quatre premières compagnies du 19e bataillon de chasseurs sont en tête de la colonne Saurin. On s'avance par le ravin du Carénage et on espère pouvoir tourner le Petit-Redan. Les quatre compagnies de gauche restent en réserve dans la tranchée, sous les ordres du commandant CAUBERT.

Mais les Russes, qui se sont aperçus de tous nos mouvements préparatoires, ont eu le temps de se mettre sur leurs gardes; nos troupes sont reçues par une tempête de feu. Le général MAYRAN tombe mortellement frappé. Le général de Failly rétablit l'ordre un instant troublé, mais ne peut réussir à déboucher de ses positions; à 8 heures, il reçoit l'ordre de se retirer. Malgré tout leur élan, malgré toute leur bravoure habituelle, les chasseurs à pied n'ont pu joindre l'ennemi. Le 19e a été décimé dans ce combat : le capitaine SCHWENDT a été tué; les capitaines SUIRE et FISTIÉ, le lieutenant BIGNON et les sous-lieutenants CRAINVILLIERS et LAMAGNÈRE ont été blessés; 111 hommes ont été mis hors de combat. Parmi eux, le jeune fourrier SAGUI, déjà grièvement blessé le 7 juin, qui tombe là en brave soldat.

Au signal véritable, qui n'est malheureusement donné qu'à 3 h. 1/2, les deux autres divisions s'élancent. Le général Brunet est tué des premiers; sa division est brisée par le feu de l'ennemi.

Le 4e bataillon de chasseurs à pied, mal engagé dès le début de l'action, fait preuve cependant d'une vigueur et d'un entrain au-dessus de tout éloge; il paie son héroïsme en laissant 15 tués et 96 blessés au pied même des remparts de Malakoff.

La division d'Autemarre, qui s'était établie à la nuit tombante

dans la parallèle la plus avancée, était précédée de son bataillon de chasseurs à pied, le 5ᵉ, commandé par le brave commandant GARNIER. Abritées derrière un mur en pierre sèche, ébauche de la 3ᵉ parallèle, les compagnies des capitaines THEUVEZ (1ʳᵉ), CASTERA (2ᵉ), CLINCHANT (6ᵉ), ROGIER (7ᵉ), BOUCHERIE (8ᵉ), celle du lieutenant COPRI (3ᵉ), et la 4ᵉ, commandée par le capitaine DE GESLIN, qui, malade depuis plusieurs jours, s'est fait aider par ses chasseurs pour arriver jusque-là, attendent, l'œil et l'oreille aux aguets, silencieuses, prêtes à s'élancer au signal convenu. La 5ᵉ compagnie, commandée par le lieutenant POTIER, est obligée, faute de place dans la parallèle, de se porter en avant et de se coucher en terrain complètement découvert.

Au signal donné, la compagnie du lieutenant POTIER, qui ouvre la marche, s'élance sur la batterie Gervais, qui n'est gardée que par les servants des pièces, soutenus par un piquet d'infanterie. Les réserves russes n'ont pas le temps de sortir de leurs abris, que les chasseurs atteignent le fossé; mais ils ne peuvent escalader les parapets, la terre, trop légère et trop friable, s'éboule sous les pieds des hommes. Le lieutenant POTIER, enfonçant profondément son sabre dans le retranchement, s'élève à la force des poignets sur le parapet et vient en aide à ses chasseurs, qu'il attire à lui en saisissant l'extrémité de leur carabine. Un canonnier russe lui assène plusieurs coups d'écouvillon sur la tête sans lui faire lâcher prise; tout ensanglanté, il continue à presser l'escalade. Une grosse pierre, lancée avec force, l'atteint en pleine figure, lui brise sept dents et l'envoie rouler dans le fossé. Il se relève, franchit une seconde fois le parapet et rejoint les chasseurs qui, grâce à son audace et à sa présence d'esprit, sont maintenant dans l'ouvrage. Le sous-lieutenant DES GARETS, qui est arrivé des premiers, tombe grièvement blessé.

Le commandant GARNIER traverse rapidement avec les autres compagnies le terrain battu par le feu de l'ennemi, sur lequel plusieurs chasseurs tombent tués ou blessés. Le brave capitaine DE GESLIN est blessé à la tête de sa compagnie. Le 5ᵉ escalade les parapets, tombe sur les Russes qui s'enfuient en désordre vers les premières maisons du faubourg de Karabelnaïa, et gagne rapidement du terrain. A l'intérieur de l'ouvrage, le commandant GARNIER reçoit un coup de baïonnette d'un soldat russe qu'il veut empêcher de fuir.

Le jour commençait à poindre, une brume légère ne permettait pas de distinguer clairement les choses. Le capitaine adjudant-

major MASSE s'aperçoit tout à coup qu'une forte colonne ennemie s'avance par le ravin de Karabelnaïa, pour reprendre la batterie Gervais. Ralliant vivement les groupes les plus rapprochés de lui, il s'élance avec eux à la baïonnette. Accueillis par un feu de peloton à bout portant, les chasseurs sont arrêtés dans leur élan; le capitaine MASSE et l'adjudant GILLET tombent mortellement frappés au milieu d'un grand nombre des leurs. Le commandant GARNIER reçoit une seconde blessure, une balle lui traverse la poitrine; il reste néanmoins à son poste, calme, intrépide, et dirige, en attendant les renforts, l'attaque de ses chasseurs qui, pleins d'entrain et d'ardeur, repoussent les Russes jusqu'à un groupe de maisons, s'échelonnant sur le flanc même du mamelon de Malakoff. Le 5e refoule à l'arme blanche le régiment russe de Poltawa, qui nous abandonne ces maisons à demi ruinées et encombrées de leurs cadavres. Alors commence pour le 5e bataillon de chasseurs à pied une lutte héroïque pour se maintenir dans l'intérieur de l'enceinte de Sébastopol qu'il vient de forcer. Ecrasés par le feu des réserves russes et du réduit de Malakoff, nos chasseurs tiennent bon quand même. Le lieutenant ROGER DU NORD rassemble un grand nombre de volontaires et se précipite, le képi au bout du sabre, à l'attaque du réduit qui nous crible de ses feux. Mortellement frappé par deux balles, il est rapporté par ses chasseurs, qui ne peuvent avancer sous le feu terrible de l'ennemi. Soutenu par un bataillon du 19e de ligne, conduit par le colonel Manèque, le commandant GARNIER continue à tenir tête aux Russes, dont les réserves nombreuses l'attaquent de tous côtés à la fois.

Plusieurs courriers qu'il a dépêchés au général d'Autemarre n'ont pu parvenir à repasser les retranchements russes; il se décide à lui envoyer un dernier avis. C'est le lieutenant POTIER, blessé, qu'il charge de cette périlleuse mission. Cet héroïque officier passe par une embrasure de la batterie et réussit, après avoir traversé le terrain labouré par les projectiles russes, à rendre compte de la situation au général d'Autemarre, tout surpris de ce qu'il vient d'apprendre. Le général Khroulef, rassuré par l'échec des autres attaques françaises, dirige tous ses efforts sur le faubourg de Karabelnaïa. Les chasseurs et les soldats du 19e de ligne, affermis par la mâle attitude de leurs chefs, le colonel Manèque et le commandant GARNIER, s'apprêtent à une résistance désespérée. Les maisons où ils s'étaient barricadés sont assiégées l'une après l'autre par les Russes, qui sont obligés, pour s'en rendre maîtres, d'enlever les toits, de percer les murs et de prendre toutes les chambres

d'assaut. Il faut dès lors céder au nombre; la retraite se fait en bon ordre, malgré les feux croisés du Grand-Redan et de Malakoff. Les Russes franchissent après nous la batterie Gervais et tentent de nous suivre jusque dans nos tranchées. Sous la protection du 2e bataillon du 19e de ligne, le 1er bataillon de ce régiment et le 5e chasseurs à pied se rallient à la voix de leurs chefs et se précipitent de nouveau sur les Russes, qu'ils refoulent dans la place. Le commandant GARNIER est encore une fois frappé par une balle qui l'atteint à la hanche. Epuisé par la perte de son sang et meurtri par plusieurs contusions, il ne peut plus se tenir debout; le sergent-major CHAMBON et le sapeur CARON le relèvent et l'emportent dans nos tranchées. Vainement le général d'Autemarre veut reprendre l'offensive, il est trop tard, et les renforts qui arrivent enfin sont obligés de reculer sous le feu terrible qui part de la place. Les chasseurs de la garde qui se sont avancés en soutien dans les tranchées exécutent des feux nourris contre les Russes. Le lieutenant ROIDOT est décoré et deux chasseurs médaillés à la suite de ce combat.

De leur côté, les Anglais avaient aussi vainement attaqué le Grand-Redan, dont ils avaient été repoussés après s'en être un instant emparés. Le manque d'unité dans les attaques, l'éloignement de troupes de renfort, avaient été cause en grande partie de notre échec malheureux du 18 juin.

Le 5e bataillon de chasseurs à pied avait été cruellement éprouvé. Sur 19 officiers présents, 18 avaient été atteints. C'étaient : le capitaine adjudant-major MASSE, tué; le commandant GARNIER (5 blessures); les capitaines DE GESLIN, CLINCHANT, ROGIER, CASTERA et BOUCHERIE; le médecin-major GOUGET; les lieutenants ROGER DU NORD (mort de ses blessures), COPRI et BUREAU (prisonniers), POTIER, CARRÉ, LELUYER, BASTIEN ; les sous-lieutenants DES GARETS, GUIGNET, BAILLET et JAMBON, blessés. Seul, le sous-lieutenant GANOT, qui avait vaillamment fait son devoir, était sorti de cette mêlée sans une égratignure. Dans l'après-midi, ce bataillon rendait les derniers honneurs à 33 des siens, parmi lesquels se trouvaient les sergents PLATIER et PIZALLA, le fourrier GUÉRIN et le caporal-sapeur DECÈS; 210 blessés étaient transportés aux ambulances; 124 sous-officiers, caporaux et chasseurs, presque tous tués ou blessés, étaient restés avec les lieutenants COPRI et BUREAU et les corps du capitaine MASSE et de l'adjudant GILLET, sur le terrain reconquis par les Russes.

La nuit du 18 juin est une belle page de l'histoire des chasseurs

à pied; elle est due à ce vaillant 5e bataillon, qui avait eu dans cette lutte héroïque 18 officiers et 367 sous-officiers, caporaux et chasseurs mis hors de combat. Conduit par un chef et par des officiers qui donnèrent l'exemple de la plus noble bravoure, ce bataillon força ce jour-là l'enceinte de Sébastopol, prit pied dans la ville et s'y maintint assez longtemps, payant du sang de ses braves soldats chaque mètre d'un terrain conquis avec autant d'ardeur et d'élan, qu'il fut ensuite défendu avec opiniâtreté. Dans son rapport au Ministre de la Guerre, le commandant en chef, général Pélissier, s'exprime ainsi :

« Au signal convenu pour l'assaut, le général d'Autemarre lança avec impétuosité le 5e chasseurs à pied qui, en suivant la crête du ravin de Karabelnaïa, parvint jusqu'au retranchement qui le relie à la tour Malakoff, franchit ce retranchement et entra ainsi dans l'enceinte même.....

» Tel était l'élan de nos troupes, que nonobstant la retraite des Anglais, elles avaient poussé en avant et continué à charger à fond l'ennemi. Mais le manque de simultanéité dans l'attaque de nos divisions laissa les Russes libres de nous accabler avec les réserves et l'artillerie du Grand-Redan, et l'ennemi ne perdit pas un seul instant pour diriger sur nos braves chasseurs à pied toutes les autres réserves de Karabelnaïa.

» Devant des forces aussi importantes, le commandant GARNIER, du 5e bataillon, chercha, mais en vain, à conserver le terrain conquis. Obligé de plier sous le nombre, il repassa le retranchement. »

Quelques jours après le combat du 18 juin, le commandant GARNIER, qui avait refusé d'entrer à l'ambulance pour ne pas quitter son bataillon, recevait la croix d'officier de la Légion d'honneur. Les lieutenants ROGER DU NORD, POTIER; le sous-lieutenant JAMBON, le médecin-major GOUGET, le sergent PARIZOT et le sapeur CONJARD étaient décorés de la Légion d'honneur; le sergent-major LAGARDE, les sergents DEVISSE, DENOTRE et LECAT, les caporaux GIRAUD et HERMEZ, le clairon JEAN, les chasseurs PAGÈS, LAMAISON, MOULIN, MEYER et BENOIT, recevaient la médaille militaire.

Pendant la nuit du 18 au 19 juin, le lieutenant GEOFFROY, du 10e bataillon de chasseurs à pied, enlevait une embuscade russe située dans le ravin des Anglais.

Le 19 juin, le 7e bataillon de chasseurs à pied reçoit le baptême de feu en Crimée; il a 1 homme tué et 5 blessés dans la tranchée.

Le 21 juin, le général Bosquet reprenait la direction des attaques de droite, et la division d'Autemarre retournait aux attaques de gauche.

Le vaillant 5e bataillon de chasseurs, qui eut à longer pendant ce mouvement tout le camp des Anglais, reçut de la part de nos alliés un accueil enthousiaste et glorieux. On acclamait le commandant GARNIER, que ses sapeurs portaient sur un brancard à la tête de son bataillon. Le lieutenant ROGER DU NORD, qui était sorti de l'ambulance à la nouvelle du départ de son bataillon, et que ses hommes portaient sur une civière, excitait aussi les louanges de tout le monde.

Le 22 juin, le capitaine CLINCHANT, du 5e, était nommé chef de bataillon au 79e de ligne, puis au 4e bataillon de chasseurs à pied. Quelques jours après, le capitaine ROGIER, nommé chef de bataillon au 100e de ligne, prenait le commandement du 9e bataillon de chasseurs.

Le 30 juin, le lieutenant DUPLAT, du 9e, était pour la troisième fois blessé à la tranchée. A la suite de l'échec du 18 juin, les travaux de gauche furent suspendus jusqu'à ce que fussent achevés les travaux de droite sur Malakoff, point d'attaque définitivement choisi.

Pendant le mois de juillet et la moitié du mois d'août, le siège régulier continue. On gagne du terrain vers Malakoff et le Petit-Redan, malgré les fréquentes sorties des Russes, qui tiennent en une alerte continuelle nos chasseurs de garde aux tranchées.

Le 5 juillet, le 19e bataillon quitte les travaux du siège pour aller sur les bords de la Tchernaïa; il suit le mouvement de la 3e division, qui est relevée par la division CANROBERT. Le bataillon s'établit entre le pont de Traktir et le gué, point où notre droite se relie à la gauche des Piémontais.

Le 12 juillet, le lieutenant COLLIO, du 7e bataillon, est blessé à la tranchée.

Dans la nuit du 24 au 25 juillet, quatre compagnies de chasseurs de la garde, sous les ordres du capitaine PELLETIER, étaient de garde à l'extrémité droite des tranchées, dans le ravin du Carénage; 150 Russes font une sortie sur ce point et sont repoussés après une lutte très vive. Le sous-lieutenant MONEGLIA est mis à l'ordre du bataillon pour sa belle conduite pendant cette affaire, où les chasseurs de la garde ont 9 tués et 39 blessés.

Le 23 juillet, le sous-lieutenant MONTAGNAN, du 14e bataillon, est blessé d'un éclat d'obus dans la tranchée. Les lieutenants

NICOLAS et CADIER, du même bataillon, sont : le premier, tué, le 30; le second, blessé, le 31 juillet, dans le service de tranchée.

Dans les premiers jours du mois d'août, le général DE MAC-MAHON, l'ancien commandant du 10e bataillon de chasseurs à pied, remplaçait en Crimée, où son étoile l'appelait, le brave général CANROBERT, que l'empereur venait de faire rentrer en France.

Le 6 août, le lieutenant BERNARDY DE SIGOYER, du 14e bataillon de chasseurs, était blessé d'un éclat d'obus à la tranchée.

Le 7 août, le lieutenant CAVADÈS, du 7e, est blessé, et le 10, le capitaine TOUTAIN, du même bataillon, est tué dans la tranchée. Des pluies torrentielles et une recrudescence de choléra augmentent le nombre des malades. Le service spécial des tirailleurs aux tranchées impose à nos chasseurs un surcroît de fatigues qu'ils supportent avec une noble abnégation; sur douze heures de garde aux tranchées, ils en passent six, la nuit, en sentinelle. Chaque fois que les bataillons de garde aux tranchées rentraient au camp, ils comptaient toujours une douzaine de braves en moins, héros ignorés, silencieusement tombés auprès de leurs créneaux.

Bataille de la Tchernaïa ou de Traktir

Le 12 août, le général en chef donnait l'ordre de consigner les troupes à partir de 5 heures du soir, de les faire coucher habillées et chaussées, et de faire distribuer à chaque homme quatre jours de vivres. Des renseignements de source anglaise et les avis de nos reconnaissances de cavalerie faisaient craindre une attaque des Russes. Ce ne fut qu'une fausse alerte. Le 13, une reconnaissance de chasseurs d'Afrique annonçait de forts mouvements de troupes du côté de la vallée de la Tchernaïa.

Le 15 août, on passe une grande revue de nos troupes; la fête de l'Empereur est joyeusement célébrée, ainsi que la nouvelle du bombardement de Sweaborg, par les flottes de la Baltique. La journée se termine sans incidents, car les Russes pensent mieux surprendre le lendemain l'armée française, fatiguée des réjouissances de la veille. Le 15 au soir, les bataillons de chasseurs occupaient les emplacements suivants : le 14e bataillon, entre le Télégraphe et la redoute Canrobert; le 19e bataillon formant la première ligne avec le 2e zouaves, à droite du plus bas des monts Fedioukine.

Le 16 août, à 4 heures du matin, les Russes attaquent vigoureusement nos positions. Favorisée par un épais brouillard, leur approche est si soudaine que nos troupes, accablées par le nombre, sont d'abord obligées de se replier. Le général russe Read nous attaque par la droite, pendant que le général Liprandi s'avance sur notre gauche. La brigade de Failly, de la 3ᵉ division, est obligée de battre en retraite, et les Russes commencent à gravir les premières pentes des monts Fedioukine. La 1ʳᵉ brigade de la 3ᵉ division est à l'extrême droite de la ligne française, et quatre compagnies du 19ᵉ bataillon sont au centre de la position occupée, prêtes à se rendre là où besoin sera; le pont de Traktir est un peu sur notre gauche, et nos chasseurs sont sur la hauteur qui le domine.

Les batteries de Sailly et Vautré se portent rapidement à gauche et à droite de la route de Balaclava à Mackensie; les quatre autres compagnies du 19ᵉ bataillon accompagnent et protègent le premier de ces groupes. Les Russes s'avancent en une colonne profonde, couverte par des tirailleurs et soutenue par une nombreuse artillerie; ils refoulent nos troupes avancées et franchissent la rivière. La 1ʳᵉ brigade de la 3ᵉ division, à laquelle s'est jointe une compagnie de voltigeurs du 95ᵉ de ligne, se précipite à droite sur le régiment d'Azow et le contraint à repasser la Tchernaïa. Les quatre compagnies du 19ᵉ détachées près des batteries ont été cependant obligées de reculer un peu devant le flot ennemi; elles exécutent ensuite, de concert avec les zouaves du 2ᵉ régiment, un magnifique retour offensif au moment où la tête de la colonne russe parait sur la crête. L'ennemi est culbuté et poursuivi au-delà de la rivière en éprouvant des pertes énormes.

Les Russes se réorganisent à la faveur de la brume et de l'épaisse fumée qui couvre la vallée. Vers 7 heures, le prince Gortschakoff faisait renouveler par le général Wranken l'attaque du pont de Traktir; il échoue devant l'élan de nos troupes. Deux compagnies du 19ᵉ bataillon, sous les ordres du capitaine VERSINI, prennent une part glorieuse à ce combat corps à corps, à la suite duquel les Russes sont définitivement rejetés de l'autre côté du pont. Le général Vesselitski dirige alors sa division, renforcée du régiment d'Odessa, qui n'a été employée que comme réserve, sur la partie de la ligne comprise entre la droite des Français et la gauche des Piémontais, là où le terrain présente une large ouverture près de la Tchernaïa et du canal, qui sont presque partout guéables dans cette partie de leur cours. Il traverse la rivière et

le canal et cherche à tourner notre droite en remontant les berges d'un ravin situé sur le flanc droit du plus bas des monts Fédioukine. Le colonel LEBRUN, chef d'état-major, voit le péril, et amène trois compagnies du 19e bataillon de chasseurs; il les déploie de manière à prendre en flanc les forces russes, qui continuent pourtant à s'avancer. Il fait aussitôt prévenir le général Faucheux, qui fait diriger sur ce point une demi-batterie et deux compagnies du 14e bataillon de chasseurs, chargées d'appuyer le mouvement offensif d'un bataillon du 62e de ligne envoyé par le général Cler. Les chasseurs du 19e bataillon se mettent en tête des jeunes soldats du 62e de ligne, les entraînent à la charge et culbutent rapidement la colonne ennemie.

A 9 heures, le général prince Gortschakoff s'avoue vaincu et remonte les hauteurs de la rive droite de la Tchernaïa.

Le 19e bataillon de chasseurs a contribué sérieusement au succès de la journée; il a eu 3 officiers blessés, les capitaines COMMEL et VERSINI, le sous-lieutenant DE PEINDRAY et 62 hommes hors de combat. Quatre croix de la Légion d'honneur et 19 médailles militaires furent la récompense accordée au 19e bataillon de chasseurs à pied pour la part glorieuse qu'il avait prise à la lutte. Parmi les légionnaires figuraient : le sergent BROYER, décoré pour sa bravoure au-dessus de tout éloge et pour avoir enlevé un fanion au milieu des Russes; le chasseur GAUME, pour avoir montré le plus grand élan et s'être aussi emparé d'un fanion ennemi.

Le 17 août, le feu des assiégeants devient très vif et va se continuer avec de légères intermittences jusqu'au 5 septembre. Des précautions sont prises en prévision d'une nouvelle attaque que doit tenter l'ennemi. Les fausses alertes sont fréquentes, et nos troupes prennent inutilement les armes le 20, le 23 et le 24 août.

Le 24, le capitaine DEGLOSNE, du 7e bataillon, est blessé à la tranchée.

La place répond à notre feu avec une vivacité et une vigueur qui nous causent des pertes nombreuses. Quelques actions courageuses signalent ces derniers jours de bombardement.

Dans la nuit du 23 août, sous un feu des plus meurtriers, de jeunes artilleurs pris de panique abandonnent leur batterie ; les chasseurs du 17e, de garde à la tranchée, courent les y remplacer, servent eux-mêmes les pièces, rendant coup pour coup à l'adversaire.

Quelques jours après, le sergent LAROCHE, du même bataillon, va, sous une grêle de balles, ramasser au-delà des tranchées un de ses camarades blessé, et le rapporte sur ses épaules.

Dans la nuit du 28 au 29 août, un magasin à poudre fait explosion au Mamelon-Vert, tuant ou blessant 140 hommes; les Russes veulent en profiter pour faire une sortie, mais le 4e bataillon de chasseurs est de garde aux tranchées; son feu vif et meurtrier fait rentrer les Russes dans la place.

Le 1er bataillon de chasseurs était de garde pendant la nuit du 29 août : une bombe russe tombe dans la tranchée, blessant quelques hommes; elle va faire de nombreuses victimes en éclatant, lorsque le chasseur FÉRARD, de la 6e compagnie, se dévouant pour le salut commun, la saisit et la rejette par-dessus la gabionnade.

Le trait de courage et de sang-froid du sergent MÉRA, du 17e bataillon, mérite aussi d'être cité : Une bombe russe venait de tomber dans une de nos batteries avancées, sur une poudrière faite de gabions et de sacs à terre. Le danger était grand, la poudrière allait sauter, et avec elle la batterie. MÉRA, n'écoutant que son courage, se jette résolument dans l'ouvrage, et, sous une grêle de projectiles, parvient à éteindre l'obus.

Assaut de Sébastopol (8 septembre).

Le 1er septembre, nous étions arrivés à 25 mètres de Malakoff et à 40 mètres du Petit-Redan, auquel les Russes avaient donné, depuis quelques jours déjà, le nom significatif de « bastion d'enfer ».

Le 3 septembre, une conférence du commandant en chef réunissait les généraux alliés qui décidaient que, le 5, aurait lieu un sixième bombardement, suivi, le 8, de l'assaut définitif de Sébastopol.

Dès le 4 septembre, l'ordre était donné aux officiers de ne s'absenter qu'avec une permission de leur général de brigade.

Les mouvements préparatoires des troupes pour l'assaut s'opèrent pendant toute la journée du 7. L'assaut était réglé de la façon suivante : le général Bosquet devait attaquer par la droite avec 25,000 hommes; le général de Salles, avec 20,000 hommes, était chargé des attaques de gauche, pendant que les 10,000 Anglais du général Simpson devaient s'emparer du Grand-Redan.

Au 2e corps, le général DE MAC-MAHON est chargé de l'assaut de Malakoff; le 1er bataillon de chasseurs à pied, commandant GAMBIER, détaché à la brigade Vinoy, a pour mission de s'emparer de la batterie Gervais, théâtre des exploits du 5e bataillon pendant

l'assaut du 18 juin. A la droite des attaques, le général Dulac doit enlever le Petit-Redan ; le 17e bataillon de chasseurs, commandant DE FÉRUSSAC, doit former la tête de colonne d'assaut de la division. La 2e brigade de la division d'Autemarre et le bataillon de chasseurs de la garde, commandant CORNULIER DE LUCINIÈRE, devaient lui servir de soutien.

Pendant toute la journée, on organise et exerce une brigade de volontaires, sous les ordres du lieutenant CAILLOT, du 17e bataillon, destinée à jeter des ponts sur les fossés.

Entre le Petit-Redan et Malakoff, le général de la Motterouge devait enlever la courtine qui joint ces deux ouvrages et empêcher les Russes de se rallier en arrière après l'enlèvement de leurs positions. Le 4e bataillon de chasseurs à pied, commandant CLINCHANT, est placé à la tête de la brigade Bourbaki.

Toutes les troupes du 2e corps étaient pleines de confiance et enthousiasmées par les paroles éloquentes que leur avait adressées le général Bosquet :

« Soldats du 2e corps et de la réserve,

» Le 7 juin, vous avez eu le bonheur de porter fièrement les premiers coups droit au cœur de l'armée russe ; le 16 août, vous infligiez, sur la Tchernaïa, la plus honteuse humiliation à ses troupes de secours. Aujourd'hui, c'est le coup de grâce, c'est le coup mortel que vous allez frapper de cette main ferme, si connue de l'ennemi, en lui enlevant sa ligne de défense de Malakoff, pendant que nos camarades de l'armée anglaise et du 1er corps donneront l'assaut au Grand-Redan et au bastion central.

» C'est un assaut général, armée contre armée ; c'est une immense et mémorable victoire dont il s'agit de couronner les jeunes aigles de la France.

» En avant donc, enfants ! A nous Malakoff et Sébastopol ! »

Aux attaques de gauche, du côté de la ville, la brigade Trochu, de la 1re division, précédée du 9e bataillon de chasseurs à pied, commandant ROGIER, devait attaquer le bastion central lorsque nous serions maîtres, à droite, de Malakoff et du Petit-Redan. Le 10e bataillon de chasseurs, commandant DE LA BASTIDE, et le 6e, commandant FAUVART-BASTOUL, devaient être placés en soutien dans les tranchées, prêtes à appuyer de leur feu les colonnes d'assaut. Le 7e bataillon de chasseurs à pied, commandant MAURICE, devait se tenir en réserve près de la redoute des Anglais.

A midi précis, heure du général en chef, les troupes du 2e corps devaient s'élancer à l'assaut, sans aucun autre signal.

Le 8 septembre, dès le point du jour, les troupes d'attaque viennent occuper leurs emplacements. Les colonnes d'assaut se forment au milieu d'un épais nuage de fumée qui s'étend en avant de toutes nos batteries.

Nos chasseurs à pied se sont parés comme pour une fête; ils sont là, nerveux et impatients, prêts à bondir, écoutant la voix mâle de nos canons en furie. Midi moins cinq, les batteries cessent toutes leur feu; un silence solennel plane au-dessus de nos têtes; les cœurs battent à tout rompre; les minutes paraissent des siècles. « A notre gauche, raconte le commandant Fay, la tête de colonne du 4e bataillon de chasseurs à pied est appuyée au parapet au-dessus duquel les armes, impatientes, se lèvent par intervalles. — Baïonnettes basses! s'écrie le général Bosquet de sa voix mâle; ne donnons pas l'éveil à l'ennemi. Patience! l'heure viendra! A la tête de ce vigoureux bataillon, le commandant CLINCHANT, le cigare à la bouche, le sabre à la main, attend avec une résolution calme le cri : en avant! A deux pas de lui, ses clairons, les regards fixés sur leur chef, se tiennent prêts à sonner. »

Tout à coup une immense clameur s'élève en avant du Petit-Redan et de Malakoff. Il est midi; les tambours et clairons battent et sonnent la charge. C'est la lutte suprême qui s'engage.

En tête de la division Dulac, le 17e bataillon de chasseurs à pied, entraîné par le commandant DE FÉRUSSAC, s'élance au pas de course sur le Petit-Redan. Au moment où il atteint le sommet du glacis, une décharge épouvantable à bout portant couche par terre 3 officiers, 7 sous-officiers et 20 chasseurs. Au milieu d'un épais nuage de terre, de poussière et de fumée, ce bataillon descend dans le fond du fossé, le remonte, escalade le parapet, et sur la crête même, décharge ses armes sur les défenseurs placés contre le talus. Un combat s'engage à coup de pierre, à coup de baïonnette, à la suite duquel les Russes, écrasés par la valeur des nôtres, s'enfuient dans la direction d'une batterie située à 200 mètres en arrière. Nos chasseurs y arrivent en même temps qu'eux. Le chasseur OLIVIER saute le premier sur le parapet et y plante le fanion du 17e bataillon.

Les Russes reviennent alors avec des renforts considérables et nous attaquent avec une telle furie, que la 1re brigade se replie au pas de course; le 17e bataillon est entraîné!... Ses chefs parviennent cependant à l'arrêter aux premières parallèles. C'est en vain

que le général DE SAINT-POL essaie de ramener sa brigade, il tombe mortellement frappé. Le caporal AURAN, du 17°, va chercher son corps sous le feu de l'ennemi et le rapporte dans nos parallèles. Le général DE SAINT-POL avait légué une somme de 200 fr. au sous-officier, caporal ou chasseur qui se serait le mieux conduit dans la journée; c'est à ce brave caporal qu'elle fut donnée.

Malgré de prodigieux efforts plusieurs fois renouvelés et des alternatives de réussite, l'attaque de la division a échoué. Le général Dulac appelle alors ses troupes de réserve et charge les chasseurs de la garde de reprendre le Petit-Redan du côté de la courtine.

« A nous les chasseurs! » s'écrie le commandant DE LUCINIÈRE en s'élançant à leur tête. Suivi de quelques officiers et chasseurs, il arrive sur le Petit-Redan et veut immédiatement prendre possession de cet important ouvrage. La ceinture bleue du caporal JOUBERT, un mouchoir blanc fourni par le lieutenant LAGAGNIE et un lambeau de foulard rouge sont attachés à la grenadière d'une carabine aussitôt fichée dans le sol. Quelques instants après, l'aigle des chasseurs arrive avec le gros du bataillon; mais l'héroïque DE LUCINIÈRE est tombé mort au pied du drapeau qu'il avait improvisé pour servir de guide à ses braves chasseurs.

Une lutte terrible à la baïonnette s'engage aussitôt. Pour la deuxième fois, les Russes sont repoussés et nous abandonnent le retranchement.

L'ennemi, désespéré, a recours alors à un moyen extrême. Un peu avant 4 heures, il fait mettre le feu à un magasin à poudre, blindé, dans l'ancienne batterie de la Poterne. Une explosion épouvantable bouleverse les parapets du côté de la courtine, où se trouvent les chasseurs de la garde. Un grand nombre d'hommes sont ensevelis avec les débris du parapet; le drapeau du 91° est profondément enfoui sous les décombres, et n'est retrouvé que le lendemain, entre les mains crispées de l'officier qui, dans la mort, gardait encore son fidèle dépôt. Une poutre énorme, en retombant, écrase 7 hommes à la fois; mais les chasseurs ont bien vite repris leur sang-froid et dirigent avec une ardeur d'autant plus vive leur fusillade sur l'ennemi en déroute.

A la division de la Motterouge, à midi précis, le 4° bataillon de chasseurs à pied s'élance avec impétuosité sur la courtine. Les Russes ne peuvent résister devant cette attaque vigoureuse, ils fuient vers une deuxième ligne de défense sans pouvoir s'y rallier, car les chasseurs les poursuivent jusque dans les premières maisons

de Karabelnaïa. Le 4e bataillon, entraîné par son élan, se trouve alors dans une position assez critique; Malakoff n'est pas encore à nous, et la division Dulac vient d'échouer au Petit-Redan; pris à revers, les chasseurs sont obligés de se replier sur la courtine, où les tirailleurs se cramponnent au talus extérieur, faisant le coup de feu par dessus le parapet, et parviennent à s'y maintenir jusqu'au soir, sous un feu violent et meurtrier, qui leur fait éprouver des pertes considérables.

A gauche, les colonnes d'assaut enlevées par le général de MAC-MAHON se précipitent sur Malakoff.

Pendant que les zouaves du 1er régiment s'emparent du saillant de Malakoff, les chasseurs du commandant GAMBIER, du 1er bataillon, s'élancent à gauche contre la batterie Gervais, sautent dans le fossé, escaladent le parapet, et du premier élan se répandent dans l'ouvrage. Les Russes, surpris par cette attaque impétueuse, sont rejetés pêle-mêle de traverse en traverse et chassés au dehors. Le sergent ROSE, qui est arrivé le premier sur la courtine, y plante le fanion du 1er bataillon de chasseurs à pied.

Cependant, à notre droite, les zouaves et le 7e de ligne, maîtres des remparts de Malakoff, sont arrêtés à la gorge de l'ouvrage par une résistance désespérée. Sur l'ordre du général Vinoy, le commandant GAMBIER emmène avec lui quatre compagnies du 1er bataillon, longe le fossé Est de la redoute, et gravissant le talus extérieur, apparaît tout à coup sur le flanc gauche de l'ennemi. Les Russes, ainsi pris entre deux feux, se décident à la retraite et nous abandonnent la possession de Malakoff.

Une si belle conquête ne pouvait rester sans conteste. On s'organise à la hâte contre un retour offensif. Déjà, à la batterie Gervais, on travaille à retourner les épaulements contre la place; à Malakoff, des réserves accourent garnir la gorge; les quatre compagnies du 1er bataillon de chasseurs à pied sont portées en dehors de l'ouvrage, à l'angle Nord-Est du fossé.

Vers 2 heures, la contre-attaque se prononce. Les Russes, débouchant de la ville en trois épaisses colonnes, s'élancent au pas de charge sur les pentes du mamelon de Malakoff. La colonne de droite, prise d'écharpe par le feu des quatre compagnies du 1er bataillon de chasseurs postées dans la batterie Gervais, battue de front par celui des défenseurs de Malakoff, tourbillonne un instant sous ce feu meurtrier, puis rebrousse chemin et se dissipe sans retour. Les deux autres colonnes, malgré des pertes énormes, parviennent à la gorge de la redoute, au point même où se trouvait

la fraction du 1er bataillon placée sous les ordres du commandant. Là, pendant près d'une heure, se livre un combat terrible, où Français et Russes rivalisent de courage et d'acharnement. Le commandant GAMBIER, du 1er bataillon, deux fois blessé dans la mêlée, refuse jusqu'au dernier moment de quitter son poste. Enfin, vers 4 heures, les Russes reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, nous abandonnent définitivement notre conquête et regagnent Sébastopol.

Le drapeau français flotte sur Malakoff. L'héroïque général DE MAC-MAHON ne veut pas abandonner sa conquête, qu'on sait profondément minée et prête à sauter. « J'y suis, j'y reste », répond-il à son aide-de-camp qui le supplie de se mettre hors de danger. Les mines sont éventées, les ouvrages retournés et armés contre la place, et nous nous établissons solidement dans Malakoff, dont la position dominante commande Sébastopol.

Malakoff en notre pouvoir, les couleurs franco-anglaises sont aussitôt hissées au-dessus du Mamelon Vert. C'est le signal de l'attaque du Grand-Redan. De même que pour nous au Petit-Redan, là aussi les Anglais ne peuvent déboucher dans la place après avoir franchi le parapet ; le feu des Russes arrête tous leurs efforts.

Pendant que le combat durait encore au Grand-Redan, vers 2 heures, un bouquet de fusées donne au 1er corps le signal de l'attaque contre le Bastion Central.

A la tête de la 1re division s'élance alors le 9e bataillon de chasseurs à pied, dont 30 chasseurs volontaires commandés par le sous-lieutenant POILECOT forment la tête de colonne d'assaut. Après un combat acharné, le sergent HUGUET plante le fanion du bataillon sur la position. Mortellement frappé, il est remplacé par le caporal UZEREAU qui, après un combat contre quatre Russes, secouru par ses camarades, le maintient définitivement sur le Bastion Central. Le capitaine DUVAL s'élance ensuite à la tête de sa compagnie, s'empare d'une batterie russe et y fait flotter son fanion. Surpris bientôt par les fougasses qui éclatent sous leurs pieds, écharpés par la mousqueterie et la mitraille qui pleuvent de tous côtés, les troupes du général Trochu sont forcées de reculer. Une mine qui vient d'éclater fait sauter une partie de la 6e compagnie du 9e bataillon avec son capitaine, M. D'ESTYBAYRE.

Sous la protection des carabines des chasseurs des 5e et 6e bataillons, nos troupes se replient pour se lancer vainement deux fois encore à l'assaut. Elles ne peuvent arriver à franchir de nouveau les parapets, défendus par un ennemi de plus en plus nom-

breux. Enfin arrive l'ordre d'arrêter le combat, et nos troupes, décimées, se retirent dans les tranchées.

Le 10e bataillon, placé en face du bastion du Mât, reçoit l'ordre de ne pas l'attaquer; la prise définitive de Malakoff est pour nous, maintenant, une garantie de succès suffisante.

Pendant la nuit, une nouvelle attaque du Petit-Redan est décidée; des troupes se dirigeaient déjà sur ce point, lorsqu'un contre-ordre les arrête en route.

Vers minuit, les Russes abandonnent Sébastopol; mais, avec leur farouche énergie, ils ne veulent laisser que des ruines aux vainqueurs. Des hauteurs du plateau de Chersonèse, les alliés, muets d'horreur et d'étonnement, contemplent alors le sinistre spectacle des magasins qui brûlent, des batteries, forts et redoutes qui sautent en l'air avec un épouvantable fracas.

Sébastopol était désormais à nous.

Cette mémorable et glorieuse journée avait coûté des pertes cruelles à l'armée française. Les bataillons de chasseurs à pied engagés avaient largement payé leur dette de sang à la victoire; de nombreuses décorations et promotions les en récompensèrent.

Le 17e bataillon avait eu 248 hommes hors de combat; le 4e comptait : 3 officiers, les capitaines GRANDJEAN et PONSARDIN, le sous-lieutenant DE LORDES et 72 chasseurs tués; le commandant CLINCHANT et 138 chasseurs étaient blessés. Le bataillon de chasseurs de la garde fut très éprouvé : il perdit 5 officiers tués, le commandant CORNULIER DE LUCINIÈRE, le capitaine adjudant-major GAULIER DE LA GRANDIÈRE, les capitaines BOISSIER et PELLETIER et le lieutenant DAGUIN; 7 officiers blessés, les capitaines MOREAU, PISTOULEY et CASTERA, le lieutenant LAGAGNIE et les sous-lieutenants BAMAKERS, GUIGNET et RENAUD; il avait, en outre, 352 sous-officiers, caporaux et chasseurs hors de combat. Six croix, accordées au capitaine VERDEIL, au lieutenant LAGAGNIE, au sous-lieutenant GUIGNET, au médecin aide-major CORNE, au sergent NICOD et au caporal JOUBERT, et 11 médailles militaires, furent la récompense accordée à la belle conduite des chasseurs de la garde.

Au 9e bataillon, 4 officiers, les capitaines D'ESTYBAYRE, VILLERMAIN, PLANEL et ALLIÉ, plus 38 sous-officiers, caporaux et chasseurs avaient été tués, 5 officiers, les capitaines DUSAN et DUVAL, le lieutenant DUPLAT, les sous-lieutenants DE BARBOT et PONS, et 170 sous-officiers, caporaux et chasseurs étaient blessés. Le capitaine ARDANT DU PICQ, le lieutenant BECDELIÈVRE et

35 hommes avaient été faits prisonniers. Une croix d'officier pour son commandant, M. ROGIER, 5 croix de chevalier et 12 médailles militaires furent accordées au bataillon.

Le 6e bataillon avait perdu 1 homme tué et 10 blessés.

Quelques obus perdus éclatant dans les rangs du 7e bataillon, qui était en réserve, lui avaient tué et blessé quelques hommes.

Prise de Sébastopol. — Fin de la guerre.

Le 9 septembre, une avant-garde occupait Sébastopol et le faubourg de Karabelnaïa. De nombreuses explosions se produisent pendant plusieurs jours encore, et pour couronner leur œuvre de destruction, les Russes brûlent et coulent, sous nos yeux, les derniers vaisseaux de leur magnifique flotte de la Mer Noire. Nous étions vainqueurs sur des ruines fumantes!

Tels étaient les résultats de ce long siège de onze mois, où Russes et Français avaient appris à s'estimer et à se connaître comme gens de guerre loyaux et braves.

Le général PÉLISSIER, promu à la dignité de maréchal de France le 12 septembre, ne voulut pas laisser nos troupes inutilement entassées sur le plateau de Chersonèse; il déploya l'armée française le long de la Tchernaïa.

Le 17 octobre, le port de Kinburn, mitraillé par notre flotte, se rendait au corps expéditionnaire du général Bazaine, dont faisait partie le 14e bataillon de chasseurs à pied.

Le 22 octobre, le 17e bataillon partait pour Eupatoria, où il allait se mettre sous les ordres du général d'Allonville.

Le 7 novembre, la garde impériale rentrait en France, après avoir conquis sous les murs de Sébastopol cette belle réputation de bravoure et de gloire qu'elle avait achetée au prix d'un sang généreusement versé.

Vers la fin de l'automne, les troupes recevaient l'ordre d'améliorer leurs camps et de se construire, autant que possible, des baraquements pour passer l'hiver, qui s'annonçait comme devant être très rigoureux. Nos divisions se gardaient par des lignes d'avant-postes inquiétés sans cesse par les Cosaques.

Le 15 novembre, l'explosion du parc du Moulin, une des plus terribles et des plus destructives du siège, causait de nombreuses pertes parmi les alliés. Le 4e bataillon de chasseurs comptait mal-

heureusement dix victimes : le lieutenant RÉMY et 3 chasseurs tués, plus 6 chasseurs blessés.

Le 7 décembre, 2,000 hommes du régiment d'infanterie de Smolensk et environ 400 Cosaques du Don, attaquent à la fois nos avant-postes de Baya et d'Orkousta. L'effort principal de l'ennemi se porte sur Baya, occupé par une section du 7ᵉ bataillon de chasseurs à pied, un peloton de chasseurs d'Afrique et trois compagnies du 26ᵉ de ligne. La fusillade s'engage; les Russes, qui sont en nombre, tournent Baya. Cinq compagnies du 7ᵉ bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant MAURICE, tombent tout à coup sur le flanc droit des Russes qui, chargés par les troupes de Baya et par les chasseurs du 7ᵉ, battent en retraite en laissant sur le terrain 150 tués, blessés ou prisonniers.

Pendant le combat, 200 fantassins et 150 cosaques tentent une audacieuse diversion sur Orkousta; ils sont repoussés à la baïonnette par deux compagnies du 7ᵉ bataillon de chasseurs. Dans cet engagement, le capitaine PICHON, du 7ᵉ, tuait de sa propre main trois Russes à coups de sabre. A 9 heures du soir, l'ennemi était mis en pleine déroute. Le 7ᵉ avait perdu 2 tués, 11 blessés et 16 hommes disparus, enlevés subitement aux avant-postes. Deux compagnies du 5ᵉ bataillon de chasseurs à pied, qui étaient accourues vers Baya au bruit de la fusillade, retournent le soir même à leur camp, sans avoir pris part au combat.

Dans son ordre du jour, le maréchal commandant en chef informait l'armée de ce combat et citait le commandant MAURICE pour l'énergie qu'il avait déployée.

Le 14 décembre, on organise, par brigade, une compagnie de volontaires destinée à faire le service aux avant-postes.

Dans la nuit du 26 au 27, la compagnie de volontaires de la 2ᵉ brigade, 1ʳᵉ division du 1ᵉʳ corps, complètement formée de chasseurs du 7ᵉ bataillon, sous les ordres du capitaine PICHON, enlève un poste de 80 fantassins russes et de 20 cosaques établis à 500 mètres au-dessous du col de Cardon-Bell.

Les bois provenant des démolitions de Sébastopol et du nivellement des travaux d'attaque de la place, permirent à nos troupes de supporter les rigueurs de l'hiver 1855-56 plus facilement que l'année précédente. Malheureusement, le typhus des armées faisait de nombreux ravages dans nos rangs et ajoutait sans cesse à la liste déjà longue de nos morts sur la terre de Crimée.

Vers les derniers jours de l'année 1855, les tirailleurs algériens, quatre régiments de ligne et le 3ᵉ bataillon de chasseurs à pied

retournaient en France. La réception triomphale qui leur fut faite, le 21 décembre, à Paris, est restée légendaire.

Traité de Paris.

Cependant, des négociations pour la paix étaient entamées. Le 16 janvier 1856, la Russie acceptait les propositions qui devaient servir de préliminaires. Le 29 février, le grand quartier général lançait la dépêche suivante à nos avant-postes : « Nous sommes en pourparlers d'armistice; gardez-vous bien, mais n'entreprenez plus rien. » Le 15 mars, arrivait la nouvelle de la convention d'armistice, et le 2 avril, un ordre du jour apprenait à l'armée d'Orient que la paix venait d'être signée, le 30 mars, à Paris.

Depuis l'armistice, des relations cordiales s'étaient établies aux avant-postes entre les officiers français et russes; une sympathie franche, basée sur une estime réciproque, ne tarda pas à s'établir entre ces braves naguère ennemis, amis demain, et d'une amitié cimentée par l'admiration d'une lutte chevaleresque de dix-huit mois.

Le 13 septembre, les généraux en chef assistaient, à la ferme Mackensie, à une revue magnifique d'une division russe de 10,000 hommes choisis, triés, soignés et propres. Pour répondre à la politesse du général Luders, le maréchal PÉLISSIER le convia, avec tout son état-major, à une revue de 100 bataillons d'infanterie, de 30 escadrons de cavalerie et de 30 batteries d'artillerie. A 7 heures du matin, les troupes prennent les armes et forment la haie sur le passage du maréchal PÉLISSIER, du général anglais Codrington et du général russe Luders. La revue terminée, le défilé commence. Nos soldats, en tenue de campagne, défilent fièrement avec leurs vêtements usés par les travaux de la tranchée et déchirés par les projectiles de l'ennemi. Les généraux se découvrent avec émotion sur le passage de nos drapeaux noircis par la poudre, troués par les balles, témoignages éclatants de la bravoure de nos régiments.

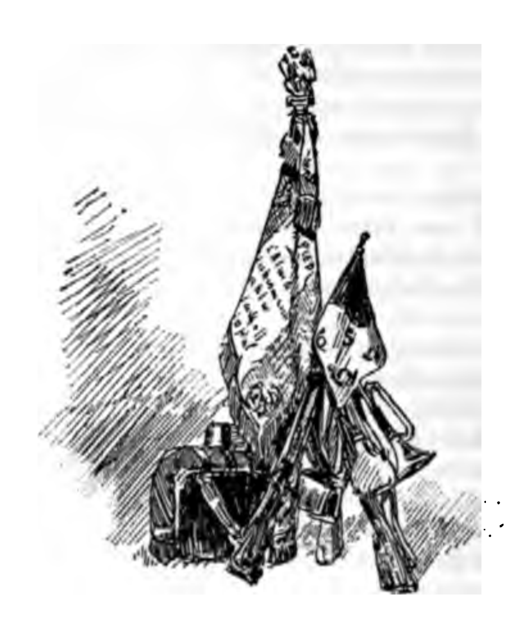
Quelques jours après, l'évacuation de la Crimée commençait, le 21 avril, et se continuait jusqu'au 5 juillet, jour où le maréchal PÉLISSIER montait, après son dernier soldat, sur le bâtiment qui devait le ramener en France.

A la suite du traité de Paris, la Russie perdait la frontière de la

Bessarabie et renonçait au protectorat des Principautés Danubiennes; la liberté du Danube était assurée; la mer Noire neutralisée, avec défense d'élever sur ses rives aucun arsenal militaire et maritime; enfin, les immunités des sujets chrétiens de la Porte étaient consacrées sans porter atteinte à la dignité du sultan.

Qu'avait rapporté à la France cette lutte de géants? Rien, comme avantages matériels; mais, en revanche, elle avait couronné nos aigles d'une gloire immortelle, d'une gloire qui lui permettait d'inscrire sur les drapeaux de ses régiments :

L'Alma, Inkermann, Traktir, Malakoff, Sébastopol.



CHAPITRE II

L'ALGÉRIE DE 1854 A 1860. — FIN DE LA CONQUÊTE

> « La voilà donc terminée cette lutte de vingt-sept ans, soutenue avec tant d'énergie de part et d'autre. Gloire aux vainqueurs! Honneur aux vaincus! »
>
> (C. Rousset.)

Expéditions de l'année 1854. — Tranquillité de l'Algérie pendant la guerre de Crimée. — Événements de l'année 1856. — Expédition des Babors. — Expédition de la Kabylie. — Expédition de la Grande Kabylie de 1857. — Attaque des Beni-Raten. — Fondation de Fort National. — Combat d'Ischeriden. — Événements des années 1858, 1859 et 1860.

Expéditions de l'année 1854.



ES premiers mois de l'année 1854 se passèrent assez tranquillement; nos colonnes continuaient à rayonner autour de nos grands postes, imposant notre domination, faisant respecter nos couleurs. La conquête s'achevait peu à peu, et nous commencions à sortir de cette longue période de luttes incessantes de la guerre sainte et de la guerre de l'indépendance. La Grande Kabylie, seule, ne nous était pas encore complètement acquise; ce n'était cependant plus qu'une affaire de temps, et une expédition vigoureusement conduite devait nous en assurer la possession.

Les événements qui se déroulaient en Europe allaient soumettre notre conquête à une épreuve décisive. Depuis 1830, la France jouissait d'une paix profonde sur le continent Elle avait pu donner tous ses soins à l'Algérie; par suite de la guerre d'Orient, elle

allait se trouver en face de difficultés nouvelles ajoutées aux nécessités de continuer la conquête de l'Algérie. Cette guerre européenne allait-elle être pour nous une cause de faiblesse en immobilisant une partie de notre armée, ou, dans le cas d'une réduction d'effectif des troupes de la colonie, un sujet d'embarras en raison des agitations qui pourraient s'y produire? Nous verrons que, malgré le départ pour l'Orient de 30,000 hommes de nos meilleures troupes françaises, celles qui restèrent affectées à la défense de notre colonie, renforcées par l'arrivée de quelques nouveaux bataillons de chasseurs à pied, suffirent à maintenir notre domination en Algérie, dont la conquête définitive fut assurée par celle de la Grande Kabylie, à laquelle prirent part les vaillantes troupes qui revenaient de Crimée.

A la nouvelle de la guerre d'Orient, Bou-Bargla, l'homme à la mule, sort de sa retraite, recommence à prêcher la guerre sainte et soulève les tribus de la rive droite du Sebaou, entre Bougie et Dellys. Le gouverneur général ordonne aussitôt la formation de deux divisions, sous les ordres des généraux DE MAC-MAHON et CAMOU. Le 1er juin, la division de MAC-MAHON, forte de 5,167 baïonnettes, est réunie à Ksar-K'bouch, ayant à sa 1re brigade (général Maissiat) le 7e bataillon de chasseurs à pied, commandant PISSONNET DE BELLEFONDS. La division CAMOU, forte de 6,577 hommes, est campée à Chaoufa. Les deux colonnes se mettent en marche à la rencontre l'une de l'autre. Pendant que la division CAMOU enlevait, le 5 juin, la position d'Agherib, la division DE MAC-MAHON, qui s'était déjà mise en route pour opérer sa jonction avec la première, se dirigeait, le 3 juin, chez les Beni-Hocein. Au passage des bois du col de K'bouch, notre goum, qui la précède, est un instant attaqué par un parti de Beni-Hidjers, et la colonne DE MAC-MAHON vient camper à Tizi-Takerin, après une marche des plus pénibles. Le surlendemain, elle s'établissait sur la rive droite de l'Oued-Had, en face d'une hauteur demi-circulaire de 4 à 500 mètres, présentant sur ses flancs des pentes inaccessibles formées par des amas de roches surmontées çà et là par des blocs énormes couronnant la crête. Ces fortifications naturelles avaient été augmentées par des retranchements en pierre sèche élevés à la hâte par les Kabyles. Un sentier étroit, partant des bords du ruisseau, gravissait à travers les rochers les flancs escarpés et la hauteur, pour aboutir au point le plus accessible, au col de Sidi-Aïssa. Dans l'après-midi, vers 1 heure, le général DE MAC-MAHON lance à l'attaque de la posi-

tion sa division, formée en trois colonnes d'assaut. A l'extrême droite de la brigade Maissiat, le 7e bataillon de chasseurs déborde la gauche de la ligne ennemie, et, sans éprouver aucune perte, force les Kabyles, épouvantés, à abandonner leurs positions. Huit de leurs villages sont immédiatement livrés aux flammes.

Après quelques jours d'une marche pénible à travers un pays sans routes, où la pioche jouait plus que la carabine, la colonne DE MAC-MAHON opérait sa jonction, le 12 juin, avec la division CAMOU, campée dans la vallée du Sebaou, à Meurah-Beha, sur la rive droite de l'Oued-Dys.

La deuxième période de l'expédition allait commencer.

« L'esprit d'indépendance des habitants répandus sur les montagnes du Djurjura, leur énergie confirmée, accrue par la confiance que leur inspirait l'inviolabilité séculaire de leur pays, donnaient aux opérations qui allaient commencer une sérieuse importance. Engagés à une grande distance de notre base d'opérations, un insuccès aurait pu déterminer le soulèvement de toute cette population guerrière et la réunion de contingents infiniment supérieurs en nombre à l'effectif de nos deux divisions d'infanterie. » (Maréchal RANDON.)

Le gouverneur général se mettait à la tête du corps expéditionnaire, qui levait le camp le 15 juin et venait s'installer le lendemain, après une marche de nuit des plus pénibles, pendant laquelle le génie et les travailleurs d'infanterie furent obligés d'ouvrir la route ou de la rendre praticable, sur le Sebt des Beni-Yahia, au cœur même de la Grande Kabylie.

Le même jour, le gouverneur général adressait aux troupes la proclamation suivante :

« Soldats des divisions d'Alger et de Constantine,

» Vous avez, par une marche audacieuse à travers des difficultés matérielles de toute nature, pris possession du point dominateur de la Haute Kabylie insoumise, et vous avez, sans effusion de sang, frappé au cœur cette vaste et populeuse contrée qui se croyait inaccessible à nos armes. Vos ennemis, confiants dans l'âpreté de leurs montagnes, se préparaient à répondre à la voix de l'agitateur Bou-Bargla. Vous vous êtes emparés de leurs positions stratégiques. Qu'ils viennent, maintenant, vous y attaquer, vous êtes prêts à les recevoir. Soldats, vous avez dignement célébré le 24e anniversaire de la glorieuse conquête d'Alger. »

La journée du 16 s'acheva tranquillement; mais, le lendemain, le camp fut cerné par les Kabyles. Pendant que la division CAMOU faisait face à l'Ouest, la division DE MAC-MAHON, sans sacs, se dirige contre les rassemblements situés à l'Est pour les dissiper. Après 7 ou 8 kilomètres de marche, elle arrive au pied des positions ennemies, où les Kabyles, fortement retranchés dans le village d'Aït-Arbi, nous attendaient sur la crête du Folt-Houdja. Trois colonnes s'élancent à l'assaut; placé à celle de droite, le 7e bataillon de chasseurs enlève les ouvrages du col de Tizi-Cout, après un combat acharné. Vers 5 heures du soir, la retraite s'effectue sur le camp. Les Kabyles réunissent toutes leurs forces contre notre arrière-garde et essaient de lui couper la retraite. Leurs attaques sont tellement acharnées que, malgré de vigoureux retours offensifs des zouaves, le général DE MAC-MAHON est obligé de se porter de sa personne à l'extrême arrière-garde, pour empêcher nos troupes de se débander; son porte-fanion est tué à côté de lui, percé de deux balles. Enfin, à 6 h. 1/2, toutes les troupes étaient rentrées au camp.

Le 7e bataillon de chasseurs avait perdu dans cette journée 7 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués, parmi lesquels le sergent-major PONTHIN et le fourrier KAUFMANN, plus 34 blessés, dont un officier, le sous-lieutenant ARNAUD.

Un épais brouillard qui survint pendant les journées du 18 et du 19 permit à nos troupes d'avoir un peu de répit. Le 20, la lutte reprend avec fureur; la division CAMOU enlève la forte position du village de Taourirt et se retire après avoir brûlé, sapé, rasé les maisons, les vergers et les jardins des villages des Beni-Menguillet.

Le 26 juin, le corps expéditionnaire levait le camp pour se diriger sur le village de Tazzerout; sa marche est sans cesse inquiétée par les Kabyles, que le 7e bataillon de chasseurs maintient à distance à l'arrière-garde. A peine la colonne était-elle établie au camp, que les Kabyles tiraillaient sur nos grand'gardes et entretenaient sur elles un feu continuel qui durait toute la nuit.

Après deux jours de repos, le gouverneur général résolut d'aller s'établir au Tléta des Beni-Hidjers, qu'il occupait le 30 juin, après avoir infligé un châtiment sévère aux rebelles.

Le 1er juillet, la division CAMOU et la brigade Maissiat détruisaient le village de Sahel. Pendant que la division d'Alger s'emparait du village qu'il livrait aux flammes, une partie de la brigade Maissiat et du 7e bataillon de chasseurs s'établissait à gauche et contenait l'ennemi par son feu, pendant que le reste des trou-

pes détruisait les plantations. A midi, tout était terminé et les troupes rentraient au camp.

Le lendemain, le 7e bataillon de chasseurs et cinq bataillons de la division DE MAC-MAHON prennent les armes pour aller détruire le village de Taourirt. Les troupes d'attaque marchent en deux colonnes sur le village. Le 7e bataillon de chasseurs et un bataillon du 16e léger franchissent au pas de course l'intervalle qui les sépare de la position, soutenus par le bataillon de tirailleurs algériens. Les Kabyles, qui étaient résolus à défendre jusqu'à la dernière extrémité leur village fortifié d'une façon formidable, intimidés par l'irrésistible élan de nos soldats, lâchent pied sans nous attendre. Nos troupes commencent alors à tout dévaster; habitations, maisons, arbres fruitiers, récoltes, tout est saccagé, coupé, détruit ou livré aux flammes. Après cette terrible exécution, elles se retirent sur le camp, sous la protection des zouaves et des tirailleurs, soutenus eux-mêmes par les bataillons de la division CAMOU.

La journée du 2 juillet et la prise de Taourirt n'avaient coûté que 8 blessés au 7e bataillon de chasseurs à pied.

La résistance était terminée; le 4 juillet, vingt-deux villages venaient faire leur soumission au général Randon, qui adressait le lendemain à ses troupes la proclamation suivante :

« Soldats des divisions d'Alger et de Constantine,

» Vous avez dignement accompli notre longue et laborieuse campagne. Vous avez eu de grandes fatigues à endurer, de rudes combats à livrer; vous avez surmonté tous ces obstacles par votre persévérance et votre courage. Vos glorieuses journées des 4, 9, 20, 26, 27 et 30 juin, 1er et 2 juillet, sont inscrites aux plus belles pages de notre guerre d'Afrique. Le sang précieux que vous venez de verser fécondera le sol de notre conquête que vous venez encore d'agrandir.

» Soldats! vous avez bien mérité de la France et de l'Empereur. Notre auguste souverain reconnaîtra vos brillants services. Votre général en chef les signalera comme ils le méritent à Son Excellence le Ministre de la guerre, qui sera votre chaleureux intermédiaire auprès de Sa Majesté. »

Le jour même, le corps expéditionnaire était dissous, et le 7e bataillon de chasseurs à pied se dirigeait sur Bougie, où il arrivait le 7 juillet.

Le général Randon, gouverneur général, mettait à l'ordre du

jour de l'armée les officiers, sous-officiers, caporaux et chasseurs du 7e bataillon, qui avaient été signalés comme s'étant fait particulièrement remarquer dans les combats livrés les 4, 17, 20, 26, 27 et 30 juin, les 1er et 2 juillet 1854, contre les Kabyles du Djurjura ; c'étaient : le capitaine AVRIL DE LENCLOS, le sous-lieutenant ARNAUD, le sergent-major POULLAIN, les sergents HEINRICH et KAUFFMANN et le chasseur ARTHUR.

Le 19 juin, une compagnie du 14e bataillon de chasseurs à pied (commandant BORDAS), nouvellement débarqué en Algérie, avait pris part à l'expédition contre les Kabyles et avait assisté au combat de Tarnès-Guida, pendant lequel il avait eu 1 sous-officier tué, 1 caporal et 1 chasseur blessés.

La province d'Oran jouissait pendant ce temps d'une assez grande tranquillité, assurée par les colonnes volantes qui sillonnaient le pays. Le 4e bataillon de chasseurs à pied fit partie de celle dirigée sur l'Oued Kiss, chez les Ouled-Mesirda et chez les Beni-Mengouch, sur la frontière du Maroc, et rentra le 2 août à Tlemcen.

Le 17 décembre, le 4e bataillon de chasseurs s'embarquait pour aller prendre part aux glorieux travaux de l'armée d'Orient.

Tranquillité de l'Algérie pendant la guerre de Crimée.

L'expédition de la Kabylie et les colonnes qui parcouraient le pays de toutes parts, suffirent heureusement à assurer à notre conquête, pendant l'année 1855, une prospérité et un calme très grands, dont le gouverneur général profita pour pousser activement la colonisation de nos provinces.

Vers la fin de mars et le commencement d'avril, les 7e et 14e bataillons de chasseurs à pied s'embarquaient pour la Crimée. Il ne restait plus de chasseurs sur la terre africaine; les événements de l'année 1856 allaient les y rappeler.

Evénements de l'année 1856.

Le 20 janvier, le bordj de Tizi Ouzou est bloqué par les dissidents de plusieurs tribus, soulevés et excités par les Beni-Raten. A la suite d'une rapide expédition, le général Deligny débloque Tizi Ouzou et châtie les rebelles.

Il devenait nécessaire d'en finir une bonne fois pour toutes avec les peuplades guerrières de la Grande Kabylie; le maréchal Randon reçut l'ordre d'établir son plan de campagne, et le général Renault fut envoyé en Algérie avec une division d'infanterie.

Le 3 avril, le 8e bataillon de chasseurs à pied (commandant BRINCOURT) revenait sur la terre africaine, où il précédait l'arrivée de la division Renault dont il faisait partie.

Vers la fin de mai, le 11e bataillon de chasseurs (commandant NIEPCE), le 13e bataillon (commandant PONSARD) et le 18e (commandant DE JOUENNE D'ESGRIGNY D'HERVILLE), débarquaient en Algérie, où quelques troubles naissants venaient d'éclater.

Expédition des Babors.

La subdivision de Sétif vient de se soulever et les rebelles ont assassiné un de nos cheiks amis.

Le général Maissiat réunit une colonne de 8,000 hommes au camp d'Aïn Sultan; les 11e et 18e bataillons de chasseurs à pied en font partie. Le 1er juin, le général Maissiat atteint sur les bords de l'Oued Berd les rebelles qu'il défait complètement. Le lendemain, un nouveau combat conduit le corps expéditionnaire au pied des Babors. L'insurrection est dès lors étouffée, et nos chasseurs n'ont plus à se signaler que dans des affaires d'avant et d'arrière-garde, de protection de convois et des attaques de positions sans pertes sérieuses, qui marquent la fin de cette colonne, à la suite de laquelle tout le pays insurgé fait sa soumission le 3 juillet. Pendant tout le mois de juin, nos troupes ont travaillé à l'ouverture de la route de Sétif aux Babors et des Babors à Djidjelly.

Expédition de la Kabylie.

Pendant l'été, la Kabylie est travaillée par une sourde agitation marquée par une agression soudaine contre un colon.

A quelques kilomètres en avant de Tizi Ouzou, El Hadj Amar rassemble plusieurs milliers de fusils des Guetchoulas et tente vainement de surprendre le poste de Dra el Mizan. Au reçu de ces nouvelles, le maréchal Randon convoque une quinzaine de mille hommes, dont il forme deux divisions, sous les ordres des généraux

Yusuf et Renault. Le général Yusuf commence son mouvement contre les Frikahs révoltés, atteint Bordj Boghni le 4 septembre, et après une série de marches fatigantes, inquiétées par des escarmouches continuelles, arrive le 10 septembre au cœur du pays insurgé. Le 11 au soir, à peine le bivouac est-il installé, que l'ennemi tente une surprise sur la face du camp gardée par le 18e bataillon de chasseurs à pied. Le capitaine BOURGIER tombe blessé à mort; quelques chasseurs sont atteints autour de lui. La 5e compagnie de ce bataillon, sous les ordres du lieutenant POUDREL, débusque vigoureusement l'ennemi d'une espèce de place d'armes naturelle où il s'était glissé et le repousse au loin.

Le 14, le 18e bataillon de chasseurs prend part à un coup de main tenté sur les villages des Ouled-Aziz, par deux bataillons du 45e de ligne et un des tirailleurs, commandés par le colonel Bataille. Fort de 240 combattants, le 18e, qui ouvre la marche, est attaqué furieusement et ne parvient à se maintenir qu'en chargeant à plusieurs reprises à la baïonnette. Les capitaines LEGROS et MÉRIC et une quinzaine d'hommes sont blessés. Heureusement, le colonel Bataille envoie les tirailleurs opérer une contre-attaque sur le flanc des masses ennemies qui pressent nos chasseurs. Grâce à cette manœuvre habilement exécutée, les compagnies qui, en se défendant, s'étaient trop engagées, parviennent à battre en retraite sans éprouver de nouvelles pertes.

Le 16 septembre, la division enlève le plateau de Mchallet Ramdan.

Le 23 septembre, les divisions Renault et Yusuf opèrent leur jonction sous les ordres du maréchal Randon, pour aller ravager le territoire des Beni-Koufi et des Beni-Mendès.

Le maréchal n'étant pas encore arrivé, le général Renault, qui commandait en son absence, se décide à frapper un grand coup, en allant surprendre les Kabyles des Beni-Koufi et détruire les villages de toute cette tribu, avant la réunion des contingents ennemis.

Dans le mouvement en avant de la division, le 8e bataillon a deux compagnies engagées; la 7e (capitaine RÉVOL), soutient pendant quatre heures un combat acharné contre les Kabyles et perd 3 hommes tués et 11 blessés; la 8e (capitaine DE SOUANCÉ), contribue avec d'autres troupes à la prise d'un village. L'opération terminée, la colonne reprend la route du camp; le 8e bataillon est chargé de l'arrière-garde. Cette marche est une suite de combats contre les embuscades des Kabyles; elle coûte 6 hommes tués et

36 blessés, parmi lesquels le lieutenant AULIER et le sous-lieutenant DHOMONT, qui moururent plus tard de leurs blessures.

Le maréchal Randon venait prendre le commandement du corps expéditionnaire le 26 septembre, au camp de l'Oued Boghni. Recevant ses officiers à son arrivée, il adressait les éloges suivants au commandant BRINCOURT, du 8ᵉ, pour la conduite de son bataillon dans la journée du 24 : « Eh bien ! commandant, il paraît que vous avez commencé avant-hier comme les maîtres finissent. Veuillez faire mon compliment à vos hommes et dites à vos officiers que je les suivrai partout. »

Le résultat de la journée du 24 fut la soumission des Guetchoulas, qui venaient le 26 implorer l'aman du maréchal.

La colonne continuait ensuite ses opérations chez les Beni-Boughane, les Beni-Yahia et les Bou-Addou. Le 7 octobre, quatre compagnies du 8ᵉ bataillon de chasseurs à pied et le 13ᵉ bataillon prenaient part à une expédition heureuse chez les Douellas. Les Kabyles s'étaient massés autour de Teddert ou Fellah, leur principal centre, dont ils avaient barricadé les rues et couvert les abords par des abatis. Les zouaves débusquent l'ennemi que le général Pellé pousse devant lui avec le 13ᵉ bataillon de chasseurs à pied, qui enlève les villages de Teddert ou Fellah et d'Aït Iddir. Sans repos ni trêve, nos chasseurs luttent en tirailleurs et souvent à la baïonnette contre un ennemi bien supérieur en nombre, embusqué, entreprenant, qu'ils repoussent ensuite pendant les trois heures de retraite, dans un terrain difficile et accidenté, d'où les Kabyles bondissent sur nos derniers échelons avec la plus ardente audace.

Le lendemain, les 8ᵉ et 13ᵉ bataillons de chasseurs prennent part à la nouvelle sortie qu'on fait chez les Douellas. Un détachement de 200 chasseurs du 13ᵉ quitte le camp à la première heure et s'établit sans coup férir dans le village d'Aït Iddir, que le bataillon avait enlevé la veille.

Après avoir complètement détruit le village, ce détachement eut d'abord pour mission de couvrir le flanc gauche de la colonne pendant la retraite ; la droite était protégée par une autre compagnie du 13ᵉ bataillon.

Après l'écoulement de la colonne, ces deux compagnies se réunissent, battent en retraite par échelons, contenant, par de vigoureux retours offensifs, un ennemi vingt fois supérieur en nombre.

Grâce au dévouement et à la valeur de ces deux compagnies, la colonne peut se retirer fièrement en emportant tous ses blessés.

Nos bataillons avaient éprouvé les pertes suivantes pendant

cette expédition : le 8e bataillon, 7 tués et 50 blessés; le 13e, 3 officiers blessés, le capitaine BASTIDE, le lieutenant LEBEY-TAILLIS et le sous-lieutenant THÉVENIN.

Le 9 octobre, la colonne était réunie à Tizi Ouzou, et le lendemain, en prononçant sa dislocation, le maréchal Randon annonçait en ces termes, dans son ordre du jour, la prochaine campagne décisive en Kabylie :

« Vous ne direz pas un long adieu aux montagnes que vous venez de parcourir; nous y reparaîtrons au printemps et nous conquerrons cette Kabylie où nul n'aura pénétré avant nous. »

Expédition de la Grande Kabylie en 1857.

Pendant l'hiver 1856-57, les préparatifs de la campagne annoncée furent pressés activement; les troupes désignées pour en faire partie se concentrèrent pendant les mois d'avril et mai. Le maréchal Randon commandait en chef les quatre divisions placées, la première, sous les ordres du général Renault et comprenant, à la 1re brigade, le 8e bataillon de chasseurs à pied (commandant BRINCOURT); la 2e, sous les ordres du général DE MAC-MAHON, (2e brigade, général Périgot), 2e bataillon de chasseurs (commandant NIEPCE; la 3e, général Yusuf, avait à sa 2e brigade (général Deligny) le 13e bataillon de chasseurs (commandant PONSARD). La 4e division, composée de troupes de la province de Constantine, commandée par le général Maissiat, devait s'échelonner entre Sétif et Djidjelly, surveiller la contrée, s'approcher peu à peu de Bougie et pénétrer dans la vallée de l'Oued Sahel pour opérer une diversion sur les pentes méridionales du Djurjura, pendant que les trois premières divisions devaient attaquer directement les positions des Beni-Raten dans la vallée de Djurjura.

Le 18 mai, le maréchal Randon, gouverneur général, vient predre le commandement de ses trois premières divisions concentrées à Tizi Ouzou. Les troupes devaient marcher sans sacs, emportant dans la tente-abri roulée en sautoir les cartouches et deux jours de vivres.

Attaque des Beni-Raten.

Les Beni-Raten étaient retranchés derrière des positions naturelles réputées inexpugnables. Trois éperons élevés et tourmentés

défendaient en avant la ligne de pitons inaccessibles sur lesquels étaient juchés, à 900 mètres de hauteur au-dessus de la vallée, leurs villages, couverts, en outre, par de nombreuses défenses accessoires. Pour l'attaque, les divisions Yusuf et DE MAC-MAHON ont pour objectif le contrefort dit des Akermas, dont l'arête aboutit au centre de la tribu des Beni-Raten, au plateau de Souk-el-Arba. Cette crête est marquée par une suite de villages étagés qu'il fallait successivement enlever. La 2e division devait attaquer par la gauche, la 3e au centre. La division Renault devait monter à l'assaut du contre-fort de droite, celui des Hirdjen.

Pendant cinq jours nos troupes attendirent que la pluie, l'orage et le brouillard leur permissent de commencer leur attaque. Enfin, le 24 mai, au point du jour, les trois divisions s'ébranlent silencieusement à peu près en même temps et se dirigent résolument sur leurs objectifs respectifs. Tout à coup la fusillade éclate de toutes parts, les Kabyles surgissent des anfractuosités et des rochers, et font retentir l'air du bruit de leurs longs moukalas.

La division DE MAC-MAHON, partie à 5 heures du matin, était précédée de la brigade Bourbaki, sans sacs, en bataille; la brigade Périgot venait ensuite en bataillons en masse. Pendant que la brigade Bourbaki enlève les embuscades kabyles en avant du village de Tacherahir, fortement défendu, quelques compagnies du 11e bataillon, qui flanquaient la gauche de la colonne d'attaque, participent à son action vigoureuse, à la suite de laquelle le village de Tacherahir, et, 800 mètres plus loin, celui d'Imaisseren, tombent entre nos mains, et la brigade Bourbaki s'y établit solidement, pendant que la brigade Périgot, à l'arrière-garde, repousse plusieurs fois à la baïonnette l'ennemi qui le presse de très près et vient ensuite camper, à 2 heures, auprès du village d'Affensou.

Pendant ces mille petites actions de détail, nos chasseurs se firent remarquer par leur valeur et leur intelligence. Le 11e bataillon perdit 1 officier, le lieutenant NEIGE, grièvement blessé à la tête; 1 sous-officier et 10 chasseurs tués et 47 sous-officiers, caporaux et chasseurs blessés.

A la division Yusuf, le 13e bataillon de chasseurs à pied couronne rapidement la crête et participe à l'enlèvement, au pas de course, des villages de Taguemint et de Touighilt el Hadj Ali, dont les Kabyles sont chassés à coups de fusil et de baïonnette. Il perd dans cette journée 1 homme tué; 2 officiers blessés, le capitaine ANGÉLY et le lieutenant LEBEY TAILLIS, et 12 sous-officiers et chasseurs blessés.

La division Renault, partant à 4 heures du matin, s'avance, formée en trois colonnes d'attaque, à la tête de chacune desquelles s'élancent des compagnies du 8ᵉ bataillon de chasseurs à pied. Le commandant BRINCOURT commande la colonne de droite, ayant avec lui quatre compagnies de son bataillon. Une quatrième colonne, comprenant le reste de la division, soutient à l'arrière-garde des combats très vifs, pendant que les colonnes d'attaque enlèvent le village de El Djemmaa. La brigade de Liniers chasse l'ennemi à la baïonnette des villages d'Aït Ali et d'Aït Yacoub et vient s'installer à Ouailel, pendant que la 2ᵉ brigade campe à Djemmaa à 5 heures du soir. La division Renault avait combattu toute la journée; le 8ᵉ bataillon avait eu 5 tués et 16 blessés.

Les Kabyles s'étaient réfugiés et concentrés au plateau de Souk el Arba; ils prennent l'offensive avec fureur le lendemain, mais ils viennent se heurter en vain contre la division DE MAC-MAHON, qui les repousse à la baïonnette. Trois heures après, une décharge générale de 3,000 moukalas nous annonçait que les contingents étrangers abandonnaient les Beni-Raten, qui venaient faire leur soumission le lendemain 26 mai.

Fondation de Fort National. — Combat d'Ischeriden.

Après avoir achevé en dix-huit jours une route reliant Tizi Ouzou à Souk el Arba, le maréchal Randon se décide à occuper définitivement le pays conquis. Le 14 juin, jour anniversaire du débarquement des Français en Algérie, les trois divisions assistent à la pose de la première pierre de Fort Napoléon (Fort National). « Ce n'est pas une pierre que tu enterres là, dit alors un chef kabyle au maréchal, c'est notre indépendance ». Les travaux sont aussitôt poussés avec la plus grande activité; le Fort National sort bientôt de terre et se dresse fièrement en maître de la région conquise.

A quelques kilomètres de la nouvelle forteresse, les Kabyles les plus énergiques s'étaient fortement retranchés au village d'Ischeriden pour résister encore à nos armes victorieuses. Le 24 juin, le maréchal Randon lance la division de MAC-MAHON à l'attaque de la position, qui est enlevée après un vif et brillant combat. C'en était fait de l'indépendance kabyle.

Ce même jour, le 11ᵉ bataillon de chasseurs, chargé de la pro-

tection d'un convoi, est vivement attaqué par les dissidents, qu'il repousse après un engagement acharné où il perd 1 chasseur tué et 8 blessés.

Le corps expéditionnaire, continuant sa marche vers le Sud-Est, soumet, du 25 au 26 juin, la puissante tribu des Beni-Yenni. A la division Yusuf, pendant que les zouaves tournent la position, le 13ᵉ bataillon enlève le village d'Aït el Arba, après une brillante attaque de front.

Le 8ᵉ bataillon de chasseurs, de la division Renault, participe à l'attaque générale à la suite de laquelle, le 28 juin, les Beni-Yenni viennent faire leur soumission. La prise d'Aguemoun Izen, l'occupation du Sebt des Beni-Yahia, l'arrivée de la division Maissiat au col de Chellata, amenaient successivement la soumission des Beni-Menguellet, des Thourags et des Beni-Youcef. La Grande Kabylie était complètement domptée.

Le 8ᵉ bataillon de chasseurs demeura chargé de la garde du Fort National avec la division Renault.

Le 16 juillet, le mouvement rétrograde commençait, et les troupes retournaient à leurs garnisons respectives. Avant la dislocation de la colonne expéditionnaire, le maréchal Randon lui adressait ses éloges chaleureux par l'ordre du jour suivant :

« Accourus, à ma voix, des trois provinces, vous êtes venus prendre part à cette belle campagne. Des cimes de Djurjura jusque dans les profondeurs du Sud, le drapeau de la France se déploie victorieusement. C'est à vous qu'il était donné de terminer cette grande et noble tâche. L'Algérie reconnaissante applaudit à vos triomphes. Trouvez dans ce témoignage la récompense de ce que vous faites depuis vingt-sept ans pour la prospérité de cette belle colonie, le plus beau fleuron de la couronne de France. »

Dans son ordre du jour en date du 1ᵉʳ août, le gouverneur général citait à l'ordre du jour le clairon CLAUSS, du 11ᵉ bataillon, qui, blessé à la tête, était resté à son poste ; le chasseur MALLET, du même bataillon, qui, blessé au côté, avait cependant continué à combattre. La cantinière du 2ᵉ bataillon, Marie RODE, était aussi citée à l'ordre du jour de l'armée, pour le courage et le dévouement qu'elle avait montrés en allant, sur la ligne des tirailleurs, relever les blessés, leur porter secours et aider à les panser.

Pendant que l'armée opérait dans la Grande Kabylie, une colonne d'observation, sous les ordres du colonel Dargent, avait été chargée d'observer la vallée supérieure de l'Oued-Sahel.

Le 18ᵉ bataillon de chasseurs à pied, commandant DE JOUENNE

D'ESGRIGNY D'HERVILLE, qui en faisait partie, avait été employé pendant le mois de juin à la protection de travaux de routes. Jusqu'à la fin de la campagne, les compagnies du bataillon exécutent des reconnaissances qui donnent lieu à de nombreuses escarmouches. Citons celle du 28 juin, où toute la colonne, après un fourrage au vert en avant de Grebissa, fut assaillie avec fureur par de nombreux contingents kabyles. Le 18° bataillon formait seul l'arrière-garde. Il se retira lentement, par échelons, avec le plus grand ordre. Grâce à sa fermeté, la colonne, après une retraite de trois heures dans le pays le plus difficile, put rentrer au camp sans éprouver de grandes pertes. Le sergent KALLER, de la 8° compagnie, s'était fait remarquer par son courage : attardé avec quelques hommes, et voyant tomber près de lui le caporal WEIL, mortellement blessé, il le rapporta sur son dos à plus de 100 mètres, sous une grêle de balles.

La colonne d'observation avait été dissoute le 21 juillet; le 18° bataillon de chasseurs rentra d'Aumale à Alger, d'où il partit au mois d'octobre pour rentrer en France.

Evénements des années 1858, 1859 et 1860.

Les années 1858, 1859 et 1860 se passèrent sans incidents notables en Algérie. Mentionnons cependant l'expédition du général Gastes dans l'Oued el Kebir, au mois de novembre 1859, pour mettre fin aux divisions intestines des tribus et y créer le poste militaire d'El Miliah.

Le 2° bataillon de chasseurs, qui y prit part, n'eut à lutter que contre la boue et le mauvais temps, et rentra le 15 septembre à Constantine. Pendant l'année 1859, les 8° et 11° bataillons de chasseurs quittaient l'Algérie pour aller prendre part à la guerre d'Italie, pendant que deux compagnies du 13° bataillon de chasseurs s'embarquaient à Alger, le 27 juin, pour faire partie du corps expéditionnaire de l'Adriatique. Quelques mois plus tard, ce même bataillon, sous les ordres du commandant DE GESLIN, prenait part à une courte expédition au Maroc et rentrait en France dans les premiers mois de l'année 1860.

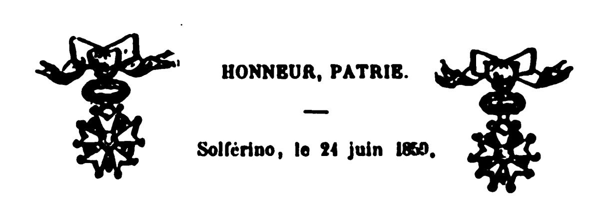


LIVRE III

L'ITALIE, LA SYRIE
LA CHINE, LA COCHINCHINE

CHAPITRE Ier

L'ITALIE



Préliminaires de la guerre d'Italie. — Premières opérations. — Combat de Montebello. — Combat de Palestro. — Combat de Robechetto. — Bataille de Magenta. — Reconnaissance de Robecco. — Combat de Melegnano. — Bataille de Solferino. — Préliminaires de Villafranca et traité de Zurich.

Préliminaires de la guerre d'Italie.



L'UNITÉ nationale italienne, comprimée dans son essor au moment de la question romaine, en 1849, nettement définie par M. de Cavour aux conférences du traité de Paris, en 1856, où le Piémont avait acquis l'honneur d'être représenté, grâce à la coopération de ses troupes en Crimée, venait d'entrer dans une phase aiguë, par suite des empiètements continuels de l'Autriche et de la rupture des relations diplomatiques entre les deux nations. Sûr de l'appui de l'empereur Napoléon III, M. de Cavour prit une attitude résolue vis-à-vis de l'Autriche, et le Piémont, suivant en cela l'exemple de l'Autriche, qui, depuis un mois, mobilisait son armée en Italie, pressa ses armements. Le cabinet de Vienne lui adressa, le 19 avril, un ultimatum pour le sommer de

désarmer en trois jours; le comte de Cavour, pour donner à la France le temps de se préparer, n'y répondit que le 26 avril, par une fin de non-recevoir. En France, la mobilisation de l'armée des Alpes, sous le nom d'armée d'Italie, décrétée le 21 avril, commençait le 24 du même mois.

La composition de l'armée d'Italie fut la suivante : la garde impériale, général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, et cinq corps d'armée commandés : le premier par le maréchal Baraguey d'Hilliers; le deuxième par le général DE MAC-MAHON; le troisième par le maréchal CANROBERT; le quatrième par le général Niel; le cinquième par le prince Napoléon. Ce dernier corps d'armée, formé peu de temps après les autres, devait débarquer sa 2e division à Livourne, pour forcer les Autrichiens à évacuer la Toscane et les duchés de l'Emilie, pendant que sa 1re division devait se jeter dans l'Apennin pour appuyer le mouvement de l'autre division et établir les communications avec le reste de l'armée. Les transports stratégiques de cette imposante armée commencèrent dès le 21 avril.

Onze bataillons de chasseurs à pied étaient désignés pour participer à la campagne d'Italie. C'étaient : le bataillon de chasseurs de la garde, commandant CLINCHANT. Au 1er corps, 1re division, FOREY, brigade Beuret, 17e bataillon de chasseurs à pied, commandant D'AUDEBARD DE FÉRUSSAC; 2e division, DE LADMIRAULT, brigade Niol, 10e bataillon de chasseurs, commandant COURRECH. Au 2e corps d'armée, 2e division Espinasse, brigade Gault, 2e bataillon de chasseurs, commandant DUMONT. Au 3e corps d'armée, 1re division Renault, brigade Picard, 8e bataillon de chasseurs, commandant MERLE; 2e division Trochu, brigade Bataille, 19e bataillon de chasseurs, commandant LETOURNEUR; 3e division, Bourbaki, brigade Vergé, 18e bataillon de chasseurs, commandant AVRIL DE L'ENCLOS. Au 4e corps d'armée, 1re division de Luzy de Pellissac, brigade DOUAY, 5e bataillon de chasseurs, commandant THOUVENIN; 2e division, Vinoy, brigade de Martimprey, 6e bataillon de chasseurs, commandant DE POTIER; 3e division, de Failly, brigade O'Farrel, 15e bataillon de chasseurs, commandant LION. Au 5e corps d'armée, 2e division, Uhrich, brigade Grandchamp, 14e bataillon de chasseurs, commandant SÉVERIN.

L'armée piémontaise, forte de 50,000 hommes, commandée par le roi Victor-Emmanuel en personne, comprenait, en outre, un corps de volontaires sous les ordres de Garibaldi, dont le rôle devait être d'inquiéter sans cesse l'aile droite autrichienne.

Premières opérations.

L'armée autrichienne, forte de 200,000 hommes, divisée en quatre corps d'armée, sous les ordres du feldzeugmestre Giulay, passe le Tessin le 29 avril et menace Turin.

Tandis que l'aile gauche française, composée des 3e et 4e corps d'armée, sous les ordres du maréchal CANROBERT, franchissait les Alpes, se dirigeait sur Suze et était transportée par voie ferrée sur Alexandrie, l'aile droite, comprenant les 1er et 2e corps, sous les ordres du maréchal Baraguey-d'Hilliers, débarquait à Gênes et marchait sur Alexandrie, dans les plaines de laquelle elle commençait à déboucher le 7 mai. Giulay, par son mouvement en avant, avait forcé l'armée piémontaise à se replier derrière la Doire Baltée et le Pô; mais, soit par incurie, soit par prudence excessive, il perdit l'occasion d'enlever Turin et échelonna son armée de Pavie et Plaisance à Navare et Verceil.

Le maréchal CANROBERT, devançant l'aile gauche française, alla reconnaître la position de l'armée sarde, qu'il trouva beaucoup trop étendue. Il fit alors concentrer ses deux corps d'armée et l'armée sarde derrière le cours du Pô, entre Casale et Alexandrie. Le 5 mai, l'armée française prenait position sous Alexandrie, et Giulay, apprenant la présence des pantalons rouges à Casale, se retira dans le carré stratégique formé par le Pô, la Sesia et le Tessin. Le 16 mai, l'armée d'Italie occupait les emplacements suivants sur les deux rives de Tanaro : le 4e corps, sur la rive gauche, à Valenza; le 2e corps, sur la rive droite, à Sale; le 1er corps d'armée, de Ponte Curone à Voghera; le 3e corps, en deuxième ligne à Tortone, et la garde en arrière, à Alexandrie.

Combat de Montebello.

Giulay, croyant sa gauche menacée, lance sur la rive droite du Pô une forte reconnaissance de 25,000 hommes, sous les ordres du général Stadion. Les Piémontais, attaqués à l'improviste et rejetés hors de leurs cantonnements, se replient en désordre sur la division FOREY, installée au bivouac de Montebello. Vers 1 heure, les troupes françaises sont vivement attaquées; le général FOREY n'avait

que 7,000 hommes à opposer aux 25,000 Autrichiens de Stadion, mais, payant d'audace, il prend, à 3 h. 1/2, l'offensive avec la brigade Blanchard, et reprend aux Autrichiens la Cascina Nuova. Le général FOREY appelle à lui la brigade Beuret et lui donne l'ordre d'enlever le village de Montebello. La tête de colonne de cette brigade est formée par le 17e bataillon de chasseurs à pied. Nos chasseurs, qui viennent de faire au pas gymnastique les trois kilomètres qui les séparaient du lieu de l'action, enlevés par l'énergique commandant DE FÉRUSSAC, se heurtent aux masses profondes des Autrichiens, se déploient en tirailleurs, débusquent l'ennemi des vignes et des blés, des haies et des fossés, et le refoulent devant eux jusqu'aux premières maisons de Montebello. Pendant que la droite du bataillon progresse ainsi, le centre et la gauche, exposés à un feu des plus meurtriers, perdent en quelques instants le capitaine MARCAGGI, mortellement blessé; le commandant DE FÉRUSSAC, le capitaine SCHWICH, le lieutenant CHRÉTIEN, blessés, et de nombreux chasseurs tués ou blessés. Le général FOREY exalte le courage de nos chasseurs en se mettant à leur tête; la charge sonne en avant! Les premières maisons, puis le village entier tombent en notre pouvoir à 4 h. 1/2. Le général Beuret dirige ensuite l'attaque du bataillon sur le cimetière; il tombe glorieusement au milieu des chasseurs du 17e bataillon. Ceux-ci, ardents à le venger, se précipitent avec furie sur les Autrichiens, les massacrent dans le cimetière et les mettent, à 6 h. 1/2, dans une complète déroute. Mais, le long de la chaussée du chemin de fer, s'avance une forte colonne autrichienne qui gagne sans cesse du terrain contre nous. Le 17e bataillon de chasseurs se porte sur son flanc, l'accable de son feu et la force à se retirer, après lui avoir infligé des pertes sérieuses. L'ennemi se met alors en pleine déroute sur Mortara. Le général FOREY forme immédiatement une petite troupe, composée de quelques cavaliers et de 30 chasseurs de bonne volonté, sous les ordres du lieutenant CAILLOT, du 17e bataillon, et la lance en reconnaissance à la suite de la colonne autrichienne en retraite.

A 11 heures du soir, la division reprenait ses cantonnements entre Voghera et Montebello. Le 17e bataillon de chasseurs avait eu dans cette journée honorable plus du cinquième de son effectif mis hors de combat. La défense de Montebello avait été si énergique, l'offensive de la division FOREY avait été si audacieuse, que le feldzeugmestre Giulay crut avoir eu affaire à tout le 1er corps d'armée français. Le lendemain, le général FOREY remerciait en

ces termes les troupes de sa division de ce brillant combat : « J'avais le pressentiment que j'aurais le premier engagement avec l'ennemi ! Hier, le plus ardent de mes vœux s'est réalisé. Soldats de la première division, je suis fier de votre succès, qui inaugure si bien la campagne et qui n'est que le précurseur de ceux qui nous attendent. Je dois le dire ici hautement, nous avons tous fait notre devoir. Soldats ! merci du fond du cœur ; ce jour est et sera à jamais le plus beau de ma vie ! »

A la suite du combat de Montebello, 4 officiers et 2 chasseurs du 17e bataillon furent décorés de la Légion d'honneur ; 10 sous-officiers et chasseurs reçurent la médaille militaire. Citons le trait d'audace de l'un d'entre eux, le chasseur STUR : en compagnie d'un voltigeur du 74e de ligne, il tombe à l'improviste au milieu d'un groupe de 17 autrichiens ; ceux-ci sont tellement troublés par l'audace et l'intrépidité de ces deux braves, qu'ils mettent bas les armes et se constituent prisonniers.

Le combat de Montebello avait eu pour effet de confirmer le général en chef autrichien dans la pensée que l'armée française voulait tourner sa gauche ; un léger mouvement à droite de trois corps d'armée français, provoqué d'ailleurs par le combat de Montebello, lui en donna une certitude absolue et lui fit dégarnir une partie de son aile droite.

Pendant que la division d'Autemarre, détachée du 5e corps, restait à Voghera pour donner le change à l'ennemi, l'armée française exécutait, du 26 au 31 mai, son mouvement tournant vers la gauche, par Valenza, Casale, Verceil et Novare, pour devancer les Autrichiens au passage du Tessin.

Combat de Palestro.

Le 29 mai, l'armée sarde passe la Sésia et s'empare, le 30, de Palestro. Le 3e corps, qui est arrivé pendant ce combat, franchit à son tour la Sésia le 31 mai, à hauteur de Prarolo. Il reste en réserve pendant le mémorable combat de Palestro. Les Autrichiens étaient revenus en forces pour reprendre le village qu'ils avaient perdu la veille, mais ils sont vigoureusement repoussés par les Piémontais, aidés du 3e régiment de zouaves. Le 18e bataillon de chasseurs est placé sur la rive droite de la Sésia, en soutien de deux batteries d'artillerie, qui contribuent par leur feu au succès de

la brillante charge de revers du 3e zouaves. Le passage de la Sésia était assuré à notre armée, dont le mouvement tournant était complètement terminé le 1er juin. L'armée s'avance alors sur Novare. Les 3e et 4e compagnies du 15e bataillon de chasseurs à pied sont à l'avant-garde de la division de Failly, qui forme la tête de colonne de l'armée française. Novare est occupé sans peine, malgré quelques coups de canon et quelques salves de mousqueterie que nous envoie une arrière-garde autrichienne, qui évacue la ville et se retire sur la route de Milan. Le capitaine DE CARADEC est blessé d'un coup de feu à l'épaule.

Combat de Robecchetto.

Le 2 juin, la garde impériale arrive à Turbigo, qui est dans la nuit du 2 au 3 occupé et mis en état de défense par son bataillon de chasseurs, sous la direction du général Manèque. Le 3 au matin, le général se porte en reconnaissance avec une compagnie de chasseurs et quelques cavaliers. Deux autres compagnies sont déployées en avant de Turbigo. L'ennemi n'ayant pas été aperçu, la reconnaissance et les deux compagnies de chasseurs de la garde déployées en tirailleurs en avant de Turbigo venaient de rentrer, lorsque les Autrichiens apparaissaient à l'improviste. Les deux compagnies reprennent immédiatement leurs postes, et la lutte s'engage avec vivacité. Heureusement le 2e corps qui remontait la rive droite du Tessin paraît à Turbigo, culbute les Autrichiens après une heure de combat et va camper en arrière du village de Cérano, occupé par le 2e bataillon de chasseurs à pied. Le combat de Robecchetto avait eu pour effet de dégager le débouché du pont de Turbigo.

Bataille de Magenta.

Le lendemain, le 2e corps devait se porter de Turbigo et la garde de Buffalora sur Magenta. Mais Giulay, revenu de son erreur, a rappelé ses forces à son aile droite et occupe solidement Magenta.

Pendant que la marche du 2e corps est retardée par des obstacles imprévus, la garde impériale, lancée contre les positions de Ponte Nuovo di Magenta, se heurte à des forces six fois supérieures, établies aux deux ponts de Ponte Nuovo et du chemin de fer. La bri-

gade Picard (1re division du 3e corps) a suivi la garde. Le 8e bataillon de chasseurs à pied est jeté dans la redoute du pont, au plus fort du combat. Les Autrichiens cherchaient à enlever l'ouvrage, en franchissant le pont du chemin de fer longeant la face Est et en gravissant les talus qui dominent la face Sud. Une partie du 8e bataillon se joint aux troupes de la garde pour empêcher le passage du pont; le reste se porte contre les colonnes qui marchent sur la face Sud. Partout c'est une lutte corps à corps, acharnée, où la baïonnette joue comme dans ses plus beaux jours. Etroitement serrés contre les maisons de la chaussée et de la tête du pont, les assaillants se font tuer sans pouvoir avancer, sans pouvoir reculer. Les forces s'épuisent chez les nôtres. Il y a quatre heures qu'on lutte dans la fumée de la poudre, sous une grêle de projectiles; c'est un ouragan de fer et de feu, et les façades des maisons de Ponte Nuovo, criblées de balles, attestent encore de l'intensité de la lutte. Heureusement, à 5 h. 1/2, des renforts de la division Vinoy arrivent à la redoute et nous permettent d'y tenir encore quelques heures, pour donner le temps au général DE MAC-MAHON d'opérer son mouvement tournant et d'enlever Magenta. Le reste de la division Vinoy remonte la rive gauche du canal vers le Ponte Vecchio di Magenta. Le 6e bataillon de chasseurs à pied (commandant DE POTIER) reçoit l'ordre de s'emparer de deux fermes situées en avant et de pousser dans la direction de Magenta, en se maintenant à hauteur du 52e de ligne et en appuyant sa droite au chemin de fer. Malgré une fusillade très vive qui s'engage immédiatement, trois compagnies sont déployées en tirailleurs, deux autres sont en réserve. On marche résolument à l'attaque des fermes, qui sont prises et reprises plusieurs fois. La vigueur de l'attaque supplée à la faiblesse numérique des chasseurs, qui restent définitivement maîtres des fermes, malgré plusieurs volées de mitraille que nous envoient les Autrichiens. Le commandant DE POTIER a son cheval tué sous lui.

Deux compagnies du 8e bataillon de chasseurs à pied, les 7e et 8e, s'emparaient à ce moment des maisons de droite du Ponte Vecchio di Magenta et détruisaient le pont.

Le 6e bataillon de chasseurs, arrivé à la route de Ponte Vecchio, enlève ce village qui est pris et repris plusieurs fois, malgré toute l'énergie et l'opiniâtreté des Autrichiens qui renouvellent sans cesse des retours offensifs. Deux colonnes ennemies, fortes de trois bataillons, sont successivement arrêtées dans leur mouvement en avant par les chasseurs du 6e, protégés par le talus du chemin de

fer. Il était temps que le général DE MAC-MAHON enlevât Magenta. La position devenait critique pour l'armée française, séparée en deux tronçons.

Le 2e corps s'était vu arrêté dans sa marche par des obstacles sérieux. La division de la Motterouge, à laquelle est adjoint, ce jour-là, le bataillon de chasseurs de la garde qui devait se relier à droite à la garde impériale, se heurte vers midi et demi à l'ennemi qu'il déloge successivement de Casate et de Bernate. Les chasseurs de la garde perdent dans ces attaques 30 hommes tués ou blessés. La division Espinasse, dont le 11e bataillon forme l'avant-garde, enlève le village de Marcallo, où les chasseurs prennent à l'ennemi un canon démonté et un fourgon d'ambulance. Le 11e bataillon se rallie en avant de Marcallo et occupe solidement deux maisons à la sortie du village, battant la route de Magenta. Le village de Marcallo forme le point d'appui de gauche de notre ligne qui doit converser sur ce pivot pour se rabattre sur Magenta. Le 11e bataillon de chasseurs reçoit l'ordre de tenir à tout prix dans ce poste important; le commandant DUMONT se hâte de prendre ses mesures en conséquence. Au moment où la brigade Gault veut déboucher de Marcallo, deux fortes colonnes ennemies l'assaillent successivement. Accablés par le feu meurtrier de nos chasseurs du 11e, les Autrichiens reculent à chaque fois, en subissant de grandes pertes. La brigade Gault, le 11e bataillon de chasseurs à l'avant-garde, reprend sa marche en avant, arrêtée à chaque instant par des obstacles naturels. Malgré un feu violent venant de Magenta et un feu d'écharpe des réserves autrichiennes placées à notre gauche sur la route de Milan, la ligne du chemin de fer est enfin atteinte.

Pendant ce temps, la division de la Motterouge s'est reliée aux grenadiers de la garde, maîtres enfin de Buffalora. Le point de direction générale de l'attaque est alors donné : c'est le clocher de Magenta ! Sur tout le front du 2e corps la charge sonne. Les chasseurs de la garde participent à l'attaque de front, pendant qu'à gauche le 11e bataillon enlève vigoureusement les maisons de gauche de Magenta, où il fait 30 prisonniers. De là, les sacs déposés dans les maisons conquises, les chasseurs arrivent rapidement à la grande place sur laquelle débouchent presque en même temps des régiments autrichiens. Nos chasseurs attaquent vigoureusement l'ennemi à la baïonnette et en rejettent une partie en dehors du village, sur la route de Milan, où ils les poursuivent de leurs feux. Le commandant DUMONT a son cheval tué sous lui pendant la

charge. Le 11ᵉ bataillon prend position dans les dernières maisons de Magenta, les barricade solidement et assure la possession du village contre toute tentative venant du côté de la route de Milan. La prise de Magenta décide l'ennemi à battre en retraite du côté de Ponte Vecchio.

Les 6ᵉ, 8ᵉ et 11ᵉ bataillons de chasseurs passèrent la nuit sur les positions conquises. Les pertes de cette journée prouvent combien cette lutte fut acharnée et combien nos chasseurs payèrent leur large tribut à la victoire :

6ᵉ bataillon. — 2 officiers et 19 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués; 4 officiers, 72 sous-officiers, caporaux et chasseurs blessés et 13 disparus; au total 110 hommes hors de combat.

8ᵉ bataillon. — 1 officier et 27 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués; 2 officiers et 126 sous-officiers, caporaux et chasseurs blessés; au total 156 hommes hors de combat.

11ᵉ bataillon. — 12 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués; 3 officiers et 45 sous-officiers, caporaux et chasseurs blessés et 10 disparus; au total 70 hommes hors de combat.

Pendant la nuit, les quatre corps d'armée français opérèrent leur jonction à Magenta.

Reconnaissance de Robecco.

Le lendemain, à l'aube, dans une reconnaissance faite dans la direction de Robecco, le 6ᵉ bataillon de chasseurs enlève une cinquantaine de prisonniers.

Vers 4 heures du matin, la brigade autrichienne Hartung, qui occupe Robecco, prononce un retour offensif contre les avant-postes français de la brigade Bataille. Le 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied est aux avant-postes; tout le monde veille. Le régiment Grand-Duc de Hesse, tête de colonne autrichienne, se heurte bientôt aux chasseurs, mais il n'ouvre son feu qu'à une courte distance des tirailleurs du 19ᵉ bataillon.

« C'était le dernier effort (dit le général Giulay dans son rapport) de ce brave régiment qui avait tant souffert à la bataille de Magenta, sans hésiter une seule fois, sans se laisser ébranler pendant la retraite. »

Les quatre premières compagnies du 19ᵉ bataillon de chasseurs, entraînées par le capitaine NIEL, s'élancent en avant, et la charge

à la baïonnette succède à une courte fusillade. L'ennemi résiste énergiquement, car il protège la retraite de l'armée autrichienne. Toute la brigade Bataille appuie le mouvement des chasseurs.

Le sous-lieutenant MAUSSION a la jambe brisée d'un coup de feu; le capitaine DERCHAN reçoit une forte contusion au bras droit. Les troupes autrichiennes cherchent à se mettre en carré; elles ne peuvent y réussir et cèdent à l'élan de nos chasseurs, qui les poursuivent la baïonnette dans les reins pendant 4 kilomètres. Arrivée à Robecco, l'arrière-garde du général Hartung occupe une dernière position à l'entrée du village, et après nous avoir accueillis par plusieurs volées de mitraille, elle se retire rapidement et disparaît.

Quelques jours après, dans un ordre daté du 7 juin, le maréchal CANROBERT relatait ce fait d'armes en ces termes :

« Le lendemain de Magenta, il s'est produit un fait d'armes qui honore beaucoup les corps de la brigade Bataille, de la division Trochu; ceux-ci, attaqués par les Autrichiens, leur ont fait subir, tant par l'arme blanche que par le feu, des pertes considérables, et n'ont pas peu contribué à corrober les utiles résultats obtenus dans les combats successifs de la veille. »

Le 6 juin, les Autrichiens étaient en pleine retraite vers le Mincio. L'armée française prenait ses cantonnements autour de Magenta. Le lendemain, la route étant libre, elle se mettait en marche pour entrer à Milan. Le maréchal DE MAC-MAHON qui, en récompense de la victoire de Magenta, avait été fait maréchal de France et duc de Magenta, entra le premier dans Milan avec son corps d'armée, à la tête duquel marchait le 11° bataillon de chasseurs à pied. Les habitants accueillirent avec joie leurs libérateurs et jonchèrent leur chemin de fleurs.

Combat de Melegnano.

Le lendemain, 8 juin, les corps qui traversaient encore Milan écoutaient la grande voix du canon, qui semblait saluer leur entrée triomphale; c'était le canon du 1er corps (maréchal Baraguey d'Hilliers) qui enlevait aux Autrichiens la ville de Melegnano, occupée par une forte arrière-garde ennemie destinée à couvrir la retraite de l'armée autrichienne.

La 2° division (général DE LADMIRAULT) est chargée de l'attaque.

Les 3e et 4e compagnies du 10e bataillon de chasseurs à pied sont à l'avant-garde de la 2e brigade; les six autres compagnies du bataillon forment la tête de colonne de la 1re brigade, avec laquelle marche le général de division.

La position que doit aborder de front la 2e division est difficile à emporter. La route qui y conduit, bordée de chaque côté par des fossés profonds et des prairies inondées, coupe en deux, à l'entrée de Melegnano, le cimetière, véritable redoute défendue par deux pièces de canon. Vers 6 heures, le canon se fait entendre au centre. Le général DE LADMIRAULT presse alors la marche du 10e bataillon, qui franchit le ruisseau de la Vettabia, avec de l'eau jusqu'à la ceinture; puis, les 1re et 2e compagnies, lancées en tirailleurs, s'emparent d'une ferme qui fait saillie en avant de l'enceinte. De là, appuyées par les 5e, 6e, 7e et 8e compagnies, elles s'emparent du cimetière et pénètrent dans la ville en même temps que les zouaves de la 3e division. Un combat acharné s'engage alors dans les rues et dans les maisons, dont les défenseurs sont chassés ou pris; un retour offensif des Autrichiens est repoussé par la 2e brigade, après un court mais violent combat, auquel prennent part les 3e et 4e compagnies. Melegnano est définitivement occupé, et les chasseurs du 10e bataillon, poussant de l'avant, arrivent au fond du Lambro pêle-mêle avec les Autrichiens qu'ils poursuivent avec audace. Le 10e bataillon de chasseurs avait eu dans cette affaire 1 officier tué, le capitaine DE BEAUFORT, dont on voit la tombe dans le cimetière de Melegnano; 2 officiers blessés; 14 sous-officiers et chasseurs tués et 42 blessés.

Pendant l'attaque de Melegnano, le 2e corps avait été chargé de couvrir la gauche, et le 4e la droite du maréchal Baraguey d'Hilliers. Les ténèbres de la nuit et un violent orage arrêtèrent la poursuite, et les Autrichiens se retirèrent derrière l'Adda et la Chièse.

Le général Giulay avait, depuis le commencement de la guerre, fait preuve d'une telle incurie, que l'empereur François-Joseph vint en personne prendre le commandement en chef de l'armée autrichienne.

Le 11 juin, l'armée française reprend la marche en avant et se trouve réunie le 18 juin à Brescia.

Les deux armées autrichiennes, sous les ordres de l'empereur François-Joseph, se retirent le 17 juin derrière le Mincio, s'étendant de Peschiera à Mantoue.

Le 23 juin, l'armée française est concentrée de Lonato à Mez-

sano, pendant que l'armée autrichienne reprend résolument l'offensive. Les Autrichiens avaient été renforcés de toutes les garnisons du centre, chassées par les opérations du 5ᵉ corps d'armée français, dont faisait partie le 14ᵉ bataillon de chasseurs à pied. Le prince Napoléon avait occupé la Toscane ; débarqué à Livourne le 23 mai, il était entré à Florence.

La victoire de Magenta ayant eu pour effet de faire abandonner les duchés et les légations par les Autrichiens, le 5ᵉ corps entreprend, pour rejoindre l'armée française, une marche de seize jours des plus pénibles par une chaleur excessive, et se réunit à la division d'Autemarre, après avoir passé le Pô à Cazal Maggiore, d'où il partira bientôt pour opérer sa jonction le 3 juillet avec le reste de l'armée française à Goïto, après des marches et des contremarches qui eurent une utilité considérable sur la suite des événements de la campagne.

Bataille de Solférino.

Le 24 juin, l'armée autrichienne occupait les hauteurs de Solférino et de Cavriana et devait, à 9 heures du matin, lever le camp pour continuer son mouvement vers la Chièse.

L'armée française avait le même jour comme objectifs : le 1ᵉʳ corps, Solférino; le 2ᵉ, Cavriana; le 3ᵉ, Medole, par Castel Goffredo; le 4ᵉ, Guidizzolo, la garde devant camper à Castiglione. Elle se mit en marche dès la pointe du jour, de 2 à 3 heures du matin.

La différence entre les heures de départ des deux armées nous assura le bénéfice de l'offensive, dans laquelle brillent à un si haut point le caractère français et sa furia légendaire. De la rencontre inopinée des deux armées résulta de part et d'autre une véritable surprise. Les Autrichiens ne nous savaient pas si près d'eux et nous ignorions leur marche offensive.

L'armée française, partie à la première heure, ne tarde pas à se heurter aux avant-postes ennemis et à se livrer à une série de combats d'avant-garde.

Le 3ᵉ corps arrive vers 4 heures près de Castel-Goffredo, pendant la première attaque sur Solferino. Le maréchal CANROBERT, sur l'avis de la sortie de 25,000 hommes de la garnison de Mantoue, sous les ordres de Jellachich, déploie la 3ᵉ division en arrière de Castel-Goffredo. Dans une reconnaissance de ce village, la

4° compagnie du 18° bataillon de chasseurs à pied rencontre un parti de cavalerie autrichienne avec deux pièces de canon et lui fait tourner bride par quelques salves bien ajustées. A 7 heures, la division Renault, ayant en tête le 8° bataillon de chasseurs, s'empare de Castel-Goffredo et prend la route de Medole.

A ce moment, la division de Luzy de Pellissac, du 4° corps d'armée, s'empare de Medole.

Dès que l'ennemi a été signalé dans ce village, le général de Luzy forme trois colonnes. Les régiments de la 1re brigade doivent prendre l'un à droite, sous les ordres du général Lenoble, l'autre à gauche, sous les ordres du général DOUAY, afin de tourner le village pendant que la 2° brigade l'abordera de front. Deux compagnies du 5° bataillon de chasseurs à pied doivent précéder chacune des trois colonnes. La 5° compagnie, capitaine GADUEL, la 6°, capitaine ESSELIN, forment l'avant-garde de la colonne de droite; la 7° compagnie, capitaine PELLETENT, et la 8°, capitaine MARTIN, sont attachées à la colonne de gauche; la 1re compagnie, capitaine BOUCHERIE, et la 4°, lieutenant DE PRUD'HOMME, restent en tête de la colonne conduite par le général de Luzy. Les 2° et 3° compagnies sont en soutien aux batteries de la division.

Le terrain est coupé de canaux et couvert de plantations qui gênent la marche. Pendant que le capitaine GADUEL donne ses ordres pour l'attaque de Medole, il tombe grièvement blessé à l'aine par une balle; le lieutenant POTIER prend le commandement de la 5° compagnie et la lance sur Medole. Les Autrichiens, avec une pièce, tirent à mitraille sur nos chasseurs, qui n'ont bientôt plus qu'un but, s'emparer du canon qui tue et blesse bon nombre d'entre eux. Le lieutenant POTIER, bien que blessé, continue à diriger l'attaque, qui est appuyée à gauche par la 6° compagnie et un bataillon de ligne. C'est à ce moment que les 7° et 8° compagnies attaquent Medole de l'autre côté. Sous les coups ajustés des meilleurs tireurs de la 5° compagnie, l'attelage de la pièce de canon est bientôt mis à bas. La charge sonne, en avant! A la baïonnette, on enlève le canon, qui reste au pouvoir de nos chasseurs. Au fond d'une impasse devant laquelle la pièce était en position, une grande porte a donné passage aux Autrichiens qui cédaient à notre attaque. Pour l'ouvrir, il faut qu'un héros se dévoue : c'est le chasseur SOULIER, un brave de Crimée, qui tombe foudroyé par les balles en ouvrant la porte. Les chasseurs se précipitent alors et engagent avec les Autrichiens une lutte corps à corps, à l'arme blanche. L'apparition des 1re et 4° compagnies du batail-

lon, qui viennent de pénétrer dans Medole, force l'ennemi à mettre bas les armes. Pendant ce temps, les 7e et 8e compagnies y pénètrent par le Nord. En entendant sonner la charge par la colonne du général de Luzy, le capitaine PELLETENT, de la 7e compagnie, brusque l'attaque et entre dans Medole, pendant que la 8e compagnie, capitaine MARTIN, s'y précipite en prenant plus à droite. La 7e compagnie fait prisonnière une compagnie autrichienne réfugiée dans une grande cour. Les trois colonnes sont réunies au centre de Medole, qui est mis en état de défense par le commandant THOUVENIN, du 5e bataillon de chasseurs à pied.

Le 6e bataillon, qui couvre la marche de la 2e division, déloge dès le matin, d'un petit bois, une forte colonne autrichienne qui, pendant sa retraite, laisse 200 prisonniers entre les mains de la 2e compagnie, capitaine DUBURGUA. La Casa Morina est enlevée à 5 heures du matin. L'action s'engageait de plus en plus. Le 6e bataillon arrive en face de Casa Nuova, défendue par une nombreuse infanterie et deux pièces d'artillerie qui tirent à mitraille sur les chasseurs. Il était 10 h. 1/4. Le commandant DE POTIER reçoit l'ordre d'enlever cette ferme. Il fait aussitôt sonner la charge, se porte rapidement sur l'ennemi, qui est vigoureusement abordé, culbuté et poursuivi la baïonnette dans les reins.

La ferme de Casa Nuova avait pour nous une grande importance tactique; l'ennemi, attachant à ce point une importance égale, fait un retour désespéré dans le but de s'en emparer. Mais, bien que supérieur en nombre, il échoue devant la fière attitude des chasseurs du 6e bataillon, qui le repoussent et le poursuivent de nouveau.

A la 3e division de Failly, le 15e bataillon de chasseurs se met en marche à 7 h. 1/2 du matin, de Carpenedolo, pour se diriger sur le village de Medole. Quatre compagnies sont chargées d'escorter l'artillerie de la division, fractionnée en quatre colonnes; les quatre autres compagnies, conduites par le commandant LION, formant la tête de la première colonne d'infanterie, marchent derrière deux pièces de canon, précédées elles-mêmes d'une compagnie d'escorte. On traverse dans cet ordre le village de Medole, à 7 h. 1/2, en se portant sur Cavriana, puis la division marche à l'ennemi dans la direction de Goïto. Les quatre compagnies du 15e bataillon, déployées en tirailleurs, couvrent la marche de la division et se portent sur une ferme située à l'est du village de Rebecco. A 100 mètres de la ferme, on rencontre l'ennemi qui, supérieur en nombre, oppose une vive résistance. Le capitaine

SABATTIER, commandant la 4e compagnie, tente une charge à la baïonnette : il tombe, blessé deux fois; la compagnie se retire, soutenue par la 2e. Sur la droite, la 1re compagnie, capitaine BASTEROT, s'empare d'une position avancée dont elle est ensuite repoussée. Elle ne pourra d'ailleurs la reprendre qu'après que la 1re division aura pris Rebecco. Le 15e bataillon reste alors dans cette position jusqu'à 6 heures du soir.

Mais le théâtre véritable de l'action se trouve du côté de Solferino, dont l'armée française doit enlever les positions. Le 1er corps d'armée, se dirigeant sur Solferino en deux colonnes, est de bonne heure très sérieusement aux prises avec les Autrichiens. A un kilomètre de Castiglione, on signale l'ennemi en forces; le canon gronde vers le Sud; tout fait présager que c'est une grande bataille qui s'engage. Le cadre en est merveilleusement beau, car l'armée française, des hauteurs où elle se trouve, découvre un admirable panorama. A gauche, le lac de Garde et le Mincio; à droite, la plaine de Medole, immense et coupée de nombreux canaux; en face, à l'horizon, des hauteurs abruptes que couronne le village de Solferino, clef de la position, entouré de murs crénelés avec un vaste cimetière pouvant servir de redoute, et dominé par la « Spia dell' Italia », la tour bientôt célèbre de Solferino.

La 1re division est fractionnée en deux colonnes d'une brigade chacune, à la tête desquelles marchent quatre compagnies du 17e bataillon de chasseurs à pied. A la brigade de droite, les quatre compagnies de chasseurs occupent vivement le hameau de Fontane, puis refoulent les Autrichiens de cime en cime jusqu'au delà du ravin en arrière duquel s'élèvent les hauteurs escarpées dominées par la tour de Solferino. Le hameau du Grolle est aussi enlevé, puis violemment attaqué par des masses autrichiennes. Les chasseurs du 17e, renforcés par l'arrivée de deux compagnies du 10e bataillon écartées de leur route, soutiennent victorieusement l'attaque des Autrichiens et gagnent du terrain par une marche continue sur Solferino. Arrivés au pied des hauteurs, la charge sonne; les pentes abruptes sont gravies au pas de course par les chasseurs du demi-bataillon de droite, qui sont bientôt arrêtés dans l'assaut de la position par une pluie terrible de balles et de mitraille. 6 officiers tombent là, dont 4 mortellement blessés; un grand nombre de chasseurs sont tués ou blessés. Sous la protection du feu d'une batterie d'artillerie, les quatre compagnies du 17e se rallient avec le plus grand calme et se mettent à l'abri. Il faut citer ici le courage et l'énergie d'un certain nombre de bra-

ses chasseurs qui s'attelèrent aux pièces et purent, sous les balles et les boulets, les amener en position pour battre en brèche les murs crénelés du mont des Cyprès.

A la tête de la brigade d'Alton, le demi-bataillon de gauche du 17e s'avançait directement sur la route de Castiglione à Cavriana. Le mont Fenile emporté, la brigade se trouve arrêtée sur le côté de la route, menacée par une attaque impétueuse d'un parti ennemi; elle se protège en déployant les chasseurs sur son front, puis elle s'élance, sous un feu terrible, à l'attaque du mont des Cyprès. Accablée par le nombre et l'opiniâtreté des ennemis, elle est obligée de reculer et d'attendre l'arrivée de nouveaux renforts pour se reporter en avant. Pendant ce temps, l'artillerie française couvre les positions ennemies des projectiles de ses pièces rayées.

La division DE LADMIRAULT, placée à la gauche du 1er corps d'armée, part de son bivouac à 4 heures du matin et marche en trois colonnes sur Solferino. Les 4e et 5e compagnies du 10e bataillon de chasseurs précèdent la colonne de droite, général DOUAY; les 6e et 7e compagnies couvrent la colonne de gauche, sous les ordres du général de Négrier; les 1re, 2e, 3e et 8e compagnies marchent à la colonne du centre avec le général DE LADMIRAULT. A 6 heures, nos chasseurs se heurtent aux avant-postes du général Bills, qui occupent les hauteurs du Monte-Rosso, les abordent résolument et les chassent de la position après avoir infligé à cette brigade de telles pertes, qu'elle est obligée de se retirer du champ de bataille Mais nous sommes obligés de nous arrêter devant la formidable position de Solferino, dont les murs crénelés et le cimetière sont occupés par des forces autrichiennes imposantes. Il faut aussi attendre de ce côté que l'artillerie ait préparé l'attaque et fait brèche dans les murs des maisons du village.

L'empereur Napoléon III appelle alors la Garde pour appuyer et renforcer l'attaque du 1er corps. Le général Manèque établit sa brigade sur la ligne des hauteurs qui s'étendent entre Castiglione et Solferino, parallèlement au Mincio. La 1re brigade de voltigeurs, précédée de son bataillon de chasseurs, arrive à hauteur de la division FOREY, pendant que la 2e brigade se porte en ligne derrière la division. Le moment décisif est arrivé. L'Empereur ordonne au 1er corps, appuyé par la garde, d'enlever la position de Solferino.

Les fatigues de six heures de combat sont oubliées; nos troupes, avec leur brillante furie française, s'élancent à l'assaut du Mont des Cyprès, du village et du cimetière de Solferino, ce formidable

réduit dont les murs ont dû être abattus par le canon. Les Autrichiens cèdent partout devant l'élan de nos vaillants soldats, que n'arrêtent ni les balles ni la mitraille : témoin le clairon FABREGUETTES, du 17e bataillon, qui, blessé et couvert de sang, continue cependant à sonner la charge.

Un détachement du 10e bataillon de chasseurs s'élance par une brêche dans le cimetière et se jette sur le 60e régiment autrichien (prince Waza) qui défend cette position. Surpris par cette attaque soudaine, ce régiment, après nous avoir envoyé une seule décharge, est culbuté et rejeté hors du cimetière. Au milieu de la mêlée, le sergent GARNIER, du 10e bataillon, aperçoit le drapeau du régiment autrichien autour duquel se groupent quelques défenseurs. Avec quelques chasseurs, il se jette sur eux et parvient, après une lutte acharnée, à s'emparer du drapeau ennemi.

Quelques instants après, il le remit au maréchal Baraguey-d'Hilliers, qui l'offrit à l'Empereur de la part du 10e bataillon de chasseurs à pied. L'aigle des chasseurs méritait, par ce glorieux fait d'armes, l'insigne honneur d'être décorée de la croix des braves.

Le bataillon de chasseurs de la garde, arrivant avec la brigade Manèque, descend de la colline, appuyant sa droite à la route de Castiglione. De là, les chasseurs s'élancent avec impétuosité pour atteindre les hauteurs dominant Solferino, qui sont occupées par l'ennemi, et les abordent avec un élan irrésistible. La mêlée s'engage. Le capitaine BOISSONNET, dont la compagnie est en tirailleurs, tombe bientôt frappé mortellement; non loin de là, le sous-lieutenant ZINZIUS et le lieutenant POIRSON sont grièvement blessés; la compagnie CHAUVET voit tomber son capitaine, et, conduite par le lieutenant MONEGLIA, se jette sur la gauche du village, qu'elle trouve défendue par trois pièces de canon tirant à mitraille. MONEGLIA enlève ses hommes et les entraine sur cette barrière de feu. Le plus intrépide, le caporal FERRIÈRE, est foudroyé par la mitraille à deux pas de la bouche du canon; le sergent HÉBERT et le chasseur GIRARD le suivent de près et sont blessés en arrivant sur la batterie. Les trois canons sont enlevés, mais les Autrichiens font un retour offensif et le lieutenant MONEGLIA est forcé de se retirer devant des forces supérieures.

D'un autre côté, le capitaine VERDEIL, chargeant l'ennemi, est entré avec lui dans Solferino, où 60 Autrichiens restés dans les maisons sont faits prisonniers.

Enfin, le bataillon couronne les hauteurs; les Autrichiens commencent à lâcher pied. Les compagnies LAPORTE et VILMETTE

traversent les rues du village au pas de course; le sous-lieutenant RENAUD est blessé; JAMBON, lieutenant, atteint d'une balle à l'épaule, est forcé de s'arrêter, mais continue à exciter encore ses hommes de la voix et du geste. Enfin, le capitaine COPRI s'est emparé d'une pièce, tandis que deux autres tombent entre les mains des chasseurs de la 6e compagnie, capitaine SUIRE.

Cependant l'ennemi, qui, par un retour offensif, avait repris ses trois pièces, fut assailli une deuxième fois par le lieutenant MONEGLIA et le capitaine VERDEIL, qui se rendirent définitivement maîtres des trois canons. Il était environ 4 heures du soir. Tout à coup, un roulement confus se fait entendre dans le village et fait croire à une charge de cavalerie; une batterie d'artillerie, lancée à fond de train, cherchait à se faire jour pour éviter d'être prise. Le lieutenant MONEGLIA se campe résolument sur la route avec une section; il attend tranquillement cette batterie et commande « feu! » presque à bout portant. Hommes et chevaux tombent pêle-mêle, et la batterie est arrêtée sur place. Sommé de se rendre, le colonel autrichien remet son épée au lieutenant MONEGLIA et laisse en notre pouvoir les cinq pièces attelées.

Un autre détachement autrichien, égaré sans doute, revient dans le village, où il est cerné et pris. Des corps entiers ennemis se retirent en désordre, abandonnant armes et bagages. Rien n'arrête les Autrichiens dans leur fuite, pas même leur drapeau, que le chasseur MONTELLIER leur arrache avec audace. Ce trophée illustrait à jamais le bataillon de chasseurs de la garde, dont l'aigle fut décorée de la croix de la Légion d'honneur.

A 4 heures, l'ennemi, qui s'est défendu avec acharnement, lâche pied de toutes parts. Les chasseurs de la garde les poursuivent de mamelon en mamelon jusqu'à Cavriana, où ils pénètrent vers 5 heures du soir.

Le 17e bataillon, qui combat depuis 4 h. 1/2 du matin, rallié au pied de la tour de Solferino par le commandant PICHON, reprend, après quelques instants de repos, la poursuite de l'ennemi. Les Autrichiens ne se retirent que difficilement, en laissant entre nos mains un grand nombre de prisonniers.

Mais l'assaut des pentes abruptes et dénudées des hauteurs de Solferino nous avait causé des pertes sensibles. Le 10e bataillon, comme le 17e, payait un large tribut à la mort, car il avait 1 officier tué, le capitaine KLÉBER; 4 officiers blessés, le capitaine BERNARDY DE SIGOYER, les lieutenants VIALATTE et GADHILE et le sous-lieutenant ROUGET; 13 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués et 125 blessés; au total 143 hommes hors de combat.

Le 2e corps d'armée, parti à 3 h. 1/2 du matin pour aller occuper Cavriana, s'était trouvé bientôt placé sur la ligne de bataille, dans l'intervalle resté libre entre les 1er et 4e corps d'armée, aux prises avec l'ennemi. Vers 8 heures, la 2e division, en échelons par bataillons, arrive en face du gros des forces ennemies qui barrent la route de Mantoue. L'artillerie ouvre le feu; le 11e bataillon de chasseurs à pied déploie des compagnies en tirailleurs, et la cavalerie autrichienne voit toutes ses attaques échouer devant le feu bien dirigé de nos chasseurs. Après l'enlèvement des hauteurs de Solferino, le 2e corps fait un changement de front pour se diriger sur deux lignes sur Cavriana. A l'extrême droite de la 1re ligne, le 11e bataillon de chasseurs, formé en colonne, se heurte bientôt à l'infanterie autrichienne, qu'il charge à la baïonnette et culbute vigoureusement. Mais la cavalerie autrichienne protège la retraite de son infanterie; nous sommes arrêtés. Trois compagnies du 11e bataillon sont déployées en tirailleurs avec une compagnie en réserve, pendant que les quatre autres forment le carré. Dans cette position, le bataillon reçoit successivement trois charges de cavalerie faites par des dragons et des uhlans autrichiens, qui sont repoussés avec pertes. Les combats de la journée ont coûté au 11e bataillon de chasseurs 1 officier blessé de deux coups de feu, le lieutenant HUBERT; 3 hommes tués et 15 blessés.

Sur la droite de la ligne de bataille, le 4e corps d'armée, après s'être emparé de Medole, s'était vu attaquer par un ennemi sans cesse renaissant.

A peine la brigade DOUAY s'est-elle mise en route de Medole sur Rebecco, qu'elle est assaillie par un retour offensif d'une forte colonne autrichienne protégée par une batterie tirant à mitraille. Le général DOUAY lance sa brigade contre cette colonne qui est arrivée à quelques pas de nous. L'élan de nos troupes, la vigueur de leur attaque, forcent l'ennemi à battre en retraite. La 7e compagnie du 5e bataillon de chasseurs, fortement engagée, éprouve des pertes sensibles. Le capitaine PELLETENT est blessé d'une balle au pied; le sergent-major THOMAS, soldat énergique, qui, malgré une blessure non encore guérie, reçue à Malakoff, n'a pas hésité à suivre la compagnie sac au dos, se jette en avant pour donner l'exemple, il a le bras droit traversé par une balle; le sergent ANTOINE a la jambe brisée d'un coup de feu, ce qui rend l'amputation nécessaire. L'ennemi, assailli vigoureusement, se replie vers Rebecco; il est vivement poursuivi jusqu'aux abords du village, qu'il défend énergiquement derrière des abris solides.

Alors, les pertes du 5ᵉ bataillon deviennent assez grandes : le sous-lieutenant GRIMAUD est mortellement blessé au ventre, le sergent-major TRAUTMAN est tué raide et le sergent PICHELIN blessé. Tous trois appartiennent à la 4ᵉ compagnie commandée par le lieutenant DE PRUD'HOMME, dont le calme et l'héroïque sang-froid inspirent la plus grande confiance à tous ses chasseurs. Après une lutte énergique, on finit par rejeter les Autrichiens dans Rebecco, mais à tout moment il faut encore repousser des retours offensifs incessants. La lutte se continue acharnée, et vers 11 heures nous enlevons Rebecco. Le hameau de Baïte est immédiatement attaqué.

Pendant l'attaque de Rebecco, la 6ᵉ compagnie du 5ᵉ bataillon a fait prisonnière une compagnie autrichienne tout entière.

Jusqu'à 3 heures, nos chasseurs repoussent toutes les attaques des Autrichiens. A la 2ᵉ compagnie, en soutien aux batteries placées à l'Est de la Cascina Nuova, le capitaine AVRIL DE L'ENCLOS est blessé à la jambe par une balle.

La lutte devient de plus en plus terrible à Rebecco et à la ferme de Casa Nuova, où l'ennemi, malgré des renforts considérables, cède enfin devant l'élan de nos troupes.

Le chasseur DREYHER, du 6ᵉ bataillon, tue le porte-drapeau du régiment Prince Windischgratz d'un coup de sabre-baïonnette, mais le drapeau est ramassé par deux hommes du 76ᵉ de ligne, auxquels il reste, malgré les légitimes réclamations du 6ᵉ bataillon. Néanmoins, le chasseur DREYHER est nommé chevalier de la Légion d'honneur, en récompense de la part active qu'il a eue à la prise de ce drapeau. Une compagnie de ce même bataillon avait eu le bonheur de prendre et de conserver une pièce de canon.

Cependant, le 4ᵉ corps continue à lutter énergiquement contre les 7ᵉ et 11ᵉ corps autrichiens, bien supérieurs en nombre. Le maréchal Niel appelle alors à son aide le maréchal CANROBERT. Le général Trochu (2ᵉ division) fait porter en avant la brigade du général Bataille. Celui-ci fait mettre les sacs à terre, traverse Medole et prend la route de droite qui conduit à Guidizzolo, par Rebecco. Le 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied (commandant LETOURNEUR) se déploie à l'approche de l'ennemi ; il est 4 heures, le feu s'engage. Le capitaine LELOUP a presque aussitôt le bras droit fracassé par une balle et remet le commandement de la 3ᵉ compagnie au lieutenant BAUMÈS. Aussitôt après, la charge sonne sur tout le front de la brigade Bataille, qui a dépassé la division de Luzy ; on s'élance à la baïonnette. Les Autrichiens, vigoureusement abordés, sont poursuivis jusqu'à un kilomètre de Guidizzolo.

Le général Trochu s'exprimait ainsi dans son rapport du 28 juin : « Le 19e bataillon a montré la plus ferme attitude, sa conduite a été pleine d'entrain et de vigueur. Je ne puis citer ici tous ceux qui ont bien mérité. Je me borne à adresser un témoignage de satisfaction au lieutenant BAUMÈS. »

L'Empereur disait à ce sujet dans son bulletin : « La brigade Bataille a montré le même sang-froid que sur un champ de manœuvres. »

L'armée française est alors victorieuse sur tous les points, à Solferino et à Rebecco; encore un vigoureux effort, et les Autrichiens, déjà battus, seront mis en pleine déroute. Mais depuis le matin la chaleur a été intolérable, un ouragan s'est levé, emportant des tourbillons d'une poussière aveuglante. Bientôt une pluie torrentielle vient, comme à Magenta, mettre fin au combat. Un véritable déluge arrête l'armée française qui, après une heure d'un repos forcé, voit les Autrichiens en pleine retraite. L'empereur François-Joseph, qui ne pouvait, dit-on, retenir ses larmes, avait donné l'ordre de battre en retraite, mouvement qui put s'effectuer à la faveur de la trêve imposée par les éléments.

Dans cette mémorable journée, aux 3e et 4e corps d'armée, les pertes furent assez fortes.

Le 5e bataillon de chasseurs à pied comptait 1 officier tué, le sous-lieutenant GRIMAUD; 5 officiers blessés, les capitaines PELLETENT, GADUEL, AVRIL DE L'ENCLOS et les lieutenants POTIER et DE PRUD'HOMME; 13 sous-officiers et chasseurs tués; 106 blessés et 5 disparus; au total 6 officiers et 124 hommes hors de combat. Au 15e bataillon, il y avait 2 officiers blessés, le capitaine SABATTIER et le sous-lieutenant DE LAPLAGNE.

A la suite de la bataille de Solferino, les récompenses suivantes furent décernées aux bataillons de chasseurs à pied :

Chasseurs de la garde. — Officier de la Légion d'honneur : le capitaine DUVAL; chevaliers de la Légion d'honneur : BOISSONNET et DE CHÉRISET, capitaines; MONET, lieutenant; le sergent PENAFORTE et 4 chasseurs, parmi lesquels le sapeur CAZENAVE, les chasseurs LAPEYRE et MONTELLIER; plus 11 sous-officiers, caporaux et chasseurs médaillés.

5e bataillon de chasseurs à pied. — Chevaliers : le capitaine CAPART, le lieutenant DE PRUD'HOMME, le sergent DEVIZE et le fourrier SIMON; plus 8 médailles militaires.

10e bataillon de chasseurs à pied. — 1 croix d'officier, 9 de chevalier, parmi lesquelles celle du sergent GARNIER, et 16 médailles militaires.

15° bataillon de chasseurs à pied. — Chevaliers : les capitaines MOREL et SABATTIER, le sergent POLI et le chasseur PETIT; plus 4 médailles militaires.

17° bataillon de chasseurs à pied : 2 croix de chevaliers et 9 médailles militaires.

Le soir de Solferino, l'armée française, sans chercher à poursuivre les Autrichiens, bivouaqua sur le champ de bataille : le 1er corps à Solferino, le 2° à Cavriana, le 3° à Rebecco, le 4° entre Medole et Guidizzolo, et la garde impériale à Cavriana.

Le 1er juillet, l'armée d'Italie franchit le Mincio et pénètre dans le fameux quadrilatère autrichien. Il fallait faire le siège régulier de ses forteresses; le 1er corps d'armée, désigné pour assiéger Peschiera, investit cette place le 4 juillet.

Préliminaires de Villafranca. — Traité de Zurich.

Le 7 juillet, l'armée alliée était rangée en bataille, de Castel Nuova à Valeggio. Dans les deux camps on se préparait à une action décisive, lorsqu'on apprit, le 8 juillet, qu'un armistice, qui devait cesser le 15 si les négociations entamées n'aboutissaient pas, venait d'être signé entre la France, la Sardaigne et l'Autriche. La Prusse menaçait à ce moment d'intervenir en faveur de l'Autriche et concentrait ses troupes sur le Rhin; des mouvements insurrectionnels se manifestaient en Italie; le siège des places fortes du quadrilatère pouvait compromettre les succès de la campagne et devait nécessiter la formation de nouvelles armées. Toutes ces raisons décidèrent l'empereur Napoléon III à signer, le 12 juillet, les préliminaires de la paix de Villafranca, confirmés le 10 novembre 1859 par le traité de Zurich. Les clauses de ce traité, dont la plupart restèrent lettre morte, furent les suivantes : Il devait être formé, sous la présidence honoraire du Pape, une confédération des divers Etats de l'Italie, y compris la Vénétie, bien qu'elle restât province autrichienne. Les ducs de Modène et de Toscane étaient autorisés à rentrer dans leurs Etats. La Lombardie était cédée au Piémont. Amnistie pleine et entière était accordée à toutes les personnes compromises dans les derniers événements.

Mais, par la suite, l'empereur Napoléon III, irrité par les résistances du Pape et les menées du parti clérical en France, permit, l'année suivante, au Piémont, de fonder un Etat du Nord de l'Italie,

avec Florence comme capitale. Le Pape n'avait plus sous sa domination que Rome seulement, protégée par une garnison française. C'est en échange de ces arrangements que le Parlement italien votait le 29 mai 1860 la cession de la Savoie et du comté de Nice à la France, à la suite du vote enthousiaste des populations de ces deux provinces en faveur de leur nouvelle annexion.

Après Villafranca, nos troupes recevaient, le 23 juillet, l'ordre de rentrer en France, et le 14 août 1859, elles faisaient à Paris leur entrée triomphale sur les boulevards et la place Vendôme. A la tête de chaque division, les bataillons de chasseurs à pied, dont l'héroïsme et les qualités militaires avaient brillé d'un si vif éclat pendant la campagne, furent l'objet d'ovations enthousiastes de la part de la population parisienne.

Un corps d'occupation, formé de cinq divisions d'infanterie, de deux brigades de cavalerie, fut placé sous les ordres du maréchal Vaillant. Les 14ᵉ, 15ᵉ et 18ᵉ bataillons de chasseurs à pied furent désignés pour en faire partie. Quelque temps après la signature du traité de Zurich, le corps d'occupation fut dissous, et du 20 mars au 16 juin 1860, ses corps regagnèrent successivement la France.

Telle fut cette mémorable campagne de six semaines, pendant laquelle nos vaillants chasseurs cueillirent une ample moisson de lauriers sous le brillant soleil de l'Italie, et ajoutèrent de nouveaux fleurons à leur couronne guerrière conquise en Afrique et en Crimée.

———



CHAPITRE II

EXPÉDITIONS DE SYRIE, DE CHINE ET DE COCHINCHINE

Religion. — Science. — Civilisation.

Causes de l'expédition de Syrie. — Opérations du corps expéditionnaire. Fin de l'expédition; rentrée en France. — Expédition de Chine; causes. — Débarquement des troupes en Chine. — Combat du 18 août. — Affaire de Tangchao. — Combat de Palikao. — Prise de Pékin. — Traité de paix. — Départ du 2e bataillon pour l'expédition de Cochinchine. — Prise des lignes de Kihoa. — Expédition de Mytho. — Rentrée en France du 2e bataillon de chasseurs.

Causes de l'expédition de Syrie.



LES massacres des chrétiens en Syrie appelèrent l'attention du gouvernement français sur le sort malheureux de nos protégés. Au mois de juillet 1860, les Druses, avec une cruauté et une sauvagerie sans égales, avaient pillé, incendié et détruit les villages chrétiens des Maronites, dont les habitants avaient été massacrés sans pitié.

L'envoi d'un corps expéditionnaire fut décidé pour protéger efficacement les chrétiens de Syrie et réprimer les désordres des Druses, qui avaient dans Fuad Pacha, représentant de l'autorité ottomane dans ce pays, un allié tacite et complaisant.

Le 16e bataillon de chasseurs à pied (commandant ARDANT DU PICQ), désigné pour faire partie du corps expéditionnaire commandé par le général de Beaufort d'Hautpoul, s'embarque à Marseille les 6 et 8 août sur le *Borysthène* et *l'Amérique*, et arrive le 16 à Beyrouth. La nouvelle du débarquement des troupes fran-

çaises est accueillie avec des transports d'allégresse par nos coreligionnaires opprimés.

Sur les instances du général de Beaufort, le gouverneur turc Fuad Pacha, par une proclamation du 14 septembre adressée aux Druses, met hors la loi ceux de leurs chefs qui ne se sont pas rendus à son appel, les déclare déchus de leurs grades et titres de noblesse et confisque leurs biens et propriétés. La présence du corps expéditionnaire français l'oblige d'en accepter la coopération, pour cerner et réduire les Druses réfugiés dans leurs repaires.

Le plan du général est le suivant : Fuad Pacha fermera les passages vers le Sud, l'armée française occupera ceux de l'Ouest et du Nord. A l'Est, Halim Pacha, général de l'armée de l'Arabistan, parti de Damas avec ses troupes, est déjà maître des défilés du Liban. Les mouvements se feront simultanément, de Saïda pour Fuad Pacha, de Beyrouth pour les Français. Le 16e bataillon de chasseurs à pied fait partie de la colonne légère de 2,500 hommes placée sous la direction du colonel CAUBERT, du 5e de ligne, et sous les ordres du général commandant le corps expéditionnaire.

Opérations du corps expéditionnaire.

C'est avec une joie profonde et un enthousiasme impatient que, le 24 septembre, les troupes reçoivent l'ordre de se mettre en marche le lendemain pour pénétrer dans le pays druse.

Le 16e bataillon est à l'avant-garde et gravit les pentes du Liban; la route est pénible et très étroite, une chaleur excessive rend la marche très fatigante. Le lendemain, 26 septembre, la colonne arrive à Deïr el Kamar, où elle contemple avec une indignation mêlée d'horreur le spectacle affreux des incendies des maisons et du massacre de 1,800 chrétiens. Une odeur pestilentielle s'élève de cet endroit naguère si florissant, aujourd'hui si cruellement dévasté par la mort et le feu. L'armée est obligée de se mettre à la besogne le 27 pour ensevelir les morts et assainir les rues de Deïr el Kamar.

Le général, apprenant la présence d'un parti druse près de Kefer Nabrack, lance à sa poursuite une compagnie du 16e bataillon de chasseurs et une de zouaves. C'est en vain que nos chasseurs déploient la vigueur de leurs jarrets contre cet ennemi lâche et pillard qui fuit au seul aspect de nos soldats. Le lendemain, on pousse

plus avant, avec l'espoir d'atteindre les Druses, mais la trahison des Turcs, qui leur ont ouvert les défilés, leur permet d'éviter un châtiment si justement mérité.

N'ayant pas d'ennemis à combattre, la colonne prend le 1er novembre ses cantonnements d'hiver. Le rôle militaire de notre armée est terminé, une mission d'humanité commence pour elle. Nos soldats se mettent généreusement à l'œuvre, reconstruisent les maisons et relèvent les ruines de Deïr el Kamar. Emus par la grande misère des habitants, ils partagent charitablement leur nourriture avec les pauvres, nombreux et affamés.

C'est alors qu'a lieu la mission scientifique de l'expédition de Syrie. M. Ernest Renan, aidé de la 4e compagnie du 16e bataillon de chasseurs, au concours de laquelle il s'est plu à rendre hommage dans son premier rapport à l'Empereur, entreprend ses premières fouilles archéologiques autour de Djebail et se rend ensuite à Saïda.

Fin de l'expédition et rentrée en France.

La colonne rentrant à Beyrouth, la 4e compagnie reste provisoirement cantonnée à Djebail jusqu'au 2 avril 1861, époque à laquelle elle est transportée par mer à Tortose, pour faire de nouvelles fouilles, sous la direction éclairée de M. Renan. L'hostilité de la tribu des Ansariès, au milieu de laquelle elle va s'installer, leur peu de sympathie pour les recherches scientifiques, forcent nos chasseurs à rester constamment armés.

La mission terminée, la 4e compagnie rejoint le bataillon à Beyrouth, où il s'embarque le 8 juin sur *l'Amazone* pour rentrer en France le 18, après avoir noblement rempli ses devoirs envers la religion, l'humanité et la science.

Causes de l'expédition de Chine.

A la suite de la campagne de 1859 et de la prise de Canton, nos plénipotentiaires européens, le baron Gros et lord Elgin pour la France et l'Angleterre, le comte de Poutiatine et M. Read pour la Russie et les Etats-Unis, imposèrent aux Chinois le traité de Tien-Tsin (27 juin 1858), dont les clauses devaient donner satis-

faction aux justes revendications des puissances. Aussitôt après leur départ éclate la mauvaise foi des Célestes.

M. de Bourboulon et M. Bruce, les représentants de la France et de l'Angleterre, arrivent à l'embouchure du Peï-ho le 20 juin 1859, pour l'échange des ratifications; ils sont secondés dans leur mission par l'appui d'une expédition anglo-française, sous les ordres de l'amiral anglais Hope. Les Chinois font des préparatifs de résistance pour nous empêcher de débarquer. Après sommation du chef de l'expédition, les alliés tentent de forcer l'entrée du Peï-ho, mais leur petit nombre les fait échouer devant une défense énergique et puissante.

Ce fut alors que l'expédition de Chine fut entreprise par la France et l'Angleterre, pour « infliger aux Chinois le châtiment de leur perfidie, donner satisfaction aux justes exigences de la France et de l'Angleterre, assurer en Extrême-Orient le respect du droit des gens et la conservation des grands intérêts de la civilisation européenne ».

Le corps expéditionnaire formé le 21 novembre 1859 se compose de deux brigades, sous les ordres du général de division Cousin-Montauban, nommé commandant en chef des forces de terre et de mer, avec le général Jamain, commandant la 1re brigade, comme commandant en second.

Le 2e bataillon de chasseurs à pied (commandant GUILLOT DE LA POTERIE), attaché à la 1re brigade du corps expéditionnaire, s'embarque à Brest le 14 décembre sur le *Rhône*, à l'effectif de 37 officiers et 876 hommes de troupe. Après une traversée de près de six mois, attristée par la perte de 8 hommes et le dépôt de 29 malades dans les hôpitaux des ports de relâche, le *Rhône* arrive enfin le 19 mai 1860 à Woosung; en part le 1er juin, pour aller débarquer le bataillon à Tche-Fou, où, jusqu'à l'époque de son départ, le bataillon répare ses forces épuisées par une aussi longue traversée; il n'est pas sans déplorer la mort du lieutenant DE MONTFERRAND et de 9 chasseurs. Du 20 au 21 juillet, l'embarquement s'opère sur le *Rhône*, qui, le 26, fait voile vers le golfe de Pet-chi-li, où il arrive le 27, et jette le lendemain l'ancre en même temps que les flottes alliées.

Débarquement des troupes en Chine.

Le 1er août, à la pointe du jour, dix chaloupes et trois jonques débarquent 750 chasseurs du 2e bataillon à 3 kilomètres des forts de Peh-tang. A 3 heures du matin, le général Montauban étant descendu dans une embarcation avec plusieurs officiers de son état-major, se fit échouer au point reconnu et sauta sur le rivage, ayant de l'eau jusqu'aux genoux; il ne tarda pas à être suivi de 200 chasseurs à pied. A 4 heures, les troupes, après avoir traversé un marais détrempé et vaseux large de 600 mètres, étaient rangées en bataille dans la plaine, à 2 kilomètres de Peh-tang. La seule route qui conduise à cette ville est une chaussée bordée de marécages submergés. Le soir, le lieutenant-colonel Dupin, escorté de la 1re compagnie du 2e chasseurs à pied, va reconnaître Peh-tang, qu'on trouve évacué, et qu'occupent les troupes françaises le lendemain, à 5 heures du matin.

Le 12 août, la 1re brigade se dirige sur Sin-Ko, dont les ouvrages sont attaqués par l'artillerie et rapidement enlevés par notre infanterie. Les alliés se mettent alors en marche sur Tang-Kou; les chasseurs sont à l'avant-garde. Ils vont dans un terrain détrempé où l'on a souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. Le 14 août, le 2e bataillon de chasseurs prend la part la plus brillante à la prise du camp retranché de Tang-Kou. Notre artillerie est couverte par deux compagnies de chasseurs à pied, pendant que deux autres, les 7e et 8e compagnies, formant la tête de la colonne d'assaut, franchissent deux fossés remplis d'une eau froide et profonde, brisent les portes et enlèvent la position, sous les ordres du lieutenant-colonel d'état-major Schmitz, qui fait flotter le drapeau français sur le rempart. Pendant cet assaut, l'adjudant GAGIN sauve la vie au sous-lieutenant COUDERT DE LA VILLATTE, qui, malade, allait se noyer dans les fossés où tout le monde s'était jeté sans connaître la profondeur de l'eau.

Ce combat ne coûte que 4 hommes blessés au 2e bataillon de chasseurs, qui obtient onze citations à l'ordre du jour. C'étaient : les capitaines ETIENNE et DE PAILLOT, les lieutenants RAISSAC et DE ROQUEFEUIL, les sous-lieutenants DES GARETS et BOURGUIGNON, arrivés les premiers sur le retranchement; le sergent-major GÉE et le sergent LAINÉ, se sont jetés à l'eau les premiers

pour franchir les fossés; les chasseurs TORNÉ, DROUARD et DELAGE, arrivés les premiers sur le retranchement.

Combat du 18 août.

Le 18 août, le Peï-ho est passé; la tête de colonne, composée de soldats du génie et de fusiliers marins, attaquée par des nuées de Tartares, était numériquement trop faible pour résister, quand arrive le 2e bataillon de chasseurs à pied, qui a pris les armes sans avoir le temps de mettre sac au dos, a rapidement traversé le fleuve dans des jonques et, par une offensive vigoureuse, force les Chinois de reculer. Dans ce mouvement, la compagnie du capitaine AVOCAT enlève à l'ennemi une batterie de 5 gingolls et de 4 pièces de canon, ce qui vaut au bataillon un ordre du jour très flatteur du général en chef. La cavalerie tartare avait chargé les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon de chasseurs; celles-ci s'étaient groupées et avaient repoussé l'attaque. Les Chinois sont définitivement mis en fuite, et nous occupons les deux rives du Peï-ho. Les forts de Takou tombent en notre pouvoir le 21 août; le caporal SAPIA, du 2e bataillon, est cité à l'ordre du jour. Tien-Tsin est occupé le 16, et l'armée prend la route de Pékin le 8 septembre, après la rupture des premières négociations entamées. Le 2e bataillon de chasseurs laisse un petit dépôt à Tien-Tsin.

La journée du 18 août avait valu au 2e bataillon de chasseurs un ordre du jour du général en chef, excessivement élogieux; les pertes du bataillon avaient été : 1 chasseur tué et 5 blessés.

Affaire de Tang-chao.

Le 17 septembre, le général Montauban emmène avec lui à Tang-chao 600 chasseurs à pied, pour appuyer le personnel qui, après les négociations engagées, avait été envoyé en avant pour réunir les ressources nécessaires à l'armée pendant son séjour auprès de cette ville. Malheureusement, ce personnel a été traîtreusement attaqué; vingt hommes ont été tués. M. Ader, officier d'administration, grièvement blessé, est défendu avec un courage héroïque par le chasseur OUZOUF, du 2e bataillon, qui meurt aux pieds de son officier, victime de son dévouement. La mauvaise foi des Chinois ne nous permet plus de traiter qu'à Pékin.

Combat de Palikao.

Le 18, les Chinois sont battus à Tchang-Kia-Ouang; on leur enlève 80 pièces de canon. Le 2e bataillon de chasseurs exécute de brillantes charges à la baïonnette qui ne lui coûtent que 2 blessés, le sapeur TAPET et le chasseur TROUBAT. Le 21 septembre, au combat de Palikao, deux compagnies du 2e bataillon de chasseurs, la 4e, capitaine AVOCAT, et la 5e, capitaine DE LINIÈRE, sont à l'avant-garde commandée par le général Collineau; le reste du bataillon est à la droite avec le général Jamain. Le feu régulier et bien nourri de nos chasseurs repousse toutes les attaques de la cavalerie tartare, qui tourne bride. « L'admirable feu des chasseurs, dit le rapport officiel, abat tout ce qu'ils avaient devant eux, pendant que l'artillerie tire à mitraille. » Le général Collineau enlève alors, avec les deux compagnies de chasseurs lancées au pas de course, le pont grandiose de Palikao, et s'engage sur la route de Pékin. Les chasseurs du 2e enlèvent les 10 pièces de canon qui défendaient le pont, après en avoir tué tous les servants; le combat durait depuis 7 heures du matin. Le 2e bataillon obtenait vingt-six citations à l'ordre du jour à la suite de ce combat, qui ne lui coûtait que 6 hommes blessés.

Prise de Pékin. — Traité de paix.

Le 5 octobre, on marche sur Pékin; le 6, on occupe, à 7 heures du soir, la première cour du Yuen-min-Yuen ou Palais d'Été, et le 13 on s'empare de la porte de Pékin, dite porte Gan Ting. Les négociations entamées traînent en longueur. Enfin, le 25 octobre, jour de la signature des traités, le 2e bataillon de chasseurs sert d'avant-garde à l'armée française pour l'entrée victorieuse dans la capitale du Céleste Empire.

La Chine acceptait les conventions du 27 juin 1858, nous accordait 8 millions de taëls, 8 millions d'indemnités de guerre, 1 million d'indemnités aux protégés et nationaux, ouvrait au commerce européen la ville et le port de Tien-Tsin et restituait les établissements religieux et de bienfaisance confisqués aux chrétiens.

Le 1er novembre, les troupes anglo-françaises quittaient Pékin,

et le 2e bataillon de chasseurs à pied s'embarquait à Tien-Tsin pour Shang-Haï, où il débarquait le 5 décembre 1860.

Départ du 2e bataillon pour la Cochinchine.

La tâche du 2e bataillon de chasseurs à pied n'était pas terminée, car il était appelé à faire partie du corps expéditionnaire de la Cochinchine. Sous les ordres du commandant COMTE, il s'embarquait, le 21 janvier 1861, à Voo Sung, pour la Cochinchine. Le 5 février, il arrivait à Saïgon, à l'effectif de 39 officiers et de 709 hommes. Il était immédiatement désigné pour faire partie de la colonne expéditionnaire chargée, sous les ordres du général de Vassoigne, de dégager Saïgon bloqué depuis six mois par les Annamites. Ceux-ci avaient élevé, à 4 kilomètres de la ville, des lignes de circonvallation dites de Ki-hoa. Constituées par un retranchement formidable, de forme quadrangulaire, appuyées par de nombreuses redoutes et tranchées, elles s'étendaient sur une longueur de 12 à 15 kilomètres. Ce système était complété par de nombreuses défenses accessoires, trous de loup, entrelacements de bambous pointus, chevaux de frise, etc.

Prise des lignes de Ki-hoa.

Le 24 janvier 1861, le corps expéditionnaire doit aborder ces positions; le 2e bataillon de chasseurs à pied forme tête de colonne avec l'infanterie espagnole et détache en extrême arrière-garde une compagnie déployée en tirailleurs, qui arrive bientôt jusqu'à 100 mètres de l'ennemi. La nature fangeuse du terrain rend la marche très pénible, on est obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Pendant que notre artillerie canonne vivement les retranchements annamites, le général de Vassoigne forme deux colonnes d'assaut. Le 2e bataillon de chasseurs à pied et l'infanterie espagnole forment la colonne de droite, couverte par une compagnie de chasseurs déployée en tirailleurs. Les troupes d'assaut sont sans sacs et s'avancent avec le plus grand ordre jusqu'à 30 mètres du retranchement. A ce moment, au signal donné, les chasseurs s'élancent à l'assaut. Ni les décharges de l'ennemi, ni les obstacles

accumulés, ne peuvent arrêter leur élan; ils enjambent les trous de loup et les chevaux de frise, et pénètrent à travers les entrelacements de bambous et les rangées de pieux, et, déchirés, ensanglantés, s'établissent victorieusement sur la crête de l'obstacle. Les Annamites fuient sans attendre leur choc et se réfugient à quelque distance derrière une seconde ligne de retranchements. Nous sommes alors maîtres du fort de la Redoute. Le 2e bataillon a eu 10 hommes hors de combat.

Le lendemain, à 10 heures, on attaque Ki-hoa par sa face Ouest. Vers 2 heures, deux colonnes d'assaut sont formées. Le 2e bataillon de chasseurs et l'infanterie de marine forment la colonne de gauche, à la tête de laquelle s'élancent les compagnies AMIOT (6e) et ETIENNE (7e) des chasseurs à pied. La compagnie FAUQUIGNON (8e) est placée en soutien de 3 pièces de montagne à la colonne de droite. Nos chasseurs sont reçus à bout portant par un feu de mousqueterie très violent. La hauteur du retranchement, les nombreux obstacles accumulés en avant, ne peuvent arrêter nos intrépides du 2e bataillon. Leur élan se brise un instant contre ces obstacles insurmontables; mais, par une indomptable énergie, ils continuent pendant trois quarts d'heure à lutter sous une grêle de balles, dans un assaut pied à pied. Comme la veille, les Annamites, voyant l'inutilité de leurs défenses, n'attendent pas la lutte à la baïonnette, et se sauvent à toutes jambes dès qu'ils voient les chasseurs couronner le retranchement. Le fort du centre est enlevé et le réduit du Mandarin occupé. Le corps expéditionnaire entre alors dans Ki-hoa, où il établit son campement.

Saïgon était enfin débloqué!

A la suite de ces brillants combats, qui coûtaient au 2e bataillon de chasseurs 2 officiers et 19 hommes blessés, le vice-amiral Charner adressait à l'armée de Cochinchine l'ordre général suivant :

« Soldats et marins de l'armée de Cochinchine,

» Grâce à votre valeur, les lignes de Ki-hoa sont tombées en notre pouvoir après deux jours de combat. Tous les obstacles que, depuis plus d'un an, l'ennemi avait accumulés devant nous, n'ont pu résister à l'énergie de votre attaque, à la vigueur de nos colonnes d'assaut si vaillamment conduites. Je vous félicite au nom de l'Empereur.

» Tout le monde a noblement fait son devoir. Il en est pourtant quelques-uns parmi vous qui se sont plus particulièrement distin-

gués; je cite leurs noms à l'ordre du jour de l'armée...........

» 2° bataillon de chasseurs : le capitaine ETIENNE, le sous-lieutenant DES GARETS, le sergent-major AMBRUSTER, le caporal ALIPE, le chasseur CATELAIN.

» Quartier général de Ki-hoa, le 25 février 1861. »

Le 28 février, la marche en avant est reprise, le corps expéditionnaire s'avance sur trois colonnes; le 2° bataillon est à celle de droite. On arrive ainsi devant le fort de Tong Keou. Notre artillerie couvre de projectiles les retranchements ennemis, qui sont ensuite enlevés par nos troupes. Nous avons un chasseur tué et quelques autres blessés ou contusionnés dans cette attaque. Après l'enlèvement du fort et du village de Tong Keou, on s'empare du fort de Tay Theuye. L'armée annamite, mise dans une complète déroute, s'éparpille de tous côtés. Des colonnes mobiles se mettent en route les jours suivants et purgent le pays environnant de ses bandes désorganisées.

Dans l'espace de quinze jours, dit l'amiral Pallu de la Barrière, le corps expéditionnaire avait livré cinq combats, fourni douze reconnaissances, marché sous un ciel d'airain, malgré les influences meurtrières, vécu de biscuit, bu de l'eau souvent gâtée, veillé la nuit presque toujours, à cause des piqûres empoisonnées des moustiques et des fourmis de feu.

Après la dispersion de leur armée, les Annamites cherchaient à en concentrer les tronçons épars dans la ville de Tram. Le commandant COMTE, du 2° bataillon de chasseurs, emmène avec son bataillon l'infanterie espagnole et une demi-batterie, et occupe presque sans coup férir la ville de Tram-ban (du 3 au 5 mars).

Du 29 mars au 3 avril, le 2° bataillon de chasseurs à pied va reconnaître les environs de Bien-hoa, en passant par Phu yen moth, bloqué par les Annamites.

Expédition de Mytho.

Du 4 au 25 avril, sous les ordres du capitaine de vaisseau Conriault de Quilio, il participe à l'expédition de Mytho. Cette ville, fortifiée à l'européenne, commandait le cours du Mekong et des arroyos de la basse Cochinchine. Le 4 avril, les compagnies LAPOUGE (2°) et AZIÈRES (3°) se mettent en marche avec l'infan-

terie de marine et les fusiliers marins, pour appuyer les mouvements des canonnières et aider à la destruction des neuf barrages de l'arroyo de la Poste. Le 6 avril, la compagnie LAPOUGE enlève le 4e fort annamite établi sur l'arroyo.

Malheureusement, le choléra fait son apparition parmi nos chasseurs, déjà épuisés par un travail incessant et les fatigues d'une campagne sous ce climat malsain. La 4e compagnie, capitaine AVOCAT, vient renforcer la colonne expéditionnaire, qui reconnaît Mytho le 10 avril. Le 12, la colonne se porte sur le village de Tam-leau; une section de la 2e compagnie du 2e bataillon de chasseurs, lieutenant AIGUESPARSES, fusille les Annamites sur le bord d'un petit bois et les force à battre en retraite. Le 14 avril, au moment où la compagnie AVOCAT, qui vient de reconnaître le point d'attaque, se prépare à marcher en avant, on aperçoit le drapeau tricolore qui flotte sur les murs de Mytho; la colonne principale y avait déjà pénétré presque sans coup férir. Cette campagne de Mytho fut courte, mais nos soldats eurent à lutter contre de nombreux obstacles artificiels et naturels. Le choléra et la fièvre les éprouvèrent cruellement. Le 25 avril, le 2e bataillon de chasseurs à pied rentrait à Saïgon, où il avait la douleur de perdre 3 officiers, le capitaine BLOUET, le lieutenant DE BELLUNE et le sous-lieutenant GERMAIN, morts de maladies contractées sous un climat si pernicieux.

Rentrée en France du 2e bataillon de chasseurs.

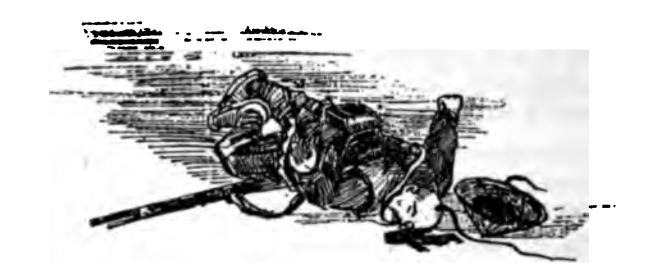
Au mois de décembre 1861, sous le commandement du contre-amiral Bonard, le 2e bataillon participe à la conquête de la basse Cochinchine et prend part aux combats de Mi-hoa (16 décembre), Bien-hoa (19 décembre) et à la prise de cette dernière ville, fortifiée d'après les plans du colonel Ollivier, en 1789. Sous le commandement du commandant COMTE, le bataillon assiste ensuite, le 25 décembre, au combat de Trâm, qui ne lui coûte qu'un blessé; à la prise du camp de Baria et à la destruction, à Phauri, port du Bin Thuan, des approvisionnements de l'armée annamite.

Revenu à Saïgon, le 28 décembre, le 2e bataillon de chasseurs à pied recevait, dans les premiers jours de l'année 1862, l'ordre de rentrer en France, après une absence de plus de deux ans. Em-

barqué le 3 février à Saïgon, il débarquait à Toulon, après avoir passé par Suez et Alexandrie.

La rude campagne de Cochinchine avait coûté au 2e bataillon de chasseurs à pied, tant par le feu que par la maladie, 3 officiers, 5 sous-officiers et 93 caporaux et chasseurs.

Le 2e de l'arme avait, en Extrême-Orient, brillamment soutenu la réputation des chasseurs à pied.




LIVRE IV
LE MEXIQUE
& L'ALGÉRIE

CHAPITRE PREMIER

L'EXPÉDITION DU MEXIQUE

« Qu'y a-t-il en dehors du siège de Puebla, pendant l'expédition du Mexique? Des actions de détail, dont quelques-unes, fort belles, sont bien propres à mettre en relief les qualités à la fois solides et brillantes du soldat et de l'officier français; des marches interminables, qui soumirent à une rude épreuve leur inépuisable dévouement. »
(Colonel Canonge.)

Préliminaires de la guerre du Mexique. — Départ de la brigade de Lorencez. — Combat des Cumbres. — Marche sur Puebla. — Assaut du Guadulupe. — Envoi d'un corps expéditionnaire au Mexique. — Siège de Puebla. — Assaut du fort San-Javier. — Prise de Puebla. — Marche sur Mexico. — Expédition du couvent de Carmen. — Continuation de la guerre en 1854. — Expédition de Colotlan; combat de Zuitzeo. — Combat de la Cerro de Majoma. — Combat de l'Espinazo del Diablo. — Combat de los Veranos. — Commencement de l'évacuation du Mexique. — Fin de l'expédition du Mexique.

Préliminaires de la guerre du Mexique.



Le président Juarez, de la République mexicaine, venait de triompher de son compétiteur, le général Miramon. Mais, pendant la lutte, les Européens établis au Mexique avaient éprouvé des dommages nombreux dans leurs biens et dans leurs personnes. Par la convention de Londres (31 octobre 1861), la France, l'Espagne et l'Angleterre s'engagèrent par une action commune à exiger du gouvernement mexicain le paiement de fortes indemnités à leurs nationaux éprouvés et à assurer une protection plus efficace aux Européens établis dans le pays.

Un premier corps français, sous les ordres de l'amiral Jurien de la Gravière, fut débarqué à la Vera-Cruz, déjà occupée par les Espagnols. Par suite de divergences marquées dans le but à atteindre et à la suite de la convention de la Soledad, les alliés se séparèrent.

Départ de la brigade de Lorencez.

L'empereur Napoléon III jugea nécessaire d'envoyer alors au Mexique une brigade de renfort, sous les ordres du général de Lorencez. Le 1er bataillon de chasseurs à pied (commandant MANGIN) fut désigné pour en faire partie. Il s'embarquait en deux détachements, sur le *Canada* et l'*Asmodée*, à l'effectif de 18 officiers et 720 hommes, et débarquait à la Vera-Cruz les 12 et 17 mars 1862. L'armée du Mexique, concentrée à Cordova le 15 avril et à Orizaba le 20 du même mois, bivouaquait le 28 avril à Aculcingo, à l'entrée du défilé des Cumbres, fortement occupé par l'armée mexicaine.

Combat des Cumbres.

A peine engagés dans la route du col, les zouaves du 2e régiment sont attaqués par les troupes du général Sarragoza. Le commandant MANGIN s'élance à la tête du 1er bataillon de chasseurs à pied et arrive rapidement sur le lieu du combat.

La route chemine sur une longueur de 17 kilomètres, en 38 lacets, battus par les projectiles d'une batterie mexicaine établie sur la droite. Le commandant MANGIN reçoit l'ordre de l'enlever et prend les dispositions suivantes : les compagnies MOHRAIN (5e) et LEBAILLY (6e) couvrent, la première, le front du bataillon ; la deuxième, sa gauche. La compagnie GUILLAMIN (4e) se déploie ensuite à la droite de la compagnie MOHRAIN, pour marcher à l'attaque de la batterie de droite. La compagnie LIGIER (3e), accourt aussitôt renforcer la 6e, qui gravit péniblement les hauteurs escarpées de gauche. Une compagnie du 2e zouaves leur sert de soutien. L'ennemi démasque alors toutes ses batteries et nous accable d'une pluie de balles et de boulets. Le commandant MANGIN, avec les compagnies ROPPERT (1re) et HORCAT (2e), suit la route qui aboutit aux ruines d'El Presidio, clef de la position. Mais l'ennemi, très supérieur en nombre, menace d'accabler nos chasseurs, qui esca-

ladent les hauteurs avec une audace et une intrépidité sans égales. Un bataillon du 2e zouaves accourt les renforcer, et tous se précipitent à l'attaque avec une grande vigueur. L'ennemi, menacé sur sa droite et sur sa ligne de retraite, finit par lâcher pied. Après trois heures d'une lutte acharnée, le fanion du 1er bataillon de chasseurs à pied flotte victorieusement sur les ruines d'El Presidio. La journée des Cumbres, qui avait coûté au 1er bataillon 17 hommes blessés, lui valut une citation à l'ordre de l'armée du Mexique.

Marche sur Puebla. — Combat du Guadalupe.

Le corps expéditionnaire arrivait le 4 mai à Amozoc, à 4 kilomètres de Puebla.

Les Mexicains avaient organisé très sérieusement la défense de cette place; la résistance promettait d'être désespérée. Le général de Lorencez voulut suppléer à l'insuffisance numérique de son corps expéditionnaire par un coup d'audace dirigé contre le Cerro de Guadalupe, position dominante, dont la possession lui assurait celle de la ville.

Le 5 mai, à 9 heures du matin, les chasseurs du 1er bataillon refoulent les premiers postes ennemis qu'on rencontre en débouchant la plaine. Le général de Lorencez, après une reconnaissance sommaire, forme trois colonnes d'attaque et les lance sur le Guadalupe. Nos chasseurs, placés d'abord à la garde du convoi, attendent avec une impatience marquée que le général les appelle à leur tour. Pendant ce temps, le combat s'est engagé avec une violence inouïe. Une nappe de fer et de plomb couvre le lieu du combat; par suite de la nature du terrain, notre artillerie ne peut malheureusement nous être d'aucun secours.

Enfin, le 1er bataillon de chasseurs reçoit l'ordre de se porter à l'assaut du Guadalupe, à côté du 2e zouaves. Quatre compagnies s'élancent résolument et arrivent en face des formidables retranchements que notre canon n'a pu même entamer. C'est, sous une grêle de mitraille, un assaut d'héroïsme entre les zouaves et les chasseurs pour essayer d'escalader les parapets du fort. En vain ils franchissent un fossé profond, obstacle aussi sérieux qu'imprévu; en vain ils luttent énergiquement pour escalader le couvent resté intact sous le feu de notre artillerie. Quelques-uns seulement parviennent à se hisser sur la muraille, mais ils tombent frappés l'un

après l'autre. Le clairon ROBLET se maintient seul sur le parapet, où il arbore le fanion du 1er bataillon de chasseurs, sonnant la charge à pleins poumons. Tous les efforts de nos chasseurs viennent malheureusement se briser contre le couvent, réduit inexpugnable, dont l'église forme le centre et lance la mort et la mitraille par trois étages de feux. Un court mais violent orage vient rendre nos derniers efforts impuissants; la terre du parapet croule sous les pieds et rend l'escalade impossible, les chasseurs glissent dans le fond du fossé. Les quelques braves qui ont encore pu monter là-haut tombent un à un; ROBLET seul continue à sonner la charge au milieu d'une grêle de balles, et ne se décide à quitter son poste que lorsqu'il est certain que l'attaque ne peut recommencer. ROBLET fut pour son courage cité à l'ordre du jour de l'armée et décoré de la Légion d'honneur.

Pendant ce temps, les deux dernières compagnies du bataillon, sous les ordres du commandant MANGIN, gravissent les pentes du Guadalupe pour se porter à l'aide des compagnies d'assaut, tout en couvrant leur flanc gauche. Tout à coup, des jardins de Puebla, s'élance une nuée de 14 ou 1,500 cavaliers mexicains. Nos chasseurs se rallient au pas de course autour de leur chef, forment le carré et reçoivent la charge par un feu à bout portant. L'élan des cavaliers mexicains, lancés bride abattue, vient se briser contre les baïonnettes des chasseurs qu'ils ne peuvent entamer. Une deuxième charge, qui succède à la première, est repoussée avec le même succès. L'armée, qui suit avec anxiété la lutte de 130 chasseurs à pied contre 1,500 cavaliers mexicains, voit, après la retraite de ceux-ci, le carré des chasseurs intact, impassible, prêt à repousser une nouvelle attaque. Mais la leçon a été dure pour les cavaliers mexicains; bon nombre des leurs jonchent le terrain; ils ne reparaissent plus.

« Ces deux compagnies firent une défense telle, dit le rapport du général de Lorencez, que je ne savais qui admirer le plus, ou de ceux qui marchaient sous le feu de Guadalupe, ou des chasseurs qui, sans s'étonner du nombre des ennemis qui les entouraient, se rallièrent avec le plus grand calme, et tuèrent ou dispersèrent les cavaliers qui se précipitaient sur eux. »

Il est alors 4 heures du soir, on se bat depuis midi; tout ce qu'on peut demander d'efforts à d'aussi vaillantes troupes a été tenté; le général de Lorencez se décide à faire cesser l'attaque du Guadalupe, et l'armée revient prendre ses cantonnements du matin, en vue même de Puebla.

La journée avait été dure pour le 1er bataillon de chasseurs à pied, qui comptait 4 officiers tués : les capitaines LE BAILLY et DILLET, les sous-lieutenants LECOAT et NEIGE, et 31 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués; 6 officiers blessés : les capitaines MOHRAIN, LIGIER et MAYNIEL, les sous-lieutenants CHARDON, JUPIN et ROUZEAUD, et 68 sous-officiers, caporaux et chasseurs blessés; au total 108 hommes mis hors de combat.

La belle conduite du 1er bataillon à l'assaut du Cerro de Guadalupe et l'énergique résistance qu'il avait opposée à la cavalerie mexicaine, lui valurent une citation à l'ordre du jour du corps expéditionnaire.

Après avoir offert et attendu pendant trois jours le combat en rase campagne, le général de Lorencez se décide à retourner à Orizaba, qu'on délivre des Mexicains de Sarragoza qui la menaçaient et qu'on met immédiatement en état de défense. Les chasseurs à pied obtiennent d'être placés aux avant-postes les plus exposés.

Après le combat du Cerro del Borrhego et la retraite de l'assiégeant, on apprend enfin, le 29 août, qu'une première colonne de 2,000 hommes, sous les ordres du colonel Brincourt, du 1er zouaves, vient de débarquer à la Vera-Cruz et précède un corps expéditionnaire de 25,000 hommes qui est envoyé au Mexique.

Envoi d'un corps expéditionnaire au Mexique.

L'empereur Napoléon III, mécontent de l'échec du général de Lorencez devant Puebla, le rappelait en France et désignait le général FOREY pour le remplacer à la tête du corps expéditionnaire du Mexique.

Trois bataillons de chasseurs à pied, les 7e, 18e et 20e étaient désignés pour faire partie du corps expéditionnaire. Le 20e bataillon, à l'effectif de 820 hommes, sous les ordres du commandant LEPAGE DES LONGCHAMPS, quittait Cherbourg le 28 juillet à bord du *Turenne,* formant avec un escadron du 5e hussards l'escorte du général FOREY, commandant en chef les troupes expéditionnaires, et débarquait le 21 septembre à la Vera-Cruz. A peine débarqué, le bataillon dut envoyer une compagnie au secours du poste de la Tejeria, attaqué par 800 guerilleros. Cette compagnie, venue par voie ferrée, ne put atteindre l'ennemi, qui avait disparu avant son

arrivée et rentra le soir même à la Vera-Cruz. Le 26, nouvelle apparition d'insurgés autour de la Tejeria; une compagnie du 20e bataillon est chargée d'occuper définitivement ce poste. Elle s'y établit comme poste avancé et prend possession des débouchés par lesquels les guerilleros s'étaient glissés quelques jours auparavant.

Le 4 octobre, le 20e bataillon de chasseurs, expédié par les voies ferrées à la Tejeria, va concourir à la formation de la colonne légère formant escorte, qui doit accompagner le général en chef à Orizaba. Elle comprenait : le 20e bataillon de chasseurs à pied, un escadron du 5e hussards et divers détachements; au total 706 hommes. Le 20e bataillon n'y figure que pour 492 hommes, car le climat insalubre du Mexique a déjà commencé sa destruction; 328 malades sont laissés à l'hôpital.

Le 13 octobre, à 8 h. 1/2 du matin, la colonne quitte la Tejeria. En raison des difficultés de la route et du service pénible que doit fournir le 20e bataillon pour assurer la protection du convoi, le général en chef a prescrit que les sacs seraient portés à dos de mulet. La marche est lente et difficile; l'influence fatale du climat se fait cruellement sentir, beaucoup d'hommes sont atteints par les fièvres, la plupart éprouvent une lassitude extrême, une sorte de prostration physique. 200 malades entrent le 14 à l'ambulance de la Soledad, où l'on est obligé de faire séjour.

Le 16 octobre, la colonne reprend sa marche; l'effectif du 20e bataillon n'est plus que de 292 hommes. On arrive le soir au bivouac de Palo-Verde, mais la fatigue des troupes et celle des mulets qui traînent les voitures est extrême. La température est chaude et humide, le pays marécageux. Presque tous les chasseurs éprouvent des accès de fièvre paludéenne; un nouveau séjour est nécessaire. Parti le 18 de Palo-Verde, on arrive le 21 à Cordova, où il faut encore abandonner 50 malades. Le bataillon est tellement décimé que le général en chef est obligé de prendre dans cette ville une compagnie de zouaves pour le service d'avant et d'arrière-garde. Après un séjour à Cordova, la colonne va bivouaquer, le 23, à Cahutlapa, et arrive le 24 à Orizaba.

Le 20e bataillon est réduit à 222 hommes. Sur ce nombre, 30 à peine sont valides; 122, minés par la fièvre, se traînent péniblement; 70, plus ou moins atteints, sont portés à dos de mulet; tout le reste du bataillon est décédé ou à l'hôpital.

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes. Qu'il soit cependant permis de donner ici un regret à ces morts obscurs, succombant d'épuisement et de privations sur cette terre inhospitalière; qu'il soit permis de

rappeler avec quelle patriotique opiniâtreté ils ont lutté contre la terrible épidémie qui les décimait. Pas une défaillance pendant ces longues heures de souffrance; ni plaintes stériles, ni découragement, ni démoralisation. Ils n'ont cessé de montrer l'ordre le plus parfait, une discipline à toute épreuve, un courage qui ne s'est jamais démenti. Bel exemple d'abnégation et de dévouement au drapeau qui honore le 20e bataillon de chasseurs à pied!

Après un séjour de plus d'un mois, le 20e bataillon, reconstitué au moyen de détachements venus des 1er et 18e bataillons de l'arme, va relever à Ingenio le 95e de ligne.

Le 7e bataillon de chasseurs à pied, à l'effectif de 20 officiers et 775 hommes, sous les ordres du commandant D'ALBICI, s'embarquait à Cherbourg le 22 août sur le vaisseau le *Tilsitt*, et débarquait à la Vera-Cruz le 20 octobre. Il était immédiatement désigné pour faire partie de la 2e brigade (général de Bertier) de la 2e division (général DOUAY) concentrée à Santa-Fé.

La brigade se mettait en route le 26 octobre pour Jalapa, et atteignait le Plan del Rio le 3 octobre, après un vif engagement de cavalerie. Le lendemain 4 novembre, la colonne se dirigeait sur le Cerro Gaordo. Au moment où elle y arrivait, une vive fusillade et deux coups de canon à mitraille arrêtaient un instant la marche de la colonne. Deux compagnies du 7e bataillon de chasseurs tournaient la position et forçaient l'ennemi à l'abandonner, en laissant entre nos mains un obusier de montagne et deux mulets prêts à l'enlever. 3 chasseurs du 7e étaient blessés dans cette affaire. Le 7, la colonne entrait à Jalapa sans coup férir.

Fort de 23 officiers et de 817 hommes, le 18e bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres du commandant LAMY, s'embarque à Cherbourg le 4 septembre, sur le vaisseau le *Breslau*, et arrive le 28 octobre à la Vera-Cruz, où il débarque le 3 novembre. Les quatre premières compagnies, suivies le lendemain des 5e et 6e et de l'état-major, partent le 8 de la Vera-Cruz pour escorter jusqu'à Orizaba une batterie du 7e régiment d'artillerie. De là, le 18e bataillon, soutenu par la brigade mexicaine du général Marquez, exécute des pointes vers Huatusco et Jalapa. Il revient à Orizaba le 16 décembre, ramenant un convoi de 150 bœufs et mulets. Il est attaché bientôt à la 1re brigade (général Neigre) de la 1re division (général Bazaine).

Dès les premiers jours de décembre, le général FOREY concentre le corps expéditionnaire sur le plateau d'Anahuac, qui offrait à l'armée des ressources de toute nature. Le colonel l'Hérillier y

arrive par la route de Maltrato, le général DOUAY par la route d'Aculcingo, et le général Bazaine par celle de Jalapa, en passant par Perote.

Le 17 décembre, le général Bazaine atteint le col de la Volla, position formidable qui est franchie sans coup férir. La colonne venait de s'engager, depuis une demi-heure à peine, dans un bois très fourré, coupé de rochers volcaniques et de laves, quand une fusillade accueille l'avant-garde, en tête de laquelle marche le général avec son état-major et son escorte, couverts seulement par une pointe d'avant-garde de 8 chasseurs du 7e bataillon. Le capitaine d'état-major Fourgues (mort de ses blessures), le trompette du général et 4 chasseurs à pied tombent blessés. L'ennemi est immédiatement chassé de ses positions et poursuivi jusqu'à 3 kilomètres. Le 19 décembre, la colonne atteignait Perote pour gagner ensuite le plateau d'Anahuac.

Siège de Puebla (16 mars-17 mai).

1863

Après avoir assuré ses communications avec Orizaba et la Vera-Cruz, le 16 mars, le général FOREY donne au corps expéditionnaire l'ordre de se porter en avant. L'armée arrivait bientôt en vue de Puebla; la division Bazaine prenait position vers le Sud, entre le Cerro Amalucan et l'hacienda Alamos, tandis que la division DOUAY s'étendait vers le Nord. Le 20e bataillon de chasseurs, qui vient d'opérer à San-Andrès, se porte en arrière d'Alamos, à gauche de la route de Puebla. Le 7e bataillon est placé en avant de cette ferme. Le 18 mars, ces deux bataillons allaient occuper les pentes du Cerro Tepozutchill, qui avoisinent l'hacienda de ce nom et dominent Puebla de plus près. Le même jour, le 18e bataillon de chasseurs à pied va renforcer le 1er bataillon, qui avait occupé le Cerro de San-Juan, contre lequel on redoute les entreprises des troupes de Camonfort, ancien président du Mexique, qui commandait une armée de secours.

Le défenseur de Puebla, le général Ortéga, avec une garnison de 2,200 hommes, avait fait de cette ville ouverte une place forte de premier ordre. Les îlots de maisons avaient été transformés en véritables réduits successifs appelés cadres. Les monuments et édifices religieux, en maçonnerie massive, étaient mis en état de défense et employés, soit comme réduits, soit comme magasins.

Le 23 mai, dans la nuit, la tranchée est ouverte. Les chasseurs à pied se prodiguent à la garde et aux travaux des tranchées. Le 24 mars, à 3 heures du matin, la 1re compagnie du 20e bataillon de chasseurs reçoit l'ordre d'aller occuper l'hacienda de Santa-Barbara, situéé à 900 mètres de la place; elle s'en empare sans coup férir. Au même moment, une section de la 3e compagnie du même bataillon s'emparait de Molino del Christo, à 800 mètres de l'enceinte, et la 4e compagnie s'établissait à la Garita d'Amozoc.

L'investissement de Puebla était complet, et, le 26 mars, l'artillerie ouvrait le feu contre la place, qui lui répondait sans nous causer de grands dommages.

L'ennemi ne tarda pas à comprendre l'importance des opérations entreprises sur son front Sud, et tenta des attaques de nuit fréquentes pour gêner les travailleurs et pour se ménager des communications avec l'extérieur. Dans la nuit du 24 avril, l'hacienda de Santa-Barbara, occupée par la 1re compagnie du 20e bataillon, est vigoureusement attaquée par les assiégés, appuyés par l'artillerie de la place. Le capitaine ENGLINGER, qui dispose de 120 hommes environ, soutient la lutte jusqu'à 4 heures du matin, et finit par repousser l'ennemi jusqu'à la Garita de Tepozutchill. Le fourrier CAPGRAS, le caporal HENRI et les chasseurs SCHOEFER et VERDIER furent cités pour leur belle conduite dans cet engagement.

Renouvelant les exploits des tirailleurs aux tranchées de Rome et de Sébastopol, le 18e bataillon de chasseurs à pied envoie aux tranchées, le 29 avril, 30 de ses meilleurs tireurs dont le feu, bien ajusté, réduit au silence trois batteries ennemies; 3 d'entre eux sont tués et 5 autres blessés.

Assaut du fort San-Javier.

Ce jour-là, avait lieu l'assaut du fort San-Javier et du cadre du Pénitencier dit n° 1. (Les cadres avaient été numérotés par les assiégeants, pour l'intelligence des ordres, de 1 à 158.) Notre artillerie avait en partie démoli les murs du fort dont nos parallèles n'étaient plus qu'à 70 mètres.

Le général FOREY avait réservé les honneurs de l'assaut au 1er bataillon de chasseurs à pied et au 2e bataillon du 2e zouaves, dont l'héroïque valeur s'était brisée, le 5 mai 1862, sur les murs de Guadalupe.

A 5 heures du soir, le général Bazaine donne le signal de l'assaut. Les cris de : « Vive l'Empereur! » y répondent aussitôt. Le 1er bataillon de chasseurs, commandant DE COURCY, s'élance de la tranchée, et, malgré une pluie de balles, de boulets et de mitraille, escalade les parapets qu'il couronne rapidement. Aussitôt après, les chasseurs, suivis par les zouaves, franchissent la brêche du Pénitencier. L'ennemi, rejeté de sa position après une lutte acharnée, est poursuivi la baïonnette dans les reins jusqu'aux premières maisons de la ville.

Le 30 mars, le général FOREY rendait l'hommage suivant à l'intrépidité des colonnes d'assaut :

« Le rapport général sur cette brillante affaire, qui sera adressé au Ministre de la guerre, lui rendra bon compte de tous les actes de bravoure qui ont été signalés au général en chef, et qui sont trop nombreux pour trouver place dans un simple ordre général. Le général en chef se borne, dans cet ordre, à remercier, au nom de l'Empereur, ses braves soldats du dévouement qu'ils ont montré depuis le commencement du siège de Puebla, et en particulier les corps qui ont pris part à l'assaut de San-Javier. »

La prise du fort San-Javier, si glorieuse pour nos armes, n'avança malheureusement pas nos opérations comme on l'avait espéré. On continua néanmoins le siège des cadres.

Le cadre n° 2, couvent de la Guadalupita, fut vivement canonné par des pièces de montagne hissées dans les étages supérieurs du Pénitencier. Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, le 18e bataillon de chasseurs, commandant LAMY, s'élance à l'assaut et parvient, après une lutte très vive, à s'emparer du collège et de l'église de Guadalupita. L'ennemi, malgré une résistance acharnée, perd 80 tués, 100 blessés ou prisonniers. Le général en chef met à l ordre de l'armée le commandant LAMY, 3 officiers, 5 sous-officiers et 2 chasseurs, comme s'étant particulièrement distingués dans cette affaire, à la suite de laquelle deux croix et six médailles militaires sont données au bataillon.

Le 4 avril, on renouvelle sans succès une attaque faite la veille sur le cadre n° 26, dit du Presidio. Trois colonnes, formées par des compagnies des 1er et 18e bataillons de chasseurs à pied, se précipitent avec la plus grande intrépidité. Après avoir franchi les brêches, les chasseurs arrivent dans les chambres dont toutes les issues avaient été solidement fermées, les murs garnis de trois rangs de créneaux et les voûtes percées de mâchicoulis. Mais le

courage et l'intrépidité de nos troupes échouent devant ces obstacles insurmontables; nous sommes forcés de nous retirer.

Le 9 avril, le commandant LAMY, du 18e bataillon, est mortellement blessé, tandis qu'il dirigeait le tir de quelques-uns de ses chasseurs postés dans le clocher de San-Jago. Le général en chef, les généraux de la division et un grand nombre d'officiers rendirent, le 12 avril, les derniers devoirs au brave et digne chef du 18e bataillon, dont les brillantes qualités étaient appréciées de tous.

On continue, cependant, à progresser lentement dans les cadres, et le 19 avril, on attaque le cadre n° 29. Le colonel MANGIN, de tranchée, lance à l'assaut de deux brèches reconnues praticables, le 18e bataillon de chasseurs à pied formé en deux petites colonnes, 6e et 2e, 1re et 3e compagnies, soutenues par les feux d'écharpe des 4e et 5e compagnies. A 4 h. 1/2, nos deux colonnes d'assaut, précédées d'une douzaine de volontaires, franchissent les brèches sous une pluie de fer et se heurtent à des retranchements intérieurs précédés de fossés. Une vive fusillade, partie du haut des terrasses et des fenêtres, se croise sur nos chasseurs; le cadre est défendu par plus de 1,400 hommes. Rien n'arrête l'élan des nôtres : ils escaladent les parapets, et, continuant leur course à la suite de l'ennemi terrifié, s'emparent du cadre 31, qui fait suite au cadre 29 et n'en est séparé que par un passage souterrain. Deux compagnies du 3e zouaves ont soutenu les compagnies du 18e bataillon de chasseurs pendant l'attaque du cadre 31. Nos chasseurs avaient infligé des pertes cruelles à l'ennemi : 100 morts et 400 blessés ou prisonniers; il avaient pris 3 canons et une grande quantité d'armes et de munitions. Malgré la rapidité et l'ensemble de ces deux attaques, les pertes du 18e bataillon s'élevèrent à 8 tués et 41 blessés, sur l'ensemble des 10 tués et 45 blessés que nous coûta cette affaire.

Le général en chef, dans son ordre du jour du 23 avril, rendait hommage en ces termes à l'éclatante valeur déployée par le 18e bataillon de chasseurs :

« Le cadre 29 était une véritable forteresse, que le 18e bataillon de chasseurs et le 1er bataillon du 3e zouaves, auxquels le génie et l'artillerie avaient habilement et énergiquement préparé les voies, ont attaqué avec une résolution couronnée du succès le plus complet et acheté au prix de peu de sang.

» Pour être juste, le général en chef voudrait citer tous ceux qui ont pris part à cette attaque; mais cela n'est pas possible, et

il se borne à mettre à l'ordre ceux qui se sont plus particulièrement distingués. »

Il citait au 18e bataillon de chasseurs à pied : 10 officiers, dont le capitaine BRÉART, commandant le bataillon, et 40 sous-officiers et chasseurs. Une croix d'officier de la Légion d'honneur est donnée au capitaine RAYNAL; trois croix de chevalier sont accordées au lieutenant MOTAS, au médecin aide-major CHABERT, et au sergent-major DESCOMBES; 14 sous-officiers et chasseurs sont médaillés. Le commandant BRINCOURT, du 3e zouaves, prenait, le 20 avril, le commandement de ce brave bataillon.

Prise de Puebla.

A la suite de l'insuccès de l'attaque du Santa-Inès, le 25 avril, auquel prit part le 7e bataillon de chasseurs à pied, le général en chef se décida, le 12 mai, à changer le point d'attaque et à employer tous les moyens dont disposait l'artillerie pour réduire le fort de Totimehuacan.

Le commandant D'ALBICI, du 7e bataillon, comme major de tranchée, et le sergent ARDOUIN, comme sous-aide-major, font partie de l'état-major de tranchée organisé devant Totimehuacan.

Le 13, à 8 heures du matin, l'ennemi fait une vigoureuse sortie sur la droite de la première parallèle qui était à peine achevée et avait été tracée à 450 mètres environ du fort. Il prononce son attaque sur la droite de la parallèle et est déjà à 50 mètres des tranchées, lorsque les chasseurs de la 3e compagnie du 20e bataillon, campés au lieu dit « La Ruine », en avant de Molino de Guadalupe, base des travaux d'approche, accourent au pas de course, et, prenant en flanc l'adversaire, qui est écrasé par le feu bien ajusté des chasseurs du 7e bataillon, le forcent à battre en retraite en abandonnant un nombre considérable de tués et de blessés. Cette contre-attaque énergique ne nous coûtait pas un chasseur; seul, le sous-lieutenant DEMARLE, du 20e, était légèrement blessé à la cuisse par un éclat d'obus.

Le 14 mai, à 9 heures du soir, une compagnie du 7e bataillon s'empare du moulin de Huescotila, et, pendant la nuit, repousse un retour offensif de l'ennemi.

L'artillerie de la place, écrasée par le tir de nos batteries de siège, cesse bientôt son feu; le 17 mai, au point du jour, l'ennemi fait sauter ses munitions et rend la place. A 6 heures du matin,

une compagnie du 7e bataillon occupait sans coup férir le fort de Totimehuacan, et une autre compagnie le fort Carmen.

Le 19 mai, le général en chef faisait son entrée solennelle dans la ville. Le 1er bataillon de chasseurs entrait le premier dans Puebla, dont la prise jetait un nouvel éclat sur l'arme des chasseurs à pied. Les troupes furent cantonnées dans la ville.

Marche sur Mexico.

Quelques jours après, le général Bazaine se porte avec sa division sur Mexico, où il entre triomphalement le 7 juin.

La prise de Puebla avait dispersé les troupes régulières mexicaines, une assemblée de notables avait offert la couronne de l'empire du Mexique au prince Maximilien d'Autriche, la campagne militaire semblait donc terminée ; mais l'insurrection était loin d'être étouffée : le pays se couvrit immédiatement de bandes de guerilleros qui pillèrent nos convois et coupèrent nos communications. On fut obligé d'envoyer contre eux, de tous côtés, des colonnes légères, dans lesquelles nos chasseurs à pied se distinguèrent par leurs belles et solides qualités. Ils apportèrent la plus grande vigueur et l'entrain le plus soutenu aux actions de détail exécutées à la suite de marches fatigantes, tantôt sous un ciel de feu, tantôt sous des pluies torrentielles, par lesquelles se continua la campagne du Mexique à l'intérieur.

Sans suivre dans le détail toutes les nombreuses expéditions auxquelles nos chasseurs à pied prirent une part si glorieuse, nous nous contenterons de mentionner ici celles pendant lesquelles ils se distinguèrent particulièrement.

Expédition du couvent de Carmen.

Le 18 juillet, dans la nuit, le colonel du Barail, du 2e régiment de cavalerie de marche, quittait Tacubaya avec quatre compagnies du 20e bataillon de chasseurs à pied et deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, pour enlever, à San-Angelo, la bande de Buitron, qui occupait le couvent de Carmen. Cette opération fut vivement exécutée : la cavalerie cerna le couvent avant le point du jour, et les chasseurs, pénétrant dans l'intérieur après avoir désarmé les

défenseurs du poste, s'emparèrent de tous les guerilleros qui s'y trouvaient. On saisit 3 officiers supérieurs, 134 hommes, 60 chevaux, des armes et plusieurs caisses de munitions.

Le 1er octobre, le général Bazaine était nommé commandant en chef, en remplacement du maréchal FOREY, élevé à la plus haute de nos dignités militaires en récompense de la prise de Puebla.

Le 15 octobre, le 20e bataillon de chasseurs envoie à Pahuca un détachement composé de 2 sergents, 4 caporaux et 86 hommes. Ce détachement, commandé par le sergent BERRIAS, est destiné à fournir des éclaireurs et des tirailleurs aux colonnes du 62e de ligne. Attaqué le 9 novembre à San-Javier, alors qu'il faisait partie de l'escorte d'un convoi, ce détachement parvient, après un combat de deux heures, à mettre l'ennemi en fuite en lui infligeant des pertes sensibles. Quelques chasseurs avaient été blessés légèrement; le chasseur AUBERT, dont l'état nécessita le transport à l'ambulance de Pahuca, mourut à cette ambulance le 12 février 1864. S'étaient particulièrement distingués dans cette affaire : BERRIAS, commandant le détachement, cité à l'ordre général de l'armée pour avoir parfaitement secondé le commandant de la ligne de tirailleurs et avoir montré beaucoup d'énergie et de vigueur; REIBEL, caporal; LAMOTHE, ARMAGNAC, STRIEGER, chasseurs de 1re classe; SAULNIER et BÉTHUNE, chasseurs de 2e classe.

Continuation de la guerre en 1864.

L'ennemi ayant été signalé à Maravatio, le genéral de Castagny, à la tête d'une forte colonne expéditionnaire dont faisaient partie les 7e et 20e bataillons de chasseurs à pied, se lançait à sa poursuite. Mais l'ennemi avait évacué Maravatio; on croit le joindre à Morelia, il fuit encore devant nous. Le 1er janvier 1864, le général de Castagny quittait Villa-Encarnacion et arrivait le 11 à San-Luis-Potosi, en passant par Aguas Calientes, pour entrer ensuite, le 11 février, à Zacatecas.

Sur ces entrefaites, le 11 janvier, un ordre de la division citait les chasseurs COCHIN et BEUZELIN, du 20e bataillon, détachés aux contre-guerillas, pour s'être signalés dans un combat livré le 12 décembre 1863 aux troupes réunies de Fragoso et de Martinez.

Une section de la 6e compagnie du même bataillon, détachée de Lagos à Salamanca, prenait part, le 3 février, au combat de Valle-Santiago. Etaient cités comme s'étant particulièrement distingués :

le fourrier JOUBERT, le caporal QUERREC et le chasseur CHEVALLIER. Ce dernier, ayant aperçu un convoi de munitions engagé dans un chemin creux, était parvenu, avec l'aide de trois de ses camarades, à lui barrer le passage, et l'avait forcé à se rendre tout entier.

Expédition de Colotlan.

Le général de Castagny, informé, le 13 février, de la présence des troupes du général Ortega dans les vallées de Villa-Nueve et de Jerez, se lance à sa poursuite. Ortega fuit devant nous et s'arrête dans la vallée de Colotlan. Le général prend la résolution de le surprendre par une marche forcée, et se porte rapidement sur Huaguasco, où il arrive le 16 février, à 9 heures du soir. Les hommes sont harassés par la rapidité de la marche et le mauvais état des chemins; cependant le général de Castagny donne au commandant LEPAGE DES LONGCHAMPS, du 20e bataillon, l'ordre de partir immédiatement et d'aller surprendre à Colotlan, par une marche de nuit, le général Jose Fernandez. Le commandant emmène avec lui 100 chasseurs, 7 sapeurs du génie et 60 cavaliers mexicains alliés. Malgré une pluie violente qui dure toute la nuit, malgré l'obscurité et le mauvais état des chemins qui, par moments, deviennent presque impraticables, la petite colonne arrive, à 2 heures du matin, en vue de Colotlan.

Elle attend là le point du jour. Au signal donné par le commandant, les cavaliers cernent rapidement la ville et occupent toutes les issues par lesquelles l'ennemi pourrait s'échapper. Les chasseurs, lancés au pas de course, arrivent à temps pour rendre toute résistance impossible. En moins d'une heure, la ville était en notre pouvoir. L'ennemi laissait entre nos mains : 6 officiers prisonniers, dont un officier général, le général Ghilardi ; 70 prisonniers, 4 tués, 2 blessés et un matériel de 127 fusils, 50 lances, 2 canons, 2 couleuvrines, 24,000 cartouches et 132 chevaux.

Le lendemain, le général de Castagny arrivait à Colotlan et adressait au commandant LEPAGE DES LONGCHAMPS ses félicitations pour la façon remarquable avec laquelle ce coup de main avait été exécuté. Le même jour, étaient cités à l'ordre de la division : le commandant LEPAGE DES LONGCHAMPS, le lieutenant HERVOT, le sous-lieutenant DEMARLE, le sergent-major GUIRAUD, le caporal PAUL et le chasseur PECH.

Le 18 février, le général de Castagny quittait Colotlan avec le 20e bataillon de chasseurs, emmenant avec lui le matériel et les prisonniers; il arrivait le 22 à Zacatecas. Parti de cette ville le 15 mars, le bataillon arrive le 1er avril à Salamanca, où il rallie la 6e compagnie, qui avait été détachée à Lagos le 27 décembre 1863. Cette compagnie, commandée par le lieutenant GAUGAIN, avait pris une part glorieuse au combat de Zuitzeo.

Combat de Zuitzeo.

Le 30 mars, à 8 heures du soir, le capitaine Meahlié, du 95e de ligne, commandant de Salamanca, était prévenu que le général Espinola, avec 700 hommes d'infanterie, 500 chevaux et 8 pièces de campagne, se trouvait dans le voisinage. Il se porte aussitôt à sa rencontre avec 164 hommes du 20e bataillon de chasseurs et du 95e de ligne. Après une marche de nuit, il arrive à 6 heures du matin en présence de l'ennemi. Le combat s'engage; après deux heures de lutte, Espinola, battu, s'enfuit honteusement, laissant entre nos mains 350 hommes tués, blessés ou prisonniers, des armes en quantité, 2 pièces de canon et 80 chevaux. Nous avons, de notre côté, une vingtaine de blessés, dont un seul, le caporal PAQUELIN, atteint à la tête, mourut quelques jours après à l'infirmerie régimentaire de Salamanca.

A la suite de ce fait d'armes, furent cités à l'ordre de la division : le lieutenant GAUGAIN, commandant la 6e compagnie; le sous-lieutenant PERROT, qui, avec 30 hommes, avait enlevé à l'ennemi deux pièces de canon; PAQUELIN, caporal, mort des suites de sa blessure; BISSEY, sergent, blessé; JOUBERT, fourrier; MORGENTHALER, caporal; AUDIER, chasseur; LECHIERS, clairon; LEPAGNOT, JOURDAIN, KIRSCH, BAUDON, SALOMON et RENAULT, chasseurs.

La colonne de Castagny arrivait le 6 mars à Queretaro.

Pendant que le général de Castagny opérait dans le Sud, la colonne du général DOUAY, dont faisaient partie les 1er et 18e bataillons de chasseurs à pied, opérait au Nord-Ouest, dans le pays compris entre Zamora, Lagos et Celaya.

Le 28 janvier, le général DOUAY ayant formé à Lagos une colonne légère avec la cavalerie et le 18e bataillon de chasseurs, dont les sacs sont portés à dos de mulets, se dirige sur Encarna-

cion, où il arrive après une marche de douze lieues. Le lendemain 29, il pousse à gauche une pointe sur Teocaltiche, où se trouvait un corps ennemi pouvant menacer les communications en arrière des colonnes. Le 18e bataillon, qui a fait ce jour-là plus de dix lieues, presse le pas tandis que la cavalerie cerne la ville. Trois compagnies (4e, 5e et 6e) attaquent trois points différents de l'enceinte et doivent se réunir sur la place. Malgré les efforts de ses 600 défenseurs, déconcertés par l'élan de nos hommes, la ville est emportée de vive force. Nous avons 2 tués et 12 blessés, parmi lesquels le lieutenant DE SAINT-GERMAIN, grièvement atteint. 250 chevaux, 65 prisonniers, des magasins d'armes, nous sont abandonnés par l'ennemi. Des perquisitions amènent la découverte de trois chefs en renom, qui sont passés par les armes. Le capitaine MÉRIC est nommé officier de la Légion d'honneur; le lieutenant DE SAINT-GERMAIN et le sapeur HERVÉ sont faits chevaliers; 2 sous-officiers et 2 chasseurs sont médaillés.

Le général DOUAY, apprenant que le colonel GARNIER est sérieusement menacé dans Guadalajara, s'y porte en toute hâte, à la tête d'une colonne formée des 1er et 18e bataillons de chasseurs à pied, d'un bataillon du 2e zouaves, avec de l'artillerie et du canon. Il y arrive le 26 février. De Guadalajara, des colonnes partielles rayonnent de tous côtés.

A Tequila, le 18e bataillon de chasseurs et la cavalerie rencontrent, le 21 mars, la bande de Simon Guttierez, lui tuent 70 hommes et prennent 240 chevaux.

Le 25 mars, José Maria Chavez attaquait avec 500 hommes et deux canons l'hacienda de Malpaso, et y massacrait femmes, enfants, vieillards. Mais le lendemain il était surpris et fait prisonnier à Jerez par une compagnie du 1er bataillon de chasseurs (capitaine CRAINVILLIERS). Nos chasseurs lui tuaient une centaine d'hommes et lui enlevaient 40 prisonniers et deux canons. Ce brillant succès ne nous coûtait qu'un homme blessé.

Le 11 avril, 150 chasseurs du 1er bataillon, sous les ordres du commandant DE COURCY, battent à Colotlan la bande de Sandoval, forte de 500 cavaliers et 100 fantassins; ils la poursuivent dans la Sierra Morena et font 80 lieues en sept jours.

Le 13 mai, le colonel DE POTIER attaque la ville de Nochistlán. Le capitaine PARISET, commandant les 2e et 3e compagnies du 18e bataillon de chasseurs, est blessé dans un combat fort vif contre les 500 hommes de Jesus Mejia. La ville est prise, et l'ennemi, après avoir perdu son chef, tous ses officiers et 200 hommes, nous

abandonne trois canons et un grand nombre de chevaux et de munitions.

Par décret impérial du 5 septembre, le général Bazaine, commandant en chef l'armée du Mexique, recevait le bâton de maréchal de France.

Combat de la Cerro de Majoma.

Le colonel Martin ayant été prévenu de la présence à Tapona d'un corps ennemi fort de 3,000 hommes avec 26 canons, résolut de se porter à sa rencontre pour l'attaquer. Parti de Porfias le 20 septembre, il est vivement attaqué par le général Ortega le 21, au Cerro de Majoma. Le colonel Martin est tué par un des premiers coups de canon. Pendant que les zouaves du 2e régiment se lancent à l'assaut de la position, le capitaine DE MARQUÉ, de la 2e compagnie du 18e bataillon de chasseurs, en réserve, aperçoit 9 pièces de canon qui prennent en écharpe les zouaves déjà maîtres de la position et du reste de l'artillerie ennemie. En un instant il se jette sur ces pièces, les enlève malgré un feu terrible, les retourne contre l'ennemi. Convertissant alors ses chasseurs en conducteurs et en artilleurs, il poursuit l'ennemi à plus de 2 kilomètres, en lui infligeant des pertes sensibles. Le capitaine DE MARQUÉ est décoré, 3 chasseurs sont médaillés.

Le 20e bataillon de chasseurs (commandant GAUTRELET) s'embarquait le 27 octobre 1864 à bord du *Var*, à destination de France. Le 14 novembre de la même année s'embarquait à son tour le 1er bataillon de chasseurs (commandant FOURNÈS).

Combat de l'Espinazo del Diablo.

L'année 1865 était inaugurée par le combat de l'Espinazo del Diablo, auquel le 7e bataillon de chasseurs prit une part glorieuse. Cette forte position naturelle avait été rendue formidable par les travaux de l'ennemi. Le colonel GARNIER forme trois colonnes d'attaque; les deux premières, en escaladant les pentes, doivent attaquer les ouvrages par la droite et par la gauche; la troisième, suivant les sinuosités de la route, doit attaquer de front. La 1re section de la 2e compagnie du 7e bataillon de chasseurs à pied,

sous les ordres du capitaine MARIOTTE, forme la tête de la colonne de droite; la 2e section, avec le lieutenant DELAIRE, forme la tête de la colonne de gauche. Les deux colonnes gravissent avec le plus grand entrain des pentes qui, au premier aspect, paraissent inabordables. Malgré la fusillade et les pierres qui tombent du sommet, la colonne de droite arrive sans accident à 80 mètres des redoutes, pendant que la 1re section, appuyant encore à droite, se trouve sur la ligne de retraite de l'ennemi.

Le capitaine MARIOTTE enlève alors vigoureusement sa section, qui se précipite dans la redoute et s'en empare. A ce moment le fourrier VAUTHIER tombait glorieusement en franchissant le premier l'obstacle. De son côté, le lieutenant DELAIRE arrive à 40 mètres des ouvrages, et malgré des difficultés de toute sorte, fait sonner la charge et s'élance sur l'ennemi, qui déjà lâchait pied devant les succès de la colonne de droite. El Espinazo tombe en notre pouvoir, et la colonne du centre arrive à son tour sur la crête. Cette affaire, où la 2e compagnie avait montré tant de résolution, coûtait au 7e bataillon de chasseurs 4 tués et 14 blessés.

Pendant ce temps, le général de Castagny, qui avait quitté Durango le 26 décembre 1864 avec une colonne composée des 1re, 3e, 4e et 5e compagnies du 7e bataillon de chasseurs à pied, un escadron de chasseurs d'Afrique et deux sections de montagne, atteignait, le 9 janvier, los Veranos. Pendant la nuit, la plus grande partie des mules du convoi furent enlevées. Immédiatement, le général lance à la poursuite de l'ennemi une colonne composée de la 3e compagnie du 7e bataillon et de l'escadron de chasseurs d'Afrique, sous les ordres du chef d'escadron de Montarby. Cette colonne disperse un détachement ennemi, lui tue un homme et rejoint, le 10, le général à son bivouac de Sigueros.

Combat de los Veranos.

Mais, en quittant Veranos le 10 au matin, le général avait fait réunir dans une maison tout ce que le défaut de mulets ne permettait pas d'emporter. On avait ébauché un réduit pour en faciliter la défense, qui avait été confiée au lieutenant CHAUFFEUR, avec la 4e compagnie du 7e bataillon. La journée se passe sans incidents. Tout à coup, vers 6 h. 1/2 du soir, des coups de feu, des cris sauvages éclatent de toutes parts; la compagnie de chasseurs, forte

de 72 hommes, est enveloppée par 800 cavaliers et fantassins juaristes. Le combat s'engage; le tir bien ajusté de nos chasseurs cause à l'ennemi des pertes sensibles. Mais les juaristes parviennent à mettre le feu aux maisons voisines, aux portes du réduit et à la palissade : la chaleur, la fumée, étouffent les défenseurs. Après une heure et demie de fusillade, le lieutenant CHAUFFEUR se résout à sortir et à chercher à se frayer un passage. La 4e compagnie, entraînée par ses héroïques officiers, se précipite tout à coup sur l'ennemi. Plusieurs chasseurs tombent; d'autres, effrayés, rentrent précipitamment dans le réduit. Le lieutenant CHAUFFEUR, le sous-lieutenant JEANNETON et 10 chasseurs parviennent seuls à gagner les bois en passant à travers l'ennemi.

A la nouvelle de ce malheur, le général de Castagny revient à los Veranos. Pendant que l'on rendait les derniers devoirs aux 17 morts de cette affaire, 400 cavaliers mexicains font soudain irruption dans le village, qu'ils traversent au galop. L'escadron de chasseurs d'Afrique saute en selle, les poursuit pendant deux lieues, en leur tuant une soixantaine d'hommes. Mais les chasseurs d'Afrique perdent leur chef, le commandant de Montarby, tué raide d'un coup de pistolet.

Le général de Castagny fit entièrement brûler los Veranos, dont les habitants étaient de connivence avec les guerilleros. Le lendemain, Corona mit à mort les 43 chasseurs faits prisonniers dans le réduit et laissa leurs corps sans sépulture.

La colonne repartait le 12 et arrivait le 13 à Mazatlan. Le lieutenant CHAUFFEUR, le héros de la défense de los Veranos, était cité à l'ordre du jour de l'armée du Mexique pour son courage et son énergie.

Le séjour à Mazatlan fut marqué par une série d'opérations dans le but de venger les morts de los Veranos. Toutes les compagnies du 7e bataillon jouèrent tour à tour un rôle important dans ce pays accidenté par les dernières ramifications de la Sierra Madre, sous un soleil ardent, supportant des fatigues extraordinaires et bravant de sérieux dangers.

Citons les opérations contre Mazatlan et Copala, qu'on réduisait en cendres; la prise de l'hacienda de Chele, le 1er mars, dans laquelle l'ennemi perdait 10 hommes, des chevaux, des mules et du maïs; l'incendie de Zanche de Zopilote, le 8 mars, par la 1re compagnie; le hardi coup de main du Presidio, opéré les 11 et 12 mars par le capitaine DE BONNEVILLE; la défaite des insurgés, le 29 mars, devant Naraujos, par ce même officier, à la tête des 1re

et 2ᵉ compagnies et d'un peloton de chasseurs d'Afrique. L'ennemi perdait 30 tués, ses chevaux, son trésor, sa correspondance.

Les compagnies des 7ᵉ et 18ᵉ bataillons continuent sans merci une lutte incessante contre les guerilleros, qui fuient toujours devant elles.

Le 1ᵉʳ juillet 1865, le 18ᵉ bataillon de chasseurs fait partie de la brigade BRINCOURT qui doit, en poussant sur Chihuahua, chasser Juarez du territoire mexicain. Entré le 15 août à Chihuahua, après une marche pleine de péripéties, le général BRINCOURT en repartait le 29 octobre, sans avoir pu atteindre Juarez ni l'avoir chassé du Mexique.

Jusqu'à la fin de la campagne, les chasseurs continuaient leurs courses sans fin contre les bandes juaristes. Infatigables, les 7ᵉ et 18ᵉ bataillons se disloquaient, se réunissaient, se prodiguant aux colonnes légères et à l'escorte des convois. Nos chasseurs fournissaient encore un fort contingent aux contre-guerillas qui, sans trêve ni repos, sillonnaient le pays.

Commencement de l'évacuation du Mexique.

Cependant, les dissentiments s'accentuaient entre le maréchal Bazaine et l'empereur Maximilien ; la guerre menaçait de s'éterniser sans aucun profit pour la France. Après la réception de la note de l'empereur Napoléon III, du 13 mai 1866, l'abandon du Mexique, résolu en principe, reçoit en juillet un commencement d'exécution par l'évacuation de Monterey, continuée par celle de Saltilla, le 5 août, et par le mouvement de concentration sur Durango.

Le 18ᵉ bataillon de chasseurs à pied, qui fait partie de la colonne du général BRINCOURT, continue à rayonner autour de Leon. Le 29 septembre, le capitaine DE MARQUÉ, du 18ᵉ, apprend la présence dans les environs de Jalpa de 500 Mexicains, commandés par le général Antillon. Ils vont échapper, quand on découvre 14 chevaux dans un rancho abandonné. Le capitaine monte à cheval avec 13 chasseurs de sa compagnie, et, à la tête de ce peloton improvisé, se jette à la poursuite des 500 ennemis, les atteint à 3 lieues de l'hacienda, leur tue 2 chefs et une quarantaine d'hommes. Le reste de la compagnie, avec le lieutenant LALLEMENT, arrive à temps et décide de la déroute des Mexicains. Le clairon MARLÉ, alors chasseur à la 2ᵉ compagnie, est un des treize

braves qui ont suivi le capitaine DE MARQUÉ dans sa poursuite audacieuse.

Fin de l'expédition du Mexique.

Vers la fin de l'année 1866, l'évacuation de l'armée du Mexique commence à s'opérer. Elle se concentre en décembre sur Orizaba, et dans les premiers jours de février 1867, toute relation étant rompue entre le maréchal Bazaine et le gouvernement mexicain, l'embarquement des troupes commençait aussitôt.

A la fin de février, le 7e, et le 12 avril, le 18e bataillon de chasseurs à pied s'embarquaient à la Vera-Cruz pour rentrer en France, après cinq années de campagnes consécutives, sans trêve ni repos. Pour n'en citer qu'une preuve, le 18e bataillon de chasseurs, pendant les 1,532 jours qu'il a passés au Mexique, a fourni 1,068 jours de marche, 402 jours de garnison et de repos pendant les marches, et 62 jours de siège devant Puebla.

Quelle éloquence dans ces chiffres! La campagne du Mexique, une des plus longues et des plus fatigantes de nos guerres contemporaines, était une belle page de plus ajoutée à l'histoire glorieuse des chasseurs à pied.



CHAPITRE II

L'ALGÉRIE DE 1860 A 1870
MODIFICATIONS A L'ARMEMENT & A L'ORGANISATION DES BATAILLONS DE CHASSEURS A PIED

Duc in altum.
(Devise de Laghouat.)

Nouvelles modifications apportées à l'armement et à la constitution des bataillons de chasseurs à pied. — Séjour et expéditions en Algérie des 10ᵉ, 12ᵉ, 16ᵉ et 9ᵉ bataillons de chasseurs. — Les chasseurs reçoivent le fusil modèle 1866 comme armement.

Nouvelles modifications apportées à l'armement et à la constitution des bataillons de chasseurs à pied.



DANS le courant de l'année 1859, les carabines à tige des chasseurs, modèle 1846-53, avaient été transformées et ramenées au modèle général de l'infanterie, sous le nom de carabine modèle 1859, avec, toutefois, cette différence que la nouvelle arme des chasseurs tirait une balle plus lourde que celle de l'infanterie.

L'année suivante, par décret du 10 mars 1860, le nombre des compagnies des bataillons de chasseurs à pied fut ramené de dix à huit, comme avant 1854, les 7ᵉ et 8ᵉ compagnies devant constituer le dépôt à la place des 9ᵉ et 10ᵉ compagnies licenciées par décret du 28 mars. Les officiers de ces dernières compagnies furent envoyés dans d'autres corps; les sous-officiers, caporaux et clairons furent mis à la suite et répartis dans toutes les autres compagnies de leurs bataillons respectifs.

Séjour et expéditions en Algérie des 10e, 12e, 16e et 9e bataillons de chasseurs.

Jusqu'aux premiers mois de l'année 1864, l'Algérie avait joui d'une tranquillité et d'un calme très grands; sous l'action bienfaisante de la civilisation, notre belle colonie prospérait heureusement. Mais le caractère arabe est remuant; il ne peut se maintenir dans une paix durable sans éprouver de temps en temps le besoin de faire parler la poudre. Dès le mois de mars, une grande agitation se manifeste dans le sud de la colonie et vient troubler le calme dont elle jouissait depuis l'année 1857. L'assassinat du lieutenant-colonel Beauprêtre est le signal d'une insurrection dans le sud Oranais; Geryville est cerné. Le mouvement s'étend successivement dans le Sud des provinces d'Alger et de Constantine, d'où l'agitation gagne même le Tell.

Les colonnes sont aussitôt mises en route de tous côtés pour réprimer l'insurrection.

Le 29 avril, le 10e bataillon de chasseurs, commandant BRESSOLLES, arrive dans la province d'Oran et gagne Sidi bel Abbès. Le 19 mai, il escorte un convoi destiné à la colonne du général Deligny, qu'il rejoint après huit jours de marche, par un temps affreux, sous une pluie et une chaleur continuelles. Le 10e bataillon participe à la colonne qui va soumettre El Abiod Sidi Cheik, dont on brûle les gourbis et dont on coupe les palmiers de l'oasis.

Au mois de septembre, le bataillon était employé, au Kreider, à la construction d'une redoute, lorsque le général Jolivet est informé que Si-Lalla, le chef de l'insurrection, s'est présenté dans les environs. Il envoie aussitôt une reconnaissance et prend ses dispositions pour aller l'attaquer. Il laisse au Kreider six compagnies du 17e de ligne, sous les ordres du commandant BRESSOLLES, qui, blessé d'un coup de pied de cheval, ne pouvait marcher, et part avec six compagnies du 17e de ligne, le 10e bataillon de chasseurs à pied, une section d'artillerie et deux escadrons du 11e chasseurs à cheval. La colonne expéditionnaire traverse le Chott par une marche de nuit très pénible; après un court repos, elle reprend, à 8 heures du matin, sa marche sur El Beïda, encore éloignée de 50 kilomètres. Le 10e bataillon, qui est à l'avant-garde, se déploie à gauche de la ligne, et la colonne continue péniblement sa marche. La chaleur et la soif se font cruellement sentir; les hommes n'ont pu faire le café, faute d'eau, aussi les traînards sont-ils nom-

breux. Vers 2 heures de l'après-midi, le général Deligny prend les devants avec la cavalerie pour aller faire préparer le camp au marabout de Sidi Chaïd, qu'on aperçoit à l'est d'El Beïda, et envoyer un peu d'eau à la colonne. Tout à coup, quelques chasseurs à cheval arrivent au galop, à demi-vêtus, et nous annoncent que le général est attaqué. Au même moment, des nuées de cavaliers arabes se précipitent sur la colonne. Le commandant Louis, du 17e de ligne, prend le commandement des 1re, 2e et 5e compagnies du 10e bataillon, qui se déploient aussitôt en tirailleurs; les 3e, 4e et 6e compagnies forment la réserve. Le bataillon pousse droit devant lui et arrive à temps pour dégager le général Deligny. Le capitaine adjudant-major BAYER, envoyé par le général pour presser la marche de la colonne, a succombé sous les balles arabes sans avoir pu remplir sa mission.

L'ennemi attaque alors notre arrière-garde; deux compagnies du 10e bataillon, qui étaient en réserve, se portent à son secours et la dégagent. Repoussés de tous côtés, les Arabes se rabattent sur nos traînards, qu'ils massacrent sans pitié; des cavaliers arabes alliés nous trahissent et achèvent nos malheureux soldats. Quelques hommes se groupent cependant autour du lieutenant DAVID et du sergent-major BAYLET, du 10e bataillon de chasseurs; ils parviennent à se frayer un passage de vive force, et peuvent regagner le camp. Le fourrier BOLLE, de ce bataillon, réunit autour de lui 18 hommes exténués de fatigue et se maintient énergiquement pendant la nuit; mais, au petit jour, il est attaqué de nouveau : la petite troupe va succomber, lorsque la 2e compagnie du 10e chasseurs, capitaine DE BLETTERIE, arrive à son secours et recueille 14 de ces braves à trois kilomètres du camp.

A la suite de cette journée, dans laquelle le 10e avait perdu 80 hommes tués, blessés ou disparus, le lieutenant DAVID, le fourrier BOLLE et le caporal WELSCH, blessé d'un coup de feu et de sept coups de yatagan en se battant corps à corps avec l'ennemi, furent mis à l'ordre du jour.

Ce combat vaut au 10e bataillon de chasseurs les félicitations et les chaleureux éloges du général Deligny.

Quelques jours après, le 10 octobre, la colonne du général Jolivet venait à peine d'établir son camp, lorsque des partis d'Arabes qui couronnent les crêtes environnantes engagent une fusillade assez nourrie contre nos grand'gardes; le feu s'arrête pendant la nuit. Le lendemain, la colonne reprend sa marche, précédée du 10e bataillon de chasseurs à pied. Elle venait à peine de faire un

kilomètre que son arrière-garde, composée d'un bataillon du 17e de ligne, est furieusement attaquée par une nuée de cavaliers arabes. Le général Jolivet fait arrêter la colonne et lance deux compagnies du 10e bataillon, qui nettoient le terrain et dégagent l'arrière-garde. La marche venait à peine d'être reprise que les Arabes, ramenés au combat par Si-Lalla lui-même, se précipitent contre nous et tentent de couper le convoi. Le 10e bataillon se déploie tout entier et chasse avec entrain les Arabes, qui se réfugient sur une hauteur escarpée, d'où ils couvrent de leurs feux nos chasseurs déployés en tirailleurs. Les 4e, 5e et 6e compagnies du 10e se rallient alors, se précipitent résolument à l'assaut de la position, l'enlèvent avec entrain et culbutent les Arabes dans le ravin situé de l'autre côté. A 9 heures du matin, tout est fini; l'ennemi a disparu, et le général Jolivet fait reprendre la marche. Les deux leçons ont été dures pour l'ennemi, qui n'inquiète plus maintenant la marche de la colonne; celle-ci rentre à Saïda le 20 octobre.

Le 12e bataillon de chasseurs à pied, commandant D'ARIÈS, débarqué en Algérie à la fin du mois de juin, fut aussitôt envoyé dans le sud de la province d'Alger, où il expéditionna pendant de longs mois, sans trêve ni repos, dans les environs de Laghouat.

Le 22 octobre 1864, le 16e bataillon de chasseurs à pied, commandant GUYS, débarque à son tour en Algérie. Dans les derniers mois de l'année 1864 et toute l'année 1865, ce bataillon, fractionné en deux, prend part à nos longues et pénibles expéditions qui ont lieu dans le sud des provinces d'Alger et d'Oran. Le demi-bataillon de droite est commandé par le capitaine LONGEON; le demi-bataillon de gauche reste sous les ordres du commandant GUYS. Ils sont attachés aux colonnes expéditionnaires commandées successivement par les colonels Margueritte, Arnaudeau et de Sonis. A cette dernière colonne, une compagnie du 12e bataillon de chasseurs à pied, montée sur des chameaux, inaugure une nouvelle espèce de cavalerie qui rendit de réels services dans la poursuite des dissidents.

Quelques mois auparavant, le 12e bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant MACQUAIRE, avait aussi assisté à l'expédition des Babors, où il se distingua tout particulièrement au combat du Djebel Aokas, en montrant autant de froid courage pour repousser l'attaque furieuse d'une nuée de Kabyles, que d'entrain pour prendre l'offensive et les rejeter dans la montagne.

Le 21 janvier 1865, le général Jolivet part du Kreider, emmenant avec lui le 10e bataillon de chasseurs à pied. La colonne pousse

jusqu'à Tiout et Moghar Tatani, parcourt le Sud-Ouest de la province d'Oran et rentre à Sidi bel Abbès le 25 janvier.

L'empereur Napoléon III, lors de son voyage en Algérie, passa la revue du 10e bataillon à Sidi-bel-Abbès, et accorda la croix de la Légion d'honneur au lieutenant DAVID et au sergent BRUN, et la médaille militaire au sergent-major PIERRE, au fourrier BOLLE, aux caporaux WELSCH et CARITEAU et au chasseur HUBER.

Du 15 octobre au 15 novembre, sous les ordres du commandant ETIENNE, le 10e fait partie de la colonne du général Lacretelle, qui soumet les Ammians révoltés, et rentre à Daya le 16 novembre.

Pendant ces deux dernières années, les insurrections avaient été partout réprimées, et nos bataillons de chasseurs, dans de nombreuses colonnes, s'étaient fait remarquer par leur entrain, leur discipline, leur valeur et leur force de résistance aux plus dures et aux plus incessantes fatigues.

Le 15 décembre 1865, le 16e bataillon de chasseurs était réuni à Alger, où il tenait garnison jusqu'au 23 septembre 1866, jour où il s'embarquait pour rentrer en France. Quelques jours auparavant, le 10e bataillon de chasseurs s'était aussi embarqué à Oran pour la même destination.

Après avoir aidé à rétablir le calme dans notre colonie, le 12e bataillon de chasseurs fut employé à secourir les habitants de la Mitidja, victimes du terrible tremblement de terre du 2 janvier 1867. Quelques mois plus tard, il fut appelé dans la subdivision d'Aumale pour aider à combattre le fléau dévastateur de l'Algérie, l'invasion des criquets; il s'acquitta de ses devoirs avec un zèle et une abnégation dignes de tous les éloges.

Le jour même où le 12e bataillon quittait l'Algérie pour rentrer en France, le 9e bataillon de chasseurs à pied, commandant VERDEIL, débarquait à Bougie le 1er novembre 1868.

Les chasseurs reçoivent le fusil modèle 1866 comme armement.

Au printemps de l'année 1868, les bataillons de chasseurs à pied avaient reçu le nouvel armement de toute l'infanterie, le fusil à tir rapide se chargeant par la culasse, dit fusil Chassepot, ou mieux, fusil 1866, arme due aux laborieuses recherches d'un contrôleur d'armes, M. Chassepot. Après avoir été en butte à toutes les critiques de la commission de tir de Vincennes, cette arme fut

définitivement adoptée après la campagne de 1866, pendant laquelle l'armée prussienne avait eu un si grand avantage sur son adversaire, grâce au fusil à aiguille, dont les effets avaient été déjà marqués pendant la campagne de 1864 contre le Danemarck.

L'arme nouvelle de notre infanterie se chargeait par la culasse, brûlait une cartouche à combustion complète, pourvue de son amorce, que faisait partir le choc d'une aiguille actionnée par un ressort à boudin renfermé dans une culasse mobile. L'arme portait, en outre, une hausse graduée permettant le tir ajusté à des distances supérieures à celles de l'ancienne carabine modèle 1859. L'approvisionnement en munitions de chaque soldat était constitué par 10 paquets de 9 cartouches à enveloppes combustibles.

C'est avec cette arme, supérieure au fusil à aiguille des Prussiens, que nos bataillons de chasseurs à pied, rapidement familiarisés avec son maniement, allaient, deux années plus tard, combattre en héros pendant la malheureuse et funeste campagne de 1870-1871.

Pendant les années 1868 et 1869, le 9° bataillon de chasseurs à pied tient garnison en Algérie, fractionné en de nombreux détachements et employé à l'escorte de convois de vivres et de munitions. Pendant les mois d'avril, mai et juin 1869, les compagnies dispersées de toutes parts furent employées à la destruction des sauterelles.

Le 20 juillet 1870, le 9° bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant MATHELIN, s'embarquait à Bougie pour aller prendre part aux opérations de l'armée du Rhin pendant la campagne contre l'Allemagne.




LIVRE V
1870-1871

CHAPITRE Ier

GUERRE DE 1870-1871. — L'ARMÉE DU RHIN. L'ARMÉE DE CHALONS & L'ARMÉE DE METZ

> **O France, relève le front**
> **Et lave le sang de ta face,**
> **Nos pas, bientôt, réveilleront**
> **Les morts de Lorraine et d'Alsace.**
> ***(Chant des Chasseurs.)***

Causes de la guerre. — Combat de Saarbruck. — Vissembourg. — Bataille de Frœschwiller. — Combat de Spickeren. — Combat de Borny. — Bataille de Rezonville ou de Gravelotte. — Bataille de Saint-Privat. — L'armée de Châlons. — Combat de Beaumont. — Bataille de Sedan. — Continuation du blocus de Metz. — Combat de Servigny. — Noisseville. — Opérations de la fin du siège. — Combat de Peltre. — Combat de Ladonchamps. — Agonie de l'armée de Metz. — Capitulation du 28 octobre.

Causes de la guerre.



DEPUIS Sadowa, la Prusse se préparait sourdement à nous attaquer; notre ennemie séculaire, dont la confiance était accrue par sa formidable organisation militaire, ne cherchait qu'une occasion pour nous déclarer la guerre. Les questions du Luxembourg et du percement de Saint-Gothard avaient déjà amené une tension de rapports inquiétante entre les deux puissances, lorsque la candidature de Hohenzollern au trône d'Espagne vint mettre le feu aux poudres. A la suite d'incidents diplomatiques suscités par l'arrogance prussienne, la guerre fut déclarée le 15 juillet 1870.

L'armée prussienne, admirablement organisée par le maréchal

de Moltke, allait se présenter avec 1,200,000 hommes, contre 450,000 Français, seules forces sérieuses que nous avions alors à opposer à nos ennemis, nombreux, bien outillés et préparés depuis longtemps à cette guerre funeste.

La mobilisation de nos troupes commenca aussitôt après la déclaration de la guerre. Sept corps d'armée furent constitués, sous le commandement suprême de l'empereur Napoléon III, et chargés de défendre notre frontière de Thionville à Belfort. Les points de concentration de l'armée du Rhin étaient : le 1er corps, sous le maréchal DE MAC-MAHON, à Strasbourg; le 2e, sous le général Frossard, à Saint-Avold; le 3e, sous le maréchal Bazaine, à Metz; le 4e, sous le général DE LADMIRAULT, à Thionville; le 5e, sous le général de Failly, à Bitche; le 6e, sous les ordres du maréchal CANROBERT, devait former la réserve et marcher de Châlons sur Nancy. Le 7e corps, en voie de formation, sous les ordres du général Félix Douay, avait pour mission de garder la trouée de Belfort.

Tous nos bataillons de chasseurs à pied furent appelés à la frontière et placés dans les sept corps d'armée en formation. Ils allaient se retrouver sous les ordres de beaucoup de leurs anciens chefs, avec lesquels ils avaient si bien su marcher à la victoire, en Afrique, en Crimée, en Italie, au Mexique.

Voici comment furent répartis les vingt et un bataillons de chasseurs à pied :

ARMÉE DU RHIN.

Garde impériale. 1re division, général Deligny; brigade BRINCOURT. — Bataillon de chasseurs de la garde, commandant DUFAURE DU BESSOL.

1er CORPS D'ARMÉE. — MARÉCHAL DE MAC-MAHON.

1re division, général Ducrot; brigade Wolf. — 13e bataillon de chasseurs, commandant LE CACHER DE BONNEVILLE.

2e division, général A. DOUAY; brigade Pelletier de Montmarie. — 16e bataillon de chasseurs, commandant D'HUGHES.

3e division, général Raoult; brigade L'Hérillé. — 8e bataillon de chasseurs, commandant POYET.

4e division, général de Lartigue; brigade Fraboulet de Kerléadec. — 1er bataillon de chasseurs, commandant BUREAU.

2e CORPS D'ARMÉE. — GÉNÉRAL FROSSARD.

1re division, général Vergé; brigade Letellier Valazé. — 3e bataillon de chasseurs, commandant THOMA.

2e division, général Bataille; brigade Pouget. — 12e bataillon de chasseurs, commandant JOUENNE BEAULIEU.

3e division, général de Laveaucoupet; brigade Doëns. — 10e bataillon de chasseurs, commandant SCHENCK.

3e CORPS D'ARMÉE. — MARÉCHAL BAZAINE.

1re division, général Montaudon; brigade AYMARD. — 18e bataillon de chasseurs, commandant RIGAULT.

2e division, général de Castagny; brigade Mayral. — 15e bataillon de chasseurs, commandant LAFOUGE.

3e division, général Metmann; brigade DE POTIER. — 7e bataillon de chasseurs, commandant RIGAUD.

4e division, général Decaen; brigade de Brauër. — 11e bataillon de chasseurs, commandant DE PAILLOT.

4e CORPS D'ARMÉE. — GÉNÉRAL DE LADMIRAULT.

1re division, général de Cissey; brigade Brayer. — 20e bataillon de chasseurs, commandant DE LABARRIÈRE.

2e division, général Grenier; brigade Véron dit Bellecourt. — 5e bataillon de chasseurs, commandant CARRÉ.

3e division, général Latrille de Lorencez; brigade de Pajol. — 2e bataillon de chasseurs, commandant LE TANNEUR.

5e CORPS D'ARMÉE. — GÉNÉRAL DE FAILLY.

1re division, général Goze; brigade Saurin. — 4e bataillon de chasseurs, commandant FONCEGRIVES.

2e division, général DE LABADIE D'AYDREIN; brigade Lapasset. — 14e bataillon de chasseurs, commandant PARLIER.

3e division, général Guyot de Lespart; brigade Abbatucci. — 19e bataillon de chasseurs, commandant DE MARQUÉ.

6e CORPS D'ARMÉE. — MARÉCHAL CANROBERT.

1re division, général TIXIER; brigade Péchot. — 9e bataillon de chasseurs, commandant MATHELIN.

7e CORPS D'ARMÉE. — GÉNÉRAL F. DOUAY.

1re division, général Conseil Dumesnil; brigade Nicolaï. — 17e bataillon de chasseurs, commandant BARRÉ.

2e division, général Liébert; brigade GUIOMAR. — 6e bataillon de chasseurs, commandant DE BEAUFORT.

Combat de Saarbruck.

Le 2 août a lieu le premier engagement avec les Prussiens. Ce n'est, à proprement parler, qu'une reconnaissance offensive du 2e corps d'armée, général Frossard. Les 3e, 10e et 12e bataillons de chasseurs à pied assistent au combat. Le 3e bataillon concourt à l'attaque de Saarbruck, pendant laquelle il perd le sergent PAUTET, blessé mortellement. C'est le caporal PIVET, du 10e bataillon de chasseurs à pied, qui a l'honneur de pénétrer le premier dans Saarbruck, en tête de la division Bataille. Cette division campe le soir sur les crêtes de l'Exercitz Platz, faisant bonne garde contre les retours offensifs probables de l'ennemi. Le 10e bataillon de chasseurs est dirigé sur le village de Saint-Arnual, qui est choisi pour le quartier général de la division. Le 2e corps d'armée reste dans une position d'attente pendant les journées des 3 et 4 août.

Dans la soirée du 4, arrive la nouvelle de l'échec subi à Wissembourg par l'héroïque division A. DOUAY. Le 5, le quartier général du 2e corps s'établit à Forbach. Les réservistes affluent vers les corps auxquels ils sont destinés; le 5 au soir, le 3e bataillon en reçoit 450, qui étaient immédiatement répartis à la hâte dans les compagnies.

Wissembourg.

Le combat de Saarbruck n'était qu'un engagement sans grande importance; les premiers coups sérieux allaient être portés sur nos positions de la rive gauche du Rhin, où se concentrait le 1er corps d'armée, sous les ordres du maréchal DE MAC-MAHON. La division Abel DOUAY était, le 3 août, isolée sur les bords de la Lauter; le 16e bataillon de chasseurs à pied, qui était à Seltz, envoyait dans la vallée du Rhin des reconnaissances qui échangeaient quelques

coups de fusil avec les éclaireurs prussiens. Rien ne faisait cependant présager la présence de troupes ennemies considérables. Le 4 août, la 2e division est surprise inopinément par des forces décuples et obligée de se retirer, après avoir résisté héroïquement pendant trois heures à tous les efforts de l'ennemi. Quelques réservistes du 16e bataillon participent à la défense acharnée du château du Geissberg, défendu par 400 hommes des 5e et 74e de ligne et attaqué par plus de 30,000 Allemands.

L'ennemi s'avance toujours prudemment et achève, avec des pertes énormes, de briser la résistance de nos vaillantes troupes, qui luttaient un contre vingt pendant la dernière partie du combat. Un détachement de 180 réservistes du 16e bataillon de chasseurs, sous les ordres du lieutenant ALBARET, en descendant du train qui l'avait amené, s'était jeté avec furie dans la dernière mêlée.

Bataille de Frœschwiller.

Après avoir rallié les débris de la 2e division, dont l'héroïque chef, le général A. DOUAY, avait été tué dans le combat, le maréchal DE MAC-MAHON concentre, le 5 août, son corps d'armée sur la position de Frœschwiller, couvrant les routes de Bitche et de Saverne.

L'Empereur venait de créer deux armées : la première, sous les ordres du maréchal Bazaine, comprenait les 2e, 3e et 4e corps avec la garde; la deuxième armée, composée des 1er, 5e et 7e corps, était placée sous les ordres du maréchal DE MAC-MAHON. La 1re division du 7e corps, ayant terminé son organisation, avait été appelée en toute hâte à Frœschwiller, où elle arriva dans la nuit du 5.

Le 6 août au matin, nos troupes prennent les armes et s'apprêtent au combat qui parait imminent, car, dès la pointe du jour, les avant-postes des deux armées engagent l'action. Vers 7 heures une reconnaissance ennemie se dirige sur Wœrth et tire les premiers coups de canon. Le 13e bataillon de chasseurs est en réserve de la division Ducrot, en arrière de Frœschwiller, près de la route de Reischoffen, avec la 2e brigade; la 1re est placée à cheval sur la route de Wœrth; l'artillerie divisionnaire se met en batterie à droite et à gauche de cette route; les 3e, 4e, 5e et 6e compagnies du 8e bataillon de chasseurs à pied sont placées en réserve à gau-

che de l'artillerie. Le 17e bataillon de chasseurs est placé en soutien du bataillon de droite du 3e de ligne, derrière le chemin de Frœschwiller à Morsbronn. A l'extrême droite de l'armée, la division de Lartigue occupe le Niederwald; le 1er bataillon de chasseurs prend position sur les hauteurs, entre Gunstett et Wœrth.

En arrière de ces quatre divisions, le maréchal garde sous la main, comme suprême réserve, les débris de la 2e division, commandée par le général Pellé. Le 16e bataillon de chasseurs est placé sur les hauteurs, au sud et à l'est de Niederbronn, couvrant les routes de Bitche et de Saverne.

Dès les premiers coups de canon sur Wœrth, une batterie d'artillerie de la division Raoult se porte en avant de la ligne de bataille, soutenue par les 1re et 2e compagnies du 8e bataillon de chasseurs à pied. La canonnade s'engage; mais notre batterie, écrasée par un feu supérieur, est obligée de se replier; les chasseurs enlèvent les pièces, les amènent aux avant-trains et les mettent à l'abri derrière un mouvement de terrain.

A 8 h. 1/2, les Bavarois attaquent furieusement notre gauche, Ducrot, et notre centre, Raoult. Le combat d'artillerie est effroyable; cependant nos troupes se maintiennent avec un certain avantage dans leurs positions. A la division Ducrot, le 13e bataillon de chasseurs est d'abord tenu en réserve. A la division Raoult, les 3e et 6e compagnies du 8e bataillon sont envoyées dans les bois de Frœschwiller, et sont assaillies à la lisière par une pluie de mitraille qui arrête tous les efforts de nos vaillants soldats. A la division Conseil Dumesnil, au centre, les compagnies du 17e bataillon de chasseurs, d'abord en réserve, se trouvent tout à coup à découvert et exposées à un feu violent d'artillerie et de mousqueterie. Pour se protéger, le commandant BARRÉ déploie sur son front la 1re compagnie. Vigoureusement enlevée par ses chefs, cette compagnie débusque l'ennemi du bois et d'une ferme qui sont en avant et atteint la Sauerbach. Tout le bataillon se déploie sur cette position et défend le passage de la rivière.

Dès le début de l'action, la division de Lartigue subit un duel d'artillerie très violent; vers 9 heures, le général lance le 1er bataillon de chasseurs à l'attaque du moulin de Gunstett; un bataillon du 3e zouaves est chargé d'appuyer l'attaque. Le commandant BUREAU s'élance, à la tête de trois compagnies de son bataillon, et se précipite à l'attaque du moulin. Un éclat d'obus brise les reins au commandant BUREAU; mais le capitaine CRAINVILLIERS, de la 5e compagnie, s'élance à la tête du bataillon un moment ar-

rêté; il a bientôt la jambe fracassée. Les Prussiens accueillent ces vaillants par une trombe de fer qui décime les chasseurs et les zouaves; le lieutenant BOULAND, du 1er bataillon, tombe blessé à la tête d'un éclat d'obus. Malgré des pertes énormes, la colonne est arrivée à 100 mètres de l'ennemi, lorsque le mouvement rétrograde qui se prononce déjà partout, l'oblige à battre en retraite. Ramené par le capitaine CHEDEVILLE, le 1er bataillon de chasseurs est très éprouvé dans cette attaque, car, outre son commandant blessé grièvement, il compte : 2 officiers tués, 2 officiers blessés, et environ 150 hommes hors de combat. La conduite héroïque du capitaine LEBRUN, du lieutenant CAUCHÉMEZ, du sergent-major DUFOUR, du sergent BERTHELOT et du chasseur COMBLEFIEUX mérite d'être citée ici.

A 11 heures du matin, malgré les efforts réitérés de l'ennemi, les Français sont restés maîtres de toutes leurs positions. Nos troupes sont pleines de courage et d'énergie; que les renforts du 5e corps arrivent, et les Prussiens sont vaincus. Mais, hélas! les Allemands sont trop nombreux : aux troupes engagées depuis le matin, succèdent de nouvelles troupes fraîches, puis des réserves succèdent aux réserves; c'est un flot humain qui monte, monte sans cesse et va déborder nos vaillantes divisions du 1er corps.

Les deux premières compagnies du 8e bataillon de chasseurs à pied, de soutien de batterie, sont, après l'écrasement de celle-ci, attachées au 1er bataillon du 2e zouaves, qui lutte à Wœrth contre des forces innombrables. Elles participent, à 2 heures de l'après-midi, à la furieuse attaque à la baïonnette de Wœrth, dont elles atteignent les premières maisons. Mais, écrasés par le nombre, sans munitions, nos chasseurs sont obligés de battre en retraite vers 3 heures. La rage au cœur, les descendants des héros de la Sidi, décimés par le feu, laissent sur le terrain la moitié de leur effectif. Le sous-lieutenant NOUAUX a été tué; les capitaines CHARDON et PROUST, les lieutenants MALPEL et VAN DOREN ont été blessés.

Cependant, le 5e corps allemand a réussi à s'emparer de la croupe du Calvaire, situé entre Wœrth et le Nieder-Wald, à la défense duquel le 17e bataillon de chasseurs s'est acharné au prix de pertes bien cruelles, car il compte près de 500 hommes hors de combat et 5 officiers blessés : le capitaine BRANDER, les lieutenants LECLERCQ et CHAMBISEUR, les sous-lieutenants DIDIOT et VERAIN. Les lieutenants GENÈVE, PAVOT, LECLERCQ, blessés; le sergent CARLAVAN, le caporal-clairon LECHENET, le clairon JUGON, les

chasseurs BOULAIRE et MOTTIER, se font remarquer entre tous par leur froid courage et leur énergie.

Le XIe corps d'armée prussien enlève les pentes du Niederwald; 72 pièces de canon vomissent le fer et la mort sur les troupes de la division de Lartigue; les projectiles pleuvent sur un petit groupe de maisons appelé le Mas d'Albert, qui sont rapidement incendiées. Dans cette fournaise, une compagnie du 1er bataillon de chasseurs à pied tient bon quand même, et inflige des pertes énormes au 11e bataillon de chasseurs prussiens qui veut s'emparer de ces ruines, que le feu de l'artillerie nous force enfin à évacuer.

Du côté du bois de Frœschwiller, l'attaque fait rage. Les 4e et 5e compagnies du 8e bataillon de chasseurs sont réunies aux 3e et 6e, sous les ordres du commandant POYET, auprès des turcos du 2e régiment. Tout le monde lutte avec une énergie suprême, mais la mort est trop nombreuse; nos rangs sont décimés. Bientôt le 13e bataillon de chasseurs vient renforcer les débris du 2e tirailleurs du 8e bataillon de chasseurs et d'un bataillon du 4e de ligne.

Les 6 compagnies de ce bataillon de chasseurs sont successivement déployées en tirailleurs et soutiennent énergiquement le combat. Le commandant LE CACHER DE BONNEVILLE tombe bientôt blessé; à côté de lui, la mort atteint les capitaines ARMAND et DE CARDON DE SANDRANS. Le capitaine LEGER et le sergent MULLER se font remarquer par leur admirable conduite.

Du côté de Wœrth, les Prussiens nous écrasent par leur supériorité numérique : 46,000 Français luttent sur le champ de bataille contre 140,000 Allemands! La brigade l'Hériller tente un retour offensif sur Wœrth, mais elle est débordée et se replie sur ses positions. Aussitôt après, l'ennemi s'empare d'Elsasshausen, incendié par le feu de huit batteries allemandes. Une magnifique charge à la baïonnette du brave 1er tirailleurs algériens le repousse un instant jusque dans le Nieder Wald; mais, hachés par une pluie de projectiles, épuisés, sans munitions, nos chasseurs sont forcés de battre en retraite sur Frœschwiller.

Elsasshausen enlevé, les Prussiens vont essayer de nouveau de s'emparer de Frœschwiller, en le faisant aborder à la fois, à l'Est, par les Bavarois, au Sud-Est, par le XIe corps, pendant que le Ve corps attaquera furieusement la division Raoult. Là, les chasseurs des 8e et 13e bataillons, noirs de poudre, haletants, combattent avec rage; ils attendent l'ennemi pour le charger à la baïonnette, car les munitions commencent à manquer. Le brave commandant POYET, du 8e, tombe mortellement frappé au cœur; auprès de lui,

le capitaine adjudant-major WIDENHORN, les lieutenants MARCHAND et ITHIER sont également blessés; le sergent-major DUMORTIER, blessé, se fait remarquer par son énergie et son ardeur. Cependant, vers 5 heures, on s'aperçoit à la division Raoult que l'ennemi s'est avancé sur la droite et qu'il va nous couper la retraite. On abandonne alors les positions qu'il n'a pu enlever de toute la journée pour se diriger en toute hâte vers Frœschwiller, dont le 13e bataillon de chasseurs atteint les premières maisons. Mais il est trop tard! Les Bavarois et les Prussiens y sont entrés de l'autre côté et nous ont coupé la route, car le 1er corps d'armée français a commencé à battre en retraite sous la protection de notre magnifique cavalerie, qui s'était sacrifiée pour le salut commun dans la charge mémorable des cuirassiers de Reischoffen. Alors, dans ce village de Frœschwiller que dévorent les flammes, et dans ses rues que balayent de toutes parts les balles et la mitraille, s'engage une lutte suprême dans laquelle le 13e bataillon de chasseurs, ou plutôt ses glorieux débris, cherchent, en tombant écrasés par le nombre, à venger l'honneur de nos armes. Le capitaine GYSS, du 8e, qui a pris le commandement de son bataillon, essaie de son côté d'atteindre Frœschwiller à travers bois; en s'approchant des maisons, nos chasseurs sont reçus à coups de fusil; ils se retirent alors dans le bois, où, entourés de tous côtés, ils tombent aux mains de l'ennemi, après avoir épuisé toutes leurs munitions. Quelques-uns parviennent à s'échapper, sous la conduite du lieutenant MALPEL et du sous-lieutenant D'ARTHAUD. Ces deux bataillons de chasseurs sont littéralement anéantis. Du 8e, il ne reste plus, après le combat, que 80 hommes provenant des 1re et 2e compagnies, qui, conduites par le capitaine CHARDON, avaient commencé leur retraite vers 3 heures, et, tout en combattant, avaient pu gagner Reischoffen avant que l'ennemi n'eût débordé la droite de l'armée. Quatre officiers commandent ces glorieux débris : les capitaines PROUST et CHARDON, capitaine-commandant, blessés; le lieutenant MALPEL, blessé, et le sous-lieutenant D'ARTHAUD.

Le 8e a perdu 4 officiers tués : le commandant POYET, les lieutenants ITHIER et MARCHAND, le sous-lieutenant NOUAUX; 6 officiers ont été blessés : les capitaines WIDENHORN, PROUST et CHARDON; les lieutenants MALPEL, VAN DOREN et L'HERMITTE; 250 hommes avaient été tués ou blessés; 11 officiers étaient restés aux mains de l'ennemi avec les débris du bataillon; c'étaient : les capitaines WIDENHORN, GYSS, HENRIOT et MULLER; les lieute-

nants VAN DOREN, L'HERMITTE et LAUNOIS; les sous-lieutenants GEORGÉ, PRUGNAUD, FAUCHET et MEISTERZHEIM.

Le 13e bataillon de chasseurs, qui comptait, le matin de la bataille, 900 hommes environ, n'était représenté, le soir, que par une centaine d'hommes, sous les ordres du capitaine adjudant-major POTIER. Ces débris provenaient en grande partie de la 5e compagnie, qui, laissée de garde à Frœschwiller, avait pu battre en retraite en temps utile; le reste avait été mis hors de combat ou fait prisonnier dans le village. Sur 19 officiers, 5 étaient tués : les capitaines ARMAND, PIERRE, DE CARDON DE SANDRANS; le lieutenant GUILLEMOT et le sous-lieutenant DE CLERY; 5 officiers avaient été blessés : le commandant DE BONNEVILLE, le capitaine HENRI (grièvement blessé deux fois); les lieutenants SARDON et NIOL; le sous-lieutenant MARIETTE.

Le détachement de réservistes du 16e bataillon de chasseurs, commandé par le lieutenant ALBARET, qui avait déjà était engagé au combat de Wissembourg, suivit, dans la journée du 6, le sort de la 2e division. Dans ces deux journées, ce détachement de 180 hommes avait perdu une centaine d'hommes tués, blessés ou disparus.

La défaite, l'horrible défaite à laquelle n'étaient pas habitués nos braves d'Afrique, de Crimée et d'Italie, venait d'atteindre nos malheureuses troupes du 1er corps, qui battaient en retraite, partie sur Bitche, partie sur Niederbronn.

Le 16e bataillon de chasseurs à pied est chargé de couvrir les routes de Bitche et de Saverne; les 1re, 2e et 3e compagnies, capitaines DE BOISSIEU, BRINCOURT et PIERROT, sont déployées en tirailleurs.

Les Allemands ont été tellement éprouvés dans cette journée, qui leur coûtait près de 10,000 hommes tués ou blessés, qu'ils ne peuvent se servir de leur infanterie pour poursuivre notre malheureuse armée. Ils lancent deux régiments de cavalerie, un de uhlans et un de chasseurs wurtembergeois, sur les chasseurs du 16e bataillon, qui les repoussent à coups de fusil en leur faisant éprouver de fortes pertes. Ce bataillon avait de son côté une cinquantaine d'hommes tués, blessés ou disparus.

Au moment où les Prussiens reviennent à la charge avec de nombreux renforts et vont écraser le vaillant 16e bataillon, à qui le poste d'honneur à l'extrême arrière-garde a été confié, la tête de la division Guyot de Lespart, du 5e corps d'armée, arrive à Niederbronn. On attendait le 5e corps d'armée depuis le matin,

mais la bataille était bien finie; cette division allait soutenir notre retraite. A 7 heures du matin, la 3e division du 5e corps s'était portée au secours du 1er corps attaqué; les 3e, 4e et 5e compagnies du 19e bataillon, sous les ordres du commandant DE MARQUÉ, étaient placées en tête de colonne de la 1re brigade, qui s'était engagée sur la route de Niederbronn. Les 1re, 2e et 6e compagnies de ce bataillon servaient de soutien à l'artillerie. Le général de Failly, craignant une attaque dans la direction de Deux-Ponts, suspendit la marche de la division, et pourtant, le canon grondait sans cesse; à peine 14 kilomètres le séparaient du champ de bataille. Après un long temps d'arrêt, la marche fut de nouveau reprise, et l'on atteignit enfin Niederbronn. La division se met aussitôt en position et canonne violemment l'ennemi. Le 16e bataillon de chasseurs bat alors en retraite sur Saverne. Trois compagnies du 19e bataillon s'établissent rapidement sur les mamelons qui environnent Niederbronn et le chemin de Bitche. L'ennemi couronne les crêtes opposées; il essaie de nous tourner, mais nos tirailleurs l'arrêtent par leur feu et résistent énergiquement jusqu'à la nuit. Vers 9 heures, les munitions étant épuisées, les compagnies du 19e bataillon se retirent les dernières de la division Guyot de Lespart et se dirigent sur la Petite-Pierre, où elles arrivent le 7 août. Cet engagement leur avait coûté 9 blessés, parmi lesquels un brave soldat, LEFORT, chasseur de 1re classe, atteint de deux balles.

L'Alsace était perdue pour nous; l'invasion de notre sol sacré commençait. L'armée du maréchal DE MAC-MAHON se retira d'abord derrière les Vosges, puis au camp de Châlons, où elle fut rejointe par le 5e corps (général de Failly).

Combat de Spickeren ou de Forbach.

Le jour même de la bataille de Frœschwiller, notre armée éprouvait un nouvel échec à Spickeren. Le 6 août au matin, le 2e corps occupait les positions suivantes : à gauche, la division Vergé, à Styring-Wendel, ayant son 3e bataillon de chasseurs placé face aux bois de Styring-Wald; à droite, la division de Laveaucoupet gardant le Gifert-Wald, et dont le 10e bataillon de chasseurs, commandant SCHENK, occupe solidement l'éperon du Rotherberg, défendu par des tranchées-abris élevées à la hâte.

A peine arrivé sur la position importante qu'il doit défendre, ce bataillon, qui a marché toute la nuit, s'est mis à élever ces tranchées avec les outils fournis par le génie. La division Bataille, 12° bataillon de chasseurs, est en arrière des deux autres, sur le plateau d'Œttingen, prête à se porter partout où sa présence sera nécessaire.

Vers 10 heures du matin, une première attaque de hussards prussiens est repoussée à coups de fusil par les chasseurs du 10° bataillon. Mais les renforts ennemis arrivent bientôt, et, vers 11 heures, l'attaque se décide contre le Gifert Wald et le Rotherberg. Bientôt, l'artillerie prussienne couvre d'une nappe de projectiles nos tranchées-abris, où le 10° bataillon se maintient avec courage, malgré de très grandes pertes, et arrête tous les efforts de l'ennemi. La canonnade augmente sans cesse de violence, et le 10° bataillon voit tomber successivement : le capitaine LAMBERT, le lieutenant DEVANT et le sous-lieutenant BRUANT, tués; le capitaine adjudant-major ELIET, les capitaines PITHOIS et FORGET, les lieutenants GIRARDOT et PERRET, le sous-lieutenant SAVOYE, blessés; plus, 215 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués ou blessés.

Sous la poussée de nouvelles troupes fraîches, les Allemands arrivent jusqu'aux premières tranchées. « A la baïonnette! » s'écrient aussitôt les chasseurs, et les Allemands sont culbutés. La mêlée s'engage, terrible, corps à corps; le brave commandant SCHENCK tombe grièvement blessé; il est immédiatement entouré et fait prisonnier; c'est là que le lieutenant DEVANT et le sous-lieutenant BRUAND tombent mortellement frappés. Sur un ordre formel de retraite, alors qu'ils sont tournés par les deux ailes, les chasseurs du 10°, ralliés par le capitaine GRANDMANGE, se replient à quelques centaines de mètres, sur une seconde tranchée dominant la première. La conduite du capitaine GRANDMANGE, en cette circonstance, lui vaut l'honneur d'être cité à l'ordre du jour de l'armée. Mais l'ennemi a pris pied sur l'éperon, et ses renforts continuent d'arriver. Pendant cette lutte acharnée, le capitaine FORGET; les lieutenants PERRET, QUITTERAY et DUPONT; les sous-lieutenants DEPOIGNY et GÉNY; l'adjudant MARÉCHAL; les sergents-majors WIEHELMY et PAMERIEUX, du 10° bataillon, se font remarquer par leur brillante conduite.

Plus à droite, les Prussiens sont parvenus, avec des pertes énormes, à s'emparer du Giffert-Wald, d'où ils ne peuvent déboucher sous le feu des régiments de la brigade Micheler. L'entrée en

ligne de la division Bataille maintient l'ennemi à distance, et, malgré tous ses efforts, l'empêche de progresser. Depuis 7 heures, le 10e balaillon tient tête aux Prussiens, qui se ruent à l'assaut du Rotherberg. Vers 9 heures du soir, il donne encore un dernier effort; il soutient la retraite de la division de Laveaucoupet, qui se replie, car elle est menacée d'être coupée par l'ennemi, qui va s'emparer de Forbach.

La division Vergé, qui tenait depuis le matin de ce côté, avait été forcée de céder le terrain à un ennemi supérieur en nombre, après un combat acharné où le 3e bataillon de chasseurs à pied s'était fait particulièrement remarquer par sa bravoure et son énergie. Placé à la gauche de la brigade Jolivet, il occupe le petit bois, violemment attaqué par les Prussiens; le feu de nos chasseurs tient l'ennemi en respect, mais, vers 3 heures, une pluie de mitraille s'abat sur eux et décime leurs rangs. Devant un ennemi nombreux et sans cesse renforcé, le 3e bataillon ne cède le terrain que peu à peu, pied à pied, lorsqu'il est tourné sur sa gauche et pressé de flanc et de front. Là sont tombés le sergent DULTIER et le fourrier DANDRE. Parmi les plus vaillants, se distinguent le capitaine ALGAN, les lieutenants GOSSELIN et CHARBONNEL-SALLE, le sous-lieutenant PICARD, le sergent-major CHAZAL, le sergent PUYPARMET et le sapeur HÉLARD. Le bataillon se retire alors sur le village de Styring-Wendel. Au dernier moment, le lieutenant GAUVAIN enlève sa section et se précipite sur le bois qu'on vient de quitter; quelques instants après, il reparait avec 17 prisonniers. Jusqu'à 6 heures du soir, le 3e bataillon participe activement à la défense de Styring; mais la mort y frappe encore : le capitaine THÉVENIN est blessé, le lieutenant GAUVAIN tué, et le sous-lieutenant VILLERS blessé. Après l'arrivée d'une brigade de la division Bataille, le combat a été un instant rétabli, mais ce sont nos dernières réserves qui ont donné, car les troupes du 3e corps sont encore trop éloignées du champ de bataille, et Bazaine n'a rien fait pour secourir le commandant du 2e corps attaqué depuis le matin. Après 6 heures du soir, les débris du 3e bataillon sont portés à la lisière du bois situé à la droite de la route de Saarbruck, croisant son feu avec un bataillon du 55e de ligne établi devant Styring. C'est dans cet emplacement que ces deux troupes repoussèrent, par un feu nourri, les attaques que les fortes colonnes prussiennes tentèrent, à 8 heures du soir, pour enlever Styring. A 9 heures du soir, le feu cessa de part et d'autre; il était nuit. L'ordre de battre en retraite étant donné, le

3e bataillon de chasseurs gagna à travers champs la route de Sarreguemines.

Pendant ce temps, la division se repliait sur le plateau d'Œttingen, protégée par le 12e bataillon de chasseurs à pied, qui avait été gardé en suprême réserve.

Dans cette sanglante et meurtrière journée, le 3e bataillon de chasseurs perdit 225 hommes, le tiers de son effectif. Le lieutenant GAUVAIN avait été tué; 5 officiers, grièvement blessés, étaient tombés aux mains de l'ennemi; c'étaient : les capitaines SUBERVILLE et THEVENIN, les lieutenants BLAVIER, GOSSELIN et VILLERS. Les sergents DULTIER et PUYPARMET et le fourrier DANDRE furent cités à l'ordre de l'armée pour leur belle conduite.

De ce côté aussi, la France était envahie; notre frontière lorraine était forcée. Les 2e, 3e et 4e corps d'armée et la garde impériale se replièrent sous Metz. La brigade Lapasset, du 5e corps, laissée à Sarreguemines, y rejoint l'armée du maréchal Bazaine. La 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs à pied, qui avait été placée en soutien de batterie avec la brigade Lapasset, suivait le sort de cette brigade, pendant que le reste du bataillon marchait avec le 5e corps. Un détachement de 180 réservistes, commandé par le lieutenant D'AIGNY, qui n'a pu rejoindre le bataillon, marche avec la 2e compagnie, qu'elle suit à Metz.

Combat de Borny.

Le 12 août, le maréchal Bazaine prend le commandement de l'armée de Metz, constituée par décret impérial du 10 août, avec les éléments suivants : 2e, 3e, 4e, 6e corps, la brigade Lapasset, du 5e corps, et la garde; 12 bataillons de chasseurs à pied faisaient partie de cette armée.

Le 13 août, la division de Laveaucoupet, qui avait été si éprouvée à Spickeren, est désignée pour former la garnison de Metz. Le 10e bataillon occupait le soir même le fort Moselle; quelques jours plus tard, il tiendra garnison dans le fort Bellecroix, où il restera jusqu'à la fin du siège.

Le 14 août, l'armée se mettait en retraite pour passer sur la rive gauche de la Moselle. Les 2e et 6e corps commencent leur mouvement dans la matinée; les premières troupes du 4e corps se mettent en route vers midi. Vers 3 heures, la division Grenier commence à son tour à se replier; le 3e corps doit suivre le mouvement

du 4e. A 4 heures 10 minutes, le canon se fait entendre et augmente rapidement d'intensité : les Allemands nous attaquent avec furie pour arrêter notre mouvement de retraite ; c'est le 3e corps qui est aux prises avec l'ennemi. La 1re division, Montaudon, est à Grigny ; la 2e division, de Castagny, est à Montoy ; la 3e division, Metmann, est à Colombey, et la 4e division, AYMARD, à la gauche de la division de Castagny, dans la direction de Nouilly.

Le général prussien Von der Goltz lance ses troupes à l'attaque de Colombey. La 4e compagnie du 7e bataillon de chasseurs, capitaine JUPIN, qui n'a pas été prévenue du mouvement de retraite des autres grand'gardes françaises, reste en flèche à 2 kilomètres en avant du reste de l'armée. Le commandant RIGAUD l'envoie prévenir par le sous-lieutenant GUIRAUD, mais ce dernier est tué avant d'avoir rempli sa mission. Tournée sur ses flancs, la 4e compagnie, qui perd 1 chasseur tué et 4 blessés, se replie alors sur le bataillon qui prenait position pour repousser les attaques de l'ennemi en déployant trois compagnies sur la droite de notre ligne de bataille.

Cependant, aux premiers coups de canon, le général Véron dit Bellecourt déploie sa brigade face à Noisseville, où de nombreuses colonnes prussiennes semblent se diriger, et envoie prévenir en toute hâte le général Grenier, qui revient sur ses pas avec sa deuxième brigade. Le général DE LADMIRAULT, qui vient de passer la Moselle avec ses 1re et 3e divisions, fait mettre les sacs à terre et marche en toute hâte au canon. Le 20e bataillon de chasseurs à pied est en tête de colonne. Ce beau bataillon dévore la route au pas gymnastique ; animé par la voix de son chef énergique, il est impatient de joindre nos ennemis abhorrés ; les 2e et 3e compagnies partent au pas de course, en soutien de batterie.

Entre Metz et Nouilly, dominant le vallon de Vallières, s'étend le petit bois de Mey, épais et fourré, bordé d'un fossé profond et obstrué par les ronces et les épines ; c'est la clef de la position. Aussi le général Véron dit Bellecourt le fait-il aussitôt occuper par les compagnies HUMBERT, GARCET et DE FLEURY, 1re, 5e et 6e du 5e bataillon de chasseurs à pied ; la 3e compagnie, capitaine CHEDEVILLE, est placée en soutien aux mitrailleuses qui viennent d'ouvrir, à 1,800 mètres, un feu meurtrier sur les colonnes prussiennes. La compagnie du capitaine REGNIER (2e) est attachée aux batteries de 4, qui viennent au galop se mettre en position près des mitrailleuses. La 4e compagnie, capitaine COULON, est en réserve en arrière.

Au bruit de la fusillade, le 15e bataillon de chasseurs quitte son bivouac, à l'embranchement des routes de Saarbruck et de Sarrelouis, se porte au pas gymnastique dans la direction de Colombey, et se trouve bientôt sous le feu de l'ennemi. Le commandant LAFOUGE déploie aussitôt deux compagnies en tirailleurs sur la crête; elles conservent chacune une section en soutien. Le reste du bataillon occupe un petit bois sur la droite. La brigade MAYRAL rejoint bientôt la ligne occupée par les chasseurs du 15e. Des batteries ennemies, placées à environ 1,000 mètres, ouvrent un feu d'enfer sur le bois; les obus éclatent de toutes parts. Sous la protection de ce feu, l'ennemi lance des colonnes d'attaque sur le plateau défendu par la brigade. Le 15e bataillon de chasseurs est au saillant de la position et se maintient énergiquement dans le bois. Nos chasseurs prennent en flanc les colonnes ennemies et leur feu y fait des vides nombreux; cependant, débordés de tous côtés, ils sont obligés de quitter le bois, sous peine d'être enveloppés. L'ennemi y entre alors; tout à coup, le commandant LAFOUGE arrête son bataillon, et, par un vigoureux retour offensif, reprend le bois aux Prussiens. Ceux-ci reviennent à la charge plus nombreux et menacent de couper la retraite au 15e, qui, ayant épuisé ses munitions, cesse son feu et se replie sur nos autres corps en arrière.

A 5 h. 1/2, après une lutte opiniâtre d'une heure et demie, le général Von der Goltz s'empare de Colombey, et, à 6 heures, sous la protection d'une batterie de 60 pièces, il atteint Lauvallier et la Planchette, mais ensuite ne peut plus avancer. Le 11e bataillon de chasseurs à pied, placé entre l'angle des routes de Sarrelouis et de Saint-Avold et le ravin de Lauvallier, se maintient dans ses positions jusqu'à 8 heures du soir, malgré le feu violent et meurtrier de l'artillerie et de l'infanterie allemandes.

A notre droite, les 2e, 3e, 4e et 5e compagnies du 7e bataillon de chasseurs à pied, capitaines REGAIN, MARIOTTE, JUPIN et FAYOL, déployées en tirailleurs en avant de la ligne de bataille, avaient à supporter un feu très nourri de mousqueterie; ripostant sans perdre de terrain, elles arrêtaient le mouvement ennemi et restaient en position jusqu'à la nuit tombante. De ce côté non plus, l'ennemi n'avait pu gagner du terrain.

Du côté de Noisseville, la lutte redoublait d'intensité, les attaques se renouvelaient sans cesse, furieuses, acharnées; le bois de Mey était l'objet de tous les efforts de l'ennemi. Là, les compagnies du 5e bataillon luttent énergiquement contre un ennemi

supérieur en nombre; on est forcé d'abandonner l'avant-ligne formée par la compagnie DE FLEURY. Celle-ci démasque dans son mouvement de retraite nos tirailleurs, qui sont à découvert, et, pendant quelque temps, empêchent l'ennemi de déboucher sur le plateau. Cependant, les compagnies se replient sur la lisière du bois, dont la défense est rapidement organisée par le capitaine adjudant-major CHABERT; ce dernier tombe grièvement blessé, la jambe fracturée par deux balles. Le capitaine GARCET prend aussitôt le commandement des compagnies du 5e bataillon et arrête tous les efforts des Allemands, qui sont forcés de reculer. A ce moment, les munitions de nos chasseurs sont épuisées, et deux bataillons de ligne viennent les relever. Ces troupes se portent en avant de la lisière et vont s'embusquer dans les vignes qui sont en avant sur le plateau. Les Prussiens reviennent à la charge plus nombreux, forcent les bataillons des 13e et 64e de ligne à battre en retraite, et les poursuivent vivement. Nos trois compagnies du 5e bataillon, qui ont renouvelé leurs munitions, se sont de nouveau postées sur la lisière; leur feu protège la retraite des deux bataillons et arrête les Prussiens dans leur marche; mais, attaquées, pressées bientôt de tous côtés, elles éprouvent de telles pertes que leurs débris, rassemblés par les sous-lieutenants KNŒPFFLER et CHOMER, sont obligés de s'ouvrir un passage de vive force pour sortir du bois. Dans cette belle défense, le 5e bataillon avait à déplorer la mort de 3 officiers tués : le capitaine HUMBERT, le lieutenant AZÉMA et le sous-lieutenant CHARPENTIER DU MORIEZ; de 4 officiers blessés : les capitaines CHABERT, DE FLEURY et GARCET; le sous-lieutenant KNŒPFFLER. Les trois compagnies avaient eu 95 hommes hors de combat. Un détachement du 17e bataillon de chasseurs, qui n'avait pu rejoindre son corps, avait pris part au combat avec la 5e compagnie du 5e bataillon; le sergent-major CONSTANT, qui la commandait, avait été blessé.

Au moment où le 13e de ligne était ramené par des forces supérieures, le porte-drapeau se précipite en avant pour entraîner ses hommes; il tombe foudroyé à 50 pas de l'ennemi. Le drapeau va être pris! Le colonel Lyon appelle à lui ses soldats et les chasseurs du 5e, qui soutiennent la retraite du 13e de ligne, et s'élance pour ramasser son drapeau. Devançant tous les autres, le fanfariste CAUVEZ, de la 6e compagnie du 5e bataillon, est assez heureux pour le saisir et le remettre entre les mains d'un officier du 13e de ligne.

A peine maîtres du bois, les Allemands veulent en déboucher

pour se porter à l'attaque du village de Mey. Le général de Brayer y envoie aussitôt le 20e bataillon de chasseurs qui vient d'arriver. Le commandant DE LABARRIÈRE détache aussitôt la compagnie DE BERMOND (6e) par le centre, la compagnie DE CUSSY (4e) par la gauche, pour fouiller les vignes, les vergers et les maisons du village où les Prussiens cherchent déjà à pénétrer. La 1re compagnie, d'abord en réserve, vient, elle aussi, occuper le village, qui est rapidement mis en état de défense. Le feu de nos chasseurs du 20e force les Allemands à se réfugier sous bois. La nuit commençait à venir. On entendait une vive fusillade dans le bois de Mey; nos chasseurs hésitent à tirer, craignant que le 5e bataillon n'ait réoccupé le bois. Le commandant DE LABARRIÈRE veut s'en assurer et se porte en avant en reconnaissance, le revolver au poing, suivi d'une section. Aussitôt les Prussiens, qui occupent la lisière, en sortent en nombre, agitant des mouchoirs blancs, criant qu'ils se rendent et levant la crosse en l'air. Le commandant fait cesser le feu qui partait des premières maisons et s'avance seul vers l'ennemi. Tout à coup, les fusils des Allemands s'abaissent, et une décharge meurtrière, à bout pourtant, couche par terre le brave commandant DE LABARRIÈRE, ainsi que le sergent BERRIAS et le chasseur COLAS, deux héros du Mexique, et plusieurs hommes de la section arrêtée. Un cri de rage, un cri de vengeance part de toutes les poitrines des chasseurs du 20e. Une terrible fusillade, suivie d'une attaque vigoureuse, chasse encore une fois les Prussiens du bois.

A la droite du village, le sous-lieutenant CLEFTIE, de la 5e compagnie, chasse l'ennemi du plateau, pendant que la compagnie DE BERMOND barricade l'entrée du village de ce côté. Les chasseurs ont fait chèrement payer aux Allemands l'assassinat de leur digne chef.

Les pertes de l'ennemi ont été très fortes. La nuit est complètement venue; les Prussiens ne renouvellent plus leurs attaques. Un régiment français surtout, le 41e de ligne, commandé par l'énergique colonel Saussier, les a durement arrêtés dans leur attaque.

On entend soudain une immense clameur : c'est la charge, la charge française de la division GRENIER, que le général DE LADMIRAULT vient de faire exécuter d'une façon si terrible contre les colonnes allemandes qui voulaient tourner notre gauche. C'est le dernier effort de l'ennemi; peu à peu, la fusillade cesse, le canon se tait partout.

Vers 9 heures du soir, un parti ennemi vient se heurter contre une compagnie du 11e bataillon qui surveillait la route de Saint-Avold; il est reçu par un feu de peloton qui démonte l'officier commandant et laisse quelques prisonniers entre nos mains.

La nuit est tout à fait venue. L'armée française bivouaque sur ses positions; de grandes lueurs éclairent les ténèbres: ce sont les villages de Sainte-Barbe et de Glatigny qui brûlent. C'est ainsi que les Allemands se vengent de leur échec. A la faveur de l'ombre, on relève les blessés et les morts. Bientôt on apporte le corps du brave commandant DE LABARRIÈRE : une balle lui a traversé les deux tempes. Les chasseurs du 20e, tête nue, font la haie sur son passage; on le porte à une ambulance provisoire établie dans le village. Le capitaine CUGNIER prend sa croix, son sabre et son képi; ces précieuses reliques seront envoyées à sa famille.

Nos bataillons de chasseurs à pied, le 5e surtout, avaient éprouvé des pertes cruelles. Le 5e comptait : 4 officiers tués ou mortellement blessés : le capitaine HUMBERT, les lieutenants AZÈMA, DOMENECH, tué étant en soutien de batterie; le sous-lieutenant CHARPENTIER DU MORIEZ; 4 officiers blessés : les capitaines CHABERT, DE FLEURY, GARCET, et le sous-lieutenant KNŒPFFLER; 35 hommes tués, 67 blessés et 11 disparus; en tout, 8 officiers et 113 hommes hors de combat.

Au 7e bataillon, il y avait eu : 1 officier tué : le sous-lieutenant GUIRAUD; 2 officiers blessés : les sous-lieutenants BALAN et HILPERT; 1 chasseur tué et 21 blessés. Le 11e bataillon avait perdu : 1 officier tué : le sous-lieutenant GILLET; 2 officiers blessés : les capitaines LEHERICY et LETOURNEUX; 19 chasseurs tués et 61 blessés.

La journée du 14 août coûtait au 15e bataillon : 1 officier tué : le lieutenant GRÀNIER; 4 officiers blessés : les capitaines BLANCHARD, GUIMBAUDET et MARICAL; le lieutenant AMBRUSTER, plus 185 hommes de troupe tués, blessés ou disparus.

Le 20e bataillon déplorait la mort de son digne chef, le commandant DE LABARRIÈRE, et du sous-lieutenant LACOUR, tué aux compagnies de soutien de batterie; 4 chasseurs avaient été tués et 19 autres blessés.

Tel fut le combat de Borny, qui eut le désastreux effet de retarder notre marche sur la Meuse.

Bataille de Rezonville ou de Gravelotte.

Le lendemain, les troupes reprenaient leur mouvement de retraite sur Verdun. L'encombrement des routes et la grande fatigue de nos hommes retardaient notre marche, qui ne s'effectuait qu'avec des à-coups sans nombre. Pendant ce temps, les Allemands avaient passé la Moselle à Novéant, et forçaient leur marche pour nous couper la route de Verdun.

Pour ralentir notre mouvement de retraite, le 16 août, vers 9 heures du matin, des batteries prussiennes établies à Tronville ouvrent un feu terrible sur nos bivouacs. Le 2e corps d'armée se déploie aussitôt. A la division Vergé, le 3e bataillon de chasseurs se forme rapidement en colonne et se déploie ensuite en bataille, appuyant un peu à gauche et laissant à droite la ferme de Flavigny. Il se place en arrière du 32e de ligne et reste en position sous le feu d'une batterie prussienne établie à Vionville.

Le 12e bataillon de chasseurs à pied s'établit à droite de la division Bataille, face à Vionville. Le combat s'est engagé et la fusillade augmente sans cesse. Le commandant BONNOT DE MABLY entraîne son bataillon à l'attaque de Vionville; le village est emporté et les chasseurs s'y établissent solidement. Menacé d'être coupé du corps d'armée par des forces de plus en plus nombreuses, le 12e est obligé de se retirer en défendant le terrain pied à pied et exécutant, de position en position, des feux à volonté qui couchent à terre des rangs entiers d'Allemands. A cette vue, le général Bataille ne peut s'empêcher d'applaudir nos braves chasseurs, qui perdent là 2 de leurs officiers, tués : le capitaine BARBEYRAC DE SAINT-MAURICE et le sous-lieutenant GARNIER; 8 officiers blessés : BERNET, capitaine adjudant-major; DUMOULIN, JAMBON, JOUAN, capitaines; POIRIER et PEYSSON, lieutenants; RAVAUX et SARRAILH, sous-lieutenants; plus 226 chasseurs tués, blessés ou disparus.

Le 2e corps est forcé de se replier. Le 3e bataillon de chasseurs à pied suit ce mouvement de retraite, pendant lequel il éprouve des pertes sérieuses. Tout à coup, les chasseurs s'arrêtent et reçoivent par un feu à bout portant la charge d'un escadron de hussards de la garde royale prussienne; 71 des leurs, dont 2 officiers, mordent la poussière. Les débris se replient sur d'autres

escadrons, à qui la vigoureuse attitude des chasseurs ôte toute velléité de renouveler la charge. Le 3e bataillon, qui a perdu une centaine d'hommes et 6 officiers, dont 2 tués, le capitaine BESOMBES et le sous-lieutenant ROBINET DE CLÉRY, et 4 blessés : les capitaines GERMAIN et ALGAN; les sous-lieutenants BERGER et RŒDERER, se reforme dans Rezonville et va se placer en soutien d artillerie, où il reste employé jusqu'à la fin du combat. A notre extrême gauche, la brigade Lapasset soutient énergiquement la lutte; la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs, capitaine DE GARROS, repousse toutes les tentatives de l'ennemi qui veut sortir du bois.

Pendant la première partie de la bataille, le 6e corps est resté dans l'inaction en attendant l'arrivée des 3e et 4e corps. L'ennemi l'attaque vers midi; le maréchal CANROBERT lance contre lui la brigade Péchot, précédée du 9e bataillon de chasseurs. Les 1re, 2e et 5e compagnies de ce bataillon s'établissent en avant d'un bois, sur un plateau dominant le terrain, près la route de Verdun. La fusillade s'engage; l'artillerie allemande couvre de projectiles nos chasseurs, dont le feu meurtrier la force à abandonner sa position, qui n'est plus tenable; les trois compagnies du 9e bataillon s'élancent alors et font quelques prisonniers. Mais l'ennemi tient toujours dans le bois de Saint-Marcel, où l'on se fusille de part et d'autre sans avancer.

Pendant la charge de la brigade Bredow, une section du 9e bataillon, commandée par le sous-lieutenant GRANDJEAN, ouvre un feu rapide tellement nourri sur des cavaliers allemands qui tentaient d'enlever une de nos batteries, qu'elle les arrête et les force à reculer.

Cependant, la garde entre en ligne et renforce le 2e corps abîmé. Les compagnies de chasseurs de la garde MONEGLIA et CAVADE (1re et 2e) sont placées en soutien d'artillerie. Le reste du bataillon fouille le bois des Oignons, dans lequel il engage bientôt la fusillade avec les tirailleurs ennemis.

Les Allemands gagnent toujours du terrain dans la direction de la route de Verdun; ils commencent déjà leur mouvement tournant lorsqu'ils se trouvent tout à coup en face de la division Grenier, du 4e corps, qui vient d'arriver sur le lieu du combat.

A midi, le général DE LADMIRAULT donne à ses divisions l'ordre de marcher au canon. La division Grenier marche dans la direction de Tronville, précédée de son artillerie, qui a pris le galop et qui s'établit sur le le bord du ravin de Greyère. Les 3e, 4e et

5° compagnies du 5° bataillon de chasseurs sont placées comme soutien de batteries; les 1re et 6° compagnies, qui ont été très éprouvées à Borny, sont placées en réserve; la 2° compagnie est déployée en tirailleurs et couvre la droite d'un bataillon du 13° de ligne, que le général Grenier dirige sur le grand bois de Tronville. Pendant quelque temps, le combat reste stationnaire; l'ennemi continue ses mouvements de troupes vers Tronville et Mars-la-Tour. Le commandant CARRÉ, du 5° bataillon, prenant avec lui la 4° compagnie, traverse le ravin et va se poster à 500 mètres en avant de la pointe du bois de Tronville; deux compagnies du 43° de ligne viennent bientôt renforcer sa chaîne de tirailleurs, qui ouvre le feu sur la lisière du bois et sur les batteries qui sont en position entre Tronville et Mars-la-Tour. L'artillerie ennemie tire alors à mitraille sur nos tirailleurs, qui sont obligés de battre en retraite.

Au même moment, une forte colonne ennemie reprend à la 2° compagnie du 5° bataillon et au bataillon du 13° de ligne, le grand bois de Tronville qu'ils venaient d'occuper.

Le canon s'est fait entendre sur notre droite; c'est la division de Cissey qui vient d'entrer en ligne. Malheureusement, le maréchal Bazaine est trop occupé à faire surveiller le bois des Oignons; il y accumule ses réserves, au lieu de les envoyer soutenir le 4° corps, qui peut s'élancer sur l'aile gauche allemande et la culbuter.

L'ennemi, qui a été jusqu'alors maintenu au sud de Gravelotte, tente, vers 5 heures du soir, de tomber sur notre gauche et de l'écraser; les troupes de la brigade Lapasset, de la division Montaudon et de la garde le maintiennent en respect. Au moment où il tente de déboucher du bois des Oignons, elles prennent vigoureusement l'offensive, malgré la pluie de projectiles qui s'abat sur elles. La vaillante 2° compagnie du 14° bataillon de chasseurs à pied combat depuis le matin en première ligne; le capitaine DE GARROS, qui la commande, oppose à l'ennemi tout ce qu'il a d'hommes sous la main. Il est blessé; 10 de ses chasseurs sont tués en un instant, et 31 autres sont blessés; la 2° compagnie du 14° est gravement compromise.

Le bataillon de chasseurs de la garde s'élance avec la plus grande vigueur, ayant à sa droite le 51° de ligne, à sa gauche le 62° de ligne. Son attitude admirable arrête jusqu'au soir tous les efforts de l'ennemi. Méritent d'être cités pour leur belle conduite : le capitaine CHAUFFEUR, le héros de los Veranos; le lieutenant DE MONARD; les sergents DUCROS, SPITZ, GUIBERT, COËFFÉ,

EDMOND; le caporal-clairon GRANGÉ; les caporaux BROUANT, FAURE; le sapeur PAGÈS; les chasseurs BOUTIN, BIEL, METZGER, BECKER, ARSIN-BEROD.

Dans cette lutte acharnée, le bataillon de chasseurs de la garde perd 2 officiers tués : le capitaine CÉSARI et le sous-lieutenant COMTE; 10 officiers blessés : le commandant DUFAURE DU BESSOL; les capitaines CHAUFFEUR, SAUVAN, LANGBEIN; les lieutenants ROCHEFORT et DE MONARD; les sous-lieutenants TASSET, BOUCHON, VINCENT et MARTIN; 40 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués, 150 blessés et une douzaine de disparus.

Au même moment, toute la ligne française prend l'offensive. Au 6ᵉ corps, le 9ᵉ bataillon de chasseurs à pied s'élance avec la plus grande intrépidité et gagne du terrain sur l'ennemi; malgré tous les efforts des Allemands, il se maintient sur ses positions avec la plus indomptable énergie, pendant que les 3ᵉ, 4ᵉ et 6ᵉ compagnies, de soutien aux batteries, repoussaient avec succès les nombreuses charges de la cavalerie allemande. A la fin de la journée, le 9ᵉ bataillon avait perdu 4 officiers blessés et 87 hommes tués ou blessés.

Les divisions du 3ᵉ corps d'armée arrivent successivement en position. Le 11ᵉ bataillon de chasseurs à pied traverse la plaine et s'embusque derrière les maisons du village de Rezonville, que l'ennemi couvre d'obus. Il appuie ensuite à gauche en avant de l'artillerie de la garde, ayant devant lui les voltigeurs de la garde, et reste dans cette position jusqu'au soir. Ses pertes étaient insignifiantes : 2 chasseurs tués et 5 blessés.

Plus heureux que la division de Lorencez, qui ne pourra arriver sur le champ de bataille qu'à 10 heures du soir, la division de Cissey accélère son allure au fur et à mesure qu'elle approche du lieu de l'action. En tête, le 20ᵉ bataillon de chasseurs à pied, conduit par le capitaine DELHERBE, qui a pris le commandement du bataillon depuis la mort du brave commandant DE LABARRIÈRE, accourt au pas gymnastique au moment où la division Grenier, écrasée par les projectiles ennemis, commence à faiblir. Les sacs sont posés à terre, et le 20ᵉ entame le combat contre la brigade prussienne de Wedel, qui vient de traverser le ravin de Greyère et commence à déboucher sur le plateau, à 250 mètres de nos batteries d'artillerie. La brigade de Brayer se déploie aussitôt, ayant au milieu de ses deux régiments le 20ᵉ bataillon de chasseurs, dont le déploiement s'effectue avec une précision admirable, sous la pluie de fer de l'ennemi. Le général de Brayer est démonté,

son cheval vient d'être tué sous lui; il met l'épée à la main, fait sonner et battre la charge; il tombe aussitôt mortellement frappé. Son officier d'ordonnance, le capitaine DE SAINT-PREUX, est foudroyé à ses côtés; mais l'élan est donné : toute la ligne française, chasseurs et lignards, pêle-mêle, s'élance vigoureusement sur les Allemands. La 3ᵉ compagnie du 5ᵉ bataillon de chasseurs, capitaine CHEDEVILLE, participe à cette magnifique charge à la baïonnette; le clairon OLIGER sonne la charge en avant de tous, jusqu'à ce qu'une balle vienne lui casser le bras. La mort fauche cruellement nos chasseurs du 20ᵉ : le capitaine DE BERMOND, le lieutenant MESSELOT, le sous-lieutenant DUVERGER sont foudroyés; les capitaines CLARA et DES GARETS sont blessés; un grand nombre d'hommes sont tués ou blessés. Mais rien ne peut arrêter l'élan du 20ᵉ, qui s'avance par bonds, en exécutant des feux à chaque halte; son magnifique exemple entraîne les autres troupes. La ligne ennemie plie, se fait écharper; au fond du ravin, c'est une véritable boucherie. Le 16ᵉ régiment prussien, qui est opposé au 20ᵉ bataillon, est complètement détruit; il perd même son drapeau, qu'enlève le sous-lieutenant Chabal, du 57ᵉ de ligne.

Au moment où la brigade de Brayer, qui a poursuivi l'ennemi la baïonnette dans les reins, couronnait la crête du plateau de Greyère, une brigade de dragons de la garde royale prussienne, profitant du désordre momentané qui est résulté de notre charge à la baïonnette, se précipite sur nos troupes pour les sabrer. Quelques cavaliers arrivent même sur nous; le capitaine CHEDEVILLE, du 5ᵉ bataillon, est bousculé et précipité par terre. Sans commandement, par un prodige d'initiative et de discipline, la brigade se trouve instantanément formée en ligne, face à l'attaque; des carrés improvisés de soldats de toutes armes ouvrent à courte distance un feu formidable. La brigade allemande tourbillonne sur elle-même et se fait décimer par nos soldats; 150 cavaliers et 250 chevaux jonchent le terrain. Sous la protection de l'artillerie, la brigade se rallie en arrière du ravin de Greyère.

Le général DE LADMIRAULT arrive immédiatement au galop vers le 20ᵉ bataillon de chasseurs à pied et lui adresse publiquement les éloges les plus flatteurs. Ce beau bataillon avait perdu 3 officiers tués et 2 blessés; 18 hommes de troupe tués, 60 blessés et 14 disparus. Le 5ᵉ bataillon avait eu 6 tués, 13 blessés et 1 disparu.

Enfin, vers 7 h. 1/2, le bruit de la lutte s'apaise, le combat cesse. Il n'y a eu ni vainqueurs ni vaincus, car des deux côtés les troupes

couchent sur leurs positions; mais l'armée française a encore perdu un jour!

Bataille de Saint-Privat.

La journée du 17 se passa pour l'armée française en mouvements lents et incertains, ayant pour but l'occupation des lignes d'Amanvilliers, qu'on devait défendre contre les tentatives de l'armée allemande. Le 18 août, la matinée est assez calme. L'armée française occupe les emplacements suivants : le 2e corps et la brigade mixte du général Lapasset s'étendent de Sainte-Ruffine au Point-du-Jour; le 3e bataillon de chasseurs à pied occupe ce point, dont il a mis en état de défense les deux maisons reliées par une tranchée-abri; le 12e bataillon est en arrière de la ferme Saint-Hubert. Le 3e corps s'étend de la ferme de Moscou à la ferme de la Folie; le 18e bataillon de chasseurs est à la droite de la 1re division; le 15e bataillon est au centre du corps d'armée; le 7e bataillon occupe le bois de Genivaux, ayant sa 6e compagnie déployée sur la lisière; le 11e est en arrière de la ferme de Moscou. Le 4e corps occupe les lignes s'étendant de la ferme de la Folie à Amanvilliers; le 20e bataillon de chasseurs est campé à droite du chemin conduisant d'Amanvilliers à Saint-Privat; le 5e bataillon est à Amanvilliers; le 2e bataillon de chasseurs se trouve entre le bois de Lorry et celui des Rappes. Le 6e corps s'étend d'Amanvilliers à Saint-Privat; le 9e bataillon de chasseurs est campé au nord de la route de Briey, près du hameau de Jérusalem. La garde est en réserve sous le fort de Plappeville; le bataillon de chasseurs de la garde est placé près du mont Saint-Quentin, pour observer les mouvements de l'ennemi du côté de Sainte-Ruffine.

Vers 11 h. 1/2, la canonnade éclate tout à coup, épouvantable; les premiers obus tombent dans Amanvilliers. Nos vedettes de cavalerie se replient en toute hâte, annonçant que les Allemands viennent nous attaquer. Le 4e corps prend aussitôt les armes, et les 20e, 5e et 2e bataillons de chasseurs à pied se portent en soutien de nos batteries, qui engagent immédiatement un duel d'artillerie avec les batteries ennemies.

Le 20e bataillon de chasseurs se fractionne en deux groupes : le premier, composé des 1re, 2e et 5e compagnies, sous les ordres du capitaine DELHERBE, commandant le bataillon, se porte en soutien derrière une batterie établie vers la gauche, en avant

d'Amanvilliers, un peu en avant de la voie ferrée; le deuxième groupe, commandé par le capitaine adjudant-major LECLÈRE, et comprenant les 4e et 5e compagnies, s'établit sur la droite, non loin des Mares, se reliant au 6e corps. La batterie soutenue par le capitaine DELHERBE est écrasée par le feu de l'ennemi; une deuxième batterie, qui remplace la première, subit le même sort; les pièces peuvent cependant être emmenées. Pendant cette effroyable canonnade, les chasseurs du 20e, accroupis à droite et à gauche des pièces, supportent héroïquement une grêle inouïe de projectiles sans pouvoir riposter; on n'aperçoit même pas l'ennemi. Après avoir subi des pertes considérables, les trois compagnies du 20e se retirent à l'abri de la tranchée du chemin de fer.

Sous le feu terrible des batteries de la division Grenier, les batteries allemandes sont obligées de changer de position. L'infanterie ennemie, qui s'est montrée fort nombreuse sur la lisière du bois de la Cusse, est forcée de se retirer en arrière du bois. Le commandant CARRÉ, du 5e bataillon, déploie en tirailleurs les compagnies des capitaines RÉGNIER (2e), CHEDEVILLE (3e), des lieutenants DUMAREST (1re), et DE TRAVERSAY (4e), et garde en réserve les 5e et 6e compagnies. Le général Bellecourt, voyant l'artillerie ennemie ébranlée, lance à l'attaque le 5e bataillon de chasseurs et le 13e de ligne; les Allemands sont obligés de se retirer précipitamment et d'abandonner quatre pièces sur la position. Le chasseur HAMONNIAUX, de la 2e compagnie du 5e bataillon, se glisse jusqu'aux pièces abandonnées pour se rendre compte de leur état; un caporal et un clairon du 13e de ligne le rejoignent bientôt, et ces braves gens nous préviennent ensuite qu'on peut emmener les pièces. Deux attelages partent aussitôt au galop; on attache deux pièces qui sont aussitôt conduites dans nos rangs. Le courage et la présence d'esprit du chasseur HAMONNIAUX lui firent accorder la croix de la Légion d'honneur. Le feu de la brigade Bellecourt empêche les Allemands de déboucher du bois de la Cusse. A la gauche du 5e bataillon, le 2e de l'arme est déployé en face de l'ennemi, qui occupe le bois.

Les débris de nos batteries continuent courageusement à soutenir une lutte inégale, malgré leur infériorité numérique. Vers 4 heures, elles sont écrasées, anéanties; malgré cela, les Prussiens ne peuvent parvenir à sortir du bois, le feu meurtrier de nos chassepots les arrête et les décime. Sous la pluie de projectiles qui les atteint, les bataillons de chasseurs éprouvent de grandes pertes. Au 5e bataillon, le sous-lieutenant MOLLE reçoit une balle au

front; le sergent-major SIBEUD a le bras fracassé; au 20e bataillon, le capitaine NADAL est grièvement blessé d'un éclat d'obus à la tête; le lieutenant DE CLOSMADEUC a la jambe brisée par un projectile de même nature.

A 4 h. 1/2, le commandant LE TANNEUR, du 2e bataillon, trouvant sa gauche trop en l'air, fait reculer le bataillon de quelques mètres en arrière; l'ennemi croit à un mouvement de retraite et s'élance en avant. Le feu des chasseurs l'arrête sur place, et le 2e va reprendre sa position primitive.

En face du 3e corps d'armée, l'attaque de l'armée allemande s'était aussi prononcée avec vigueur contre le bois de Genivaux et la ferme de Moscou, en arrière de laquelle le 11e bataillon est en réserve, exposé à une grêle d'obus qui blessent le sous-lieutenant SANDHER et mettent 26 hommes hors de combat. La 6e compagnie du 7e bataillon de chasseurs, déployée en tirailleurs sur la lisière du bois de Genivaux, attaquée par un ennemi nombreux qui s'approchait jusqu'à 150 mètres, était obligée de se replier sur la compagnie FAYOL (5e). Malheureusement, on avait omis de faire occuper la lisière du bois sur la droite. L'ennemi en profitait pour pénétrer en forces de ce côté, gagner l'intérieur du bois et forcer le 7e bataillon de chasseurs à battre en retraite jusqu'à la lisière opposée. La précipitation dans l'exécution de ce mouvement amena du désordre dont les désastreux effets furent arrêtés par la mâle attitude d'un bataillon du 29e de ligne. Derrière cette troupe, le commandant RIGAUD, aidé de tous ses officiers, et payant de sa personne, ralliait son 7e bataillon qui restait dès lors inébranlable pendant quatre heures sur la même position. Les munitions épuisées, sous une pluie de fer et de mitraille, le 7e bataillon, fortement éprouvé, était enfin obligé de se replier sur le reste de la division abritée derrière les tranchées. Il avait perdu : le lieutenant DE FARCY, tué; les capitaines MALLARMÉ, MARIOTTE, CASTAING, le sous-lieutenant MOREL, blessés; il avait, en outre, 120 chasseurs hors de combat.

Au 2e corps d'armée, les 3e et 12e bataillons de chasseurs conservèrent leurs positions toute la journée. Le 3e bataillon contribua à repousser toutes les attaques de l'armée allemande de ce côté; le commandant PETIT et le capitaine MIGNOT furent blessés dans l'action.

Les débris du 12e bataillon restèrent en soutien de batterie près de la ferme de Saint-Hubert; ils parvinrent à maintenir l'ennemi à bonne distance des pièces, et purent s'acquitter de leur mission sans subir de pertes sérieuses. Des chasseurs du 12e dégagèrent

une batterie de mitrailleuses qui s'était portée trop en avant sur la route, et aidèrent le commandant de cette batterie à ramener ses pièces.

Au 6ᵉ corps, l'attaque de l'armée allemande se dessinait sur Saint-Privat. Le 9ᵉ bataillon de chasseurs à pied a pris position dans les jardins et les fossés, à l'ouest du village de Saint-Privat. Le maréchal CANROBERT, qui était venu se rendre compte lui-même des dispositions prises, s'était écrié en s'en allant : « Je compte sur les chasseurs pour tenir quand même dans cette position. » L'artillerie prussienne couvre le terrain d'une pluie de projectiles, mais nos chasseurs restent fermes au poste. Vers 3 h. 1/2, des forces ennemies écrasantes enlèvent le village de Sainte-Marie-aux-Chênes et se dirigent aussitôt sur Saint-Privat; la violence de notre feu empêche les Allemands de déboucher du village; ils sont obligés d'y attendre de nouveaux renforts. Vers 5 heures du soir, la garde royale prussienne s'élance en trois fortes colonnes, soutenues par le feu d'une puissante artillerie. Les pertes que lui infligea alors notre terrible fusillade furent telles, que ce terrain, jonché, en moins de dix minutes, de 6 à 7,000 de ses hommes, fut surnommé par les Allemands « le champ de mort de la garde royale ». L'ennemi parvient cependant à occuper quelques maisons du village, dans lesquelles nos chasseurs du 9ᵉ bataillon se battent corps à corps avec la plus grande énergie. Il est 7 heures du soir; au milieu d'une atmosphère embrasée, sous les décombres des maisons qui brûlent et s'écroulent, dans le cimetière de Saint-Privat, le 9ᵉ bataillon de chasseurs à pied se couvre de gloire dans une défense héroïque. Cependant les Saxons se sont emparés de Roncourt, et les Allemands attaquent de nouveau Saint-Privat avec fureur; le général Péchot, voyant le 9ᵉ bataillon presque cerné, lui apporte lui-même l'ordre de la retraite, mouvement qui s'effectue sous la protection d'une batterie d'artillerie. Les capitaines DELAIRE et MARTRE et le lieutenant FAVEREAU avaient été tués; le commandant MATHELIN, le capitaine MARINÉ, le lieutenant THÉROUANNE, les sous-lieutenants DURAND et GRANDJEAN avaient été blessés. Le capitaine GIOVANINELLI avait pris le commandement du bataillon.

Les Allemands écrasent du feu précis de 200 pièces d'artillerie, établies entre Roncourt et Sainte-Marie-aux-Chênes, les troupes du 4ᵉ corps, dont la droite se trouve bientôt à découvert par suite de la retraite du 6ᵉ corps; elles avaient jusque-là tenu les Allemands en respect sur leur front, leur défendant tout mouvement

offensif. Mais les obus tombent avec une effroyable précision, la mort fait de nombreux ravages parmi les nôtres : au 20e bataillon de chasseurs, le capitaine DELHERBE est tué d'un éclat d'obus dans le ventre, le sous-lieutenant CLEFTIE reçoit un projectile de même nature en pleine poitrine. Il n'y a plus une seule pièce en batterie de notre côté ! Le général DE LADMIRAULT est obligé de donner l'ordre de battre en retraite sur Amanvilliers, dont les maisons sont incendiées par les obus. Il est 8 heures du soir, la nuit est venue, nos vaillantes troupes sont épuisées. La garde impériale arrive enfin pour soutenir la retraite du 4e corps. L'ennemi débouche alors de toutes parts et se précipite sur nos troupes avec des hurlements sauvages; le 2e bataillon de chasseurs, arrêté par le commandant LE TANNEUR, se rallie autour de ses officiers et se précipite sur les Allemands. Les munitions ont été épuisées, mais la baïonnette est mise au bout du canon, et les vaillants chasseurs font plier et reculer les Allemands malgré leur énorme supériorité numérique. Le 2e bataillon, affaibli par des pertes nombreuses, ne peut poursuivre seul son succès, il reste sur la position qu'il a occupée toute la journée et y brûle ses dernières cartouches. Le capitaine MALBOZ, les lieutenants DE DOUGLAS et LACAN avaient été mortellement frappés; le commandant LE TANNEUR, les capitaines CRISTINE, DE NÉGRIER, JOUGLAS; les lieutenants MARTON, BOUVIER D'ACHER, AMBRUSTER; les sous-lieutenants LEBOUVIER, SOYER, PITON, étaient blessés.

La retraite du 4e corps s'opère successivement par régiments, mais elle dégénère bientôt en tumulte, et les corps traversent au pas de course Amanvilliers en flammes. Il ne reste bientôt plus en avant du village qu'une centaine de chasseurs du 20e bataillon, sous les ordres du capitaine CUGNIER, et deux faibles compagnies d'infanterie qui contiennent encore l'ennemi. Craignant d'être coupée, cette poignée de braves profite d'un instant de ralentissement dans le feu pour se retirer avec le plus grand calme. Le détachement du 20e bataillon, 85 hommes et 3 officiers en tout, traverse Amanvilliers qui brûle; devant chaque maison nos chasseurs voient de nombreux blessés qui gisent par terre, soignés par quelques médecins qui les pansent avec un admirable dévouement au milieu de l'incendie. Le général DE LADMIRAULT, qui a reçu les troupes à la sortie d'Amanvilliers, les a fait rallier et leur a indiqué la position que chaque corps doit aller prendre.

La garde impériale qui débouche du bois de Saulny arrête enfin le mouvement offensif des Allemands.

Les 6e et 4e corps se retiraient sous Metz, où les autres corps d'armée devaient bientôt les rejoindre.

Le maréchal Bazaine s'enfermait à Metz avec son admirable armée de 140,000 hommes!

La sanglante journée de Saint-Privat avait coûté des pertes énormes à nos bataillons de chasseurs engagés. Au 6e corps, le 9e bataillon comptait 3 officiers tués, 5 officiers blessés, parmi lesquels le commandant MATHELIN; 3 officiers disparus : le capitaine adjudant-major MAYNIEL, les médecins SERVENT et JEUNEHOMME, plus 155 hommes tués ou blessés.

Au 4e corps, le 20e bataillon avait eu 2 officiers tués et 2 blessés; 9 hommes de troupe tués, 80 blessés et 17 disparus; au total, 106 hommes hors de combat; au 5e bataillon, il y avait 2 officiers blessés, 27 hommes tués, 78 blessés, 6 disparus; au total, 111 hommes hors de combat; le 2e bataillon comptait : 3 officiers tués, 10 officiers blessés, parmi lesquels le commandant LE TANNEUR, et 230 hommes tués ou blessés.

Au 3e bataillon de chasseurs, le commandant PETIT et le capitaine MIGNOT avaient été blessés, 48 hommes étaient mis hors de combat.

Au 3e corps, les pertes du 7e bataillon de chasseurs étaient de : 1 officier tué, le lieutenant DE FARCY; 1 officier mortellement blessé, le sous-lieutenant MOREL; trois officiers blessés, les capitaines MALLARMÉ, MARIOTTE, CASTAING, plus 18 sous-officiers et chasseurs tués, 77 blessés et 25 disparus; au total, 120 hommes hors de combat; le sous-lieutenant SANDHER et 26 hommes du 2e bataillon avaient été atteints.

L'armée allemande prenait ses dispositions le lendemain même de la bataille de Saint-Privat, pour opérer l'investissement et le blocus de Metz.

L'armée de Châlons.

Après la bataille de Frœschwiller, les débris du 1er corps et le 5e corps d'armée s'étaient mis en retraite sur le camp de Châlons, où les 7e et 12e corps reçurent l'ordre de se concentrer pour former le 20 août l'armée de Châlons, placée sous les ordres du maréchal DE MAC-MAHON. 9 bataillons de chasseurs à pied en font partie, ce sont : au 1er corps, les débris du 13e bataillon, sous les ordres du capitaine POTIER; le 16e bataillon (commandant D'HUGHES);

le 8e bataillon (commandant VIÉNOT); le 1er bataillon (commandant PICHON). Au 5e corps, le 4e bataillon (commandant FONCEGRIVES); le 14e bataillon (commandant PARLIER); le 19e bataillon (commandant DE MARQUÉ). Au 7e corps d'armée, le 17e bataillon (commandant BARRÉ) et le 6e bataillon (commandant DE BEAUFORT). L'armée de Châlons comptait encore cinq 7es compagnies provenant des 1er, 2e, 13e, 17e et 20e bataillons de chasseurs. Les trois premières étaient attachées comme soutien d'artillerie des batteries du 12e corps; les deux dernières étaient placées d'abord dans un régiment de marche, puis ensuite rattachées au 16e bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant D'HUGHES.

L'armée de Châlons devait opérer le plus rapidement possible sa jonction avec l'armée de Metz à hauteur de Verdun. L'armée allemande, dès qu'elle eut connaissance de nos mouvements, se mit à notre poursuite et exécuta une immense conversion sur sa droite.

Le 29 août, le 5e corps se heurte à l'avant-garde prussienne. Au moment où la 3e division quitte Bois-les-Dames et se met en marche sur Stenay, l'ennemi ouvre sur son flanc droit un feu d'artillerie des plus violents. Les troupes prennent position; une lutte à coups de canon s'engage et dure pendant quatre heures; les Allemands, satisfaits de nous avoir retardés dans notre mouvement, ne font pas avancer leur infanterie. Le 14e bataillon de chasseurs assiste au combat sans y prendre part; vers 9 heures du soir, il est placé à la ferme d'Herbeaumont pour protéger la retraite du corps d'armée sur Beaumont, retraite qui s'effectue de minuit à 6 heures du matin. Le 4e bataillon a formé l'arrière-garde et arrive au campement le dernier.

Combat de Beaumont.

Le 30 au matin, le 5e corps est réuni dans l'entonnoir formé par les collines qui bordent Beaumont. Les hommes dorment épuisés, exténués. Vers 10 heures on commence à faire la soupe; les chevaux vont à l'abreuvoir, les hommes nettoient leurs armes. Tout à coup, un peu après 11 heures, une bordée d'obus tombe au beau milieu des campements du 5e corps, surpris et mal gardé. Le 4e bataillon de chasseurs à pied court aux faisceaux et se précipite sur l'ennemi; toute la 1re brigade maintient énergiquement les Allemands et les fait même reculer, mais elle est bientôt débordée par le nombre et subit des pertes cruelles. Au 4e bataillon, le sous-

lieutenant ROGNONI est tué; les capitaines JARRIN et HUGUET, le lieutenant BERTHEAUX sont blessés; 58 chasseurs sont tués; 112 blessés et 79 disparus.

Aux premiers coups de canon, le 14ᵉ bataillon de chasseurs rallie ses hommes de corvée, prend les armes et s'avance au pas de course sur la ligne de combat; les 1ʳᵉ et 3ᵉ compagnies sont placées sur le chemin de Stône, à l'Ouest de Beaumont; la 6ᵉ est en soutien à une batterie d'artillerie; les 4ᵉ et 5ᵉ suivent la brigade de Maussion, qui va s'établir en arrière, à gauche, à la Sartelle. Sous les coups effroyables de l'artillerie ennemie, les 1ʳᵉ et 3ᵉ compagnies abandonnent leur position intenable et vont rejoindre la brigade sur la lisière du bois de Givodeau. Le 19ᵉ bataillon de chasseurs, se formant avec un ordre admirable, malgré les obus qui éclatent au milieu des tentes et des faisceaux, s'établit un peu en arrière de la première ligne et tient tête à l'ennemi, lorsque la première ligne est débordée, écrasée par un ennemi supérieur en nombre, et bat en retraite sur Mouzon, où le 5ᵉ corps effectue le passage de la Meuse. Le 19ᵉ bataillon de chasseurs, repoussé d'obstacle en obstacle, vient, sur l'ordre du général Abatucci, occuper une ferme placée à l'aile droite de la ligne; l'ennemi, attachant une grande importance à la possession de ce point, le couvre de projectiles pendant plus de deux heures. Après une lutte opiniâtre, le bataillon se retire sous la protection d'une section de la 4ᵉ compagnie, et se replie à son tour sur Mouzon. Le capitaine LALLEMENT et le sous-lieutenant GILARDONI ont été blessés dans l'action; le capitaine LALLEMENT serait tombé au pouvoir de l'ennemi sans le dévouement du chasseur MARIE, qui l'emporte sur es épaules au péril de sa vie. Le sergent COTTENET s'est distingué par son énergie et sa bravoure dans ce combat, où le 19ᵉ bataillon perd 16 tués, 42 blessés et 63 disparus.

Le 12ᵉ corps avait pris les armes au bruit de la canonnade de Beaumont. Pendant que les 2ᵉ et 3ᵉ divisions passaient sur la rive gauche pour prendre l'offensive en avant de Mouzon, la 1ʳᵉ division restait en position; le tir de ses mitrailleuses et les feux de salve des trois compagnies des 1ᵉʳ, 2ᵉ et 13ᵉ bataillons de chasseurs à pied, parvenaient à arrêter la poursuite de l'ennemi, qui prenait fin vers 8 heures du soir.

Pendant la nuit, l'armée se retire vers Sedan, pendant que les Allemands couronnent les hauteurs qui s'étendent de Remilly à Donchéry; à la faveur des ténèbres, leurs renforts arrivant de Stenay se dirigent vers Sedan.

Le jour même du combat de Beaumont, les uhlans avaient attaqué le 7e corps d'armée. Les compagnies du 17e bataillon sont affectées deux par deux au soutien des batteries divisionnaires; la 5e batterie se porte au secours du convoi, suivie par les chasseurs du capitaine CHRÉTIEN, qui se déploient et répondent vigoureusement aux tirailleurs ennemis. Deux officiers du 17e bataillon, les capitaines LAW DE LAURISTOU et GLEIZES-RAFFIN, ramènent au combat les débris des 3e et 21e de ligne; l'exemple des chasseurs les entraîne jusqu'au moment où l'explosion d'un caisson les disperse de nouveau. Seuls, calmes, impassibles, nos braves chasseurs restent à leur poste au milieu de cette débâcle. Mais la batterie a une pièce démontée, des fuyards jettent la confusion parmi nos chasseurs qui, séparés et divisés, se retirent en deux groupes jusqu'à Remilly, où le 17e bataillon se trouve de nouveau réuni à la tombée de la nuit. Dans cette position, il protège encore l'artillerie qui doit défendre l'accès de la Meuse; ce n'est qu'après le passage de toutes les troupes et du convoi que le 17e bataillon peut s'établir, à 3 heures du matin, sur la rive droite de la Meuse.

Le 1er corps français protégea la retraite de l'armée sur Sedan; il était appuyé par la 3e division du 12e corps, l'artillerie de la 1re division et les 3 compagnies de chasseurs du 12e corps, qui s'installait au Sud de Bazeilles. Dans la journée du 31, le général Von der Tann essayait vers 10 heures du matin d'enlever le village de Bazeilles; ne pouvant y parvenir, il se contentait de le bombarder.

Bataille de Sedan.

Le 1er septembre au matin, l'armée française était en position entre Givonne, Floing et la Meuse.

Le 12e corps fait face au Sud-Est et à l'Est; ses trois compagnies de chasseurs à pied occupent les hauteurs qui dominent Bazeilles. Le 1er corps, faisant face au Nord et à l'Est, s'étend de Daigny à la Foulerie, ayant ses bataillons de chasseurs en première ligne sur le plateau. Le 7e corps couronne les hauteurs en face du bois de la Garenne, dans la direction de Floing; le 17e bataillon de chasseurs est placé vers la Moncelle; le 6e bataillon est à environ 600 mètres de la place, sur les hauteurs qui dominent la route de Mézières à Sedan. La brigade de Maussion, du 5e corps, est en réserve du 7e, dans la direction de Floing; le reste du corps d'armée est en réserve près de Sedan.

A 4 h. 1/4, le canon et la fusillade se font entendre dans la direction de Bazeilles. C'est le 1er corps bavarois qui attaque Bazeilles, énergiquement défendu par l'infanterie de marine, qui écrit là une des pages les plus glorieuses de ses annales militaires. Les trois compagnies des 1er, 2e et 13e bataillons reçoivent l'ordre de se porter, avec l'artillerie du 12e corps, sur les hauteurs qui dominent Bazeilles. Le combat fait rage; le village est en feu; on se bat là comme devaient se battre les Titans. L'infanterie de marine fait reculer les Bavarois de Von der Tann. Les obus allemands tombent bientôt au milieu des bivouacs du 1er corps d'armée. Le 16e bataillon de chasseurs se porte sur la ligne de bataille, face à Givonne, puis les 1re et 2e compagnies, placées sur une route dans le ravin entre Givonne et Daigny, et soutenues par les 3e, 4e et 5e compagnies, engagent le feu contre la garde prussienne, qui occupe fortement une grande usine de l'autre côté du ruisseau de Givonne. Les deux compagnies des 17e et 20e bataillons de chasseurs restent en soutien sur le plateau, à côté d'une batterie de réserve. La 6e compagnie du 16e est postée en arrière du village de Daigny.

L'artillerie prussienne couvre nos positions d'une pluie de projectiles; les obus éclatent de toutes parts. Le capitaine RODDE, du 20e, fait coucher ses chasseurs à 100 mètres, sur la droite de la batterie de réserve; ils restent là quatre heures pendant lesquelles ils perdent 4 tués et 8 ou 10 blessés. La 6e compagnie du 16e bataillon prend part, à côté du 1er bataillon de chasseurs à pied, à la défense de Daigny, dans laquelle le 1er perd un officier tué, le capitaine HUMBEL, 2 officiers blessés et 75 hommes hors de combat.

Vers 6 h. 1/2, le maréchal DE MAC-MAHON, grièvement blessé par un éclat d'obus, est obligé de remettre le commandement au général Ducrot, commandant le 1er corps d'armée; celui-ci ordonne aussitôt la retraite sur Mézières. La 1re brigade de la 3e division du 1er corps part aussitôt pour protéger le mouvement de retraite par échelons des fractions du 12e corps engagées à Bazeilles. Les quatre premières compagnies du 8e bataillon de chasseurs se déploient en tirailleurs face à l'intervalle qui sépare Balan de Bazeilles; les quatre autres compagnies sont en réserve.

Le mouvement rétrograde commençait déjà à s'opérer lorsque le général de Wimpfen, qui a réclamé le commandement de l'armée, donne l'ordre de reprendre l'offensive.

Vers 9 heures, par suite d'une formidable poussée, les Bavarois

cèdent encore devant la brigade d'infanterie de marine du général Martin des Pallières; les batteries du 12e corps et leurs compagnies de chasseurs à pied de soutien, dirigent un feu d'enfer sur les masses allemandes et y creusent de sanglants sillons. Von der Tann est de nouveau arrêté et même refoulé; il appelle à lui de nouveaux renforts.

Cependant, depuis quelques instants, le feu s'est allumé de tous côtés; l'armée française est enfermée dans un cercle d'ennemis qui viennent d'entamer le combat en avant du 7e corps, du côté de Floing. Le 6e bataillon de chasseurs reçoit, à midi et demi, l'ordre de se déployer pour entrer en lutte. Ce mouvement s'exécute sous la mitraille, avec le calme et la précision d'une manœuvre. Le feu s'ouvre par salves, à 900 et 1,000 mètres, sur l'infanterie du 11e corps prussien, qui cherchait à déboucher d'un petit bois; mais la position n'était pas tenable : les obus et la mitraille hachaient littéralement les compagnies; on dut les faire reculer un peu. A ce moment, l'attaque des Prussiens s'accentuait plus énergiquement; leur formidable artillerie eut bientôt réduit au silence les six pièces de 4 qui appuyaient notre gauche à la Meuse, en couvrant le terrain de projectiles. Les Allemands commençaient à se montrer sur notre gauche; un feu violent à 400 mètres, bien dirigé. les arrêta d'abord dans leur marche, et, finalement, les rejeta en arrière.

Depuis 9 h. 1/2, l'artillerie du 7e corps s'était mise en batterie sur les hauteurs à gauche de Sedan, soutenue en arrière, à gauche et à droite, par les compagnies du 17e bataillon de chasseurs à pied couchées un peu en arrière des crêtes. La 7e compagnie du 20e bataillon, commandée par le lieutenant PARENT, qui remplace le capitaine RODDE blessé, s'est jointe au 17e bataillon.

La lutte d'artillerie dure jusqu'à 1 h. 1/2; la batterie de mitrailleuses se porte alors en avant, mais le feu de l'artillerie allemande devient si violent, et nos ennemis ont une telle supériorité numérique, que la batterie est obligée de se retirer. Une batterie de 4 reste seule, et, avec une audace inouïe, essaie de résister. Le feu redouble, les obus éclatent de tous côtés, les artilleurs tombent autour de leurs pièces; il ne reste plus bientôt qu'un pointeur et deux servants par pièce. A ce moment, le chasseur AUGARDE, du 17e, demande à aider les canonniers et se porte au poste le plus périlleux; des chasseurs du 20e bataillon vont eux-mêmes chercher les munitions pour les pièces. Cependant, le nombre des morts augmente; les cadavres des artilleurs tombés sous les roues entravent la manœuvre; le commandant de l'artillerie fait deman-

der au 17e bataillon des chasseurs de bonne volonté : 11 hommes se joignent au lieutenant PAVOT; le terrain est déblayé, puis, de brancardiers, nos chasseurs deviennent artilleurs. Bientôt la position n'est plus tenable; les hommes s'attellent aux pièces, les mènent à force de bras aux avant-trains, et l'artillerie se retire en abandonnant ses blessés. Mais alors, par un admirable dévouement, les chasseurs, malgré une pluie d'obus, chargent les blessés sur une section de cacolets; par un bonheur inespéré, le chasseur THIBAULT, seul, tombe victime de son abnégation.

A 2 heures, le 16e bataillon de chasseurs, presque complètement entouré par les Allemands, est rallié, sous le feu le plus violent, par le commandant D'HUGHES, qui donne l'ordre de battre en retraite par compagnie; cette retraite, effectuée pendant 3 kilomètres sons troupe de soutien, sépare les compagnies, qui se rallient à divers groupes battant également en retraite sur Sedan.

Pendant le mouvement en avant du 7e corps, le général DOUAY avait placé lui-même le 14e bataillon de chasseurs face au Nord-Est, sur le petit éperon qui s'avance au Nord du bois de la Garenne, avec mission d'y tenir aussi longtemps que possible. Les 1re et 3e compagnies sont déployées en tirailleurs; le bataillon est en flèche. Après avoir repoussé deux charges des hussards et des cuirassiers de la garde prussienne, le bataillon, qui se trouve sous les feux croisés du 5e corps et de la garde prussienne, se retire sur la lisière du bois de la Garenne.

Presque aussitôt, la fusillade éclate derrière lui; le commandant tente alors, par une marche de flanc sous le fourré, de rejoindre la ferme de la Garenne. Cette marche, sous le feu violent de l'ennemi, ne se fait pas sans désordre; une partie des 1re et 5e compagnies peut regagner Sedan; le reste du 14e bataillon est fait prisonnier dans le bois ou à la ferme de la Garenne.

Vers 3 heures, le mouvement rétrograde de l'armée française se prononce de tous côtés : le 12e corps a évacué Bazeilles; le 1er corps recule lentement, pied à pied; à la brigade Carteret Trécourt, le 8e bataillon de chasseurs se maintient dans ses positions avec une indomptable énergie. Le cercle de fer est complètement fermé autour de l'armée française; le bois de la Garenne est un enfer dans lequel on ne peut plus tenir; les troupes du 7e corps se trouvent bientôt exposées aux coups de 200 pièces d'artillerie qui les forcent à battre en retraite. Le 6e bataillon de chasseurs maintenait l'ennemi par son feu, surtout son front; tout à coup, une terrible fusillade éclate sur les compagnies de gauche,

qui reçoivent des balles de flanc et presque par derrière : les chasseurs tombent frappés par un ennemi invisible dont ils supportent les coups meurtriers sans pouvoir riposter. Ne pouvant enlever la position de front, les Allemands l'ont tournée par notre gauche. Le commandant DE BEAUFORT fait immédiatement faire demi-tour pour se porter en arrière, et la retraite s'opère dans un ordre admirable. En passant au fond du ravin, le 6e fait en quelques instants des pertes cruelles; pour couvrir la retraite, le capitaine GUEYTAT se jette dans les bois avec une poignée de bons tireurs dont le feu précis arrête toute poursuite; ils protègent en même temps la retraite de deux pièces de canon et rallient ensuite le bataillon.

Le 17e bataillon de chasseurs, complètement exposé sur sa gauche, avait été obligé de se porter en arrière et de se reformer dans le bois de la Garenne. Le 4e bataillon, lui aussi, était entraîné vers Sedan! Vers Sedan qui, comme un gouffre, attire les débris des corps, qui viennent s'entasser dans les fossés de la ville et dans le ravin que traverse la route de Balan. Les obus commencent à pleuvoir là et même dans la ville, où ils allument de nombreux incendies.

Le 5e corps est resté en réserve jusqu'alors, mais il est trop tard pour que son intervention puisse être profitable. Le général de Wimpfen veut faire une dernière tentative; il se place à la tête du 19e bataillon et essaye de percer vers Carignan; tous les efforts viennent se briser en face des positions occupées par l'ennemi, et le 19e bataillon se retire sur Sedan.

Tout à coup une nouvelle inattendue se répand comme une traînée de poudre : « Bazaine arrive ! » L'espoir de le rejoindre en passant sur le corps aux Prussiens, enflamme tous les courages. Le général de Wimpfen se place à la tête des troupes qu'il rassemble à la hâte et se précipite vers Balan. 70 chasseurs du 4e bataillon, sous les ordres des lieutenants PERRIGNON et TROYES et du sous-lieutenant JANISSET, les débris du 6e bataillon, commandés par le capitaine MANCEL, des 16e et 17e bataillons, et le 19e, participent à ce suprême effort d'une armée si belle le matin, si meurtrie maintenant, mais conservant toujours jusqu'à la dernière minute le plus pur et le plus ardent patriotisme. La charge bat et sonne aussitôt; cette poignée de héros se précipite au pas de course, aux cris mille fois répétés de : Vive la France !

Le 19e bataillon de chasseurs, entraîné par le brave commandant DE MARQUÉ, ce héros du Mexique, s'élance en avant de tous. Le

premier choc est irrésistible; malgré le feu terrible qui part des hauteurs de Givonne, le village est enlevé; dans l'église qui forme le réduit de Balan, une centaine de Bavarois sont faits prisonniers. A la hâte, on organise définitivement les maisons conquises, on complète les munitions avec celles des morts et des blessés. Mais, hélas! pendant que ces braves tentent cet héroïque et dernier effort, le drapeau parlementaire est hissé sur Sedan! Les portes de la ville sont ouvertes et l'armée française s'y précipite dans un désordre inexprimable.

Aucune troupe ne soutenait les héros de Balan, dont les munitions sont épuisées; à 7 heures du soir, ces braves battent à leur tour en retraite sur Sedan, maintenant encore l'ennemi à distance. Là tombent mortellement frappés : le capitaine RONDONY, du 14° bataillon de chasseurs; le capitaine BOUGEL et le sous-lieutenant CORVISIER, du 19° bataillon; le capitaine HECQUET, les lieutenants THOMAS et FISCHER et le sous-lieutenant PELLECIER, du même bataillon, sont blessés. Le lieutenant PAVOT, du 17° bataillon, aidé d'une dizaine de chasseurs, n'a pas voulu laisser tomber entre les mains de l'ennemi deux mitrailleuses abandonnées; il s'en sert même pour mitrailler les Bavarois qui nous suivent de trop près. C'est ici que se place un des plus nobles traits de la solidarité qui unit tous les chasseurs, depuis le commandant jusqu'au simple soldat. Cédant à un mouvement des plus généreux, le commandant DE MARQUÉ, du 19° bataillon, accompagné du capitaine adjudant-major FOURNIER et du lieutenant PERROT, revient sur ses pas pour recueillir et sauver des mains de l'ennemi quelques chasseurs blessés de son bataillon, mais les Bavarois dirigent une violente fusillade sur ces trois héros; le commandant DE MARQUÉ et le capitaine FOURNIER tombent victimes de leur dévouement!

Les troupes de la sortie de Balan s'enfermèrent à leur tour dans les murs de Sedan, où l'armée de Châlons attendit dans les angoisses les plus grandes l'issue de cette fatale journée!

Les pertes de nos bataillons de chasseurs à la bataille de Sedan étaient les suivantes :

1er corps d'armée. — Sur les 160 hommes composant les débris du 13° bataillon de chasseurs à pied, 32 hommes hors de combat; 16° bataillon, 2 officiers tués, le lieutenant BONGIRAUD et le sous-lieutenant VAUVILLIERS, et 176 hommes hors de combat; 8° bataillon, 110 hommes tués ou blessés; 1er bataillon, 1 officier tué, 2 officiers blessés et 75 hommes hors de combat.

5° corps d'armée. — 4° bataillon de chasseurs, plus de 80 hom-

mes hors de combat; 14° bataillon, 1 officier tué, le capitaine RONDONY; 5 officiers blessés, 25 hommes tués et environ 30 blessés; 19° bataillon, 4 officiers tués, le commandant DE MARQUÉ, les capitaines BOUGEL et FOURNIER, le sous-lieutenant CORVISIER, 4 officiers blessés, 12 hommes tués, 68 blessés, 56 disparus.

7° corps d'armée. — 6° bataillon de chasseurs, 3 officiers tués, 3 officiers blessés, 33 hommes tués, 131 blessés et 32 disparus; 17° bataillon, 2 officiers et 35 hommes hors de combat. Ce brave bataillon qui, deux jours après Frœschwiller, était réduit de 706 hommes à 221, venait d'être reconstitué depuis quelques jours seulement, sous le commandement du commandant BARRÉ.

12° corps d'armée. — 7° compagnie du 2° bataillon de chasseurs, 2 hommes tués, 15 blessés et 25 disparus; 7° compagnie du 20° bataillon de chasseurs, 1 officier blessé, 10 hommes tués et 10 blessés.

Le 2 septembre, le général de Wimpfen signe la capitulation de Sedan. L'armée entière est prisonnière de guerre et va être dirigée sur l'Allemagne. Nos malheureuses troupes furent après leur désarmement internées dans la presqu'île d'Iges, où elles restèrent six jours, sans vivres, sans campement, au milieu d'une boue épaisse, sous une pluie battante. Malgré toutes leurs souffrances, malgré la dureté excessive des Allemands, qui oublièrent les égards dus au courage malheureux, nos bataillons de chasseurs, groupés autour de leur officiers, ne cessèrent de donner le plus noble exemple de la discipline et de l'esprit de corps. Tous les officiers refusèrent de séparer leur sort de celui de leurs compagnons d'armes, qu'ils suivirent en captivité!

Sedan fut un jour de deuil pour nos soldats, mais ce ne fut pas une honte pour eux, car ils avaient combattu en braves, un contre trois, et sur leurs sombres colonnes qui prenaient si tristement le chemin de l'exil, la grande voix du génie des batailles clamait aux Français : *Gloria victis!*

Continuation du blocus de Metz.

Pendant qu'à Sedan l'armée de Châlons succombait noblement pour avoir voulu rejoindre l'armée de Metz, celle-ci voyait tous les jours se resserrer autour d'elle les liens de fer des innombrables armées allemandes qui, le 25 août, avaient déjà réussi à couper

toutes nos communications avec l'intérieur du pays. Le même jour, le maréchal Bazaine donnait l'ordre de réduire les bagages au strict nécessaire, les troupes étaient alignées en vivres jusqu'au 30 août. Ces mesures avaient été prises en vue d'une sortie générale, qui avait pour but de percer la ligne d'investissement, de marcher sur Thionville, d'y passer la Moselle et de se rabattre sur la gauche, en longeant la frontière belge.

Le 26 août, nos troupes se portent sur leurs positions, refoulent les avant-postes ennemis et occupent Noisseville et le village de Grigy; surprises ensuite par un orage épouvantable et une pluie torrentielle, elles ne font aucun progrès en avant. Sur le soir, elles reçoivent l'ordre de regagner leurs emplacements sous Metz. Quelques jours après, le 30 août, des ordres précis sont donnés pour recommencer la sortie le lendemain de bonne heure.

Combat de Servigny-Noisseville.

Dès le 31 août au matin, l'armée française vient occuper ses positions. En première ligne, au 6e corps, le 9e bataillon de chasseurs à pied est en réserve. Au 4e corps, qui doit enlever la position de Sainte-Barbe par la droite, le 20e bataillon est établi à droite du fort Saint-Julien, en arrière du village de Mey; la 1re section de la 3e compagnie est déployée en tirailleurs sous le commandement du lieutenant MARCAIS; la 2e section, sous les ordres du sergent-major FELIN, forme le soutien; le 5e bataillon est en soutien d'artillerie; les 4e et 6e compagnies se déploient en tirailleurs et vont se coucher dans les sillons, l'une à 400 mètres en avant de nos pièces, l'autre un peu plus loin sur la gauche, à demi-distance entre la première ligne et les batteries. Les trois autres compagnies se forment en colonne à droite de l'artillerie dont l'aile gauche est appuyée à la route; le 2e bataillon est en réserve et masqué à l'ouest de Mey. Le 3e corps doit enlever le château et le bois de Cheuby. Le 18e bataillon flanque la droite de la 1re division; le 7e bataillon était établi en avant de Vantoux, dans un pli de terrain qui le dissimule aux yeux de l'ennemi; le 11e bataillon occupait le village et le bois de Mey; il déploie deux compagnies en tirailleurs en avant du bois. En deuxième ligne, en arrière, le 2e corps et la garde sont en réserve. Tous les corps se couvrent par de longues chaînes de tirailleurs qui tiraillent avec les avant-postes allemands pendant que nos troupes font le café.

A 11 h. 3/4, le 6e corps échange quelques coups de canon avec l'ennemi. Vers 1 heure, le feu cesse partout; les troupes restent immobiles dans leurs positions en attendant les ordres du maréchal Bazaine, qui vient de réunir en conseil de guerre tous les commandants de corps d'armée pour leur donner ses instructions en vue de l'attaque qui doit commencer à 4 heures.

Sur ces entrefaites, quatre batteries sont réunies sur le chemin de Sainte-Barbe à Mey; deux pièces de 24 ont été amenées là du fort Saint-Julien et placées derrière des épaulements.

A l'heure dite, le canon du fort Saint-Julien donne le signal de l'attaque. Aussitôt le feu s'allume sur toute la ligne; l'artillerie allemande répond au feu de nos batteries avec une violence inouïe et une précision remarquable. Le 20e bataillon de chasseurs, déployé, reste couché sur la gauche du bois de Mey; à la 3e compagnie, le lieutenant MARÇAIS tombe mortellement frappé d'un éclat d'obus à la tête. Au 3e corps, l'attaque s'est dessinée : les 5e et 6e compagnies du 18e bataillon de chasseurs à pied ont chassé l'ennemi du bois de Colombey, par une attaque pleine de vigueur; les 1re et 4e compagnies ont suivi le mouvement sans être sérieusement engagées; les Allemands, vivement poursuivis, évacuent la lisière du parc et enfin le château de Colombey; le clairon MARLÉ, un héros du Mexique, se fait remarquer par sa bravoure et son intrépidité. Vers 4 heures, la division Montaudon fait une tentative sur Montoy et Noisseville; le 18e bataillon, couvrant toujours la droite, suit la route de Saarbruck sous un feu violent d'artillerie. Une colonne ennemie, qui se montre sur les hauteurs de Coincy, est délogée par le feu de la 3e compagnie et par une attaque à la baïonnette de la 6e; le 18e bataillon reçoit bientôt l'ordre de s'arrêter. Le 11e bataillon est en réserve en arrière du bois de Mey, reliant sa gauche à la droite du 20e bataillon de chasseurs à pied.

Mais le mouvement tournant du 3e corps ne s'effectue que très lentement; les troupes du 4e corps sont énervées par les projectiles ennemis. La nuit commence à venir; aussi, le général DE LADMIRAULT donne au général de Cissey l'ordre d'entamer l'attaque avec sa division; celle-ci se met aussitôt en marche par échelons à cent pas; le 20e bataillon, commandant COPRI, formant le premier échelon, se porte en avant à une allure rapide, malgré un feu terrible d'obus et de shrapnels. La 3e compagnie ayant appuyé un peu trop à droite, la 4e compagnie, commandée par le lieutenant AMBROSI, sort du bataillon marchant en bataille, et se porte

en avant au pas gymnastique; le déploiement s'opère sous le feu, dans un ordre parfait. La distance à parcourir était de plus de 2.500 mètres sous une pluie de projectiles; le 20° bataillon s'avançait sans tirer, aligné comme à l'exercice, serrant les rangs à chaque fois qu'une file tombait; il avait pleine confiance dans sa mission. Bientôt, il disparaît dans un pli de terrain qui sépare le plateau de Mey de celui de Servigny; le commandant COPRI l'y fait reprendre haleine un instant, puis, les clairons sonnant la charge, il le lance au pas de course sur le village. Les batteries ennemies reculent à mesure que nous avançons; elles traversent Servigny et disparaissent enfin, après avoir perdu des chevaux et des servants. Servigny avait été fortifié d'une façon formidable par les Allemands; des tranchées-abris forment une avant-ligne sur laquelle ils n'osent attendre les chasseurs du 20°; ils se réfugient derrière les murs et les couverts du village, qui a été crénelé et barricadé, et dans le cimetière, d'où ils font pleuvoir une grêle de balles. L'effet moral de cette admirable marche en bataille est tel, que les Allemands abandonnent une partie de leurs positions. A cinquante pas du village, les chasseurs du 20° engagent une fusillade extrêmement nourrie et se précipitent en avant; un grand nombre d'entre eux pénètrent dans le village et dans le cimetière, et soutiennent une lutte inégale contre nos ennemis plus nombreux et bien abrités.

Mais le 20° n'était pas soutenu; le deuxième échelon était encore à 500 mètres en arrière; les chasseurs doivent s'accroupir dans les sillons, d'où ils ripostent vigoureusement à l'ennemi. Les échelons qui arrivent sont successivement reçus par les Allemands, dont le feu terrible, et sans cesse renforcé, les force à se débander à des distances plus ou moins grandes. Le caisson de munitions du 20° bataillon l'avait suivi dans son mouvement en avant : un des deux chevaux de l'attelage est tué; le caisson est en détresse; le sapeur GLOMEAU resta néanmoins à son poste, malgré le danger, et attendit jusqu'à la nuit qu'on vînt dégager le caisson.

Pendant la marche du 20°, le général de Cissey demande au commandant CARRÉ, du 5° bataillon de chasseurs à pied, de venir appuyer l'attaque sur Servigny. Le commandant CARRÉ part avec les compagnies DE TRAVERSAY (4°), REGNIER (2°), DUMAREST (5°), et se dirige sur Servigny. Pour éviter d'être masqué, le 5° bataillon s'apprêtait à traverser la route de Sainte-Barbe, lorsque l'ennemi balaie la chaussée par le feu de deux pièces mises en batterie à une distance assez courte; le commandant CARRÉ reprend alors

la marche sur Servigny, les clairons sonnant la charge; le cœur percé d'une balle, le digne chef du 5ᵉ tombe à la tête de son bataillon; quelques sapeurs s'élancent pour le recevoir dans leurs bras : l'un d'eux, FOURMANGEOT, vieux soldat médaillé, est tué pendant qu'ils le transportaient sur le revers d'un fossé de la route. Mais l'élan est donné; le capitaine DE TRAVERSAY enlève vigoureusement la 1ʳᵉ compagnie, placée en tête de colonne, et la jette dans le camp prussien établi entre Poixe et Failly. Le 5ᵉ se dirige même sur Failly pour venir en aide aux troupes du 6ᵉ corps, mais le jour a tellement baissé que les méprises sont à craindre; même à faible distance, on ne sait plus sur qui l'on tire.

La division de Lorencez s'est avancée à son tour à 7 heures du soir; le 2ᵉ bataillon s'ébranle, la gauche appuyée à la route de Sainte-Barbe, et exécute, pendant 2,500 mètres, une marche en bataille remarquable sous les coups répétés de l'artillerie allemande; vers 9 heures du soir, le bataillon s'arrête à 500 mètres de Servigny.

A la même heure, la division AYMARD attaque furieusement Servigny; le 11ᵉ bataillon de chasseurs à pied se rue à la baïonnette sur les tranchées prussiennes. Le capitaine adjudant-major BIZOUARD DE MONTILLE est mortellement frappé en entraînant les hommes à l'assaut; le lieutenant DE THOU, qui mourut de ses blessures, est grièvement blessé; les capitaines ARNAUD et PERREAU, le lieutenant THOUMAZOU et le sous-lieutenant TUSOLI sont également atteints. La division AYMARD s'empare de Servigny, où s'entassent des soldats de tous les corps. Les maisons sont en flammes; nos troupes s'établissent autour du village.

Le feu languit bientôt et cesse complètement à 10 heures.

Le 12ᵉ bataillon de chasseurs avait couvert le mouvement de retraite de la division Bataille et dégagé, par un brillant retour offensif, le 51ᵉ de ligne, resté en flèche dans le village de Flanville.

Le commandant COPRI avait rallié son 20ᵉ bataillon et l'avait porté sur la crête en arrière du ravin de Servigny. Le général de Cissey fit venir le commandant COPRI, et, en présence de son état-major et des chefs de corps de la division, lui adressa les paroles les plus flatteuses. Ne pouvant, lui dit-il, embrasser tous les braves du 20ᵉ bataillon, il voulait au moins embrasser son chef, pour lui témoigner combien il était satisfait du sang-froid, de la bravoure et de l'audace qu'avait déployés le 20ᵉ bataillon de chasseurs à l'attaque de Servigny; que tous avaient les yeux fixés sur

le premier échelon, et qu'il n'y avait eu qu'une voix pour l'admirer.

Tout à coup, à 11 heures du soir, la fusillade éclate de nouveau à Servigny, que l'ennemi a réoccupé à la faveur de l'obscurité, dirigeant à bout portant un feu terrible sur les groupes massés autour du village. Le 11ᵉ bataillon, écrasé par des forces considérables, tente vainement de se lancer à l'assaut du village, et, n'étant pas soutenu, se replie sur la division AYMARD, qui s'est reformée en arrière.

Les troupes françaises bivouaquent sur leurs positions; le froid est vif et pénétrant; une rosée très forte glace les hommes, à qui on a défendu de faire du feu. Pendant toute la nuit, nos avant-postes entendent des roulements de voitures et de caissons du côté de l'ennemi, qui reçoit des renforts considérables.

Au point du jour, l'armée française est sur pied. A 5 h. 1/2, les Allemands entament le combat, mais surtout vers Noisseville, où le 3ᵉ corps est aux prises avec eux. Vers 7 heures, un brouillard épais s'élève de la vallée de la Moselle et nous force à cesser notre feu. A la faveur de la nuit et du brouillard du matin, les Allemands ont réoccupé leurs tranchées et leurs positions de la veille; ils débouchent de Servigny pour refouler les troupes du 4ᵉ corps sur le village de Mey. Le 30ᵉ bataillon est chargé d'occuper et de défendre le bois de Mey, en avant duquel les 5ᵉ et 6ᵉ compagnies se déploient en tirailleurs; à ce moment, le capitaine CUGNIER est blessé d'un éclat d'obus.

Le 2ᵉ bataillon supporte, dans le bois de Nouilly, un feu violent d'artillerie qui ne lui coûte aucune perte.

Nos troupes reculent cependant peu à peu : au 6ᵉ corps, les 5ᵉ et 6ᵉ compagnies du 9ᵉ bataillon de chasseurs, qui avaient été déployées en tirailleurs entre les Maxes et Malroy, battent bientôt en retraite; le 3ᵉ corps abandonne son mouvement sur Servigny et se replie en bon ordre; le 4ᵉ corps, étant alors à découvert, revient en arrière. A la division de Lorencez, le 2ᵉ bataillon maintient l'ennemi par son feu vif et meurtrier; il protège la retraite de la division et ne quitte les bois que lorsqu'elle a défilé tout entière.

La garde impériale prend position pour arrêter l'ennemi, et l'armée, sous la protection du canon des forts, revient sur les positions qu'elle occupait la veille avant l'attaque. Nos bataillons de chasseurs couvrent la retraite de leurs divisions.

A 2 heures, tout était terminé; à 3 heures, le maréchal Bazaine donne l'ordre de faire rentrer les troupes dans leurs camps.

Ces deux journées avaient causé les pertes suivantes aux bataillons de chasseurs à pied : Au 4e corps, 20e bataillon, 1 officier tué : le lieutenant MARÇAIS; 4 officiers blessés : les capitaines GROSSE et CUGNIER, le lieutenant GROTH et le sous-lieutenant VERNEY; 1 officier blessé et disparu : le lieutenant AMBROSI; 7 hommes tués, 118 blessés et 13 disparus. Au 5e bataillon, 1 officier tué : le commandant CARRÉ; 2 officiers blessés, 10 hommes tués, 25 blessés et 1 disparu. Au 2e bataillon, 1 officier blessé, le médecin-major CHAMPENOIS, et une dizaine de blessés. Au 3e corps, 18e bataillon, 4 tués et 29 blessés. Au 7e bataillon, 5 tués, 21 blessés et 1 disparu. Au 11e bataillon, 2 officiers tués : le capitaine BIZOUARD DE MONTILLE et le lieutenant DE THOU; 4 officiers blessés : les capitaines ARNAUD et PERREAU, le lieutenant THOUMAZOU et le sous-lieutenant TUSOLI, plus 122 hommes hors de combat.

Opérations de la fin du siège.

A partir du combat de Servigny, l'armée de Metz est complètement immobilisée, et, à part les combats de Peltre et de Ladonchamps, ne se livre qu'à des reconnaissances peu importantes et à des fourrages dans les villages environnants.

Quelques jours après la journée du 31 août, on organisa dans chaque corps d'armée une compagnie d'éclaireurs, composée d'un peloton de cavaliers et d'une section de 25 hommes, prise dans chacun des bataillons de chasseurs du corps d'armée, pour surveiller pendant la nuit la zone de terrain qui sépare nos avant-postes des lignes d'investissement de l'ennemi. Nous n'avons plus aucune communication avec le reste de la France; le blocus est très rigoureux : les approvisionnements de viande de boucherie commencent à manquer; on distribue de la viande de cheval aussi bien dans les corps de troupe que dans les ambulances. Le manque de sel se fait aussi sentir; on exploite, pour la fabrication du pain, l'eau d'une source légèrement salée, située dans un hameau au pied du fort Bellecroix; les corps sont autorisés à envoyer tous les deux jours chercher à cette source précieuse de l'eau pour faire la soupe. Le fourrage et l'avoine manquant, on nourrit les chevaux avec les feuilles des arbres, le feuillage des vignes et l'herbe qui pousse le long des chemins. Une pluie torrentielle transforme l'emplacement des camps en des lacs de boue. Les souffrances matérielles endu-

rées par nos troupes n'ôtent rien à l'énergie de nos vaillants chasseurs à pied, qui vivent toujours dans l'espoir de vaincre l'ennemi et de sortir les armes à la main du cercle de fer qui les étreint.

Le 9 septembre, à 7 heures du soir, une violente canonnade s'engage entre les forts et la ligne d'investissement; le feu cesse vers 10 heures du soir. Le lendemain, on reçoit les premières nouvelles du désastre de Sedan. Le 15 septembre, les rations de pain sont diminuées et réduites à 500 grammes; les vivres deviennent de plus en plus rares; les corps d'armée exécutent des fourrages et des coups de main dans les villages situés en avant de leurs camps.

Le 21 septembre, le 7e bataillon prenait part à un fourrage en avant de Nouilly; le lieutenant D'IVOLEY était blessé pendant l'opération. Le 22, le 15e bataillon avait un léger engagement avec l'ennemi à la Grange-aux-Bois; le 26, dans la reconnaissance offensive du village des Maxes, le 9e bataillon de chasseurs avait 1 homme tué et 7 blessés.

Combat de Peltre.

Le 26 au soir, la brigade Lapasset recevait l'ordre de se préparer à partir le lendemain, à 3 heures du matin, pour enlever à l'ennemi un convoi de vivres considérable qu'on savait arrêté dans la gare de Courcelles-sur-Nied. Le 12e bataillon de chasseurs à pied, conduit par le commandant BONNOT DE MABLY, renforcé de deux sections de francs-tireurs du 2e corps, doit monter dans un train blindé que doit conduire en personne M. Dietz, ingénieur en chef du chemin de fer. On s'avancera à toute vapeur sur Courcelles, on accrochera le convoi d'approvisionnement qui s'y trouve pour le ramener à Metz. Pendant ce temps, la brigade Lapasset enlèvera de Peltre les grains et les bestiaux qui y sont rassemblés.

Le 27 au matin, la brigade Lapasset commence son mouvement; la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs se forme, un peloton à droite de la batterie, et l'autre à gauche, en avant du fort Queulen. Le 12e bataillon de chasseurs monte en même temps en wagon dans la gare de Metz; le train blindé l'amène rapidement jusqu'à 800 mètres de la gare de Peltre, station intermédiaire entre Metz et Courcelles; mais là, M. Dietz s'aperçoit que les rails sont enlevés; il stoppe aussitôt. Nous avions été trahis par un espion prussien « qui, vendant de l'eau-de-vie dans les ateliers du

chemin de fer, avait vu les préparatifs qui se faisaient, et la nuit même, franchissant nos lignes, il s'était hâté d'aller prévenir l'ennemi, qui prit des mesures immédiates ». A ce moment, la brigade Lapasset attaquait Peltre de front; vers 9 heures, la 2e compagnie du 14e bataillon s'élançait au pas gymnastique sur une partie du village, qu'elle enlevait à la baïonnette; grâce à la rapidité de l'attaque, la compagnie n'avait eu que 2 tués et 2 blessés.

Aussitôt le train arrêté, les chasseurs du 12e bataillon sautent de wagon et se forment avec un ordre et une promptitude remarquables. Le commandant BONNOT DE MABLY fait sonner la charge et s'élance à leur tête sur la station de Peltre, qui est enlevée sans coup férir; il poursuit l'ennemi dans les vignes et le déloge des tranchées qu'il occupait au-dessus du chemin de fer. Maître de cette position et à l'abri des tranchées, le bataillon se forme en trois colonnes commandées par les capitaines POIRIER, DOMBASSE et JAMBON, et se porte à l'assaut du vaste couvent des Sœurs de la Providence, ancien château du XVIIe siècle, dont les murs avaient été crénelés et percés de meurtrières, et que défendaient avec acharnement 400 Prussiens. Le couvent est enlevé avec autant de vigueur que d'entrain, ce qui décide de la prise du village de Peltre par la brigade Lapasset. Peu après, les Prussiens arrivaient avec des forces considérables, et à 11 h. 1/2, nous étions obligés d'abandonner les positions conquises; mais nous rentrions à Metz avec 150 prisonniers, un certain nombre de têtes de bétail et des poules, des canards, du blé, du vin, du sel et des fourrages. Ce brillant coup de main avait coûté 32 hommes hors de combat au 12e bataillon de chasseurs.

Le 2 octobre, le château de Ladonchamps est définitivement occupé par nos troupes. Le même jour, de ses batteries du Point-du-Jour, vers 1 heure, l'ennemi bombarde le village de Sainte-Ruffine; deux maisons sont détruites par le feu, un grand nombre sont ravagées par les projectiles, l'église est criblée. A 2 heures, le 20e bataillon prend les armes et va s'établir derrière les maisons de Moulins-les-Metz. Le lendemain, le bombardement recommence vers 11 h. 1/4, pour se terminer à midi et demi; les villages de Lessy et de Sainte-Ruffine sont incendiés.

Les 3, 4 et 5 octobre, on touche des vivres de réserve, les bagages sont allégés, le nombre des voitures est diminué, on passe des visites de santé pour renvoyer les malingres aux petits dépôts, à Metz; tout fait présager une sortie que tous demandent et espèrent.

Combat de Ladonchamps.

Le 7 octobre, une grande sortie est ordonnée dans la direction de Thionville; on doit, en outre, s'emparer d'approvisionnements considérables que l'on disait exister dans les fermes des Grandes et Petites-Tapes, à Saint-Rémy, à Bellevue. La garde impériale et le 6ᵉ corps doivent opérer dans la vallée de la Moselle, ayant leur gauche couverte par une partie du 4ᵉ corps. A midi, pendant que le 6ᵉ corps, partant de Woippy et de Saint-Eloi, s'avance dans la vallée de la Moselle, la brigade Pradier, à laquelle est adjoint le 5ᵉ bataillon de chasseurs à pied, traverse le vallon de Saulny, atteint le plateau et pénètre dans le vallon de Woippy. La 6ᵉ compagnie du 5ᵉ bataillon, formant l'avant-garde, tombe sur le chemin de Woippy à Noroy, en face d'une clairière défrichée qui s'étend jusqu'à l'extrémité du bois. Cette compagnie traverse le terrain découvert et se jette dans les taillis à droite de la clairière. Les 3ᵉ et 4ᵉ compagnies, qui débouchent sur le chemin au même endroit que la 6ᵉ, vont occuper le petit massif qui se trouve à gauche de cette percée. Sur ce point, la lisière du taillis n'est qu'à 200 mètres d'un poste ennemi placé dans la tuilerie de Villers. On voit distinctement les soldats prussiens qui se hâtent de garnir les murs et les retranchements qu'ils ont préparés, et qui accueillent par une vive fusillade les deux compagnies conduites par les capitaines BOUZON et COULON, au moment où elles apparaissent au bord du bois. Les chasseurs, embusqués derrière les arbres, répondent au feu de l'ennemi. Tandis que ces trois compagnies s'établissent sur la lisière nord du bois de Woippy, les autres compagnies, qui ont appuyé trop à droite en traversant les fourrés, sont venues tomber sur le chemin de Noroy, dans le voisinage d'un étang. La 1ʳᵉ s'établit en réserve au fond de la clairière; la 2ᵉ et la 5ᵉ se portent en arrière de la pièce d'eau, sur une éminence qui domine le bois et d'où l'on peut suivre l'ensemble de l'action. Pendant une demi-heure, les 3ᵉ et 4ᵉ compagnies échangent une vive fusillade avec le poste de la Tuilerie. Malgré les arbres qui les abritent, plusieurs chasseurs sont blessés, entre autres le sergent-major POLI, qui est frappé mortellement à la tête. Un peloton sorti de la Tuilerie s'étant avancé derrière une haie pour tourner le bois par la gauche en même temps qu'un détachement

que l'on voit descendre de Plénois, les deux compagnies du 5e vont alors prendre, un peu plus en arrière, une position moins aventurée. La fusillade continue encore à travers les fourrés. Le capitaine COULON, atteint par une balle qui lui traverse les cuisses, est obligé de quitter le terrain, en remettant au sous-lieutenant CLÈRE le commandement de la 4e compagnie.

Pendant ce temps, le 6e corps s'est emparé de Saint-Rémy; le 9e bataillon de chasseurs, qui a pris part à l'attaque, a 5 hommes hors de combat; la garde s'est emparée des Maxes, des Grandes et Petites-Tapes; plus à gauche, le bataillon de chasseurs de la garde s'est élancé contre le village de Bellevue, qu'il était chargé d'enlever. Deux compagnies sont déployées en tirailleurs à droite et à gauche de la route et abordent à la baïonnette les tranchées-abris de l'ennemi; celui-ci les reçoit par un feu meurtrier, dans lequel le capitaine CAVADE tombe percé de plusieurs balles. Le commandant DE LIQUIVILLE s'empare du village après une lutte opiniâtre dans laquelle il est grièvement blessé à la tête de son bataillon; plus loin, le capitaine ROPERT et le lieutenant VASSET sont frappés mortellement. Les chasseurs de la garde organisent à la hâte la défense du village.

De l'autre côté de la Moselle, le 3e corps, appuyé par le canon de Saint-Julien, tente une diversion sur la rive droite. Le 2e bataillon de chasseurs envoie deux compagnies jusqu'à 500 mètres du village de Malroy, où l'ennemi s'est retranché. Malgré un feu très vif d'infanterie et d'artillerie, les chasseurs du 2e restent sur la position; le lieutenant LEROUDIER est blessé mortellement; 2 hommes sont tués et 4 blessés.

Vers 4 heures, l'ennemi, ayant reçu des renforts considérables, prend l'offensive sur plusieurs points.

Les compagnies du 5e bataillon de chasseurs qui occupent la clairière du bois de Woippy se voient menacées par les réserves allemandes, dont le mouvement commence à se dessiner. Les 3e et 4e compagnies, une partie des 1re et 6e, conduites par le commandant RENAUD, le capitaine BOUZON et le sous-lieutenant CLÈRE, se précipitent à la charge avec un bataillon du 98e de ligne et rejettent les Allemands sur la Tuilerie; on les suit jusqu'aux tranchées dans lesquelles ils se sont réfugiés, et les chasseurs y font quelques prisonniers, entre autres, un jeune porte-épée fæhnrich, qui est saisi au collet et désarmé par le caporal VERNET, de la 4e compagnie. Nos troupes reviennent alors sur la lisière du bois et continuent la fusillade avec l'ennemi.

Cependant, les voitures de l'administration, réunies pour enlever les fourrages et les grains qui sont aux fermes des Grandes et Petites-Tapes, ne peuvent arriver jusque-là; elles sont arrêtées par les obus de l'ennemi, qui incendient même les fermes. L'opération est manquée; à 6 heures arrive l'ordre de battre en retraite. La garde et le 6e corps se retirent lentement, par échelons; le bataillon de chasseurs de la garde, qui a repoussé tous les retours offensifs de l'ennemi, ne quitte le village de Bellevue qu'à la nuit tombante; il comptait 7 officiers et 133 hommes tués ou blessés. Dès que le 6e corps et la garde se sont repliés, la division du 4e corps qui a couvert le mouvement bat en retraite à son tour. Le 5e bataillon de chasseurs regagne son camp à la nuit tombante; il avait perdu dans cette journée 1 officier mortellement blessé, le capitaine COULON, 5 hommes tués et 10 blessés. Le 3e corps d'armée s'était aussi replié sur Metz à la tombée de la nuit.

Agonie de l'armée de Metz. — Capitulation du 28 octobre.

A partir de ce combat, une véritable agonie physique et morale commence pour nos vaillantes troupes de l'armée de Metz. Les nouvelles de l'extérieur sont très mauvaises, le pays est envahi, les Prussiens sont sous Paris! Les vivres deviennent de plus en plus rares, une issue fatale est à prévoir; les hommes, mal vêtus, mal abrités sous leurs petites tentes, souffraient du froid qui se faisait déjà sentir; à la suite de pluies continuelles, ils couchaient dans la boue. Les chevaux mouraient par centaines, les maladies sévissaient cruellement; 20,000 blessés et malades encombraient les hôpitaux de Metz.

Le 15 octobre, le pain est supprimé et remplacé par des galettes faites avec du blé que les hommes écrasaient eux-mêmes; à partir du 20, on distribue aux troupes de la graine de trèfle qui, bouillie dans l'eau sans aucun assaisonnement, compose un triste aliment.

Nos chasseurs à pied sont admirables de résignation; on parle de traiter avec l'ennemi, et tous supportent les privations avec patience, pour prolonger la résistance et obtenir des conditions honorables.

Le 27 octobre, dans la soirée, la capitulation est signée! L'armée de Metz est prisonnière de guerre! Nos derniers bataillons de chasseurs prenaient, quelques jours après, le chemin des prisons de

l'ennemi. Chasseurs à pied! c'est avec des sanglots dans la voix que nos officiers s'arrachèrent des bras de leurs hommes; c'est avec la rage au cœur, la mort dans l'âme, que nos frères d'armes défilèrent tristement devant nos ennemis! Et pourtant, c'étaient des héros! Chasseurs à pied, souvenez-vous-en!



CHAPITRE II

LA GUERRE EN PROVINCE. — LES SIÈGES

« Une nation ne manque jamais d'hommes, même après les guerres les plus désastreuses, mais elle manque de soldats. » (L'empereur Napoléon Ier.)

Création des bataillons de marche. — Première armée de la Loire. — Vallière et Coulmiers. — Villepion et Loigny. — Bataille d'Orléans. — Deuxième armée de la Loire. — Bataille du Mans. — Armée de l'Est; Villersexel et Héricourt. — Armée du Nord; bataille d'Amiens. — Bataille de Pont-Noyelles. — Bapaume; Achiet-le-Grand et Behagnies. — Bataille de Saint-Quentin. — Siège de Paris. — Sièges de Strasbourg et de Bitche; traité de Versailles.

Création des bataillons de marche.

La France était envahie! la Patrie était en danger. Nos vieilles troupes étaient décimées et prisonnières, il n'y avait plus d'armée régulière proprement dite. Le gouvernement provisoire qui, à Paris, avait remplacé le gouvernement impérial renversé le 4 septembre, au lendemain de Sedan, avait envoyé à Tours une délégation chargée d'organiser la défense nationale. MM. Gambetta et de Freycinet entreprirent la tâche gigantesque de résister à l'envahisseur et de le chasser du territoire. Bien qu'étrangers au métier des armes, mais doués cependant d'un génie organisateur de premier ordre, ces hommes énergiques réussirent en quelques semaines à former et à mettre sur pied plusieurs corps d'armée. Mais, hélas! les troupes assez nombreuses qui les composaient n'avaient aucune solidité; sans éducation ni instruction militaire, avec des cadres d'officiers incomplets ou complétés avec des officiers improvisés, elles allaient tenter de conjurer nos désastres; elles ne purent malheureusement que prolonger honorablement la lutte pendant quelques mois encore. Avec

les anciens soldats rappelés, avec les débris de l'ancienne armée provenant des dépôts, augmentés d'un fort contingent de jeunes soldats appelés depuis quelques jours à peine, on créa de nouveaux corps dits de marche, qu'on opposa aux troupes victorieuses et aguerries de l'ennemi.

Le reste de la campagne vit aux différentes armées 36 bataillons de marche de chasseurs à pied. Ces bataillons, formés avec les éléments les plus divers, dont la plupart ignoraient toutes les choses de la vie militaire, ayant quelquefois même appris le maniement de leurs armes dans le train qui les amenait à l'armée, se sont partout montrés dignes de leurs devanciers; ils ont tous marché avec une crânerie et une solidité que n'ont pas désavouées leurs anciens; tous les bataillons de chasseurs à pied ont en effet revendiqué l'honneur d'inscrire dans leurs fastes les exploits de leurs frères d'armes des bataillons de marche. Malheureusement, dans cette sombre période, dans cette nuit affreuse de notre histoire militaire, bien des documents ont été perdus, et nous ne pouvons donner ici le détail complet de tous les faits d'armes qui ont été accomplis par nos vaillants chasseurs de marche. Quelque peu nombreux que soient ceux relatés, ils suffiront à prouver combien l'esprit de corps et de discipline des chasseurs à pied est un talisman capable de faire des héros même de jeunes soldats inexpérimentés.

Première armée de la Loire.

Vers la fin de septembre, le 15e corps d'armée commençait son organisation à Bourges, sous les ordres du général de La Motte-rouge. Il avait à sa 1re division, 1re brigade, le 4e bataillon de chasseurs de marche (commandant DE SICCO), composé de deux compagnies venant de Toulouse et de deux compagnies venant de Grenoble; les deux dernières sont seules arrivées à Orléans le 25 septembre; les deux autres ne pourront les rejoindre que le 24 octobre. A la 2e division, 1re brigade, se trouvait le 5e bataillon de marche (commandant CHAMART BOUDET); à la 3e division, 1re brigade, le 6e bataillon de marche (commandant D'ARBO).

Le 16e corps d'armée, qui s'organisait aussi sous les ordres du général Pourcet, comprenait le 8e bataillon de chasseurs de marche (commandant ANTONINI), 1re division, 1re brigade; le 7e bataillon de marche (commandant GALLIMARD), 2e division, 1re bri-

gade; le 3e bataillon de marche (commandant LABRUNE), 3e division, 1re brigade.

Sur ces entrefaites, les Prussiens s'approchaient de jour en jour d'Orléans, dont ils voulaient s'emparer. Le 15e corps y est immédiatement envoyé pour couvrir la ville, en se portant en avant d'Orléans sur Toury. Le 5 octobre, les Français partent à 3 heures du matin sur trois colonnes, la colonne de gauche se dirigeant sur Sanville, celle du centre sur Toury, par la grande route de Paris, celle de droite sur le même village, par la chaussée du chemin de fer. Les deux compagnies du 4e chasseurs de marche font partie de la colonne du centre et sont chargées de l'attaque de Toury. Le combat commence à 7 heures du matin par l'artillerie; les deux pièces françaises sont démontées en quelques instants et ne sont sauvées que grâce au dévouement de 30 chasseurs qui s'attellent aux canons et les ramènent à 500 mètres en arrière. Les deux compagnies sont déployées en tirailleurs et portées en avant, à plus de 4 kilomètres, sous le feu de l'ennemi; le village de Toury est débordé; les Prussiens se retirent précipitamment. Les deux pièces de canon qui couvraient leur retraite allaient être prises par les chasseurs, qui n'avaient plus qu'un bond à faire pour y arriver, lorsque le général Reyau donna l'ordre de la retraite. La brillante conduite des deux compagnies du 4e de marche leur valut l'honneur d'être citées dans le rapport du général.

Le 10 octobre, à 6 heures du matin, les deux compagnies du 4e de marche engagent la lutte contre les premières troupes du 1er corps bavarois, commandé par le général Von der Thann; le 8e de marche, qui a été envoyé du 16e corps pour appuyer l'attaque, entame résolument le combat. Forcé de battre en retraite devant un ennemi trop nombreux, le général de Longuerne charge les deux compagnies du 4e et le 8e de marche de soutenir sa retraite pendant qu'il va prendre position en arrière avec les cavaliers. Les chasseurs seuls soutiennent le combat en avant d'Arthenay pendant deux heures et demie, mais au prix de grands sacrifices; les 3 officiers du 4e, le capitaine OLRY, le lieutenant MICHON et le sous-lieutenant TERRIS, sont blessés, deux d'entre eux sont faits prisonniers; les deux compagnies perdent 250 tués, blessés ou disparus; le 8e bataillon de chasseurs de marche perd la moitié de son effectif. A midi, les chasseurs se replient sur Chevilly, ils y tiennent encore jusqu'à 6 heures du soir, se replient ensuite sur la forêt d'Orléans et rentrent en ville à la nuit.

Le lendemain, la lutte recommence; le 8e bataillon de marche

est d'abord tenu en réserve à l'entrée du faubourg Sud d'Orléans. Vers midi, il est envoyé à la gare des Aubrays, que les mobiles viennent d'évacuer; les débris des deux compagnies du 4e de marche y luttent aussi avec acharnement. Après 4 heures de combat, l'ennemi est obligé d'abandonner cette position, laissant entre nos mains de nombreux prisonniers, dont 2 officiers supérieurs. Le 5e chasseurs de marche, sous les ordres du capitaine DE BOISSIEU, soutient énergiquement la lutte à la gare des Aubrays, à la chapelle des Aydes, au château des Bordes, au faubourg Saint-Jean et au faubourg Bannier. Pendant ce temps, les Bavarois entrent en ville par le faubourg Saint-Jean; le capitaine DE BOISSIEU, du 5e de marche, qui défend le faubourg Bannier avec les deux premières compagnies, est tué au moment où il vient de sortir victorieux d'un combat corps à corps, véritable duel à l'épée engagé contre un officier bavarois. Le capitaine VIDAL, commandant la 2e compagnie, reçoit trois blessures, et le sous-lieutenant BRUM a les deux cuisses traversées par une balle. Au château des Bordes, où se trouve la 3e compagnie, le sous-lieutenant HENRIET est blessé et le sous-lieutenant GAUDELETTE fait prisonnier. L'armée bat en retraite sur Olivet. Les débris du 4e de marche, après avoir perdu une soixantaine d'hommes, se retirent à temps pour ne pas être coupés. Sur les hauteurs d'Ingré, à la gauche de la 3e division du 16e corps, le 6e bataillon de marche soutient la retraite pendant deux heures, et n'abandonne ses positions qu'après avoir détruit le pont d'Olivet; il avait eu 5 blessés. A la nuit seulement, le 8e de marche est informé du mouvement en arrière de l'armée et cherche à rentrer en ville, mais il est reçu à coups de fusil; le commandant ANTONINI est blessé et fait prisonnier avec la plus grande partie de ses hommes. Le 8e bataillon de chasseurs de marche est complètement décimé dans ces deux journées, car il perd 4 officiers blessés et 800 hommes tués, blessés ou faits prisonniers; le capitaine FOUINEAU en ramène les débris sur la rive gauche de la Loire. Le 5e chasseurs de marche a perdu 1 officier tué, le capitaine DE BOISSIEU; 4 officiers blessés, le capitaine VIDAL et les sous-lieutenants BRUM, HENRIET et GAUDELETTE, et 300 hommes hors de combat.

Orléans était donc occupé par les Allemands! Le même jour, le général d'Aurelle de Paladines prenait le commandement de la 1re armée de la Loire qui, sous sa main ferme et son intelligente direction, commença à se discipliner et à s'organiser sérieusement. Il allait bientôt prendre l'offensive.

Vallière et Coulmiers.

Le 7 novembre, vers 11 h. 1/2, une forte reconnaissance ennemie s'avance sur Saint-Laurent-des-Bois, en avant de la forêt de Marchenoir. Le général Chanzy part immédiatement avec le 3e bataillon de chasseurs de marche et quelques compagnies de mobiles. Le commandant LABRUNE enlève son bataillon, qui se déploie avec un entrain remarquable, sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie ennemies, et arrête le mouvement des Allemands, qui avaient déjà incendié plusieurs fermes et le moulin de Marolles, près des positions françaises. Sabrés par notre cavalerie, vivement attaqués par la brigade Bourdillon, les Allemands battent en retraite en abandonnant leurs blessés. Au 3e chasseurs de marche, le commandant LABRUNE et le sous-lieutenant METTAN avaient été blessés; ce dernier mourut des suites de ses blessures. « Ce bataillon, écrit le général Chanzy, avait soutenu seul et pendant longtemps les efforts de l'ennemi et avait fait preuve de la plus grande solidité. Les honneurs de la journée lui revenaient; il fut mis à l'ordre du jour du 16e corps d'armée. »

Le 8 novembre, l'armée de la Loire se porte sur Orléans; le lendemain, de bonne heure, elle se forme en ordre de bataille et l'artillerie entame l'action. Les 2e, 3e et 7e chasseurs de marche couvraient le mouvement offensif de leurs divisions sur Bacon et Coulmiers; le 6e bataillon reçoit l'ordre d'enlever le château de la Renardière; le 5e chasseurs de marche reste en réserve avec la brigade d'Ariès.

La 1re brigade de la division Barry, du 16e corps, devait marcher sur Champdry, Villoreaux et Coulmiers, et tourner le Grand-Luz qu'attaquait de front le 15e corps. Les 3e et 4e compagnies du 7e de marche, sous les ordres du capitaine BONISSET, servaient de soutien à une batterie qui marchait à la droite de la division dont la ligne de bataille était précédée, à 1,200 et 600 mètres, par une chaine de tirailleurs formée par les 5e et 6e compagnies du 7e, sous les ordres du capitaine DEMARLE; on arrivait dans cet ordre jusqu'à la hauteur de Bacon. La 1re compagnie, sous les ordres du capitaine TRUCHY, était alors déployée en tirailleurs sur la droite, pour surveiller l'espace assez grand qui séparait le 15e corps du 16e. A ce moment, une batterie bavaroise, établie en avant de

est d'abord tenu en réserve à l'entrée du faubourg Sud d'Orléans. Vers midi, il est envoyé à la gare des Aubrays, que les mobiles viennent d'évacuer; les débris des deux compagnies du 4e de marche y luttent aussi avec acharnement. Après 4 heures de combat, l'ennemi est obligé d'abandonner cette position, laissant entre nos mains de nombreux prisonniers, dont 2 officiers supérieurs. Le 5e chasseurs de marche, sous les ordres du capitaine DE BOISSIEU, soutient énergiquement la lutte à la gare des Aubrays, à la chapelle des Aydes, au château des Bordes, au faubourg Saint-Jean et au faubourg Bannier. Pendant ce temps, les Bavarois entrent en ville par le faubourg Saint-Jean; le capitaine DE BOISSIEU, du 5e de marche, qui défend le faubourg Bannier avec les deux premières compagnies, est tué au moment où il vient de sortir victorieux d'un combat corps à corps, véritable duel à l'épée engagé contre un officier bavarois. Le capitaine VIDAL, commandant la 2e compagnie, reçoit trois blessures, et le sous-lieutenant BRUM a les deux cuisses traversées par une balle. Au château des Bordes, où se trouve la 3e compagnie, le sous-lieutenant HENRIET est blessé et le sous-lieutenant GAUDELETTE fait prisonnier. L'armée bat en retraite sur Olivet. Les débris du 4e de marche, après avoir perdu une soixantaine d'hommes, se retirent à temps pour ne pas être coupés. Sur les hauteurs d'Ingré, à la gauche de la 3e division du 16e corps, le 6e bataillon de marche soutient la retraite pendant deux heures, et n'abandonne ses positions qu'après avoir détruit le pont d'Olivet; il avait eu 5 blessés. A la nuit seulement, le 8e de marche est informé du mouvement en arrière de l'armée et cherche à rentrer en ville, mais il est reçu à coups de fusil; le commandant ANTONINI est blessé et fait prisonnier avec la plus grande partie de ses hommes. Le 8e bataillon de chasseurs de marche est complètement décimé dans ces deux journées, car il perd 4 officiers blessés et 800 hommes tués, blessés ou faits prisonniers; le capitaine FOUINEAU en ramène les débris sur la rive gauche de la Loire. Le 5e chasseurs de marche a perdu 1 officier tué, le capitaine DE BOISSIEU; 4 officiers blessés, le capitaine VIDAL et les sous-lieutenants BRUM, HENRIET et GAUDELETTE, et 300 hommes hors de combat.

Orléans était donc occupé par les Allemands! Le même jour, le général d'Aurelle de Paladines prenait le commandement de la 1re armée de la Loire qui, sous sa main ferme et son intelligente direction, commença à se discipliner et à s'organiser sérieusement. Il allait bientôt prendre l'offensive.

Vallière et Coulmiers.

Le 7 novembre, vers 11 h. 1/2, une forte reconnaissance ennemie s'avance sur Saint-Laurent-des-Bois, en avant de la forêt de Marchenoir. Le général Chanzy part immédiatement avec le 3ᵉ bataillon de chasseurs de marche et quelques compagnies de mobiles. Le commandant LABRUNE enlève son bataillon, qui se déploie avec un entrain remarquable, sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie ennemies, et arrête le mouvement des Allemands, qui avaient déjà incendié plusieurs fermes et le moulin de Marolles, près des positions françaises. Sabrés par notre cavalerie, vivement attaqués par la brigade Bourdillon, les Allemands battent en retraite en abandonnant leurs blessés. Au 3ᵉ chasseurs de marche, le commandant LABRUNE et le sous-lieutenant METTAN avaient été blessés; ce dernier mourut des suites de ses blessures. « Ce bataillon, écrit le général Chanzy, avait soutenu seul et pendant longtemps les efforts de l'ennemi et avait fait preuve de la plus grande solidité. Les honneurs de la journée lui revenaient; il fut mis à l'ordre du jour du 16ᵉ corps d'armée. »

Le 8 novembre, l'armée de la Loire se porte sur Orléans; le lendemain, de bonne heure, elle se forme en ordre de bataille et l'artillerie entame l'action. Les 2ᵉ, 3ᵉ et 7ᵉ chasseurs de marche couvraient le mouvement offensif de leurs divisions sur Bacon et Coulmiers; le 6ᵉ bataillon reçoit l'ordre d'enlever le château de la Renardière; le 5ᵉ chasseurs de marche reste en réserve avec la brigade d'Ariès.

La 1ʳᵉ brigade de la division Barry, du 16ᵉ corps, devait marcher sur Champdry, Villoreaux et Coulmiers, et tourner le Grand-Luz qu'attaquait de front le 15ᵉ corps. Les 3ᵉ et 4ᵉ compagnies du 7ᵉ de marche, sous les ordres du capitaine BONISSET, servaient de soutien à une batterie qui marchait à la droite de la division dont la ligne de bataille était précédée, à 1,200 et 600 mètres, par une chaîne de tirailleurs formée par les 5ᵉ et 6ᵉ compagnies du 7ᵉ, sous les ordres du capitaine DEMARLE; on arrivait dans cet ordre jusqu'à la hauteur de Bacon. La 1ʳᵉ compagnie, sous les ordres du capitaine TRUCHY, était alors déployée en tirailleurs sur la droite, pour surveiller l'espace assez grand qui séparait le 15ᵉ corps du 16ᵉ. A ce moment, une batterie bavaroise, établie en avant de

Bacon, dirige une canonnade très vive sur le 7e bataillon de marche et sur ses tirailleurs. Le premier obus tuait un sergent et blessait le sous-lieutenant MALEZET et 3 hommes. Le général Barry faisait alors exécuter une légère conversion à gauche, pour éloigner sa division de Bacon et la rapprocher de Coulmiers. Les tirailleurs de droite rentraient, mais ceux de la chaîne placée à 1,200 mètres en avant, n'entendaient pas les sonneries, et, ne voyant pas le mouvement de la division, continuaient à marcher dans la direction de Bacon, où ils concouraient vigoureusement à l'attaque de ce village par le 15e corps.

La division étant arrivée à environ 2 kilomètres du parc de Coulmiers, le général Barry chargeait le 7e bataillon, qui ne comprenait plus alors que les 1re, 2e, 7e et 8e compagnies, de tourner le village par la droite; il le faisait soutenir par un bataillon du 31e de marche. Le 7e bataillon commençait ce mouvement, précédé par la 2e compagnie déployée en tirailleurs, mais bientôt le feu de l'artillerie devenait excessivement gênant. Le commandant GALLIMARD faisait alors déployer le bataillon en bataille, et le portait au pas gymnastique sur le bord de la route de Bacon. Il se trouvait alors à environ 1,000 mètres de la ferme située à droite du parc, et les tirailleurs engageaient une lutte très vive avec l'ennemi embusqué dans le parc et retranché dans la ferme. Deux nouvelles marches rapides en bataille portaient le 7e de marche à environ 500 mètres et les tirailleurs à 200 mètres de la ferme. Dans ces haltes, les hommes se couchaient et se masquaient derrière de légers plis de terrain. Le commandant faisait alors déposer les sacs à la 1re compagnie, capitaine TRUCHY, et l'emmenait au pas de course pour tâcher d'enlever la ferme; mais le feu de l'ennemi la forçait à s'arrêter derrière un pli de terrain d'où elle ouvrait un feu très efficace.

Pendant ce temps, le 15e corps avait enlevé Bacon, la Renardière et le Grand-Luz, et ses batteries cherchaient à mettre le feu à la ferme; vers 3 h. 1/2, le feu prenait; le reste de la brigade était près d'atteindre le parc; le 7e bataillon, malgré une mousqueterie très vive, s'élançait sur la ferme, dans laquelle il se logeait en faisant prisonniers une vingtaine de Bavarois. Après avoir opéré ce mouvement tournant, le 7e de marche se trouvait aux prises avec l'ennemi dans le village d'Epieds et l'en chassait après un combat qui durait jusqu'à 5 heures du soir.

Placé à la droite de la division Peytavin, le 6e de marche reçoit l'ordre d'enlever le château de la Renardière. Le commandant

D'ARBO fait déployer la 3e compagnie en tirailleurs, en lui donnant la 4e comme soutien; deux compagnies sont maintenues en réserve. Nos tirailleurs engagent le feu contre l'ennemi, qui est repoussé pas à pas jusque derrière les murs du parc, où l'action devient plus sérieuse. Les chasseurs du 6e de marche, bien embusqués, ripostent aux chasseurs à pied de la garde bavaroise. S'emparer de la position était difficile et dangereux. Le commandant D'ARBO dirige deux compagnies vers le gué d'un ruisseau; une des compagnies charge à la baïonnette; les chasseurs sont accueillis par une grêle de balles qui leur fait éprouver des pertes sensibles. Mais les deux compagnies sous les ordres du lieutenant DUCAMBON parviennent à franchir le ruisseau. L'ennemi, attaqué de tous côtés, abandonne les créneaux, derrière lesquels il laisse un grand nombre de morts; on le poursuit quelque temps.

Nous restons maîtres du champ de bataille, pendant que notre artillerie poursuit de ses feux les Bavarois, qui battent en retraite sur Orléans; l'armée de la Loire s'établissait sur les positions conquises. Le 7e bataillon de marche avait perdu dans l'attaque : un officier blessé, le sous-lieutenant MALEZET; 9 tués et 67 blessés; le 6e comptait 3 officiers blessés et 60 hommes hors de combat.

Le 10 novembre, nous apprenions que les Prussiens avaient évacué Orléans, que nous occupions le lendemain même, juste un mois après sa reprise par l'ennemi. Pendant ce temps, le 17e corps, sous les ordres du général Durrieu, achevait son organisation à Mer et à Blois. Il avait, à la 2e brigade de la 1re division, le 11e bataillon de chasseurs de marche, commandant FOUINEAU; à la 1re brigade de la 2e division, le 9e bataillon de marche, commandant DE BOISFLEURY, et à la 1re brigade de la 3e division, le 1er bataillon de chasseurs de marche, commandant RODDE.

Le 17 novembre, sous les ordres du commandant BERTRAND, le 8e bataillon de marche prend une part active au combat de Landelles, contre une forte reconnaissance ennemie; les Allemands sont repoussés et perdent un grand nombre d'hommes et un officier. La marche sur Paris était arrêtée en principe; à ce moment, les 18e et 20e corps d'armée étaient en formation. Le 9e bataillon de marche était passé du 17e au 18e corps, qui avait à sa 2e division le 12e bataillon de marche. Le 20e corps était bien plus en retard dans son organisation; la plupart des corps n'avaient pas encore rejoint; les nominations n'étaient pas même complètement terminées.

Le 21 novembre, deux compagnies du 8e bataillon de marche

prenaient part au combat de Bretoncelles, et y perdaient 50 chasseurs tués ou blessés.

Après avoir perdu deux jours, le 20e corps se heurtait aux Allemands établis à Beaune-la-Rolande, qu'il ne pouvait forcer, pendant que le 18e corps occupait Maizières et Juranville. Le 9e bataillon de marche attaquait le village de Lorcy, puis la gare de Corbeil, où l'ennemi avait exécuté quelques travaux de défense, et perdait 2 officiers blessés, le capitaine FAIVRE et le sous-lieutenant TROLES, 7 hommes tués et 62 blessés. Nous étions obligés de nous replier le lendemain matin. C'est à la suite de cette affaire que la délégation de Tours rendait le décret suivant : « Le 18e corps d'armée, ayant à sa tête le 9e bataillon de marche de chasseurs à pied, a bien mérité de la Patrie. » Le général Chanzy, accourant à Saint-Peravy au bruit du canon, avait emmené le 3e bataillon de chasseurs de marche et l'avait porté à Tournoisis. La cavalerie allemande, reçue à l'entrée du village par une fusillade des plus vives, recule en désordre, et les chasseurs arrêtent la poursuite de l'ennemi de ce côté. Le 3e bataillon de marche et les francs-tireurs de Paris occupèrent les positions en avant de Tournoisis et y passèrent la nuit.

Pour arrêter la poursuite, le 30, le 18e corps fit une démonstration sur Maizières et Juranville; le 9e bataillon de marche fut employé comme soutien de batterie pendant le combat. Le lendemain et le surlendemain, l'armée de la Loire se préparait à prendre l'offensive pour marcher sur Paris. Le moral des troupes allait chaque fois s'affaiblissant, dit l'*Historique du 7e bataillon;* l'habillement, l'équipement, la chaussure, étaient dans le plus déplorable état, et il n'y avait nul moyen d'y remédier. Des ordres et contre-ordres perpétuels enlevaient toute confiance aux troupes, qui souffraient beaucoup.

Villepion et Loigny.

Le 1er décembre, une dépêche officielle annonce que le général Ducrot est sorti de Paris avec 80,000 hommes, a forcé les lignes prussiennes et marche sur la Loire. Le mouvement en avant est immédiatement ordonné et commencé par le 16e corps, qui trouve les Allemands établis au nord de Patay. La 1re division attaquait Goumiers et Gullonville et refoulait les Bavarois sur la position Nonneville-Villepion. Cette position, vigoureusement attaquée par les tirailleurs du bataillon, fut enlevée ainsi qu'une ferme y

attenante; 45 Bavarois, dont quelques officiers, furent faits prisonniers. La 2e division, qui avait déjà commencé son mouvement sur Songy, s'arrête au bruit du combat, fait une conversion à gauche et marche au canon. Il était complètement nuit lorsque, guidée par la lueur des incendies et le feu des canons, elle arrivait sur le champ de bataille. Le 16e corps était installé sur les positions conquises en avant de Villepion et de Faverolles. « Un bataillon du 39e de marche et le 3e bataillon de marche de chasseurs à pied, dit le général d'Aurelle, s'étaient fait remarquer par leur élan et leur vigueur. » Les pertes des chasseurs du 3e étaient insignifiantes : un seul officier, le sous-lieutenant BIGEON, était blessé.

Le lendemain, 2 décembre, le 16e corps entame l'action avec l'ennemi. En tête de la brigade Bourdillon, qui, la veille, par sa vaillante conduite, avait fait l'admiration de l'armée, le 3e bataillon de chasseurs de marche, quittant Villepion à 7 heures du matin, se dirige sur Loigny. Les compagnies sont successivement déployées en tirailleurs et gagnent du terrain en poursuivant l'ennemi jusqu'au parc de Goury. Le 8e bataillon cherche à enlever à la baïonnette cette hauteur, mais, tourné par des forces considérables, il est forcé de se replier sur Loigny et Villepion, où il continue à combattre jusqu'à la nuit; deux officiers du bataillon, le lieutenant MOLLARD et le sous-lieutenant MAT, étaient tués; 5 officiers, les capitaines DUMONT et ZIMMER, le lieutenant LE DALL, les sous-lieutenants NÉGRIER et DE MARMAS étaient blessés, ce dernier mortellement, 500 hommes avaient été mis hors de combat; un seul des officiers présents n'avait pas été touché.

La division Barry devait marcher sur Loigny en passant par le château de Villepion, le centre par Faverolles. Arrivée à hauteur de Loigny, elle est assaillie par les balles des Allemands cachés dans les bois situés à environ 2 kilomètres de Loigny. La division s'arrête; immédiatement, les batteries d'artillerie se portent un peu en avant, cherchent à découvrir l'ennemi, et ouvrent le feu sur un convoi et une nombreuse cavalerie qui défilent sur la route d'Orgères; mais aussitôt, une pluie d'obus, habilement dirigés par l'ennemi, démonte un grand nombre de nos pièces, force notre artillerie à battre en retraite au galop, et cause un certain désordre dans nos rangs en tuant ou blessant beaucoup d'hommes. Le commandant GALLIMARD, du 7e de marche, déploie son bataillon et le fait appuyer à droite, pour soutenir le 38e régiment de marche, menacé d'être tourné. A ce moment, l'infanterie allemande sortait brusquement du bois en poussant des hurrahs et marchait rapide-

ment sur la division, qu'elle cherchait à déborder. Le général Barry donne l'ordre au 7ᵉ bataillon de se déployer tout entier en tirailleurs. Décimés par un feu terrible, les Bavarois tiennent bon un instant; mais, parvenus à moins de 200 mètres, ils sont contraints de se replier dans les bois et sur une ferme située sur la lisière de droite, d'où, sans être exposés, ils accablent de leurs projectiles les chasseurs du 7ᵉ bataillon, dont les munitions sont presque épuisées. Dans cette seule affaire, le commandant GALLIMARD et 4 officiers, MM. DEMARLE, DE HAUTVILLÉ, MAROT, HARINTHE, sont blessés; 400 hommes du 7ᵉ sont tués, blessés ou disparus. Le bataillon s'avance jusqu'à 100 mètres de la lisière du bois, mais un violent retour offensif de l'ennemi force la division tout entière à battre en retraite jusqu'à Loigny.

La 1ʳᵉ division du 16ᵉ corps, qui était en réserve à Villepion, arrive au secours de la 2ᵉ division et arrête tout d'abord le mouvement offensif de l'ennemi; mais, rejetée bientôt elle-même sur Villepion, elle ne peut empêcher les Allemands de s'emparer de Loigny, dont ils crénèlent aussitôt les murs et les maisons. Le capitaine CAMPION, qui a pris le commandement du 7ᵉ de marche, en rassemble les débris et les abrite derrière le château de Villepion. Le docteur CHALLAND est fait prisonnier dans l'ambulance de Loigny. Vers 3 heures, le 17ᵉ corps, arrivant à Patay en toute hâte, entre en ligne et parvient à arrêter la marche offensive de l'ennemi. Le 1ᵉʳ bataillon de chasseurs de marche s'élance en avant pour repousser l'offensive; mais, malgré l'héroïsme des zouaves pontificaux, conduits par le colonel de Sonis, tous nos efforts viennent échouer contre les murs de Loigny. Les débris du 7ᵉ bataillon de marche de chasseurs, 400 hommes sur 1,068, se replient sur Faverolles.

Le 15ᵉ corps s'était, le même jour, mis en marche sur trois colonnes. A droite, la 1ʳᵉ division était bientôt attaquée par le prince Frédéric-Charles; à gauche, la 3ᵉ division dépassait le village d'Artenay et engageait le combat avec le duc de Mecklembourg. Le 6ᵉ bataillon de marche restait en réserve pendant le combat. Des deux côtés on demande des renforts à la 2ᵉ division; la brigade d'Ariès se porte derrière la 3ᵉ division, la brigade Robillard va au secours de la 1ʳᵉ division. L'insuccès du 16ᵉ corps oblige le 15ᵉ corps à se replier à son tour. Il est bientôt nuit; il fait un froid glacial; nos hommes sont exténués de fatigue et de privations; mal chaussés, mal vêtus, ils supportent avec peine les rigueurs de la température.

Pendant la nuit, l'ennemi cherche, par un mouvement de flanc, à séparer les 16ᵉ et 17ᵉ corps du 15ᵉ corps, qui avait énergiquement combattu à Artenay. A minuit, le capitaine CAMPION, qui commandait les débris du 7ᵉ chasseurs de marche, reçoit l'ordre de faire prendre les armes en silence, et de se porter en dehors de Faverolles pour servir d'avant-garde à la 2ᵉ division du 16ᵉ corps, qui devait aller occuper Rouvray. En arrivant dans ce village, les grand'gardes étaient placées dans la direction de Villepion et de Patay; les maisons étaient aussitôt crénelées; des barricades s'élevaient à toutes les issues, et dès le point du jour, nos tirailleurs engageaient la fusillade avec les vedettes prussiennes.

Chargé, le lendemain 3 décembre, de faire une reconnaissance à Terminiers, le 10ᵉ bataillon de chasseurs de marche aborde résolument l'ennemi, culbute ses avant-postes, et, grâce à la rapidité et à l'entrain avec lequel il exécute ce mouvement, ne subit que des pertes insignifiantes.

Cependant, l'ennemi a pris vigoureusement l'offensive, et l'armée de la Loire reçoit l'ordre de battre en retraite sur Orléans. La 2ᵉ division du 15ᵉ corps, restée seule intacte au centre des positions françaises, se voit attaquée par les Allemands. La retraite s'opère sous la protection des batteries de marine établies à Chevilly, où les 5ᵉ et 6ᵉ de marche et le 39ᵉ de ligne se maintiennent pendant plusieurs heures et dont les Prusiens ne s'emparent qu'à la nuit tombante. La retraite se continue sur Orléans, inquiétée par l'ennemi, qui lançait ses obus dans nos rangs, où ils tuaient et blessaient bon nombre d'hommes. Ce jour-là, le 4ᵉ bataillon de marche avait aussi longuement combattu en avant de Santeau.

La 2ᵉ division du 16ᵉ corps, qui avait marché au canon, était arrivée sur les hauteurs de Brilly, où les obus prussiens commençaient à éclater dans la colonne; la division s'arrêtait. Mais la nuit venait bientôt, et l'on reprenait le mouvement de retraite sur Boutay.

Bataille d'Orléans.

Le lendemain 4 décembre, l'armée de la Loire continuait, à la première heure, son mouvement sur Orléans. La 2ᵉ division du 15ᵉ corps, repliée sur Cercottes, défend aussi longtemps qu'elle le peut les approches d'Orléans. Une batterie de la 3ᵉ division se met en position pour retarder la marche des Prussiens, deux com-

pagnies du 6e de marche lui servent de soutien; cette batterie est bientôt obligée de se replier. A la brigade d'Ariès, le 5e bataillon de marche est dans les bois situés entre les Ormes et Orléans; deux compagnies du 6e de marche défendent énergiquement l'entrée de la ville, jusqu'à ce que les convois d'approvisionnement aient achevé de traverser la Loire. Nos dernières troupes abandonnent enfin Orléans, où les Allemands entrent, pour la seconde fois, à 11 heures du soir. Le 5e de marche avait perdu dans ces deux journées : 300 hommes tués, blessés ou disparus; le capitaine SALAÜN avait été fait prisonnier au château de Chevilly. L'effectif de ce bataillon était réduit à 400 hommes.

Le 8e bataillon de chasseurs de marche avait occupé dès le matin la tranchée qui défend la route de Pithiviers, et s'y maintenait jusqu'à 9 heures du soir, au moment de la retraite.

A la 2e division du 16e corps, le combat avait dégénéré en déroute. A 4 heures du matin, elle s'était portée en position en avant de ses tranchées, où le feu de l'ennemi l'obligeait, vers 7 heures du matin, à chercher un abri, mais les obus éclataient de toutes parts; une pluie de balles s'abattait sur nos troupes avec une violence inouïe. Deux batteries confiées à la garde du 7e bataillon étaient démontées, et à midi, les tranchées étaient abandonnées. La retraite dégénérait rapidement en un désordre effroyable; la démoralisation des troupes était à son comble; aucune direction n'existait plus. 150 chasseurs du 7e bataillon, conduits par le capitaine CAMPION, parvenaient à gagner Orléans. Ce qui restait des 80 hommes chargés de garder les batteries enlevées par l'ennemi, poursuivi par les Allemands, se dirigeait sur Ormes, mais la route d'Orléans était déjà coupée. Leurs officiers, le capitaine TRUCHY et le lieutenant PERRIER, cherchaient à les cacher dans la forêt de Bucy, d'où, chassés par la fusillade, ils gagnaient la Chapelle dans le but d'y passer la Loire; mais, à peine arrivés dans ce village, ils y étaient faits prisonniers par un parti de cavalerie ennemie. Le détachement du capitaine CAMPION traversait la Loire à Orléans vers 4 heures du soir. Au milieu de la déroute, le capitaine DE BLANDINIÈRES et sa compagnie s'étaient égarés et avaient battu en retraite en suivant la rive gauche de la Loire.

A la 1re division, le 4e bataillon de marche, qui s'était courageusement battu pendant ces deux journées, comptait 137 hommes hors de combat, dont 53 tués.

Après la bataille, les 16e et 17e corps avaient opéré leur retraite

sur le Loir, dans la direction de Vendôme, tandis que le 15ᵉ corps se repliait sur Gien et Orléans, où il traversait la Loire. L'armée française se trouvait donc coupée en deux tronçons, qui furent réorganisés en armées distinctes : l'armée de l'Ouest, composée des 16ᵉ, 17ᵉ, 19ᵉ et 21ᵉ corps, et l'armée du Centre ou de l'Est, comprenant les 15ᵉ, 18ᵉ, 20ᵉ et 24ᵉ corps d'armée.

La deuxième armée de la Loire.

A la suite de la reprise d'Orléans par les Allemands, le général d'Aurelle de Paladines fut relevé de son commandement, et remplacé par le général Chanzy, une des plus grandes figures de cette lutte de géants contre les hommes et contre les éléments. Pendant quatre jours, la deuxième armée de la Loire livra aux Prussiens une série de sanglants combats en avant de Iosnes. Le 7, le 3ᵉ de marche se battait à Vilorceau ; le 16ᵉ perdait le même jour, à Langlochère, 34 tués et 53 blessés, parmi lesquels les lieutenants BATTUT et MORETHEUX. Le 8, le 1ᵉʳ bataillon de marche combattait à Villermain, où sa brillante conduite lui valait l'honneur d'être cité à l'ordre du jour de l'armée ; le 3ᵉ, à Iosnes, le 10ᵉ et le 16ᵉ, à Villorceau, soutenaient l'honneur de nos armes. Le 10ᵉ bataillon de chasseurs de marche avait été d'abord placé en deuxième ligne, mais, voyant la position importante de Cernay, abandonnée par deux régiments de mobiles et une batterie d'artillerie et déjà occupée en partie par les Prussiens, il se porte en avant sans attendre d'ordres, et après un combat meurtrier de trois heures, il reprend la position et reste maître du village. Il perd dans cette circonstance 300 hommes mis hors de combat, mais il inflige à l'ennemi des pertes beaucoup plus considérables. A la nuit, le général envoyait son chef d'état-major porter ses félicitations au bataillon.

Le 9 décembre, à Origny, le 3ᵉ bataillon se bat au Ravin ; le 16ᵉ et le 10ᵉ à Origny. Avec quelques compagnies du 48ᵉ de marche, le 10ᵉ bataillon de chasseurs de marche empêche la retraite de la 3ᵉ division, composée en grande partie de mobiles, de se changer en déroute ; il a 1 officier blessé et 15 hommes tués.

Le 10 décembre, toujours à l'arrière-garde, le 10ᵉ bataillon a encore un officier blessé et perd 6 hommes.

Le 11 décembre, la deuxième armée de la Loire bat en retraite sur Vendôme. Le 21ᵉ corps, placé à l'extrême gauche, livre, le 14,

les combats de Morée et de Fréteval. Le 13e bataillon de marche, commandant LOMBARD, reçoit le baptême du feu au 1er combat de Morée. Les 1re et 2e compagnies y prennent une part glorieuse et perdent le sous-lieutenant BERTRAND, mortellement blessé, et 65 sous-officiers et chasseurs hors de combat. Le lendemain, à 1 heure de l'après-midi, le 21e corps tient les Prussiens en échec; le 3e bataillon brûle un pont sous le feu de l'ennemi. Le 10e bataillon assiste en réserve au combat sous Vendôme.

Le 16, pour défendre le haut Loir, le 21e corps livre le 2e combat de Morée, pendant lequel le 13e bataillon reste en réserve.

La 2e armée de la Loire battit en retraite pendant quatre jours, sur le Mans; l'ennemi, harassé, ne songea pas à inquiéter notre mouvement.

Autour du Mans, le général Chanzy réorganisait son armée pendant les derniers jours de l'année, en attendant qu'il pût reprendre l'offensive.

Du 24 décembre 1870 au 10 janvier 1871, le 1er bataillon de marche fit partie de la colonne Jouffroy. Il se distinguait au combat des Roches, de Saint-Georges et de Parigné-l'Evêque. « Le 7 janvier, dit le rapport de l'expédition, le 1er de marche, par sa résistance aux attaques vigoureuses de l'ennemi, a sauvé la colonne expéditionnaire d'un désastre. »

Le 1er janvier 1871, le prince Frédéric-Charles recevait l'ordre de marcher contre le général Chanzy.

Les 5 et 6 janvier, le 13e bataillon de chasseurs de marche prend part aux combats de la Fourche, dans lesquels 2,000 hommes environ tiennent tête à 14,000 Allemands venus de Chartres. Le général Chanzy s'exprimait ainsi au sujet de ce combat : « Le 13e bataillon de chasseurs et la 25e batterie de marche, sur lesquels avait porté l'effort de l'ennemi, s'étaient vaillamment conduits. » Ce bataillon avait eu 2 officiers tués, le lieutenant GOUNIAULT et le sous-lieutenant COTTEREAU; 3 officiers blessés, le commandant LOMBARD, le lieutenant RONANET et le sous-lieutenant LATOUR; plus 48 chasseurs tués et 140 sous-officiers et chasseurs blessés, sur un effectif de 595 hommes. A Saint-Amand, le même jour, le 16e de marche était aux prises avec l'ennemi. Le 7 janvier, la colonne bat en retraite sur la Ferté; le 13e bataillon est au dernier échelon et perd 7 hommes au combat d'arrière-garde du Gibet. Le 8, au combat d'Ardenay, à l'est du Mans, le 10e bataillon, placé à la droite de la division, lutte contre des forces considérables, qui tentent de tourner la division. La nuit venue, et par un

temps épouvantable, il forme encore l'arrière-garde, et, inébranlable dans la défaite, soutient la retraite au prix de pertes sensibles. Le 13ᵉ bataillon prend, le même jour, une part brillante au combat de Cannère, où il a 46 hommes tués ou blessés.

Bataille du Mans.

Les Allemands nous attaquent furieusement les 10, 11 et 12 janvier dans nos positions autour du Mans, essayant d'enserrer la 2ᵉ armée de la Loire, et de la couper de ses communications avec le pays. Le 10 janvier au matin, le 3ᵉ bataillon de marche, qui s'était reconstitué avec deux compagnies du 19ᵉ bataillon de chasseurs et deux compagnies du 4ᵉ zouaves de marche, se dirige avec la 1ʳᵉ division du 16ᵉ corps sur Parigné-l'Evêque, où il rencontre l'ennemi; les compagnies sont successivement portées en ligne, soutiennent un feu très vif et enlèvent trois fermes, puis, à 3 heures de l'après-midi, après huit heures d'un combat acharné, sont obligées de battre en retraite devant un ennemi supérieur en nombre, après avoir subi des pertes sensibles. Un officier du bataillon, évadé de Metz, le capitaine GRAEFF, type accompli de l'officier de chasseurs à pied, calme au feu, gaiement courageux, avait été blessé au bras en excitant ses jeunes chasseurs au combat. Le 3ᵉ bataillon de marche était réduit à 220 hommes.

Le 11 janvier, au plateau d'Auvours, le 10ᵉ bataillon de marche, qui ne compte plus que 10 officiers et 450 hommes, lutte énergiquement et presque seul contre des forces considérables; pendant toute la journée, malgré son infériorité numérique, il parvient à se maintenir sur le plateau. Dans cette circonstance, pour conserver ce plateau, clef de la position de toute l'armée, le bataillon entier, aux acclamations des zouaves pontificaux accourus à son secours, se lance plusieurs fois à la charge et culbute les Prussiens à la baïonnette. Le chasseur MARTIN se fait remarquer par son entrain, son courage et son intrépidité. L'ennemi est repoussé, et le 10ᵉ bataillon, qui a perdu 1 officier tué et 3 blessés, et 96 chasseurs tués ou blessés, couche sur ses positions.

Le 1ᵉʳ bataillon de marche, qui, depuis le commencement de cette campagne, avait perdu 6 officiers tués, dont le commandant LEREAU, 4 officiers blessés et près de 500 hommes hors de combat, avait mérité, par son héroïsme et son énergique résistance, l'honneur d'être cité à l'ordre du jour de l'armée.

Le 16e de marche, les débris du 8e et le 13e ont pris une part glorieuse à l'action. A 6 h. 1/2 du soir, les débris du 3e bataillon reçoivent l'ordre de se rendre au Tertre-Rouge, où ils arrivaient après l'évacuation de cette position par les mobilisés. Malheureusement, une attaque de nuit, sur la rive droite de notre armée, met entre les mains des Prussiens la position de la Tuilerie, que ne défendirent pas les mobilisés. Le lendemain, le général Chanzy était contraint de donner l'ordre de battre en retraite.

Les débris du 3e bataillon de chasseurs étaient chargés de la garde d'artillerie ; le 13e bataillon de marche, qui a reçu la mission de protéger l'artillerie et les convois du 21e corps, entre au Mans en même temps que l'ennemi, et livre dans le faubourg un combat sanglant qui sauve l'artillerie. Voici ce qu'écrit à ce sujet le général Chanzy : « L'artillerie arrivait au Mans en même temps que l'ennemi, et allait être enlevée, lorsqu'elle fut dégagée par une charge brillante du 13e bataillon de chasseurs, sous le commandement du chef de bataillon LOMBARD. » Le 13e avait perdu ce jour-là 100 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Le 12 et les jours suivants, l'armée de la Loire battait en retraite sur Laval et la ligne de la Mayenne. Le 15 janvier, le 3e bataillon de marche soutenait un combat à Saint-Jean-sur-Erve, où il faisait sentir à l'ennemi que, bien qu'en retraite, nos troupes ne renonçaient pas à la lutte.

Le 23 janvier, le général Pourcet se dirigeait sur Blois, avec une colonne mobile composée de sa 2e division, d'une brigade de cavalerie et du parc d'artillerie. Le 7e *bis* de marche, constitué sous les ordres du commandant DUBOIS, prenait part à l'expédition. Le 28, au petit jour, la colonne mobile se portait en trois colonnes sur Blois. La colonne de gauche, que conduisait le général Pourcet en personne, était éclairée par la 6e compagnie du 7e *bis*, commandée par le lieutenant DE VILLEBOIS DE MAREUIL ; la 7e compagnie, capitaine DAUCH, escortait le parc. La colonne du centre, commandée par le général de Chabron, passait par la forêt de Russy ; le 7e bataillon formait la tête de la colonne ; la 5e compagnie, capitaine HOFFMAN, et la 8e, lieutenant BORNES, éclairaient en avant et fouillaient la forêt. Vers 3 heures, les tirailleurs de la 6e compagnie arrivaient sur la rive gauche de la Cosson et engageaient le combat avec ceux de l'ennemi qui se trouveaient sur la rive opposée ; ils passaient sous la mousqueterie le pont sur lequel la route traverse le cours d'eau et s'établissaient sur la rive droite. Après trois heures de combat, l'ennemi était refoulé dans Blois,

laissant les faubourgs en notre pouvoir, et bientôt même il faisait sauter le pont établi provisoirement sur le fleuve. Le 7e *bis* avait eu dans cette affaire 7 hommes tués et 12 blessés, dont 1 officier, le lieutenant DE VILLEBOIS DE MAREUIL. Ce bataillon s'était fait remarquer dans ce combat par l'entrain qu'il mit à poursuivre l'ennemi jusque sur le pont de la Loire, qui sauta au moment où les premiers tirailleurs allaient s'y engager. La position devint critique au moment où les mobilisés de l'Indre eurent une coupable défaillance et lâchèrent honteusement pied. La débandade de cette légion pouvait amener un grand désastre, qui ne fut évité que par l'attitude du bataillon, soutenu par l'artillerie. A la suite du combat de Blois, le 7e bataillon *bis* de chasseurs à pied de marche obtenait une citation à l'ordre du jour de l'armée; le capitaine DE VILLEBOIS DE MAREUIL, blessé, et le caporal BOUSSARD, blessé cinq fois, étaient décorés de la Légion d'honneur; le sergent COLLIN, le clairon JARROT, les chasseurs CODINAS, CLAIR, KAST, blessés, recevaient la médaille militaire.

La colonne battait en retraite le 29 janvier, et les hostilités cessaient dans toute l'armée de la Loire à l'annonce de l'armistice qui était signé le 28 janvier. Le 12 mars, l'armée de la Loire fut licenciée.

Armée de l'Est. — Villersexel, Héricourt.

Quelques jours après la reprise d'Orléans par les Allemands, le 18 décembre, l'armée de l'Est, formée des 15e, 18e, 20e et 24e corps d'armée, fut chargée, sous les ordres du général Bourbaki, d'opérer le déblocus de Belfort et de couper ensuite les principales lignes de communication de l'ennemi avec l'Allemagne.

Au 15e corps, général Martineau des Chenez, se trouvaient les 4e et 6e bataillons de marche de chasseurs à pied; au 18e corps, général Billot, les 9e, 12e et 14e bataillons; au 10e corps, général Clinchant, le 25e de marche; au 24e corps, général Bressolles, le 15e bataillon de chasseurs de marche.

Les mouvements de l'armée de l'Est commencent le 28 décembre, mais le secret de l'expédition avait été mal gardé. Une reconnaissance du 15e bataillon de marche sur les hauteurs de Boussenottes, près de Baume-les-Dames, nous apprend que les Allemands concentrent leurs forces. Le général Werder, après avoir évacué Dijon, se retire sur la Lisaine, et prend position entre Belfort et

l'armée de l'Est. Le 8 janvier, il fait attaquer et enlever Villersexel et s'y établissait déjà, lorsqu'arrive l'avant-garde du 20° corps d'armée; le 25° bataillon de chasseurs de marche est immédiatement engagé. Vers 2 heures, les 18° et 20° corps attaquent à la fois Villersexel par le Sud et par l'Est; le 14° bataillon de marche, sous les ordres du commandant BONNET, se lance résolument sur l'ennemi, pendant qu'au 9° de marche, les 1re et 4° compagnies se déployaient en tirailleurs en avant du village, la 2° compagnie sur le cours de l'Ognon, la 3° en réserve. Le combat se continue avec acharnement pendant toute la nuit, et au matin du 10 janvier, les Allemands battent en retraite sur Belfort. Le 9° chasseurs de marche avait perdu 2 officiers blessés, MM. TROLLES et BALLE, 15 hommes tués ou disparus, et 36 blessés. La température était tellement rigoureuse, qu'au seul 14° bataillon de marche, 200 hommes environ entraient aux ambulances pour des cas de congélation.

Le 13, l'armée de l'Est continue son mouvement offensif; le 4° bataillon de marche, sous les ordres du commandant BROCHIER, enlève à la baïonnette, avec le régiment des mobiles de la Charente, le village de Sainte-Marie; il perd 13 tués et 45 blessés, parmi lesquels le lieutenant DESMUTZ. Pendant ce temps, le 15° de marche, établi dans le bois du Chanet, concourait à faire évacuer par l'ennemi la position du village d'Arcy, qu'il enlevait sans éprouver une grande résistance.

Nos bataillons de chasseurs de marche prennent une part glorieuse aux combats sous Héricourt et Montbéliard, les 14, 15, 16, 17 et 18 janvier. Le 15 janvier, le 9° de marche perd, aux affaires de Chennebier, 4 hommes tués et 7 blessés. Le froid est tellement vif, que 90 hommes de ce bataillon entrent à l'ambulance par suite de congélation. Le 6° bataillon de marche participe à la prise de Montbéliard.

Le 16, le 15° bataillon prenait part au combat de Bethoncourt; il se déployait sur la droite du village, pendant que le reste de sa brigade était massé en arrière, dans un bois. Vers 3 heures, les 1re et 6° compagnies prennent la tête d'une colonne d'attaque dirigée sur le village, et le bataillon entier reçoit bientôt, lui-même, l'ordre de marcher. Mais déjà, les premières troupes engagées ploient sous une grêle de balles, venant à la fois du cimetière, du village et des hauteurs opposées. Le 15° bataillon, à peine entré en ligne, dut obéir au signal de la retraite; les chasseurs avaient fait preuve de beaucoup d'élan. Quoique tardivement engagé, le



15ᵉ bataillon de marche avait fait des pertes sensibles : un officier tué, le capitaine MORIN; 6 officiers blessés; le capitaine SARDA, fait prisonnier; le lieutenant GOUDAL, les sous-lieutenants TAMPÈRE, CHASSAGNAC, GRILLAT et MOUREY, plus 45 hommes tués, 109 blessés et 50 disparus. Le soir, le 13ᵉ bataillon se replie sur le plateau d'Issans. Le 4ᵉ de marche avait aussi combattu toute la journée à Béthoncourt; les luttes de ces deux journées lui coûtaient une quarantaine d'hommes mis hors de combat.

Le lendemain, l'ennemi recommence de bonne heure à nous canonner à distance. La brigade Le Camus est chargée de l'attaque du château de Montbéliard. Le 5ᵉ bataillon de marche, placé sous les ordres du capitaine GÉRARD, qui remplace le commandant CHAMARD-BOUDET absent, est envoyé près de la ferme du Mont-Chevis, pour soutenir des batteries concourant à l'attaque du château. Après avoir essayé de s'établir derrière un petit bois, complètement battu par les feux du château, le capitaine GÉRARD fait placer ses quatre compagnies dans un chemin creux, situé à une centaine de pas en arrière de nos pièces; les chasseurs, exposés aux éclats des obus qui tombent tout autour de notre batterie, restent pendant plusieurs heures immobiles, malgré le froid, dont une pluie glaciale augmente la rigueur. Vers midi, on entend l'appel des artilleurs qui, menacés par l'apparition d'une colonne ennemie, demandaient l'appui des compagnies de soutien. Le capitaine GÉRARD fait aussitôt sortir le bataillon du chemin dans lequel il est masqué, se met à sa tête, et s'élance contre l'infanterie allemande, qui recule sans attendre le choc. Pendant ce vigoureux mouvement offensif, et pendant la retraite qui lui succède, les chasseurs se trouvent exposés au feu des batteries prussiennes, qui mettent 60 hommes hors de combat; le lieutenant METROT et le sous-lieutenant BONNAUD sont au nombre des blessés. Mais, grâce à cette vigoureuse offensive, nos batteries, un moment compromises, ont pu conserver leur position et recommencer le feu jusqu'à la nuit. L'armée de l'Est fait un mouvement en avant, mais à minuit, un mouvement général de retraite est ordonné. On a appris que Garibaldi n'ayant pas arrêté les Prussiens devant Dijon, l'armée de l'Est va être prise entre deux feux; le projet de débloquer Belfort est abandonné.

Les Allemands harcèlent sans cesse la marche de l'armée de l'Est, qui bat en retraite sur Besançon. Le 18, au combat de Byans, le 9ᵉ bataillon de marche, qui est à l'arrière-garde, perd un officier, le sous-lieutenant WINTEMBERGER, et 3 hommes blessés. Le

21 janvier, le 4e bataillon de marche soutient la retraite à l'Isle-sur-Doubs; il est vivement pressé pendant quelque temps, et n'a que 3 blessés; le 24, il engage un léger combat à Montferrand, pour défendre les deux ponts du Doubs. C'est à cette date que le général Clinchant remplaçait le général Bourbaki au commandement de l'armée de l'Est, qui était de plus en plus enserrée autour de Besançon; il n'allait bientôt plus rester qu'une seule route de libre, par laquelle elle pourrait s'échapper en Suisse. Après le combat de Sombacour, le 27 janvier, où le 4e bataillon de marche assistait au commencement du désastre, et éprouvait lui-même quelques pertes, le 20e corps était attaqué à Chaffais; entouré de tous côtés, le 25e bataillon de marche était fait prisonnier et désarmé. Le 30 janvier, on apprend qu'un armistice a été signé; on croit alors que cet armistice nous est applicable, mais on est cruellement désabusé quelques jours après. L'armée du Sud, conduite par le général de Manteuffel, nous pousse peu à peu vers la Suisse. Le 31 janvier, la 1re brigade de la division d'Ariès, dont fait partie le 15e de marche moins la 3e compagnie, peut s'échapper par la route de Morey et se diriger sur Gex, sur le territoire français. Le 1er février, les chasseurs du 5e bataillon de marche soutenaient en désespérés, mais non sans succès, un combat d'arrière-garde à la Cluse; ils y perdaient 3 tués et 7 blessés. Le 4e bataillon de marche combattait de son côté à Oyes, et arrêtait les Prussiens dans leur marche. Le dernier de tous les corps, le 9e bataillon quittait ses positions à 5 heures du soir, après avoir perdu 3 hommes tués et 7 blessés. Le 2 février, après avoir supporté toutes les souffrances possibles, par une température des plus rigoureuses, presque nus, affamés, harassés de fatigue, les débris de l'armée de l'Est entrèrent en Suisse, où ils reçurent une hospitalité large, généreuse et fraternelle, que l'armée française n'oubliera jamais.

Armée du Nord. — Bataille d'Amiens.

Les Allemands venaient de pénétrer dans la vallée de l'Oise, et tentaient journellement des pointes audacieuses vers le Nord, réquisitionnant dans tous les villages, semant la terreur parmi les habitants, et poussant jusqu'aux environs de Beauvais, qu'ils occupaient le 30 septembre. De là, ils s'avançaient jusqu'à Roye et Montdidier, pour s'emparer ensuite d'Amiens. Mais les populations

de la Picardie et du Nord s'étaient levées, et la défense s'organisait sous l'énergique impulsion du général Bourbaki, dignement secondé par le général Farre. Le 22e corps se constituait peu à peu, avec des mobilisés qu'on avait encadrés avec des évadés de Metz et de Sedan, revenus en France par la Belgique, et les cadres des dépôts de 4 bataillons de chasseurs à pied et de 7 régiments de ligne. Six bataillons de chasseurs de marche prirent part aux opérations de l'armée du Nord; c'étaient : le 2e de marche, commandant BOSCHIS; 17e, commandant MOYNIER; le 18e, commandant JAN; le 19e, commandant GIOVANNINELLI; le 20e, commandant HECQUET; le 24e bataillon de marche *bis*, commandant BAILLY. Le 2e de marche était alors au village de Feuquières, à 18 kilomètres de Beauvais, où la cavalerie allemande était venue faire des réquisitions; pendant vingt jours, il rayonne dans les environs de Beauvais, arrêtant des convois de réquisition, et engageant souvent des escarmouches avec les tirailleurs ennemis.

Sur ces entrefaites, le général de Manteuffel marchait sur Amiens. Le 24 novembre, l'armée du Nord, composée du 22e corps, comprenant 5 brigades constituées et une 6e en formation, se concentrait au sud et à l'est d'Amiens. Ce jour même, le 18e de marche débarquait du chemin de fer à Longueau et prenait ses dispositions pour relier les corps échelonnés sur la ligne Amiens-Corbie. La veille, le 20e de marche, traversant Villers-Bretonneux, avait été occuper à l'ouest de ce bourg, et en avant d'un grand bois, les villages de Cachy, avec les 2e et 4e compagnies, et de Gentelles, avec les trois autres compagnies, sous les ordres du commandant HECQUET. Le 24, le 20e de marche prend les armes à 4 heures du matin et vient rejoindre à Villers-Bretonneux la brigade du Bessol, qui exécute une reconnaissance offensive sur la route de Roye à Amiens. La brigade du Bessol pousse devant elle les Prussiens, qui rétrogradent en combattant par Beaucourt; après un vif engagement, le bataillon d'infanterie de marine enlève le bois de Mézières que tourne le 20e bataillon de marche, pour couper la retraite à l'ennemi sur Roye. Les Prussiens reculent à temps; à 6 heures du soir, la reconnaissance était rentrée. Ce léger engagement avait affermi le moral des jeunes troupes de la brigade. Le 25 novembre, le 2e de marche arrivait à Saleux pendant qu'un détachement du 20e, sous les ordres du capitaine ROY, exécutait une reconnaissance du côté de Hangard, au cours de laquelle il rencontrait une patrouille de cavalerie, lui tuait 2 chevaux et blessait quelques ulhans. Le lendemain, l'ennemi, signalé sur le

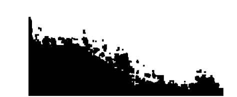
front des positions du 18e de marche, dessine un mouvement sur notre gauche. En allant reconnaître l'importance de cette manœuvre, le commandant JAN tombe mortellement frappé. Le capitaine MILLON lui succède ; dans la soirée, nos chasseurs, ardents à venger la mort de leur chef, culbutent à la baïonnette les postes allemands qui leur sont opposés. Les alertes étaient continuelles, car l'ennemi couvrait la concentration de ses troupes par des reconnaissances, qui menaçaient notre ligne de tous côtés.

Le 26, à 1 heure, la 5e compagnie du 20e de marche, lieutenant AMBROSI, de grand'garde en avant de Gentelles, derrière une tuilerie placée sur le chemin vicinal reliant Gentelles à la route de Roye, est attaquée par une colonne ennemie, forte d'un bataillon et d'un peloton de cavalerie. Les 1re et 3e compagnies arrivent à son secours, les 2e et 4e compagnies se placent en réserve. Pendant deux heures, une fusillade nourrie éclate sur toute la ligne, sans progrès de part et d'autre. Vers 3 heures, le combat se ralentit, tandis qu'une nouvelle action s'engage dans la direction de Boves. Le feu reprend bientôt à Gentelles, avec une nouvelle intensité; vers 4 heures, une compagnie du 69e régiment de marche vient appuyer la gauche du 20e bataillon de chasseurs. A la tombée de la nuit, les chasseurs reprennent l'offensive et rejettent définitivement les Allemands dans la vallée de l'Hallue. Le sous-lieutenant THIEBAULT est blessé d'une balle au bas-ventre pendant ce mouvement. Le 20e bataillon rentrait ensuite dans ses cantonnements. Il avait eu pendant ce combat, où il avait reçu le baptême du feu, 1 officier blessé, 3 chasseurs tués, 6 blessés et 5 disparus.

Dans la nuit, le 17e bataillon arrive devant Amiens, et reçoit l'ordre de défendre les passages de la Somme; il a, dans cette position, à repousser plusieurs patrouilles ennemies. Le 27 novembre, le général de Manteuffel attaquait, avec 39,000 hommes et 174 pièces de canon, les positions de l'armée du Nord autour d'Amiens, défendues seulement par 25,000 hommes.

Au matin de la bataille, le 2e de marche occupait un bois situé à 3 kilomètres en avant de Dury, dont la défense était dirigée par le général Paulze d'Ivoy. Le 18e était à Boves, sous les ordres du colonel Derroja; à la brigade du Bessol, le 19e occupait Villers-Bretonneux; le 20e était en position à Gentelles.

A 8 heures du matin, une reconnaissance, conduite par le capitaine BARNAUD, du 2e de marche, se heurte à l'ennemi, un peu en avant du bois de Dury, et entame le combat. Trois compagnies du bataillon sont bientôt en ligne, et soutiennent la lutte pendant



deux heures; elles perdent là un officier blessé, le sous-lieutenant MULLER, et 150 hommes hors de combat, parmi lesquels le caporal fourrier DE GUISE. A la faveur du brouillard et de l'épaisseur du taillis, les Prussiens arrivent si près de nous, qu'on se bat dans le bois à coups de crosse et de baïonnette. Ecrasés par le nombre, nos chasseurs sont obligés de se replier sur les tranchées de Dury; la compagnie du capitaine DU VIGNAN, qui n'a pas entendu le signal de la retraite, est bientôt cernée dans le bois, et, sur le point d'être prise, elle se dégage vigoureusement. Saisi par un officier prussien, le capitaine DU VIGNAN lui brûle la cervelle d'un coup de revolver et rejoint ses hommes.

Dans la plaine, la compagnie du capitaine ARCELIN combat avec acharnement; ses flancs sont couverts par deux escouades détachées. Tout à coup, les ulhans sortent des bois et chargent les deux escouades, qui sont sabrées et prises, pendant que la compagnie se rallie, repousse par un feu bien dirigé les ulhans, qui s'enfuient en abandonnant leurs blessés, et rejoint ensuite le reste du bataillon derrière les tranchées. Nos chasseurs dirigent de là, sur les pièces allemandes, qui sont établies à 1,200 mètres, un feu tellement précis qu'ils les forcent à reculer jusqu'à 2,000 mètres. Le lieutenant KOTSUSKI, posté avec son peloton dans le cimetière de Dury, décime de ses feux de salve l'artillerie et les colonnes d'infanterie allemande, qui cherchent à aborder les tranchées, et les obligent à se retirer en désordre. De 3 à 5 heures, une batterie de marins vient s'établir sur la route, au centre du 2ᵉ bataillon, pour répondre au feu des pièces allemandes; elle est tellement maltraitée, que son chef est obligé de faire appel aux chasseurs pour remplacer les servants. Deux escadrons du 9ᵉ hussards prussien chargent les compagnies du 2ᵉ bataillon de marche; ils sont repoussés et perdent un de leurs officiers, le prince de Hatzfeld; de notre côté, tombe mortellement frappé le capitaine adjudant-major DE BOISGUION. Le feu cesse de part et d'autre à la nuit, et nos chasseurs travaillent avec ardeur à réparer les dommages faits à nos retranchements par le feu de l'artillerie ennemie.

A Boves, le 18ᵉ de marche, à cheval sur la voie ferrée en avant du village et du château de Boves, résiste pendant huit heures à toutes les attaques; mais il lui faut enfin plier sous le nombre; il bat en retraite lentement, disputant pied à pied le terrain, qu'il laisse jonché de tués et de blessés : 6 officiers et plus de 200 hommes.

Après être resté en position toute la matinée aux abords de

Gentelles, le 20e de marche était rentré dans le village pour y faire la soupe, sous la protection de la 1re compagnie, installée dans les premières maisons, lorsque, vers 11 heures, des masses prussiennes considérables, se dirigeant sur Gentelles, se mettent à gravir les pentes du plateau sur lesquelles les troupes françaises avaient pris position. Les chasseurs n'ont que le temps de renverser leurs marmites et de prendre les armes pour se porter en ligne. La compagnie ROY reçoit le choc la première, se reploie sur la tuilerie et s'y maintient, tandis que la compagnie PARENT se déploie sur la gauche, afin de couvrir le ravin, par lequel l'ennemi cherche à gagner Cachy, et que la 4e compagnie, capitaine CARRÈRE, ouvre le feu devant le cimetière; la 3e compagnie, lieutenant ROUSSET, vient se placer entre les deux premières, et la 5e à côté de la 4e. Pendant deux heures, le 20e résista aux efforts des Allemands, malgré leur supériorité numérique, malgré le feu de deux batteries d'artillerie placées hors de la portée de nos armes; il tint aussi longtemps que possible, mais, ne recevant aucun secours, écrasé par les projectiles de l'artillerie, il dut effectuer sa retraite vers 1 heure, et abandonner Gentelles, en se repliant sur un grand bois situé en arrière. Malheureusement, par suite de l'étendue de la chaîne de tirailleurs, ce mouvement ne put s'exécuter en même temps sur toute la ligne, et le bataillon se trouva divisé en deux tronçons, qui ne purent se rallier. Dans cette retraite, le lieutenant ROUSSET eut la cuisse traversée d'une balle. Des troupes de ligne et des mobiles étant venus le renforcer, le tronçon de droite reprit l'offensive et put rentrer dans Gentelles, dont il chassa l'ennemi en lui infligeant des pertes sensibles. Quant au tronçon de gauche, qui s'était maintenu sous un feu terrible, le long du chemin qui relie Gentelles à Cachy, il avait réussi à se porter à la droite de ce dernier village; à ce moment, le sous-lieutenant HERBIN tombait mortellement frappé. Mais les Prussiens, laissant un rideau de troupes pour masquer des batteries chargées d'incendier Gentelles et Cachy, concentrèrent leurs efforts sur Villers-Bretonneux, et le combat cessa du côté du 20e.

Le 19e de marche, qui avait quitté Vaire le matin, venait à peine de s'installer dans Villers-Bretonneux, avec les autres troupes françaises, lorsque ces dernières sont surprises par l'arrivée soudaine des Prussiens. Le colonel du Bessol consent, sur les instances du commandant GIOVANNINELLI, à lancer en avant le 19e bataillon : une partie des nôtres cèdent bientôt devant l'attaque énergique de l'ennemi, mais, ramenés en avant par le colonel

de Gislain, ils rentrent à la baïonnette dans leurs premières positions. Les effets du feu sont terribles: le commandant GIOVANNINELLI, les capitaines DE RÉGNIER, DE CANISY et THOMAS, les lieutenants AYMÈS, CAVAIGNAC et COQUELET sont frappés, et 300 hommes tombent sur le champ de bataille; la défense est désorganisée, et les débris du 19ᵉ de marche se retirent vers Amiens.

Vers 9 heures du soir, Villers-Bretonneux était pris, et l'ordre était donné de battre en retraite au plus vite. Les deux parties du 20ᵉ bataillon de marche, toujours séparées, se retirèrent en traversant le champ de bataille à la lueur de l'incendie des deux villages. Le détachement de gauche dut faire 14 kilomètres sur une route encombrée de blessés, et arriva exténué et affamé à Corbie, à 2 h. 1/2 du matin.

Les chasseurs du 20ᵉ de marche dorment sac au dos le long des murs et se remettent en marche à 4 heures, sous les ordres du commandant HECQUET, pour se retirer sur Arras. L'autre détachement, conduit par le capitaine CARRÈRE, s'était retiré sur Amiens, et de là sur Arras, par Doullens. Le 20ᵉ chasseurs de marche avait perdu dans cette journée : 1 officier tué, le sous-lieutenant HERBIN; 1 officier blessé, le lieutenant ROUSSET; 25 hommes tués, 67 hommes blessés, et 130 disparus.

Après la bataille de Villers-Bretonneux, les Allemands occupèrent immédiatement Amiens; maître de la ligne de la Somme, le général de Manteuffel se disposa à marcher sur Rouen, laissant en Picardie le général Von Gœben, pour surveiller les mouvements de l'armée du Nord.

Sous les ordres du général Faidherbe, l'armée du Nord était portée à trois divisions, les corps étaient reconstitués, les approvisionnements assurés, et, le 8 décembre, elle reprenait hardiment l'offensive. Le 18ᵉ chasseurs de marche occupe, le 9 décembre, la petite ville d'Albert, que les Prussiens viennent d'évacuer. Le même jour, le général Lecointe se présentait devant Ham avec sa division. Le 17ᵉ de marche reçoit l'ordre d'enlever les faubourgs, et de s'avancer rapidement, par la grande rue, pour occuper le fort. Jeunes soldats d'un mois de service à peine, nos chasseurs, pleins d'un admirable entrain, emportent la position et font nombre de prisonniers. Le 10, la garnison du château, intimidée par une énergique sommation, capitule dans l'après-midi. Le 17ᵉ pousse des pointes jusqu'à Chauny.

Ce fut alors que l'armée du Nord tenta une puissante diversion, pour arrêter la marche de Manteuffel sur Rouen et le Havre. Le

mouvement du général Faidherbe réussit, car l'armée allemande se porta de nouveau sur la ligne de la Somme. On était au cœur de l'hiver, le pays était couvert de neige, la température était très rigoureuse; pour atténuer les souffrances de nos soldats, le général Faidherbe avait donné l'ordre de ne pas faire camper les troupes, qui étaient presque toujours cantonnées; le pays, horriblement dévasté, ne pouvait subvenir à l'alimentation des troupes, et les approvisionnements ne parvenaient à l'armée qu'avec les plus grandes difficultés. Ces épreuves étaient longues et pénibles; elles furent noblement supportées par nos jeunes chasseurs des bataillons de marche, qui avaient à répondre devant l'histoire de l'honneur de leur arme glorieuse. Et d'ailleurs, la patrie n'était-elle pas en danger? L'histoire leur a rendu justice, car elle a écrit sur les tristes pages de cette époque que les chasseurs des bataillons de marche ont été, dans l'adversité, forts de cœur, solides au feu, énergiques dans toutes les circonstances difficiles, à l'égal de ceux qui leur avaient montré le chemin de la gloire autrefois, et naguère encore, le noble exemple de l'honneur gardé sain et sauf, même dans la défaite.

Bataille de Pont-Noyelles.

Le 22 décembre, l'armée du Nord avait pris position au nord-est d'Amiens, sur les hauteurs de la rive gauche de l'Hallue, à cheval sur la route d'Albert à Amiens. La veille au matin, les grand'gardes du 18e de marche avaient déjà signalé l'approche des masses prussiennes sortant d'Amiens. Après une vive fusillade, ne pouvant déboucher des bois qui se trouvaient en avant de Marcelcave et de Querrieux, l'ennemi semble hésiter; c'est le signal de la charge; le 18e bataillon de chasseurs et un bataillon du 33e de ligne se précipitent au-devant de l'ennemi. En moins d'une demi-heure, les bois de Querrieux sont enlevés, et nos chasseurs du 18e poussent jusqu'à Saint-Gratien, sans laisser à notre artillerie le temps de venir les appuyer.

Le 23, l'armée allemande vient nous attaquer dans nos positions de l'Hallue; prévenues de leur approche, nos troupes prennent les armes; il fait un froid sibérien, 11 degrés au-dessous de zéro; néanmoins, nos chasseurs sont impatients de joindre les Prussiens.

Le 2e bataillon est en position dans le bois qui domine Coutry; le 18e occupe le village de Querrieux; le 19e bataillon est établi

face au village de Daours; le 20° est à l'extrémité gauche, avec ordre de tenir là jusqu'à l'arrivée du 23° corps venant de Corbie.

A 9 heures, on entend une violente canonnade du côté de Pont-Noyelles. Le commandant HECQUET, du 20° bataillon, laisse la compagnie AMBROSINI pour occuper les abords de Vecquemont, prend position avec son bataillon sur les pentes méridionales du plateau, garde la 3° compagnie en réserve et porte la 1re compagnie à droite, sur la lisière du village de Daours, et la compagnie ROY dans l'intervalle et presque sur les bords de l'Hallue. Une vive fusillade s'engage entre les tirailleurs, pendant laquelle le lieutenant GRIMES est tué et le sous-lieutenant VIROT blessé au genou. Appuyé par une batterie de 12 servie par des marins, le bataillon résiste, sans reculer d'une semelle, aux efforts des Allemands, jusqu'à midi. La 5° compagnie, serrée de près, est obligée d'abandonner le village de Daours. Dans le village de Querrieux, le 18° de marche soutient, pendant cinq heures, une lutte opiniâtre; si, de temps en temps, la ligne recule un peu, c'est pour exécuter aussitôt après de vigoureux retours offensifs, dont l'un vient échouer sous les murs crénelés des premières maisons de Pont-Noyelles. Le commandant VATON est blessé d'une balle à la jambe; le capitaine JAN, frère du commandant tué à Boves, est mortellement frappé; une quarantaine d'hommes par compagnie sont tués ou blessés. Les Prussiens mettent en ligne des forces considérables. A 4 heures, le général Faidherbe ordonne une vigoureuse attaque générale, pendant que la 1re division dessinera un mouvement tournant.

Le 20° se précipite avec la brigade Foerster contre le village de Querrieux; le 17° entre en ligne et attaque vigoureusement l'ennemi; le 19° s'élance sur le village de Daours; le lieutenant COHENDET enlève ses hommes, pénètre dans le village et se fait tuer bravement, ainsi qu'un grand nombre de ses chasseurs. Mais l'ennemi augmente sans cesse, notre ligne semble fléchir; le 2° de marche est alors chargé d'exécuter, avec le 69° de ligne, un mouvement tournant destiné à dégager le centre de nos positions; ce mouvement est couronné d'un plein succès. La nuit met fin au combat, et l'armée du Nord couche sur ses positions, au milieu d'une neige épaisse, par une température excessivement rigoureuse. Nos hommes souffrent du froid et de la faim, ne pouvant pas faire de feu, n'ayant rien mangé depuis la veille.

Le 20° bataillon avait perdu dans cette journée 1 officier et 1 chasseur tués, 1 officier et 19 chasseurs blessés et 17 disparus.

Le lendemain 24 décembre, à 6 heures du matin, l'ennemi nous attaque de nouveau; sa cavalerie essaie de nous envelopper du côté de Coutry; les 1re et 2e compagnies du 2e de marche, qui occupent ce point, se déploient en tirailleurs, et, profitant habilement des accidents du sol, elles réussissent à repousser les uhlans, qui laissent bon nombre d'entre eux sur le terrain. Les 17e et 20e de marche soutiennent contre l'ennemi une lutte opiniâtre; mais l'armée allemande, renforcée par de nouvelles troupes, exécute un mouvement tournant sur la droite de nos positions. A 2 heures, le général Faidherbe donne l'ordre de battre en retraite sur Arras, mouvement qui s'exécute dans le plus grand ordre. Le 17e de marche avait eu 2 officiers et 18 hommes hors de combat; le 2e comptait 34 hommes tués, blessés ou disparus; sa conduite lui avait valu les plus chaleureuses félicitations du colonel Pittié.

Le 27 décembre, l'armée du Nord était rassemblée derrière le canal de la Scarpe, entre Arras et Douai. Quelques jours avant la bataille de Pont-Noyelles, elle avait été constituée en deux corps d'armée, sous les ordres des généraux Lecointe et Paulze d'Ivoy. Les quelques jours qui suivirent furent activement employés à reconstituer nos troupes, éprouvées par les batailles d'Amiens et de Pont-Noyelles. Mais chaque jour était marqué par des escarmouches contre l'ennemi; le 30 décembre, le 2e bataillon de marche se portait à Beaumetz-les-Loges, où ses avant-postes étaient plusieurs fois inquiétés par la cavalerie ennemie.

Achiet-le-Grand, Behagnies et Bapaume.

Malgré la neige épaisse qui couvre le sol, l'armée du Nord reprend l'offensive le 2 janvier; les avant-postes allemands étaient signalés en avant de Bapaume. Le général Faidherbe prend la résolution d'attaquer le général von Goeben, dont l'armée était disséminée entre Bapaume et Péronne assiégée. Le 2 janvier, vers midi, la brigade Foerster, du 22e corps, arrive en face du village d'Achiet-le-Grand, où les Prussiens se sont retranchés, et reçoit l'ordre de s'en emparer. Le 20e bataillon de marche est désigné pour enlever le village, tandis que le 43e de ligne doit le tourner; l'attaque est menée avec la plus grande vigueur, et, malgré la plus vive résistance, les Prussiens sont rejetés hors du village, laissant une trentaine de prisonniers entre les mains des chasseurs

du 20e, qui avaient, dans l'attaque, 2 officiers blessés, le capitaine AMBROSINI et le sous-lieutenant MASSIET, 4 tués et une vingtaine de blessés. Les Prussiens se retirent en désordre sur Bapaume, vivement poursuivis par les chasseurs, qui n'occupent malheureusement Biefvilliers que pour l'abandonner ensuite.

Le jour même, la 1re division du 23e corps se présentait devant la forte position occupée par les Allemands dans le village de Behagnies. L'avant garde, formée par le 19e bataillon de chasseurs et une section d'artillerie, commença l'attaque. Elle fut repoussée par un feu violent de mousqueterie et d'artillerie qui dura toute l'après-midi; les chasseurs du 19e arrachèrent deux pièces d'entre les mains de l'ennemi; s'attelant aux canons, ils les sauvèrent, malgré la pluie de projectiles qu'ils eurent à supporter. Le 23e corps recula sur Ervillers, où il s'établit la nuit sans être inquiété.

Les combats du 2 n'étaient que le prélude de la journée du lendemain, qui devait être glorieuse pour nos armes. Vers 9 heures du matin, le général Faidherbe prend l'offensive; la bataille de Bapaume s'engage. Le 2e de marche est chargé d'enlever à la baïonnette le village de Biefvilliers; les compagnies, disposées en colonnes d'attaque, s'élancent sur la position au pas de course; les clairons sonnent la charge. Les chasseurs du 2e débusquent et refoulent les Allemands jusqu'au terrassement du chemin de fer, pendant que le 67e de marche s'empare de la partie gauche du village. Une batterie allemande, qui s'est établie sur le versant gauche dominant Biefvillers, a déjà réussi à mettre le feu à une vingtaine de maisons, lorsque la 6e compagnie du 2e de marche, par un mouvement de flanc exécuté avec autant de précision que d'entrain, prend position à 800 mètres en face de la batterie et, au bout de six feux de salve, la force à amener précipitamment ses avant-trains et à prendre la fuite, laissant le terrain couvert de cadavres. Le 2e bataillon de chasseurs se rallie, et, continuant sa marche, va prendre position à Avesnes-lès-Bapaume. Cette attaque lui coûtait 1 officier, le capitaine DUCOTÉ, tué en chargeant à la tête de sa compagnie, et 137 chasseurs tués ou blessés.

Deux compagnies du 18e de marche, sous les ordres du capitaine MARTIN DE MIERRY, avaient brillamment concouru à l'enlèvement du village de Bapaume et rejoignaient leur bataillon, à 7 heures du soir, à Avesnes-lès-Bapaume, après avoir perdu 1 officier et une quarantaine d'hommes. D'un autre côté, le 17e bataillon avait pénétré dans Bapaume, où il tiraillait contre les Prussiens battant en retraite.

Le 20e bataillon, qui ne fut engagé que comme soutien d'artillerie, ne subit que des pertes peu considérables, 2 tués et 10 blessés.

La 2e division du 23e corps s'était heurtée aux Prussiens à Sapignies. Soutenues par le 24e bataillon de marche *bis*, commandant DE NÉGRIER, deux batteries s'établissent en avant du village et ouvrent le feu. Les projectiles ennemis leur causent tant de pertes qu'elles sont obligées de demander au 24e quinze chasseurs de bonne volonté comme servants. Ces quinze chasseurs sont nommés de 1re classe sur le champ de bataille. Le commandant DE NÉGRIER enlève par une attaque énergique le village de Favreuil, qu'abandonnent l'artillerie et l'infanterie prussiennes. Le 24e de marche *bis* avait perdu dans l'action : 2 officiers tués, les sous-lieutenants DOUGNAC et PFIÉGLER; 1 officier blessé, le sous-lieutenant BURÉ, et 241 hommes hors de combat.

Les Prussiens, battus, se mirent précipitamment en retraite; malheureusement, l'armée du Nord ne put profiter de son triomphe : tandis que le centre était victorieux, les ailes opéraient leur mouvement avec trop de lenteur, à cause de la neige qui encombrait tous les chemins, et elles arrivèrent trop tard pour changer en déroute la défaite des Allemands. Malgré son succès, le général Faidherbe dut se retirer pour donner du repos à ses soldats, tandis que les Prussiens opérèrent à la hâte un mouvement de concentration très menaçant.

Le 4 janvier, le 20e bataillon de marche, après avoir fait évacuer Guevillers par tous les traînards, prenait place à l'arrière-garde; vers 9 heures du matin, par suite de l'allongement de la colonne et du mauvais état des chemins, il se trouvait à plus d'un kilomètre en arrière. A ce moment, une forte troupe de cavalerie allemande, manœuvrant derrière les plis du terrain, vint, à la faveur du brouillard du matin, se placer derrière la colonne pour chercher à s'emparer de l'artillerie française, engagée dans les chemins creux sillonnés d'ornières profondes et dans l'impossibilité de se mettre en batterie. La situation était très critique. Averti par le sous-lieutenant GOUJON, commandant la section d'extrême arrière-garde, le commandant HECQUET arrête immédiatement son bataillon sur le talus gauche de la route, les ailes repliées en demi cercle. A peine ces dispositions étaient-elles prises, que deux escadrons de cuirassiers blancs partent à la charge et fondent sur la colonne française. Avec le plus grand sang-froid, les chasseurs les laissent approcher sans tirer jusqu'à 80 mètres, puis ouvrent à cette distance un feu à volonté terrible. Emportés par leur élan,

les cuirassiers, culbutés les uns sur les autres, arrivent jusqu'aux pointes des baïonnettes et sont fusillés à bout portant. Très peu parviennent à s'enfuir sous une grêle de balles; un officier, le capitaine DES MARÉES, qui les commandait, et une dizaine de cuirassiers restent au pouvoir des chasseurs qui, menacés par plusieurs escadrons de réserve, se forment en carré pour continuer à marcher en retraite. Grâce à l'attitude énergique du bataillon d'arrière-garde, l'artillerie était sauvée. La brigade entière, qui s'est arrêtée, acclame le 20° bataillon de chasseurs à pied de marche. Ce beau fait d'armes comptera dans les fastes de l'armée du Nord. Il est la preuve manifeste d'une forte discipline; il fait le plus grand honneur aux jeunes soldats du 20° bataillon et aux vigoureux officiers qui les commandaient.

Ce même jour, le 2° bataillon de chasseurs de marche est chargé d'enlever un poste prussien, retranché dans les villages de Behagnies et de Sapignies, composé de deux compagnies d'infanterie et d'un escadron de ulhans. L'opération réussit; les Allemands, surpris dans les deux villages que nos chasseurs ont tournés, laissent entre nos mains un grand nombre de prisonniers et une centaine de chevaux. Le 13 janvier, le lieutenant FRANCK, du 18° de marche, est averti qu'un parti de uhlans occupe Pozières. Il y arrive avec sa section vers 5 heures du soir, en l'absence des uhlans qui battent l'estrade sur la route de Bapaume. Il fait barricader une issue du village et embusquer ses chasseurs à l'autre extrémité, dans les maisons devant lesquelles les Prussiens doivent passer. Cinquante cavaliers ennemis rentrèrent à la nuit close; quand ils furent tous engagés dans le village, un feu terrible à bout portant les anéantit en quelques minutes.

Bataille de Saint-Quentin.

Comprenant qu'il lui était impossible de forcer le front de l'ennemi, le général Faidherbe se résout à faire une diversion dans la direction de Paris; le 15 janvier, il donne l'ordre à l'armée du Nord de se diriger sur Saint-Quentin. Le 18 janvier, l'ennemi pousse une forte reconnaissance du côté de Beauvais et de Vermand; la journée est assez favorable à nos armes, et le 20° bataillon assiste en réserve au combat, qui se termine par un mouvement de recul des Allemands. Vermand restait en notre pouvoir. A la 2° brigade

de la 1re division du 23e corps, le 24e de marche exécuta, de concert avec un bataillon du 33e de ligne, une charge à la baïonnette sur les batteries prussiennes, qui amena la retraite de leurs autres troupes. Le commandant DE NÉGRIER, blessé à la tête de son bataillon, fut obligé de remettre son commandement à l'énergique capitaine JOXE, dont la conduite allait être si belle le lendemain. Le 19 janvier au matin, le général Faidherbe acceptait la bataille contre les Allemands de Von Gœben, qui venaient l'attaquer à Saint-Quentin.

L'armée du Nord occupait les hauteurs situées au nord, à l'ouest et au sud de Saint-Quentin, à 3 ou 4 kilomètres de la ville. Vers 8 heures du matin, l'action s'engageait sur le front du 22e corps, et s'étendait bientôt sur toute la ligne. Nos troupes, bien qu'épuisées de fatigue, harassées par les combats de la veille, avaient néanmoins passé une partie de la nuit à se retrancher dans leurs positions.

Réveillé à 3 heures du matin, le 20e bataillon de marche avait quitté Grand-Seraucourt, et s'était installé dans une sucrerie située à la droite de l'entrée du village de Grugies, et le long du talus du chemin de fer qui passe à l'est de cette sucrerie; les bâtiments, très solides, entourés de tranchées profondes, rendaient cette position très forte et très importante. Les Prussiens l'attaquent vers 9 heures du matin, et, dès le commencement de l'action, font les plus grands efforts pour l'enlever. Soutenus par une batterie de 4, et placés derrière le talus du chemin de fer, les chasseurs les tiennent en échec, et conservent leur position au prix de pertes sensibles: 1 officier tué, le sous-lieutenant DE CHILLY; 3 blessés, le capitaine TROLY, le lieutenant GODON et le sous-lieutenant LAVAL; 25 chasseurs tués, 95 blessés et 34 disparus.

Le 17e bataillon se trouvait en position à 5 kilomètres en avant de Saint-Quentin; deux compagnies de ce bataillon exécutent contre les batteries prussiennes une charge à la baïonnette, et culbutent les premiers défenseurs, mais, écrasés sous le nombre, elles se retirent en emmenant néanmoins quelques prisonniers. A midi, le 17e bataillon de marche est appelé à renforcer l'intervalle entre les 22e et 23e corps; jusqu'au soir, il sait, sous un feu des plus vifs, conserver ses positions.

Chargé de défendre le village de Pouilly, le 19e chasseurs de marche, engagé dans une lutte des plus vives, perd en un instant trois officiers, le sous-lieutenant PASCHAL, le commandant WASMER et le capitaine DE CHASTEL, et 52 hommes hors de combat.

Le 2e de marche avait pris position à cheval sur les routes de Chauny et la Fère; ses tirailleurs sont déployés dans les terres labourées situées entre ces deux voies, pour protéger deux batteries, dont le feu cause de grands ravages dans les colonnes de l'infanterie allemande. Sous les ordres du capitaine JOXE, il enlève brillamment le bois de Holman. Tourné dans sa position, le capitaine JOXE, qui avait failli être enlevé par trois Prussiens en allant lui-même, bien que blessé, se rendre compte de la situation, donna l'ordre de battre en retraite sur le village de Francilly.

L'ennemi reçoit continuellement des renforts et cherche à nous envelopper; 20,000 Français luttent contre 40,000 Allemands. Mais le 23e corps, composé en partie de mobilisés, se débande et se retire sur Saint-Quentin. La 2e division du 22e corps, compromise par ce mouvement de retraite, doit se retirer également. Accablée par le nombre, la 1re division perd visiblement du terrain et le 20e bataillon, débordé par ses deux ailes, se trouve bientôt sérieusement menacé; à 2 heures, la situation est telle, qu'il est obligé de battre en retraite par échelons, en défendant le terrain pied à pied, sous une grêle de projectiles, à travers un terrain détrempé et presque impraticable.

Le 17e bataillon n'a plus que 300 hommes, et cependant, jusqu'à la nuit, il protège la retraite, reculant pas à pas, et vendant chèrement chaque pas du terrain qu'il abandonne. Le général Derroja donne l'ordre au 2e bataillon de tenir jusqu'à la dernière extrémité et de ne quitter Saint-Quentin que lorsque toute l'armée aura défilé. A 7 heures du soir, ce brave bataillon exécute à son tour sa retraite dans un ordre parfait, sous une grêle d'obus et de balles, et perd 127 tués ou blessés, et 10 chasseurs disparus. Réduit à 250 hommes, le 24e de marche reçoit l'ordre d'occuper la briqueterie de la Chapelle, pour donner à l'armée le temps de battre en retraite à travers Saint-Quentin. Il tient tête pendant trois quarts d'heure à trois batteries d'artillerie allemande, et deux fois, en moins d'une demi-heure, repousse deux charges de cavalerie, en leur infligeant des pertes considérables. Il se retira enfin sur Saint-Quentin à la faveur de la nuit, réduit alors à 4 officiers et à 82 hommes. Mais cette poignée de braves que conduit un officier des plus énergiques et des plus braves, le capitaine JOXE, se heurte vainement à une barricade établie dans Saint-Quentin même. Les hommes sont tellement exténués, qu'ils succombent dans le corps à corps sur la barricade. Trois officiers et une quinzaine d'hommes parviennent seuls à échapper à l'ennemi et à regagner les champs.

Dans les journées des 18 et 19 janvier, le 24° de marche avait eu 3 officiers blessés : le commandant DE NÉGRIER et les sous-lieutenants JOLLET et MENY, 4 officiers disparus et 495 hommes hors de combat. Il était réduit à 150 hommes en tout.

L'armée du Nord battait en retraite sur Cambrai, Douai et Lille. Au milieu des corps débandés, nos bataillons de chasseurs de marche, qui avaient eu les honneurs de l'arrière-garde et des derniers coups de fusil, se faisaient remarquer par leur discipline et l'ordre qu'ils observaient dans la déroute. Le 17° bataillon s'arrêtait seulement à minuit, harassé, épuisé par la lutte héroïque qu'il avait soutenue toute la journée. Les chasseurs du 2° ne s'arrêtaient à Bohain qu'à 2 heures du matin, et y prenaient un peu de repos. Concentrées autour de Lille, de Douai et de Cambrai, nos troupes se reconstituaient. Le 22 janvier, le 2° de marche était cantonné à Neuville-Vitasse; on y distribuait les vivres, lorsqu'une reconnaissance, composée de 25 hussards prussiens, se présente à l'improviste dans la grande rue du village; les chasseurs bondissent sur leurs armes et poursuivent les cavaliers à coups de fusil; une dizaine d'hommes et de chevaux jonchent le sol.

La campagne était malheureusement terminée; le désastre avait été tel, que le général Faidherbe ne put parvenir à reconstituer son armée avant le 29 janvier. A cette époque, l'armistice fut conclu, et, la guerre terminée, l'armée du Nord fut dissoute le 17 février.

Siège de Paris.

Pendant que nos armées, en province, prolongeaient contre les Allemands une lutte inégale, Paris, la capitale de la France, avait été investi et séparé du reste du pays.

Un corps d'armée, le 13°, sous les ordres du général Vinoy, qui avait été envoyé à l'armée de Châlons, avait heureusement pu se soustraire au désastre de Sedan et se replier à temps sur Paris. Les 7es compagnies de chasseurs à pied des 5°, 7°, 8°, 15°, 18° et 19° bataillons avaient été réparties, deux par deux, dans chacune des trois divisions du 13° corps, où leurs services furent très appréciés dans les combats de Faissault et de Novion-Porcien, qui marquèrent deux étapes de cette retraite si mouvementée du 13° corps sur Paris. Le général Vinoy a rendu hommage en ces termes à la valeur de deux d'entre elles : « Il faut louer la tenue et la vigueur

dont firent preuve, pendant cette retraite pénible, les compagnies de marche des 18e et 19e bataillons de chasseurs à pied; les jeunes soldats qui composaient ces compagnies tinrent à honneur de ne pas rester en arrière, et même de ne pas monter dans les voitures; il n'en manqua pas un seul dans les rangs à l'arrivée. »

Avec ces compagnies, les 7es des 3e, 4e, 6e, 9e, 12e et 14e bataillons et les deux compagnies du bataillon de chasseurs de la garde, les chasseurs à pied présentaient à Paris un effectif de 14 compagnies, qui prirent part aux premières luttes du siège, où elles se distinguèrent aux affaires de Bonneuil (17 septembre), du Bas-Meudon, de Chatillon, de Villejuif (23 septembre), et surtout à l'attaque de l'Hay, où, le 30 septembre, les compagnies venues des 8e et 15e bataillons eurent 2 officiers tués, 1 capitaine blessé, et plus du tiers de leur effectif hors de combat. Au combat de Bagneux, la compagnie du 19e bataillon, conduite par le capitaine DUGLA, se distingue par son entrain. Formant l'avant-garde de la colonne dirigée sur Clamart, elle refoule les avant-postes bavarois établis solidement dans les maisons et derrière les clôtures; le chasseur FRESCHIN est tué, et le sergent-major VIEILLARD blessé. Le chasseur FRANCK, voyant tomber le sous-lieutenant KŒHLER grièvement blessé, se précipite auprès de son officier, le charge sur ses épaules et l'arrache ainsi des mains de l'ennemi; pour se retirer, il est obligé de franchir, à l'aide d'une échelle, trois murs de jardin.

Les deux compagnies de chasseurs de la garde avaient vigoureusement combattu à la Double-Couronne, à Bobigny et au Bourget.

Toutes ces compagnies de chasseurs à pied se trouvaient toujours aux avant-postes, se prodiguant dans les reconnaissances, les embuscades et les grand'gardes.

Le 20 novembre, un décret du Gouvernement de la Défense nationale crée les 21e et 22e bataillons de chasseurs avec les éléments suivants : les 7es compagnies des 5e, 7e, 8e, 15e, 18e, 19e et la 9e compagnie des chasseurs de la garde, formaient le 21e bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres du commandant PALACH; les compagnies des 3e, 4e, 6e, 6e, 12e, 14e et le 10e des chasseurs de la garde constituaient le 22e bataillon, sous les ordres du commandant O'NEILL.

Le 25 novembre, le 21e bataillon de chasseurs s'établissait à Maisons-Alfort pour garder les tranchées qui, à 1 kilomètre en avant du fort de Charenton, allaient de la Seine à la ferme des

Mèches et à Créteil. Il était sous les ordres du général Rebourt, établi à Vincennes, et du colonel Le Mains, du 128e, établi à Créteil avec son régiment. La partie comprise entre la Seine et le chemin de fer de Lyon fut spécialement confiée à la garde du 21e bataillon, ainsi que les différentes batteries. Ce bataillon assista, en réserve derrière l'extrême droite, à l'attaque du Mont-Mesly, le 29 novembre, et aux combats des jours suivants.

Le 22e bataillon, formé à Montreuil, fut placé à la 1re brigade de la 5e division (général D'HUGHES) de la 3e armée (général Vinoy). Il occupa le Mont-d'Avron du 28 novembre au 29 décembre, jour de l'évacuation du plateau, et prit part en réserve, et sans éprouver aucune perte, à l'attaque du 21 décembre contre la Maison-Blanche et Ville-Evrard.

Le lendemain 22 décembre, la 1re brigade de la division D'HUGHES fait un mouvement en avant pour dégager la brigade Blaise, que l'on croyait cernée dans Ville-Evrard. Les batteries allemandes de Noisy-le-Grand lancent sur le 22e bataillon quelques obus qui blessent 1 sous-officier et 4 chasseurs; Ville-Evrard n'étant plus occupé, le 22e rentre au camp. Deux autres chasseurs furent blessés pendant le séjour sur le plateau d'Avron, dans le service des grand'gardes.

Par décret du 17 décembre, le nombre des compagnies avait été porté à huit dans les 21e et 22e bataillons de chasseurs, la 8e étant formée dans les corps avec leurs propres ressources.

Le 1er janvier 1871, le 23e bataillon de chasseurs était créé au Fort-Vieux, à Vincennes, conformément au décret du Gouvernement de la Défense nationale, en date du 22 décembre 1870. Il était placé sous les ordres du commandant BAYARD, et formé avec des contingents tirés des dépôts des 7e, 15e et 8e bataillons de l'arme.

Du 29 décembre au 14 janvier 1871, le 22e bataillon reste cantonné à Charenton. Le 6 janvier, le 23e bataillon de chasseurs à pied reçoit l'ordre d'aller occuper les positions de Maisons-Alfort, où il est employé, jusqu'à la fin du siège, au service des avant-postes. Le 14 janvier, le 22e bataillon arrive à Bicêtre et en repart quatre jours après, pour aller faire le service à la tranchée Tripier et aux redoutes de Moulin-Saquet et des Hautes-Bruyères. Le 19 janvier, un obus tue dans Villejuif un chasseur du 22e et en blesse un autre. Depuis le 5 janvier, le bombardement de Paris était commencé et se continuait sans relâche. Le 19 janvier, l'armée de Paris essayait en vain de percer le cercle de fer des Alle-

mands du côté de Buzenval; le 27 janvier, le bombardement cesse : Paris est affamé, la lutte n'est plus possible, et le lendemain, un armistice est signé en attendant la conclusion de la paix. Cet armistice s'étendait à toute la France, excepté à l'armée de l'Est et à Belfort. L'armée de l'Est, nous l'avons vu, fut obligée de se réfugier en Suisse; quant à Belfort, grâce à l'énergie de sa défense, dirigée par le brave colonel Denfert-Rochereau, sa garnison put sortir glorieusement de la place avec tous les honneurs de la guerre.

Sièges de Strasbourg et de Bitche. — Traité de Versailles.

Des bataillons de chasseurs à pied eurent des représentants qui soutinrent vaillamment, pendant les sièges de Strasbourg et de Bitche, l'honneur de leur numéro.

A Strasbourg, qui fut assiégé du 9 août au 8 septembre, le dépôt du 13e bataillon de chasseurs, sous les ordres du capitaine DARRAS, se fit remarquer à la défense de la ville, dont il occupa la citadelle. Pendant la durée du siège, les pertes, pour un effectif de 205 hommes seulement, furent de 2 officiers blessés, le capitaine GADAY et le sous-lieutenant BACCON; de 21 sous-officiers, caporaux et chasseurs tués, et de 45 blessés. A la suite de propositions faites par le général Uhrich, le sergent JOURDAIN fut nommé chevalier de la Légion d'honneur; les sergents SERRY, PALISSE, le caporal AUGARDE et le clairon GUNTHER reçurent la médaille militaire. Les débris de deux compagnies du 1er bataillon prirent également une part active à la défense héroïque de la capitale de l'Alsace.

A Bitche, qui fut investi aussitôt après la bataille de Frœschwiller, le commandant TEYSSIER prolongea une résistance désespérée jusqu'après la signature du traité de paix, jusqu'au 11 mars! Le 6 août, le 14e bataillon de chasseurs, qui avait bivouaqué ce jour-là sous les murs de la place, y avait laissé sa caisse, ses registres et ses bagages sous la garde du sergent vaguemestre LELOUP et de ses conducteurs; la conduite de ce petit détachement, pendant le blocus, fut au-dessus de tout éloge. A la sortie du 1er septembre, le sergent LELOUP avait mérité l'honneur d'être cité à l'ordre du jour de la place, pour son énergie et son courage; il fut décoré de la Légion d'honneur; le fourrier LEDAN fut aussi médaillé pour sa belle conduite pendant le siège.

Malgré sa résistance désespérée, malgré le courage et l'héroïque dévouement de ses enfants, la France, notre patrie, était amenée à merci. Le vainqueur en profita, lui qu'on avait épargné autrefois, alors qu'écrasé par Napoléon Ier, il râlait dans l'agonie d'Iéna et d'Auerstædt, pour peser dans la balance du poids de ses armées innombrables et de sa lourde épée. Par le traité de Versailles (1er mars 1871), il imposait à la France une rançon de cinq milliards et nous arrachait une partie de nous-mêmes, notre Alsace-Lorraine chérie, dont le souvenir et le sang battront toujours dans nos cœurs.

Si nous avions été vaincus, nous pouvions conserver cette suprême consolation de n'avoir pas failli à la peine, et, comme aux grands jours de deuil, la France pouvait dire : Tout est perdu fors l'honneur!



CHAPITRE III

LA COMMUNE

« Fluctuat nec mergitur. »
(*Devise de Paris.*)

Causes et commencement de l'insurrection. — Formation de l'armée de Versailles; commencement des opérations. — Second siège de Paris. — Prise du fort d'Issy; l'armée de Versailles entre à Paris. — La semaine sanglante; fin de la Commune.

Causes et commencement de l'insurrection.



UNE des clauses de la capitulation de Paris portait que la garnison entière devait être désarmée, à l'exception d'une division destinée à assurer le service d'ordre. Cette clause funeste, en retirant leurs armes aux quelques troupes régulières qui existaient alors, permit à un grand nombre de bataillons de la garde nationale, qui s'étaient fédérés, de s'emparer du pouvoir militaire dans la capitale.

Le 1er mars 1871, les Prussiens étant entrés à Paris, le parc d'artillerie, établi place Wagram, fut transporté au sommet des buttes Montmartre. Le 18 mars, le Gouvernement de la Défense voulut faire enlever les pièces de canon gardées par un bataillon de gardes nationaux fédérés. Avec les autres troupes désignées pour prendre part à cette opération, les 17e et 18e bataillons de chasseurs quittaient leurs cantonnements à la première heure et grimpaient le long des buttes, dont ils atteignaient rapidement le sommet. L'enlèvement des pièces commençait aussitôt après; mais les attelages manquaient; les 3e et 4e compagnies du 17e bataillon réussissent cependant à conduire treize pièces de canon jusqu'au Champ-de-Mars, au milieu d'une foule houleuse dont le nombre et l'effervescence augmentent d'heure en heure. Dans la journée, l'émeute grandit; les fédérés prennent



les armes pour arrêter et empêcher l'enlèvement des canons qui étaient, disaient-ils, leur propriété. La foule envahit aussitôt les buttes et déborde les bataillons du 88e de ligne et le 18e bataillon de chasseurs, qui a reçu du général Lecomte l'ordre de ne pas faire feu. Le commandant DE POUSARGUES et le capitaine FRANCK sont entraînés; les chasseurs, dispersés, regagnent presque tous leurs baraquements de la place Courcelles, puis se replient de là sur l'Ecole militaire, sous les ordres du capitaine BURLIN. C'est une véritable insurrection qui commence au milieu du sang et de l'anarchie. Les généraux Lecomte et Clément Thomas, commandant en chef de la garde nationale, sont saisis par la foule et fusillés. Le commandant DE POUSARGUES, qui a failli avoir le sort du général Lecomte, que les communards ont fusillé sous ses yeux, est assez heureux pour s'échapper; d'un autre côté, le clairon OLIER, du 17e bataillon, dégage le capitaine NIGOTE, aide de camp du général Paturel, entouré et menacé par les insurgés.

Les troupes régulières reçoivent alors l'ordre de se rendre à Versailles pour protéger l'Assemblée contre les tentatives de la Commune, qui venait de s'installer à Paris. Le mouvement s'effectua au milieu des insurgés, qui n'osèrent l'inquiéter.

Le 19 mars, les 21e et 23e bataillons de chasseurs, casernés au Mont-Valérien, avaient reçu l'ordre d'évacuer le fort le lendemain matin. Ce départ faillit faire tomber entre les mains des insurgés le seul fort de Paris que possédât encore l'armée; il ne fut sauvé que grâce à l'énergie d'un officier de chasseurs à pied, le lieutenant COURTOT, du 23e bataillon. Toutes les armes du fort ayant été détruites par les Prussiens, il n'y avait plus pour le service de garde que 20 armes soustraites le 15 février. Le 20 au matin, il ne restait plus, pour garder le Mont-Valérien, que commandait le lieutenant-colonel Lochner, que 20 chasseurs du 23e, sous les ordres du lieutenant COURTOT; ce détachement n'attendait plus, d'ailleurs, que le départ des bagages pour rejoindre le bataillon. Ces quelques braves, armés des 20 fusils du fort, étaient aux postes de l'avancée et de la porte, lorsque les insurgés se présentèrent, vers 10 heures du matin, et sommèrent les défenseurs de mettre bas les armes. Le lieutenant COURTOT refusa énergiquement. Intimidés par cette attitude, et ne soupçonnant pas la faiblesse de la garnison, les insurgés se retirèrent en promettant de revenir bientôt en forces. Peu après, dans la même journée, des renforts envoyés de Versailles entraient dans la place et la mettaient désormais à l'abri d'un coup de main.

Formation de l'armée de Versailles.

Les jours suivants, le Gouvernement réunissait à Versailles une armée qu'il plaçait sous les ordres du maréchal DE MAC-MAHON, chargé de reprendre Paris sur les troupes de la Commune installées dans la capitale et dans les forts.

L'armée de Versailles comprenait les bataillons de chasseurs suivants : au 1er corps d'armée, général DE LADMIRAULT, le 23e de marche, commandant OLRY; le 2e de marche, commandant BOSCHIS; le 30e bataillon de chasseurs à pied, commandant LANES. Au 2e corps d'armée, général de Cissey, le 4e bataillon de marche, commandant BONNET; le 18e bataillon de marche, commandant DE POUSARGUES; le 17e de marche, commandant MOYNIER; le 19e de marche, commandant GIOVANNINELLI. Au 4e corps, général F. Douay, le 10e bataillon de marche, commandant TARILLON; le 26e bataillon de marche, commandant BERNARDY DE SIGOYER. Au corps de réserve, général Vinoy, le 22e bataillon de marche, commandant GATHE-CÉSAR.

Jusqu'aux premiers jours d'avril, toutes les troupes s'organisent, les divisions se forment, les corps se complètent.

Commencement des opérations.

Le 3 avril, les insurgés marchent sur Versailles et se heurtent à l'armée régulière à Courbevoie et à Neuilly; ils sont repoussés avec pertes après un violent combat, auquel prend part le 10e bataillon de marche. Le lendemain, à l'attaque de la redoute de Châtillon, les chasseurs du 19e bataillon coupent la retraite aux insurgés, en font 600 prisonniers, et s'emparent de 9 pièces de canon. Le 18e bataillon s'est porté ce jour-là en avant, et a occupé Clamart et l'ancienne batterie du Moulin-de-Pierre; il y reste jusqu'au 6, exposé au feu des forts de Vanves et d'Issy qui, sur un effectif de 300 hommes, lui en tue ou blesse 26.

Les 7 et 8 avril, les 4e, 10e et 30e bataillons prennent part au combat et à l'enlèvement du pont de Neuilly. Vers 5 h. 1/2 du soir, trois compagnies du 30e, chargées de sacs à terre, passent au pas de course le pont de Neuilly, balayé par le feu violent des insurgés, et pénètrent dans le village. 5 chasseurs sont blessés pendant ce mouvement.

Second siège de Paris.

Le siège régulier de Paris commence alors; l'attaque principale est dirigée contre le fort d'Issy, dont le feu violent nous cause quelques pertes.

Le 10, à 6 heures du soir, le 18e bataillon de marche va occuper le poste avancé de Clamart, où il reste trente-six heures, pendant lesquelles il perd une quarantaine d'hommes. Le 12, le 2e de marche s'établit en avant-postes à Courbevoie, gardant deux compagnies en réserve; il envoie quatre compagnies en grand'gardes entre la route d'Asnières et le chemin de fer de l'Ouest. Pendant la nuit, la 4e compagnie reçoit l'ordre d'aller couper la voie ferrée à 1,200 mètres en avant de Courbevoie, et d'arrêter ainsi une formidable machine blindée que les insurgés doivent envoyer de Paris. Cette compagnie rencontre l'ennemi, lui tue 1 homme, lui en blesse 6 autres et le met en fuite.

Le lendemain, pendant la nuit, le bataillon, qui a été relevé par la gendarmerie, part de Courbevoie pour reconnaître au petit jour le château de Bécon; assailli en pleine obscurité par des feux meurtriers, qui partent de trois côtés différents, il est obligé de se replier sur Courbevoie, après avoir éprouvé quelques pertes. Le commandant BOSCHIS a été frappé par une des premières balles, 1 caporal et 3 chasseurs ont été tués, 8 sont grièvement blessés et 6 autres ont disparu.

Dans la nuit du 14 au 15 avril, le 4e bataillon de marche occupe le poste avancé de Clamart, et y perd 1 officier tué, le sous-lieutenant BUCHOLTZ; le 25, le lieutenant VALENTIN, du même bataillon, est contusionné au Val-Fleury. Les 1re et 2e compagnies du 22e bataillon de marche, qui sont de grand'garde dans les tranchées ouvertes contre le fort d'Issy, perdent un chasseur tué et 4 blessés. Le lendemain, à 8 heures du soir, la 3e compagnie de ce bataillon, conduite par le lieutenant DIETLER, s'empare d'un moulin à pierres situé en avant des tranchées, s'y installe en se retranchant, et facilite ainsi la marche des travaux de cheminement; cette vigoureuse opération ne coûte que 3 chasseurs blessés.

Le 27, à 1 heure du matin, le 22e reçoit l'ordre de se rendre aux Moulineaux, qui viennent d'être enlevés pendant la nuit par le 110e de ligne et un détachement de marins; il s'y maintient en

position et ne perd qu'un blessé. Depuis le 24 avril, le 2e de marche est arrivé à Neuilly, dont il occupe le boulevard du Château, de la rue Peyronnet à la rue Borghèse, à l'angle de laquelle sont postées les 4e et 5e compagnies. Ces compagnies sont attaquées à trois reprises, les 26, 27 et 28, par les fédérés, qui sont repoussés vigoureusement. Pendant la nuit, les chasseurs construisent rapidement une barricade avec embrasures, pour contre-battre une barricade élevée par les insurgés, dont les feux balaient toute la rue Borghèse et la rendent intenable aux deux compagnies du 2e. Au matin, on s'aperçoit qu'un des arbres de l'avenue va gêner le tir de nos pièces, il faut à tout prix l'abattre. Les chasseurs HAUTION et JAQUELIN se présentent alors et, avec le plus grand sang-froid, vont sous le feu de l'ennemi abattre l'arbre à coups de hache; ils reviennent ensuite tranquillement refaire le coup de feu à côté de leurs camarades.

Les chasseurs se font partout remarquer par leur belle conduite: aux tranchées, devant Asnières, du 27 au 30 avril, le 30e perd 2 hommes; le 29, à 9 heures du soir, le 22e perd un chasseur pendant l'enlèvement du cimetière et du parc d'Issy. Dans la même nuit, ce bataillon est porté en avant pour faire une tentative contre le fort d'Issy; avec 25 artilleurs, 25 sapeurs du génie et 25 marins, sous la conduite du colonel d'état-major Leperche, major de tranchée, il prend position dans le cimetière couvert par des tranchées. A 2 heures du matin, le bataillon se relie à gauche au village des Moulineaux, à droite aux tranchées du chemin de fer. Pendant les opérations, la 5e compagnie, sous les ordres du lieutenant CARO, simule une attaque de front par une vive fusillade dirigée sur les crêtes du rempart et principalement sur le saillant du bastion n° 5. L'opération ne peut malheureusement réussir complètement; nous nous avancions cependant de plus en plus. Dans la nuit du 1er au 2 mai, des ordres sont donnés pour enlever la station de Clamart et le château d'Issy. Le 22e bataillon est chargé de l'attaque de la gare, et se masse dans le ravin situé entre les forts d'Issy et de Vanves. A 11 heures du soir, l'heure fixée, le bataillon débouche de la parallèle de la Voie-Verte, précédé d'un peloton de volontaires formant avant-garde, commandé par le lieutenant VASSARD; il s'élance aussitôt en silence et, vingt-cinq minutes après, les bâtiments de la station, les maisons avoisinantes et la barricade de la rue de Paris étaient tournés et enlevés à la baïonnette; presque tous les insurgés qui s'y trouvaient étaient tués ou faits prisonniers et, grâce à l'élan de nos chasseurs, le 22e ne perdait que 7 blessés,

parmi lesquels son commandant, atteint à la jambe par un éclat de boîte à mitraille. A minuit et demi, trois bataillons de fédérés, appuyés par un feu terrible partant du fort, prononcent un retour offensif et sont vigoureusement repoussés par la 6e compagnie, capitaine PEIGNON, et la 5e, lieutenant CARO, placées à droite et à gauche de la route de Clamart au fort. Avant le jour, le 22e bataillon se replie en arrière, à l'abri d'une barricade élevée pendant la nuit; il avait eu, dans cette attaque, 5 tués et 21 blessés.

Dans les premiers jours de mai, le 2e de marche exécutait des reconnaissances sur Paris, par le bois de Boulogne, pendant lesquelles il avait une dizaine d'hommes blessés. Pendant la nuit du 3 au 4 mai, deux compagnies du 22e bataillon assistent en réserve à la prise de la route qui relie Vanves à Issy, en passant sous le passage voûté du chemin de fer.

Abrités dans les maisons de la route, les insurgés couvraient nos ouvrages d'une grêle de projectiles, qui rendaient la position intenable derrière la barricade et dans la tranchée du chemin de fer en avant de Clamart; il fallait à tout prix les déloger de là. A 10 heures du soir, l'attaque est commencée par le 17e bataillon de marche et 240 fusiliers marins, sous les ordres du général Paturel. Le feu de l'ennemi est si violent que les marins hésitent; leur lieutenant de vaisseau tombe mortellement frappé en voulant les entraîner. Le sergent-clairon GALLÉ, du 17e, escalade alors la barricade et se met à sonner la charge : nos chasseurs s'élancent aussitôt à la baïonnette; tous les clairons sonnent la charge; les fusiliers marins, entraînés à leur tour, suivent nos chasseurs, qui débusquent l'ennemi, surpris de tant d'audace et d'intrépidité; ils s'emparent du passage voûté occupé par les fédérés. Le 17e bataillon avait fait des pertes sensibles. Le 8 mai, le 4e bataillon, qui occupe le poste avancé de Clamart, fait une reconnaissance sur le fort de Vanves.

Prise du fort d'Issy; l'armée de Versailles entre à Paris.

Le fort d'Issy était complètement investi; les fédérés l'abandonnèrent dans la nuit du 8 au 9, et le lendemain, à midi, le 22e bataillon l'occupait et s'y installait avec deux compagnies du 17e bataillon, malgré le feu terrible qu'y dirigeait le fort de Vanves. Le 10 mai, à 6 heures du soir, un obus pénètre dans la casemate occupée par



la 6e compagnie du 22e, y tue 3 hommes, en blesse 9. L'attaque sur Paris est continuée avec la plus grande vigueur.

Jusqu'au 20 mai, nos bataillons de chasseurs se prodiguent au service des tranchées, dans lequel le commandant GATHE-CÉSAR, du 22e, est atteint à la main droite d'un éclat d'obus; le 12, le lieutenant HARTY DE PIERREBOURG, du 4e bataillon, est tué pendant que ses chasseurs s'emparent des maisons situées à la croisée de la route stratégique et de la route de Clamart. Dans les opérations auxquelles il prend part sur Neuilly, Asnières et le bois de Boulogne, le 23e bataillon de marche perd 1 sous-officier et 6 chasseurs tués, 4 officiers blessés, le capitaine GRAPIN, les sous-lieutenants CARO, DEVAUJANY et MOINE, 5 sous-officiers et 46 chasseurs blessés.

Dans la nuit du 20 au 21 mai, le 2e bataillon de chasseurs échange dans Neuilly, avec les fédérés, une fusillade très vive, pendant laquelle 5 chasseurs sont blessés.

Le 21, le 2e corps d'armée entre à Paris. Le 18e bataillon de chasseurs est en tête de la 1re division, et arrive devant la porte de Sèvres. A 1 heure du matin, les chasseurs de la 2e compagnie, conduits par le lieutenant BLAVIER, passent le fossé un à un, sur des madriers, et réussissent à forcer l'enceinte; la 3e compagnie, capitaine MARTIN DE MIERRY, suit immédiatement. Après un léger engagement avec les insurgés qui gardaient la porte, et qui ne coûte que 2 chasseurs blessés, le 18e occupe la station de Grenelle, et se déploie à droite et à gauche sur le remblai du chemin de fer de ceinture, pendant que le reste de la division pénètre par la porte de Versailles, dont le pont-levis a été abattu. La 1re division arrive rapidement à l'Ecole militaire.

Déjà, dans la soirée, le 26e bataillon s'est emparé de la porte d'Auteuil et des bastions nos 61 et 62; le 10e est entré par la porte Dauphine; le 30e s'est emparé de la barricade du pont de Clichy, après avoir rapidement traversé la Seine par le pont du chemin de fer d'Asnières. A 11 heures du soir, le 2e de marche, traversant le bois de Boulogne, pénètre dans Paris par la porte de Passy, et, se dirigeant sur les Ternes, va bivouaquer, le lendemain soir, près de la porte Bineau. L'enceinte de Paris était forcée; l'armée de Versailles y pénétra dans la nuit du 21 et la journée du 22. Alors commença cette épouvantable guerre de rues à laquelle l'histoire a donné le nom de « Semaine sanglante ».

La Semaine sanglante. — Fin de la Commune.

Le 22 mai, les 1re et 2e compagnies du 4e bataillon de chasseurs enlèvent la barricade de la rue de Vaugirard et de la gare Montparnasse; le capitaine HUE, commandant la 1re compagnie, est tué pendant l'attaque. En tête de la colonne du colonel Boulanger, conduisant le 114e de ligne, s'élance la 4e compagnie du 4e de marche, capitaine HUOT, qui enlève la barricade du pont du chemin de fer de l'Ouest; en même temps, les 5e et 6e compagnies du même bataillon, conduites par le capitaine EBLINGER, enlevaient la position de la station de l'Ouest, sur le chemin de fer de ceinture.

Le 19e bataillon, pénétrant dans Paris, perdait ce jour-là quelques chasseurs et deux officiers, le capitaine LAGUENY, tué, et le lieutenant ROMAN, blessé.

Cependant, le corps d'armée du général Douay faisait reculer peu à peu les fédérés et les refoulait dans la direction de la Madeleine; le 26e bataillon de chasseurs à pied, entraîné par le brave commandant BERNARDY DE SIGOYER, s'emparait rapidement du Palais de l'Industrie, et occupait le pont des Invalides. Cet énergique coup de main ne coûtait au bataillon que 5 tués, dont un officier, le sous-lieutenant FAVEL, et 16 blessés.

Le lendemain 23 mai, fut une journée décisive; tandis que les compagnies du 4e de marche enlevaient les barricades des rues avoisinant la gare Montparnasse, dans laquelle le commandant BONNET était blessé, que le 17e enlevait l'église Sainte-Clotilde et en débusquait les insurgés, qui, du sommet, faisaient pleuvoir sur nos troupes une grêle de balles, le 18e bataillon occupait sans coup férir le couvent du Sacré-Cœur, et recevait l'ordre d'enlever le télégraphe et la mairie du VIIe arrondissement. La 3e compagnie, habilement conduite par ses officiers, s'emparait du télégraphe, où se trouvait un poste de 50 fédérés qu'on tuait à coups de baïonnette; le chasseur PONTAL, entré le premier dans le corps-de-garde, avait reçu deux coups de feu et plusieurs coups de crosse sur la tête. Pendant ce temps, les autres compagnies forçaient les barricades et tout le monde concourait vaillamment au succès de l'attaque. Le sous-lieutenant GRINGAULT était mortellement blessé; 12 sous-officiers et chasseurs grièvement atteints.

Mais l'action principale et dont le succès précipita la fin de la résistance, ce fut l'enlèvement des hauteurs de Montmartre, à la prise desquelles les 2°, 10° et 23° bataillons prirent une grande part. Le 2° de marche suit le mouvement du 1er corps, qui doit cheminer le long de la rue Militaire, et marcher de façon à tourner la butte Montmartre. Les fédérés s'étaient solidement retranchés dans le quartier de la Chapelle, dont tous les débouchés étaient défendus par d'énormes barricades; l'usine à gaz formait le réduit central des insurgés qui défendaient Montmartre.

A travers les brèches pratiquées dans les murs par les sapeurs du génie, les chasseurs du 2° traversent tout le pâté de maisons qui sépare la rue des Poiriers de la rue de la Chapelle, sur laquelle ils sont bientôt prêts à déboucher, se masquant, en attendant le signal de l'attaque, derrière les portes des maisons, pendant que des tirailleurs se postent aux fenêtres. Au signal donné, les tirailleurs ouvrent un feu violent et nourri sur les barricades; tout à coup, les portes s'ouvrent; officiers et chasseurs s'élancent avec un entrain superbe à l'attaque des barricades. La 2° compagnie enlève celles de la rue Marcadet et de la mairie du XXIII° arrondissement. La 4° s'empare des ouvrages de la rue Philippe-de-Girard, que la 3° compagnie occupe aussitôt, pour parer à un retour offensif. Pendant ce temps, la 4° continue son mouvement; entraînée par son capitaine, elle pousse jusqu'à la barricade de la rue d'Aubervilliers. La 5° compagnie a suivi le mouvement de la 4°, elle arrive à la dernière barricade; le sous-lieutenant MARTIN se précipite le premier sur l'obstacle : il est tué raide d'une balle au cœur. Les deux compagnies se trouvent complètement en l'air et courent alors les plus grands dangers; maîtres des maisons de gauche, les fédérés font sur elles un feu roulant. Heureusement, la 6° compagnie arrive, les dégage, et tout le monde marchant de concert, on enlève les barricades des rues de Torcy, Cugnot et Pajol. Les insurgés sont réduits à se réfugier dans l'usine à gaz, où toutes leurs forces se concentrent. A 6 heures du soir, le général DE LADMIRAULT établissait son quartier général à Montmartre.

A 9 heures du soir, le 18° bataillon prend part à l'occupation du Luxembourg, que le 17° vient de traverser sous un feu roulant, en laissant dans le jardin une quarantaine de ses braves chasseurs. Les fédérés avaient transformé le Panthéon en une vaste place d'armes pourvue de redoutables défenses.

Nos troupes occupent pendant la nuit toutes les issues qui y conduisent; le lendemain, la lutte se continue pendant de longues

heures, sans qu'on puisse faire lâcher pied aux insurgés; enfin, à 6 heures du soir, la charge sonne de tous les côtés à la fois. Le commandant DE POUSARGUES, du 18e bataillon, fait enlever par la 7e compagnie la barricade de la rue Saint-Jacques, et ses autres compagnies débouchent à la fois de toutes les rues, sur la place; 12 chasseurs du 18e sont blessés, dont 3 mortellement. D'un autre côté, le 17e bataillon, qui s'est formé en plusieurs colonnes, enlève les dernières barricades, derrière lesquelles les fédérés, découragés, ne se défendent que mollement, et s'empare de l'Ecole de droit, de la mairie du Ve arrondissement et de l'Ecole polytechnique. Entraînés par leur ardeur, les chasseurs du 17e se trouvent bientôt en l'air; leur position commençait à devenir assez critique, lorsqu'arrive fort heureusement, pour les soutenir, le 19e bataillon de marche, conduit par l'énergique commandant GIOVANNINELLI. On occupe immédiatement le Panthéon, on passe par les armes tous les fédérés qui sont pris, et l'on s'empresse de rechercher et de couper tous les fils destinés à faire sauter le quartier.

Le 24, à la nuit, le général de Cissey était maître de toute la rive gauche. D'un autre côté, le 26e bataillon de chasseurs à pied, entraîné par le commandant BERNARDY DE SIGOYER, enlève, au milieu des flammes et des balles, le Palais du Louvre aux insurgés, qui y avaient déjà mis le feu; 2 chasseurs sont tués et 5 autres blessés. Le bataillon se met aussitôt à l'œuvre, et fait des prodiges pour circonscrire l'incendie et préserver ce beau bâtiment, et les trésors artistiques qu'il renfermait, de l'œuvre de destruction abominable des Vandales qui venaient d'incendier les Tuileries, la Cour des comptes et le Palais de la Légion d'honneur. Le lendemain, le 26e attaque vigoureusement et enlève la place Royale aux fédérés. Le même jour, le 30e bataillon entrait à Paris par la porte Maillot, et rejoignait la brigade DUMONT à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, puis se dirigeait, de concert avec elle, vers le bastion 33, en suivant l'avenue Wagram, les boulevards Berthier et Bessières, et la route stratégique jusqu'au pont du chemin de fer du Nord. Accueilli au débouché de ce pont par le feu redoutable d'une batterie établie à la porte d'Aubervilliers, le général DUMONT lance les chasseurs du 30e en avant. Sans attendre de renforts, la 2e compagnie se rue vigoureusement sur les bâtiments de l'usine à gaz, enlève à la baïonnette la barricade de la porte d'Aubervilliers et occupe la rue de ce nom, jusqu'au pont du chemin de fer de l'Est. Ce succès ne coûtait au bataillon qu'un sous-officier blessé, le sergent MARTINET, et 6 chasseurs blessés. Le chasseur AUBER-

TIN, de la 2e compagnie, s'était fait particulièrement remarquer par son entrain dans l'enlèvement de la barricade. Par cette action énergique, le bataillon avait sauvé de l'incendie les établissements du chemin de fer.

Dans la nuit du 25 au 26 mai, pendant que les chasseurs du 26e bataillon se reposent, après avoir combattu toute la journée, le commandant BERNARDY DE SIGOYER fait seul une reconnaissance des environs de la place de la Bastille; surpris par les insurgés, il est assassiné, et son corps, à moitié brûlé, est retrouvé le lendemain, après la prise de la place, qui coûtait au 26e 9 blessés, dont un officier, le lieutenant GAZEILLE. Le capitaine LACOMBE prenait le commandement provisoire du 26e bataillon.

Le 26 mai, le général DUMONT donne l'ordre au 30e bataillon d'enlever les barricades établies en avant des positions occupées par la brigade, et de s'établir rue de Flandre, avec défense de dépasser les bassins de la Villette.

Le commandant LANES forme aussitôt son bataillon en deux colonnes; la première, après avoir tourné une barricade rue de Bordeaux, enlève la caserne des fédérés de la Marseillaise et une barricade triple, formant redoute, au point de rencontre de l'Ourcq; la seconde fait tomber une barricade rue Mathis et en occupe une autre, formant redoute, à l'intersection de cette rue avec la rue de Flandre. Le 30e a dans cette attaque un officier blessé, le capitaine SAFFLET, 1 caporal et 4 chasseurs blessés.

A la nuit, les avant-postes sont poussés jusqu'au bassin de la Villette; le caporal VAQUIER se fait remarquer par son audace dans le placement des sentinelles avancées. Vers 11 heures du soir, les insurgés, tout en continuant un feu nourri qui ne nous fait subir aucune perte, incendient les docks de la Villette sur les bords opposés du canal, malgré les efforts de nos avant-postes, qui cherchent à les en empêcher par leur feu.

Le 27 et le 28 mai, le 26e bataillon occupe successivement la place du Trône, le faubourg St-Antoine et la porte de Vincennes.

Les insurgés se sont retirés sur les Buttes-Chaumont, et l'armée de Versailles exécute contre eux, les 27 et 28 mai, une marche concentrique pour réduire ce dernier rempart de la Commune.

Le 30e bataillon se porte par la rue Lafayette et la rue Secrétan aux Buttes-Chaumont, s'empare, vers 10 heures, de la barricade de la rue de l'Est-Pradier, où il perd 2 hommes. Vers 2 heures du soir, la 6e compagnie, envoyée, par ordre du général DUMONT, pour amener un convoi de chevaux pris aux insurgés rue Julien-Lacroix,

trouve cette rue barrée. En descendant plus bas pour tro
passage, elle débouche rue de Courtille, en face d'une b
garnie de pièces d'artillerie. Le sous-lieutenant DEROULÈD
3 sous-officiers et 11 chasseurs volontaires, se jette énergiqu
sur cet obstacle, et malgré une blessure grave au bras ga
s'empare de cette barricade, dont il enlève le drapeau. Le
lieutenant DEROULÈDE, le sergent LARMIGNAT et le cap
BENETIÈRE s'étaient signalés d'une manière toute particulière
leur entrain et leur belle conduite.

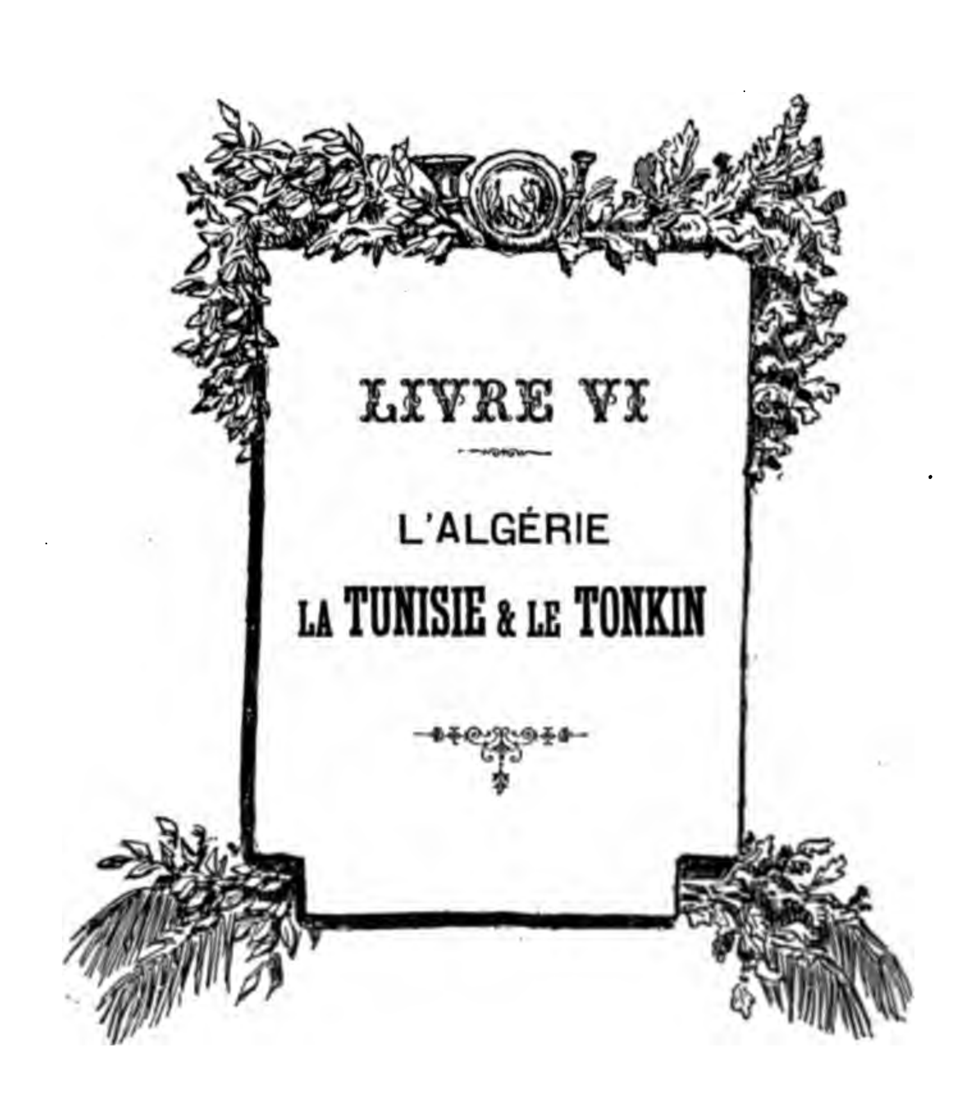
A 4 heures du soir, toute résistance était terminée; la Commun
de Paris était vaincue et l'horrible guerre civile terminée.

Nos bataillons de chasseurs à pied, presque toujours en tête de colonne, accomplirent noblement leur devoir, en soldats et en patriotes respectueux de l'honneur, de l'ordre et des lois qui président aux destinées de la nation.

L'Assemblée nationale rendit un éclatant témoignage à la mémoire du brave commandant du 26e, BERNARDY DE SIGOYER. En récompense du service éminent qu'il rendit en contribuant d'une manière spéciale à sauver le Musée du Louvre de l'incendie du 24 mai 1871, il fut accordé à sa veuve une pension viagère de 2,000 fr., se cumulant avec la pension à laquelle elle avait droit, et à chacun de ses quatre enfants, une pension viagère de 500 fr., outre la faculté d'être élevés gratuitement dans les écoles de l'Etat.

De nombreuses croix et médailles, des citations à l'ordre du jour de l'armée, vinrent récompenser nos vaillants chasseurs à pied du courage et de l'abnégation avec lesquels ils avaient su, selon leur devoir, rétablir et assurer l'ordre intérieur du pays.




LIVRE VI
L'ALGÉRIE
LA TUNISIE & LE TONKIN

CHAPITRE Ier

L'INSURRECTION ALGÉRIENNE DE 1871

« Où le père a passé, passera bien l'enfant. »

Causes de l'insurrection. — Opérations dans la province de Constantine. — Opérations dans la province d'Alger. — Déblocus de Fort National et fin de l'insurrection.

Causes de l'insurrection.



A guerre de 1870-71 avait appelé à la défense du territoire français envahi la presque totalité de nos troupes indigènes régulières d'Algérie. Frœschwiller, Wœrth, Sedan, avaient été pour elles l'occasion de montrer, dans le malheur, leur attachement profond au drapeau français, qui les avait guidées dans la victoire à Inkermann, à Malakoff et à San-Lorenzo. Mais l'Algérie était presque complètement dégarnie de troupes; l'armée d'Afrique, qui venait de prodiguer son sang sur les champs de bataille de la mère-patrie, était encore prisonnière en Allemagne. L'occasion était belle pour les agitateurs musulmans de secouer le joug de la domination française; ils la saisirent avec empressement.

A la nouvelle de nos désastres, l'insurrection commence à gronder sourdement. Au mois de janvier 1871, l'étincelle est mise aux poudres par les spahis de la smala d'Aïn Guettar, qui refusent d'aller combattre en France et abandonnent même, avec leurs armes et leurs chevaux, le territoire de leur smala. Ce mouvement de révolte est immédiatement suivi de celui des tribus vaincues dont la pacification n'était pas encore complète. L'insurrection éclate aussitôt dans la Kabylie orientale : Bordj el Milah est attaqué le 14 février par les Kabyles, qui brûlent le village.

Notre situation militaire en Algérie devient d'autant plus critique, qu'à la guerre contre l'Allemagne vient de succéder la Commune, et qu'il est difficile d'envoyer des renforts pour réprimer l'insurrection grandissante. Le bach agha Mokrani, un des chefs les plus influents de la province de Constantine, comblé naguère d'honneurs par l'empereur Napoléon III, profite de ce réveil de la vieille haine musulmane pour se mettre à la tête du mouvement et venir attaquer, le 16 mars, le bordj bou Arréridj. C'est le signal d'une insurrection générale.

Quelques renforts sont envoyés de France, parmi lesquels les 21e, 23e, 27e et 28e bataillons de chasseurs à pied.

Opérations dans la province de Constantine.

Le 28e bataillon de chasseurs à pied, commandant VANLEMPUTTEN, débarqué à Bône le 11 mars, fait immédiatement partie de la colonne expéditionnaire du colonel Bonvalet, composée de détachements des 78e, 80e de ligne, du 81e de marche, du 3e tirailleurs et des zouaves, qui va débloquer Bordj bou Arréridj. Le général Saussier prend le commandement des troupes et livre, le 8 avril, un premier combat à Bordj Medjana, résidence de Mokrani, qui est razziée et brûlée ensuite. Le 13 avril, le 28e bataillon reçoit le baptême du feu au retour d'une reconnaissance dirigée sur Saguiet Reha. Il est chargé de protéger la retraite des autres troupes, assez vivement poursuivies par l'ennemi. Les 1re, 2e, 3e et 4e compagnies sont successivement engagées; deux positions occupées par les Arabes sont brillamment enlevées par la 3e compagnie et une compagnie du 3e tirailleurs. Le 28e bataillon a 4 hommes blessés dans cette affaire, à la suite de laquelle un ordre du général commandent la colonne félicitait les jeunes troupes de leur solidité et de leur entrain.

Le même jour, les 5e et 6e compagnies du 28e bataillon, d'escorte à un convoi, échangent à leur tour leurs premiers coups de fusil avec l'ennemi; un chasseur de la 5e compagnie est blessé.

Le 13 mai, la colonne arrive à Takitount; le lendemain, vers 6 heures du soir, le 28e bataillon prend les armes pour aller au-devant d'une partie de la colonne qui, dans la journée, a fait une sortie et a été assez vivement engagée avec les Arabes. Les 2e, 3e et 4e compagnies se déploient tout d'abord et commencent le feu;

les 5e et 6e compagnies entrent ensuite en ligne, pour permettre aux autres compagnies, épuisées, de battre en retraite sur le camp. Ce mouvement s'exécute difficilement, à cause de la nature du terrain et de la nuit qui tombe. Le 28e bataillon compte dans ce combat 1 officier blessé, le lieutenant LEBIET; 1 sous-officier, 1 caporal et 2 chasseurs blessés.

A la suite de la défection du marabout de Seddouk, la révolte a éclaté dans la région située entre Sétif et Bougie. Le général Saussier, revenu en toute hâte, attaque et défait, le 23 avril, les Ouled Nabet. Arrivé le 25 à Takitount, il retourne le 28 à Aïn Messaoud, en repart à la même date, par une marche de nuit, pour infliger une sévère lecon à Bou Mezrag, frère de Mokrani.

Malgré ces coups rapides et heureux, l'insurrection s'est encore accrue.

Dans la province d'Alger, la Grande Kabylie, d'Aumale à Dellys, est en complète révolte, et dans celle de Constantine, l'insurrection gagne Bou-Saada, El Bordj, Bougie, le cercle Sétif et la région de Djidjelly. Nos communications sont coupées entre Batna et Constantine.

Le 21e bataillon de chasseurs (commandant PALACH), débarqué à Bougie, rejoignait le 17 mars, au camp d'El Kseur, la colonne Lapasset, qui revenait camper au col de Tizi, en vue de Bougie. Elle repoussait le 21, au combat de l'Oued Ghir, les bandes nombreuses du cheik El Azziz.

Le 28e bataillon assiste au déblocus de Takitount, au combat d'avant-garde de Teniet el Ghenem et campe le 22 mai à Aïn Sultan avec la colonne Saussier. Le 24, quatre de ses compagnies font partie d'une sortie de six bataillons, à la suite de laquelle les indigènes sont refoulés sur l'Oued Berd. Un chasseur de la 4e compagnie est tué.

Le 8 juin, la colonne Saussier campe à Houd ben Serrar; dans la journée, le 28e bataillon se porte au secours des troupes vivement engagées contre les insurgés, commandés par Sidi Azziz. Les 3e et 4e compagnies prennent part à l'affaire, qui ne coûte aucune perte au bataillon. Dans la nuit du 13 juin, il repousse énergiquement les Kabyles qui attaquent le camp. Le général Saussier témoigne au commandant du 28e sa satisfaction pour la manière dont le bataillon s'est comporté dans les divers engagements auxquels il a pris part depuis le commencement de l'expédition. On pèse alors sur le pays. Un clairon du 28e bataillon est blessé pendant l'incendie du village de Djermouna. La colonne se

porte ensuite dans le Hodna, où elle châtie sévèrement les rebelles, et s'installe le 13 août à Sidi Ali Khreir. Le 28e bataillon prend part les 14, 15 et 23 septembre, à quelques reconnaissances, dans lesquelles elle a 3 chasseurs blessés.

La colonne part le 5 septembre pour N'Gaous, et, dans un engagement où il y a un chasseur blessé, le 28e bataillon reçoit de nouveau les félicitations du général, pour la vigueur et l'entrain avec lesquels il a enlevé les positions ennemies. Le 8 octobre, le même bataillon, de concert avec le 3e tirailleurs, fait une importante razzia de 1,700 chameaux chargés de grain et de 4,000 têtes de bétail. Deux jours après, on arrive à M'Silah, où a lieu la réunion des colonnes convergentes parties de Batna, Sétif, Constantine et Bordj bou Arréridj.

Le 30 octobre, la colonne Saussier était dissoute, et le général de division commandant la province de Constantine, et chargé des opérations contre les insurgés dans cette province, adressait à tous les corps qui la composaient ses félicitations pour l'énergie qu'ils avaient déployée pendant ces sept mois de campagne.

Du 28 avril au 30 octobre 1871, le 28e bataillon de chasseurs à pied avait pris part à quinze engagements, qui lui avaient coûté 1 officier et 17 hommes blessés.

Opérations dans la province d'Alger.

Dans la province d'Alger, l'insurrection avait pris dès le début des proportions désastreuses. Nos villages européens avaient été incendiés et les colons massacrés. Les insurgés n'avaient laissé, après leur passage aux villages de l'Alma et de Palestro, que des ruines fumantes, et avaient égorgé les habitants de ces localités, malgré leur résistance désespérée. Le Bordj de Beni Mançour, dans la vallée de l'Oued Sahel, était vivement attaqué par les bandes de Bou Mezrag.

Le caïd Ali occupait fortement avec ses Kabyles le col des Beni Aïcha, au-delà de l'Oued Corso. Les garnisons de Tizi Ouzou et de Fort National étaient étroitement bloquées. La situation était très grave. Deux colonnes s'organisent en toute hâte; la colonne du général Cerez doit opérer dans la vallée de l'Oued Sahel, débloquer Beni-Mançour et faire sa jonction dans la Grande Kabylie avec la colonne du général Lallemand, qui est chargée de débloquer Tizi Ouzou et Fort National.

La colonne Cerez, dont fait partie le 23e bataillon de chasseurs à pied (commandant BAYARD), après s'être organisée à Aumale, exécute une première pointe sur les tribus de l'Ouennougha, qui sont défaites dans les combats de Teniet Ouled Aoud, du 18 avril, et de Summah, du 21 avril, où le 23e bataillon de chasseurs prend une part active à l'engagement. Les compagnies mises en ligne attaquent le village de Summah avec une ardeur et un entrain qui lui valent de vives félicitations du général.

Rentrée à Aumale le 25 avril, la colonne Cerez en repart le lendemain pour aller châtier les rebelles des vallées de l'Isser et de l'Oued Soufflat. Le 28 avril, le 23e est engagé tout entier contre les Ouled Aziz, qui s'étaient fortifiés sur les premières pentes du Djurjura. Le 5 mai, à l'Oued Soufflat, deux compagnies de grand'-garde du 23e sont serrées de près par les insurgés; le reste du bataillon accourt les dégager. L'ennemi est repoussé et le bach agha Mokrani, chef de l'insurrection, est tué pendant l'action. Le bataillon perdait 3 chasseurs tués et 6 blessés.

Le 7 mai, la colonne se dirigeait sur Palestro et recueillait les colons échappés au massacre. De retour le 10 à Aumale, elle en repartait le 20 mai pour la vallée de l'Oued Sahel. Le 23e bataillon de chasseurs ne comptait plus que six compagnies, les 7e et 8e ayant été licenciées par suite de la faiblesse de l'effectif des officiers, réduits au nombre de 8. Le 26 mai, la colonne dégageait la garnison du Bordj de Beni Mançour, bloquée depuis quarante jours. La garnison avait eu beaucoup à souffrir du manque d'eau, qu'elle était obligée d'aller chercher, sous le feu des assiégeants, dans l'Oued Sahel qui coulait à 300 mètres au bas du Bordj. La colonne Cerez parcourait ensuite le territoire des peuplades belliqueuses des Beni Abbès, des Beni Mellikench et des Mechedallah.

Le 5 juin, elle partait de l'Oued Isser et débloquait Dra el Mizan après un vif engagement contre les Flissas. Le 9 juin, la colonne qui a quitté Dra el Mizan bat les insurgés aux Maactas et arrive le 13 à Tizi Ouzou.

Pendant le combat de Tighil Mahmoud, elle opère sa jonction avec la colonne Lallemand. Celle-ci, après avoir reçu quelques renforts qui la portaient à 6,000 hommes, s'était établie au village de l'Alma. Le 21e bataillon de chasseurs à pied (commandant PALACH) l'y rejoignait le 27 avril. Après de nombreuses reconnaissances sur le front de l'ennemi établi au col des Beni Aïcha, au-delà de l'Oued Corso, nous barrant la route de Tizi Ouzou, la colonne Lallemand, par un mouvement tournant sur la gauche,

force l'ennemi à battre en retraite en nous abandonnant les ruines du village où nous campons. Le 10 mai, les Kabyles couronnent les hauteurs au Nord et au Sud ; ils sont vigoureusement repoussés, poursuivis et dispersés.

La colonne, renforcée le lendemain par l'arrivée du 27e bataillon de chasseurs à pied (commandant FAUQUIGNON), accourt le 12 mai débloquer Tizi Ouzou, dont la garnison allait manquer d'eau. Les insurgés sont rejetés après un combat opiniâtre qui dure jusqu'à la nuit. Les 3e et 4e compagnies du 27e bataillon de chasseurs repoussent les charges de la cavalerie ennemie, débusquent les Kabyles des ravins et les rejettent au loin après avoir incendié un village.

Au combat de Taourda, le 16 mai, pendant que trois compagnies du 21e bataillon de chasseurs escaladent audacieusement les hauteurs d'Aïn el Arba sous le feu de l'ennemi, la 3e compagnie du 27e bataillon débusque l'ennemi du village qu'il brûle ensuite. Les insurgés, vigoureusement culbutés dans les ravins, laissent de nombreux cadavres sur le terrain.

Le même jour, une partie de la colonne se dirige sur Dellys, qu'il est urgent de débloquer avant de pousser au Fort National. Tout le 21e bataillon de chasseurs à pied et les 1re, 2e et 6e compagnies du 27e bataillon font partie de l'expédition.

Après le combat des Beni-Slyem, le 18 mai, le 21e bataillon, placé en réserve près de l'artillerie, envoie deux compagnies au secours d'une compagnie du 4e zouaves vivement attaquée, qui commence à perdre des hommes et du terrain. Les deux compagnies de chasseurs la dégagent et sauvent ceux de leurs blessés qui n'avaient pas été égorgés. Le soir même, la colonne campait sous Dellys, dont l'ennemi venait de s'éloigner. Le 23 mai, en traversant la tribu des Tleta Flisset El Bahar, le 21e bataillon de chasseurs est accueilli par un feu violent des Kabyles, embusqués derrière des rochers, des murs et des fourrés. Pendant qu'une partie du bataillon maintient l'ennemi sur le front, trois compagnies tournent la position en escaladant les hauteurs qui se trouvent sur notre droite ; l'ennemi, chassé de ses positions, est vigoureusement poursuivi jusqu'au bord de la mer.

Le même jour, le 27e bataillon, chargé de l'escorte du convoi de la colonne qui opère en avant, est attaqué par 3 ou 400 Kabyles. Pendant que la 2e compagnie contient l'attaque de front, la 6e prend l'ennemi à revers. Les Kabyles, énergiquement attaqués, prennent la fuite en abandonnant de nombreux morts sur le terrain. Le

convoi, dégagé, reprend sa marche sous la protection du bataillon qui ne peut poursuivre l'ennemi à cause du brouillard qui s'est levé pendant l'action.

Le 27 mai, 4,000 hommes de la colonne Lallemand partent sans sacs du camp de Frika et attaquent les Beni Fraoucen à Djemmaâ Saaridj, au pied des pentes Nord qui descendent de Fort National. Le 21ᵉ bataillon de chasseurs est en réserve près de l'artillerie. Le combat était indécis; un parti ennemi assez nombreux, se glissant dans un ravin, cherchait à tourner notre gauche; le commandant PALACH envoie deux compagnies du 21ᵉ appuyer la gauche de l'attaque et en oppose une autre au mouvement tournant qui est immédiatement arrêté, puis refoulé. La pluie met fin à ce combat, pendant lequel 5 chasseurs du 21ᵉ sont blessés.

Le déblocus de Tizi Ouzou et de Dellys nous garantissait la libre possession de la route et du port de ravitaillement nécessaires à la marche de l'armée de secours vers Fort National, que les Kabyles assiégeaient vivement. Les opérations préliminaires commencèrent immédiatement, avec Tizi Ouzou comme base.

Le 6 juin, la colonne part de Tizi Ouzou pour opérer chez les Beni Khalifa; le 27ᵉ bataillon de chasseurs est chargé d'appuyer la colonne d'attaque à droite et à gauche et détache deux compagnies en soutien de l'artillerie. Le 21ᵉ bataillon coopère à l'attaque générale des pentes escarpées qui conduisent au village des Beni Khalifa. Après avoir enlevé toutes les embuscades, la colonne attaque le village. La 2ᵉ compagnie du 27ᵉ bataillon pénètre par la gauche en même temps que la tête de colonne y entre par la droite. Les Kabyles abandonnent leur village, mais vont se reformer aussitôt après dans un nouveau retranchement où ils reprennent position; nous sommes obligés d'aller les en déloger. Le 27ᵉ bataillon est chargé de l'attaque de front, pendant que les zouaves exécutent un mouvement tournant par la droite et la gauche de la position. Après une fusillade de quelques instants, le 27ᵉ bataillon est lancé à l'attaque; l'ennemi ne tient pas devant l'élan de nos troupes qui occupent bientôt le village. Il était 3 heures de l'après-midi, on se battait depuis 6 heures du matin. Le 27ᵉ bataillon comptait dans cette affaire 1 sous-officier et 2 chasseurs tués et 9 sous-officiers et chasseurs blessés.

La colonne se remet en route le 8 juin, couverte par le 21ᵉ bataillon à l'avant-garde, qui refoule les Kabyles à Souk el Kemis, après avoir eu 1 officier, le capitaine SCHULTZ, et 8 chasseurs blessés. Les chasseurs creusent des tranchées sur la crête de la

position et le bataillon y passe la nuit, entièrement déployé, à un kilomètre en avant du camp.

Le 9 juin, les deux colonnes Lallemand et Cérez opèrent leur jonction à la suite du combat de Tighil M'ahmoud, chez les Maactas. Le 21° bataillon avait 3 chasseurs blessés dans cette affaire, pendant laquelle les compagnies du 23° bataillon furent plusieurs fois déployées en flanqueurs, et durent tenir tête, depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, aux attaques tentées sur les flancs et à l'arrière-garde par les Kabyles embusqués sur tout le parcours.

Les deux colonnes réunies campent, le 10, sur les hauteurs d'Aguemoun. Les Kabyles se montrent, vers midi, sur les hauteurs, au Nord et à l'Est du camp, pour l'attaquer. On court aux armes, la fusillade s'engage; le 21° bataillon est immédiatement placé en réserve près de l'artillerie. Devant les difficultés du terrain et l'audace croissante de l'ennemi, la chaîne de tirailleurs est un moment arrêtée. Le commandant PALACH lance alors trois de ses compagnies, qui se précipitent sans brûler une cartouche et entraînent les tirailleurs du 80° régiment de marche jusque dans les embuscades, d'où les Kabyles s'enfuient précipitamment.

Le 21° eut dans cette affaire un homme blessé mortellement et 8 blessés.

Le 13, les colonnes réunies arrivaient à Tizi Ouzou; elles en repartaient le lendemain, pour aller débloquer la garnison de Fort National.

Déblocus de Fort National; fin de l'insurrection.

Le 16 juin, a lieu le combat contre les Beni-Raten, dont l'issue, favorable pour nos armes, amène le déblocus de Fort National.

A minuit, les colonnes se mettent en route pour se masser au pied des hauteurs des Beni-Raten, à Sikh ou Meddour, dont elles doivent enlever les hauteurs. La colonne Lallemand prononce son mouvement contre la route du Fort National, pendant que la colonne Cérez attaque la position par la gauche. Le 23° bataillon participe à l'enlèvement à la baïonnette des villages d'Ighil Guifri et d'Affensou, par la colonne Cérez. Pendant ce temps, le général Lallemand franchit l'Oued-Aïssa pour attaquer les hauteurs du Takcep. Le combat s'engage aussitôt, et se continue de sommet en sommet, jusqu'à 10 heures du matin. Trois compagnies du 27° bataillon de chasseurs, déployées en tirailleurs à la gauche de la colonne d'at-

taque, débusquent les Kabyles et enlèvent successivement à la baïonnette plusieurs embuscades. Le 21° bataillon participe à l'attaque générale, pendant laquelle il perd un chasseur tué. Pendant le combat, quelques chasseurs du 27°, escortant les voitures du bataillon, réussissent, avec l'aide du reste de l'escorte, à repousser une attaque des Kabyles sur le convoi de la colonne. Le 27° bataillon comptait 8 blessés dans cette journée : 1 officier, le capitaine DE REVIERS, de la 5° compagnie, et 7 chasseurs.

L'ennemi avait été partout vigoureusement chassé de ses positions, et les colonnes réunies opéraient, à 1,200 mètres de Fort National, leur jonction avec la garnison qui, pendant le combat, avait exécuté une sortie sous les ordres du commandant MARÉCHAL. La journée du 16 juin avait porté un coup décisif à l'insurrection kabyle, dont le chef, Mokrani, avait été tué pendant l'engagement du 5 mai. On s'occupa immédiatement de réparer les routes, de combler les tranchées creusées par les assiégeants, et de remettre Fort National en état complet de défense.

Les Kabyles, forcés de lever le siège de Fort National, allèrent se retrancher sur les hauteurs d'Ischeriden. Le 24 juin, anniversaire du même combat en 1857, le général Lallemand attaque les retranchements formidables élevés par l'ennemi, sur une longueur de plus de 400 mètres. La colonne Cerez tourne la position par la gauche ; la 2° brigade de la colonne Lallemand s'avance sur la droite, pendant que la 1re brigade attaque le front de la position. Le 27° bataillon de chasseurs s'avance à la tête de la 1re brigade, occupe successivement deux mamelons et arrive à 150 mètres du retranchement, s'élance à la baïonnette, disperse les Kabyles, qui fuient en désordre et vont se heurter à deux compagnies du bataillon placées dans un ravin en arrière du retranchement ; ces deux compagnies leur infligent encore de grandes pertes. L'ennemi est vivement poursuivi par nos chasseurs.

La journée d'Ischeriden coûtait au 27° bataillon : tués, 1 sous-officier, 1 caporal et 3 chasseurs ; blessés : 1 officier, le sous-lieutenant DUCROS, 25 sous-officiers, caporaux et chasseurs. Neuf militaires du bataillon furent cités à l'ordre du jour, pour leur belle conduite ; parmi eux, le lieutenant DUCROS et le sous-lieutenant DAMERY, comme étant arrivés les premiers dans les retranchements ennemis. Le colonel commandant la 1re brigade adressait, le jour même, une lettre de félicitations au 27° bataillon, pour son entrain et son élan admirables pendant l'attaque, exécutée sous un feu très vif, et en face de difficultés très grandes.

Pendant le combat d'Ischeriden les chasseurs des nouveaux bataillons s'étaient montrés, sur le même théâtre, dignes de leurs devanciers de 1857.

Le 27 juin, l'armée continue les opérations de pacification de la grande Kabylie, et, le 6 juillet, les deux colonnes se séparent au col de Tirourda, le général Cerez pour aller soumettre les Beni-Koufi, le général Lallemand pour opérer contre les bandes de Bou-Mezrag et descendre sur Bougie par la vallée de l'Oued Sahel.

Le général Lallemand, apprenant, le 16 juillet, que les gens de Bou-Mezrag se sont établis au col de Tirourda, fait lever le camp et va les déloger. Un bataillon de tirailleurs algériens gravit les rochers escarpés qui dominent à pic la droite de l'ennemi, et que les insurgés ont transformés en une véritable forteresse; il gagne péniblement du terrain. Deux compagnies du 21ᵉ bataillon sont immédiatement envoyées pour le renforcer. Malgré une pluie de pierres et de quartiers de rocs, nos troupes arrivent avec élan sur la position, et chassent les Kabyles, qu'ils culbutent dans les ravins. Cet engagement coûtait au 21ᵉ bataillon de chasseurs 1 homme tué et 1 sous-officier, et 9 hommes blessés, presque tous par les pierres lancées par les Kabyles.

La colonne descend ensuite sur l'Oued Sahel, remonte chez les Beni-Abbès, et campe, le 20 juillet, à Bordj-Boghni. Elle rentre sans coup férir dans El Galah, la ville sainte des Kabyles, le berceau des Mokrani, où jamais une troupe armée n'avait encore pénétré, puis elle se dirige, par Akbou, sur Bougie, où elle est licenciée le 29 juillet.

Pendant ce temps, la colonne Cérez arrivait, le 9 juillet, à la zaouïa de Sidi Mohamed ben Abderrhamann, et recevait la soumission de quelques rebelles du Djurjura; elle attaquait ensuite la tribu non encore soumise des Beni-Koufi, qu'elle forçait à l'obéissance, et rentrait à Aumale le 24 juillet.

Du 1ᵉʳ au 20 août, avait lieu une deuxième expédition de la colonne Cerez dans l'Ouennougha. Le 3 août, Bou Mezrag est attaqué à l'improviste par nos troupes; ses contingents, surpris, lâchent pied dès le début de l'action. Le 5 août, au bivouac de Sidi Aïssa, le général Cerez fait laisser les sacs au camp et va attaquer le village de Kasbah, dernier refuge de la famille des Mokrani. Le chef des insurgés, ben Daoud dérouté par cette attaque soudaine, laisse entre nos mains sa suite et ses troupeaux. Quelques jours après, le colonel atteignait M'Silah et en chassait Ben Daoud. Après un séjour de quatre jours employé à la pacifi-

cation du pays, la colonne Cerez arrive à Aumale le 20 août, pour y être dissoute le 29 du même mois, après avoir fait rentrer dans l'ordre la subdivision d'Aumale, le cercle de Dra el Mizan, les tribus de l'Ouennougha, du Sclil, et aidé à la pacification de la Grande Kabylie. « Ces résultats, disait le général Cerez dans son ordre du jour à ses troupes, sont dus exclusivement à votre bravoure, à votre dévouement, à votre discipline et à votre excellent esprit, qui vous ont fait supporter sans hésitation les fatigues d'une campagne d'été et surmonter tous les obstacles pendant près de cinq mois. »

Divers détachements de chasseurs à pied se distinguèrent encore dans les opérations de détail qui s'effectuèrent autour de Collo, de Bougie, et chez les Beni-Menaçer.

Les insurgés avaient incendié les forêts de Collo et menaçaient Bou Negra; le 5 août, un détachement de 120 chasseurs à pied du 27ᵉ bataillon, sous les ordres du lieutenant ROLLAND, s'embarque à Philippeville, à destination de Collo, pour faire partie de la colonne qui doit débloquer Bou Negra. L'ennemi dispersé, ce détachement, sa mission terminée, rentre à Philippeville le 16 août.

Les 7ᵉ et 8ᵉ compagnies du 21ᵉ bataillon de chasseurs, restées à Bougie sous le commandement du capitaine POMEZ, prirent part à toutes les sorties faites, du 25 avril au 2 juillet, contre les Kabyles qui bloquaient la place. Dans celle du 18 mai, elles avaient 1 lieutenant blessé, 8 sous-officiers et chasseurs tués et 13 blessés. Dans les journées des 18, 24 et 27 mai, 1ᵉʳ, 6, 7, 11 et 12 juin, elles contribuèrent à refouler les contingents insurgés. Le 30 juin, franchissant le pont de la Soummam, elles se déployèrent sur la rive gauche pour couvrir le passage de la colonne du colonel Ponsard, puis elles gardèrent ce pont pour assurer les communications entre la colonne et la place. Dans ces divers engagements, les 7ᵉ et 8ᵉ compagnies perdirent 1 officier et 12 sous-officiers et chasseurs tués et 46 blessés.

Le 14 juillet, ces deux compagnies rejoignirent la colonne Ponsard, qui avait rallié 200 hommes du 23ᵉ bataillon de chasseurs, commandés par le lieutenant SCHMITT, et rentrèrent à Bougie le 10 août.

Le 21ᵉ bataillon de chasseurs fit encore partie de la colonne Ponsard, du 16 septembre 1871 au 2 janvier 1872, et marcha par la route des crêtes sur Takitount, Sétif et Bordj bou Arréridj, d'où il revint par Bordj Boghni et Akbou.

L'Algérie était complètement pacifiée, et, grâce à l'énergie et à la bravoure de nos troupes, cette belle colonie, dont la possession avait coûté tant de sang à la France, rentra bientôt dans le calme le plus complet.

Les 21ᵉ, 23ᵉ, 27ᵉ et 28ᵉ bataillons de chasseurs à pied pouvaient revendiquer une grande part dans cette œuvre de pacification, et si les anciens bataillons de chasseurs avaient largement aidé à la conquête de l'Algérie, les nouveaux venus dans l'arme n'avaient pas moins su conserver à la France la terre d'Isly, de Sidi-Brahim et de Zaatcha.

Le 22ᵉ bataillon de chasseurs à pied, qui était à Oran depuis le 5 mai, n'ayant à son effectif que 60 sous-officiers, caporaux et chasseurs, ne prit part à aucun des faits de guerre de l'insurrection algérienne. Trois de ses officiers seulement, les lieutenants PICOT et ESTRADE, et le sous-lieutenant BERTHAUD, furent envoyés à la colonne Lallemand.

Ces bataillons rentrèrent successivement en France, où ils allaient se remettre des fatigues de la guerre africaine et travailler bientôt à la réorganisation de notre armée.



CHAPITRE II

LES CHASSEURS A PIED DEPUIS 1871

« La France peut compter sur nous,
« Les fils seront dignes des pères. »
(*Chant des Chasseurs.*)

Fusion des bataillons de marche avec les anciens bataillons; le nombre des bataillons de chasseurs à pied est porté à 30. — Organisation de 1875. — Les chasseurs en Algérie depuis 1875 jusqu'à nos jours; insurrection d'El Amri. — Fête de la Sidi-Brahim. — Insurrection de l'Aurès. — Nouvelles modifications à l'armement et à l'organisation des chasseurs à pied. — Les chasseurs alpins. — Emplacement actuel des bataillons de chasseurs à pied.

Fusion des bataillons de marche avec les anciens bataillons; le nombre des bataillons de chasseurs à pied est porté à 30.



La guerre terminée, la paix signée, les officiers et soldats prisonniers de guerre rentrèrent en France : les premiers, à leurs frais, pour la plupart; les seconds, par faibles détachements, et à des époques très différentes. Suivant les ordres reçus, les officiers et chasseurs de nos bataillons revenant de captivité furent dirigés sur leurs dépôts respectifs au fur et à mesure de leur rentrée en France.

Le 13 mai 1871, une circulaire ministérielle prescrivait la fusion entre les anciens bataillons de chasseurs à pied et les bataillons de marche créés au cours de la campagne. Cette fusion s'opéra assez facilement pour certains bataillons, mais, pour d'autres, occupés à combattre la Commune ou envoyés en Algérie pour étouffer l'insurrection kabyle, elle ne put se faire que lentement, par à-coups. Malgré la décision du 24 juillet 1871, qui prescrivait la fusion dans le plus bref délai possible, elle ne fut complètement opérée que dans le courant du mois d'octobre.

Le tableau ci-après fait ressortir exactement la formation, l'origine et la destination finale des bataillons de marche. Après la fusion, l'arme des chasseurs à pied comprenait trente bataillons : ceux numérotés de 1 à 20, les anciens, conservèrent leurs numéros; le bataillon de chasseurs de la garde devint le 24ᵉ, après fusionnement avec le 21ᵉ de marche; le 25ᵉ se composa du 24ᵉ de marche *bis* et du 25ᵉ de marche. Tous ces bataillons furent réorganisés à huit compagnies, comme avant la guerre; la composition des cadres fut aussi la même que précédemment, à l'exception de l'emploi de capitaine de tir, qui fut supprimé par arrêté du 25 juillet 1871.

TABLEAU SYNOPTIQUE

INDIQUANT

LA FORMATION, L'ORIGINE & LA DESTINATION DES BATAILLONS DE MARCHE

(1870-1871)

CORPS, DATES ET LIEUX DE LEUR FORMATION	COMPOSITION	CE QU'ILS SONT DEVENUS OU CORPS DANS LESQUELS ILS ONT ÉTÉ VERSÉS ; DATE DE LA FUSION
1er bataillon de chasseurs à pied de marche. 13 octobre 1870, à St-Etienne.	1 compagnie des 3e et 5e bataillons de chasseurs à pied et un détachement du 4e bataillon de chasseurs.	1er bataillon de chasseurs à pied. 16 juin 1871.
2e bataillon de chasseurs à pied de marche. 2 octobre 1870, à Douai.	1 compagnie de chacun des 1er, 2e et 17e bataillons de chasseurs à pied.	2e bataillon de chasseurs à pied. 1er juillet 1871.
3e bataillon de chasseurs à pied de marche. 11 octobre 1870, à Rennes.	1 compagnie de chacun des 5e, 16e et 20e bataillons de chasseurs à pied. Ce bataillon a été renforcé ensuite par 2 compagnies du 19e bataillon, un détachement du 5e bataillon et 4 compagnies du 2e régiment de zouaves.	3e bataillon de chasseurs à pied. 1er juillet 1871.
4e bataillon de chasseurs à pied de marche. 18 octobre 1870, à Argent (Cher).	1 compagnie de chacun des 19e, 8e, 3e et 9e bataillons de chasseurs à pied.	4e bataillon de chasseurs à pied. 25 août 1871.
4e bataillon de chasseurs à pied de marche (*bis*). 26 février 1871, à Voiron (Isère).	1 compagnie de chasseurs à pied isolée de l'armée de l'Est, 1 compagnie du 9e bataillon et 2 compagnies de chacun des 4e et 12e bataillons de chasseurs à pied.	4e bataillon de chasseurs à pied. 25 août 1871.
5e bataillon de chasseurs à pied de marche. 6 octobre 1870, à Bourges.	2 compagnies de chasseurs des 4e et 16e bataillons de chasseurs à pied.	5e bataillon de chasseurs à pied. 6 juillet 1871.

CORPS, DATES ET LIEUX DE LEUR FORMATION	COMPOSITION	CE QU'ILS SONT DEVENUS OU CORPS DANS LESQUELS ILS ONT ÉTÉ VERSÉS; DATE DE LA FUSION
6e bataillon de chasseurs à pied de marche. 30 septembre 1870, à Vierzon.	1 compagnie de chacun des 12e et 14e bataillons de chasseurs à pied et 2 compagnies du 5e bataillon de chasseurs.	6e bataillon de chasseurs à pied. 16 mars 1871.
6e bataillon de chasseurs à pied de marche (*bis*). 26 février 1871, à Grenoble.	3 compagnies du 3e bataillon, 1 compagnie du 9e bataillon et 2 compagnies du 14e bataillon de chasseurs à pied.	6e bataillon de chasseurs à pied. 16 mars 1871.
7e bataillon de chasseurs à pied de marche. 12 octobre 1870, à Tours.	1 compagnie de chacun des 2e, 8e, 18e et 19e bataillons de chasseurs à pied.	7e bataillon de chasseurs à pied. 24 avril 1871.
7e bataillon de chasseurs à pied de marche (*bis*). 1er janvier 1871, à Toulouse.	Formé à 7 compagnies.	7e bataillon de chasseurs à pied. 24 avril 1871.
8e bataillon de chasseurs à pied de marche. 8 octobre 1870, à Orléans, et 21 octobre 1870, à Laval.	1 compagnie de chacun des 3e et 20e bataillons de chasseurs à pied, 2 compagnies du 9e bataillon et détachements des 6e et 8e bataillons de chasseurs à pied et 7e bataillon de marche des chasseurs à pied.	8e bataillon de chasseurs à pied. 26 mars 1871.
9e bataillon de chasseurs à pied de marche. 21 octobre 1870, à Rochefort.	1 compagnie des 3e, 4e, 6e 9e bataillons de chasseurs à pied.	9e bataillon de chasseurs à pied. 23 mars 1871.
10e bataillon de chasseurs à pied de marche. 30 octobre 1870, à Avignon.	Détachements des 3e, 4e, 9e, 16e et 20e bataillons de chasseurs à pied.	10e bataillon de chasseurs à pied. 11 septembre 1871.
11e bataillon de chasseurs à pied de marche. 8 novembre 1870, à Rennes.	Eléments fournis par le dépôt du 5e bataillon de chasseurs à pied.	11e bataillon de chasseurs à pied. 6 septembre 1871.
12e bataillon de chasseurs à pied de marche. 10 novembre 1870, à Rennes, et 4 mars 1871, à Grenoble.	Compagnies ou détachements des 5e, 9e, 12e et 14e bataillons de chasseurs à pied.	12e bataillon de chasseurs à pied. 6 août 1871.
13e bataillon de chasseurs à pied de marche. 21 novembre 1870, à Rennes.	Compagnies des 5e, 8e et 19e bataillons de chasseurs à pied et du 49e de ligne.	13e bataillon de chasseurs à pied. 16 avril 1871.
14e bataillon de chasseurs à pied de marche. 21 novembre 1870, à Auxonne.	4 compagnies de chacun des 12e et 14e bataillons de chasseurs à pied.	14e bataillon de chasseurs à pied. 22 mars 1871.

CORPS, DATES ET LIEUX DE LEUR FORMATION	COMPOSITION	CE QU'ILS SONT DEVENUS OU CORPS DANS LESQUELS ILS ONT ÉTÉ VERSÉS; DATE DE LA FUSION
15e bataillon de chasseurs à pied de marche. 8 novembre 1870, à Besançon.	3 compagnies du 16e bataillon de chasseurs à pied et 2 compagnies de différents corps.	15e bataillon de chasseurs à pied. 6 avril 1871.
16e bataillon de chasseurs à pied de marche. 2 décembre 1870, à Tours.	Compagnies des 4e, 8e, 16e et 19e bataillons de chasseurs à pied.	16e bataillon de chasseurs à pied. 15 septembre 1871.
17e bataillon de chasseurs à pied de marche. 26 novembre 1870, à Douai.	Formé à 5 compagnies.	17e bataillon de chasseurs à pied. 25 septembre 1871.
18e bataillon de chasseurs à pied de marche. 6 octobre 1870, à Saint-Omer.	Eléments pris dans le 1er bataillon de chasseurs à pied.	18e bataillon de chasseurs à pied. 1er septembre 1871.
19e bataillon de chasseurs à pied de marche. 14 novembre 1870, à Douai.	Compagnies ou détachements des 2e, 3e, 9e et 15e bataillons de chasseurs à pied.	19e bataillon de chasseurs à pied. 20 septembre 1871.
20e bataillon de chasseurs à pied de marche. 16 novembre 1870, à Boulogne-sur-Mer.	Formé à 5 compagnies.	20e bataillon de chasseurs à pied. 14 octobre 1871.
21e bataillon de chasseurs à pied de marche. 23 novembre 1870, à St-Denis	Formé à 7 compagnies.	Maintenu 21e bataillon de chasseurs à pied.
21e bataillon de chasseurs à pied de marche. 25 décembre 1870, à Lyon.	Formé à 6 compagnies.	24e bataillon de chasseurs à pied. 22 août 1871.
22e bataillon de chasseurs à pied de marche. 20 novembre 1870, à Montreuil, près de Paris.	Formé à 7 compagnies.	Maintenu 22e bataillon de chasseurs à pied.
22e bataillon de marche. 26 décembre 1870, à Cherbourg.	Détachements des 4e, 19e et 6e bataillons.	22e bataillon de chasseurs à pied. 5 septembre 1871.
23e bataillon de chasseurs à pied. 22 décembre 1870, à Vincennes.	Formé à 8 compagnies.	Maintenu 23e bataillon de chasseurs à pied.
23e bataillon de chasseurs à pied de marche. 21 décembre 1870, à Angoulême.	Détachements du 3e bataillon de chasseurs à pied et des 3e et 9e bataillons de chasseurs de marche.	23e bataillon de chasseurs à pied. 16 octobre 1871.
24e bataillon de chasseurs à pied de marche. 27 mai 1871, camp des Alpines (Bouches-du-Rhône).	Réunion du 21e bataillon de chasseurs à pied de marche de l'armée de l'Est et du bataillon de chasseurs à pied de la garde impériale.	24e bataillon de chasseurs à pied. 22 août 1871.

CORPS, DATES ET LIEUX DE LEUR FORMATION	COMPOSITION	CE QU'ILS SONT DEVENUS OU CORPS DANS LESQUELS ILS ONT ÉTÉ VERSÉS; DATE DE LA FUSION
24e bataillon de chasseurs à pied de marche (*bis*). 21 décembre 1870, à Douai.	Formé à 5 compagnies.	25e bataillon de chasseurs à pied. 6 septembre 1871.
25e bataillon de chasseurs à pied de marche. 1er janvier 1871, à Auxonne.	Formé à 4 compagnies.	25e bataillon de chasseurs à pied. 6 septembre 1871.
26e bataillon de chasseurs à pied de marche. 11 janvier 1871, à St-Omer.	Détachements des 1er et 20e bataillons de chasseurs à pied et mobilisés du département du Nord.	26e bataillon de chasseurs à pied. 20 octobre 1871.
27e bataillon de chasseurs à pied de marche. 30 janvier 1871, à Rochefort.	Détachements des 5e, 8e et 12e bataillons de chasseurs à pied.	27e bataillon de chasseurs à pied. 24 juillet 1871.
28e bataillon de chasseurs à pied de marche. [illegible] février 1871, à Rochefort.	2 compagnies de chacun des 6e, 16e, 19e et 29e bataillons de chasseurs à pied.	28e bataillon de chasseurs à pied. 17 septembre 1871.
29e bataillon de chasseurs à pied. 28 janvier 1871, à Rochefort.	2 compagnies de chacun des 3e, 9e et 14e bataillons de chasseurs à pied.	29e bataillon de chasseurs à pied. 11 août 1871.
30e bataillon de chasseurs à pied. 28 janvier 1871, à Rochefort.	Détachements des 3e, 4e, 9e, 12e, 14e et 22e bataillons de chasseurs à pied.	30e bataillon de chasseurs à pied. 11 août 1871.

La réorganisation de nos bataillons de chasseurs à pied fut opérée avec le plus grand zèle; chacun avait au cœur le souvenir cuisant de nos défaites; tous voulaient être prêts au plus vite à repondre aux Allemands s'ils continuaient leurs exigences insolentes et voulaient nous attaquer encore.

Par décret du 28 septembre 1873, l'armée française recevait une nouvelle organisation en 18 corps d'armée, plus un 19e en Algérie.

Voici comment furent alors répartis nos 30 bataillons de chasseurs à pied :

1er corps : 25e et 1er bataillons; *2e corps :* 2e et 12e bataillons; *3e corps :* 30e et 20e bataillons; *4e corps :* 17e et 9e bataillons; *5e corps :* 4e et 18e bataillons; *6e corps :* 10e et 26e bataillons; *7e corps :* 21e et 3e bataillons; *8e corps :* 5e et 13e bataillons; *9e corps :* 13e bataillons; *10e corps :* 19e bataillon; *11e corps :* 22e bataillon; *12e corps :* 23e bataillon; *13e corps :* 11e et 16e bataillon; *14e corps :* 6e et 14e bataillons; *15e corps :* 7e et 24e bataillons; *16e corps :* 27e bataillon; *17e corps :* 29e et 8e bataillons; *18e corps :* 28e bataillon.

Par décision du 5 juin 1874, le plumet vert-noir tombant, porté sur le shako, était de nouveau attribué aux commandants des bataillons de chasseurs à pied. Le 14 du même mois, un décret présidentiel autorisait le Ministre de la guerre à accepter le don d'une rente de 100 francs, fait au 5e bataillon de chasseurs à pied par la veuve du brave commandant CARRÉ, chevalier de la Légion d'honneur, tué glorieusement à l'ennemi devant Metz, le 31 août 1870, pour fonder deux prix annuels de 50 francs, pour des enfants de troupe du corps.

Une décision ministérielle du 7 juillet 1874 donnait comme armement à toute l'infanterie le nouveau fusil à percussion centrale, dit fusil modèle 74, dû aux recherches du capitaine d'artillerie Gras. L'arme nouvelle tirait une cartouche métallique, ne s'encrassait pas aussi facilement, avait une portée plus grande, avec plus de justesse dans le tir, que l'ancien fusil modèle 1866. La solidité des étuis métalliques permettait un transport facile des cartouches à l'état libre, dans les cartouchières, et en assurait une plus longue conservation dans les approvisionnements de guerre immenses qu'on était obligé de constituer dans nos magasins.

Organisation de 1875.

La loi du 13 mars 1875 vint modifier l'organisation de nos bataillons de chasseurs à pied, qui furent ramenés à l'effectif de cinq compagnies, dont une de dépôt, plus une section hors rang; les cadres furent les mêmes que ceux qui existaient antérieurement. Par application de la décision présidentielle relative à l'exécution de cette loi, en ce qui concernait l'infanterie, les 5ᵉ et 6ᵉ compagnies et la 8ᵉ (2ᵉ du dépôt) de chaque bataillon de chasseurs furent licenciées; la 7ᵉ devint 5ᵉ compagnie. Les officiers furent mis à la suite pour être replacés, autant que possible, dans les bataillons au fur et à mesure des vacances qui s'y produiraient. Dans le courant du mois d'avril 1875, dix-huit bataillons de chasseurs à pied furent attachés à des corps d'armée; les autres bataillons, dits indépendants, furent, les uns envoyés sur nos frontières, les autres, 4ᵉ, 8ᵉ, 9ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ et 15ᵉ, embarqués pour l'Algérie, pendant les mois d'avril et de mai. L'effectif des compagnies actives de ces derniers bataillons fut porté à 110 hommes comme simples soldats.

Les chasseurs en Algérie depuis 1875 jusqu'à nos jours. — Insurrection d'El Amri.

Nos bataillons de chasseurs à pied n'eurent pas à faire de campagnes de guerre bien importantes, pendant les quelques années qu'ils restèrent en Algérie; à part le 11ᵉ, qui prit part aux colonnes d'El Amri et du Souf, des 4ᵉ et 17ᵉ, qui aidèrent à réprimer l'insurrection de l'Aurès, ils n'eurent à leur actif que de nombreux changements de garnison, des marches-manœuvres assez pénibles, pendant lesquelles ils se firent remarquer par leur solidité et leur entrain, et des travaux d'utilité publique et de colonisation. La poursuite du bandit Bou Guerra, les incendies des forêts, la destruction des sauterelles, furent pour eux des occasions de marches et de fatigues qu'ils supportèrent vaillamment.

Depuis la terrible insurrection kabyle de 1871, l'Algérie avait joui d'une grande tranquillité; elle fut troublée au mois d'avril 1876 par l'insurrection d'El Amri, oasis de la province de Constantine, située à 48 kilomètres au sud-ouest de Biskra. La tribu des Bou

Azid et quelques contingents d'autres tribus s'étaient insurgés ouvertement. Le général Carteret-Trécourt, commandant la division de Constantine, rassemble à Biskra une colonne dont fait partie le 11e bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant RAYNAL. Le général fixe aux Bou Azid un délai de cinq jours pour venir faire leur soumission et payer une forte amende; ceux-ci, emportés par leur fanatisme, refusent d'accepter ces conditions. Le 8 avril, la colonne part de Biskra, et arrive le 11 en vue de l'oasis, où se sont réfugiés les révoltés; ceux-ci se portent à sa rencontre et l'attaquent avec acharnement. Cavaliers et fantassins se ruent impétueusement sur la colonne, qui les repousse par un feu violent, et, après une heure de lutte, pendant laquelle ils perdent une cinquantaine de tués, les rejette dans l'oasis. Le 11e bataillon de chasseurs n'avait qu'un seul homme blessé pendant cet engagement.

Le soir, le camp est, par prudence, installé à bonne portée de l'oasis, sur un terrain dominant légèrement la plaine, et la colonne commence des tranchées sur les trois faces qui regardent l'oasis. Le 14 avril, à la chute du jour, les Arabes profitent d'une tempête furieuse, qui souffle de notre côté et nous aveugle de sable, pour se précipiter sur le camp. Cette attaque inopinée est arrêtée par le feu des hommes, qui courent aux tranchées et font pleuvoir, une partie de la nuit, des balles sur l'oasis. Le 11e bataillon a, dans cette affaire, un officier blessé, le sous-lieutenant GABET, ainsi qu'un chasseur. Deux colonnes, envoyées de Constantine et de Bou Saada, arrivent à marches forcées le 22 avril; les troupes de la division d'Alger, amenées par le général de Roquebrune, opèrent leur jonction avec celles du général Carteret, le 26 avril; l'oasis est immédiatement investie. Le 27 et le 28, des sections d'artillerie ouvrent le feu sur l'oasis, et font subir aux insurgés des pertes assez sérieuses; aussi, après ces deux jours de bombardement, le drapeau parlementaire est hissé sur les quatre faces de l'oasis; l'insurrection est vaincue, et les otages emmenés au camp du général.

Après une station de quelques jours, pour permettre de procéder au recensement des palmiers, la colonne rentre le 19 mai à Biskra, où elle est dissoute le 22.

L'année suivante, la 3e compagnie du 11e bataillon de chasseurs à pied fait partie de la petite colonne organisée par le général Logerot, commandant la subdivision de Batna, qui explore le Souf et l'Oued Rhir, et rentre à Biskra le 19 mars. La 3e compagnie rejoint le bataillon le 25 mars, sans avoir laissé aucun homme

en arrière, dans ce long trajet à travers un pays peu exploré et difficile.

En 1877, les 8e et 11e bataillons de chasseurs à pied rentraient en France, et étaient remplacés en Algérie par les 2e et 17e bataillons.

Fête de la Sidi-Brahim.

Le 25 septembre 1878, les chasseurs à pied célébrèrent solennellement, pour la première fois, le mémorable anniversaire du combat de Sidi-Brahim, cet héroïque fait d'armes accompli par le 8e bataillon, mais qui est considéré par tous les autres comme un apanage de gloire qu'ils revendiquent. La fête avait été résolue et le programme arrêté entre les commandants des bataillons de chasseurs, réunis au camp de Châlons pour des expériences de tir.

C'est avec le plus grand éclat que tous les bataillons la célèbrent chaque année; mais au 8e de l'arme, au bataillon de la Sidi, comme nous l'appelons, cet éclat est rehaussé par la noble présence du héros du combat, de LAVAYSSIÈRE lui-même. Longtemps, le brave d'entre les braves échappa à l'affection et au saint respect dont l'entourent les chasseurs à pied; simple éclusier du Lot, il vivait tranquillement de sa petite pension de retraite et de son modique salaire, lorsqu'il fut atteint d'une maladie d'yeux qui nécessita son entrée à l'hospice des Quinze-Vingts. A peu près guéri en 1884, il put, pour la première fois, se rendre à Amiens, pour assister à l'anniversaire de Sidi-Brahim. C'est avec une vibrante émotion que nos jeunes chasseurs choquèrent leur verre contre celui du héros dont le récit des exploits leur avait bien souvent arraché des larmes de fierté et de patriotisme. Une souscription fut ouverte dans les trente bataillons de chasseurs; elle produisit 10,000 francs, dont les rentes servirent, avec sa pension de retraite, à assurer l'existence de ce vaillant soldat, dont l'héroïsme est pour nous tous un exemple et un guide. Tous les ans, à la fête des trois glorieuses journées, LAVAYSSIÈRE! tous les chasseurs sont fiers et heureux de savoir que tu es encore là, et que ta pensée les suivra, que ton exemple les guidera quand il faudra, bientôt, réclamer à l'étranger les frères qu'il a arrachés à la patrie.

Insurrection de l'Aurès.

Depuis 1876, la tranquillité de l'Algérie n'avait pas été troublée, lorsque, vers le milieu du mois de mai 1879, éclate l'insurrection de l'Aurès, où les Ouled Daoud, du cercle de Batna, et les Beni-Bou Sliman, du cercle de Biskra, se sont révoltés. A la nouvelle de ce soulèvement, le général de division FORGEMOL DE BOSTQUENARD prend ses dispositions pour éteindre ce foyer d'insurrection qui avait atteint le massif montagneux. Trois colonnes d'opérations sont immédiatement organisées et dirigées sur Médina, position importante de l'oued el Abiod; ce sont : la colonne Logerot, qui comprend le 17ᵉ bataillon de chasseurs à pied, commanmandant DE MONARD, à Batna; la colonne Cajard, dont fait partie un bataillon mixte, composé de deux compagnies du 3ᵉ zouaves, et des 3ᵉ et 4ᵉ compagnies du 4ᵉ bataillon de chasseurs à pied, sous les ordres du commandant LE DOULCET DE PONTÉCOULANT, à Biskra; enfin, la colonne Gaume, à Krenschala.

Le 2 juin, trois compagnies du 17ᵉ bataillon et une section de la 3ᵉ compagnie, qui étaient à Batna, se portent immédiatement contre les Arabes. Le bataillon s'établit au camp de R'baa, où il attend jusqu'au 9 un combat qui dure deux heures à peine. Le 13 juin, le bataillon rejoint la colonne Logerot, qui poursuit les rebelles dans l'Aurès.

Le 7 juin, la colonne Cajard part de Batna, arrive le 11 à Biskra, et commence immédiatement ses opérations. Pendant cette marche rapide, rendue très pénible par la chaleur excessive, le sirocco et la rareté de l'eau, les deux compagnies du 4ᵉ bataillon de chasseurs supportent vaillamment ces premières et dures épreuves. Le 16 juin, la colonne arrive devant les gorges de Tiranine. Des Arabes dissidents font mine de défendre l'accès du défilé, mais quelques coups de fusil les mettent en fuite, et le passage s'effectue sans résistance. A partir de cet endroit, tout le pays des Beni-Sliman, qui a fourni des contingents ennemis, est traité en conséquence; on brûle les villages abandonnés. Trois jours après, la colonne, marchant sur Dra el Lakal, fouille les ravins dans lesquels les Arabes avaient caché leurs troupeaux, pousse ceux-ci devant elle, et fait ainsi une importante razzia. Les trois colonnes se réunissent à Medinah, et continuent leurs courses à travers les pays

[illegible]

[illegible] expéditionnaires [illegible]

[illegible] contingents insurgés [illegible] leurs tentes, leurs familles [illegible] dans l'intention de se réfugier [illegible] les montagnes. Ils avaient [illegible] avec les goums du [illegible] leurs tentes, leurs familles et leurs troupeaux [illegible] le passage et continuer [illegible] de même celui [illegible] les goums et les [illegible] étaient installés [illegible] à plus [illegible] Lorsque les goums de Te[illegible] insurgés gisaient sans vie sur [illegible] prisonniers. Ce dernier [illegible] ne peut manquer d'avoir un grand [illegible]

» [illegible] des mouvements combinés des trois [illegible] ces troupes ont supporté les [illegible] que ce terrible et décisif châ[illegible]

» Le général [illegible] se fait un devoir de le reconnaître et [illegible] aux commandants, aux officiers et [illegible] des trois colonnes. »

Le [illegible], le général Saussier leur adressait aussi l'ordre du [illegible] :

« Au moment de licencier les colonnes expéditionnaires, le général commandant le 19e corps est heureux de transmettre les témoignages de satisfaction de M. le gouverneur général, et les siens propres, aux troupes qui ont pris part aux opérations militaires de la province de Constantine, ainsi qu'aux officiers de tous grades qui les ont dirigées ou conduites. Cette prise d'armes insen-

sée de quelques fanatiques de l'Aurès aura servi du moins à prouver à ceux qui seraient tentés de les imiter, que le gouvernement civil de l'Algérie possède les moyens militaires les plus puissants pour châtier les rebelles et faire respecter son autorité. »

Vers la fin de l'année 1880, tous nos bataillons de chasseurs à pied étaient rentrés en France. Depuis cette époque, pendant l'expédition du Tonkin en 1885, les 6ᵉ, 23ᵉ et 30ᵉ bataillons de chasseurs à pied furent dirigés sur l'Algérie pour remplacer les troupes du 19ᵉ corps qui avaient été envoyées en Extrême-Orient; ces trois bataillons sont depuis lors rentrés en France et placés à la frontière des Alpes.

Modifications à l'armement et à l'organisation des chasseurs à pied.

Pendant l'année 1886, la commission de l'Ecole normale de tir du camp de Châlons proposa, sous les auspices du général Tramond et du colonel Lebel, un fusil à répétition, du calibre de 8 millimètres, dont les tirs d'expérience furent confiés à la direction des officiers et à l'exécution des chasseurs du 20ᵉ bataillon, en garnison à Versailles. Les résultats de ces expériences furent excellents; tous apportèrent le plus grand zèle et l'attention la plus soutenue à l'étude et à la pratique de l'arme nouvelle, qui fut définitivement adoptée et remplaça le fusil à répétition modèle 1884, qui avait un moment constitué l'armement de nos troupes de première ligne. Le fusil modèle 1886 est actuellement entre les mains de toute l'armée française; tirant une cartouche à poudre sans fumée, dont la balle est animée d'une vitesse initiale d'environ 620 mètres, le fusil actuel, indépendamment d'une grande augmentation de portée, jouit d'une justesse supérieure, due à la grande tension de sa trajectoire; la balle possède une force de pénétration supérieure à celle de toutes les meilleures armes européennes; en résumé, c'est une arme excellente et solide, dans laquelle tout le monde a la plus grande confiance.

La loi du 25 juillet 1887, relative à l'organisation de l'armée, apporta les modifications suivantes à la loi du 13 mars 1875. Nos bataillons de chasseurs n'eurent plus que quatre compagnies actives et une section hors rang, par suite de la suppression de la compagnie de dépôt. L'effectif total de chacun des bataillons ne fut plus que de 544 hommes, à l'exception de ceux en garnison sur

la frontière de l'Est, dont les compagnies, portées à l'effectif renforcé, comprenaient comme cadres de compagnies 4 officiers : 1 capitaine et 3 lieutenants ou sous-lieutenants. Les compagnies de dépôt furent supprimées dans tous les bataillons de chasseurs à pied, à l'exception de ceux de la frontière des Alpes, pour lesquels, le 25 octobre 1887, M. le Ministre de la guerre, général Ferron, présentait un projet de loi portant organisation de troupes spéciales de montagne. Ce projet avait pour effet d'enlever de l'arme et de former en corps spécial de chasseurs de montagne douze de nos bataillons de chasseurs à pied. La commission de la Chambre des députés pensa qu'il était inutile de séparer ainsi en deux tronçons une arme qui, disait le rapporteur « née d'hier, a su déjà conquérir dans nos annales militaires un passé si glorieux ». C'était une preuve éclatante et autorisée donnée à la solidarité qui unit nos trente bataillons.

Depuis le mois de juillet 1890, les bataillons de chasseurs à pied ne sont plus affectés aux corps d'armée, en raison des missions spéciales dont ils sont chargés; les bataillons de chasseurs sont actuellement dits « indépendants ».

Les chasseurs alpins.

A la suite d'une étude approfondie de l'organisation des chasseurs à pied, la Chambre des députés vota la loi du 24 décembre 1888, qui modifiait encore l'organisation de nos bataillons. Le chiffre normal des compagnies fut porté de 4 à 6, cette mesure devant être appliquée immédiatement aux douze bataillons stationnés dans les territoires des 14ᵉ et 15ᵉ régions, et dans les autres bataillons successivement et suivant les nécessités du service et les ressources budgétaires. Les douze bataillons chargés d'opérer plus spécialement dans les régions montagneuses reçurent l'effectif complémentaire suivant :

1 lieutenant chargé des équipages; 1 sergent conducteur des équipages; 1 caporal conducteur des équipages; 1 caporal maître maréchal ferrant; 1 caporal infirmier; 1 soldat secrétaire du capitaine-major; 1 soldat ouvrier bourrelier; 1 soldat aide maréchal ferrant; 7 conducteurs; 10 chevaux et mulets.

Dans chaque compagnie, il y avait en plus 1 lieutenant ou sous-lieutenant, 17 chasseurs et 6 mulets.

Le Ministre de la guerre fut autorisé, dans la limite des crédits

dont il disposait, à apporter à la tenue et à l'équipement des chasseurs alpins les modifications nécessitées par le climat des régions où ils avaient à manœuvrer. La loi du 24 décembre portait encore que la moitié des commandants de ces douze bataillons pouvaient être nommés lieutenant-colonels et maintenus dans leur emploi.

Nos bataillons de chasseurs à pied alpins sont complètement organisés maintenant; ils ont chacun une section de la frontière des Alpes à étudier en temps de paix, à surveiller et défendre en temps de guerre. Une batterie d'artillerie de montagne et un détachement du génie complètent, en outre, le groupe alpin chargé de la défense de chaque secteur. Chaque année, pendant la belle saison, nos chasseurs alpins passent quatre mois dans la montagne, grimpant les glaciers, tournant les précipices, exécutant des tirs de guerre en terrain accidenté, campant ou cantonnant à des hauteurs de 2,000 mètres, suivant les circonstances et les moyens locaux, et se préparant, par les rudes travaux de la paix, aux plus rudes travaux de la guerre. Grâce à eux, notre frontière des Alpes n'a plus rien à redouter des 75 compagnies alpines de l'Italie. En 1885, deux officiers du 12e bataillon commandé par le commandant ARVERS, MM. DE GOUVELLO et M'ROË, font l'ascension périlleuse de la *Barre des Ecrins*, et la section lyonnaise du Club alpin français, dans sa séance du 30 octobre, décide que le 12e bataillon sera considéré désormais comme un de ses membres honoraires. Cette admission est votée par acclamations, à l'unanimité des voix.

La tenue et l'équipement de nos chasseurs à pied alpins ne sont pas encore définitivement adoptés; ils sont encore à l'essai. Actuellement, ils ont comme coiffure le béret béarnais large et pouvant se rabattre en avant ou en arrière, à droite ou à gauche, suivant les besoins; la veste est remplacée par une vareuse à collet large et rabattu, garnie de poches et munie d'épaisses pattes d'épaule destinées à maintenir les bretelles du sac; les parements de ce vêtement peuvent être rabattus. Le bas du pantalon est serré par une bande de drap qui s'enroule autour de la jambe, la protège contre la neige, les pierres et l'eau, et se fixe à hauteur du genou par un lacet enroulé autour du mollet. Les chaussures sont confectionnées par les corps eux-mêmes, d'après les modèles auxquels ils auront donné la préférence. Sous la vareuse, les hommes ont un jersey; une ceinture de flanelle bleue leur garnit les hanches. Quand le froid est trop vif, ils portent des gants de laine épais; la capote est remplacée par un long collet à capuchon, du modèle qui était autrefois en usage dans l'arme. Tous les hommes

sont pourvus d'un alpenstock, long bâton de montagne, ferré, en deux morceaux, qui se bouclent sur le côté du sac pendant le combat; sur le sac, les chasseurs portent, en outre, la tente-abri et la couverture de campement. Chaque compagnie dispose de dix paires de patins.

Les officiers portent des molletières en cuir ou en drap noir, lacées ou bouclées; sous la vareuse ou le dolman ouvert, ils ont le gilet de drap noir avec boutons métalliques; le faux-col blanc adhérent au vêtement est supprimé; sur le col de la chemise ils portent la cravate noire.

Presque tous nos bataillons de chasseurs à pied sont au poste d'honneur à la frontière, à l'exception de quelques-uns d'entre eux, qui sont prêts à s'y porter au premier appel de la Patrie. Voici d'ailleurs l'emplacement actuel de nos bataillons par corps d'armée, ainsi que leurs lieux de garnison :

NUMÉROS des Bataillons	EMPLACEMENT DES		CORPS D'ARMÉE où ils sont stationnés	OBSERVATIONS
	PORTIONS PRINCIPALES	DÉPOTS		
1er	Verdun	Epernay.	VIe	.
2e	Lunéville.	Troyes.	VIe	6 compagnies.
3e	Besançon.	Besançon.	VIIe	
4e	St-Nicolas-du-Port.	Epernay.	VIe	6 compagnies.
5e	Dijon.	Dijon.	VIIIe	
6e	Nice.	Nice.	XVe	6 compagnies.
7e	Nice.	Antibes.	XVe	6 compagnies.
8e	Amiens.	Amiens.	IIe	
9e	Longwy.	Camp de Châlons.	VIe	
10e	Saint-Dié.	Troyes.	VIe	6 compagnies.
11e	Albertville.	Annecy.	XIVe	6 compagnies.
12e	Grenoble.	Grenoble.	XIVe	6 compagnies.
13e	Chambéry.	Chambéry.	XIVe	6 compagnies.
14e	Embrun.	Grenoble.	XIVe	6 compagnies.
15e	Remiremont.	Troyes.	VIe	6 compagnies.
16e	Lille.	Lille.	Ier	
17e	Rambervilliers.	Troyes.	VIe	6 compagnies.
18e	Courbevoie.	Tours.	»	Gouvernement
19e	Troyes.	Troyes.	VIe	milit. de Paris.
20e	Versailles.	Rouen.	IIIe	
21e	Montbéliard.	Montbéliard.	VIIe	
22e	Albertville.	Albertville.	XIVe	6 compagnies.
23e	Nice.	Grasse.	XVe	6 compagnies.
24e	Villefranche.	Villefranche.	XVe	6 compagnies.
25e	Saint-Mihiel.	Epernay.	VIe	Brig. de Saint-
26e	Id.	Id.	VIe	Mihiel.
27e	Menton.	Nice.	XVe	6 compagnies.
28e	Grenoble.	Grenoble.	XIVe	6 compagnies.
29e	Vincennes.	Vincennes.	»	Gouvt milre Paris
30e	Grenoble.	Grenoble.	XIVe	6 compagnies.



sont pourvus d'un alpenstock, long bâton de montagne, ferré, en deux morceaux, qui se bouclent sur le côté du sac pendant le combat; sur le sac, les chasseurs portent, en outre, la tente-abri et la couverture de campement. Chaque compagnie dispose de dix paires de patins.

Les officiers portent des molletières en cuir ou en drap noir, lacées ou bouclées; sous la vareuse ou le dolman ouvert, ils ont le gilet de drap noir avec boutons métalliques; le faux-col blanc adhérent au vêtement est supprimé; sur le col de la chemise ils portent la cravate noire.

Presque tous nos bataillons de chasseurs à pied sont au poste d'honneur à la frontière, à l'exception de quelques-uns d'entre eux, qui sont prêts à s'y porter au premier appel de la Patrie. Voici d'ailleurs l'emplacement actuel de nos bataillons par corps d'armée, ainsi que leurs lieux de garnison :

NUMÉROS des Bataillons	EMPLACEMENT DES		CORPS D'ARMÉE où ils sont stationnés	OBSERVATIONS
	PORTIONS PRINCIPALES	DÉPOTS		
1er	Verdun	Epernay.	VIe	
2e	Lunéville.	Troyes.	VIe	6 compagnies.
3e	Besançon.	Besançon.	VIIe	
4e	St-Nicolas-du-Port.	Epernay.	VIe	6 compagnies.
5e	Dijon.	Dijon.	VIIIe	
6e	Nice.	Nice.	XVe	6 compagnies.
7e	Nice.	Antibes.	XVe	6 compagnies.
8e	Amiens.	Amiens.	IIe	
9e	Longwy.	Camp de Châlons.	VIe	
10e	Saint-Dié.	Troyes.	VIe	6 compagnies.
11e	Albertville.	Annecy.	XIVe	6 compagnies.
12e	Grenoble.	Grenoble.	XIVe	6 compagnies.
13e	Chambéry.	Chambéry.	XIVe	6 compagnies.
14e	Embrun.	Grenoble.	XIVe	6 compagnies.
15e	Remiremont.	Troyes.	VIe	6 compagnies.
16e	Lille.	Lille.	Ier	
17e	Rambervilliers.	Troyes.	VIe	6 compagnies.
18e	Courbevoie.	Tours.	»	Gouvernement
19e	Troyes.	Troyes.	VIe	milit. de Paris.
20e	Versailles.	Rouen.	IIIe	
21e	Montbéliard.	Montbéliard.	VIIe	
22e	Albertville.	Albertville.	XIVe	6 compagnies.
23e	Nice.	Grasse.	XVe	6 compagnies.
24e	Villefranche.	Villefranche.	XVe	6 compagnies.
25e	Saint-Mihiel.	Epernay.	VIe	Brig. de Saint-
26e	Id.	Id.	VIe	Mihiel.
27e	Menton.	Nice.	XVe	6 compagnies.
28e	Grenoble.	Grenoble.	XIVe	6 compagnies.
29e	Vincennes.	Vincennes.	»	Gouvt mre Paris
30e	Grenoble.	Grenoble.	XIVe	6 compagnies.



CHAPITRE III

LA TUNISIE ET LE TONKIN

> Héros au courage inspiré,
> Nos pères conquirent le monde;
> Et le monde, régénéré,
> En garde la trace féconde.
> *(Chant des Chasseurs.)*

Causes de la guerre de Tunisie. — Opérations en Kroumirie; traité du Bardo. — Deuxième expédition de Tunisie. — Fin de l'expédition. — Les 27ᵉ et 29ᵉ bataillons font partie du corps d'occupation. — Événements qui précédèrent l'arrivée du 11ᵉ bataillon de chasseurs au Tonkin. — Affaire de Hué. — Colonne de Tam-Sô et Yen-Gia. — Colonne de Tramy. — Colonne de Dong Trien. — Colonne de Tam-Dao. — Colonne de An-Chan. — Affaire de Mon-Cay. — Affaire d'Ac-Koï. — Affaire de Song-Phong (enclave de Packlung). — Colonne de Hoan-Mo. — Dernières opérations et rentrée en France du 11ᵉ bataillon de chasseurs.



Causes de la guerre de Tunisie.



EPUIS longtemps déjà, les populations tunisiennes, limitrophes de la province de Constantine, commettaient des déprédations continuelles sur notre territoire algérien. Brigands nomades, les indigènes de ces populations échappaient totalement à l'autorité du bey de Tunis, Mohamed es Sadock, qui, par ce fait, ne pouvait accorder satisfaction à nos légitimes revendications. Le 24 janvier 1878, les Kroumirs dépouillèrent et maltraitèrent l'équipage naufragé du navire français l'*Auvergne*. Le souvenir de cet acte de banditisme était encore vivant lorsque, le 31 mars 1881, les Kroumirs attaquent audacieusement, à 60 kilomètres de la Calle, le poste d'Am-Guergoud, d'où ils sont repoussés après un sanglant combat soutenu par des détachements du 3ᵉ zouaves et du 59ᵉ de ligne. Cette fois, la mesure était comble; le gouvernement français, résolu à se faire justice

lui-même, ordonne la formation d'un corps expéditionnaire, sous les ordres du général Forgemol. Quatre bataillons de chasseurs à pied sont envoyés de France dans le courant du mois d'avril 1881, pour prendre part à l'expédition; c'étaient, à la brigade Vincendon, le 7e bataillon (commandant JEANNEROD); à la brigade de Brem, le 27e bataillon (commandant MALAPER); et à la 3e brigade de la division Delebecque, le 29e bataillon (commandant GERBOIN); à la brigade Maurand, 4e de renfort, le 30e bataillon (commandant LÉGER).

Opérations en Kroumirie. — Traité du Bardo.

Les colonnes Vincendon, Galland et Ritter, sous les ordres supérieurs du général Delebecque, entrèrent en Kroumirie à l'ouest par la vallée de la Medjerdah; les colonnes Logerot, de Brem et Gaume, pénétrèrent par le nord, en descendant dans l'île de Taberka, et les brigades de renfort Maurand et Bréart, débarquèrent ensuite à Bizerte.

Le 7e bataillon de chasseurs à pied débarque à la Goulette le 11 avril, et prend immédiatement part aux opérations de la colonne Vincendon. Pendant cette courte expédition de Kroumirie, ce bataillon n'assiste qu'à un léger engagement, celui de Sekelt, le 26 avril, pendant lequel le chasseur VICTOR est tué.

Le 29e bataillon se met en marche le 17, avec la colonne Delebecque, pour Roum el Souk; le 26, il prend part à un premier engagement à Hadjer Menkoura; un sergent et un chasseur y sont blessés; le 30, a lieu une nouvelle escarmouche.

Le 2 mai, le 30e bataillon de chasseurs, commandant LÉGER débarque à Bizerte et fait partie de la colonne Bréart, qui prend la route de Mateur.

Le 3 mai, le 29e arrive à El Hammam et suit les mouvements de l'armée qui se dirige sur Tunis, après s'être emparée de la ville du Kef.

Le 1er mai, la colonne Logerot a franchi la frontière tunisienne à Ghardimaou, où est laissé le 27e bataillon de chasseurs, qui y reste jusqu'au 14 mai, pendant que la colonne continue à s'avancer dans la vallée de la Medjerdah.

Le 30e bataillon se met en marche le 12 avec la colonne Bréart qui se dirige sur la Manouba. Effrayé par l'approche de l'armée française, qui était arrivée à 24 kilomètres de Tunis, Mohamed es

Sadock consentit à signer, le 12 mai, le traité du Bardo, qui plaçait ses états sous le protectorat de la France. Le 30e bataillon prend part, le 18 mai, au long et pénible combat de Mateur, qui achève de briser la résistance des rebelles de la région; il a, dans cette action, 2 hommes blessés, le chasseur MICHEL et le clairon CAPITAN. Le rapport du général Maurand, daté du camp de Mateur, 24 mai 1881, sur le combat livré par la brigade le 18 mai, entre l'Oued Chaïr et l'Oued Joumin, se termine ainsi qu'il suit : « L'attitude des troupes, qui voyaient le feu pour la première fois, a été bonne. Je n'ai qu'à me louer de tous. Je dois cependant une mention spéciale au 30e bataillon de chasseurs, qui a mené le combat en première ligne durant cinq heures, avec autant de sang-froid que de vigueur. »

Un corps d'occupation est organisé pour assurer l'ordre intérieur du pays et l'exécution des clauses du traité. Les 27e et 29e bataillons sont désignés pour en faire partie et vont s'installer : le premier à la Manouba, le second à Béja. Le 30e bataillon va occuper Mateur, qui est placé sous le commandement supérieur du commandant LÉGER, du bataillon. Les rigueurs du climat et l'insalubrité de cette ville causent des pertes cruelles au 30e bataillon.

Le 7e bataillon, rappelé en France, rentre à Marseille le 17 juin, au moment des rixes entre les ouvriers français et italiens, et contribue, avec les autres troupes de la garnison, à ramener le calme dans la ville, tout en évitant l'effusion du sang.

Deuxième expédition de Tunisie.

En France, on avait malheureusement cru trop tôt que le traité du Bardo avait eu pour effet d'assurer la pacification complète de la Tunisie, car on apprit tout à coup que le personnel et les quelques soldats qui occupaient la gare de l'Oued Zargua, sur la ligne du chemin de fer de Tunis à la frontière algérienne, avaient été traîtreusement massacrés, mutilés, brûlés, et que la gare et ses dépendances avaient été détruites et incendiées. Quelques jours après, une nouvelle insurrection éclate dans l'intérieur de la Tunisie; la ville maritime de Sfax est le centre du mouvement que dirige le cheik Ali ben Khalifa. Une grande effervescence règne dans toute la régence et menace de gagner la vallée de la Medjerdha. Le 3 juillet au soir, le capitaine Matteï, chef d'état-major

du général Maurand, commandant les troupes stationnées à la Manouba, est assassiné par un Maltais resté inconnu. Ses obsèques ont lieu à Tunis le surlendemain. Le 27ᵉ bataillon de chasseurs à pied, qui lui rendit les honneurs funèbres, se trouva être ainsi la première troupe française qui soit entrée en armes dans la capitale de la Tunisie.

Le 30ᵉ bataillon de chasseurs avait fortifié son camp, à Mateur; son attitude énergique et vigilante et les sages dispositions prises par le commandant LÉGER, décidèrent les populations de la vallée de Medjerdah à ne pas prendre part au mouvement insurrectionnel.

Le gouvernement français envoie alors de nouvelles troupes en Tunisie pour étouffer le mouvement; le corps expéditionnaire est placé sous le commandement du général Saussier, commandant le 19ᵉ corps d'armée. Deux bataillons de chasseurs à pied font partie des renforts expédiés; ce sont : le 23ᵉ bataillon (commandant D'HUGONNEAU DE BOYAT), et le 28ᵉ bataillon (commandant FLEUR). Ces renforts partent de France dans les premiers jours du mois de juillet.

La ville de Sfax, bombardée par la flotte française, fut prise d'assaut le 16 juillet par les troupes de débarquement. Gabès, Mehediah, Monastir et Sousse furent successivement occupés. La pacification de la Tunisie ne pouvait être obtenue que par la prise de Kairouan et l'occupation de Tunis. Sur l'ordre du général Saussier, le général Logerot entre à Tunis.

Débarqué à la Goulette, le 28ᵉ bataillon de chasseurs fut attaché à la 5ᵉ brigade, général Sabattier, qu'il rejoignait au camp de Zaghouan le 3 septembre, après avoir successivement séjourné à la Goulette et au camp de Carthage.

Pendant son séjour à Zaghouan, du 3 au 28 septembre, le 28ᵉ bataillon a quelques occasions de faire le coup de feu avec les Arabes : le 10 au soir, en allant (2ᵉ et 3ᵉ compagnies) au devant d'un détachement envoyé en reconnaissance et ramené assez vivement par les insurgés; le 12, lors de la réparation du canal qui alimente le camp et Tunis, où les 1ʳᵉˢ, 2ᵉ et 3ᵉ compagnies s'emparèrent avec entrain des hauteurs défendues par les Arabes, et où le chasseur BUISSON fut blessé; enfin, le 27, le général Sabattier s'était porté au-devant d'un groupe assez considérable de Riah dissidents qui venaient attaquer le camp de Zaghouan : l'ennemi, rencontré au marabout de Sidi ben Hamda et vigoureusement assailli par les 1ʳᵉ et 2ᵉ compagnies du 28ᵉ, se replie sur Foum el Karouba, abandonnant sur le terrain 25 hommes, 4 chevaux et des

armes; 5 chevaux vivants sont capturés par la 2e compagnie; le chasseur RIGUERIE, de cette compagnie, est blessé. Le général Sabattier s'établit au pont de Fahs, sur la route de Tunis à Kairouan. Du 29 septembre au 10 octobre, le 28e bataillon de chasseurs concourt avec les autres troupes pour l'escorte des convois et l'aménagement des routes. Le 28 septembre, le 29e bataillon de chasseurs à pied est envoyé à Souk el Arba; il en part le 1er octobre, pour escorter jusqu'au défilé de Nebeur un bataillon du 80e de ligne, destiné à renforcer la garnison de Kef. Attaqué le 2 octobre, au-dessus de Nebeur, par environ 1,500 dissidents arabes, les deux bataillons forcent le défilé; un chasseur est blessé dans cet engagement. Le bataillon repart le 4 pour Souk el Arba, où il arrive le 5, et met le camp et la gare en état de défense. Il rentre le 19 à Aïn Draham.

Le 29 septembre, le 27e bataillon de chasseurs est désigné pour faire partie de la 6e brigade, général Philebert, qui se concentre à Mohamediah. Dans la soirée du 7, il est envoyé à la Manouba, qu'il doit garder pendant que nos troupes font leur entrée à Tunis. Il rejoint la brigade le 14 octobre à Birin.

Le 11 octobre, la colonne Sabattier va camper à El Oukanda, refuge des dissidents qui veulent, dans ce passage difficile d'ailleurs, arrêter la marche sur Kairouan. La ville sainte, que l'on croyait devoir être puissamment défendue par les dissidents, allait être enveloppée par trois colonnes : de l'est, venant de Sousse, sous les ordres du général Etienne, qui emmenait avec lui le 23e bataillon de chasseurs à pied; de l'ouest, par l'Algérie, général Forgemol; du nord, sous le commandement du général Logerot, en formation au camp d'El Oukanda. Le tout sous la direction suprême du général Saussier.

Après une fusillade sans importance, le 22 octobre, la colonne Logerot, renfermant la brigade Sabattier et une partie de la brigade Philebert, qui a opéré sa jonction le 21 octobre, se met en marche le 23 pour traverser Foum-el-Karouba, où reste le général Philebert. Le 28e bataillon de chasseurs est d'avant-garde; les 1re, 3e et 4e compagnies rencontrent l'ennemi, enlèvent rapidement les crêtes qu'il occupe en cherchant à barrer la route, et assurent le passage de toute la colonne. Le général Saussier adresse verbalement à ce bataillon ses félicitations pour sa brillante attitude dans cette affaire.

Le 24 octobre, le 27e bataillon fait partie d'une petite colonne légère destinée à aller châtier une fraction de la tribu des Ou-

led-Riabs, razzie les dissidents et rentre le 27 à Foum el Karouba.

Le 27, la colonne du nord arrive devant Kairouan en même temps que la colonne Forgemol, précédée par l'arrivée de la colonne Etienne, dont le 23e bataillon de chasseurs forme l'avant-garde.

La capitale religieuse de la Tunisie ouvre ses portes. Le général Saussier décide qu'une entrée solennelle sera faite, à titre de récompense, par trois seulement des nombreux bataillons réunis sous ses murs, qui s'étaient le plus distingués par leur belle conduite pendant la campagne. Le 28e bataillon de chasseurs, le bataillon du 1er zouaves et celui du 6e de ligne eurent cet honneur, et traversèrent la ville le 28 octobre, ayant à leur tête le général Sabattier. Du 28 octobre au 12 novembre, le 28e bataillon reste campé sous les murs de Kairouan. Toutefois, du 1er au 6, il fait partie d'une colonne commandée par le général de Saint-Jean, ayant mission de poursuivre un groupe de dissidents qui s'est réfugié dans le Djebel Ousselet. Le 10 novembre, le 27e bataillon fait partie d'une colonne qui va opérer dans les tribus des Ouled Ayar et arrive à Makteur le 20 novembre. Le lendemain 21, dans la matinée, la colonne se met en mouvement et échange quelques coups de fusil avec les dissidents qui, dans la soirée même, demandent à faire leur soumission. Le 27e, qui a parcouru 45 kilomètres dans la journée, campe, vers 9 heures du soir, à Kef-Er-Raï, et, après avoir passé le surlendemain à l'Oued Abassid, est de retour à Makteur le 24.

La brigade Sabattier, faisant toujours partie de la colonne Logerot, se met en marche le 12 novembre, se dirigeant sur Gabès, où elle parvient le 29. En route, à El Founi, le 20, la colonne fait une razzia de 300 tentes, 1,500 Arabes, 500 chameaux et un troupeau considérable. Le séjour au camp de Ras-el-Oued-Gabès dura du 29 novembre au 25 décembre. Dans cet intervalle, du 12 au 23, le 28e bataillon fait partie d'une colonne légère dirigée vers le sud, chez les Metméta; le 14, l'ennemi offre, aux abords du village de Zerraoua, une certaine résistance que la 2e compagnie concourt à refouler. Après cette marche dans le sud, la colonne quitte Ras-el-Oued-Gabès le 26 décembre pour remonter à Sousse; elle franchit avec beaucoup de difficultés l'Oued-Akarit, grossi tout d'un coup par une pluie torrentielle, passe six jours à Sfax et, par Mehedia et Monastir, atteint Sousse le 25 janvier et s'installe sous de grandes tentes, à 2 kilomètres à l'est de la ville. Le 28e bataillon concourt, avec les troupes de la brigade Sabattier, pour exécuter des reconnaissances et escorter les convois.

Le 22 janvier 1882, le 27e bataillon s'installe à l'oued Gilma, où il prend une large part à la construction du caravansérail, et établit une route carrossable traversant la rivière.

Le 1er mai, la colonne Philebert, dont fait partie le 27e bataillon, quitte Bir-Zoummit pour s'avancer dans le Sud-Est et châtier les populations de la ligne des Ksours, qui refusent encore de se soumettre. Au prix des plus grandes fatigues et avec un dévouement absolu, par une chaleur torride et n'ayant d'autre eau que celle portée par les chameaux du convoi, la colonne franchit le désert en trois jours; elle descend ensuite la ligne des Ksours, qu'elle quitte pour marcher, dans l'Est, dans la direction du Touilet M'Barka; marche ensuite directement dans le Sud-Ouest et arrive le 9 à l'Oued Tatouil, à l'extrémité Sud des Ksours tunisiens. Le lendemain, le 27e bataillon, opérant isolément, va appuyer les goums qui opèrent sur Czar Douiret. Il est ainsi le premier et le seul ayant jusqu'ici atteint ce point extrême sud de la Tunisie. Ce bataillon rentre au camp le même jour. Le 24 mai, la colonne arrive à Gabès, où a lieu le licenciement de la brigade Philebert, après une revue passée par le général Forgemol.

Le 27e bataillon, désigné pour tenir garnison à Sousse, y arrive le 30 juin. Il avait, dans la période du 29 septembre 1881 au 30 juin 1882, parcouru, pendant 128 jours de marche, 2,464 kilomètres.

Fin de l'expédition. — Les 27e et 29e bataillons font partie du corps d'occupation.

Les dissidents réfugiés dans la Tripolitaine ayant fait peu à peu leur soumission, un corps d'occupation de Tunisie fut organisé. Les 27e et 29e bataillons furent désignés pour en faire partie; les 23e, 28e et 30e bataillons reçurent l'ordre de rentrer en France. A cette occasion, le général commandant le corps d'occupation adressait aux bataillons rapatriés en même temps, l'ordre du jour suivant :

« Les 23e, 28e, 30e bataillons de chasseurs à pied et le 84e de ligne vont rentrer en France. Le général commandant le corps d'occupation ne veut pas laisser partir ces braves troupes sans les remercier du dévouement dont elles ont fait preuve pendant le séjour en Tunisie, soit en supportant des marches longues et

CHAPITRE III

LA TUNISIE ET LE TONKIN

> Héros au courage inspiré,
> Nos pères conquirent le monde;
> Et le monde, régénéré,
> En garde la trace féconde.
> *(Chant des Chasseurs.)*

Causes de la guerre de Tunisie. — Opérations en Kroumirie; traité du Bardo. — Deuxième expédition de Tunisie. — Fin de l'expédition. — Les 27e et 29e bataillons font partie du corps d'occupation. — Événements qui précédèrent l'arrivée du 11e bataillon de chasseurs au Tonkin. — Affaire de Hué. — Colonne de Tam-Sô et Yen-Gia. — Colonne de Tramy. — Colonne de Dong Trien. — Colonne de Tam-Dao. — Colonne de An-Chan. — Affaire de Mon-Cay. — Affaire d'Ac-Koï. — Affaire de Song-Phong (enclave de Packlung). — Colonne de Hoan-Mo. — Dernières opérations et rentrée en France du 11e bataillon de chasseurs.



Causes de la guerre de Tunisie.



DEPUIS longtemps déjà, les populations tunisiennes, limitrophes de la province de Constantine, commettaient des déprédations continuelles sur notre territoire algérien. Brigands nomades, les indigènes de ces populations échappaient totalement à l'autorité du bey de Tunis, Mohamed es Sadock, qui, par ce fait, ne pouvait accorder satisfaction à nos légitimes revendications. Le 24 janvier 1878, les Kroumirs dépouillèrent et maltraitèrent l'équipage naufragé du navire français l'*Auvergne*. Le souvenir de cet acte de banditisme était encore vivant lorsque, le 31 mars 1881, les Kroumirs attaquent audacieusement, à 60 kilomètres de la Calle, le poste d'Am-Guergoud, d'où ils sont repoussés après un sanglant combat soutenu par des détachements du 3e zouaves et du 59e de ligne. Cette fois, la mesure était comble; le gouvernement français, résolu à se faire justice

dans la concession française de la citadelle. Dans la nuit du 5 juillet, vers 1 heure du matin, les troupes logées dans la citadelle sont attaquées à l'improviste par les Annamites réunis en grand nombre. La compagnie de chasseurs occupe un mur crénelé à l'ouest de la concession, et lutte jusqu'à 5 heures du matin contre les bandes ennemies, auxquelles elle inflige des pertes importantes.

A 5 heures du matin, dès que les premières lueurs du jour naissant le permettent, la compagnie prend l'offensive et se lance à l'assaut d'un mirador placé à 200 mètres environ en avant de la concession. Après avoir enlevé le mirador, les chasseurs se portent en avant en prenant pour objectif le palais du roi. Alors commence une marche difficile à travers les quartiers annamites, que l'ennemi défend pied à pied, et où il a accumulé de nombreux obstacles. A 9 heures du matin, la compagnie atteint le palais du roi, déjà occupé par les zouaves.

La citadelle de Hué est complètement en notre pouvoir. A 3 heures de l'après midi, la compagnie rentrait dans son cantonnement; elle avait eu dans cette affaire 1 officier, le capitaine BORNES, 1 sergent et 5 chasseurs blessés. Le capitaine BORNES était fait chevalier de la Légion d'honneur; le lieutenant DANIEL et le sous-lieutenant DE BEAUCHÊNE étaient cités à l'ordre du corps expéditionnaire pour leur brillante conduite, et 5 chasseurs étaient médaillés.

Le 12 juillet, le 11ᵉ bataillon reçoit l'ordre de quitter Hanoï pour se rendre à Hué, où il est installé en entier le 21 juillet; 4 officiers de réserve, les sous-lieutenants ROCHE, HYEST, DANRIGAL et AUTIÉ, rejoignent le corps et complètent les cadres des officiers de compagnie.

Pendant le mois de septembre, le 11ᵉ, opérant presque toujours par fractions constituées dont la force est proportionnée au but à atteindre et aux difficultés à vaincre, prend part à des reconnaissances dirigées dans les environs de Hué : N'Hut-Doug (4ᵉ compagnie) et Quang-Tri (3ᵉ compagnie). L'une d'elles, commandée par le capitaine ROY, livre un combat important à Cho-taï; l'ennemi laisse sur le terrain 70 tués et 6 canons.

Quelques cas de choléra se produisent dans le 11ᵉ bataillon, déjà fort éprouvé par les fièvres paludéennes et la dysenterie; au 1ᵉʳ octobre, plus de 80 hommes avaient déjà succombé. Le 12 octobre, le chasseur KLEIN est tué dans une atttaque dirigée sur le village de Yen-da.

Colonne de Tam-So et Yen-Gia.

Le 25 octobre, un détachement de 75 chasseurs, commandé par le capitaine PETIT, quitte Quang-Tri à 5 heures du soir, pour gagner Came-lo, où il arrive le 26, à 2 heures du matin; il se dirige le lendemain sur Tam-Sô, que défend une forte redoute, qui est enlevée; six canons abandonnés par l'ennemi sont encloués, et le feu est mis au magasin à poudre. La colonne se dirige ensuite sur le village fortifié de Yen-Gia, qui est enlevé après une vive résistance. L'ennemi laisse sur le terrain 31 morts et nous abandonne de nombreux canons.

Le détachement rentre à Quang-Tri le 4 novembre. Par décret du 2 novembre, le docteur ROBERDEAU est nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite pendant l'épidémie cholérique.

Colonne de Tramy.

Le 12 novembre, le commandant CARDOT quitte Hué avec 100 hommes de la 1re compagnie, commandés par le capitaine DANIEL et le sous-lieutenant BOUTTEFROY. La colonne doit visiter la province de Quang-nam et cherche à gagner Tramy, forteresse qui sert de refuge à de nombreux rebelles. A travers les difficultés de toute sorte occasionnées par des pluies torrentielles et le manque de moyens de transport, le détachement arrive à Tourane le 19 novembre, après avoir traversé le Col des Nuages. Il a mis sept jours à parcourir une distance que l'on franchit habituellement en moins de quatre jours. Le 20, quatorze jonques transportent la compagnie à Quang-nam. Par suite des pluies incessantes, le départ de la colonne doit être retardé; elle est renforcée par 88 hommes d'infanterie de marine et accompagnée de trois mandarins dont le Dao, mandarin de la justice, et d'une trentaine d'Annamites armés de lances, qui doivent servir à éclairer la marche; le Père missionnaire Brugère sert d'interprète.

Le 30 novembre, la colonne se met en marche et se dirige d'abord sur la forteresse de Dong-Yen, située au sud-ouest de Quang-nam, dans la région montagneuse. Le 4 décembre, elle arrive en vue de Dong-Yen, que l'ennemi évacue dès qu'il aperçoit

nos troupes, en abandonnant 150 fusils de tous modèles, 500 lances, 6 canons, 200 pieuls de riz et 2,000 kilogrammes de poudre. Le commandant fait remettre le riz aux mandarins, les canons sont encloués, les armes brisées, puis la colonne se dirige sur la forteresse de Tramy, qui est à trois heures de marche. Le sous-lieutenant BOUTTEFROY, commandant le convoi, est chargé de faire sauter la poudrière, dès que le gros de la colonne sera parti. A la première halte horaire, une explosion formidable se fait entendre; c'est la forteresse de Dong-Yen qui s'écroule. Après une marche pénible, pendant laquelle la colonne doit franchir à gué cinq arroyos, le détachement arrive vers 4 heures en vue de Tramy. La forteresse forme un carré de 130 mètres de côté, entouré de murs en pierre sèche, précédés d'un fossé profond et surmontés de chevaux de frise solidement attachés; elle est élevée sur une croupe qui s'avance entre deux rivières. Comme à Dong-Yen, l'ennemi se retire à notre approche et évacue la citadelle, dans laquelle on trouve 500 pieuls de riz, 26 canons, 15 fusils de rempart et plus de 3,000 kilogrammes de poudre en caisse. Le feu est mis à la poudrière et, à 9 heures du soir, la citadelle saute. Le 9 décembre, la colonne rentre à Quang-nam, après avoir perdu plusieurs hommes du choléra.

Du 4 au 21 janvier 1886, la 2e compagnie, capitaine BORNES, expéditionne dans le Quang-Binh, y établit des postes et y poursuit les rebelles, dont les bandes dévastent le pays.

Le 29 janvier, le commandant CARDOT, à la tête de 50 chasseurs de la 2e compagnie et de 50 zouaves, part pour dégager la chrétienneté de Huong-Tuong, menacée par les rebelles. Le camp, établi sur une hauteur près la chrétienneté, est enlevé après une faible résistance, et le village de To-Xa, où l'ennemi a amassé de grands approvisionnements, est incendié après que les vivres ont été donnés aux chrétiens. Le 1er février, le détachement rentre à Quang-Bihn. Pendant tout le mois de mars, les 2e et 4e compagnies exécutent des reconnaissances dans les environs de Quang-Binh et de Quang-Nam, puis elles sont dirigées sur Hanoï, où elles arrivent, la 4e, le 26 mars, la 2e, le 1er avril, et y rejoignent les 1re et 3e compagnies, arrivées le 13 mars.

Colonne de Dong-Trien.

La 1re compagnie, commandée par le lieutenant TAUPIN, est désignée pour faire partie d'une colonne qui doit parcourir la région comprise entre Dong-Trieng, Sept-Pagodes et Cam-Lé. Partie de Dap-Cau le 4 avril, cette compagnie explore le massif de Maï-Xu, arrive à Dong-Trien le 31 avril, et rentre à Dap-Cau le 18.

Le 8 mai, le commandant CARDOT rentre en France pour raisons de santé; il est remplacé par le commandant PONCET, du 111e de ligne.

Par suite de la réduction du corps expéditionnaire, celui-ci est organisé en une division, qui prend, à partir du 1er juillet 1886, le nom de « Division d'occupation du Tonkin et de l'Annam ».

Pendant les mois de juillet et d'août, la 3e compagnie, sous les ordres du capitaine DANIEL, exécute diverses reconnaissances dans les environs des villages de Phu-loc, Pho-Lang-Lai et Ky-Phu, où elle a quelques engagements de peu d'importance avec les pirates qui infestent cette région.

Le 3 août, un détachement de 60 hommes de la 1re compagnie, commandé par le lieutenant TAUPIN, quitte Dap-Cau pour prendre part à une reconnaissance dirigée dans la direction d'An-Chan, par le général commandant la 2e brigade. La colonne comprend, outre le peloton de chasseurs du 11e, une compagnie de tirailleurs tonkinois, des détachements de soldats du génie et de télégraphistes, une ambulance et un convoi de coolies. Arrivé à Kep-Ha, le 6 août. la colonne est arrêtée à 2 kilomètres au-delà, par un arroyo large et profond, qui est franchi sur un pont construit par le génie en deux heures et demie. Le 8 août, la colonne, après avoir traversé le village de Bien-Dong, s'engage dans une région montagneuse, où la marche devient très difficile. Elle est arrêtée, vers 9 heures du matin, par une rivière grossie par des pluies récentes. Toute la journée est employée à faire et à refaire un radeau, constamment emporté par le courant, qui est très violent. Tous les essais étant restés infructueux, la colonne revient sur ses pas; le 12 août, les chasseurs rentraient à Dap-Cau.

Du 4 au 10 septembre, le capitaine BIGOT, avec 50 chasseurs de la 3e compagnie, exécute une reconnaissance sur les villages de Van-Yen et de My-Than, occupés par les Chinois. Ceux-ci se retirent dans la montagne après une courte résistance, se déro-

bant ainsi à toute poursuite, à cause des difficultés que présente le terrain.

Colonne de Tam-Dao.

Le 17 octobre, la 3e compagnie reçoit l'ordre de former l'aile gauche d'une colonne qui, sous les ordres du chef de bataillon commandant le cercle de Thai-Nguyen, doit opérer dans la région du Tam-Dao, occupée par les Chinois; 90 hommes de cette compagnie quittent Aï-Sien le 17 octobre, sous les ordres du capitaine BIGOT. Le détachement arrive à Ky-Phu le 20 octobre, et cantonne dans la pagode, préalablement mise en état de défense. On aperçoit distinctement des feux dans la montagne pendant toute la nuit, et on entend des appels de cors chinois. Le 21 octobre, la colonne quitte Ky-Phu à 4 h. 1/2 du matin, et arrive à 6 heures à la pagode de Van-Yen. Quelques coups de fusil partent des bois environnants. Le détachement se porte rapidement sur le premier village de My-Trang, qui comprend trois agglomérations échelonnées sur la montagne, et s'en empare facilement. A ce moment, 7 heures, la fusillade se fait entendre du côté de Yen-Ra; c'est la colonne du centre qui arrive dans ce village. A 7 heures 35 minutes, la colonne de gauche arrive devant le deuxième village de My-Trang, d'où l'ennemi ouvre un feu bien nourri; les chasseurs ripostent par des feux rapides, qui ont vite raison de la résistance des Chinois, qui se retirent sur le troisième village. Ce dernier, très élevé au-dessus de la plaine, présente une excellente position défensive. La 3e compagnie du 11e, continuant sa marche, attaque le village de front en même temps qu'une section cherche à déborder l'ennemi et à lui couper la retraite. Le troisième village de My-Trang est enlevé et occupé. A ce moment, arrive la colonne du centre, qui s'est emparée de Yen-Ra.

L'après-midi est employée à retrancher le poste, à déblayer et à débroussailler les abords du côté de la montagne, d'où partent de temps en temps des coups de feu isolés, dirigés sur les avant-postes.

Du 22 au 29 octobre, de nombreuses reconnaissances sont dirigées sur les pentes du Tam-Dao, fouillant les villages et les abris suspects. Les Chinois s'enfoncent de plus en plus dans la montagne, où ils se savent à l'abri de toute poursuite.

Le 30 octobre, la colonne quitte My-Trang, traverse Yan-Yen,

et arrive à Ky-Phu sans être inquiétée. La dislocation a lieu le 31 octobre; la 3e compagnie du 11e bataillon de chasseurs rentre à Aï-Lien le 2 novembre.

Colonne de An-Chan.

Le 16 octobre, le commandant PONCET, du 11e, avait reçu l'ordre de prendre le commandement d'une colonne destinée à opérer dans la région An-Chan, Quang-yen, Hong-gay.

La colonne comprenait : trois sections de la 4e compagnie du 11e bataillon de chasseurs, capitaine PETIT; trois sections de la 8e compagnie du 4e tonkinois, et un détachement du génie. Le commandant PONCET reçoit comme instructions de disperser les bandes qui se trouvent entre Hong-gay et An-Chan, et de se diriger sur ce dernier point de façon à l'atteindre à peu près en même temps que les colonnes Dugenne et Gousset. Le point de Vi-Loaï lui est signalé comme étant occupé par la principale bande.

Le 17 octobre, le détachement du 11e bataillon s'embarque à Hanoï sur la *Trombe*. Il arrive à Haï-phong le 18, à 9 h. 1/2 du matin, et en repart à 1 heure du soir. La 4e section de la 4e compagnie, sous-lieutenant CHAMORIN, qui doit faire partie de la colonne Gousset, débarque à Quang-yen à 4 heures du soir. On passe la nuit au mouillage de Quang-yen.

Le 19 octobre, au point du jour, départ pour Hong-gay, où l'on arrive à 9 heures 30. Le commandant trouve réunis en ce point les tirailleurs tonkinois du capitaine Broquiard, 220 coolies et dix jours de vivres. Le 20 octobre, la colonne arrive à Hoanh-Bô et se dirige ensuite sur Vi-Loaï. Elle arrive le 24 à proximité de ce village, après des marches des plus pénibles.

Vers 9 heures du matin, les éclaireurs de l'avant-garde rencontrent, au tournant d'un sentier, des coolies chinois portant du paddy. A notre vue, les Chinois lâchent leurs charges et se précipitent dans la direction de Vi-Loaï sans que l'avant-garde puisse les rejoindre ni les atteindre de son feu. On presse la marche et, à 10 h. 1/2, la colonne est en vue du village, qui est défendu par un fortin avec réduit. L'ennemi, prévenu par ses coolies, commence son mouvement de retraite et se retire vers le Nord, après avoir opposé une courte résistance dans le fortin. Une section, qui a essayé de couper la retraite de l'ennemi en tournant le village par

la gauche, mais dont la marche à travers les rizières a été un peu retardée par les difficultés du terrain, parvient à tirer avec succès quelques feux de salve sur les fuyards. La colonne trouve dans Vi-Loaï des armes, des munitions, des drapeaux et du paddy en quantité considérable.

Des reconnaissances, envoyées le lendemain dans différentes directions, constatent que l'ennemi s'est retiré au loin dans la montagne. Après avoir incendié le village de Vi-Loaï, la colonne reprend sa marche sur An-Chan, où elle arrive le 27 octobre. Elle y fait sa jonction avec la colonne Dugenne ; cet officier supérieur prend le commandement des deux colonnes, réunies en une seule.

Le 31 octobre, départ pour Lang-Lang. La colonne se met à la poursuite des Chinois, signalés du côté de Phu-Tang ; elle arrive dans ce village le 6 novembre. Le lieutenant-colonel Dugenne y apprend par des émissaires que la bande a levé le camp avant le jour, ayant ainsi sur nous sept heures d'avance. Il est impossible, dans ces conditions, de songer à la poursuite immédiate.

La marche est reprise le 7 novembre. Le 8, on aperçoit sur les hauteurs les vigies chinoises et on entend des appels de cor ; l'artillerie leur envoie quelques obus pendant que les légionnaires les débusquent d'un village où ils ont amassé des approvisionnements. La bande file rapidement par les crêtes dans la direction de l'Ouest. Le 9 novembre, la colonne arrive à Ma-Xa, où elle cantonne. De ce point, des reconnaissances sont envoyées dans toutes les directions pour fouiller le terrain et détruire les refuges des pirates.

Le 13 novembre, la colonne quitte Ma-Xa et se dirige sur Bien-Dong, où elle arrive le 16. La colonne Dugenne reste à Bien-Dong, tandis que la colonne Poncet reprend le chemin de An-Chan. De ce point, elle gagne Hoanh-Bô, qu'elle atteint le 23 novembre. Le commandant PONCET reçoit l'ordre d'y rester en attendant de nouvelles instructions.

A ce moment, une attaque importante avait été dirigée par les Chinois contre le poste d'Ac-Koï, qui avait eu fort à souffrir. Le 1er décembre, la colonne PONCET s'embarque sur le *Thuan-An* et la *Bourrasque*, à destination d'Ac-Koï, et arrive dans cette place le lendemain. Un peloton de chasseurs à pied et un peloton de tirailleurs tonkinois se rendent par mer à Tien-Yen, direction prise par les bandes qui ont attaqué Ac-Koï le 27 novembre, tandis qu'un autre peloton s'y rend par terre. Ces deux détachements rentrent à Ac-Koï le 9 décembre. Le 6, la 1re et la 3e compagnie du 11e bataillon de chasseurs rejoignent la colonne qui doit servir

d'escorte à la commission de délimitation des frontières entre la Chine et le Tonkin. Le 15 décembre, la colonne occupe Mon-Kay sans coup férir et s'y installe en attendant la commission de délimitation, qui arrive le 25.

Affaire de Mon-Kay.

Au mois d'avril 1886, le sous-lieutenant MITTAINE avait été chargé d'occuper le poste d'Ac-Koï avec une section de la 2e compagnie du 11e bataillon. Le 23 juin, le lieutenant DE MAC-MAHON prenait le commandement de ce poste. Un détachement de 1 sergent, 1 caporal et 20 chasseurs avait été envoyé à Mon-Kay pour servir d'escorte à M. Haïtce, membre de la commission de délimitation des frontières. Ce détachement, moins deux chasseurs, quitte Mon-Kay le 20 novembre, pour escorter le lieutenant Bohin, attaché à la commission de délimitation qui va relever la frontière du cap Packlung à Trung-Son. Il est remplacé par un détachement de 1 caporal et 10 hommes partis d'Ac-Koi le 19.

La citadelle de Hai-Ninh, voisine de Mon-Kay, est occupée par ce détachement, M. Haïtce ne gardant près de lui à Mon-Kay que trois chasseurs et quelques miliciens.

Dans la nuit du 22 au 23 novembre, la citadelle d'Hai-Ninh est attaquée par les pirates, vers 4 heures du matin. La sentinelle ayant donné l'alarme, le poste se porte aux parapets et repousse l'ennemi.

Pendant les journées du 23 et du 24 novembre, on remarque une agitation anormale parmi les commerçants chinois de Mon-Kay, qui déménagent leurs magasins. Tout fait prévoir une attaque prochaine à laquelle, cependant, M. Haïtce ne veut pas croire. Dans la nuit du 24 au 25, une bande de pirates s'introduit dans la ville vers 2 heures du matin, favorisée par la complicité du chef de congrégation chinois qui lui ouvre les portes de Mon-Kay, toujours fermées à partir de la tombée de la nuit. Les pirates se précipitent vers la maison occupée par M. Haïtce et en font le siège. Celui-ci n'a à sa disposition que trois chasseurs et deux miliciens, les autres miliciens l'ayant abandonné dès le commencement de l'attaque. Les chasseurs, embusqués près des fenêtres, ouvrent le feu sur l'ennemi et le tiennent à distance aussi longtemps qu'ils le peuvent; mais ils sont bientôt obligés de quitter la maison, dont

les pirates ont défoncé la toiture et à laquelle ils ont mis le feu à l'aide de fusées incendiaires. Groupés autour de M. Haïtce, les chasseurs essaient de gagner la citadelle en se faisant une trouée à coups de fusil et de baïonnette; ils avancent péniblement à travers les rues étroites, se protégeant mutuellement contre leurs agresseurs. A ce moment, le chasseur MAVET est frappé d'une balle; son corps tombe entre les mains des Chinois, auxquels il n'est pas possible de l'arracher : sa tête, piquée au bout d'un bambou avec la tête d'un chien, fut promenée toute la journée par la ville par un Chinois qui avait revêtu les effets du malheureux chasseur.

M. Haïtce et les deux chasseurs parviennent à gagner la maison du doï de la police, qui les recueille. La maison assaillie et les portes défoncées, ils se décident à sauter dans la rivière de Tock Ham, et gagnent les premières maisons de Haï-Ninh, où ils rencontrent le caporal BLANC qui, à la tête de quatre chasseurs et de six miliciens, s'était porté à leur secours. Attaqués en même temps que M. Haïtce, ils n'ont pu venir plus tôt. La petite troupe rentre dans la citadelle sans encombre. La garnison de la citadelle se composait alors de BLANC, caporal; HAULARD, DUPÉREAUX, BAX, CLOUZE, INSERGNET, LANDREAU, CASSAGNE, GARAUDE, MAGAUD, BÉNÉTEAU et BOURREAU, chasseurs; MM. Haïtce, Perrin, commis de résidence, et Perlay, employé du génie. Il restait en outre quelques miliciens qui n'avaient pas déserté.

Pendant trois jours et trois nuits, cette faible garnison repousse toutes les attaques des pirates, qui enveloppent la citadelle de tous les côtés, et tentent l'assaut à plusieurs reprises, en ne laissant aucun repos aux défenseurs. Le 25, les pirates incendient le village de Haï-Ninh et les hameaux environnant la citadelle. La réserve de munitions destinée à la milice permet de tenir jusqu'au 27 au matin. Mais l'eau et les vivres manquent; bientôt il ne sera plus possible de répondre au feu de l'ennemi, faute de munitions. Voyant qu'aucun secours n'arrive, au moment où il ne reste plus que cinq paquets de cartouches par Européen, on décide de tenter une sortie pour gagner Ac-Koï. Le 27, à 7 heures du matin, les quinze défenseurs, formés en groupe, franchissent les portes de la citadelle, cernés bientôt par une nuée de 1,500 Chinois environ; ils sont séparés par petits groupes et ne peuvent se réunir, malgré tous leurs efforts. Ils arrivent ainsi au bord du fleuve de Tock-Mang, dont ils sont obligés de suivre la rive, en se défendant à coups de fusil et à coups de baïonnette. M. Haïtce, se croyant perdu, tente de se tuer, mais son revolver rate. Un arroyo,

affluent du fleuve, les arrête de nouveau. Il ne reste à ces braves que deux alternatives : traverser le fleuve rapide et profond, ou remonter le long de l'arroyo de Tchouk-San. M. Perrin et le chasseur CLOUZE sont tués en tentant de passer l'arroyo à la nage, et décapités dans le fleuve. Le chasseur GARAUDE est tué d'un coup de lance. M. Perlay, qui s'est jeté à la nage, se noie en se défendant contre les pirates qui le poursuivent. M. Haïtce et le chasseur MAGAUD, qui ont pris le grand fleuve, tombent entre les mains de l'ennemi. Le caporal BLANC, blessé au genou droit, se jette à la nage dans l'arroyo avec quatre chasseurs; l'un d'eux, CASSAGNE, est tué dans l'eau, mais les autres atteignent la rive opposée. Il reste encore les chasseurs BAX, DUPÉREAUX, HAULARD et BOURREAU, qui, séparés de leurs camarades, remontent la rive de l'arroyo et se dérobent à la poursuite de l'ennemi, qu'ils perdent dans les palétuviers. Ayant découvert un sampan, ils traversent le grand fleuve, qu'ils descendent jusqu'à l'embouchure; là, ils rallient la jonque qui vient d'Ac-Koï à leur secours. Le caporal BLANC et les chasseurs INSERGNET, BÉNÉTREAU et LANDREAU se sont dirigés sur le village annamite de Tra-Cau, où ils sont bien accueillis par un prêtre indigène qui leur fournit les moyens de gagner en rampant le côtre du résident, où se trouve le lieutenant BOHIN, venu au secours du poste du Mon-Kay, dès qu'il avait été averti de l'attaque dirigée par les pirates.

Affaire d'Ac-Koï.

Le même jour, 27 novembre, les pirates attaquent, vers 4 heures du matin, le fortin d'Ac-Koï, occupé par quinze chasseurs, et y mettent le feu avec des bombes incendiaires. Grâce à la nuit qui est fort obscure, les pirates peuvent arriver en rampant jusqu'à une trentaine de mètres du fortin. Le chasseur DIGOIT, qui est en sentinelle, reçoit une balle qui lui enlève complètement l'œil droit. Malgré cette horrible blessure, le brave DIGOIT donne l'alarme, tue son adversaire, et, couvert de sang, continue à tirer pendant plus de cinq minutes, jusqu'au moment où il tombe épuisé. En même temps, les pirates, au nombre de 4 ou 500, attaquent le poste cantonné dans le village, à 300 mètres environ du fortin. Les chasseurs se portent aux haies de bambous qui entourent les jardins du village et tiennent l'ennemi à distance. Dès que le jour

paraît, le poste prend vigoureusement l'offensive et poursuit les pirates jusqu'à 8 kilomètres d'Ac-Koï, en leur infligeant des pertes sérieuses; quatre drapeaux et vingt prisonniers restent entre nos mains; ceux-ci sont immédiatement passés par les armes.

Le lendemain, à 3 heures du matin, le fortin est attaqué de nouveau, et les Chinois sont repoussés sur les mamelons environnants après un feu d'une demi-heure. Une autre partie de la bande attaque le poste et parvient, grâce à l'obscurité, à mettre le feu au village, dont on ne peut sauver que deux maisons. Pendant qu'une partie du détachement poursuit l'ennemi, l'autre combat l'incendie et transporte les vivres et le matériel dans le fortin.

Affaire de Song-Phong (enclave de Packlung).

En même temps que ces événements avaient lieu à Ac-Koï et à Mon-Kay, le lieutenant BOHIN, escorté par vingt chasseurs, était attaqué par des réguliers chinois et des pirates au village de Song-Phong, situé à trois heures de marchede Comm Ping. Une lettre du Père missionnaire Grand-Pierre lui avait fait connaître les graves événements qui se passaient à Mon-Kay, et il se disposait à se porter le plus rapidement possible au secours du poste attaqué. A la sortie du village de Song-Phong, le détachement reçoit de toutes parts des coups de fusil, partis des sommets qu'occupent les Chinois, au nombre de 400 environ. Il faut alors avancer en chassant l'ennemi devant soi, de mamelon en mamelon; la marche se continue ainsi pendant deux heures et demie. Le sergent VERGNE enlève, avec 4 chasseurs et 1 milicien, un mamelon occupé par 30 irréguliers. Pendant le combat, deux chasseurs et un milicien, placés sur la droite, tombent dans une embuscade; ils se défendent vaillamment; le chasseur BEHÈRE se dégage en tuant ou blessant plusieurs pirates, et, blessé lui-même, parvient à sauver de leurs mains le milicien; mais l'autre chasseur, CRÉPET, reste entre les mains des Chinois, malgré les efforts de la petite troupe qui, assaillie de tous côtés, est obligée de l'abandonner.

Les Chinois se retirent après avoir perdu 21 hommes et en emportant de nombreux blessés. A 4 heures, les chasseurs arrivent à Comm-Ping, et de là gagnent la baie de Tchouk Sau, où ils s'embarquent sur la côtre de la résidence, qui doit les conduire à Tra-Cau. En route, le côtre recueille le caporal BLANC et ses trois

chasseurs, sans casques, à moitié vêtus et n'ayant plus qu'un seul fusil.

A la suite de ces trois affaires, le général commandant la division d'occupation cita à l'ordre du jour : pour le combat de Song-Phong, le sergent VERGNE et les chasseurs BECHÈRE, PÉTRUCCI, BARBE et SAVARY; pour la défense de Mon-Kay, le caporal BLANC, et les chasseurs HAULARD, DUPÉREAUX, BOURREAU, INSERGUET, LANDREAU, BAX, MAVET, MAGAUD, CLOUZE et CASSAGNE, les quatre derniers ayant été tués; pour l'attaque d'Ac-Koï, le brave chasseur DIGOIT.

Le 10 janvier 1887, la 4ᵉ compagnie va occuper l'enclave de Packlung.

Pendant les mois de janvier, février et mars, le 11ᵉ bataillon de chasseurs dirige de nombreuses reconnaissances dans la direction de la frontière, et poursuit des bandes de pirates réfugiées dans les bois.

Le 1ᵉʳ avril, le lieutenant DE MAC-MAHON part d'Ac-Koï, à 1 heure du matin, avec 100 chasseurs, pour cerner une bande qui s'est établie à Tout-Moï. Il trouve le village déjà évacué, et la bande en fuite sur la route de Pac-si. L'avant-garde s'engage sur ce sentier; dès qu'elle arrive dans la montagne, elle est accueillie par des coups de feu tirés à courte distance. Elle se déploie, et, soutenue par le gros de la reconnaissance, se porte à l'assaut d'un petit fortin, que les Chinois abandonnent après une faible résistance. L'ennemi laisse environ 30 hommes sur le terrain, et abandonne des fusils, de la poudre et un pavillon; nous avons de notre côté 2 hommes blessés.

Colonne de Hôan-Mô.

En exécution des ordres du général commandant la division d'occupation, une colonne est organisée à Mon-Kay pour explorer la région qui se trouve au nord-ouest de Haï-Ninh. Le lieutenant-colonel Dugenne prend le commandement de la colonne, qui se compose des 1ʳᵉ et 3ᵉ compagnies du 11ᵉ bataillon de chasseurs, de deux compagnies de tirailleurs tonkinois, d'une section d'artillerie, d'un détachement du génie et d'un détachement de pontonniers.

Le départ a lieu le 30 avril. La colonne s'engage dans la montagne où elle doit suivre des sentiers souvent impraticables, que

le génie est obligé de déblayer ou d'élargir. A maints endroits, les artilleurs doivent décharger les mulets et porter le matériel à bras. La marche du convoi est particulièrement pénible; des coolies tombent dans les ravins avec leur chargement, qui est complètement perdu. Le 2 mai, l'avant-garde arrive à Tout-Moï, le gros bivouaque à Maï Dzoc. On fait en moyenne deux kilomètres et demi à l'heure, tant la difficulté de la marche est grande. De nombreux arroyos, grossis par les pluies, arrêtent à tout moment la marche de la colonne, qui doit construire des ponts pour les traverser, les gués étant impraticables.

Le 8 mai, une reconnaissance, envoyée de Dam-ha sur le chemin de montagne conduisant à Hôan-Mô, apprend au commandant que le gué du Song-Dam-Hâ est impraticable à ce moment; il se décide alors à gagner Hôan-Mô, par Tien-yen, où la colonne arrive le 11 mai. Elle en repart le 14; mais la pluie ne cesse de tomber; les chemins, défoncés, sont excessivement mauvais, les mulets ne peuvent plus avancer. Pour ajouter à nos maux, le choléra fait son apparition dans la colonne. Le commandant laisse l'artillerie à That-Den, avec une escorte de 50 hommes d'infanterie, puis fait reprendre la marche par Vo-Ngaï et Dang-Tam. On arrive à Hôan-Mô le 17 mai; le lendemain, un détachement reconnaît la porte de Chine de Bag-Cang-Aï. Pendant les journées du 19 et du 20, diverses reconnaissances sont dirigées sur la frontière et sur les routes d'Ac-Koï, de Pack-Si et de Mien-Song. Le 21 mai, la colonne part de Hôan-Mô pour Vo-Ngaï, et parvient le lendemain devant le gué de That-Den, qu'elle ne peut arriver à franchir, malgré les efforts répétés des pontonniers et du génie; la violence du courant détruit les travaux au fur et à mesure. Le choléra fait de nombreuses victimes au bataillon; chaque étape est marquée par un ou plusieurs décès. Le 26 mai, la pluie ayant cessé, la baisse des eaux commence et la colonne peut franchir l'arroyo dans la soirée; elle rallie au passage la section d'artillerie et son escorte. Le 30 mai, la colonne arrive à Ac-Koï, et, le 31, les compagnies du 11ᵉ bataillon s'embarquent sur l'*Avalanche* et le *Casse-Tête*, qui les débarquent à Mon-Kay le 1ᵉʳ juin.

Dernières opérations et rentrée en France du 11ᵉ bataillon de chasseurs.

Les 1ʳᵉ et 3ᵉ compagnies rapportant avec elles le choléra, cam-

pent sur la rive droite de la rivière de Mon-Kay, à hauteur du village d'Haï-Ninh.

Le 5 juin, le commandant PARISOT, du 97e de ligne, prend le commandement du 11e bataillon, en remplacement du commandant PONCET, qui rentre en France. Le nouveau commandant a emmené avec lui 500 hommes de relève, qui sont cantonnés à Mon-Kay; dès le 10 juin, le choléra commence à sévir parmi eux.

Pendant la période du 1er juin au 24 septembre, le 11e protège la commission de délimitation de la frontière, présidée par M. Dillon. Il prend part à un service de garde et de reconnaissances fort chargé, ainsi qu'à des travaux de terrassement, que le climat et la saison rendent très pénibles. Il est cruellement éprouvé par le choléra et par des maladies, qui emportent les sous-lieutenants CHAMORIN, PETITGRAND. La discipline et le moral des chasseurs n'ont pas cessé un instant d'être excellents au milieu de toutes ces épreuves.

A partir du 1er octobre, la 4e compagnie fait un service pénible et incessant d'escorte de convois, entre Phu-Lang-Thuong et Lang-Son. Les 1re et la 2e fournissent des escortes à des convois de ravitaillement, et dirigent de nombreuses reconnaissances dans la région de Dap-Cau et des Sept-Pagodes. Le 25 novembre, un peloton de la 3e compagnie dirige une reconnaissance sur Ba-Ké, où des bandes de pirates sont signalées, et rentre à son poste le 3 décembre. Le 6 décembre, un convoi, destiné au poste de Ba-Ké et escorté par 80 chasseurs de la 3e compagnie, est attaqué par les pirates; après une heure et demie de combat, ne pouvant forcer le passage, il rétrograde sur Bang-Ca; le sous-lieutenant BONNELET et 43 chasseurs de la 3e vont renforcer l'escorte du convoi, qui arrive à Ba-Ké le 8 décembre.

Le 11 décembre, un détachement, composé de 38 chasseurs, sous les ordres de l'adjudant LÉREBOURG, fait partie de l'escorte d'un convoi à destination de Ba-Ké. Le convoi est attaqué à 10 h. 1/2 du matin, à la traversée des 2e et 3e gués du N'goï-Lao. L'ennemi, dont la fusillade est très vive, se cache dans les bois et attaque simultanément l'avant-garde et l'arrière-garde. L'escorte riposte par un feu nourri, et maintient les pirates à bonne distance. Le convoi passe, et arrive le 12 à Ba-Ké.

Le 4 janvier 1888, un détachement de la 3e compagnie, sous les ordres du lieutenant DE MAC-MAHON, prend part à une forte reconnaissance dirigée sur Dong-Ban. Des barricades, défendues énergiquement par les pirates, ne sont enlevées qu'après trois

assauts successifs; le chasseur BADER est blessé à l'un de ces assauts. Le 18 janvier, le chasseur QUEVENNE est mortellement blessé dans une reconnaissance.

Le 11e bataillon, sur le point d'être rapatrié, va se concentrer aux Sept-Pagodes, où il doit purger une quarantaine de huit jours. Le 21 février, il s'embarque à Haïphong sur l'*Amérique*, qui lève l'ancre à 5 heures du soir, à destination de France. Il laissait sur cette terre lointaine 2 de ses officiers et 364 hommes tués au feu ou morts de maladie.

Après une traversée de 39 jours, il débarquait à Toulon, à l'effectif de 10 officiers et 565 hommes. La population toulonnaise fit un accueil enthousiaste au vaillant 11e bataillon de chasseurs à pied, qui venait de donner, pendant ces trois années de campagnes, de si belles preuves de sa bravoure, de son abnégation et de son solide esprit de discipline, qui ont permis à ses chasseurs de supporter sans une plainte, sans un murmure, les fatigues les plus pénibles, les maladies les plus cruelles et les luttes continuelles auxquelles ils furent soumis.





LIVRE VII

LE DRAPEAU
LE COURAGE CIVIQUE

CHAPITRE Ier

LE DRAPEAU DES CHASSEURS A PIED

Haut les cœurs!

Le drapeau est pour tout Français un symbole sacré dans lequel s'incarne l'âme de la patrie. Lorsqu'on le voit passer, avec ses nobles plis mêlés d'or et de soie aux trois couleurs, chanté par les clairons et les musiques qui remplissent l'air de leurs victorieuses fanfares, escorté de ses enfants à l'allure fière et hardie, dans cet étincellement des baïonnettes, des cuivres et des regards assurés qui l'environnent, l'âme du patriote, qui salue et s'incline, se serre gonflée de joie et d'orgueil. Il sent tout ce qu'il y a de noblesse, d'abnégation et d'héroïsme dans ce drapeau tricolore, victorieusement promené dans le monde entier.

Écoutez cette fanfare éclatante : c'est le chant de guerre de Sidi-Brahim, la Marseillaise des Chasseurs, aux sons duquel s'avance un bataillon de chasseurs à pied escortant l'unique drapeau de notre arme. Une croix de la Légion d'honneur est suspendue à sa cravate, et sur ses plis soyeux, on lit en lettres d'or : ISLY, SIDI-BRAHIM, SÉBASTOPOL, SOLFERINO, EXTRÊME-ORIENT.

Quels souvenirs réveillés par ces noms glorieux! En un demi-siècle, les chasseurs à pied ont écrit sur leur drapeau les noms des plus belles victoires de l'armée française.

Le drapeau de l'arme a toujours été gardé par les bataillons qui se sont succédé, depuis la formation, dans la garnison de Paris. Remis le 6 mai 1841 au 2e bataillon de chasseurs à pied, il fut successivement transmis aux 4e et 6e bataillons. Ce drapeau tricolore portait, d'un côté, l'inscription : LE ROI DES FRANÇAIS AUX CHASSEURS A PIED, et de l'autre, la belle devise de la Légion d'honneur : HONNEUR ET PATRIE!

Après la Révolution de 1848, le drapeau tricolore fut définiti-

vement adopté comme drapeau national, par décret du 15 mars, dont voici la teneur :

» LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE,

» Considérant que le drapeau de la France est le signe visible de l'unité nationale;

» Considérant, dès lors, que la forme du drapeau national doit être fixée d'une manière invariable,

» ARRÊTE :

» ARTICLE 1er. — Le pavillon ainsi que le drapeau national sont rétablis ainsi qu'ils ont été fixés par le décret de la Convention du 27 pluviôse an II, sur les dessins du peintre David.

» ARTICLE 2. — En conséquence, les trois couleurs nationales, disposées en bandes égales, seront, à l'avenir, rangées dans l'ordre suivant : le bleu attaché à la hampe, le blanc au milieu et le rouge flottant à l'extrémité. »

Le nouveau drapeau, donné aux chasseurs le 20 avril 1848, portait la devise : UNITÉ, LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ, entourant l'inscription : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, et au revers : VALEUR ET DISCIPLINE.

Une modification fut apportée au drapeau après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, par le décret suivant, du 31 du même mois :

» LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

» Considérant que la République française, avec sa nouvelle forme, sanctionnée par le suffrage du peuple, peut adopter sans ombrage les souvenirs de l'Empire et les symboles qui en rappellent la gloire;

» Considérant que le drapeau national ne doit pas être plus longtemps privé de l'emblême renommé qui conduisit dans cent batailles nos soldats à la victoire,

DÉCRÈTE :

» ARTICLE 1er. — L'aigle française est rétablie sur les drapeaux de l'armée. »

Suivant les traditions de l'Empire, les drapeaux devaient porter au revers, en gros caractères, les noms des batailles où s'étaient illustrés les corps, et la date à côté en chiffres plus petits. Le 10 mai 1852, à la distribution des aigles à l'armée, le commandant du 6e bataillon reçut le drapeau des chasseurs à pied, dont la garde

fut confiée au 5ᵉ bataillon, le plus ancien dans la garnison de Paris. Il portait les inscriptions suivantes, qui consacraient la brillante conduite des chasseurs à pied pendant leurs premières armes : MOUZAÏA (1840); ISLY (1844); TEDJENNA (1845); ROME (1849); ZAATCHA (1849). Sur le côté principal on lisait : LOUIS NAPOLÉON AUX CHASSEURS A PIED.

A la suite de la campagne de Crimée, les inscriptions suivantes furent ajoutées sur le drapeau : BOMORSUND (1854); TRAKTIR (1855); SEBASTOPOL (1855); auxquelles furent adjointes, au fur et à mesure des campagnes : ITALIE; SYRIE; CHINE, COCHINCHINE; MEXIQUE.

Le bataillon de chasseurs à pied de la garde impériale reçut, à sa formation, un drapeau spécial, portant au revers les noms des batailles où s'étaient illustrés leurs aînés de la garde impériale du premier Empire : MARENGO, ULM, AUSTERLITZ, IÉNA, FRIEDLAND, ESSLING, WAGRAM, SMOLENSK, LA MOSKOWA, HANAU, MONTMIRAIL. Sur la face on lisait : GARDE IMPÉRIALE. — L'EMPEREUR NAPOLÉON III AU BATAILLON DE CHASSEURS A PIED.

Après la bataille de Magenta, l'Empereur, par décret du 14 juin 1859, décida que, pour rétablir d'anciennes et glorieuses traditions, le corps qui prendrait un drapeau à l'ennemi porterait la croix de la Légion d'honneur attachée à son aigle. Quelques jours après, le 24 juin, à la bataille de Solferino, le bataillon de chasseurs de la garde et le 10ᵉ bataillon de chasseurs à pied faisaient mériter cet insigne honneur aux deux drapeaux des chasseurs à pied.

A la rentrée d'Italie, la croix de la Légion d'honneur fut attachée au drapeau de la garde par les mains du maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

« Je viens, dit-il aux chasseurs de la garde, attacher une décoration à votre drapeau, symbole de courage, de discipline et de dévouement militaire. Que ce drapeau, décoré en récompense de votre valeur, nous devienne plus cher encore. Que chacun de vous comprenne que cette croix d'honneur, qui marchera désormais à votre tête, et dont les rayons se reflètent sur tous les bataillons, c'est le but auquel il doit aspirer, et la France, notre chère patrie, saluera en vous des enfants dont elle peut s'enorgueillir. »

Le 15 décembre 1859, les 4ᵉ, 11ᵉ et 19ᵉ bataillons de chasseurs à pied, en garnison à l'armée de Paris, étaient réunis à Vincennes. Le maréchal Magnan, délégué par l'Empereur, après une mâle et énergique allocution rappelant les services rendus par les batail-

lons de chasseurs à pied depuis leur création, les combats et batailles où ils ont illustré leur unique drapeau, attachait la croix de la Légion d'honneur à l'aigle des bataillons. Le sergent GARNIER, le héros du 10e bataillon, qui avait enlevé un drapeau à l'ennemi, représentait son bataillon à cette mémorable cérémonie militaire.

Voici en quels termes le 10e bataillon apprit, par la voie de l'ordre, la décoration accordée au drapeau de l'arme :

« Le 24 juin 1859, à la bataille de Solferino, le sergent GARNIER avait enlevé un drapeau aux Autrichiens du 60e régiment (prince Wasa). Tous les corps qui avaient enlevé des drapeaux à l'ennemi avaient vu décorer leur aigle, et le 10e bataillon n'avait cessé de réclamer une faveur semblable.

» Enfin, le commandant est heureux de porter à la connaissance du bataillon que l'Empereur, sur la proposition du Ministre de la guerre, a décidé que le drapeau des chasseurs à pied, qui est en dépôt à Vincennes, serait décoré de la croix d'honneur, en raison du drapeau enlevé à la bataille de Solferino par le 10e bataillon.

» *Le commandant,* BRESSOLLES. »

Effectivement, quelques jours plus tard, le maréchal Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris, se rendait à Vincennes, et, dans une belle cérémonie militaire, décorait lui-même l'aigle des chasseurs à pied (décembre 1859).

Le 17 septembre 1861, sur le nouveau drapeau remis aux chasseurs de la garde, à la suite des anciens noms de batailles, figurèrent leurs nouveaux titres de gloire : SÉBASTOPOL, MAGENTA, SOLFERINO.

Au moment de la déclaration de la guerre contre l'Allemagne, le 7e bataillon de chasseurs à pied, dépositaire du drapeau, le remit à la place de Paris, avant de partir pour la frontière.

Le drapeau des chasseurs de la garde, qui avait été emporté à l'armée de Metz, et qu'on avait longtemps cru détruit par le feu, le 28 octobre, en présence du colonel Melchior, de l'artillerie de la garde, vient d'être retrouvé et remis au Ministre de la guerre, qui l'a fait déposer aux Invalides. Ce drapeau, à moitié consumé, avait été dérobé à l'arsenal de Metz par un ouvrier civil, nommé Antoine Laurent, qui le cacha sous ses vêtements, et le conserva pieusement à l'abri de la souillure de l'étranger. A sa mort, cette relique sacrée fut confiée à son gendre, Antoine Laurent, qui fut expulsé de Metz en 1888, et s'établit à Nancy. C'est grâce à la

généreuse intervention de Mme Adam, que les chasseurs à pied ont pu recouvrer leur vieux drapeau, mutilé, à demi consumé. Il reste presque toute la partie blanche, la moitié de la rouge et très peu de la partie bleue. Les inscriptions se lisent encore très bien.

Après nos malheurs de la guerre 1870-71, les drapeaux qui n'avaient pas été pris ou détruits furent versés à l'artillerie, et une décision ministérielle, du 5 juillet 1871, prescrivit les mesures suivantes :

« En attendant qu'une décision ait été prise relativement aux nouveaux drapeaux à distribuer à l'armée..., les corps se procureront provisoirement, aux frais de la masse générale d'entretien, des drapeaux de grandeur moyenne, qui ne porteront aucune inscription, et dont la hampe sera surmontée d'un fer de lance doré... »

Le 22 juillet 1872, le général de Cissey, Ministre de la guerre, fit paraître la décision suivante :

« Pendant la campagne de 1859 en Italie, le bataillon de chasseurs à pied de l'ex-garde, actuellement le 21e et le 10e bataillon, ont enlevé chacun un drapeau à l'ennemi. Afin de perpétuer le souvenir de ces glorieux faits d'armes, en exécution de la décision impériale du 17 novembre 1859, la croix de la Légion d'honneur a été donnée aux deux aigles qu'avaient reçues, d'une part, le bataillon de chasseurs à pied de l'ex-garde, et de l'autre, l'arme des chasseurs. Le Ministre de la guerre a décidé, à la date du 22 juillet courant :

» 1° Qu'un nouveau drapeau serait remis à l'arme des chasseurs à pied, en remplacement des deux aigles qui avaient été remises à cette arme (garde et ligne);

» 2° Que l'insigne de la Légion d'honneur, qui avait été attaché à l'aigle du bataillon de la garde, et qui avait été remis au dépôt central de l'artillerie avec cette aigle, en exécution de la circulaire du 5 juillet 1871, serait suspendue au nouveau drapeau des chasseurs à pied. Le drapeau sera très prochainement transmis, par le service de l'artillerie, à M. le gouverneur de Paris, qui le remettra à M. le général commandant la place, pour être confié, lors des revues et cérémonies militaires, au 10e bataillon de chasseurs à pied ou au 21e (ex-garde), si l'un de ces bataillons est à la prise d'armes, au premier de ces corps s'ils y sont tous les

deux, et, en leur absence, à celui des bataillons présents à la revue qui occupera la droite dans l'ordre de bataille.

» Versailles, le 22 juillet 1872.

» *Le Ministre de la guerre,*

» DE CISSEY. »

Cette décision renferme une erreur relativement au 21ᵉ bataillon, qui n'a pas été formé avec le contingent de l'ancien bataillon de la garde, qui servit en effet à former le 24ᵉ bataillon de chasseurs à pied actuel.

Le décret du 3 février 1879 décida que de nouveaux drapeaux seraient remis à l'armée, par le Gouvernement de la République, et le 30 juin, à la grande revue de la distribution des drapeaux à l'armée, le 25ᵉ bataillon de chasseurs à pied, en garnison à Paris, recevait à Lonchamps, des mains du Président de la République, le nouveau drapeau de l'arme.

Ce drapeau portait les inscriptions suivantes : CHASSEURS A PIED. — ISLY, SIDI-BRAHIM, SÉBASTOPOL, SOLFERINO; une croix de la Légion d'honneur était attachée à sa cravate. Sur la face, sont écrits en lettres d'or les mots : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — HONNEUR ET PATRIE.

A la suite de la campagne du Tonkin, le Ministre de la guerre, s'inspirant des faits d'armes accomplis en Annam et au Tonkin par le 11ᵉ bataillon de chasseurs, décida que l'inscription de EXTRÊME-ORIENT serait ajoutée à celles déjà existantes. Par son ordre du bataillon, en date du 2 janvier 1887, le commandant SOYER, du 20ᵉ bataillon de chasseurs à pied, en garnison à Versailles, qui avait l'honneur d'avoir à cette époque la garde du drapeau, annonçait en ces termes au bataillon le nouveau titre de gloire qui y était ajouté :

« OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET CHASSEURS,

» Par ordre du Ministre, le drapeau vient de recevoir l'inscription de la campagne dans l'Extrême-Orient.

» Monsieur le Ministre de la guerre a bien voulu affirmer ainsi la part glorieuse prise par les chasseurs dans les faits de guerre accomplis au Tonkin et en Annam.

» Nous n'oublierons jamais que cette part glorieuse est due au 11ᵉ bataillon, qui, dans ces expéditions les plus pénibles, a brillamment soutenu la réputation de notre arme, et a ajouté à ses annales une page digne des précédentes.

» Aussi, est-ce avec un sentiment de profonde reconnaissance pour nos camarades du 11°, que nous saluerons la nouvelle inscription. »

Le drapeau des chasseurs est actuellement confié à la garde des 18°, 20° et 29° bataillons, en garnison dans le gouvernement militaire de Paris, qui, chaque année, se transmettent successivement, avec un soin jaloux, le symbole sacré de l'honneur et de la Patrie.

A la revue finale des grandes manœuvres du 6° corps d'armée, en 1889, le drapeau des chasseurs à pied avait été envoyé de Paris et confié, pour la circonstance, au vaillant 10° bataillon, sous la garde duquel il défila à la tête des 1er, 2°, 4°, 9°, 10°, 15°, 17°, 19°, 25° et 26° bataillons de chasseurs. Le général de la Hayrie les réunit après le défilé, et, présentant à nos chasseurs de l'Est notre glorieux drapeau, leur adressa les paroles suivantes, qui trouvèrent un profond écho dans la poitrine de ces vaillants soldats de l'avant-garde :

» CHASSEURS,

» C'est avec un sentiment de profond et légitime orgueil que je me suis vu désigné, hier, par M. le Ministre de la guerre, pour vous remettre aujourd'hui, solennellement, le drapeau de votre arme.

» Votre réputation militaire n'est plus à faire : c'est par milliers que sont inscrits, dans les fastes de l'histoire, les faits d'armes accomplis par les chasseurs à pied depuis leur fondation, et je suis certain que si la France est dans la nécessité de tirer l'épée pour sa défense et son honneur, vous serez à hauteur de vos devanciers.

» Je remets donc au 10° bataillon ce noble emblême de la patrie. Il sera placé en bonnes mains et porté haut et ferme, comme à Solferino.

» Je salue en vous, braves chasseurs à pied, l'esprit de discipline, l'esprit de corps, la confiance dans le commandement, qualités maîtresses qui font la force et la cohésion des armées. Je vois en vous la personnification de l'infanterie française, intelligente et vaillante, dont la devise sera toujours :

« HONNEUR, PATRIE. »

La brise de l'Alsace-Lorraine a caressé pour la première fois les plis de notre drapeau, et les chasseurs à pied y ont vu l'heureux présage de la victoire!


ISLY
SIDI BRAHIM
SEBASTOPO
SOLFERIN

CHAPITRE II

LE COURAGE CIVIQUE AUX CHASSEURS A PIED

Le bon soldat fait le bon citoyen.

APRÈS avoir parlé du courage militaire des chasseurs à pied, il ne serait pas juste de ne pas mentionner aussi leur courage civique. Si le drapeau de l'arme porte la croix de la Légion d'honneur comme haut témoignage de la première de ces vertus, il pourrait aussi attester, par la couronne de gazon des anciens Romains, de la manière dont les chasseurs se sont toujours dévoués pour le salut et la conservation de leurs semblables. C'est avec le même courage, avec la même abnégation qu'ils luttent contre l'ennemi ou contre les éléments.

Parmi les nombreux actes de dévouement qui sont signalés dans les annales de nos bataillons, on ne peut qu'en citer quelques-uns, car leur énumération complète serait trop longue. Ils suffiront pourtant à prouver combien le courage civique a toujours été pratiqué, toujours honoré dans nos bataillons de chasseurs à pied.

En 1856, après les troubles de la Vendée, le 12ᵉ bataillon de chasseurs, qui y avait été envoyé, rentrait à Saumur, sa mission terminée. A une étape de cette ville, le lieutenant MORHAIN se jette tout habillé dans le Thouet, pour sauver un homme en danger de se noyer. Il reçoit, pour cet acte de dévouement, une médaille d'honneur de 1ʳᵉ classe en argent. En 1860, le chasseur PERNOT, de ce même bataillon, se jette tout habillé dans le lac d'Annecy, pour secourir un enfant sur le point de se noyer. Il est décoré de la médaille de sauvetage.

En 1875, pendant les terribles inondations de la Garonne, qui désolèrent les populations de Toulouse, de Golfech et de Verdun-sur-Garonne, auxquelles le 29ᵉ bataillon de chasseurs fut appelé à prêter son concours, nos chasseurs se firent remarquer par leur

courage et leur dévouement. Les nombreuses récompenses accordées à ce bataillon prouvent qu'il sut pleinement accomplir ses devoirs. Le capitaine JOLLY fut fait officier, et le lieutenant ADAM, chevalier de la Légion d'honneur; le sergent fourrier ATHON reçut la médaille militaire. Des lettres de félicitations furent adressées au commandant DEFAUCAMBERGE et au sous-lieutenant BERNIER; des médailles de sauvetage furent accordées : au sergent DELESCLUZES; aux caporaux HEIM et LAVOCAT; aux sapeurs PERRAND et GOELLER et aux chasseurs PERRY, LABUSQUIÈRE (Paul), DELON, BRONCHE, BRICOURT, LABUSQUIÈRE (Jean), et SAUMAGNE; tous ces militaires furent cités à l'ordre du corps d'armée.

Le 15 juin 1877, le 9e bataillon de chasseurs reçut, par la voie de l'ordre, les félicitations du général commandant la subdivision de Dellys, pour le grand dévouement avec lequel les chasseurs du bataillon travaillèrent au sauvetage du vapeur la *Colomba*, échoué au nord de la jetée du port de Dellys.

Pendant les incendies qui désolèrent Chambéry en 1863 et 1864, le 6e bataillon de chasseurs donna des preuves constantes de dévouement et d'abnégation, en prêtant son infatigable concours aux populations éprouvées. De nombreuses médailles d'honneur récompensèrent le courage de ceux qui se distinguèrent dans ces circonstances. En 1865, le même bataillon vint en aide aux habitants d'Inghin, pendant l'incendie de ce village; 15 chasseurs furent cités à l'ordre.

Le 13 août 1864, un incendie considérable avait éclaté à Lyon; deux jeunes enfants, laissés seuls dans une des chambres d'une maison embrasée, étaient en danger de périr dans les flammes, quand le chasseur BEAUMONT, du 5e bataillon, s'élançant à leur secours, va les arracher à une mort certaine. Le lendemain, ce brave chasseur était mis à l'ordre du jour de l'armée de Lyon.

Dans la nuit du 16 au 17 mai 1859, un incendie terrible ravageait un des quartiers les plus populeux de Rome, le Ghetto. Accourus en toute hâte sur les lieux du sinistre, les officiers et chasseurs du 20e bataillon, en garnison dans cette ville, rivalisaient d'ardeur pour arrêter les progrès du feu, qui menaçait de prendre d'effrayantes proportions. Tout à coup, des cris retentissent à l'étage supérieur de l'un des bâtiments incendiés; ces cris partent du 2e étage, et la flamme a déjà enveloppé le premier. BARBIER, chasseur de 2e classe, n'écoutant que son courage, applique une échelle le long du mur, en gravit lestement les degrés

et pénètre dans une chambre envahie déjà par une épaisse fumée. Une femme, affolée de terreur, était agenouillée auprès du berceau de son enfant, à demi asphyxiée. BARBIER s'attache l'enfant autour du corps, enlève la femme dans ses bras, et, sans calculer le danger, enjambe la fenêtre. Déjà les flammes commençaient à lécher les barreaux de l'échelle. Le moment est décisif; une minute d'hésitation et toute retraite devient impossible : BARBIER pose le pied sur l'appui de la croisée; la foule, palpitante d'émotion, pousse des hourrahs; soutenu par les applaudissements, le brave soldat, par un effort suprême, d'une main se cramponne à l'échelle, de l'autre, presse sur sa poitrine son précieux fardeau. Après quelques minutes d'une descente périlleuse, il parvient à déposer la mère et l'enfant sains et saufs, au milieu de la foule, enthousiasmée de cet acte de courage. Le chasseur BARBIER fut cité à l'ordre, et le pape Pie IX, en récompense de sa belle conduite, le décora de la médaille de sauvetage.

Pendant la nuit du 25 au 26 décembre 1869, le chasseur BISSAY (André), de la 1re compagnie du 19e bataillon, périt victime de son dévouement, en travaillant à éteindre un incendie qui avait éclaté au village de Cransac; plusieurs militaires du bataillon méritèrent les éloges du Ministre de la guerre pour leur belle conduite en cette circonstance.

Le clairon LACHAMP, du 12e bataillon, en garnison à Chambéry en 1860, arrête, au péril de sa vie, un cheval emporté, attelé à une voiture renfermant plusieurs personnes. Il est décoré de la médaille d'honneur.

Le 5 février 1861, le chasseur DELABARRE, du 20e bataillon, en garnison à Rome, s'élance à la tête de deux chevaux emportés, sur une des promenades les plus fréquentées, le Corso, et parvient à les arrêter, évitant ainsi les plus grands malheurs.

Pendant le rigoureux hiver 1854-1855, qu'eut à supporter notre corps expéditionnaire de Crimée, le choléra, apporté par les troupes qui avaient été dans la Dobrutscha, exerçait de cruels ravages dans nos rangs. Les infirmiers venant à manquer, bon nombre de nos chasseurs se présentèrent volontairement pour les remplacer dans les soins dangereux à donner aux victimes. Beaucoup d'entre eux succombèrent noblement aux atteintes du mal, dont ils voulaient préserver leurs compagnons d'armes.

Sous le feu de l'ennemi, le chasseur MOME, du 6e bataillon, voit tomber un de ses camarades frappé d'une attaque foudroyante de choléra. Il le charge sur ses épaules, et traverse avec son fardeau


LIVRE VIII
PAGES D'OR
LIEUTENANTS-COLONELS
ET
CHEFS de BATAILLON
CITATIONS
MORTS au CHAMP d'HONNEUR

LIEUTENANTS-COLONELS

ET CHEFS DE BATAILLON

AYANT COMMANDÉ

DES BATAILLONS DES CHASSEURS A PIED

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
	1er Bataillon.	
DE LADMIRAULT	Juin 1840. — Mai 1841.	Général de division, sénateur, maintenu dans le cadre d'activité comme ayant commandé en chef devant l'ennemi.
MAYRAN	Mai 1841. — Juin 1844.	Tué devant Sébastopol, comme général de brigade.
DE LOSTANGES DE ST-ALVÈRE	Juin 1844. — Avril 1847.	Mort général de brigade.
DE MAROLLES	Juin 1847. — Juillet 1849.	Tué devant Sébastopol, comme général de brigade.
DE SAINTE-MARIE	Juillet 1849. — Déc. 1851.	Mort lieutenant-colonel.
DECAEN	Déc. 1851. — Déc. 1853.	Tué à Borny, comme général commandant le 3e corps.
TRISTAN LEGROS	Décembre 1853. — Août 1854.	Mort du choléra dans la Dobrutscha, comme commandant du bataillon.
AYMARD	Nov. 1854. — Juillet 1855.	Général de division, mort étant gouverneur de Paris.
GAMBIER	Juillet 1855. — Mars 1859.	Mort des fièvres du Mexique, comme colonel du 2e zouaves.
MANGIN	Mars 1859. — Décemb. 1862.	Mort général de brigade.
DE COURCY	Décemb. 1862. — Août 1864.	Mort général de division, après avoir commandé l'expédition du Tonkin.
FOURNÈS	Août 1864. — Décemb. 1869.	Général de brigade en retraite.
BUREAU	Décemb. 1869. — Août 1870.	Tué à Frœschwiller, à la tête du bataillon.
PICHON	Sept. 1870. — Déc. 1877.	Retraité comme colonel.
MIGNOT	Déc. 1877. — Nov. 1879.	Colonel du 144e de ligne.
DUCESNE	Novemb. 1879. — Août 1882.	Mort colonel pendant l'expédition du Tonkin.
TOURNIER	Août 1882. — Octobre 1877.	Colonel commandant le 22e de ligne.
DE LACROIX	Octobre 1887.	Hors cadres.

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONS DEVENUS
1er Bataillon de marche.		
RODDE	1870.	Retraité comme colonel.
LEREAU	1870.	Tué au combat d'Origny, à la tête de son bataillon.
STROHL	1870-71.	Général de brigade.

Antérieurement au commandant DE LADMIRAULT, premier commandant titulaire du 1er bataillon, M. le capitaine BOUCOURD DE LAMARRE et M. le commandant GROBON avaient été détachés du 9e léger, le premier au commandement de la compagnie de tirailleurs (1837), le second au commandement du bataillon de tirailleurs (1838-1840). D'août à novembre 1854, M. le commandant MONTAUDON, du 3e zouaves, exerça le commandement intérimaire; il conduisit le bataillon à l'Alma.

2e Bataillon.		
FAIVRE	Septemb. 1840. — Fév. 1841.	Mort général de brigade.
FROMENT-COSTE	Mars 1841. — Décemb. 1841.	Tué à Sidi-Brahim, à la tête du 8e bataillon.
UHRICH	Décemb. 1841. — Avril 1844.	Mort général de division en retraite.
DE FAILLY	Avril 1844. — Juillet 1848.	Général de division maintenu dans le cadre d'activité.
PURSEL	Juillet 1848. — Août 1852.	Retraité comme commandant.
PAULZE D'IVOY	Août 1852. — Septemb. 1852.	Tué à Melagnano, comme colonel du 1er zouaves.
GIRAUD	Septemb. 1854. — Mars 1858.	Retraité général de brigade.
GUILLOT DE LA POTERIE	Mars 1858. — Novemb. 1860.	Décédé colonel en retraite.
COMTE	Novemb. 1860. — Août 1868.	Décédé général de division.
BERNOT DE CHARANT	Août 1868. — Mars 1870.	Retraité colonel.
LE TANNEUR	Mars 1870. — Décemb. 1874.	Retraité lieutenant-colonel.
BARRÉ	Janvier 1875. — Déc. 1880.	Décédé commandant en retraite.
MARCHAND	Décemb. 1880. — Juill 1884.	Colonel du 67e de ligne.
DILLON	Août 1884. — Octobre 1890.	Lieutenant-colonel du 79e de ligne.
DE PERCY	Octobre 1890.	Commandant actuel.
2e Bataillon de marche.		
BOSCHIS	Sept. 1870. — Déc. 1871.	Décédé major au 20e de ligne.
3e Bataillon.		
CAMOU	Sept. 1840. — Déc. 1841.	Décédé général de division.
BISSON	Janvier 1842. — Août 1842.	Id.
FAUCHEUX	Août 1842. — Mars 1844.	Id.
BOURGAS-SERVIEZ	Mars 1844. — Décemb. 1845.	Décédé chef de bataillon.
SENCIER	Mars 1846. — Mai 1850.	Décédé général de brigade.
DUPLESSIS	Mai 1850. — Août 1854.	Décédé général de division.
TIXIER	Août 1851. — Juillet 1855.	Général de division retraité.
GENNEAU	Juillet 1855. — Août 1860.	Décédé colonel du 82e de ligne.
BOBILLIER	Août 1860. — Août 1864.	Retraité colonel.
DE BOUCHEMAN	Août 1864. — Décemb. 1865.	Général de division.
THOMA	Décemb. 1865. — Août 1870.	Général de brigade en retraite.

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
Petit............	Août 1870. — Octobre 1875.	Général de brigade.
Brault............	Octob. 1875. — Octob. 1879.	Général de brigade chef d'état-major du Ministre.
Ruyssen...........	Octobre 1879. — Mai 1884.	Colonel commandant le régiment de sapeurs-pompiers de Paris.
Blavier...........	Mai 1881. — Avril 1890.	Lieutenant-colonel.
de La Genneste.....	Avril 1890.	Commandant actuel.

3e Bataillon de marche.

Larrone...........	Septemb. 1870. — Avril 1871.	Général de brigade.
Caillard..........	Mars à juillet 1871.	Décédé colonel.

4e Bataillon.

de Bousingen.......	Mars 1841. — Mars 1844.	Décédé général de brigade.
Sol................	Mars 1844. — Février 1847.	Décédé général de division.
Capriol de Péchassant...........	Février 1847. — Octob. 1852.	Décédé général de brigade.
Soubiran Campaigno.	Octob. 1852. — Octob. 1854.	Ex-colonel du 92e de ligne.
Foutanges de Couzan	Octobre 1854. — Juin 1855.	Général de division.
Clinchant..........	Juin 1855. — Décemb. 1857.	Décédé général de division.
Arnaudeau.........	Décemb. 1857. — Janv. 1860.	Général de division, sénateur.
de la Tour d'Auvergne Lauraguais...	Janv. 1860. — Décemb. 1868.	Décédé général de brigade.
Foncegrives........	Janv. 1869. — Sept. 1874.	Retraité lieutenant-colonel.
Martenot.........	Septemb. 1874. — Octob. 1878.	Colonel.
Le Doulcet de Pontécoulant........	Octobre 1878. — Mars 1881.	Décédé lieutenant-colonel.
Goulon...........	Février 1881. — Mai 1887.	Lieutenant-colonel.
Moschenros.... ...	Avril 1887. — Juillet 1889.	Décédé comme commandant du bataillon.
Vigy.............	Juillet 1889.	Commandant actuel.

4e Bataillon de marche.

de Sicco..........	Sept. 1870. — Déc. 1870.	Retraité.
Brochier..	Décembre 1870. — Août 1871.	Colonel.

4e Bataillon de marche (*bis*).

Bonnet............	Février 1871. — Août 1871.	Colonel.

5e Bataillon.

Mellinet..........	Septemb. 1840. — Octob. 1842.	Général de division, ancien sénateur.
Certain-Canrobert.	Octob. 1842. — Nov. 1845.	Maréchal de France, sénateur.
Gaillard de Saint-Germain.........	Nov. 1845. — Nov. 1845.	Tué à l'oasis de Sériana, comme commandant à la légion étrangère.
Soumain.	Nov. 1845. — Juillet 1848.	Décédé général de division.
Auzouy...........	Juillet 1848. — Sept. 1849.	Retraité colonel.
Levassor-Sorval...	Sept. 1849. — Déc. 1851.	Décédé général de division.

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
LANDRY DE SAINT-AUBIN...........	Déc. 1851. — Janvier 1855.	Mort du choléra en Crimée, comme lieutenant-colonel.
GARNIER.,....	Janvier 1855. — Sept. 1855.	Retraité général de division.
THOUVENIN.........	Sept. 1855. — Juillet 1860.	Retraité lieutenant-colonel.
FRABOULET DE KERLÉADEC...	Juillet 1860. — Août 1864.	Tué à Metz, comme colonel.
THIBAUDIN..........	Août 1864. — Mars 1868.	Retraité général de division.
CARRÉ..............	Mars 1868. — Août 1870.	Tué à l'ennemi, à Servigny.
RENAUD..	Sept. 1870. — Déc. 1872.	Général de division.
DE LIGNIVILLE......	Janvier 1873. — Sept. 1873.	Retraité lieutenant-colonel.
COGNIER...........	Sept. 1873. — Déc. 1879.	Décédé colonel.
COURBASSIER........	Déc. 1879. — Octob. 1885.	Colonel du 33e de ligne.
VILAR.............	Octobre 1885.	Commandant actuel.

5e Bataillon de marche.

CHAMARD-BOUDET....	Octobre 1870. — Juillet 1871.	

6e Bataillon.

FOREY.............	Nov. 1840. — Sept. 1842.	Décédé maréchal de France.
TROUDE..	Sept. 1842. — Juillet 1844.	Décédé chef de bataillon.
BAUYN DE PERREUSE.	Juillet 1844. — Juin 1848.	
DE CASTAGNY.......	Juin 1848. — Octobre 1852.	Retraité général de division.
HURVOY............	Octobre 1852. — Déc. 1853.	Décédé chef de bataillon.
FAUVART BASTOUL....	Janvier 1854. — Juillet 1856.	Décédé général de division.
FERMIER DE LA PROVOTAIS...........	Juillet 1856. — Mai 1859.	
DE POTIER..........	Mai 1859. — Septembre 1860.	Id.
CLOUX.............	Septembre 1860. — Août 1867.	Retraité général de brigade.
DE BEAUFORT.......	Août 1867. — Août 1870.	Décédé général de division.
DE VILLENEUVE.....	Mars 1871. — Mai 1872.	Retraité chef de bataillon.
POTIRON DE BOISFLEURY..........	Juin 1872. — Nov. 1877.	Général de brigade.
MONTAGNÉ..........	Nov. 1877. — Février 1883.	Colonel du 126e.
SAGE....	Février 1883. — Mai 1888.	Lieutenant-colonel.
DURAND............	Mai 1888. — Août 1890.	Chef d'état-maj. de la 29e divis. d'inf.
LEVASNIER.	Septembre 1890.	Commandant actuel.

6e Bataillon de marche.

D'ARBO............	Octobre 1870. — Nov. 1871.	Décédé général de brigade.
RECAIN............	Novemb. 1870. — Mars 1871.	

7e Bataillon.

RÉPOND............	Avril 1840. — Février 1845.	Décédé intendant général inspectr.
FOLTZ.............	Février 1845. — Août 1848.	Décédé général de brigade.
DE SAINT-POL.......	Octobre 1848. — 1850.	Tué à l'ennemi, à Sébastopol, comme général de brigade.
PISSONNET DE BELLEFONDS..........	Novembre 1851. — Août 1854.	Retraité colonel.

/

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
Maurice	Août 1854. — Août 1858.	Retraité général de brigade.
Colatier d'Albici	Août 1858. — Avril 1863.	Retraité colonel.
Coste	Août 1867. — Juin 1870.	Décédé chef de bataillon.
Rigaud	Juillet 1870. — Octobre 1875.	Décédé lieutenant-colonel.
Dimoff	Octobre 1871. — Janv. 1871.	Décédé général de brigade.
Jeannerod	Janvier 1877. — Juillet 1881.	Général de brigade.
Paquié	Juillet 1881. — Juillet 1885.	Colonel du 11e de ligne.
Santelli	Juillet 1885. — Mars 1889.	Lieutenant-colonel du 22e de ligne.
Ladoux	Mars 1889.	Commandant actuel.

7e Bataillon de marche.

Gallimard	Octob. 1870. — Décemb. 1871.	Général de division.

7e Bataillon de marche *(bis)*.

Dubois	Janvier. — Juillet 1871.	

8e Bataillon.

Uhrich	Novemb. 1840. — Fév. 1842.	Mort général de division en retraite.
Froment-Coste	Février 1842. — Sept. 1845.	Tué à la tête de son bataillon, à Sidi-Brahim.
de Lourmel	Déc. 1845. — Nov. 1845.	Tué à Inkermann, comme général de brigade.
A. Douay	Nov. 1847. — Déc. 1848.	Tué au combat de Wissembourg, comme général de division.
Bras de Fer	Décemb. 1848. — Janv. 1853.	Décédé colonel en retraite.
de Brauer	Janvier 1853. — Février 1856.	Décédé général de division en retraite.
Brincourt	Février 1856. — Août 1857.	Général de division.
Merle	Août 1857. — Avril 1860.	Décédé général de brigade.
Lochner	Avril 1860. — Septemb. 1864.	Retraité chef de bataillon.
Ducrest de Villeneuve	Septemb. — Décembre 1864.	Id.
Vincendon	Décembre 1864. — Août 1867.	Général de division.
Poyet	Août 1867. — Août 1870.	Tué à Frœschwiller, à la tête de son bataillon.
Viénot	Août 1870. — Janvier 1872.	Chef de bataillon démissionnaire.
Antonini	Janvier 1872. — Février 1876.	Mort comme colonel en activité.
Chauffeur	Février 1876. — Mars 1882.	Colonel en retraite.
Cirou	Mars 1882. — Mars 1887.	Décédé comme commandant du bataillon.
Maux	Mars 1887. — Juillet 1890.	Lieutenant-colonel.
Soyer	Juillet 1890.	Commandant actuel.

8e Bataillon de marche.

Antonini	Octobre 1870.	Mort comme colonel en activité.
Bertrand	Novembre 1870. — Avril 1871.	

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
	9e Bataillon.	
Clère	Sept. 1840. — Déc. 1845.	Mort des suites des blessures reçues au combat de Tifour.
de Négrier	Déc. 1845. — Juillet 1848.	Général de brigade.
Vallois	Juillet 1848. — Octobre 1849.	Mort du choléra au bivouac de Misserghin.
Auzouy	Novembre 1849. — Juin 1853.	Retraité colonel.
Nicolas-Nicolas	Juin 1853. — Janvier 1855.	Général de brigade.
de Cornulier-Lucinière	Janvier. — Août 1855.	Tué à Sébastopol, comme commandant des chasseurs de la garde.
Rogier	Août 1855. — Janvier 1863.	Colonel en retraite.
Biadelli	Janvier 1863. — Août 1867.	Décédé colonel.
Verdeil	Août 1867. — Février 1869.	Mort à Metz, des suites de ses blessures, comme lieutenant-colonel.
Mathelin	Février 1869. — Sept. 1870.	Général de division.
de Gislain	Septemb. 1870. — Oct. 1870.	Id.
de Lignville	Juillet 1871. — Nov. 1871.	Lieutenant-colonel de l'armée territoriale.
Boschis	Nov. 1871. — Déc. 1873.	Retraité chef de bataillon.
de Garnier des Garets	Déc. 1873. — Juillet 1876.	Général de brigade.
Mairot	Juillet 1876. — Mai 1881.	Colonel commandant militaire du Sénat.
Ricoignk	Mai 1881. — Avril 1889.	Lieutenant-colonel du 87e de ligne.
Gillet	Avril 1889.	Commandant actuel.
	9e Bataillon de marche.	
de Boisfleury	Octob. 1870. — Janvier 1871.	Général de brigade.
	10e Bataillon.	
de Mac-Mahon	Décembre 1840. — 1843.	Maréchal de France.
Bouat	1843. — 1844.	Mort général de division.
d'Exéa	Déc. 1844. — Oct. 1846.	Général de division (cadre de réserve).
de Labadie d'Aydrein	Octobre 1846. — 1850.	Retraité général de division.
Soubiran Compaigno	1850. — 1853.	Décédé général de brigade.
Capriol de Péchassant	1853. — 1854.	Id.
de Labastide	1854. — 1855.	Id.
Guiomar	1855. — 1858.	Décédé général de division.
Courrech	1858. — 1859.	Retraité colonel.
Bressolles	1859. — 1865.	Retraité général de brigade.
Etienne	1865. — 1870.	Id.
Schenck	1870. — Août 1870.	Décédé lieutenant-colonel.
Chabert	1870.	Mort des suites des blessures reçues à Borny.
Leger	1870.	Retraité général de brigade.
Schenck	1871. — 1875.	Décédé lieutenant-colonel.

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
Poncelet	1875. — 1877.	Décédé lieutenant-colonel.
Guélot	1877. — 1883.	Décédé colonel.
Moinot Werly	1883. — 1888.	Lieutenant-colonel.
Didio	1888.	Commandant actuel.
10e Bataillon de marche.		
Tabillon	1870. — 1871.	Chef de bataillon en retraite.
11e Bataillon.		
Niepck	Février 1854. — Août 1857.	Colonel en retraite.
Dumont	Août 1857. — Juin 1859.	Général de division (ex-commandant du 3e corps d'armée).
Labatut	Juin 1859. — Décembre 1866.	Décédé lieutenant-colonel.
de Paillot	Déc. 1866. — Sept. 1870.	Colonel en retraite.
Avril	Sept. 1870. — Octob. 1870.	Mort à l'ambulance de Metz (suite de ses blessures).
Raynal	Octob. 1870 — Janv. 1877.	Décédé lieutenant-colonel.
Ollivier	Janvier 1877. — Mai 1880.	Général de brigade.
Gillet	Mai 1880. — Mars 1883.	Colonel du 136e de ligne.
Cardot	Mars 1883. — Sept. 1886.	Lieutenant-colonel.
Poncet	Septemb. 1886. — Mars 1887.	Chef de bataillon au 97e de ligne.
Parisot	Mars 1887.	Commandant actuel.
11e Bataillon de marche.		
Fouineau	Octob. 1870. — Sept. 1871.	Chef de bataillon en retraite.
Gortchy	Novembre 1870.	
12e Bataillon.		
Le Normand de Bretteville	Nov. 1853. — Sept. 1854.	Décédé général de division.
Zentz	Septembre 1854. — Août 1858.	Général de division en retraite.
de Brossard	Août 1858. — Novemb. 1861.	
d'Ariès	Novembre 1861. — Août 1864.	Id.
Macquaire	Août 1864. — Décemb. 1869	
Jouanne-Beaulieu	Décembre 1869. — Août 1870.	
Bousot de Marly	Août 1870. — Décembre 1874	Décédé colonel.
Edon	Janvier 1875. — Juillet 1879.	Général de brigade.
Anvers	Juillet 1879. — Déc. 1885.	Colonel du 74e de ligne.
d'Ivoley	Décembre 1885.	Lieutenant-colonel commandant le bataillon.
12e Bataillon de marche.		
Regais	Août 1871. — Février 1872.	
13e Bataillon.		
Possard	Janvier 1851. — Mai 1860.	Décédé général de brigade.
de Geslin	Juin 1860. — Août 18[illegible].	Retraité général de brigade.

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
Davout, duc d'Auerstaedt..........	Août 1860. — Décembre 1865.	Général de division, membre du conseil supérieur de la guerre.
Rogley de Koenigsegg............	Décemb. 1865. — Fév. 1869.	Général de brigade en retraite.
Le Cacher de Bonneville.........	Février 1869. — Août 1870, et du 17 avril 1871 à mai 1872.	Colonel retraité.
de Potier.........	Août. — Septembre 1870.	Décédé général de division.
Olry..............	Mai 1872. — Mai 1874.	Décédé à Tours.
Lamorelle.........	Juin 1874. — Mai 1877.	Général de brigade.
de Revanger.......	Juin 1877. — Octobre 1883.	Retraité lieutenant-colonel.
Lapouge...........	Octobre 1883.	Lieutenant-colonel commandant le bataillon.

13° Bataillon de marche.

Lombard..........	Novembre 1870. — Mars 1871.	
de Saint-Martin...	Mars à avril 1871.	

14° Bataillon.

Bordas...........	Décemb. 1853. — Octob. 1855.	Décédé général de brigade.
Severin...........	Octobre 1855. — Juillet 1862.	Retraité chef de bataillon.
de Viville.........	Septemb. 1862. — Août 1866.	Retraité colonel.
Parlier..........	Août 1866. — Décemb. 1871.	Décédé général de brigade.
Tarillon.........	Février 1872. — Avril 1878.	Retraité chef de bataillon.
[illegible]...........	Avril 1878. — Janvier 1883.	Colonel du 50e de ligne.
d'Heilly..........	Février 1883. — Juin 1887.	Lieutenant-colonel au 89e de ligne.
Boerner..........	Juin 1887. — Mars 1889.	Lieutenant-colonel au 121e de ligne.
Massiet du Biest...	Mars 1889.	Commandant actuel.

14° Bataillon de marche.

Bonnet de Kermor..	Janvier 1871. — Avril 1871.	

15° Bataillon.

Colin.............	Janvier 1854. — Août 1857.	Retraité général de division.
Lion..............	Août 1857. — Août 1860.	Décédé colonel.
Champion..........	Août 1860. — Août 1868.	Colonel en retraite.
[illegible]...........	Août 1868. — Septemb. 1874.	Retraité chef de bataillon.
[illegible]...........	Septemb. 1874. — Août 1877.	Général de brigade.
Prax..............	Août 1877. — Décemb. 1880.	Colonel commandant le Prytanée militaire.
Hartschmidt.......	Déc. 1880. — Déc. 1885.	Colonel au 132e de ligne.
Dalesmes..........	Décemb. 1885. — Août 1886.	Retraité chef de bataillon.
de Lardemelle.....	Août 1886.	Commandant actuel du bataillon.

15° Bataillon de marche.

[illegible].......	Novemb. 1870. — Août 1871.	Décédé major en retraite.
[illegible]...........	Oct. 1871. — Nov. 1871.	Retraité général de brigade.

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
	16ᵉ Bataillon.	
Esmieu	Décembre 1853. — Mars 1858.	Mort comme lieutenant-colonel en Italie.
Ardant du Picq	Mars 1858. — Janvier 1863.	Tué à Metz comme colonel.
Guys	Janvier 1863. — Juillet 1867.	Mort des suites de ses blessures, comme colonel, en 1870.
d'Hugues	Juillet 1867. — Octobre 1871.	Décédé comme lieutenant-colonel.
Leger	Novembre 1871. — Mai 1872.	Retraité général de brigade.
Potiron de Boisfleury	Mai 1872. — Juin 1872.	Général de brigade.
Caillard	Juin 1872. — Mars 1879.	Décédé colonel.
Récamier	Mars 1879. — Avril 1880.	Colonel du 153ᵉ de ligne.
Amos	Avril 1880. — Juillet 1883.	Colonel du 128ᵉ de ligne.
Blancq	Juillet 1883. — Mai 1888.	Lieutenant-colonel du 88ᵉ de ligne.
Cristiani de Ravaran	Mai 1888.	Commandant actuel.
	16ᵉ Bataillon de marche.	
Béchet	Nov. 1870. — Sept. 1871.	
	17ᵉ Bataillon.	
A. Douay	1851. — 1855.	Général de division, tué à l'ennemi, à Wissembourg, le 4 août 1870.
de Férussac	1855. — 1859	
Pichon	1859. — 1866.	
Merchier	1866. — 1870.	
Barré	1870. — 1875.	Décédé chef de bataillon.
Laminaux	1875. — 1876.	Général de brigade.
de Monard	1876. — 1883.	Colonel du 37ᵉ de ligne.
Dosse	1883. — 1887.	Colonel du 101ᵉ de ligne.
Heimburger	1887.	Commandant actuel.
	17ᵉ Bataillon de marche.	
Moynier	Novemb. 1870. — Août 1871.	
	18ᵉ Bataillon.	
de Jouenne d'Esgrigny d'Herville	Décembre 1853. — Août 1857.	Décédé chef de bataillon en retraite.
Avril de Lenclos	Août 1857. — Mai 1860.	Décédé général de brigade.
Lamy	Juin 1860. — Avril 1863.	Tué devant Puebla, comme commandant du bataillon.
Brincourt	Avril 1863. — Janvier 1867.	Décédé lieutenant-colonel.
Dufaure du Bessol	Janvier 1867. — Août 1868	Général de division.
Rigault	Août 1868. — Septemb. 1870.	Tué à Ladonchamps, comme lieutenant-colonel.
Delavau	Septemb. 1870. — Août 1875.	Général de brigade.
Faulte de Vanteaux	Août 1870. — Septemb. 1880.	Id.

	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
[illegible]	Décemb. 1880. — Avril 1883.	Colonel commandant le Prytanée militaire.
[illegible]	Avril 1883. — Juillet 1886.	Colonel du 4e zouaves.
[illegible]	Juillet 1886. — Déc. 1887.	Lieutenant-colonel du 12e de ligne.
[illegible]	Décembre 1887.	Commandant actuel.

18e Bataillon de marche.

[illegible]	Nov. 1870. — Nov. 1870.	Tué comme commandant du bataillon.
[illegible]	Nov. 1870. — Déc. 1871.	Retraité colonel.
[illegible]	Décemb. 1870. — Août 1871.	Général de brigade.

19e Bataillon.

[illegible]	Janvier 1854. — Juin 1855.	Décédé.
[illegible]	Juillet 1855. — Sept. 1855.	
[illegible]	Sept. 1855. — Nov. 1855.	
[illegible]	Novemb. 1855. — Juill. 1859.	Décédé général de division.
[illegible]	[illegible]t 1859. — Août 1866.	Retraité général de brigade.
[illegible]	Août 1866. — Août 1869.	Décédé général de brigade.
[illegible]	Août 1869. — Septemb. 1870.	Tué à l'ennemi, à Sedan, comme commandant du bataillon.
[illegible]	Septemb. 1871. — Fév. 1876.	Général de brigade.
[illegible]	Février 1876. — Avril 1881.	Retraité colonel.
[illegible]	Avril 1881. — Avril 1888.	Lieutenant-colonel du 19e de ligne.
[illegible]	Avril 1888.	Commandant actuel.

19e Bataillon de marche.

[illegible]	1870. — 1871.	Retraité général de brigade.
[illegible]anninelli	Nov. 1871. — Sept. 1871.	Général de division.

20e Bataillon.

Gabriels	Décembre 1853. — Mai 1854.	Retraité général de division.
Giraud	Mai 1854. — Décembre 1859.	Retraité général de brigade.
Lepage des Longchamps	Décembre 1859. — Mars 1864.	Retraité colonel.
Deloye	Mai 1864.	Général de division.
de Franchessin	Mai 1864. — Août 1864.	Tué à l'ennemi, comme colonel, en 1870.
Gautrelet	Août 1864. — Février 1869.	Tué à l'ennemi, comme lieutenant-colonel, en 1870.
de Labarrière	Février 1869. — Août 1870.	Tué à l'ennemi, à la tête de son bataillon, à Borny.
Copri	Août 1870. — Mars 1874.	Décédé chef de bataillon.
Brissaud	Avril 1874. — Avril 1878.	Mort comme général de brigade, au retour de l'expédition du Tonkin.
Tanchot	Avril 1878. — Mai 1884.	Colonel du 77e d'infanterie.
d'Ussel	Mai 1884. — Février 1886.	Retraité chef de bataillon.
Soyer	Février 1886. — Sept. 1889.	Lieutenant-colonel au 31e de ligne.
Vialla	Septembre 1889.	Commandant actuel.

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
20e Bataillon de marche.		
HECQUET..........	Décemb. 1870. — Mars 1872.	Colonel.
21e Bataillon.		
LIAN.	1855. — 1856.	Retraité général de division.
PALACH........ ...	Nov. 1870. — Déc. 1871.	Chef de bataillon en retraite.
GALLIMARD...... ..	Décembre 1871. — Avril 1878.	Général de brigade, directeur de l'infanterie.
SONNOIS.....	Avril 1878. — Juin 1882.	Colonel du 56e de ligne.
MOUTON..........	Juin 1882. — Octobre 1883.	Colonel commandant en second l'école Saint-Cyr.
PITOIS............	Octobre 1883. — Avril 1885.	Colonel du 105e de ligne.
OUDARD..........	Avril 1885. — Juillet 1890.	Lieutenant-colonel.
BILLET.	Juillet 1890.	Commandant actuel.
22e Bataillon.		
COURRECH..........	1855. — 1856.	Retraité colonel.
O'NEILL...........	Novemb. 1870. — Janv. 1871	Général de division
CÉZÉRAC...........	Janvier 1871. — Février 1872.	Retraité chef de bataillon.
HECQUET	Mars 1872. — Mai 1879.	Colonel.
DUPUY-MONTBRUN...	Juin 1879. — Octobre 1883.	Colonel du 27e de ligne.
MOREAU.	Nov. 1883. — Nov. 1887.	Lieutenant-colonel.
JOLLY............	Novembre 1887.	Commandant actuel.
22e Bataillon de marche.		
GATHE-CÉSAR.......	Décemb. 1870. — Sept. 1871.	
23e Bataillon.		
BAYARD.....	Décembre 1870. — Juin 1878.	Général de brigade.
D'HUGONNEAU DE BOYAT	Juin 1878. — Septemb. 1883.	Colonel du 68e de ligne.
PAU.....	Septemb. 1883. — Avril 1890.	Lieutenant-colonel du 17e de ligne.
LATOUR D'AFFAURE...		Commandant actuel.
23e Bataillon de marche.		
OLRY..............	Déc. 1870. — Sept. 1871.	Décédé commandant du 13e bataillon.
Chasseurs de la garde puis 24e Bataillon.		
CAMBRIELS.........	Juin 1854. — Août 1855.	Retraité général de division.
CORNULIER DE LUCINIÈRE............	Août 1855. — Septemb. 1855.	Tué, comme commandant du bataillon, à l'assaut de Sébastopol.
GARNIER......	Septemb. 1855. — Janv. 1858.	Retraité général de division.
CLINCHANT.........	Janvier 1858. — Juin 1859.	Décédé général de division.
LETOURNEUR... ...	Juin 1859. — Août 1860.	Général de division.
COMTE DE GISLAIN...	Août 1860. — Décemb. 1861.	Retraité général de brigade.

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
Ducrest de Villeneuve	Déc. 1864. — Nov. 1865.	Décédé chef de bataillon commandant.
de Boucheman	Novemb. 1865. — Août 1868.	Général de division.
Dufaure du Bessol	Août 1868. — Sept. 1870.	Id.
de Lignivillé	Sept. 1870. — Octob. 1870.	Retraité lieutenant-colonel.
24e Bataillon.		
Hermieu	Décembre 1870. — Mars 1875.	Retraité chef de bataillon.
Lucas	Mars 1875. — Août 1879.	Id.
Caze	Août 1879. — Février 1884.	Colonel du 159e de ligne.
de Battisti	Février 1884. — Février 1888.	Lieutenant-colonel du 65e de ligne.
Devos	Février 1888. — Février 1889.	Décédé chef de bataillon commandant.
Didier	Mars 1889.	Commandant actuel du bataillon.
25e Bataillon.		
de Négrier	Sept. 1871. — Novemb. 1875.	Général de division commandant de corps d'armée.
Besnard	Novembre 1875. — Mars 1881.	Colonel du 104e de ligne.
Lallement	Mars 1881. — Octobre 1886.	Colonel du 140e d'infanterie.
Jannot	Octobre 1886.	Commandant actuel.
25e Bataillon de marche.		
Bailly	Janvier 1871. — Sept. 1871.	
26e Bataillon.		
de Bernardy de Sigoyer	Décembre 1871. — mai 1871.	Tué, comme commandant du bataillon, pendant l'insurrection de Paris.
Potier	Juillet 1871. — Nov. 1876.	Décédé général de brigade.
Caillard	Novemb. 1876. — Juin 1879.	Général de brigade.
Marchand	Juin 1879. — Janvier 1880.	Colonel du 67e de ligne.
Herbinger	Mars 1880. — Juillet 1884.	Décédé lieutenant-colonel, au retour de l'expédition du Tonkin.
de Lestapis	Août 1884. — Avril 1890.	Lieutenant-colonel.
Seelweger	Avril 1890.	Commandant actuel.
27e Bataillon.		
Fauquignon	Janvier 1871. — Août 1874.	Retraité chef de bataillon.
Michaud	Août 1874. — Novemb. 1878.	Général de brigade.
Obry	Novembre 1878. — Juin 1880.	Retraité colonel.
Malaper	Juin 1880. — Décemb. 1883.	Colonel du 99e de ligne.
Dechizelle	Décembre 1883.	Lieutenant-colonel commandant actuel.

NOMS	DURÉE DU COMMANDEMENT	CE QU'ILS SONT DEVENUS
	28ᵉ Bataillon.	
Vanlemputten.....	Janvier 1871. — Août 1873.	
de Pousargues.....	Août 1873. — Janvier 1879.	Général de brigade.
Fleur.............	Janvier 1879. — Octob. 1885.	Colonel du 41ᵉ de ligne.
Michel............	Octobre 1885.	Commandant actuel.
	29ᵉ Bataillon.	
Defaucamberge.....	Janvier 1871. — Janvier 1878.	Retraité lieutenant-colonel.
Robillard.........	Janvier 1878. — Avril 1881.	Général de brigade.
Gerbois...........	Avril 1881. — Juillet 1885.	Colonel du 151ᵉ de ligne.
Humbel............	Juillet 1885.	Commandant actuel.
	30ᵉ Bataillon.	
Lanes.............	Février 1871. — Janvier 1879.	Général de brigade.
Léger.............	Janvier 1879. — Juillet 1885.	Colonel du 95ᵉ de ligne.
de Pourquéry de Péchalvès.......	Juillet 1885. — Juillet 1889.	Lieutenant-colonel.
de Poucet de Nadaillac..........	Juillet 1889.	Commandant actuel.



CITATIONS A L'ORDRE DU JOUR

DES MILITAIRES DE TOUS GRADES

DES BATAILLONS DE CHASSEURS A PIED

(Par suite de la perte des documents administratifs de la plupart des bataillons de chasseurs à pied et des bataillons de marche, pendant la guerre de 1870-71, ces états sont malheureusement fort incomplets et n'existent même pas pour quelques bataillons.)

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
1er Bataillon et Bataillon de tirailleurs de Vincennes.		
GROBON	Chef de bataillon.	Prise du col de Téniah de la Mouzaïa, 12 mai 1840.
CLERC	Capitaine.	
GAULT	Id.	
PISTOULEY	Adjudant.	
CLERC	Capitaine.	Affaire du bois des Oliviers, 20 mai 1840.
UHRICH	Id.	
SAURIN	Lieutenant.	
DE LADMIRAULT	Chef de bataillon commt.	Expédition de Médéah, 28 mai 1840.
ESPINASSE	Capitaine.	
CLERC	Id.	Expédition de Milianah, 12 juin 1840.
CLERC	Id.	Enlèvement du col de Teniah, 15 juin 1840.
VICHERY	Id.	
PISSONNET DE BELLEFONDS	Id.	
COLLET	Lieutenant.	
AIROLLES	Id.	
LASSALLE	Adjudant.	
PROST	Chasseur.	
ENDERLEIN	Id.	
DE LADMIRAULT	Chef de bataillon.	Expédition de Milianah, 23 juin 1840.
CHAMPION	Lieutenant.	Expédition de Milianah, 4 juillet 1840.
MARTIN	Capitaine.	
DE LADMIRAULT	Chef de bataillon.	Affaire du bois des Oliviers, 29 août 1840.
GRIGNON	Capitaine.	
JOUBERT DE L'ASSA	Lieutenant.	
PISSONNET DE BELLEFONDS	Capitaine.	
DE LADMIRAULT	Chef de bataillon.	Combat de Cara Mustapha, 23 septembre 1840.
GRIGNON	Capitaine.	
JOUBERT DE L'ASSA	Lieutenant.	
CAMPS	Sergent.	
NABET	Caporal.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE D
DE MAROLLES...........	Chef de bataillon.	
PISSONNET DE BELLEFONDS.	Capitaine.	
FOUROUGE..............	Lieutenant.	Attaque de Rome, 30 avril
MAYERS..............	Sous-lieutenant.	
ANGÉLY..............	Lieutenant.	Combat d'Aïn Souda, 13 ju
VITAL...............	Capitaine.	
BONNET..............	Sous-lieutenant.	
NÉE DEVAUX...........	Lieutenant.	
GARDÈRE.............	Sergent fourrier.	Combat d'Aïn Souda, 14 jui
GRANDJEAN...........	Sergent-major.	
GAUTHIER............	Sergent.	
PELLETIER...........	Chasseur.	
JEAN................	Id.	Acte de courage et de dévo Tranchées de Sébastopol, 1855.
FÉRAND..............	Id.	Acte de courage et de dévo Tranchées de Sébastopol, 1855.
ROSE................	Sergent.	Est arrivé l'un des premie courtine, où il a planté l Assaut de Malakoff, 8 se 1855.
ROBLET..............	Clairon.	A sonné la charge, debou murs du fort Guadalupe lieu d'une grêle de balle quitté la position que le 5 mai 1862.
CHARDON.............	Lieutenant.	Assaut du San Javier, avri
DE COURCY...........	Chef de bataillon.	
GRASSAL.............	Lieutenant.	
GENNARDI............	Sous-lieutenant.	Assaut du Pénitencier, 3 av
FISCHER.............	Id.	
BABEL...............	Chasseur.	
RODOT...............	Id.	A été blessé trois fois en all cher un de ses camarade Assaut du Pénitencier, 1863.
CRAINVILLIERS.......	Capitaine.	
CRETELET............	Lieutenant.	Coup de main de Jerez, 26 r
BELOT...............	Chasseur.	
LE BATAILLON.........		Cité au glorieux combat d Djer en 1840.
LE BATAILLON.........		Cité pour sa belle condui faire des Grandes Cum avril 1862.
LE BATAILLON.........	1re, 2e, 3e et 4e compagnies.	Citées pour leur belle co l'assaut du Cerro-Guad mai 1862.
LE BATAILLON.........	5e et 6e compagnies.	Citées pour leur résistance valerie mexicaine, 5 mai

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Le Bataillon	De marche.	Cité à l'ordre du jour de l'armée de la Loire, le 8 décembre et le 11 janvier 1871. (Le 7 janvier, à Sapigny, par sa résistance aux attaques vigoureuses de l'ennemi, il a sauvé l'armée d'un désastre.)

2e Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Etienne	Capitaine.	Prise du camp retranché de Tang-Hoo, août 1860.
de Paillot	Id.	
Raissac	Lieutenant.	
de Roquefeuil	Id.	
des Garets	Sous-lieutenant.	
Bourguignon	Id.	
Gée	Sergent-major.	
Lainé	Sergent.	
Torné	Chasseur.	
Drouard	Id.	
Delage	Id.	
Sapia	Caporal.	Prise des forts du Takou, 21 août 1860.
de la Poterie	Chef de bataillon.	Bataille de Tchang Kia-Wang, septembre 1860.
Blouet	Capitaine.	
Lafouge	Id.	
de Paillot	Id.	
Tapet, blessé	Sapeur.	
Troubat, blessé	Chasseur.	
Ouzouf, disparu	Id.	
de la Poterie	Chef de bataillon.	Bataille de Palikao, 21 septembre 1860.
Comte	Capitaine adjudt-major.	
de Linière	Capitaine.	
Azières	Id.	
Ratier	Lieutenant.	
de Bellune	Id.	
Sabail	Id.	
Curicque	Sergent-major.	
Arnoux	Id.	
Grévisse	Sergent.	
Grazietti	Id.	
Behuc	Id.	
Ragnon	Id.	
Baillon, blessé	Caporal.	
Robert, blessé	Id.	
Dorbec, blessé	Chasseur.	
Roger, blessé	Id.	
Ayon	Id.	
Lebrun	Id.	
Aquel	Id.	
Olmeta	Id.	
Ménessier, blessé	Clairon.	
Etienne	Capitaine.	Prise des lignes de Kihoa, février 1861.
des Garets	Sous-lieutenant.	
Ambruster	Sergent-major.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDDE DU JOUR
ALIPE.	Caporal.	Prise des lignes de Kihoa, février 1861.
CATELAIN.	Chasseur.	
ETIENNE.	Capitaine.	
LAFOUGE.	Id.	
DE PAILLOT.	Id.	
GERMA.	Id.	
CREZEUNET.	Lieutenant.	
DE MONTILLE.	Id.	
DE BOISSIEU.	Id.	
GALLIMARD.	Id.	
PIERRE.	Sous-lieutenant.	
GUÉLOT.	Id.	
FORNARI.	Id.	
GÉE.	Id.	
BERTAUX.	Id	
AMBRUSTER.	Adjudant.	
HOME.	Sergent-major.	
ESTRABON.	Id.	
BLANC.	Id.	
GRAZIETTI.	Sergent.	
TOUCHET.	Id.	
CHESNOU DE CHAMPMORIN.	Id.	
CHEVALIER.	Id.	
ALIPE.	Id.	
JOFFRON.	Id.	
RUBÉ.	Id.	
SOUCHU.	Caporal.	Expédition de Bien-Hoa, janvier 1862.
MONTSEY.	Id.	
D'ADHÉMAR.	Id.	
CLORE.	Id.	
TORNÉ.	Chasseur.	
DEMANGE.	Id.	
ROOS.	Id.	
ROY.	Id.	
VIOLETTES.	Id.	
MENESSIER.	Id.	
MAIRE.	Id.	
SIMON.	Id.	
RUNGOAT.	Id.	
ESPINASSE.	Id.	
RAYMOND.	Id.	
BOURRE.	Id.	
BARON.	Id.	
GUSSE.	Id.	
UZAC.	Id.	
MILLOT.	Id.	
CAVÉ.	Id.	
WURTZ.	Id..	
BILLIARD, tué	Id.	
CLAUS.	Id.	
TROUBAT.	Id.	
CATELAIN.	Id.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
LE TANNEUR	Chef de bataillon.	Cités à l'ordre du jour de l'armée du Rhin, journées des 14, 16 et 18 août 1870.
CHRISTINE, contusionné	Capitaine de tir.	
DE NÉGRIER, blessé	Capitaine adjudt-major.	
MARTIN, blessé	Lieutenant.	
AMBRUSTER, blessé	Id.	
DE DOUGLAS, blessé	Id.	
NICOT, blessé	Chasseur.	
GISCLARD, blessé	Id.	
ROUZIER, blessé	Sergent de tir.	
DELPECH, blessé	Chasseur.	
RIVET, blessé	Caporal clairon.	
SANTUCCI, blessé	Chasseur.	
BARDET, blessé	Sergent de tir.	
DE MARNAS, 2 blessures	Chasseur.	
BISCAÇACU, blessé	Id.	
PIRARD, blessé	Id.	
BÉRUC, blessé	Sergent.	
JANNET, blessé	Id.	
PETIARD, blessé	Caporal.	
VIGNARD, contusionné	Id.	
BOSCHIS	Chef de bataillon.	Attaques du 22 au 28 mai 1871, insurrection de Paris.
LUQUIN	Adjudant major.	
GUERBERT	Capitaine.	
HENNING	Lieutenant.	
DE SAGAZAN	Id.	
PEYEU	Chasseur.	
DARFEUILLE	Sergent.	

3e Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
FRICONNEAU DE LA MOTHERIE	Capitaine.	Cités au combat du 7 juin 1842, chez les Beni-Menasser.
LATRILLE DE LORENCEZ	Id.	
MEYNAUD	Lieutenant.	
BRIQUET	Id.	
MELOT	Sous-lieutenant.	
LAUTARD	Id.	
ASTIER	Adjudant.	7 juin 1842. A traversé plusieurs fois les Arabes pour porter les ordres du commandant.
HENNERY	Sergent-major.	7 juin 1842. Combat chez les Beni-Menasser.
LACAN	Id.	
NATTIER	Id.	
MOUCIN	Id.	
BRESCHTEL, blessé	Id.	A sauvé un officier blessé, 7 juin 1842.
ROSSI	Sergent.	Combat du 7 juin 1842, chez les Beni-Menasser.
VIGOUROUX	Id.	
BERTRAND	Id.	
DELHOME	Id.	7 juin 1842. A sauvé son lieutenant mortellement blessé.
SÉRÉE	Id.	7 juin 1842. A sauvé son capitaine, qui allait être pris par les Arabes.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Guelffucci.	Sergent.	7 juin 1812. A sauvé plusieurs blessés.
Granet................	Chasseur.	7 juin 1877. Sont restés à l'extrême arrière-garde, faisant le coup de fusil avec les Arabes et suivant les blessés qui, tous, ont échappé à l'ennemi.
Pelecier, blessé.	Id.	
David.	Id.	
Thebaud...............	Id.	
Sarthe................	Id.	
Lefèvre...............	Id.	
Pannier...............	Id.	
Boyer.................	Id.	
Chanal.....	Id.	
Unvoy, blessé.........	Lieutenant commandant de compagnie.	Expédition de la Kabylie Orientale, en 1844.
Lautard...............	Sous-lieutenant.	
Revol, blessé.........	Sergent-major.	
Tartevin, blessé	Sergent fourrier.	
Donnadieu, blessé......	Caporal.	
Foissy, blessé.........	Id.	
Aubert, blessé.........	Carabinier.	
Falcon, blessé.........	Id.	
Jeglot, blessé.........	Id.	
Abrie, blessé	Id.	
Bonnet, blessé.........	Id.	
Bourgas de Serviez.....	Commandant.	Combats des 17 et 28 octobre 1845, chez les Flissas el Bahor.
Petit.................	Capitaine.	
de Cagarriga....... ..	Id.	
Nattier...............	Adjudant.	
Dautel................	Sergent fourrier.	
Boissou, 2 citations....	Caporal.	
Piat..................	Id.	
Séguin................	Chasseur.	Conquête de l'Algérie, de 1841 à 1844.
Chantier..............	Id.	
Lauta.................	Id.	
Anna..................	Sergent-clairon.	
Cayemert..............	Sergent.	
Vaucouleur............	Caporal-sapeur.	
Briant................	Chasseur.	
Boller................	Id.	
Cornulier de Lucinière.	Capitaine adjudt-major.	Bataille d'Inkermann, 5 novembre 1854.
Plasse.	Chasseur.	A fait preuve d'un grand courage en enlevant, dans les tranchées, un de ses camarades qu'une bombe venait de blesser et menaçait de tuer en éclatant. Crimée, 7 février 1855.
Serède................	Id.	Crimée, 1855.
Reynaud...............	Id.	
Robinet de Cléry......	Sous-lieutenant.	Cités à l'ordre du jour de l'armée du Rhin, pour leur belle conduite à la bataille de Forbach.
Dultier...............	Sergent.	
Puyparnet.............	Id.	
Dandre................	Caporal fourrier.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Le Bataillon	(de marche).	Cité à l'ordre du jour du 10e corps de l'armée de la Loire, au combat de Saint-Laurent-des-Bois, 7 novembre 1870.
Le Bataillon	(de marche).	Cité à l'ordre du jour de l'armée de la Loire, pour son attitude énergique pendant les journées des 1er, 2, 3 et 4 décembre.
Michel	Caporal.	Armée de la Loire, 1870-1871.
Berthet	Sergent.	
Thomasette	Chasseur.	
	4e Bataillon.	
de Fontanges de Couzan	Commandant.	Combat de nuit du 22 mars 1855, Crimée.
Thouvenin	Capitaine.	
Gradjean	Capitaine adjudt-major.	
Boucq	Chasseur.	
Girardeau, blessé	Sergent-clairon.	
Nallard	Sergent.	
Ravel, blessé	Caporal.	
Gaudin, blessé	Chasseur.	
Blanchet, blessé	Clairon.	
Le Bataillon	Entier.	Prise du Mamelon-Vert, 7 juin 1855, Crimée.
Lens	Sergent.	Prise du Mamelon-Vert, 7 juin 1855, Crimée.
Baille, blessé	Caporal.	
Fichter	Chasseur.	
Streff, blessé	Sapeur.	
Berdon	Chasseur.	Prise de Sébastopol, 8 septembre 1855.
Clinchant	Commandant.	
Guédon	Lieutenant.	
Dexpert dit Faudoas	Médecin aide-major.	
Carré	Capitaine.	
Briois	Sergent-major.	
Imbert	Id.	
Lhoste	Sergent fourrier.	
Massion	Sergent-major.	
Demange	Id.	
Rochette	Sergent.	Assaut de Sébastopol, 8 septembre 1855.
Joquiet	Id.	
Rose	Id.	
Richl	Sapeur.	
Legall	Caporal-sapeur.	
Wibratte	Chasseur.	
Massou	Sergent.	
Millard	Chasseur.	
Jean	Id.	
Simonin	Id.	
Le Bataillon de marche	1re et 2e compagnies.	Combat de Toury, 5 octobre 1870.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
	5e Bataillon.	
Mellinet	Commandant.	6 août 1841, Algérie.
d'Exéa	Capitaine.	Combat de Sidi-Daho, 13 juillet 1841, Algérie.
Chopin	Lieutenant.	Combat sur les bords du Chéliff, 1er août 1841, Algérie.
Lesueur	Sergent fourrier.	
Geudot	Chasseur.	
Mellinet	Commandant.	Cités pour leur courage, leur fermeté et leur abnégation en toute circonstance, pendant la campagne d'hiver de 1842 du général Lamoricière en Algérie.
de Labareyre	Capitaine.	
de Jouvancourt	Id.	
de Pontual	Id.	
de Lastic	Lieutenant.	
Chopin	Id.	
Guilhem	Sous-lieutenant.	
Debras	Adjudant.	
Pelletent	Sergent-major.	
Alimondy	Id.	
Vivot	Sergent.	
Lajus	Id.	
Bourzeix	Id.	
Demanckot	Id.	
Parès	Id.	
Rivron	Caporal.	
Mellinet	Commandant.	Combat du 30 août 1842 contre les Flittas, Algérie.
de Labareyre	Capitaine.	
de Pontual	Id.	
Debras	Adjudant.	
Vivot	Sergent.	
Pautard	Id.	
Rivron	Id.	
Bourzeix	Id.	
Soumain	Commandant.	Combat du 23 avril 1846 contre les Bou-Maza, Algérie.
Esmieu	Capitaine.	
Bonnet	Lieutenant.	
Chopin	Id.	
Mercier	Caporal.	
Duplessis	Capitaine adjudt-major.	Siège de Zaatcha, 1849, Algérie.
de Carcouet	Capitaine.	
Alpy	Id.	
Liotet	Lieutenant.	
Masse	Id.	
de Saint-Amand	Sous-lieutenant.	
Nattier	Id.	
Lajus	Adjudant.	
Gauté	Sergent.	
Bourzeix	Id.	
Estien	Caporal.	
Ferrière	Id.	
Jannerod	Chasseur.	
Jourda	Id.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
NATTIER	Lieutenant.	Prise de Narah, janvier 1850, Algérie.
GAUTÉ	Sergent.	
DE CARCOUET	Capitaine.	
LAJUS	Adjudant.	
BOURRUST	Caporal.	
PONS, 4 blessures	Sapeur.	
CLINCHANT	Capitaine.	Commandt la compagnie de francs-tireurs à Sébastopol, 5 mars 1855.
CHAMPMARTIN	Chasseur.	5 mars 1855. Se sont fait remarquer par leur courage, étant francs-tireurs de Sébastopol.
PASCAL	Id.	
CONJARD	Id.	
COPRI	Lieutenant.	Siège de Sébastopol, 13 août 1855.
MAYRIEL	Sergent-major.	
CERLI	Caporal.	
SEVESTRE	Chasseur.	
ESTORTEGUY	Id.	
LE BATAILLON	Entier.	Assaut du 18 juin 1855, Sébastopol.

6e Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
FOREY	Chef de bataillon commandant.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, pour leur belle conduite pendant l'expédition des Beni-Menacer, juin 1842.
CANROBERT	Capitaine adjudt-major.	
LABADIE	Capitaine.	
SOUMAIN	Id.	
CLOSIER	Sergent.	
FOREY	Chef de bataillon commandant.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, pour leur belle conduite pendant l'expédition de l'Oued-Foddah, septembre 1842.
DE RIBAINS	Capitaine.	
RAICHOU	Chirurgien aide-major.	
RUFFIA	Sous-lieutenant.	
BONNIN	Caporal.	
CANAUD	Chasseur.	
COUÉ	Id.	
BRUNET	Clairon.	
SOUMAIN	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, pour leur belle conduite pendant les opérations du général Changarnier contre Abd-el-Kader, janvier 1843.
DE CASTAGNY	Id.	
RAICHOU	Chirurgien aide-major.	
CAMUS	Adjudant.	
VERSINI	Sergent.	
BERNARDI	Id.	
AUCLAIR	Id.	
NOGUÈS	Clairon.	
SOUMAIN	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, pour leur belle conduite pendant l'expédition de l'Ouarensenis, avril-mai 1843.
GERRAU	Sous-lieutenant.	
PELLETIER	Id.	
CARRÈRE	Sergent.	
VRIMBERG	Id.	
VENTURINI	Id.	
AUCLAIR	Id.	
ENON	Id.	
MATAILLET	Caporal.	
LAGRAY	Chasseur.	
LEFEBVRE	Id.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
de Perrause	Chef de bataillon commandant.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, pour leur belle conduite à la bataille d'Isly, 10 août 1844.
Jourdain	Capitaine.	
Roux	Lieutenant.	
Carrère	Sergent.	
Roux	Lieutenant	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, du 17 mai 1847, pour leur belle conduite dans les combats aux environs d'Orléansville.
Angely	Sous-lieutenant.	
Bellem	Chasseur.	Cites à l'ordre du jour de l'armée d'Orient, du 5 mars 1855, pour avoir, en toutes circonstances, étant aux francs-tireurs de Sébastopol, donné les preuves du plus brillant courage.
Billard	Id.	
Belay	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Orient, pour leur belle conduite à la prise des ouvrages du 2 mai 1855.
Isar	Sous-lieutenant.	
Sicres	Lieutenant.	
Beaudoin	Sergent.	
[illegible]	Id.	
Billard	Id.	
Richard	Sapeur.	
[illegible]	Chasseur.	
[illegible]	Id.	
[illegible]	Id.	
Jourdes	Id.	
Clément	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Orient, pour leur belle conduite pendant l'attaque du 23 mai 1855.
Potard	Sergent.	
[illegible]	Id.	
[illegible]	Id.	
Roux	Clairon.	
[illegible]	Sergent-major.	
[illegible]	Chasseur.	Cité, le 17 septembre 1870, à l'ordre du jour de l'armée de Chalons, pour sa belle conduite.

7ᵉ Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
[illegible]	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, comme s'étant fait particulièrement remarquer dans les combats livrés les 4, 17, 20, 26 et 30 juin, 1ᵉʳ et 2 juillet 1854, contre les Kabyles du Djurjura.
Arnaud	Sous-lieutenant.	
[illegible]	Sergent-major.	
[illegible]	Sergent.	
[illegible]	Id.	
[illegible]	Chasseur.	
[illegible]	Commandant.	Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Orient, pour sa belle conduite au combat de Baya, Crimée, 7 décembre 1854.
[illegible]	Capitaine	Cité à l'ordre du jour de l'armée du Mexique, pour la sortie du 17 avril 1863, à Puebla.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Mariotte.	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour de l'armée du Mexique, pour leur belle conduite au combat de Valle Santiago, 3 février 1864.
Devaux.	Sergent.	
Schanot.	Chasseur.	
Planche.	Id.	
Mariotte.	Capitaine.	Cités pour leur belle conduite au combat de El Espinosa del Diablo, 1er janvier 1865.
Torchet, blessé.	Caporal.	
Chauffeur.	Lieutenant.	Cités pour leur belle conduite au combat de Los Veranos, 10 janvier 1885.
Jeanneton.	Sous-lieutenant.	
Bernard, tué.	Chasseur.	Cité comme s'étant fait particulièrement remarquer à l'affaire de Los Veranos; malgré plusieurs blessures, est resté à la tête de la charge, où il a été tué, 10 janvier 1865.
Guillaume.	Caporal.	Cité à l'ordre du jour pour sa conduite à Los Veranos, 10 janvier 1865.
Verknoke, tué.	Chasseur.	Cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite à Los Veranos; blessé mortellement, encourageait ses camarades à faire leur devoir jusqu'au bout, 10 janvier 1865.
Boluin.	Sergent-major.	Cité pour son intrépidité à un combat de Los Veranos, 10 janvier 1885.
Brod.	Chasseur.	Cité à l'ordre du jour de l'armée du Rhin. A fait preuve, dans la journée du 18, d'une bravoure et d'une énergie rares : blessé au bras droit en combattant au premier rang, a pris l'appareil couvrant une blessure qu'il avait reçue le matin pour panser une nouvelle blessure, et n'a cessé de se servir de son arme que quand ses forces l'ont abandonné.

8e Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Ulrich.	Chef de bataillon commandant.	Expédition du Chéliff, 6 juillet 1841.
de Géraux.	Capitaine.	
Régis.	Sergent.	
Froment-Coste.	Chef de bataillon.	Combat de la Sikack, 21 mars 1842.
Chevauchaud-Latour.	Capitaine.	
Matis.	Lieutenant.	
Duportal.	Id.	
Mouchebœuf.	Sergent.	
Régis.	Id.	
Tropel.	Carabinier.	Combat de Lalla Marghnia, 30 mai 1844. A pris un drapeau.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEU DE LA CITATION A L'ORDRE
Froment-Coste	Chef de bataillon.	Bataille d'Isly, 14 août 18
Dutertre	Capitaine adjudt-major.	
Delmas	Capitaine.	
Fléchet	Adjudant.	
Angély	Chasseur.	Expédition des Beni-S l'Oued Khemis, 11 jui pris un drapeau.
de Géreaux	Capitaine.	Combat de Sidi-Brahim 25 septembre 1845.
de Chappedelaine	Lieutenant.	
Lavayssière	Caporal.	
Delfieu	Carabinier.	
Fert	Id.	
Siguier	Clairon.	
Langlois	Carabinier.	
Lapparat	Id.	
Médaille	Id.	
Tressy	Id.	
Léger	Id.	
Antoine	Id.	
Langevin	Id.	
Michel	Id.	
Rismond	Chasseur.	
de Brauer	Capitaine.	Combat et prise de Nara vier 1850.
Hurvoy	Id.	
Viret	Lieutenant.	
Veingcertner	Sergent.	
Godart	Chasseur.	Expédition chez les Beni 24 septembre 1856.
Segaleu	Id.	
Chichiliane	Id.	
Englinger	Lieutenant.	Combat chez les Beni-Tou Beni-Youcef, 11 juillet 1
Luciani	Sergent.	
Lasserre	Id.	
Caloy	Chasseur.	

9e Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEU DE LA CITATION A L'ORDRE
Guyot	Capitaine.	Cité à l'ordre du jour d d'Afrique, bataille d'Isl 1844.
Argounès	Chasseur.	Combat de Tifour, 22 septe
de Barbot	Lieutenant.	Sébastopol, sortie du 31 ja
Hunzelmann	Sergent.	
Gyswind	Chasseur.	
Marceaux	Id.	
Labbé	Id.	
Blancard	Sous-lieutenant.	Attaque de la 1re demi-lu topol, 13 avril 1855.
Dusan	Capitaine.	
Lemoine	Sergent.	
Perès	Chasseur.	
Cezal	Id.	
Brunet	Id.	
Mordacq	Sergent.	
Voisin	Chasseur.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Villermain	Capitaine.	Cités pour leur belle conduite à l'attaque des ouvrages de contre-approche, Sébastopol, nuit du 1er au 2 mai 1855.
Poilecot	Sous-lieutenant.	
Bidauld	Sergent fourrier.	
Maréchault	Chasseur.	
Mayot	Lieutenant.	Sébastopol, sortie du 3 mai 1855.
Hébrard	Sergent.	
Rogier	Commandant.	Assaut de Sébastopol du 8 septembre 1855.
Planet	Capitaine adjudt-major.	
Ardant du Picq	Capitaine.	
Ruiff	Id.	
Duval	Id.	
Dusan	Id.	S'est élancé en tête de sa compagnie et a fait flotter son fanion dans une batterie russe.
de Becdelièvre	Lieutenant.	
de Barbot	Id.	
Duplat	Id.	
Poilecot	Sous-lieutenant.	
Cottiau	Adjudant.	
Barbani	Sergent-major.	
Lombarde	Id.	
Huguet	Sergent.	
Prévot	Sergent fourrier.	
Maleplate	Caporal.	
Uzereau	Id.	
Winkler	Id.	
Blevanus	Id.	
Deret	Id.	
Thévenin	Id.	
Boudini	Chasseur.	
Bronier	Id.	
Hédon	Id.	
Wiest	Id.	
Brouer	Id.	
Jandeksmit	Id.	
Dorgier	Id.	
Goujeon	Id.	
Tillois	Id.	
Bondeville	Id.	
Lamothe	Id.	
Limousin	Id.	

10e Bataillon (incomplet).

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Bouat	Commandant.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, pour leur belle conduite à la bataille d'Isly, 14 août 1844.
Serval	Caporal.	
Levasson-Sorval	Capitaine commandant.	Cité à l'ordre du jour pendant l'expédition des Traras, octobre 1845.
Martin	Lieutenant.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Orient, pour avoir été, sous le feu des embuscades russes, relever un soldat anglais blessé, 27 juin 1855.
Mouchon	Sergent.	
Laurent	Caporal.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
7e Compagnie........ ...	Lieutenant Bèdes.	Mise à l'ordre du jour du corps de siège de l'armée d'Orient, pour avoir repoussé une sortie des Russes, dans la nuit du 15 au 16 mars 1855.
Garnier..............	Sergent.	Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Italie, pour avoir pris un drapeau à Solferino, 24 juin 1859.
David.................	Lieutenant.	Cités à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique; pour leur belle conduite au combat d'El Beida, 30 septembre 1864.
Bolle.................	Sergent fourrier.	
Welsch................	Caporal.	
Pivet.................	Id.	Cité à l'ordre général de l'armée du Rhin, pour être rentré des premiers à Sarrebruck, le 2 août, et s'être distingué à Spickeren, le 6 août.
Quitteray.............	Lieutenant.	Cité à l'ordre général de l'armée du Rhin, pour sa belle conduite à la bataille de Spickeren, 6 août 1870.
Grandemange...........	Capitaine.	Cité à l'ordre général de l'armée du Rhin, pour sa conduite à Spickeren, le 6 août 1870. A bien commandé le bataillon après que le commandant Schenk, blessé, eut disparu au milieu de la mêlée.
Le Bataillon de marche.	Entier.	Mis à l'ordre du jour de la 1re division du 1er corps de l'armée de Versailles, pour sa belle conduite pendant le 2e siège de Paris, 1871.
La Compagnie du capitaine	Pierre.	Citée à l'ordre du jour de l'armée de Versailles, pour sa belle conduite pendant le 2e siège de Paris, 1871.
Tarillon..............	Commandant.	Cités à l'ordre du jour de l'armée de Versailles, pour leur belle conduite pendant le 2e siège de Paris, 1871.
Six...................	Officiers.	
Six...................	Sous-officiers.	

11e Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Armand................	Sous-lieutenant.	Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, du 13 août 1854, comme s'étant distingué, pendant l'expédition de juin et juillet, contre les Kabyles du Djurjura.
Clauss................	Clairon.	Cités à l'ordre général du 1er août 1857, pendant l'expédition de Kabylie.
Mathiot...............	Chasseur.	
Rose (Marie)..........	Cantinière.	
Despréaux.............	Lieutenant.	Cités à l'ordre de l'armée de Metz, le 3 octobre 1870.
Grillot...............	Chasseur.	
Michalet..............	Id.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
DANIEL	Lieutenant.	Cités à l'ordre du corps expéditionnaire du Tonkin, pour leur belle conduite au combat de Hué, le 5 juillet 1885.
DE BEAUCHÊNE	Sous-lieutenant.	
GOAZIAN	Chasseur.	
HERMANN	Id.	
LEPÈRE	Id.	
MARIOT	Id.	
BELLANGER	Id.	
VERGNE	Sergent.	Au combat du 26 novembre 1885, enlève, avec quatre chasseurs et un milicien, un mamelon occupé par trente irréguliers (Tonkin).
BENÈRE	Chasseur.	Au combat du 26 novembre 1885, tombe dans une embuscade, se dégage en tuant ou blessant plusieurs pirates, et, blessé lui-même, parvient à sauver de leurs mains un milicien (Tonkin).
PETRUCCI	Id.	Au combat du 26 novembre 1885, donne à tous, pendant la lutte, l'exemple de la plus grande bravoure (Tonkin).
BARBE	Id.	Au combat du 26 novembre 1885, commandant l'arrière-garde, tient en respect l'ennemi avec quatre chasseurs, et permet ainsi à la petite colonne de s'écouler sans danger (Tonkin).
SAVARY	Id.	S'est fait remarquer par son entrain et son courage au combat du 26 novembre 1885 (Tonkin).
BLANC	Caporal.	Se sont particulièrement distingués dans la défense de Mon-Cay, le 27 novembre (Tonkin).
HAULARD	Chasseur.	
DUPERRÉAUX	Id.	
BOURREAU	Id.	
INSERGUET	Id.	
LANDREAU	Id.	
BAX	Id.	
MAYET	Id.	Se sont particulièrement distingués dans la défense de Mon-Cay, le 27 novembre (Tonkin); ont trouvé la mort en faisant bravement leur devoir.
MACAUD	Id.	
CLOUZE	Id.	
CASSAGNE	Id.	
DIGOIT	Id.	Pendant l'attaque d'Ac Koï, nuit du 26 au 27 novembre, étant de faction, reçoit à bout portant un coup de feu qui lui enlève l'œil droit; il riposte en tuant son adversaire et ne cesse de tirer, malgré la gravité de sa blessure, jusqu'à l'arrivée des hommes du poste.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
	12e Bataillon (incomplet).	
Bonnot de Mably.......	Commandant.	Cité à l'ordre du jour de l'armé no 20 (affaire du 18 août 1870.) Armée de Metz.
	14e Bataillon (incomplet).	
Leloup........	Sergent vaguemestre.	Cité à l'ordre du jour de la place de Bitche, pour sa belle conduite à la sortie du 1er septembre 1870.
	15e Bataillon (incomplet).	
Morel................	Capitaine.	Solferino, 24 juin 1859.
Sabattier............	Id.	Solferino, 24 juin 1859.
Poli.................	Sergent.	Solferino, 24 juin 1859.
Petit................	Chasseur.	Solferino, 24 juin 1859.
Chéri................	Sergent.	Solferino, 24 juin 1859.
Mené.................	Id.	Solferino, 24 juin 1859.
Noubel...............	Id.	Solferino, 24 juin 1859.
Germier Devèze	Caporal.	Solferino, 24 juin 1859.
Leyrel............. ..	Chasseur.	Solferino, 24 juin 1859.
Goron......	Id.	Solferino, 24 juin 1859.
Ponsart..............	Id.	Solferino, 24 juin 1859.
Badie................	Id.	Solferino, 24 juin 1859.
	16e Bataillon (incomplet).	
Leger...........	Lieutenant.	Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Orient.
Gros........	Caporal.	Cité à l'ordre du 4e corps de l'armée du Rhin.
de l'Estoile.	Lieutenant.	Cité à l'ordre de l'armée de Versailles, 1871.
Hertelet.............	Sergent.	Cité à l'ordre du corps expéditionnaire du Tonkin (île Formose).
	17e Bataillon (incomplet).	
Le Bataillon.	Entier.	Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Orient, pour sa belle conduite à l'attaque des Ouvrages Blancs (7 juin 1855).
Olivier......	Chasseur.	Cité à l'assaut de Sébastopol, 8 septembre 1855; est arrivé le premier à la 2e enceinte de la batterie russe, et y a planté le fanion du bataillon.
Seur.......	Id.	Au combat de Montebello, le 20 mai 1859, fait 17 prisonniers autrichiens, avec l'aide d'un voltigeur du 74e de ligne.
Fabreguettes.	Clairon.	A Solferino, blessé, a continué à sonner la charge, 24 juin 1859.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Bouée	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour de l'armée de Versailles, comme s'étant particulièrement distingués à l'attaque et à la prise du chemin de fer entre Vanves et Issy (nuit du 5 au 6 mai 1871).
Durand	Id.	
Amadieu	Sous-lieutenant.	Cité à l'ordre général de l'armée de Versailles, n° 28, pour s'être particulièrement distingué pendant la lutte que l'armée a eu à soutenir dans Paris contre les insurgés.

18° Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Legros	Capitaine.	Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, du 31 octobre 1856, pour avoir brillamment conduit sa compagnie au combat des Frickats, 14 septembre 1856 (Algérie).
Hervé	Sapeur.	Cité à l'ordre de l'armée d'Afrique, le 31 octobre 1856, pour avoir tué huit Kabyles dans la même journée, au combat des Frickats, le 14 septembre 1856 (Algérie).
Lamy	Commandant.	Cités à l'ordre général n° 121 du corps expéditionnaire du Mexique, en date du 2 avril 1863, comme s'étant particulièrement distingués à la prise du couvent et de l'église de la Guadalupita, dans la nuit du 31 mars au 1er avril 1863 (siège de Puebla).
Bréart	Capitaine.	
Garnier de la Villesbret	Id.	
de la Grandville	Lieutenant.	
de Puybusque	Adjudant.	
Bresch	Sergent.	
Lescau	Id.	
Zimmerman	Id.	
Sabatier	Id.	
Chevalier	Caporal.	
Coudrais	Chasseur.	
Pariset	Capitaine.	Cités à l'ordre général n° 133 du corps expéditionnaire, en date du 23 avril 1863, comme s'étant particulièrement distingués, le 19 avril, dans l'attaque des cadres 29 et 31 (siège de Puebla).
Raynal	Id.	
Cavaroz	Médecin-major.	
Prévot	Lieutenant.	
Motas	Id.	
de Bermont de Vaulx	Sous-lieutenant.	
Lallement	Id.	
Humbert	Id.	
Chabert	Médecin aide-major.	
Peysson	Sergent-major.	
Lefèvre	Id.	
Pierre	Id.	
Descombes	Id.	
Tilhac	Sergent.	
Bascal	Id.	
Lafond	Id.	
Moncomble	Id.	
Gardet	Id.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Brancourt	Sergent.	
Caillau	Id.	
Meunier	Caporal.	
Dautecourt	Id.	
Mallet	Id.	
Kern	Id.	
Boutellier	Id.	
Campocasso	Id.	
de Jouenne d'Escrigny d'Herville	Id.	
Desrues	Caporal-clairon.	
Severoux	Chasseur.	
K'brad	Id.	
Tournet	Id.	Cités à l'ordre général nº 133 du corps expéditionnaire, en date du 23 avril 1863, comme s'étant particulièrement distingués, le 19 avril, dans l'attaque des cadres 29 et 31 (siège de Puebla).
Fabre	Id.	
Vaché	Id.	
Urion	Id.	
Lambolez	Id.	
Valentin	Id.	
Schreiner	Id.	
Pic	Id.	
Benoist	Id.	
Blondé	Id.	
Duhard	Id.	
Aubrée	Id.	
Gabelle	Id.	
Ducharme	Id.	
Traucart	Id.	
Mongé	Id.	
Jahier	Id.	
Bandinet	Id.	
Dereure	Id.	
Rouvière	Sous-lieutenant.	Cités à l'ordre général nº 5 du corps expéditionnaire, comme s'étant particulièrement distingués, le 12 décembre 1863, à la défense du village de San Nicolas (étant détachés à la compagnie de partisans de Mexico).
Quéru	Clairon.	
Brincourt	Commandant.	
Bertrand	Capitaine.	
Méric	Id.	
de Saint-Germain	Lieutenant.	
Frélon	Id.	
Humbert	Sous-lieutenant.	Cités à l'ordre général nº 5 du corps expéditionnaire du Mexique, comme s'étant particulièrement distingués, le 24 janvier 1864, à la prise de la place de Téocaltiche.
Pierre	Sergent-major.	
Simon	Id.	
Gardet	Sergent.	
Denda	Id.	
Dumas	Id.	
Andron	Sergent-fourrier.	A tué un cavalier, après avoir franchi un des premiers la barricade.
Windeck	Caporal.	
Roche	Id.	
Desrues	Caporal-clairon.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Graveron	Chasseur.	Cités à l'ordre général n° 5 du corps expéditionnaire du Mexique, comme s'étant particulièrement distingués, le 24 janvier 1864, à la prise de la place de Téocaltiche.
Gasté	Id.	
Favier	Id.	
Jourdain	Id.	
Boulon	Id.	
Frinol	Id.	
Faure	Id.	
Martineau	Id.	
Gavet	Id.	
Duchamp	Id.	
Pallion	Clairon.	
de Marqué	Capitaine.	Cités à l'ordre général n° 68 du corps expéditionnaire, en date du 30 octobre 1864, comme s'étant particulièrement distingués, le 21 septembre 1864, au combat de Majoma.
Lambert	Sergent fourrier.	
Gardet	Sergent.	
Lautrou	Caporal.	
Windeck	Id.	
Eberhard	Chasseur.	
Pariset	Capitaine.	Cité à l'ordre général n° 31 du corps expéditionnaire, en date du 10 juillet 1864, pour s'être particulièrement distingué dans l'attaque de Notchistlan, le 13 mai 1865.
Lallemant	Lieutenant.	Cité à l'ordre général n° 15 du corps expéditionnaire du Mexique, en date du 10 mai 1866, comme s'étant particulièrement distingué dans une affaire contre la bande de Gonzales Herriéra.
de Pousargues	Commandant.	Cités à l'ordre du 2e corps d'armée, en date du 18 avril, comme s'étant particulièrement distingués dans les travaux du siège et les attaques sur Paris.
Burlin	Capitaine.	
Thomain Kerry	Sous-lieutenant.	
Martin Gallevier	Capitaine.	Cités à l'ordre du 2e corps, en date du 13 juillet 1871, comme s'étant particulièrement distingués dans la lutte que l'armée a eu à soutenir dans Paris contre les insurgés.
de Mierry	Id.	
Scherr	Adjudant.	
Robineau	Sergent.	

19e Bataillon (incomplet).

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Faivre	Sergent.	Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Orient pour avoir été, le 15 décembre 1854, chercher le corps d'un officier blessé, sous le feu de l'ennemi, et l'avoir rapporté dans les tranchées.
Le Bataillon	De garde de tranchée.	Cité à l'ordre de la 3e division de l'armée d'Orient, n° 61, pour l'enlèvement de postes russes dans la direction de la baie du Carénage (nuit du 12 au 13 février 1855).

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
CAVENNE	Lieutenant.	Cités à l'ordre de l'armée d'Orient du 15 juin 1855, pour leur belle conduite à l'attaque des redoutes russes en avant de Sébastopol, le 7 juin 1855.
SOIRE	Id.	
MATHELIN	Id.	
PROUST	Sergent-major.	
TROTTET	Sapeur.	
DELIMOGES	Chasseur.	
BROYER	Sergent.	Cité à l'ordre de l'armée d'Orient, pour sa bravoure au-dessus de tout éloge à la bataille de la Tchernaïa, le 16 août 1855; a enlevé un fanion au milieu des Russes.
GAUNE	Chasseur.	Cité à l'ordre de l'armée d'Orient, pour avoir montré le plus grand élan et avoir enlevé un fanion à la bataille de la Tchernaïa, le 16 août 1855.
BAUMÈS	Lieutenant.	Cité pour sa belle conduite à la bataille de Solferino, le 24 juin 1859.

20e Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
BERRIAS	Sergent.	Chef d'escorte d'un convoi, a rencontré l'ennemi en forces bien supérieures, l'a mis en fuite avec des pertes sensibles, après un combat de deux heures; 9 novembre 1863 (Mexique).
LAMOTTE	Chasseur.	Se sont distingués dans ce combat.
SAULNIER	Id.	
BÉTHUNE	Id.	
ARMAGNAC	Id.	
KRIÉGER	Id.	
REIBEL	Caporal.	
COCHIN	Chasseur.	Détachés aux contre-guerillas. Se sont signalés dans un combat livré, le 12 décembre 1863, aux troupes réunies de Fragosa et Martinez.
BEUZELIN	Id.	
JOUBERT	Sergent fourrier.	A joint à beaucoup de courage l'attention la plus soutenue à maintenir la discipline et le bon ordre au combat de Vale de Santiago, 3 février 1864.
QUÉRA	Caporal.	S'est élancé, sur un mur, à la poursuite de l'ennemi; combat de Vale de Santiago.
CHEVALIER	Chasseur.	A arrêté presque seul un convoi de munitions et a fait preuve d'énergie et de sang-froid; combat de Vale de Santiago, 3 février 1864.
LEPAGE DES LONGCHAMPS	Commandant.	A conduit l'opération avec autant d'intelligence que de vigueur; expédition de Colotlan, 15 février 1864.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Hervot........	Lieutenant.	Est arrivé l'un des premiers avec sa section sur le lieu du combat; expédition de Colotlan, 15 février 1864.
Demarle........	Sous-lieutenant.	A su communiquer à ses hommes l'ardeur et l'entrain qui le distinguent; expédition de Colotlan, 15 février 1864.
Guiraud........	Sergent-major.	Aussi remarquable par son courage que par son calme et son sang-froid; expédition de Colotlan, 15 février 1864.
Paul........	Caporal.	Brave soldat, intelligent et actif; expédition de Colotlan, 15 février 1864.
Pech........	Chasseur.	S'est fait remarquer par son entrain et sa vigueur; expédition de Colotlan, 15 février 1864.
Gaugain........	Lieutenant.	Combat de Zuitzeo, 31 mars 1864 (Mexique).
Perrot........	Sous-lieutenant.	A la tête de 30 hommes du 95e de ligne, a enlevé à l'ennemi son artillerie, composée de deux pièces de canon, au combat de Zuitzeo.
Paquelin, blessé........	Caporal.	S'est montré, comme à Vale de Santiago, plein d'énergie et de vigueur. Combat de Zuitzeo, 31 mars 1864 (Mexique).
Bisset, blessé........	Sergent.	
Charbonnier, blessé....	Chasseur.	
Joubert........	Sergent fourrier.	
Morgenthaler........	Caporal.	
Audier........	Chasseur.	
Lachiers........	Clairon.	
Lapagnot........	Chasseur.	
Jourdain........	Id.	
Kirsch........	Id.	
Bardou........	Id.	
Salomon........	Id.	
Couriol........	Id.	
Renault........	Id..	
de Labarrière, tué....	Commandant.	Cités à l'ordre du jour du 25 août 1870, pour les combats des 14, 16 et 18 août 1870, à l'armée du Rhin.
Leclère........	Capitaine adjudt-major.	
Nadal, blessé........	Capitaine.	
Cugnier, blessé........	Id.	
Ambrosi........	Lieutenant	
Venturini, blessé.....	Sergent-major.	
Félip........	Id.	
Prouteau........	Sergent.	
Quillard........	Id.	
Eppeldinger........	Id.	
Répillet........	Id.	
Quézin........	Id.	
Gros........	Caporal.	
Ruhfi........	Sapeur.	
Cassoni........	Chasseur.	
Grandjean, 3 blessures.	Id.	
Maillard, 2 blessures..	Id.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
CUGNIER, contusionné..	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour du 6 septembre 1870, pour les combats des 31 août et 1er septembre, à Servigny-sous-Metz.
AMBROSI, blessé........	Lieutenant.	
GROSSE, blessé.........	Capitaine.	
GROTH, blessé..........	Lieutenant.	
VERNEY, blessé........	Sous-lieutenant.	
SACRESTE..............	Lieutenant.	
THEILLIER.............	Id.	
VENTURINI.............	Sergent-major.	
BADER, blessé..........	Id.	
ERPELDINGER...........	Sergent.	
REBILLET..............	Id.	
QUEZIN................	Id.	
PROUTEAU, blessé.......	Id.	
DELORME, blessé.......	Id.	
GALLOPINI.............	Id.	
GODON.................	Id.	
GAZON.................	Id.	
CHALARD...............	Caporal.	
MONCEL................	Id.	
MALEPEYRE.............	Id.	
LATAPIE...............	Chasseur.	
DAGOS.................	Id.	
RODIER................	Id.	
PERRIN................	Id.	
SAINT-MARTIN, blessé...	Id.	
DANSÉ.................	Id.	
RUBEL.................	Id.	
APPEUZELER............	Id.	
DEFILINE, 3 blessures...	Id.	
TARDY.................	Id.	
DESTOMBES.............	Id.	
GIBERT, blessé.........	Id.	
FONTAN................	Id.	

23e Bataillon.

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
TRISTANI..............	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour de l'armée de Versailles, pour leur belle conduite dans les journées du 3 au 15 avril 1871.
GRAPIN................	Id.	
DEVAUJANY.............	Sous-lieutenant.	
LEMAIRE...............	Sergent.	
MAHÉ..................	Id.	
WAUTHIER..............	Id.	
BRETON................	Sergent fourrier.	
JULIEN................	Chasseur.	
PIC...................	Id.	
MERCADIER.............	Id.	
BOLLIER...............	Id.	
SAGET.................	Id.	
MAULINS...............	Id.	
BURLAT................	Id.	
BOLLECKER.............	Id.	
ASTORG................	Id.	
DUFFANT...............	Id.	
FAUCHER...............	Id.	
GELÉ..................	Id.	

NOMS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA CITATION A L'ORDRE DU JOUR
Vinciguerra	Capitaine.	Cités à l'ordre du jour de l'armée de Versailles, pour leur belle conduite dans la journée du 23 mai 1871.
de l'Estoile	Lieutenant.	
Boucher	Caporal.	
Euloge	Chasseur.	
Piochaud	Id.	
Trollat	Capitaine.	Cité à l'ordre du jour de l'armée de Versailles, pour sa belle conduite dans la journée du 29 mai 1871.
Domergue	Sous-lieutenant.	Cités à l'ordre du jour de l'armée de Versailles, pour leur belle conduite dans la journée du 29 mai 1871.
Skalarone	Sergent-major.	
Charansonners	Sergent.	
Richard	Chasseur.	
Houpin	Id.	
Chasseurs de la garde et 24e Bataillon (incomplet).		
Montellier	Chasseur.	Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Italie, pour avoir pris un drapeau à Solferino, 24 juin 1859.
30e Bataillon.		
Lanes	Commandant.	Cité à l'ordre du jour de l'armée de Versailles, pour s'être particulièrement distingué pour sa belle conduite dans les attaques du 22 au 28 mai 1871.
Henning	Lieutenant.	Cité à l'ordre de l'armée de Versailles, pour s'être particulièrement distingué, le 23 mai 1871, à l'enlèvement des barricades, à la Chapelle Saint-Denis, à Paris.
Deroulède	Sous-lieutenant.	Cités à l'ordre de l'armée de Versailles, pour s'être particulièrement distingués par leur belle conduite dans les attaques du 22 au 28 mai 1871, 2e siège de Paris.
Larmignat	Sergent-major.	
Paquier	Caporal.	
Aubertin	Chasseur.	

MORTS
AU CHAMP D'HONNEUR

(Par suite de la perte des documehts administratifs de la plupart des bataillons de chasseurs à pied et des bataillons de marche, pendant la guerre de 1870-71, ces états sont malheureusement incomplets et bien au-dessous de la réalité.)

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT

Bataillon de tirailleurs de Vincennes et 1er Bataillon de chasseurs à pied.

CAMPAGNES : Algérie, 1840. — Rome, 1849-1850. — Algérie, 1852-1854. — Orient, 1854-1856. — Mexique, 1862-1864. — France, 1870-1871.

Cinq	Chasseurs.	Tués au col de Mouzaïa, 12 mai 1840.
Un	Chasseur.	Tué au bois des Oliviers, 20 mai 1840.
Un	Id.	Tué devant Milianah, le 8 juin 1840.
Aratuya	Lieutenant.	Tué devant Milianah, le 14 juin 1840.
Vichery	Capitaine.	Tués au col de Teniah, le 15 juin 1840.
Trois	Chasseurs.	
Agostini	Sergent.	Tués au col de Mouzaïa, le 29 août 1840.
Constantin	Caporal.	
Trois	Chasseurs.	
Trois	Id.	Tués à l'attaque brusquée de Rome, 30 avril 1849.
Lavega	Sergent.	Tués au siège de Rome, du 3 juin au 16 juillet 1849.
Volfrom	Id.	
Dix-sept	Chasseurs.	
Gardaire	Sergent fourrier.	Tués aux combats d'Aïn-Souda, des 13 et 14 juin 1852
Deux	Chasseurs.	
Manckaux	Caporal.	Tués à la bataille de l'Alma, 20 septembre 1854.
Vingt-deux	Chasseurs.	
Bucafald	Capitaine.	Tués aux tranchées devant Sébastopol, 1854-1855.
Lamy	Sous-lieutenant.	
Bernard	Sergent fourrier.	
Trente-huit	Chasseurs.	
Bayard	Sergent-major.	Tués à l'assaut de la tour Malakoff, du 8 septembre 1855.
Gérard	Id.	
Drouard	Sergent.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Galais	Caporal.	
Oriot	Id.	
Blondelle	Id.	Tués à l'assaut de la tour Malakoff, du 8 septembre 1855.
Lostre	Id.	
Gennent	Id.	
Trente-cinq	Chasseurs.	
Dillet	Capitaine.	
Le Bailly	Id.	
Neige	Sous-lieutenant.	
Le Coat	Lieutenant.	Tués à l'attaque de Puebla, du 5 mai 1862.
Roger	Sergent.	
Boudy	Id.	
Colas	Id.	
Thabouret	Caporal.	
Vingt-sept	Chasseurs.	
Petit	Caporal.	Tués au siège de Puebla, mars-mai 1863.
Cinq	Chasseurs.	
Groslambert	Sergent-major.	Tué pendant la campagne à l'intérieur du Mexique, 14 juillet 1863.
Bureau	Commandant.	
Ambroise	Capitaine.	
Crainvilliers	Id.	
Cherlier	Sergent.	Tués à Frœschwiller, 6 août 1870.
Duchêne	Id.	
Varet	Caporal.	
Cent-cinquante	Hommes.	Hors de combat; Frœschwiller, 6 août 1870.
Humbel	Capitaine.	
Charton	Sergent-major.	Tués à Sedan, 1er septembre 1870.
Barthéo	Caporal.	
Soixante-treize	Hommes.	Hors de combat; Sedan, 1er septembre 1870.
Un	Chasseur.	Tué au siège de Strasbourg, 27 septembre 1870.
Lereau	Commandant le bataillon de marche.	Tué au combat d'Origny, 10 janvier 1871.
Cinq cents chasseurs	(Bataillon de marche).	Hors de combat à l'armée de la Loire.

2e Bataillon.

CAMPAGNES : Rome, 1849-1851. — Algérie, 1851-1853. — Chine, 1859-1861. Cochinchine, 1861-1862. — Rome, 1867. — France, 1870-1871. — Algérie, 1877-1880.

de Romance	Sous-lieutenant.	Tué au siège de Rome, 25 juillet 1849.
Sanial	Sergent.	Tués au combat du 13 mai 1851, petite Kabylie.
Trois	Chasseurs.	
Gastheron	Sergent.	Tué dans la nuit du 19 au 20 juin 1851, petite Kabylie.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Roger	Sergent.	Tué le 1er juillet 1851, petite Kabylie.
Tot	Id.	Tué le 4 juillet 1851, petite Kabylie.
Un	Chasseur.	Tué le 17 juillet 1851, petite Kabylie.
Périer	Caporal.	Tué le 21 mai 1852, Kabylie Orientale.
Deux	Chasseurs.	Tués le 28 mai 1852 à M'Chat, Kabylie Orientale.
Lefèvre	Sergent.	En détachement de bûcherons, tués le 12 juin 1852, Kabylie,
Pommier	Caporal.	
Quatre	Chasseurs.	
Un	Chasseur.	Tué au passage du Peï ho, le 18 août 1860, Chine.
Ouzouf	Id.	Tué à Tchang-hia Wang, 18 septembre 1860, Chine.
Un	Id.	Tué au combat de Tram, 21 décembre 1862, Cochinchine.
Malboz	Capitaine.	Tués à Saint-Privat, 18 août 1870.
de Douglas	Lieutenant.	
Lacan	Id.	
Deux cent trente	Hommes.	Hors de combat à Saint-Privat, 18 août 1870.
Quarante-deux	Id.	7e compagnie, hors de combat à Sedan, 1er septembre 1870.
de Boisguion (bataillon de marche)	Capitaine adjudt-major.	Tués à la bataille d'Amiens, 27 novembre 1870.
de Guise (bataillon de marche)	Caporal fourrier.	
Cent soixante-seize (bataillon de marche)	Hommes.	Hors de combat à Pont-Noyelles, 21 décembre 1870.
Trente-quatre (bataillon de marche)	Id.	
Ducoté (bataillon de marche)	Capitaine.	Tués à Bapaume, le 3 janvier 1871.
Lagrange (bataillon de marche)	Id.	
Cent trente-sept (bataillon de marche)	Hommes.	Hors de combat à Bapaume, 3 janvier 1870.
Cent vingt-sept (bataillon de marche)	Id.	Hors de combat à Saint-Quentin, 19 janvier 1871.
Un	Chasseur.	Tués au 2e siège de Paris, le 12 avril 1871.
Trois	Chasseurs.	
Martin	Sous-lieutenant.	Tués au 2e siège de Paris, avril-mai 1871.
Un	Sergent.	
Trois	Caporaux.	
Vingt-neuf	Chasseurs.	

3e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1841-1848. — Orient, 1854-1856. — Rome, 1860-1865. — France, 1870-1871.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Saint-Jean de Pointis...	Capitaine.	Tués à l'expédition des Beni-Menasser, 7 juin 1842.
Berthemet............	Lieutenant.	
Projean............	Id.	
Hézard............	Id.	
Quatre............	Sous-officiers.	
Quatre............	Caporaux.	
Vingt-neuf............	Chasseurs.	
Oron............	Carabinier.	Tué le 17 mai 1844, à Médeah.
Regraffe............	Sous-officier.	Tué le 18 juin 1845, au nord-ouest du Dahra.
Gaillard de Lavaldène.	Lieutenant.	Tués à la bataille d'Inkerman, 5 novembre 1854.
Deux............	Sous-officiers.	
Vingt-sept............	Chasseurs.	
Foltête............	Sous-lieutenant.	Mort des suites de ses blessures à Inkerman, 5 novembre 1854.
Delahaye............	Id.	Tué aux tranchées devant Sébastopol, 27 janvier 1854.
de Roche............	Capitaine.	Tués à l'attaque du Mamelon-Vert, du 7 juin 1855.
Rinaldi............	Sous-lieutenant.	
Grégoire............	Capitaine.	
Cinq............	Sous-officiers.	
Vingt-neuf............	Chasseurs.	
Pautet............	Sergent.	Tué à Saarbruck, le 2 août 1870.
Thevenin............	Capitaine.	Mortellement frappés à Forbach, 6 août 1870.
Gauvin............	Lieutenant.	
Villers............	Sous-lieutenant.	
Deux cent vingt-cinq....	Hommes.	Hors de combat à Forbach, 6 août 1870.
Besombes............	Capitaine.	Tués à Gravelotte, le 16 août 1870.
Robinet de Cléry.......	Sous-lieutenant.	
Une centaine............	D'hommes.	Hors de combat à Gravelotte, 16 août 1870.
Cinquante............	Hommes.	Hors de combat, le 18 août 1870, à Saint-Privat.
Mettan (bataillon de marche)............	Sous-lieutenant.	Mort de blessures reçues à Saint-Laurent-des-Bois, le 7 novembre 1870.
Mollard (bataillon de marche)............	Lieutenant.	Mortellement frappés à Villepion, 2 décembre 1870.
Mat (bataillon de marche)............	Sous-lieutenant.	
de Marmas (bataillon de marche)............	Id.	
Cinq cent quatre-vingt-dix (bataillon de marche)............	Hommes.	Hors de combat à Villepion, 2 décembre 1870.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT

4e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1850-1854. — Orient, 1855-1856. — France, 1870-1871. — Algérie, 1875-1880.

Un	Chasseur.	Tué au combat d'Arbal, 15 mai 1852, Beni-Snassen.
Romeu	Sous-lieutenant.	Mortellement frappés, le 17 mars 1855, à Sébastopol.
Frigaud	Sergent.	
Billaud	Caporal.	Tués dans la sortie du 22 au 23 mars 1855, à Sébastopol.
Tardieu	Id.	
Roch	Id.	
Favre	Id.	
Dix-sept	Chasseurs.	Tués les 7 et 8 juin 1855, au Mamelon-Vert.
Barboille	Capitaine.	
Aubry	Lieutenant.	
Voignez	Sous-lieutenant.	
Koop	Sergent-major.	
Marron	Sergent.	
Grappe	Id.	
Foels	Caporal.	
Bassibet	Id.	
Moncourant	Id.	
Guibet	Id.	
Vingt-cinq	Chasseurs.	Tués à l'assaut de Sébastopol, du 18 juin 1855.
Persinet	Adjudant.	
Perrus	Sergent-major.	
Médicus	Sergent.	
Dix	Chasseurs.	
Grandjean	Capitaine adjudt-major.	Tués à l'assaut de Sébastopol, du 8 septembre 1855.
Ponsardin	Capitaine.	
de Lordes	Sous-lieutenant.	
Soixante-douze	Hommes.	
Remy	Lieutenant.	Tués par l'explosion d'une poudrière, 15 novembre 1855, Crimée.
Trois	Chasseurs.	
Rognoni	Sous-lieutenant.	Tués à Beaumont, 30 août 1870.
Cinquante-huit	Hommes.	
Rondoni	Capitaine.	Tués à Sedan, le 1er septembre 1870.
Cinquante-six	Hommes.	
Deux cent-cinquante (bataillon de marche)	Id.	Hors de combat à Arthenay, 10 octobre 1870.
Treize (bataillon de marche)	Id.	Tués à Sainte-Marie, 13 janvier 1871.
Une quarantaine (bataillon de marche	D'hommes.	Hors de combat à Montbéliard et Béthoncourt, janvier 1871.
Bucholtz	Sous-lieutenant.	Tué le 14 avril 1871, au poste avancé de Clamart.
Harty de Pierrebourg	Lieutenant.	Tué le 12 mai 1871, au poste avancé de Vanves.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Hue....................	Capitaine.	Tué le 22 mai 1871, dans Paris.
Une vingtaine..........	D'hommes.	Tués dans les opérations du 2e siège de Paris, 1871.

5e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1841-1850. — Orient, 1854-1856. — Italie, 1859. France, 1870-1871.

Un....................	Chasseur.	Tué le 31 août 1842, en Algérie.
Un....................	Id.	Tué le 4 septembre 1842, Algérie.
Alliot................	Caporal.	Tué le 5 septembre 1842, Algérie.
Un....................	Chasseur.	Tué le 30 novembre 1842, Algérie.
Un....................	Carabinier.	Tué le 20 décembre 1843, Algérie.
Pautard...............	Sergent.	Tué le 14 juillet 1843, Haut-Riou, Algérie.
de Jouvancourt........	Capitaine.	Tué le 10 juin 1844, chez les Sbouka, Algérie.
Gilmaire..............	Sergent.	Tués au combat de Bal, 10 avril 1845, Algérie.
Bonont................	Id.	
Trois.................	Chasseurs.	
Btournand.............	Sous-lieutenant.	Tué le 1er juin 1845, chez les Beni-Hidjas, Algérie.
Cazarré...............	Caporal.	Tués le 15 décembre 1845, chez les Beni-Hidjas, Algérie.
Trois.................	Carabinier.	
Huit..................	Chasseurs.	Tués au combat de Tedjenna, 29 janvier 1846, Algérie.
Deux..................	Id.	Tués chez les Guetchoulas, le 19 mai 1849, Algérie.
Olagnier..............	Capitaine.	Mortellement frappés, le 21 mai 1849, chez les Béni-Sliman, Algérie.
Hochedez..............	Sous-lieutenant.	
Costa.................	Sergent.	
Quatorze..............	Chasseurs.	
Bonnet................	Lieutenant.	Tués à l'attaque de Zaatcha, du 7 octobre 1849.
Morlaas...............	Sergent.	
Maignien..............	Id.	
Blot..................	Sergent fourrier.	
d'Avoust..............	Adjudant.	
Pointcarré............	Caporal.	
Dix-huit..............	Chasseurs.	
Deux..................	Id.	Tués au siège de Zaatcha, 10 octobre 1849.
Trois.................	Id.	Tués au siège de Zaatcha, 20 octobre 1849.
Debout................	Lieutenant.	Tué à la tranchée devant Zaatcha, 15 novembre 1849.
Quatre................	Chasseurs.	Tués au siège de Zaatcha, 24 novembre 1849.
Trois.................	Id.	Tués à l'assaut de Zaatcha, 26 novembre 1849.
Quatre................	Id.	Tués aux journées de décembre 1851, à Paris.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Un	Chasseur.	Tué à la tranchée sous Sébastopol, 19 octobre 1854.
Mathière	Caporal.	Tué à la tranchée sous Sébastopol, 22 octobre 1854
Buffel	Id.	Tués à la tranchée sous Sébastopol, 1er novembre 1854.
Un	Chasseur.	
Girand	Sergent.	Tués à la sortie des Russes, du 5 novembre 1854, Crimée.
Seguela	Sergent-major.	
Desenclos	Sergent.	
Quatre	Chasseurs.	
Roux	Sergent fourrier.	Tué à la tranchée, le 4 janvier 1855, Sébastopol
Deux	Chasseurs.	Tués à la tranchée sous Sébastopol, janvier 1855.
Sept	Id.	Tués à la tranchée sous Sébastopol, février 1855.
Sept	Id.	Tués à la tranchée sous Sébastopol, février 1855.
Renard	Sous-lieutenant.	Tués le 12 avril 1855, à l'enlèvement d'une embuscade, Sébastopol.
Trois	Chasseurs.	
Quatre	Id.	Tués à la tranchée sous Sébastopol, avril 1855.
Trois	Id.	Tués à l'enlèvement de l'ouvrage du 2 mai, Sébastopol.
Quatre	Id.	Tués aux tranchées sous Sébastopol, mai 1855.
Masse	Capitaine adjudt-major.	Tués à l'assaut de Sébastopol, du 18 juin 1855.
Rocker du Nord	Lieutenant.	
Garnier des Garets	Sous-lieutenant.	
Gillet	Adjudant.	
Platier	Sergent.	
Pizallo	Id.	
Guérin	Sergent fourrier.	
Decès	Caporal sapeur.	
Trente-trois	Chasseurs.	
Quatre	Id.	Tués aux tranchées, juillet-août-septembre 1855.
Grimard	Sous-lieutenant.	
Treize	Hommes.	Tués à Solferino, le 24 juin 1859.
Soulier	Chasseur.	
Chabert	Capitaine adjudt-major.	Tués à Borny, le 14 août 1870.
Humbert	Capitaine.	
Donkvech	Lieutenant.	
Knoepffler	Sous-lieutenant.	
Foisset	Sergent fourrier.	
Rivaud	Sergent.	
Garnier	Caporal.	
Morel	Id.	
Blanchard	Id.	
Trente	Chasseurs.	
Basse	Caporal.	Tués à Rezonville, le 16 août 1870.
Cinq	Chasseurs.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
MARTIN..................	Sergent.	Tués à Saint-Privat, 18 août 1870.
BOICHAUD..............	Caporal clairon.	
NORMAND...............	Caporal.	
ESTOEUF................	Id.	
MAS.....................	Id.	
MICHEL..................	Id.	
AZAIN....................	Id.	
MARTY...................	Id.	
DIX-NEUF................	Chasseurs.	
CARRÉ...................	Commandant.	Tués à Servigny, 30 août 1870.
LAFFOND................	Sergent.	
DUFLOT..................	Caporal.	
HUIT.....................	Chasseurs.	
COULON..................	Capitaine.	Tués à Woippy, le 7 octobre 1870.
POLI......................	Sergent-major.	
MARIE....................	Sergent fourrier.	
TROIS....................	Chasseurs.	
DE BOISSIEU.............	Capitaine.	Tué au combat d'Orléans, 11 octobre 1870.
TROIS CENTS (environ)..	Hommes.	Bataillon de marche horsde combat, au combat d'Orléans, 10 octobre 1870.
TROIS CENTS (environ)..	Id.	Bataillon de marche, sous Orléans, hors de combat aux journées des 3 et 4 décembre 1870.
SOIXANTE (bataillon de marche)............	Id.	Hors de combat, le 16 janvier 1871, devant Montbéliard.

6e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1841-1847. — Orient, 1854-1856. — Italie, 1859. France, 1870-1871. — Algérie, 1885-1888.

PECOURIES..............	Sapeur.	28 juillet 1841, Karoubel-el-Ouzri.
CHARDON................	Chasseur.	
RICOT....................	Lieutenant.	19 septembre 1842, Oued Fodda.
VALLIER..................	Id.	
NICOLAS..................	Sergent-major.	
LECAT....................	Sergent.	
DEPERRET-MURET.......	Fourrier.	
DUFOY....................	Caporal.	
HOULEY..................	Chasseur.	
MOREL....................	Id.	
MARTIN..................	Sous-lieutenant.	
AUCLAIR.................	Caporal.	
JACQUET.................	Chasseur.	13 mai 1843, colonne de Milianah.
CHEVALET...............	Id.	
ROQUEJOTTE............	Id.	18 mai 1843, colonne de Milianah.
BOREL....................	Id.	
BAUD.....................	Id.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
JARDIN.................	Sergent.	20 janvier 1845, affaires chez les Beni-Bou-Douan.
FERRAGE...............	Id.	
CHABOT................	Chasseur.	
L'AVANTURE............	Id.	23 février 1848, Paris-barricades.
TROIS tués............	Chasseurs.	21 janvier 1855, Sébastopol.
DEUX tués.............	Id.	1er février 1855, Sébastopol.
CLAUDEL...............	Capitaine.	25 février 1855, Sébastopol.
UN tué................	Chasseur.	5 mars 1855, Sébastopol.
SUZZONNI..............	Caporal.	9 mars 1855, Sébastopol.
BENOIT................	Id.	10 avril 1855, Sébastopol.
UN tué................	Chasseur.	
UN tué................	Id.	16 avril 1855, Sébastopol.
JACQUET...............	Sous-lieutenant.	31 avril 1855, Sébastopol.
BRIAN.................	Capitaine.	2 mai 1855, Sébastopol.
UN tué................	Chasseur.	15 mai 1855, Sébastopol.
CRESTA................	Sergent.	
CINQ tués.............	Chasseur.	Nuit du 22 mai 1855, Sébastopol.
MIREMONT..............	Sergent.	29 mai 1855, Sébastopol.
LACROIX...............	Id.	15 juillet 1855, Sébastopol.
UN tué................	Chasseur.	19 août 1855, Sébastopol.
UN tué................	Id.	4 septembre 1855, Sébastopol.
DURAFOUR..............	Sergent.	
UN tué................	Chasseur.	
DARVÉ.................	Id.	6 septembre 1855, Sébastopol.
UN tué................	Id.	8 septembre 1855, Sébastopol.
POTT..................	Clairon.	
NESSLÉ................	Lieutenant.	4 juin 1859, Magenta.
MIARD.................	Id.	
CENT DIX-NEUF tués....	Sous-officiers et chass^rs.	
HUCUET................	Lieutenant.	24 juin 1859, Solferino.
BOUSSARD..............	Sous-lieutenant.	
CENT QUARANTE-SIX tués.	Sous-officiers et chass^rs.	
TRENTE-TROIS tués......	Id.	1er septembre 1870, Sedan.
CABRIÈRE..............	Capitaine.	
CARRAUD...............	Id.	
SÉCHEROS..............	Lieutenant.	
NERRET................	Chasseur.	
CARLIN................	Id.	4 avril 1871, Marseille.
LAMARQUE..............	Id.	
CAULIN, Édouard.......	Id.	
SASSOULAS.............	Id.	
FOURNIER..............	Id.	
SOIXANTE HOMMES (bataillon de marche)......	Hommes.	Hors de combat, au combat de Coulmiers, 9 novembre 1870.
PLUSIEURS.............	Id.	Hors de combat, au combat de Chevilly, 3 décembre 1870.

7e Bataillon.

CAMPAGNES : Rome, 1851-1853. — Algérie, 1853-1855. — Orient, 1855-1856. Mexique, 1862-1857. — France, 1870-71. — Tunisie, 1881.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Maumus	Chasseur.	Tué à l'affaire des Beni-Hidjers, 21 mai 1853, Algérie.
Ponthin	Sergent-major.	
Kaufmann	Sergent fourrier.	
Thoulouze	Sergent.	Tués le 17 juin 1854, à l'affaire des Beni-Aya, Algérie.
Rocher	Caporal.	
Martin	Id.	
Six	Chasseurs.	
Beillet	Chasseur.	Tué devant Sébastopol, le 17 juin 1855.
Toutain	Capitaine.	Tué le 9 août 1855, aux ouvrages de Lavarande, Crimée.
Kaufmann	Sergent fourrier.	Tué le 18 août 1855, devant Sébastopol.
Rœmhild	Caporal.	Tué le 3 août 1855, devant Sébastopol.
Dix-huit	Chasseurs.	Tués aux tranchées devant Sébastopol, 1855.
Trois	Id.	Tués à la tranchée devant Puebla, mai 1863.
Un	Chasseur.	Tué le 9 mai 1864, à San-Louis de la Paz, Mexique.
Quatre	Chasseurs.	Tués le 1er janvier 1865, à Espinoza, Mexique.
Denaux	Sergent.	Tué le 7 janvier 1865, à Las Igneros.
Placet	Id.	Tués à los Veranos, le 10 janvier 1865, Mexique.
Skize	Chasseurs.	
Un	Chasseur.	Tué à la Coronilla, le 8 décembre 1866, Mexique.
Guiraud	Sous-lieutenant.	Tués le 14 août 1870, à Borny.
Un	Chasseur.	
de Farcy	Lieutenant.	
Morel	Sous-lieutenant.	Tués le 18 août 1870, à Saint-Privat.
Fontaine	Sergent-major.	
Dix-sept	Hommes.	
Cinq	Chasseurs.	Tués à Servigny, le 30 août 1870.
Neuf	Id.	Tués à Coulmiers, le 9 octobre 1870.
Quatre cents (bataillon de marche)	Id.	Hors de combat à Loigny, 3 décembre 1870.
Heill	Lieutenant.	Tués le 4 avril 1871, à l'insurrection de Marseille.
Vigreux	Chasseur.	
Victor	Id.	Tué le 26 avril 1881, au combat de Sekelt (Kroumirie).

8e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1841-1850. — Algérie, 1856-1859. — Italie, 1859. France, 1870-1871. — Algérie, 1874-1877.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Leroy	Capitaine.	Tués le 22 septembre 1841, à Mostaganem.
Trois	Chasseurs.	
Chanal	Sous-lieutenant.	Tué le 19 octobre 1841, à l'expédition de Saïda.
Un	Chasseur.	Tué le 21 mars 1842, au combat de la Sickah.
Trois	Id.	Tués à l'expédition des Beni-Snouss, sur l'Oued-Khémis, 11 juin 1845.
Froment-Coste	Commandant.	Tués au combat de Sidi-Brahim, 23, 24 et 25 septembre 1845.
Dutertre	Capitaine adjudt-major.	
Rosagutti	Médecin aide-major.	
Burgard	Capitaine.	
de Chargère	Id.	
de Géreaux	Id.	
Raymond	Lieutenant.	
de Chappedelaine	Id.	
Trois cent trente-et-un.	Sous-officiers. Caporaux. Chasseurs.	
Delmas	Capitaine.	Tués au siège et à la prise de Zaatcha, 24 et 26 novembre 1849.
Lacombe	Adjudant.	
Dix	Chasseurs.	
Méron	Caporal.	Tué au combat et à la prise de Narah, 5 janvier 1850.
Quatre	Chasseurs.	
Aulier	Lieutenant.	Tués au combat contre les Beni-Kouff, 24 septembre 1856.
Dhomont	Sous-lieutenant.	
Neuf	Chasseurs.	
Sept	Id.	Tués dans l'expédition contre les Douellas, 7 et 8 octobre 1856.
Cinq	Id.	Tués à l'attaque des Beni-Raten, 24 mai 1857.
Péclier	Caporal.	Tué à la retraite de Tiguert-Hala, 24 mai 1857.
Un	Chasseur.	Tué au combat chez les Beni-Yenni, 24 juin 1857.
Un	Id.	Tué à l'attaque de la redoute de Buffalora, 4 juin 1859.
Ménessier	Capitaine.	Tués à Magenta, 4 juin 1859.
Bernardini	Sergent-major.	
Stribel	Sergent.	
Chapoutier	Sergent fourrier.	
Colkin	Sergent.	
Gérard	Id.	
Gilbert	Id.	
Poignant	Caporal.	
Gonache	Id.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
DACON	Caporal.	Tués à Magenta, 4 juin 1859.
DIX-HUIT	Chasseurs.	
BRENCQ	Capitaine.	Mort des blessures reçues à Magenta, 4 juin 1859.
POYET	Commandant.	Tués à la bataille de Frœschwiller, 6 août 1870.
ITHIER	Lieutenant.	
MARCHAND	Sergent.	
NOUAUX	Id.	
TOPIE	Id.	
PERRIER	Id.	
MULLER	id.	
LEROY	Caporal.	
LEMOINE	Id.	
SOIXANTE-DIX	Chasseurs.	
CENT-DIX	Id.	Tués à la bataille de Sedan, 1er septembre 1870.
HUIT CENT QUATORZE (bataillon de marche)	Sous-officiers. Caporaux. Chasseurs.	Tués au combat d'Arthenay, 10 octobre 1870, et au 1er combat d'Orléans, 11 octobre 1870.
CINQUANTE (bataillon de marche)	Hommes.	Hors de combat au combat de Bretoncelles, 21 novembre 1870.
QUINZE (bataillon de marche)	Id.	Hors de combat sous Orléans, route de Pithiviers, 4 décembre 1870.
QUELQUES (bataillon de marche)	Id.	Hors de combat à la bataille du Mans, 11 décembre 1870.

9e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1843-1850. — Orient, 1854-1856. — France, 1870-1871. — Algérie, 1875-1880.

UN	Chasseur.	Tué le 4 juin 1843, au combat de l'Oued-Riou.
DEUX	Chasseurs.	Tués le 4 juillet 1843, au combat de Zamora.
QUINZE	Id.	Tués le 22 septembre 1845, au combat de Tifour.
CLÈRE	Commandant.	Blessé mortellement au combat de Tifour, mort des suites de ses blessures, le 11 novembre 1845, à Mostaganem.
THOMASSIN	Sergent.	Tués à la bataille de l'Alma, 20 septembre 1854.
NOSTELLE	Caporal.	
QUATRE	Chasseurs.	
BOBET	Capitaine.	Tués au siège de Sébastopol, en 1854.
TROIS	Chasseurs.	
MACARY	Caporal.	Tués au siège de Sébastopol, en 1855.
RICONNA	Sergent.	
OSTOLLE	Caporal.	
ROSSARD	Sergent.	
ABAT	Caporal.	
THEVENIN	Sergent.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Whéry	Caporal.	Tués au siège de Sébastopol, en 1855.
Quinze	Chasseurs.	
d'Esterayre	Capitaine.	Tués à l'assaut de Sébastopol, du 8 septembre 1855.
Villermain	Id.	
Planet	Id.	
Allié	Id.	
Hintrez	Caporal.	
Brabant	Id.	
Dechery	Id.	
Comte	Sergent.	
Fleutelot	Id.	
Pinchinsky	Sergent fourrier.	
Moulin	Sergent.	
Trente-huit	Chasseurs.	
Onze	Hommes.	Tués à la bataille de Rezonville, le 16 août 1870.
Delaire	Capitaine.	Tués à la bataille de Saint-Privat, le 18 août 1870.
Martre	Id.	
Fayereau	Lieutenant.	
Vingt-trois	Hommes.	
Mariné	Capitaine.	Mort le 3 septembre 1870, des suites de ses blessures.
Six	Chasseurs.	Tués le 7 octobre 1870, au combat de Ladonchamps.
Neuf	Hommes.	Tués en octobre 1870, sous Metz.
Sept (bataillon de marche)	Chasseurs.	Tués le 28 novembre 1870, à Lorcy.
Quinze (bataillon de marche)	Id.	Tués le 9 janvier 1871, au combat de Villersexel.
Wintemberger (bataillon de marche)	Sous-lieutenant.	Tués le 15 janvier 1871, à la bataille de Héricourt.
Quatre (bataillon de marche)	Chasseurs.	
Trois (bataillon de marche)	Id.	Tués le 1er février 1871, au combat de la Cluse.

10e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1841-1848. — Orient, 1854-1856. — Italie, 1859.
Algérie, 1864-1866. — France, 1870-1871.

Un	Chasseur.	Tué le 27 juillet 1841, sous Blidah.
Deux	Officiers.	Tués au siège de Sébastopol, 1854-55.
Soixante-douze	Hommes.	
de Beaufort	Capitaine.	Tués à Melegnano, le 8 juin 1859.
Quatorze	Hommes.	
Kléber	Capitaine.	Tués à Solferino, le 24 juin 1859.
Treize	Hommes.	
Rayer	Capitaine adjudt-major.	Tué au combat d'El Béida, 30 septembre 1864.
Soixante-dix-sept	Hommes.	Hors de combat, au combat d'El-Beida, 30 septembre 1864.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Lambert	Capitaine.	Tués ou morts des suites de blessures ; Spickeren, 6 août 1870.
Devant	Lieutenant.	
Bruand	Sous-lieutenant.	
Colin	Sergent.	
Forest	Id.	
Guérillot	Id.	
Helmeur	Id.	
Jacquet	Id.	
Mille	Id.	
Prodhomme	Id.	
Tavel	Caporal.	
Girardot	Lieutenant.	
Seize	Chasseurs.	
Zolinden	Chasseur.	Mortellement blessé à Patay, 3 décembre 1870.
Deux cents (bataillon de marche)	Hommes.	Hors de combat de Villorceau, 8 décembre 1870.
Fournival (bataillon de marche)	Sergent.	Tué à l'affaire de Cernery, 8 décembre 1870.
Maurette (bataillon de marche)	Id.	Tués au combat d'Origny, 9 décembre 1870.
Quatorze (bataillon de marche)	Chasseurs.	
Aubertin (bataillon de marche)	Sous-lieutenant.	Tué au plateau d'Auvours, 11 janvier 1871.
Quatre vingt-seize (bataillon de marche)	Hommes.	Hors de combat au plateau d'Auvours, 11 janvier 1871.
Un	Officier.	Tués pendant l'insurrection de Paris, 1871.
Trente	Hommes.	

11° Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1856-1859. — Italie, 1859. — France, 1870-1871. Algérie, 1875-1877. — Tonkin, 1885-1888.

Bague	Sergent-major.	Tués le 24 mai 1857, à l'attaque des Beni-Ratten.
Dix	Chasseurs.	
Un	Chasseur.	Tué le 31 mai 1857, Grande-Kabylie.
Un	Id.	Tué le 24 juin 1857, à Ischériden.
Deux	Chasseurs.	Tués le 3 juin 1859, à Mercallo.
Velten	Caporal.	Tués à Magenta, le 4 juin 1859.
Onze	Chasseurs.	
Fanchon	Sergent.	Tués à Solferino, le 24 juin 1859.
Dutney	Caporal.	
Buisson	Chasseur.	
Gillet	Sous-lieutenant.	Tués à Borny-Rezonville et St-Privat, août 1870.
Pavé	Sergent.	
Duval	Caporal.	
Wurtz	Sergent.	
Farcy	Caporal fourrier.	
Vingt-et-un	Chasseurs.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Bizouard de Montille..	Capitaine adjudt-major.	Tués ou morts des suites de blessures, à Servigny, 31 août 1870.
Wolf................	Caporal.	
Obaret..............	Id.	
Potherat de Thou......	Lieutenant.	
Cinq..............	Chasseurs.	
Deux..............	Id.	Tués à Malbroy, le 7 octobre 1870. Morts des suites de leurs blessures, Metz, octobre 1870.
Avril..............	Commandant.	
Leroudier..........	Sous-lieutenant.	
Magon de la Vieuville (bataillon de marche)	Capitaine.	Tués au combat de Villorceau, 8 décembre 1870.
Boudot (bataillon de marche	Lieutenant.	
Mallet..............	Chasseur.	Tué le 5 juillet 1885, au combat de Hué.
Klein..............	Id.	Tué le 12 octobre 1885, à Yen-da, Tonkin.
Mayet..............	Id.	Tué le 24 novembre 1886, à Mon-Kay, Tonkin.
Crepet..............	Id.	Tué le 26 novembre 1886, à Mon-Kay, Tonkin.
Garaude..............	Id.	Tués le 27 novembre 1886, à Mon-Kay, Tonkin.
Clouze..............	Id.	
Cassagne..............	Id.	
Magaud..............	Id.	
Quévenne..............	Id.	Mort des blessures reçues à Mon-Kay, Tonkin.

12e Bataillon.

CAMPAGNES : Baltique, 1854. — Italie, 1859. — Algérie, 1864-1868. France, 1870-1871. — Algérie, 1875-1879.

Nolfe..............	Lieutenant.	Tués à Bomarsund, 13 août 1854.
Bruneteau..............	Chasseur.	
Garnier..............	Sous-lieutenant.	Tués ou morts de leurs blessures; Rezonville, 16 août 1870.
Couturier..............	Lieutenant.	
Sarrailh..............	Sous-lieutenant.	
Peysson..............	Lieutenant.	
Barbeyrac de St-Maurice.	Capitaine.	
Grimal..............	Caporal.	
Dobler..............	Sergent fourrier.	
Willaserre..............	Sergent.	
Une vingtaine..............	De chasseurs.	
Boucher..............	Sergent.	Tués à l'attaque de Peltre, 27 septembre 1870.
Cinq..............	Chasseurs.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT

13e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1856-1860. — France, 1870-1871.

Six	Hommes.	Tués à Idir, 7 et 8 octobre 1856, Algérie.
Un	Chasseur.	Tué pendant l'expédition de Kabylie, 10 mai-25 juin 1857.
Armand	Capitaine.	Tués à la bataille de Frœschwiller, 6 août 1870.
Pierre	Id.	
de Cardon de Sandrans	Id.	
Guillemot	Lieutenant.	
de Cléry	Sous-lieutenant.	
Un très grand nombre de	Chasseurs.	
Trente-deux	Hommes.	Hors de combat, à la bataille de Sedan, 1er septembre 1870.
Vingt-un	Id.	Tués au siège de Strasbourg, 21 août-27 septembre 1870.
Bertrand (bataillon de marche)	Sous-lieutenant.	Tué au combat de Morée, 14 décembre 1870.
Grosset (bataillon de marche)	Sergent.	
Henry (bataillon de marche)	Id.	Tué à la Fourche, le 5 janvier 1871.
Gouniault (bataillon de marche)	Lieutenant.	Tués au combat de la Fourche, le 6 janvier 1871.
Cottereau (bataillon de marche)	Sous-lieutenant.	
Latour (bataillon de marche)	Id.	
Quarante-trois (bataillon de marche)	Chasseurs.	
Limand (bataillon de marche)	Sergent-major.	
Lemière (bataillon de marche)	Sergent.	
Buisson (bataillon de marche)	Id.	
Rambauld (bataillon de marche)	Id.	
Brouillet (bataillon de marche)	Id.	
Lorel (bataillon de marche)	Id.	Tué au combat de Cannère, 9 janvier 1871.
Quarante-six (bataillon de marche)	Hommes.	Hors de combat, au combat de Cannère, 9 janvier 1871.
Cent (bataillon de marche)	Id.	Hors de combat, le 13 janvier 1871, au Mans.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT

14e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1854-1855. — Orient, 1855-1856. — Italie, 1859.
France, 1870-1871.

Levert	Chasseur.	Tué le 26 juin 1854, à Tarnés-Guida, Kabylie.
Nicolas	Lieutenant.	Tués devant Sébastopol, 1855.
Deforges	Sergent.	
Brichet	Id.	
Béthume	Caporal.	
Quatorze	Chasseurs.	
Méder	Chasseur.	Tué le 1er août 1870, à Gross-Bliderstrof.
Dix	Chasseurs.	Tués à Gravelotte, le 16 août 1870.
Deux	Id.	Tués à l'attaque de Peltre, 27 septembre 1870.
Pommier	Caporal.	Tués à la bataille de Beaumont, 30 août 1870.
Trois	Chasseurs.	
Rondony	Capitaine.	Tués à la bataille de Sedan, le 1er septembre 1870.
Dioux	Sergent-major.	
Barruel	Sergent.	
Doucet	Id.	
Lexa	Id.	
Mouton	Caporal.	
Georges	Id.	
Janot	Id.	
Dix-huit	Chasseurs.	
Un (bataillon de marche)	Id.	Tué à Coulmiers, 9 novembre 1870.
Deux cents (bataillon de marche)	Hommes.	Hors de combat à Héricourt, 15 janvier 1871.

15e Bataillon.

CAMPAGNES : Italie, 1859. — France, 1870-71. — Algérie, 1875-1880.

Pierre	Caporal.	Tués à Solferino, le 24 juin 1859.
Viguier	Id.	
Cinq	Chasseurs.	
Guibaudet	Capitaine.	Tués à Borny, le 14 août 1871.
Granier	Lieutenant.	
Dulaquais	Sergent-major.	
Pais	Sergent.	
Guillot	Id.	
Humbert	Id.	
Hohweiller	Id.	
Chauvin	Id.	
Faivre	Id.	
Reboulet	Caporal.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Liant	Caporal.	Tués à Borny, le 14 août 1870.
Roussey	Id.	
Albaret	Id.	
Schantz	Id.	
Quarante-trois	Chasseurs.	
Morin (bataillon de marche)	Capitaine.	Tués le 16 janvier 1871, au combat de Béthoncourt.
Quarante-cinq (bataillon de marche)	Hommes.	

16e Bataillon.

CAMPAGNES : Orient, 1854-1856. — Syrie, 1860-1861. — Algérie, 1864-1866. France, 1870-1871.

Une centaine	D'hommes.	Hors de combat à Frœschwiller, 6 août 1870.
Boncimaud	Lieutenant.	Tués à Sedan, le 1er septembre 1870.
Vauvilliers	Sous-lieutenant.	
Holland	Sergent.	
Lacoste	Id.	
Isabey	Sergent fourrier.	
Cent soixante-quinze	Hommes.	Hors de combat à Sedan, 1er septembre 1870.
Trois	Chasseurs.	Tués au siège de Strasbourg, 21 août-27 septembre 1870.
Trente-quatre (bataillon de marche)	Hommes.	Tués au combat de Langlochère, 7 décembre 1870.
Normand	Sous-lieutenant.	Tué le 21 mars 1885, à Bang-Bo, Tonkin.

17e Bataillon.

CAMPAGNES : Crimée, 1854-1856. — Italie, 1859. — France, 1870-1871. Algérie, 1837-1880.

d'Esménard	Capitaine adjudt-major.	Tués en Crimée, au siège de Sébastopol, 1854-1856.
Peiralle	Capitaine.	
Géré	Sous-lieutenant.	
Curet	Capitaine.	
Vanverter	Lieutenant.	
Coussirat	Id.	
Minot	Sous-lieutenant.	
Rochard	Sergent-major.	
Nonat	Id.	
Laroche	Id.	
Dechausse	Sergent.	
Blanchet	Id.	
Goichat	Id.	
Boutroy	Id.	
Conte	Id.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Picon	Sergent.	
Boyer	Id.	
Coste	Sergent-major.	
Antoine	Sergent fourrier.	
Bizeul	Id.	
Armand	Sergent.	
Chauvet	Id.	
Stiffel	Id.	
Estran	Id.	
Kopp	Id.	
Méra	Id.	
Guyot	Id.	
Riot	Id.	
Rousset	Caporal.	Tués en Crimée au siège de Sébastopol, 1854-56.
Louis	Id.	
Brussin	Id.	
Guener	Id.	
Lacouture	Id.	
Radiot	Id.	
Charlot	Id.	
Archiers	Id.	
Mahuet	Id.	
Ménégaux	Id.	
Tust	Id.	
Desroches	Id.	
Abraham	Id.	
Mazars	Id.	
Cent dix-huit	Chasseurs.	
Marcaggi	Capitaine.	
Jacquot	Id.	
Cruzzi	Lieutenant.	
Pillet	Sous-lieutenant.	
Mancourt	Id.	
Amblet	Id.	
Marie	Sergent-major.	
Desmortiers	Sergent.	Tués en Italie, à Montebello et Solferino, 1859.
Guimbal	Id.	
Théas	Id.	
Anniel	Id.	
Guilhou	Caporal.	
Rochepeau	Id.	
Daignez	Id.	
Vingt-quatre	Chasseurs.	
Lavallée	Sergent-major.	
Berentzwiller	Sergent fourrier.	
Carpentier	Sergent.	
Arnal	Id.	
Charret	Id.	Tués pendant la campagne de France, 1870-71.
Henocq	Id.	
Dumantay	Id.	
Martin	Id.	
Vallette	Id.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Tourniaire	Sergent.	Tués pendant la campagne de France, 1870-71.
Cottin	Caporal.	
Houze	Id.	
Jeannin	Id.	
Soixante-douze	Chasseurs.	

18e Bataillon.

CAMPAGNES : Algérie, 1856-1857. — Italie, 1859. — Mexique, 1862-1867. France, 1870-1871.

Bourcier	Capitaine.	Tués au combat de Bahira-Mta-Allel, 11 septembre 1856.
Aucler	Chasseur.	
Gouhier	Sergent.	Tués au combat des Frickats, 14 septembre 1856.
Couasnon	Caporal.	
Trois	Chasseurs.	
Roussin	Caporal.	Tué au combat de Mahallet-Ramdan, 16 septembre 1856.
Weil	Id.	Tués au combat de Grébissas, 28 juin 1857.
Bedner	Chasseur.	
Lamy	Commandant.	Tués au siège de Puebla, mars-mai 1863.
Davias	Sergent.	
Brancourt	Id.	
Rouquette	Id.	
Courtat	Caporal.	
Bouteillier	Id.	
Kern	Id.	
Vingt	Chasseurs.	
Le Guillou	Chasseur.	Tué le 1er janvier 1861, à Aruya-Zarca (défense d'un courrier).
Dupont du Chambon	Caporal.	Tués à l'attaque de Teocaltiche, 29 janvier 1861.
Bergantz	Chasseur.	
Graveron	Id.	
Vinoux	Id.	Tué à l'attaque de Notchislan, 13 mai 1864.
Aubrée	Id.	Tué à l'attaque de Tescaltitlan, 10 janvier 1865.
Capmas	Sergent.	Tués à Saint-Privat, le 18 août 1870.
Trois	Chasseurs.	
Dromard	Caporal.	Tués à la bataille de Servigny-Noisseville, 31 août 1870.
Richard	Id.	
Vingt-neuf	Chasseurs.	
Filloux	Sergent-major.	Tués au combat de Retonfay, 1er septembre 1870.
Jalowayski	Sergent fourrier.	
Quatre	Chasseurs.	
Gancloff	Chasseur.	Tué le 13 octobre 1870, à l'attaque de la barricade de Châtillon.
Jan (bataillon de marche)	Commandant.	Tué dans une reconnaissance, en avant de Villers-Bretonneux, novembre 1870.
Cinquante (environ)	Hommes.	Tués à Villers-Bretonneux, 27 novembre 1870.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Dix (environ)	Hommes.	Tués au combat de Querrieux, le 20 décembre 1870.
Jan	Capitaine.	Tués à la bataille de Pont-Noyelles, 23 décembre 1870.
Cinquante (environ)	Hommes.	
Quinze (environ)	Id.	Tués à Bapaume, le 3 janvier 1871.
Martin	Capitaine.	Tués à la bataille de Saint-Quentin, le 19 janvier 1871.
Un grand nombre	D'hommes.	
Corboz	Caporal.	
Grisgault	Sous-lieutenant.	Tués pendant le 2e siége de Paris, avril-mai 1871.
Langlois	Sergent-major.	
Reverdel	Sergent.	
Dix	Chasseurs.	

19e Bataillon.

CAMPAGNES : Orient, 1854-1856. — Italie, 1859. — France, 1870-1871.

Lafage	Adjudant.	Tués à la bataille de l'Alma, 20 septembre 1854.
Coutheret	Caporal.	
Sartiaux	Id.	
Estève	Id.	
Sept	Chasseurs.	
Charpentier	Lieutenant.	Tués à Inkermann, 5 novembre 1854.
Bégu	Sergent.	
Girard	Caporal.	
Godechèvre	Id.	
Comiti	Id.	
Gadary	Sergent.	
Ancousture	Sergent-major.	
Gaday	Sergent.	
Neuf	Chasseurs.	
Dutertre	Sous-lieutenant.	Tués ou morts de leurs blessures, à l'attaque des Ouvrages Blancs, 17 juin 1855.
Lussan	Sergent.	
Gaillard	Id.	
de Bonnefoy	Id.	
Huneau	Id.	
Le Mitoire	Caporal.	
Dupuis	Id.	
Billaudet	Id.	
Santucci	Id.	
Sallas	Id.	
Trimet	Sergent.	
Vingt-quatre	Chasseurs.	
Schwendt	Capitaine.	Tués ou morts de leurs blessures, à l'assaut de Sébastopol, du 18 juin 1855.
Grass	Caporal.	
Kessler	Caporal clairon.	
Viallet	Sergent.	
Biot	Caporal.	
Piérard	Sergent fourrier.	
Morat	Caporal.	
Sagui	Sergent fourrier.	
Dix-sept	Chasseur.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
COMMEL	Capitaine.	Tués ou morts de leurs blessures, à Tracktir, 16 août 1855.
BOUSSU	Sergent.	
BAUDET	Id.	
MOROIS	Id.	
DESSEREZ	Sergent fourrier.	
QUATORZE	Chasseurs.	
PITTALUGA, Nicolas	Sergent-major.	
DEYSSAC	Sergent.	Tués ou morts de leurs blessures, au siége de Sébastopol, 1854-1855.
RAMOND	Sergent-major.	
ROMIER	Sergent.	
DEDOYART	Id.	
TRENTE-HUIT	Chasseurs.	
DAVEZAC	Sergent.	Tué, étant aux francs-tireurs de Sébastopol, novembre 1854.
LEQUETTE	Id.	Tués à Rebecco, le 5 juin 1859.
HUNOLT	Id.	
COURTEVILLE	Caporal.	
CHARDON	Id.	
HUIT	Chasseurs.	
NODOT	Caporal.	Tués à Solferino, 24 juin 1859.
GARET	Sergent.	
CONARD	Id.	
JOLY	Sergent fourrier.	
TROUBLE	Caporal.	
TROIS	Chasseurs.	
BÉNÉVENT	Sergent.	Tués à Beaumont, le 30 août 1870.
ROSFELTER	Id.	
FERRIER	Caporal.	
GROSSETTI	Id.	
DOUZE	Chasseurs.	
BOUGEL	Capitaine.	Tués ou morts de leurs blessures, à Sedan, 1er septembre 1870.
CORVISIER	Sous-lieutenant.	
DE MARQUÉ	Commandant.	
FOURNIER	Capitaine adjudt-major.	
MOUNIER	Caporal.	
GUINET	Id.	
LAMBET	Id.	
VINGT-QUATRE	Chasseurs.	
TROIS CENTS (bataillon de marche)	Hommes.	Hors de combat, à la bataille de Villers-Bretonneux, 27 novembre 1870.
COMENDET (bataillon de marche)	Lieutenant.	Tués le 23 décembre 1870, à Pont-Noyelles.
UN GRAND NOMBRE	D'hommes.	
PASCHAL (bataillon de marche)	Sous-lieutenant.	Tués le 19 janvier 1871, à Saint-Quentin.
CINQUANTE-DEUX (bataillon de marche)	Hommes.	
LAGUENY	Capitaine.	Tué le 22 mai 1871, à l'armée de Versailles.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT

20e Bataillon.

CAMPAGNES : Rome, 1852-1854. — Mexique, 1862-1865. — France, 1870-1871.

PAQUELIN	Caporal.	
AUBERT	Chasseur.	Tués au Mexique, 1861.
DE LABARRIÈRE	Commandant.	
LACOUR	Sous-lieutenant.	
BERRIAS	Sergent.	Tués à Borny, le 14 août 1870.
BRÉRANT	Id.	
TROIS	Chasseurs.	
DE BERMONT DE VAULX	Capitaine.	
MESSELOT	Lieutenant.	
DUVERGER	Sous-lieutenant.	
MOUILLARD	Sergent-major.	
ROYER	Sergent.	Tués à Rezonville, 16 août 1870.
MICHAUD	Caporal.	
LOMBARD	Id.	
VINGT-QUATRE	Chasseurs.	
DELHERBE	Capitaine.	
DE CLOSMADEUC	Lieutenant.	
CLEFTIE	Sous-lieutenant.	
GUY	Caporal.	Tués à Saint-Privat, 18 août 1870.
MANIÈRE	Id.	
VERGE	Id.	
TREIZE	Chasseurs.	
MARÇAIS	Lieutenant.	
BADER	Sergent-major.	
BARTHE	Sergent.	
LORRAIN	Caporal clairon.	
GROSSETÊTE	Caporal.	Tués à Servigny, 31 août 1870.
DESTARLE	Id.	
FLOQUART	Id.	
TRENTE-CINQ	Chasseurs.	
QUATRE	Id.	Tués à Sedan, 1er septembre 1870.
HERBIN (bataillon de marche)	Sous-lieutenant.	Tués à Villers-Bretonneux, le 27 novembre 1870.
SIX (bataillon de marche)	Chasseurs.	
GRIMES (bataillon de marche)	Capitaine.	
VIROT (bataillon de marche)	Lieutenant.	Tués à Pont-Noyelles, le 23 décembre 1870.
VERNEZ (bataillon de marche)	Sergent.	
DEUX (bataillon de marche)	Chasseurs.	
REGNIER (bataillon de marche)	Caporal.	Tués à Achiet-le-Grand, 2 janvier 1871.
QUATRE (bataillon de marche)	Chasseurs.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
CINQ (bataillon de marche)	Chasseurs.	Tués à Bapaume, le 3 janvier 1871.
DE CHILLY (bataillon de marche)	Sous-lieutenant.	Tués à Saint-Quentin, le 19 janvier 1871.
PICASSO (bataillon de marche)	Sergent.	
LEBRAN (bataillon de marche)	Sergent fourrier.	
VINGT-TROIS (bataillon de marche)	Chasseurs.	

21° Bataillon.

CAMPAGNES : France, 1870-1871. — Insurrection algérienne, 1871-1872.

HENRY	Chasseur.	Tué le 10 avril 1871, en Kabylie.
MESSAL	Id.	Tué le 25 avril 1871, en Kabylie.
PILLETEAU	Id.	Tué le 11 mai 1871, en Kabylie.
VOILQUIN	Sergent-major.	Tué le 13 mai 1871, à Bougie.
FERRÈNE	Chasseur.	Tué le 15 mai 1871, en Kabylie.
LARISSON	Id.	Tué le 16 mai 1871, au combat d'Aïn-el-Arba.
CARNET	Id.	Tué le 30 mai 1871, en Kabylie.
DESCHEZ	Sous-lieutenant.	Tué le 16 juin 1871, à Bougie.
HUMBERT	Chasseur.	Tué le 16 juin 1871, au combat des Beni-Raten.
SÉDILLARD	Id.	Tué le 15 juillet 1871, au combat du col de Tirourda.

22° Bataillon.

CAMPAGNES : France, 1870-1871. — Algérie, 1871.

UN	Chasseur.	Tué a Villejuif, le 19 janvier 1871.
TROIS	Chasseurs.	Tués pendant le siège du fort d'Issy, 2 au 9 mai 1871.
CINQ	Id.	Tués à la prise de la gare de Clamart, 1er mai 1871.
TROIS	Id.	Tués par un obus dans le fort d'Issy, le 10 mai 1871.

23° Bataillon.

CAMPAGNES : France, 1871. — Insurrection algérienne, 1871-1875.
Tunisie, 1881-1882. — Algérie, 1885-1888.

DEUX	Chasseurs.	Tués du 3 au 15 avril 1871, au 2e siège de Paris.
CINQ	Id.	Tués les 5, 6, 7 et 8 mai 1871, à Neuilly.

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
Un	Sergent-major.	Tués le 23 mai 1871, à l'attaque de Montmartre.
Un	Chasseur.	
Trois	Chasseurs.	Tués le 5 mai 1871, à l'Oued-Djemman, Kabylie.

24e Bataillon et Chasseurs de la garde.

CAMPAGNES : Orient, 1855. — Italie, 1859. — France, 1870-1871.

Cornulier de Lucinière	Commandant.	Tué à l'assaut de Sébastopol, le 8 septembre 1855.
Boissier	Capitaine.	Tués en Crimée, au siège de Sébastopol, 1855.
Gaulier de la Grandière	Capitaine adjudt-major.	
Pelletier	Capitaine.	
Daquin	Lieutenant.	
Goudal	Sergent-major.	
Crompach	Id.	
Gauthier	Id.	
Moreau	Sergent fourrier.	
Tavernier	Sergent.	
Suzzoni	Id.	
Hérente	Id.	
Bonnemaison	Id.	
Lallement	Id.	
Ancillon	Id.	
Masson	Id.	
Le Mercier du Mineray	Id.	
Bouveret	Id.	
Paris	Caporal.	
Soixante	Chasseurs.	
Boisseret	Capitaine.	Tués à Magenta et Solferino, juin 1859.
Chauvet	Id.	
Mousset	Lieutenant.	
Schultz	Sergent fourrier.	
Thibau	Sergent.	
Sadout	Caporal.	
Lastecouères	Id.	
Tissot	Id.	
Mention	Id.	
Ferrière	Id.	
Vingt-sept	Chasseurs.	
Césari	Capitaine.	Tués aux combats sous Metz, août-septembre 1870.
Cayade	Id.	
Robert	Id.	
Tasset	Lieutenant.	
Conte	Sous-lieutenant.	
Darracq	Sergent.	
Pillot	Id.	
Colonna	Id.	
Cauri	Id.	
Benoist	Id.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
DAUSETTE	Caporal.	Tués aux combats sous Metz, aout-septembre 1870.
ACKER	Id.	
DIX-NEUF	Chasseurs.	

25° Bataillon.

CAMPAGNES : France, 1870-1871.

DOUCNAC	Sous-lieutenant.	Tués à Bapaume, le 3 janvier 1871.
PFIEGER	Id.	
CHORVET	Sergent.	
MAINTENANT	Id.	
SOUDE	Id.	
GRENIER	Id.	
ETREMONT	Caporal.	
YUNG	Id.	
LEIDET	Id.	
CASTARDIER	Id.	
NEUF	Chasseurs.	
GARNIER	Chasseur.	Tué à Vermond, 18 janvier 1871.
MOUTET	Caporal.	Tués à la bataille de Saint-Quentin, 19 janvier 1871.
TRIBOUT	Id.	
TROIS	Chasseurs.	
FLORENTIN	Sergent.	Tué à Héricourt, 16 janvier 1871.

26° Bataillon.

CAMPAGNES : France, 1871.

FAVEL	Sous-lieutenant.	Tué aux opérations de Paris, 22 mai 1871, à la prise du pont de la Concorde.
DE BERNARDY DE SIGOYER	Commandant.	Tué le 25 mai 1871, aux environs de la Bastille.
GUERNÉ	Chasseur.	Tués ou morts de leurs blessures, aux opérations de Paris, mai 1871.
BRIARD	Id.	
PESNEL	Id.	
DISTINGUIN	Id.	
SEVESTRE	Id.	
GAUTHIER	Id.	

27° Bataillon.

CAMPAGNES : Insurrection algérienne, 1871-1872. — Tunisie, 1881-1888.

FAUVEL	Sergent.	Tués au combat des Beni-Kalifa, 6 juin 1871.
GIRODON	Chasseur.	
CETTE	Id.	

NOMS des OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET CAPORAUX — NOMBRE DE TUÉS	GRADES	DATES ET LIEUX DE LA MORT
MARCHIZET	Sergent-major.	Tués au combat d'Ischeriden, 24 juin 1871.
RICHARDIN	Caporal.	
MARCHAUFILE	Chasseur.	
CHRÉTIEN	Id.	
DECLÈRE	Id.	

28e Bataillon.

CAMPAGNES : Insurrection algérienne, 1871. — Tunisie, 1881-1882.

UN	Officier.	Hors de combat, insurrection algérienne, avril-octobre 1871.
DIX-SEPT	Hommes.	
TROIS	Id.	Hors de combat, campagnes de Tunisie, juillet 1881, décembre 1882.

29e Bataillon.

CAMPAGNES : Insurrection de Marseille. — Tunisie, 1881-1889.

DE LA VILLETTE	Sous-lieutenant.	Tués le 2 avril 1871, à l'enlèvement de la préfecture de Marseille.
SIX	Chasseurs.	

30e Bataillon.

CAMPAGNES : Insurrection de Paris, 1871. — Algérie, 1885-1888.

UN	Officier.	Hors de combat aux journées de Paris, avril-mai 1871.
TRENTE-HUIT	Hommes.	

TABLE DES MATIÈRES

Livre II. — L'ALGÉRIE & LA CRIMÉE

CHAPITRE Ier

CHAPITRE II

Livre III. — L'ITALIE, LA SYRIE, LA CHINE & LA COCHINCHINE

CHAPITRE Ier

CHAPITRE II

Livre IV. — LE MEXIQUE & L'ALGÉRIE

CHAPITRE Ier

CHAPITRE II

Livre V. — 1870-1871

CHAPITRE Ier

CHAPITRE II

CHAPITRE III

Livre VI. — L'ALGÉRIE, LA TUNISIE & LE TONKIN

CHAPITRE Ier

CHAPITRE II

CHAPITRE III

Livre VII. — LE DRAPEAU; LE COURAGE CIVIQUE

CHAPITRE Ier

CHAPITRE II

Livre VIII. — PAGES D'OR

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

Historiques des 30 Bataillons.

Extraits de Journaux de marche.

DELVIGNE. — *Notice historique sur l'expérimentation et l'adoption des armes rayées à projectiles allongés.*

Général SUSANNE. — *Histoire de l'ancienne infanterie française.*

PELISSIER DE REYNAULD. — *Annales algériennes.*

GAFFAREL. — *L'Algérie.*

Duc D'AUMALE. — *Zouaves et Chasseurs à pied.*

D'IDEVILLE. — *Le maréchal Bugeaud.*

Maréchal RANDON. — *Mémoires.*

Victoires, conquêtes et désastres de l'armée française.

HÉRICAULT. — *La France guerrière.*

C. ROUSSET. — *Conquête de l'Algérie.*

GILLE. — *Recueil des faits militaires.*

Souvenirs d'un Officier du 2e zouaves.

VERTRAY. — *Album de l'expédition romaine de 1849.*

C. ROUSSET. — *Guerre de Crimée.*

P. DE MOLÈNES. — *Souvenirs d'un soldat.*

Commandant FAY. — *La Crimée.*

LOUVET. — *Expédition de Syrie.*

Relation officielle de l'expédition de Chine.

PALLU DE LA BARRIÈRE. — *Conquête de la Cochinchine.*

Colonel NIOX. — *La Guerre du Mexique.*

Colonel CANONGE. — *Histoire militaire contemporaine.*

D'AURELLE DE PALADINES. — *La première armée de la Loire.*

CHANZY. — *La deuxième armée de la Loire.*

FAIDHERBE. — *Campagne de l'armée du Nord.*

Journal militaire officiel. — *Moniteur officiel.* — *Chroniques des journaux des différentes époques.*

ERRATUM

Page 13, ligne 15, *au lieu de :* à la défense du camp des San-Culottes, *lire :* des Sans-Culottes.
Page 25, *au lieu de :* Bou Barglha, *lire :* Bou Bargla.
Page 36, ligne 32, *au lieu de :* berges si escarpés, *lire :* escarpées.
Page 37, ligne 21, *au lieu de* : venalt, *lire* : venait.
Page 39, ligne 36, *au lieu de* : Mahli-Douaz, *lire* : Mahil-Douaz.
Page 45, ligne 30, *au lieu de :* ruines roumaines, *lire* : ruines romaines.
Page 50, ligne 20, *au lieu de* : pour entrer, *lire* : pour rentrer.
Page 52, dernière ligne, *au lieu de* : rive droite de l'Ouel, *lire* : de l'Oued.
Page 56, ligne 14, *au lieu de* : de bockhaus, *lire* : de blockhaus.
Page 89, ligne 30, *au lieu de* : sur les Ouarensenis, *lire* : sur les Ouassenis.
Page 117, ligne 19, *au lieu de* : glorieuses de l'armée, *lire* : de l'arme.
Page 134, ligne 19, *au lieu de* : le 1er betaillon, *lire* : le 1er bataillon.
Page 154, ligne 34, *au lieu de* : poussé en cheminement, *lire* : un cheminement.
Page 158, ligne 3, *au lieu de* : du 5e bataillon, *lire* : du 3e.
Page 190, ligne 28, *au lieu de* : vallée de Djurjura, *lire* : du Djurjura.
Page 191, ligne 37, *au lieu de* : Taguemint et de Touighilt, *lire :* de Taguemount et de Tighilt.
Page 199, ligne 15, *au lieu de* : à Navaré, *lire :* à Novare.
Page 215, ligne 36, *au lieu de* : la compagnie, *lire* : sa compagnie.
Page 218, ligne 16, *au lieu de* : Castel Nuova, *lire* : Castel Nuovo.
Page 230, ligne 33, *au lieu de* : Conriault, *lire* : Couriault.
Page 242, ligne 30, *au lieu de* : Camonfort, *lire* : Comonfort.
Page 268, ligne 3, *au lieu de* : commandant Barré, *lire* : Merchier.
Page 270, ligne 29, *au lieu de :* commandant Barré, lire : Merchier.
Page 296, ligne 28, *au lieu de* : es épaules, *lire* : ses épaules.
Page 297, ligne 7, *au lieu de* : Law de Lauristou, *lire :* de Lauriston.
Page 313, ligne 16, *au lieu de* : de Liquiville, *lire* : de Ligniville.
Page 349, ligne 5, *au lieu de* : Sous les ordres du capitaine Joxe, il enlève, *lire* : sous les ordres du capitaine Joxe, le 24e de marche *bis*.
Page 419, ligne 5, *au lieu de* : Bechère, *lire* : Behère.
Page 427, ligne 8, *au lieu de* : Bomorsund, *lire* : Bomarsund.
Page 436, ligne 12, *au lieu de* : la Tiuée, *lire* : la Tinée.
Page 442, dernière ligne, *au lieu de* : de Lacroix, oct. 1887, hors cadres, *lire* : de Lacroix, oct. 1887, juill. 1890, chef d'état-major de la 11e division.
Même page, Couturier, juillet 1890, commandant actuel.

Paris et Limoges. — Imprimerie militaire Henri Charles-Lavauzelle.

This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
1995